



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

ASSOCIATION BRETONNE

COMPTES-RENDUS

ASSOCIATION BRETONNE

AGRICULTURE

Quarantième Session, tenue à Guérande en 1899

COMPTES-RENDUS & PROCÈS-VERBAUX

Publiés par les soins de la Direction

SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

1900

Dunning
Nijhoff
2-13-28
14897

ASSOCIATION BRETONNE

CONGRÈS DE GUÉRANDE

MESSE DU SAINT-ESPRIT

Partout où l'Association Bretonne tient ses assises solennelles, elle inaugure ses travaux par la prière. Fondée par des bretons de vieille roche, et tout en laissant à chacun de ses membres la liberté la plus absolue, au double point de vue des convictions politiques et religieuses qui, en aucun cas, ne font l'objet de ses discussions, elle se souvient que, pour tout homme de sens, le Dieu créateur de l'univers est aussi maître de toute science.

Fidèles à cette pieuse tradition, les membres de l'Association Bretonne, présents à Guérande, auxquels s'était joint M. Le Quen d'Entremeuse, maire de Guérande, se sont réunis le lundi 28 août, à 9 heures, à l'église paroissiale Saint-Aubin, pour assister à la messe du Saint-Esprit.

Après l'office divin, M. l'abbé Robin, curé de Guérande, prévôt de la collégiale Saint-Aubin, qui l'avait célébré lui-même, a prononcé la charmante allocution suivante :

MESSIEURS,

Grande est notre joie de vous voir, sous les voûtes de notre antique et toujours belle église collégiale, implorer avec nous d'un même cœur les lumières du Saint-Esprit pour les travaux du Congrès qui va s'ouvrir. Cette affirmation publique de votre foi vous honore et garantit à votre Association (si chrétienne, puisqu'elle est bretonne), durée, force, succès.

En vous adressant très brièvement la parole à cette première réunion qui se tient au pied de l'autel, je n'ai point certes la prétention de vous faire un discours, pas même de vous féliciter et encourager ! Votre Association groupe des hommes pour qui l'accomplissement du devoir sous toutes ses formes, dans les assemblées nationales et départementales spécialement, est devenu comme une simple habitude, sans recherche de l'approbation, si ce n'est l'approbation de la conscience et de Dieu, selon la devise : « *Fais ce que dois, advienne que pourra !* » En vous saluant d'un mot, je me donne le doux honneur de vous souhaiter ici la bienvenue et de mêler mes prières aux vôtres, en les confiant officiellement (c'est mon rôle) ! à Celui de qui tout dépend et à la gloire duquel nous devons tout rapporter.

Messieurs, dans vos congrès annuels, mettant en commun vos connaissances personnelles, fruits de vos études, de

vos recherches et de votre expérience sur les questions multiples de l'agriculture, de l'archéologie et de l'histoire de notre contrée, vous vous proposez un but à la fois noble et utile, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel, dans l'intérêt bien compris de vos concitoyens.

Faire revivre les souvenirs d'un passé qui souvent fut grand, en conserver et en faire valoir les vestiges, voire même les débris, afin de rappeler aux générations présentes et futures de quels hommes et de quelles œuvres elles ont à poursuivre les traditions, c'est incontestablement travailler au bien des individus et par là même de la société. L'histoire et l'archéologie doivent unir en ce sens leurs efforts, recherchant principalement, pour les mettre en pleine lumière, les faits nobles et beaux, les œuvres saintes et bonnes des aïeux, voilant discrètement et déroband autant que possible aux regards les défections et les faiblesses qui déshonorent toutes les époques de l'humanité (hélas ! la nôtre a ses infamies) !... hontes, dont la manifestation publique ne pourrait que produire des effets pervers.

Messieurs, continuez dans cet esprit vos investigations savantes, sans crainte d'épuiser trop tôt votre sujet. La Bretagne est riche en gloires, en gloires vraiment pures comme le proclament sa devise et son symbolique blason; vous le constatez quelque part que vous portiez vos pas. Et, ce qui est plus consolant encore, nous pouvons et nous devons le répéter à son honneur, toujours conforme à elle-même, elle prétend ne pas déchoir, mais garder intact son caractère de noble indépendance et de légitime fierté.

Messieurs, les colonnes de cette admirable église collégiale, les remparts crénelés de notre vieille cité, le magni-

fique château Saint-Michel (dont, à la suite de notre excellent maire et conseiller général, nous désirons tous la restauration complète) protesteraient éloquemment, si je ne disais ici que Guérande revendique sa part des gloires religieuses et historiques du passé ; et mes chers paroissiens, — ce dont, j'espère, ils n'ont nulle tentation, — renieraient leur pasteur, si devant vous le pasteur ne déclarait en leur nom « que les fils veulent rester dignes des pères, » selon leur refrain :

- « Nous sommes fiers d'être fils de Guérande,
- « Son diadème a de si beaux fleurons !
- « Ses enfants ont l'âme grande :
- « Guérandais nous resterons ! »

Enfin, Messieurs, dans vos assemblées, à côté des sections de l'archéologie et de l'histoire, vous avez une section, « dite de l'agriculture ! » Par de sages conseils, et, au besoin par de généreuses récompenses, vous essayez de venir en aide à l'humble travailleur qui chaque jour réclame du sol le fruit de son pénible labeur, fruit nécessaire à son honnête subsistance, fruit, base primordiale du bien-être et de la richesse pour les familles et pour la nation.

Ah ! que Dieu bénisse vos efforts pour soutenir et encourager cette catégorie, souvent plus intéressante parce qu'elle est plus fidèle, de son peuple bien aimé !

Oui, Dieu garde aux enfants de nos villages l'attachement à leurs champs, l'amour du foyer domestique, la mâle énergie réclamée par l'âpre travail de la culture, surtout la bonne simplicité de mœurs et de goûts, sauvegarde de la vertu !

Qui ne le sait, dans nos campagnes, au milieu des

champs, sur nos côtes, dans nos bois, l'air est plus sain et plus pur ; Dieu qui, quoiqu'on en puisse prétendre, préside au monde entier, se plaît à mêler plus abondamment à cet air ce je ne sais quoi de divin qui se nomme sa grâce, pour pénétrer plus suavement les âmes et les faire vibrer vers Lui dans un élan de surnaturel amour !

Messieurs, toutes les énergies, toutes les facultés de l'homme dans leur activité ne sont belles qu'autant qu'elles poursuivent ce but suprême et dernier, notre raison d'être et notre fin : « Aimer Dieu ! » — Oui, travailler à l'aimer ou l'aimer laborieusement sur la terre, — puis l'aimer enfin délicieusement en le possédant dans la félicité du ciel ! Ainsi soit-il.

A l'issue de la cérémonie, les membres de l'Association Bretonne se rendirent à la sacristie, où M. de Kerdrel, au nom de tous, a remercié M. le curé d'avoir bien voulu prêter le concours de son saint ministère pour appeler les bénédictions du ciel sur les travaux du Congrès.



SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Le même jour, 28 août, à 2 heures, le Congrès a tenu sa première séance dans la grande salle du Petit Séminaire.

Cette séance est présidée par M. Audren de Kerdrel, sénateur, Directeur général de l'Association Bretonne.

Prennent place au Bureau : MM. Robin, curé de Guérande, prévôt de la collégiale ; Le Quen d'Entremeuse, conseiller général, maire de Guérande ; Le Cour Grandmaison, sénateur, Directeur de la section d'Agriculture ; le comte de Palys, secrétaire de la section d'Archéologie ; le chanoine Bouyer, supérieur du Petit Séminaire ; le chanoine Guillotin de Corson ; l'abbé Robert, prêtre de l'Oratoire ; Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure ; Henri Le Meignen, Président de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure ; de Berthou, membre de la Société de l'École des Chartes ; de Calan ; Le Bihan, Trésorier général de l'Association Bretonne ; comte de Laigue, etc., etc.

M. de Kerdrel se lève et prononce le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis que je suis à la tête de l'Association Bretonne, j'ai l'habitude d'ouvrir ses Congrès par une allocution portant sur l'Agriculture et sur l'Histoire et l'Archéologie, ces branches sœurs de nos travaux. Je me disposais cette année, comme de coutume, à écrire ces pages traditionnelles, lorsque me sont survenus des obstacles imprévus, dont quelques-uns provenant de ma santé et de mon âge, qui m'ont empêché de donner suite à mon intention.

Le malheur, si malheur il y a, n'est pas grand ; je dirais volontiers que c'est un heureux incident : cette première séance, forcément un peu aride, sera moins longue et les objets de nos recherches y seront cependant représentés et avec cet avantage que ce sera par des spécialistes au lieu de l'être par moi, un profane en agriculture, un archéologue un peu rouillé, depuis que les occupations politiques sont venues m'arracher à mes chères études.

Vous entendrez le nouveau Directeur de notre section d'agriculture, M. le sénateur Le Cour Grandmaison, qui connaît non seulement mieux que moi, mais mieux que personne, les intérêts agricoles de la Loire-Inférieure. Après lui, M. le comte de Palys, secrétaire de la section archéologique, remplacera, une fois encore, son éminent Directeur, M. Arthur de la Borderie, que son état de santé continue malheureusement à éloigner de nos congrès, et il s'acquittera de cette tâche difficile d'une façon que j'apprécierais si je ne craignais de mettre sa modestie à trop rude épreuve.

Si je m'abstiens du discours d'usage, où se trahissait trop souvent mon insuffisance, je ne veux cependant pas garder

un mutisme absolu et vous me pardonnerez, je l'espère, d'aborder, en peu de mots, un sujet qui a ici son actualité.

J'ai quelquefois entendu dire que les habitants du pays nantais hésitent à se considérer comme Bretons et aussi que cette qualité leur est à peine reconnue par les indigènes des autres départements de la Bretagne. Il y a là une double erreur que je tiens à réfuter, une double calomnie que je veux confondre.

Pourquoi les Nantais ne seraient-ils pas de vrais Bretons comme les Rennais, les Finistériens, les Morbihannais et les habitants des Côtes-du-Nord ? Dira-t-on que leur territoire n'a pas eu sa part des grandes émigrations bretonnes des ^{ve}, ^{vie} et ^{vii} siècles ? Cela est vrai, mais on en peut dire autant de la plus grande partie de l'Ille-et-Vilaine, d'une portion notable des Côtes-du-Nord et même du Morbihan, aux habitants desquels on n'a jamais contesté le titre de Bretons.

Ce titre, non seulement appartient aux Nantais, mais ils pourraient, à tort, je le crains, mais non sans quelque vraisemblance, prétendre, en s'appuyant sur un vieux texte très connu, que la partie de l'Armorique qu'ils occupent a été la première à recevoir des émigrés de la Grande-Bretagne.

Sidoine Apollinaire nous apprend qu'en 468, il existait au nord de la Loire une colonie de Bretons assez importante pour fournir à l'empereur Anthemius, menacé par les Visigoths, une armée de 12,000 hommes. Mais le texte de Sidoine, *britannos super Ligerim sitos*, ne signifie qu'une chose, c'est que par rapport à lui, qui écrivait au sud de la Loire, ces bretons étaient au nord de ce fleuve. Il ne dit pas, M. de la Borderie le fait remarquer, qu'ils en bordaient immédiatement le cours, mais il ne dit pas non plus le contraire, et l'on pourrait supposer, sans trop

de paradoxe, qu'il eût eu difficilement l'idée d'employer cette expression *Supra Ligerim*, s'il s'était agi d'une population éloignée de la Loire, et en conclure que Sidoine Apollinaire avait en vue une contrée voisine de ce fleuve; et pourquoi pas le pays namnète ou nantais ?

Il y a des hypothèses plus inadmissibles que celle-là, mais enfin ce n'est qu'une hypothèse et il est temps d'arriver à l'histoire, appuyée sur des documents irréfragables.

Le pays de Nantes, avant et pendant les quatre siècles qui ont suivi les grandes émigrations bretonnes, appartenait aux Francs, alliés à des Armoricaïns, avec lesquels les Bretons étaient constamment en guerre. Mais un jour apparaît un homme de génie, Nominoé, qui sait se faire un ami du comte de Nantes, le vaillant Lambert, et tous deux, l'un Breton, l'autre Nantais, fondent l'Etat breton, la Monarchie bretonne, dont le territoire représentait ce qui constitue encore aujourd'hui notre province. Erispoé, fils de Nominoé, affermit l'œuvre de son père, et une communauté d'intérêts vient bientôt encore la consolider et rendre indissoluble l'union des Bretons et des Armoricaïns des Marches de Bretagne, à commencer par les Nantais. Les uns et les autres avaient souffert, au-delà de toute expression, des ravages des Normands, et c'est grâce à leur union étroite que, sous la bannière d'Alain Le Grand (comte de Nantes, notez bien), et d'Alain Barbetorte, ils parvinrent à délivrer leur pays de ses implacables ennemis.

Désormais les Nantais sont et demeurent Bretons comme les émigrés de la Grande-Bretagne, et leur histoire se confond avec celle du reste de la province. Laissant forcément de côté leur rôle pendant plus de cinq siècles, qu'il me suffise de rappeler que les Ducs de Bretagne ont eu à Nantes leur résidence favorite, dans ce magnifique château dont l'aspect grandiose arracha à Henri IV ce cri d'admi-

ration demeuré célèbre: *Ventre saintgris, les Ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons!* que les Etats s'y assemblaient fréquemment, que la Chambre des Comptes y siège à partir de 1500, et qu'à côté d'elle se trouvent une université et l'amirauté de Bretagne, indépendante, à beaucoup d'égards, de l'amirauté de France.

Si Rennes demeure la capitale de la Bretagne, Nantes possède des institutions importantes et des prérogatives de premier ordre; encore quelques années, elle va devenir la cité bretonne par excellence, celle, on peut dire, où bat le plus fort le cœur de la Bretagne; c'est le temps de la Ligue.

Des auteurs sérieux ont prétendu que la Ligue, en Bretagne, sous le masque de la religion, avait surtout un caractère politique, que c'était un mouvement séparatiste ayant pour but l'émancipation de notre province, la sous-traction à l'unité française.

Si cette opinion était fondée, Nantes à la fin du ^{xv}^e siècle eût été non seulement, une ville bretonne, mais une ville, qu'on nous passe le mot, ultra-bretonne. C'est dans ses murs en effet que se réunissent, après 1591, les Etats de la Ligue, que siège le Parlement de la Ligue, en guerre ouverte avec le Parlement royal de Rennes, que réside le chef armé de la Ligue, le duc de Mercœur; mais je crois avoir démontré, il y a environ 20 ans, que si Mercœur eut, ce dont je doute, des velléités de rétablir à son profit le duché de Bretagne, ce ne fut de sa part qu'un rêve impuissant autant que solitaire, et que ses partisans les plus autorisés, les membres de ses Etats et de son Parlement, ne souhaitaient que la conversion d'Henri IV et la possession d'un roi très chrétien. N'importe! même dans cette hypothèse, la plus plausible, je le répète, c'est Nantes surtout qui représente l'esprit breton, car la Bretagne presque tout

entière, à part quelques grands seigneurs, était ardemment Ligueuse.

Si je ne me trompe, j'ai suffisamment établi que les Nantais se sont depuis des siècles tenus pour Bretons et se sont comportés en conséquence ; et je me demande si ma démonstration n'est pas le labeur oiseux d'un enfonceur de portes ouvertes. Aussi sur la seconde partie de ma thèse, à savoir que l'opinion publique n'a jamais refusé aux Nantais la qualité de Bretons, me bornerai-je à invoquer l'opinion de l'Association Bretonne, bon juge assurément en pareille matière. Or, dès ses premiers temps, elle a tendu les bras aux Nantais comme à des frères ; c'est à Nantes qu'a eu lieu son second congrès, sous la présidence d'un enfant de la Loire-Inférieure, M. Olivier de Sesmaisons. Depuis, elle a tenu ses assises à Châteaubriand, à Savenay, au Croisic, à Ancenis : partout, à ses témoignages de confraternité, on a répondu par l'accueil le plus sympathique. Ici même, dans cette ville de Guérande, capitale d'une presqu'île, où les noms de lieux conservent presque tous l'empreinte bretonne et d'où la langue nationale n'a pas complètement disparu, est-ce que nous ne trouvons pas le plus gracieux des maires, le plus hospitalier des chefs d'Institution, sans lequel nous eussions manqué d'asile, le plus paternel et le plus sympathique des pasteurs qui, après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur nos travaux, nous a donné de si précieux encouragements ; n'avons-nous pas enfin à espérer que ce bon pays nous fournira un public aussi bienveillant que nombreux ?

Comme on se sent bien ici, en Bretagne ! Comme on est heureux d'y voir tant et de si bons bretons qui sont aussi, ai-je besoin de le dire, de bons français. Nous avons sous ce rapport de quoi tenir.

Il nous serait facile d'en donner la preuve, en remontant

bien loin dans l'histoire de notre province, mais je dois me borner. Je ne citerai que des personnages relativement modernes, et appartenant à la Loire-Inférieure. C'est Cambronne, héros antique, dont la bravoure est plus incontestable que certaines paroles qui lui ont été attribuées, les unes trop solennelles pour un homme si simple, les autres dont sa parfaite éducation était incapable; c'est La Moricière, c'est Bedeau, deux chefs illustres de notre première armée d'Afrique. C'est, parmi les vivants, le général Espivent de Villeboisnet, lui aussi glorieux africain, aussi modeste qu'intrépide; c'est enfin un de vos compatriotes, d'adoption sinon de naissance, président de votre Conseil général, sénateur de la Loire-Inférieure, ancien commandant de Mobiles, le baron de Lareinty, lequel, fait prisonnier après une résistance héroïque, mérita l'admiration de ses vainqueurs qui, m'a-t-on assuré, lui présentèrent les armes.

Que de beaux exemples de courage et de patriotisme, car c'est surtout le patriotisme qui fait la bravoure! Ses manifestations toutefois sont souvent plus modestes, moins éclatantes que celles du champ de bataille. Ce sont des patriotes aussi, j'ose le dire, ceux qui, comme les membres de l'Association Bretonne, se dévouent aux intérêts actuels de leur pays ou à l'étude de ses annales et de ses monuments.

Oui, nous sommes patriotes et je ne saurais trop le répéter, sans acception d'opinions politiques, sur lesquelles nous mettons, en quelque sorte, une sourdine, pendant nos congrès, afin de ne pas compromettre l'union qui fait notre force, et si nos convictions diverses ne sont un mystère pour personne, leur sincérité leur assure une tolérance et un respect mutuels. Sur un point d'ailleurs, nous sommes universellement d'accord. Nous ne comptons dans nos

rangs aucun de ces citoyens dégénérés qui ont le triste courage de s'appeler eux-mêmes les sans-patrie.

Après cet éloquent discours, fréquemment interrompu par de chaleureux applaudissements, la parole est donnée à M. Le Cour Grandmaison, Directeur de la section d'Agriculture de l'Association Bretonne :

MESSIEURS,

L'année dernière, au Congrès de Vannes, l'Agriculture avait eu la bonne fortune d'avoir pour porte-parole votre éminent directeur M. A. de Kerdrel, et c'est avec une véritable inquiétude que je lui succède pour venir vous entretenir de questions qu'il connaît si bien et qu'il expose mieux encore avec ce charme incomparable qui donne à son éloquence un attrait tout particulier. Ma crainte redouble quand je me rappelle les hommes qui, à des époques successives, ont présidé la section d'agriculture, et que je songe à mon regretté collègue et ami, M. le comte de Lorgeril, qui a été pendant ces dernières années l'âme de nos réunions et qui a tant fait pour la défense de l'agriculture française. Je dois en effet avouer que ma compétence sur beaucoup de points laisse à désirer et que j'appartiens à la trop nombreuse catégorie des gens qui vivent de l'agriculture, mais qui n'en font pas ; et cette raison m'aurait déterminé à opposer à des offres trop bienveillantes un refus formel, si notre président n'avait insisté en disant qu'à notre époque il y avait deux manières de servir l'agriculture : l'une, la meilleure sans doute, qui consiste à cultiver ses champs et à

Pr.

réaliser pour soi et pour les autres des progrès et des améliorations, et l'autre, plus indirecte, mais non moins nécessaire, qui consiste à la défendre contre les ennemis de toute nature qui menacent sa prospérité et compromettent son existence même.

Ces ennemis, ils sont nombreux et ils deviennent de plus en plus menaçants.

Ce sont d'abord les ennemis naturels, les fléaux et les parasites de toute nature qui s'attaquent à nos cultures et détruisent les plantes nourricières, c'est ensuite la spéculation qui draine la fortune du pays et enlève à nos campagnes les capitaux nécessaires pour les féconder.

C'est la concurrence étrangère qui rend de plus en plus difficile la situation de nos cultivateurs, ce sont enfin les nouvelles lois fiscales votées ou proposées qui menacent la propriété individuelle et risquent de tarir dans leurs sources mêmes la fortune immobilière et la prospérité nationale.

Certes, on vous le rappelait l'année dernière, la Bretagne n'est pas la terre de paresse et d'ignorance que certains publicistes se sont plu à représenter, sans la connaître et sans l'avoir étudiée, et les générations qui nous ont précédés peuvent s'enorgueillir de leur œuvre. Grâce à une union intime entre les agriculteurs de tous les degrés, grâce à l'union qui existe plus qu'ailleurs entre le propriétaire et les fermiers ou métayers cultivant le sol, des milliers d'hectares ont été défrichés, les marais se sont transformés en prairies verdoyantes, les dunes stériles se sont couvertes de forêts de sapins, et les sommets arides sur lesquels se dressaient solitaires les pierres symboliques des anciens Celtes, se couronnent peu à peu de chênes et de châtaigniers.

L'année dernière, dans un rapport très remarquable et

d'une sincérité parfaite, M. Gahier vous a dit l'œuvre agricole accomplie dans la Loire-Inférieure. L'artiste et le poète peuvent éprouver un sentiment de regret en constatant la disparition totale de ces bruyères et de ces fleurs d'or qui couvraient autrefois tout le nord de notre département et sur lesquelles pouvaient s'aventurer encore les korrigans et les fées de la Bretagne légendaire ; mais nous devons nous réjouir d'avoir pu fixer au sol nos saines et religieuses populations, qui font produire à ces terres vierges de riches moissons de froment, et ont remplacé le bétail étique qui arrachait à nos landes incultes une maigre pâture, par des animaux de bonne race, de plus en plus appréciés sur les marchés de la Villette, — comme nous nous applaudissons de voir notre département approvisionner de volailles de toute nature non seulement Paris, mais Londres, car ce petit élevage est une ressource précieuse dans un pays où la terre est très morcelée et où la petite culture est très répandue.

Je parle de la Loire-Inférieure, mais le progrès agricole est plus frappant encore dans l'Ille-et-Vilaine et dans les Côtes-du-Nord ; la transformation a été plus rapide et plus grande en Morbihan et dans le Finistère.

Certes, c'est une grande œuvre, et elle prouve ce qui peut être fait par l'initiative privée, par l'union intelligente et loyale du capital et du travail. Je doute que l'agriculture communiste et collectiviste rêvée par certains novateurs puisse obtenir des résultats semblables.

Eh bien, Messieurs, ces progrès accomplis, ces résultats obtenus, il faut aujourd'hui les défendre contre des causes multiples de décadence et de ruine, et les propriétaires fonciers qui, en Bretagne, ont su comprendre leur mission et ont été partout les initiateurs et les commanditaires de cette transformation, ont à jouer en ce moment un rôle

non moins important et qui nécessite le concours de tous.

Puisque vous avez bien voulu choisir cette année la Loire-Inférieure pour siège de votre Congrès, vous nous permettrez de vous faire l'exposé de nos tristesses et de nos inquiétudes.

La vigne, qui constitue notre plus grande fortune agricole, et qui couvrait plus de 35.000 hectares dans notre département, est attaquée depuis dix ans par un ennemi implacable dont les ravages se sont étendus dans toute la France et qui a déjà détruit presque la moitié de notre vignoble ; le reste est bien malade et l'expérience acquise nous a appris qu'il n'y avait aucun remède et qu'on pouvait seulement prolonger de quelques années, au moyen du sulfure ou du sulfo-carbonate, l'existence des plants actuels.

Ces petits vins blancs bretons que nos ancêtres appréciaient si fort et que Rabelais n'a pas dédaigné de célébrer, étaient menacés de disparaître.

Or, l'hectare de vigne valant en moyenne de 5.000 à 10.000 fr. et la reconstitution d'un hectare de vigne, au moyen de plants américains greffés, revenant à plus de 1.500 fr., vous pouvez calculer l'étendue du désastre.

L'œuvre de la replantation était encore rendue plus difficile par le régime spécial aux vignes de la Loire-Inférieure. Il existe en effet dans notre pays un contrat inconnu dans le reste de la France et remontant à des époques très reculées, par lequel le propriétaire du sol a cédé à perpétuité, à un cultivateur appelé colon, le droit de planter et d'exploiter le sol primitivement concédé. Le bailleur se destitue dudit terrain et les preneurs en jouissent comme de leurs autres biens et héritages, sous la seule charge de remettre au bailleur le tiers, le quart ou la moitié des fruits, de bien cultiver et faire les façons d'usage souvent énumérées au contrat.

Le bailleur ne peut demander la résiliation tant que le preneur jouit en bon ménage, et le bail au complant peut être cédé par le preneur, vendu, transmis par héritage, faire l'objet de partages et licitations, et le plus souvent ces transmissions se faisaient sans l'intervention du bailleur qui ne jouissait d'aucun droit de préemption et n'avait aucun moyen de mettre fin au bail du colon.

Mais le colon perdait son droit quand il laissait périr, par sa faute et par défaut de soins, la vigne qu'il avait le droit de renouveler par replantation ou provignage, et par application de l'art. 1722, la jurisprudence avait considéré que la disparition de la vigne par le phylloxera mettait fin au bail à complant.

Lè droit au complant se vendait dans certains cantons sur le pied de 3.000 à 5.000 ; l'application rigoureuse de la loi aurait donc été une spoliation complète pour tous les colons.

Les propriétaires n'eurent pas un instant la pensée de profiter de la détresse commune pour dépouiller les colons, mais la difficulté juridique était grande et la solution de la question souleva des problèmes très complexes. Les socialistes en profitèrent pour venir apporter aux colons des théories perfides et M. Millerand, député de Paris, vint lui-même prêcher la guerre sociale. Grâce à Dieu, on a pu trouver un terrain d'entente. Une loi du 28 janvier 1898 a réglé équitablement les rapports des deux parties et le travail de replantation s'accomplit paisiblement.

Aux termes de cette loi, les colons ont 4 ans pour reconstituer les vignes détruites avec des plants américains greffés.

Le colon fournit les plants et exécute le travail, et dans le cas où, pour amender le sol, il serait obligé de faire des cultures différentes, il paie une redevance uniforme de 35 fr. l'hectare.

Dans ces conditions, l'œuvre s'accomplit rapidement. Quelques propriétaires ont fourni eux-mêmes aux colons les plants destinés au greffage ; les comices et les communes ont également fait des sacrifices pour la fourniture des bois, et le Conseil général, non content de mettre à la disposition des horticulteurs, à des prix très modérés, les plants des pépinières départementales, a voté pour l'achat de plants porte-greffes une somme de 25.000 fr. qui, doublée par la subvention de l'Etat, va permettre de distribuer cette année aux petits propriétaires et colons pour 50.000 francs de bois de première qualité, choisis par une commission spéciale.

Ceux d'entre vous, messieurs, qui s'intéressent à cette question, pourront visiter non loin d'ici la pépinière départementale de Congrigoux.

Le Phylloxera n'est malheureusement pas le seul fléau qui s'attaque à nos récoltes : les pommiers sont également menacés par un ennemi redoutable, et il a fallu s'occuper de leur défense.

Les beaux châtaigniers qui étaient un des ornements et une richesse de certains de nos cantons, ont déjà presque tous disparu.

Grâce aux soins intelligents qui ont été donnés, grâce aux sélections de semences et aux indications fournies par les Comices, la maladie des pommes de terre n'a pas pris de proportions inquiétantes.

Les efforts qu'il a fallu faire pour la conservation et la reconstitution des vignobles, ont exigé des dépenses considérables et nous ont permis de constater une fois de plus le mal profond causé à notre agriculture par la spéculation, par les jeux de Bourse, par ces syndicats cosmopolites qui drainent tous les capitaux disponibles pour les employer à des œuvres cosmopolites qui couvrent trop souvent de

scandaleuses escroqueries. Il est impossible d'apprécier ce qui a été enlevé à nos campagnes par le Panama, par les Mines d'Or, par tous ces beaux coups de Bourse qui servent à édifier la fortune des milliardaires internationaux.

A l'heure décisive, l'argent manque pour lutter contre le mal, l'épargne n'est plus là pour jouer son rôle réparateur, et c'est pour cela qu'il importe que tous ceux qui m'écoutent se préoccupent de la retenir dans les campagnes par la création des Caisses Rurales et des institutions de Crédit et d'Assurances mutuelles.

L'association de plus en plus intime entre tous les agriculteurs, devient une nécessité de premier ordre ; elle est nécessaire pour rétablir le crédit ; elle est indispensable pour la lutte contre la concurrence internationale. Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous rappeler le danger dont nous sommes menacés par l'invasion des produits étrangers qui, sans participer aux charges écrasantes des producteurs français, pénétraient presque gratuitement sur nos marchés, grâce à un véritable régime de faveur. Les droits actuels, qui ont été votés après une campagne de plus de 20 ans, ne sont que des droits compensateurs, qui représentent à peine la part que doivent supporter les produits étrangers dans les travaux publics qui ont permis leur importation. La démonstration en a été maintes fois faite et cependant nous voyons sans cesse le tarif des Douanes menacé. Le traité Franco-Américain nous réserve, je le crains, de cruelles surprises, et il importe que l'union se fasse pour conjurer le danger. Les « intellectuels » considèrent volontiers comme un signe de décadence la protection du travail national — et il existe des syndicats qui ont ouvertement pour but de rouvrir les portes que nous avons eu tant de peine à fermer.

Enfin, Messieurs, sans m'aventurer sur le terrain poli-

tique, que nous nous sommes toujours interdit, je peux bien parler du danger qui résulte pour l'agriculture de certaines lois fiscales, dont tout le monde se préoccupe à bon droit.

L'impôt progressif sur les successions,

L'impôt progressif sur le revenu,

Pèsent lourdement sur l'avenir de la fortune immobilière et font redouter pour l'avenir la spoliation légale, la confiscation systématique et poursuivie par des voies en apparence régulières pour arriver à la mainmise de l'Etat sur toutes les fortunes. Dans un pays centralisé à outrance comme le nôtre, le socialisme d'Etat sous cette forme est mille fois plus dangereux que le socialisme révolutionnaire et il est plus difficile de s'en défendre.

Mais il est inutile d'interroger l'avenir quand déjà le présent nous offre des dangers immédiats. Le Parlement actuel poursuit depuis longtemps la substitution de l'impôt de quotité à l'impôt de répartition pour la propriété foncière.

Déjà la réforme est accomplie en ce qui concerne la propriété bâtie — et il en est résulté une surcharge d'une vingtaine de millions.

Pour la propriété non bâtie, il a été décidé qu'il serait procédé à une nouvelle évaluation qui, malgré nos réclamations et nos protestations, se fera par voie administrative sans les garanties de contrôle que la législation antérieure laissait aux contribuables. De plus en plus le rôle des conseils généraux et des conseils municipaux se réduit à rien en matière d'impôts, et nous devenons réellement taillables et corvéables à merci, abandonnés au bon plaisir des agents du fisc.

Messieurs, il m'est impossible d'insister, mais je ne saurais trop vous recommander d'étudier les consultations

si remarquables qui ont été envoyées par les Agriculteurs de France. Maires et propriétaires doivent s'unir pour surveiller cette opération, et il importe que tous les agriculteurs se liguent pour résister aux empiétements du fisc.

L'excès de fiscalité peut conduire à la ruine de l'agriculture, et il n'est que temps de le combattre.

Comme je l'ai dit en commençant, c'est dans l'organisation de cette lutte contre les ennemis de l'agriculture que réside aujourd'hui, sinon la tâche principale, du moins un des grands devoirs du propriétaire rural, et j'ai tenu à vous le dire parce que je vois que vous n'êtes pas de ceux qui croient que la fonction du propriétaire foncier est une sinécure et qu'une terre n'est qu'un placement d'argent où un prétexte de chasse. Vous avez compris depuis longtemps que les avantages que confère la propriété, après avoir été dans le passé la récompense de services rendus, devaient se légitimer dans l'avenir par des services d'autre nature — et en ces temps troublés vous devez vous féliciter de ce que les circonstances vous procurent tant d'occasions d'affirmer votre dévouement, votre intelligence et cette supériorité que donnent l'étude et la tradition. Il fut un temps où les cultivateurs Bretons se pressaient autour du donjon de quelque chef d'une bravoure reconnue qui passait sa vie à repousser les ennemis du dehors et du dedans et, en échange de son sang versé, prélevait une part sur les récoltes. Cette espèce de contrat d'assurance mutuelle a été une des sources de la propriété féodale, et on peut soutenir que cet échange de services, cette sorte d'association en commandite s'est perpétuée en Bretagne plus longtemps qu'ailleurs. Et maintenant que les traditions s'effacent, que les familles disparaissent, que la terre change de mains avec une effrayante mobilité, n'avons-nous pas vu et ne voyons-nous pas des novateurs

hardis contester la propriété même et soutenir qu'elle ne doit pas survivre à la cause historique qui lui avait donné naissance et qui n'existe plus.

A des fléaux nouveaux, il faut des remèdes savants, coûteux, qui demandent, pour être appliqués, une somme de connaissances que la plupart des cultivateurs ne peuvent pas atteindre. En présence de la concurrence étrangère, il faut créer des groupements, discuter des questions ardues, organiser des comités et des associations, toutes choses qui demandent du temps, de l'argent et une connaissance approfondie des questions économiques jointe à un talent d'exposition et de parole ; en présence des exigences du fisc, il faut former des syndicats de défense et soutenir la lutte sur le terrain administratif et législatif ; en vue des exigences de l'agriculture nouvelle qui nécessite un outillage coûteux, de gros capitaux, des moyens d'action inconnus de nos pères, il faut de toute nécessité recourir à la force de l'association, obtenir le crédit, s'aider des combinaisons si multiples et si ingénieuses de la mutualité et de l'assurance.

Qui fera cela, qui prendra la direction de ce mouvement nécessaire, qui saura prendre les initiatives utiles ? — Est-il besoin de le demander ? — Ce doit être vous, vous les propriétaires qui reprenez par la force des choses votre rôle naturel de défenseurs, de protecteurs, de bailleurs de fonds. C'est vous qui, depuis longtemps déjà, avez créé ces comices et ces syndicats qui ont fait pénétrer dans nos campagnes des perfectionnements de tous genres, en même temps que des produits meilleurs et des races sélectionnées avec intelligence ; c'est vous qui, à la Société des Agriculteurs de France, dans notre Association Bretonne et dans les conseils électifs, avez su organiser cette campagne de protection de l'agriculture et de l'industrie françaises qui a arrêté la ruine de nos campagnes.

C'est vous qui devez continuer à travailler dans cette voie en vous mettant partout à la tête des caisses de Crédit Rural, des caisses d'Assurances contre la mortalité du bétail.

Je vous ai déjà indiqué, dans la Loire-Inférieure, comment on avait organisé la lutte contre le phylloxera et dans quelles conditions on arrivait à la reconstitution du vignoble ; il reste à procurer aux propriétaires ruinés les fonds nécessaires pour la replantation et jamais, dans aucun temps ni dans aucune région, l'Œuvre du Crédit agricole n'apparaît plus pressante. Je ne saurais donc trop vous engager à ne pas différer plus longtemps et à multiplier les fondations. Vous rendrez en ce moment d'immenses services à des populations cruellement frappées, vous prouverez, en même temps que votre dévouement, l'utilité de ces connaissances générales que votre éducation vous a données si chèrement, vous affirmerez pratiquement et d'une manière indiscutable la nécessité de votre fonction sociale.

En même temps, grâce à l'indépendance de votre situation, vous pourrez vous poser en défenseurs et en médiateurs pour empêcher les mesures spoliatrices qui menacent la grande et la petite propriété, et dans cette lutte qui est difficile, inégale, qui peut n'être pas sans danger, vous prouverez à tous que lorsque vous sollicitez un mandat, ce n'est pas par une vanité puérile, mais que vous sauriez au besoin tout sacrifier pour la défense commune.

Au moment où tant d'efforts sont faits pour jeter la division et la défiance parmi les agriculteurs, vous avez mille occasions pour faire œuvre de rapprochement et de concorde. Vous serez certainement, quoiqu'il arrive, à la hauteur des événements : en luttant contre le fléau et la ruine qui menacent notre agriculture, vous n'aurez pas

seulement défendu vos intérêts matériels, mais vous aurez travaillé à la réconciliation des classes, au salut de la Bretagne et de la France.

En l'absence de M. de La Borderie, M. de Kerdrel donne la parole à M. de Palys, Secrétaire de la Section d'Archéologie.

MESDAMES, MESSIEURS,

Tous les historiens constatent que nulle ville Bretonne n'a été plus assiégée que Guérande. Tous remarquent aussi que nuls guerriers n'ont montré plus de courage que ses habitants. Au ^xe siècle, les Normands eux-mêmes, auxquels on ne résistait guère, après avoir pillé Nantes trois ou quatre fois, veulent en faire autant de votre ville ; le courage des Guérandais les repousse : ce n'est pas petite gloire ! Quatre siècles plus tard, Clisson voudrait bien s'en emparer, et comme le dit le vieux chroniqueur Guillaume de Saint-André, « *assemblée de gens faisoit pour Guérande aller détruire, qu'à lui obéir n'avait cure ; dedans un mois la pensoit prendre, et la réduire toute en cendre, mais en nom Dieu ! les Guérandais en leur pays sont trop divers, et... Clisson dut laisser l'entreprise, car il savait trop bien leur guise. De loin bien fort les menaçoit, — c'était tout quand il en faisoit, car Guérandois pilloient sa terre.* »

De sorte qu'il ne prit pas Guérande, et ce furent au contraire les Guérandais qui pillèrent ses châteaux. J'en passe et des meilleurs..., et je constate seulement que lorsqu'on voyait venir les Guérandais sous leurs hoquetons à croix noire, on reconnaissait les braves et les fidèles.

Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, l'Association Bretonne se présente devant Guérande pour un siège d'une autre nature. Elle a, du reste, des intelligences dans la place, elle connaît la grâce et l'urbanité qui sont un des caractères nationaux des Guérandais, et elle est sûre de trouver au milieu de vos remparts l'accueil aussi courtois pour vos amis, qu'était rude celui que vous réserviez à vos ennemis.

Un membre de la section d'Archéologie, qui a l'honneur de porter la parole devant vous, et le plaisir de pénétrer pour la première fois dans votre ville, ne peut s'empêcher d'exprimer tout d'abord son admiration pour l'aspect pittoresque de cette vieille cité, conservée si pieusement comme une relique du Passé. Nous avons déploré dans ces dernières années la disparition inutile de plusieurs des belles forteresses de Bretagne.

La majestueuse porte de Dinan, autour de laquelle le mouvement commercial pouvait passer si facilement sans la détruire, mais dont les murs épais ombrageaient, trop peut-être, les maisons importantes du lieu, la porte de Bécherel assiégée par du Guesclin, qui se profilait fièrement dans le ciel au haut de la colline, et dont la démolition inintelligente ne laisse plus à Bécherel que la modeste gloire d'être un banal chef-lieu de canton ; tout récemment enfin Montfort, la plus insignifiante des Sous-Préfectures, se contente de cette gloire depuis qu'on a fait place nette et que son beffroi du *xiv^e* siècle a disparu.

Ici, au contraire, vous n'avez pas cru, Messieurs, que le progrès entrât seulement les jours de marché dans les lourdes charrettes pour lesquelles les portes du Moyen-Age sont parfois un peu étroites. Vous savez que le progrès a des ailes, il s'élève, il plane, il vole par-dessus les remparts, il descend sur les terres fécondes, s'y trouve bien, et y prend racine. Nous verrons certainement la preuve du bon

accueil qu'il a reçu à Guérande.... Guérande est peut-être l'*hortus conclusus*, le jardin fermé, dont parle le poète de l'Ecriture Sainte, fermé aux importations malsaines et décevantes, mais rempli des fleurs et des fruits de tout ce qui est noble, bon et grand.

Les souvenirs glorieux de votre histoire, auxquels je faisais allusion tout à l'heure, remplissent les pages de nos annales, et j'ai depuis plusieurs années la joie d'être le héraut de la bonne nouvelle et d'annoncer au Congrès l'apparition d'un de ces volumes attendus avec impatience par tout cœur breton. Vous y retrouverez les hauts faits de vos pères. — Le 3^e volume de l'histoire de M. de la Borderie est donc prêt à paraître, et j'ai eu le privilège d'en avoir les bonnes feuilles entre les mains. Puisque, cette année encore, nous sommes privés de sa présence, permettez-moi de parler de son œuvre à sa place. Vous y perdrez beaucoup. Pour moi, je me souviens de ce brave curé de campagne qui, ennuyant ses paroissiens par ses prônes, imagina de leur réciter chaque dimanche un sermon de Bourdaloue. — Il vit avec joie qu'ils ne dormaient plus ; il est tout naturel que j'aie la même crainte que le bon curé ; et aussi la même habileté. Je suis sûr de ne vous point ennuyer en vous citant du La Borderie.

Ce 3^e volume, dit l'auteur, « ne contient plus de ces
« grandes luttes comme celles des ix^e et x^e siècles, contre
« la monarchie carolingienne ou les terribles invasions
« normandes.... Le plus souvent les conflits éclatent à
« l'intérieur entre le duc de Bretagne et ses grands vas-
« saux. En principe, le duc est reconnu par tous sans
« contestation comme le chef de la nation Bretonne et de
« la société féodale, mais en fait, les principaux seigneurs
« se plaisent souvent à contrarier, même à braver son
« pouvoir et à trancher eux-mêmes du souverain. Les ducs

« au contraire combattent pour mettre le fait d'accord
« avec le droit, pour se faire dans la société féodale une
« place en rapport avec leur titre et leur suprématie nomi-
« nale, et ils finissent par y réussir. »

Ce que je viens de vous citer est un modèle des petits résumés, clairs et précis, que M. de la Borderie sème dans son récit après chaque période de l'histoire. Ces quelques phrases brèves et nettes permettent au lecteur de se resaisir en quelque sorte, de relier ses souvenirs de lecture, de même que par une très heureuse disposition typographique, les titres explicatifs placés en tête de chaque page, aident à retrouver de suite le fait auquel on désire se reporter.

Ce premier résumé nous donne donc la caractéristique de l'époque, nous fait admirer la ténacité de nos souverains, luttant sans trêve contre des vassaux presque aussi puissants qu'eux, et arrivant, comme les rois de France l'ont fait pour la Patrie, à la cohésion complète de la nation bretonne, et à la rendre une et indépendante. L'indépendance ! but suprême, amour persistant et vivace du peuple breton, si bien que M. de la Borderie a pu constater avec orgueil, après la honteuse fuite de Jean Sans Terre, que, « comme les Mérovingiens, les Carolingiens et les Normands, les Plantagenets n'avaient pu venir à bout de la nation bretonne. » Personne, même parmi les plus forts, n'avait pu entamer le roc indestructible !

Dans cette longue suite de souverains, galerie de portraits peints par M. de la Borderie avec la vigueur de pinceau que nous lui connaissons, que d'admirables figures ! Quel charmant et héroïque chant de gloire, par exemple, que la vie du duc Conan II. « A quinze ans, il secoue le
« joug et renverse l'usurpation de son tuteur, à dix-sept
« ans, il le fait prisonnier, à vingt-deux ans, il réduit les

« fiers Penthievre à lui demander la paix, à vingt-quatre
« ans, malgré l'invasion de Guillaume de Normandie, il
« dompte Rivallon de Combour et toute sa faction. Deux
« ans plus tard, après avoir conquis une partie de l'Anjou,
« il fait trembler ce même Guillaume qui ne peut se dé-
« barrasser de lui que par un crime. »

Que dites-vous, Mesdames et Messieurs, de cet héroïque petit garçon qui, dès qu'il sait monter à cheval, signifie à son oncle de s'en aller, veut si bien être le maître chez lui, et le prouve avec un si juvénile entrain, un si heureux succès, et une si étonnante maturité !

N'est-il pas de même race, le pauvre Arthur, fils de la duchesse Constance ? Dès l'âge de 12 ans il reprend à Jean Sans Terre l'Anjou et le Maine ; à 15 ans lance à ses seigneurs un si fier appel aux armes, se met bravement en campagne à leur tête, pour disparaître enfin dans une nuit lugubre, dans les eaux noires de la Seine, au pied du donjon de Rouen, par le plus horrible des crimes ! Ce crime anglais ! Les Anglais eux-mêmes n'osent pas le raconter, il a fait reculer leur poète national ; Shakespeare lui-même l'a voilé, et il attire toujours sur la victime, malgré les siècles écoulés, les éternelles pitiés de l'histoire.

Ces jeunes souverains si fiers, si braves dès l'enfance, ne sont-ils pas les précurseurs de cette autre délicieuse petite princesse, « suprême incarnation de notre race, dit quelque part M. de la Borderie, enfant de douze ans, sans parents, sans amis, sans trésor, sans armée, trouvant dans son cœur et son patriotisme la force de maintenir l'indépendance de la Patrie » ? Elle eut autant d'énergie, au reste, pour défendre son indépendance personnelle, car on sait comment elle sut se débarrasser si allègrement des vieux princes indignes d'elle, qui espéraient l'épouser, dont elle ne voulait pas, et, appelée enfin à occuper le premier

trône du monde, elle s'élève aussi incomparable dans la gloire que dans l'adversité ; montrant pour protéger les Lettres et les Arts qu'elle était digne d'inaugurer le siècle de François I^{er} ! N'est-elle pas, elle aussi, une de ces figures ailées qui traversent les âges, éternellement suivies de la phalange d'amoureux que les siècles qui s'écoulaient ne se lassent pas de créer pour elles, et dont M. de la Borderie, qui compte parmi les plus épris, vous donnera dans un an un exquis et idéal portrait ?

Enfin, Mesdames et Messieurs, nous arrivons à la partie la plus dramatique de ce beau livre : *La Guerre de Blois et Montfort*. Votre ville de Guérande, apanage de Jean de Montfort et toujours fidèle à son prince, est alors nommée à chaque page. Comme vous le savez, elle eut même l'heureuse fortune de voir se terminer dans ses murs cette longue rivalité qui désolait la Bretagne, par le traité de 1365. Il se fit à Guérande à cause de la facilité d'avoir du poisson pendant le Carême où l'on se trouvait alors, — ce qui nous donne une haute idée et de la vertu de nos pères et de la bonne journée de vendredi prochain que nous aurons l'heur de passer en une ville si bien pourvue.

Les temps sont plus rapprochés de nous, les documents plus nombreux, de nouvelles découvertes ont été faites, — aussi, au milieu de toutes ces marches et contremarches des partis ennemis, de ces combats particuliers dans tous les coins, de ces forteresses, prises, reprises et reprises encore, notre historien, qui depuis longtemps avait étudié cette guerre d'une manière spéciale, se meut avec une incomparable aisance. Il connaît son échiquier, il sait où placer ses pièces, et on peut être en toute connaissance de cause Blois ou Montfort, changer même de parti selon que le droit paraît plus évident ; en tout cas, à la suite d'un guide si sûr, on ne s'égare jamais dans cette mêlée.

Pr.

3

Avec Charles de Blois si brave, si sympathique, une figure incomparable illumine dans le parti opposé cette première période de la guerre. — Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, se présente à nos yeux comme devant ses fidèles Bretons, confiante dans l'irrésistible pouvoir et le charme d'un petit enfant, élevant dans ses bras son jeune fils âgé de trois ans, et disant avec l'inspiration majestueuse qui devait plus tard faire vaincre la grande Marie Thérèse : « Ha ! seigneurs, ne vous déconfortez mie » et ne vous esbahissez pas. Ve-es-ci mon petit enfant qui » vous fera du bien et sera votre restaurier. » — « Et elle le menait avec elle dans toutes ses bonnes villes et les sermonnait et les réconfortait, dit Froissard, et donnait largement partout. »

Le siège de Hennebont est la maîtresse page de cette belle vie. Montée sur un bon coursier, elle chevauchait dans les rues, exhortant ses gens de courageusement résister aux ennemis ; par les dames, demoiselles et bourgeoises de la ville faisait porter des pierres aux créneaux pour écraser les assaillants, et enfin, avec une audace inouïe, va elle-même à la tête d'un parti de ses soldats incendier le camp des Français. La chose faite, au lieu d'essayer de rentrer dans la ville, elle court s'enfermer à Auray, pendant qu'ils la poursuivent du côté opposé. Puis au bout de quelques jours, rêvant que « sa bonne gent d'Hennebont est en grand malaise d'elle », elle se réveille et à minuit, suivie de ses 300 cavaliers, monte bravement à cheval en leur disant : « Il faut que je les réconforte et que nous rentrions dans la ville. Je vous apprendrai comment », et de fait y rentre comme elle en était sortie, à la barbe des Français qui, c'est bien le cas de le dire, puisqu'ils avaient été incendiés, n'y virent que du feu. « C'est le diable qui la protège, » disaient les ennemis.

La poésie populaire a conservé le souvenir de cet exploit dans un chant que je regrette de n'avoir pas le temps de vous lire en entier, poésie enflammée comme ce qu'elle célèbre, poésie sauvage où l'on entend encore comme le grincement de dents du Breton satisfait et vainqueur.

« Or, les Français chantaient gaiement assis à table, réunis dans leurs tentes fermées, — les Français chantaient dans la nuit...

« Lorsqu'on entendit déchanter au loin une voix singulière : Plus d'un qui rit ce soir pleurera avant qu'il soit jour. Plus d'un qui mange du pain blanc mangera de la terre noire et froide. Plus d'un qui verse du vin versera bientôt du sang gras. Plus d'un qui fera de la cendre fait maintenant le fanfaron !

« Or, Jeanne la Flamme souriait le lendemain à sa fenêtre, en jetant les regards sur la campagne, en voyant le camp détruit, et la fumée qui s'élevait des tentes toutes réduites en petits monceaux de cendre. — Jeanne La Flamme souriait. — Quelle belle écobue. Mon Dieu, quelle belle écobue ! Pour un gain nous en aurons dix. Il n'y a rien de tel que les os de Gaulois, que les os de Gaulois broyés pour faire pousser le blé ! »

Jeanne la Flamme, c'est le nom que lui a consacré l'enthousiasme breton, non en souvenir de cet incendie, mais plutôt de cette flamme qu'elle portait partout avec elle. Elle semble une apparition fantastique, une fée vengeresse ; échappant aussi comme une fée, elle ne laisse même pas toucher un pan de sa robe aux mains qui se tendent pour la saisir... et puis, Mesdames et Messieurs, après cet éclair brillant de sa vie, elle disparaît encore, comme une fée toujours, mais hélas ! en pleine tempête, et cette fois pour jamais ! On crut utile, je ne vois pas trop pourquoi, de la faire gagner l'Angleterre : elle n'en

revint plus. A partir de ce moment, l'histoire l'oublie, un voile funèbre semble s'étendre sur elle, et ensevelir les dernières années de sa vie.

Qu'était-elle devenue ? Quel étrange silence ! et comment l'avait-on si vite oubliée ? — Hélas ! hélas ! de nouvelles découvertes historiques nous ont révélé le secret de cette disparition mystérieuse. Des registres de comptes, réunis à la Tour de Londres, ont été consultés par notre éminent compatriote M. Lemoine, actuellement attaché aux archives de la guerre, et de ces documents il résulterait qu'une captivité nécessaire la retenait en Angleterre.

Les émotions, les luttes, la guerre, n'avaient pu abattre son grand cœur. L'angoisse maternelle et conjugale pour son fils si jeune, pour son mari captif, l'ardeur impuissante d'une âme de flamme forcée de rester inactive, toutes ces fièvres ont-elles eu raison de cette belle intelligence ? Dès son départ de Bretagne avait-elle ressenti déjà les atteintes de ce mal implacable ? Nous ne le savons pas. Mais de suite après, nous voyons que l'héroïne d'Hennebont n'était plus qu'une pauvre femme malade, sous la garde du roi d'Angleterre, errant de château en château, suivie comme une princesse de roman, de son trésor et de ses bijoux, mais confiée à la garde de seigneurs subalternes, auxquels on payait les dépenses de la souveraine infortunée devenue incapable de se gouverner elle-même, jusqu'à ce qu'enfin, après de longues années, la mort vint la délivrer de ce supplice.

Quels éclairs et quels nuages, quels soleils resplendissants et quels orages, quelles ivresses et quels insondables désespoirs dans le cœur de ceux que Dieu destine aux trônes !

Notre pensée ne se reporte-t-elle pas, Mesdames et Messieurs, vers cette autre souveraine encore vivante qui

expie par la même fatalité les honneurs de sa couronne impériale d'un jour, et qui, disparue aussi de l'histoire, en pleine tempête, végète encore douloureusement sans qu'aucun rayon de lumière, Dieu en soit loué pour elle ! ne vienne lui montrer l'horreur du chemin parcouru ?

Dans le récit de tous les combats, une page encore se détache, lumineuse, que chacun de nous ne se lasse pas de relire, car le nom breton s'y couvre d'une immortelle gloire, et c'est avec une joie patriotique que nous y voyons l'ennemi héréditaire (l'Anglais) forcé de s'avouer vaincu, et qui plus est pour lui, de payer rançon !

Le Combat des Trente a été étudié à nouveau par M. de la Borderie avec un ardent intérêt. Les noms propres, à la gloire de ceux qui sont éteints, à la grande joie et au juste orgueil du peu qui surnagent encore, ont été scrupuleusement rectifiés, par la comparaison et l'étude des deux manuscrits contemporains.

L'un d'eux est encore inédit. Il sera, nous l'espérons, publié en entier par M. de la Borderie. Nul ne mérite plus que lui d'attacher son nom à la mise complète en lumière de cet admirable chant de l'épopée bretonne. Car ne vous semble-t-il pas, Mesdames et Messieurs, au milieu de tous ces combats chevaleresques, lire une Iliade où les héros, sans avoir les fantastiques proportions de ceux d'Homère, mais ramenés à la juste mesure de la plus glorieuse réalité, couvrent encore ceux qui les approchent des rayons de leur gloire quatre fois séculaire ?

Vous admirerez dans ce récit mouvementé du Combat des Trente, comment nous apparaît sous un jour tout nouveau, d'après les récits contemporains, la noble figure de Jean de Beaumanoir.

Vous verrez que ce combat ne fut point une joute chevaleresque, un tournoi, comme beaucoup le pensent, réuni

pour le vain plaisir de se donner de beaux coups d'épée qu'aimait le Moyen-Age. C'eût été du courage, de l'héroïsme, mais voilà tout, et c'était la chose la plus ordinaire chez nous. Non, il y a eu là une idée plus haute : la pitié de l'un des plus nobles cœurs qui aient battu en Bretagne, pour les souffrances des pauvres laboureurs du pays qui l'entouraient et qu'il aimait.

Jean de Beaumanoir ne put supporter de voir l'exploitation froide, dure et féroce à laquelle se livraient les Anglais pour ruiner le pauvre peuple breton, le peuple des campagnes, le bon et fidèle nourricier du pays. Les balles explosibles si recherchées parcequ'elles font d'ingrissables blessures, n'étaient pas encore inventées. Mais la rapacité sans frein, l'amour du lucre l'étaient déjà, et, comme les balles dum dum, allaient fouiller jusqu'aux entrailles des victimes : De tout temps, ces moyens de combat ont été l'apanage de certaines nations, auxquelles toute palpitation d'un cœur généreux, et tout sentiment d'honneur semble complètement inconnu.

Tout ceci, remarquez-le bien, est authentique et consigné dans les récits du temps. C'est, indigné de voir des troupes de paysans qui n'avaient pu payer leur rançon, les fers aux pieds et aux mains, liés deux à deux, trois à trois, comme les bœufs que l'on mène vendre, en butte aux coups des soudards anglais, que le cœur de ce bon chevalier qu'était Beaumanoir, tressaillit de colère, et qu'il dit à Bembrough sans arrogance, mais d'un ton sévère, avec le calme de la force : « C'est grand péché à vous, chevaliers d'Angleterre, de tourmenter de la sorte le menu peuple, les pauvres paysans qui sèment le blé, et qui vous procurent en abondance le vin et le bétail. S'il n'y avait pas de laboureurs, où en serions-nous ? Voilà longtemps qu'ils souffrent. Ils faut qu'ils aient la paix à l'avenir. »

Je ne puis aborder ce récit émouvant étudié dans tous ses détails par M. de La Borderie, et où l'on suit toutes les péripéties du combat, comme on l'eût pu faire du haut du chêne de Mi-Voie. Je citerai seulement les nobles et belles paroles qui terminent sa narration :

« Au milieu des défaites de la France, entre le désastre
« de Crécy et celui de Poitiers, cet exploit merveilleux
« éclate comme dans un ciel noir d'orage un coup de
« soleil vainqueur. Il illumine le nom breton d'une auréole
« de gloire que cinq siècles n'ont point ternie. Aujourd'hui
« d'hui encore, quand devant la pyramide de Mi-Voie un
« régiment passe, les clairons sonnent, les tambours battent,
« le drapeau s'incline, officiers et soldats présentent
« les armes ! »

Le peuple des campagnes n'a point oublié non plus ceux qui pour sa défense avaient versé le plus pur de leur sang. De nos jours encore, il chante en Basse-Bretagne le récit du combat.

Et maintenant que grâce à une initiative intelligente, grâce à l'esprit large et généreux de la ville de Dinan, à laquelle on ne saurait trop rendre hommage, ceux de la race de Beaumanoir sont revenus reposer au lieu où ils avaient voulu dormir leur dernier sommeil et que la ville de Dinan les a laissés replacer dans la vieille église de Lehon magnifiquement rajeunie pour les recevoir, quel dommage qu'on ignore le lieu de la sépulture du héros des Trente, et qu'on ne puisse la joindre à celle de ses enfants !

N'est-ce pas, Mesdames et Messieurs, que c'eût été un lieu de pèlerinage pour les laboureurs bretons ?

Je vous ai cité quelques bribes de cette poésie bretonne aux rudes accents qui célèbrent vos gloires. Ils s'adoucissent pourtant lorsque le sujet s'y prête.

Ecoutez-la lorsque le fils de Jean de Montfort, après un trop long séjour à l'étranger, revient en son pays de Bretagne, appelé par les vœux de tous. Le poète populaire ne peut trouver plus belle et plus douce image que de le nommer le Cygne de l'Armor.

Pour lui, cet oiseau, rare en Bretagne, presque fantastique, avec sa grâce et sa majesté, c'est son duc traversant la mer sur sa nef aux blanches ailes déployées, pour retrouver les plages bretonnes et défendre son peuple opprimé. La mer, la cavale blanche, dit le poète, bondit d'allégresse et le porte doucement au milieu de ses fidèles, sur le rivage aimé.

Quelques-uns de nous ont pris très heureusement pour devise ces mots : Bretagne est poésie. Voyez, en effet, Mesdames et Messieurs, avec quelle intimité s'unissent dans ce pays la poésie et l'histoire. Voyez aussi avec quel talent notre historien a su réunir dans ses récits les sévérités de l'histoire, ses férociétés même dans les temps antiques, son énergie dans les batailles, et y mêler harmonieusement la poésie populaire, l'âme du peuple breton, qui sait si bien vous dire, tantôt la douceur de l'amour, tantôt les héroïques chansons de la gloire nationale !

Quelle autre ville plus que Guérande, Mesdames et Messieurs, cité héroïque, fière et fidèle, peut les mieux rappeler et les faire retentir plus profondément dans nos cœurs ?

Après ce discours, si remarquable à tous les points de vue, fréquemment souligné par les vifs applaudissements de l'assistance, M. le Directeur général explique en quelques mots le fonctionnement de la Société et la manière dont est composé le Bureau. Les choix préparés par le Comité direc-

teur sont soumis à la ratification de l'assemblée qui les approuve à l'unanimité.

Voici les noms proclamés :

BUREAU GÉNÉRAL

Présidents d'honneur :

Monseigneur l'Evêque de Nantes.

MM. le général commandant le XI^e Corps d'armée.

le Préfet de la Loire-Inférieure.

le Président du Conseil général.

Maillard, Sénateur, Maire du Croisic.

le Maire de Guérande.

le Curé de Guérande, prévôt de la Collégiale.

le Supérieur du Petit Séminaire.

Président du Congrès :

M. René Kerviler, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

SECTION D'AGRICULTURE

Présidents d'honneur :

MM. le comte de Montaigu, député de la Loire-Inférieure.

Anthime Ménard, député de la Loire-Inférieure.

Le Chauff de Kerguéneq, maire de Saint-Molf.

MM. Athanase de Couëssin.

Dion, président du Comice agricole de Guérande.

Président :

M. Gahier, membre du Conseil général.

Vice-Présidents :

MM. le comte Gaëtan de Beauchêne.

Le Cour Grandmaison, Sénateur de la Loire-Inférieure, conseiller général.

Bigarré, adjoint au maire de Guérande.

Secrétaires :

MM. Yves du Cleuziou, président de l'Union des Syndicats agricoles bretons.

Tortelier, secrétaire de l'Union des Syndicats bretons d'agriculture.

Louis Le Floch, membre de l'Union des Syndicats bretons.

de Barmon.

Berthelot de la Glétais, conseiller municipal de Guérande.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Présidents d'honneur :

MM. Guillotin de Corson, chanoine honoraire de Rennes,

François Saint-Maur, ancien président de Chambre à la Cour de Pau.

Marquis de Brémond d'Ars-Migré, président de la Société archéologique de Nantes.

Henri Le Meignen, vice-président de la Société des Bibliophiles bretons.

Président :

M. Audren de Kerdrel, Sénateur.

Vice-Présidents :

MM. le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan.

Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, correspondant du Comité des Travaux historiques.

Blanchard, secrétaire de la Société des Bibliophiles bretons.

P. de Boceret.

Secrétaires :

MM. l'abbé Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes.
Paul de Berthou, membre de la Société de l'Ecole des Chartes.

Vicomte de Calan.

Dortel, conseiller général.

Quilgars.

M. le Président donne communication au public des heures de séances de l'Association : séance dite

de travail, le matin à 8 heures, à laquelle cependant tous ceux que n'effraieront pas l'aridité des travaux sérieux sont conviés d'assister, et séances publiques du soir, qui se tiendront à 2 heures. M. de Kerdrel espère retrouver dans la ville de Guérande, la même sympathie qui groupe autour de nous, partout où nous allons, de nombreux auditeurs.

Les deux sections d'agriculture et d'archéologie se sont ensuite réunies dans leurs bureaux respectifs pour arrêter l'ordre et le programme de leurs travaux.



BULLETIN AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN

AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

Classe d'Agriculture

PROCÈS-VERBAUX

ANNÉE 1899

SESSION DE GUÉRANDE



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME

1900

L'ORPHELINAT DES ABEILLES

ET LA

Fécondation des Fleurs par les Abeilles

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai encore dans l'oreille la parole de notre vénéré Président, à la fin de ma causerie à Vannes l'année dernière : « Mon cher abbé, vous nous avez dit de bien jolies choses ; mais je n'y ai rien vu de pratique. » Je tiens donc à répondre à cette parole, en abordant une question éminemment pratique. Je veux vous parler de l'orphelinat. Déjà, par la pensée, vous vous transportez dans une maison de religieuses de Saint-Vincent de Paul, de la Providence ou d'ailleurs, et vous vous trouvez dans une réunion de cinquante, cent charmantes jeunes filles au teint rosé, à l'air candide, travaillant toutes, sous la surveillance d'une sœur qui leur apprend à coudre, à repasser, etc. ; elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont perdu celle qui leur a donné le jour et celui qui devait leur donner du pain. Racine a dit :

... Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance
Et qui de mes parents n'eut jamais connaissance.

C'est bien un orphelinat, mais ce n'est pas celui-là dont je veux vous entretenir. Je veux vous parler de l'orphelinat des abeilles.

Agr.

Souvent on se plaint, dans nos campagnes, qu'à telle date de l'année, dans un rucher de 20, 40 ruches, on en perd quelquefois 5, 10, quelquefois une vingtaine. On en cherche partout la raison, on la trouve difficilement, quand on n'est pas apiculteur, quand on n'a pas étudié et qu'on a fait, même depuis longtemps, de l'apiculture par routine.

Qu'est-ce donc que l'orphelinat des abeilles ? C'est la même chose que l'orphelinat des pauvres enfants des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul. Celles-ci ont perdu leur mère. Les abeilles ont aussi perdu leur mère et elles sont demeurées orphelines.

Le danger est-il extrêmement grand pour une ruche qui a perdu la mère ? Il y a mille choses à dire à ce sujet. Je pourrais vous rappeler ce que j'ai dit dans mon journal *l'Abeille de Mérillac*. Dans ce cas, ou mieux dans ce grand malheur de la perte de la mère ou de la reine, les abeilles peuvent se faire une mère, en prenant une des leurs et en lui donnant une nourriture royale. Ceci me rappelle un fait assez curieux. Vous n'ignorez pas, que dans nos presbytères, même de ville, on discute beaucoup, on cherche à s'instruire et souvent on interroge pour arriver à connaître la vérité. J'avais donc avancé cette proposition, que les abeilles n'ayant plus de reine, pouvaient s'en fabriquer une autre, dans un laps de temps déterminé. « Ah ! me dit un jeune confrère, celle-ci est par trop forte, vous ne nous la ferez jamais avaler. » Je répondis par trois articles de journal, qui eurent bientôt converti mon incrédule. Il ne faut pas nous y tromper, c'est une remarque que j'ai souvent faite. Quand on ne sait pas, on croit que cela n'est pas, mais c'est une erreur grossière de croire, que l'ignorance constitue la science, et empêche celle-ci d'exister.

C'est donc un fait acquis à la science, que les abeilles d'une ruche peuvent se faire une mère quand elles ont perdu la leur. Oui, mais dans telles et telles conditions, qu'il serait trop long d'énumérer ici et qui nous éloignerait de notre sujet.

Traitions de l'orphelinat d'une ruche ou colonie dans l'état ordinaire des choses et posons-nous une ou deux questions pratiques à ce sujet.

Comment peut-on reconnaître qu'une ruche est orpheline ?

En principe, la reine ne dépose jamais qu'un œuf seul dans chaque cellule. Si donc vous constatez qu'il n'y a qu'un seul œuf dans chaque cellule, c'est que la reine est présente. Si, au contraire, l'apiculteur constate qu'il y a plusieurs œufs dans chaque cellule, la reine n'y est pas ; et ce dépôt de plusieurs œufs dans chaque cellule est l'œuvre des ouvrières pondeuses.

Qu'est-ce que c'est donc qu'une ouvrière pondeuse ?

Est-ce qu'il y a dans la ruche un autre être que la reine, déposant les œufs dans les cellules ? Oui, et l'ouvrière est une abeille ordinaire qui pond des œufs, mais qui ne fait jamais d'ouvrières, mais toujours des bourdons.

Vous allez me dire : c'est charmant tout ce que vous racontez ; mais comment voulez-vous que nous allions voir au fond des cellules s'il y a un ou plusieurs œufs de déposés. C'est ici qu'on peut constater sensiblement la supériorité de la ruche à cadres mobiles sur la ruche ordinaire. Dans celle-ci, il n'est pas facile de visiter les rayons et de constater s'il y a un ou deux œufs dans chaque cellule. Mais dans la ruche à cadres mobiles, la chose est très facile. Vous prenez un des cadres de votre ruche, vous le levez en l'air bien doucement, vous le posez entre vous et le soleil. Alors le fond de la cellule apparaît au grand jour. Vous apercevez, à travers la cire transparente, un petit bâtonnet blanc, long à peine comme une tête d'épingle. C'est un œuf, espoir de la ruche. S'il n'y en a qu'un, c'est l'œuvre de la mère, donc elle est là ; s'il y en a deux, c'est l'œuvre de l'ouvrière pondeuse, donc la mère n'est plus là et la ruche est orpheline.

Vous avez encore un autre moyen de reconnaître si une ruche est orpheline. Le voici : frappez sur la paroi de la ruche un petit coup sec, approchez le plus possible et prêtez une oreille attentive : si les abeilles font entendre un bruissement vif, et qui s'arrête immédiatement, la reine est là. Si au contraire le bruissement se prolonge, ou augmente d'intensité, la colonie est probablement orpheline. Ce signe est infailible au printemps, moment surtout où il est très important de

constater si la ruche est en bon état pour produire une heureuse récolte dans l'année.

Encore un autre moyen de découvrir l'orphelinat de la ruche. Asseyez-vous à une petite distance de la ruche que vous voulez observer. Faites attention aux butineuses qui rentrent au rucher, les pattes pleines de pollen. Si vous les voyez chercher au dehors, en avant, à droite, à gauche, la reine n'est plus là.

Un autre indice qui peut faire connaître l'orphelinat d'une colonie, c'est lorsque celle-ci conserve et entretient ses bourdons, lorsque toutes les autres les ont impitoyablement chassés. Ces gros mangeurs, qui ne ramassent rien et dévorent beaucoup, se nourrissent du miel qui est resté dans la ruche, qui doit bientôt périr faute de provisions. Cela se comprend bien. Cette colonie n'a plus de mère, qui donne les butineuses ; et ce sont celles-ci qui doivent faire les provisions. Au bout d'un certain temps, la ruche meurt de faim. L'orphelinat est donc un des plus grands dangers pour l'apiculteur.

Voilà le péril signalé : vous allez me demander le remède, je vous le dois, je vous le donne. M. notre vénérable Président ne dira plus que je ne fais pas de pratique.

Il y a deux moyens de sauver une ruche orpheline. Le premier c'est de faire un mariage, le second c'est de faire une introduction de reine.

Expliquons-nous, car nous n'avons pas été compris du premier coup.

Le premier moyen est donc de faire un mariage.

Vous allez me dire : mais c'est horriblement difficile. Pour faire un mariage, il faut un maire en grande tenue, ayant autour des reins son écharpe tricolore et le code civil à la main. En plus, il faut un curé ; le plus intelligent des magistrats ne peut conférer un sacrement, et un mariage civil ne peut avoir que des effets civils. Nous pouvons avoir tout cela, car M. le maire de Guérande ou M. le maire de Boug de Batz, M. le curé de la Cathédrale et M. le curé de Saint-André-des-Eaux peuvent être des apiculteurs très distingués. Mais que manque-t-il

donc ? Ce qui nous manque, c'est peut-être ce qu'en théologie nous appelons la matière. Mais non, cela ne nous manque pas. Le mariage se fait entre deux ruches qui peuvent être voisines ou même éloignées l'une de l'autre.

Et pour faire ce mariage il n'est pas nécessaire d'être armé d'une écharpe tricolore et d'un code Napoléon ou d'une étole et d'un rituel romain.

Il suffit de prendre ses précautions. Vous n'ignorez, ni les uns ni les autres, que pour faire un bon mariage, il faut qu'il y ait entre les futurs époux, ce qu'on appelle sympathie ou compatibilité d'humeur, pour employer le mot légal. Quand il y a incompatibilité d'humeur, les choses ne marchent plus et le cas est prévu par le code. C'est alors que la loi Naquet roule sa bosse et fait des siennes dans toute la France. Pour le mariage des abeilles, il faut ce que nous appellerons la sympathie ou la compatibilité d'odeur. Il faut que les deux ruches qu'on doit unir ensemble aient, non pas le même sentiment, expression qui s'emploie dans le sens moral, mais qu'elles aient la même senteur.

Comment obtenir ce résultat ? C'est très facile. Vous donnez aux deux ruches un bon coup de soufflet pour y établir le calme. Vous posez dans les deux ruches un bon morceau de camphre et ainsi dans les deux ruches vous établissez la même odeur. Vous faites sortir toutes les abeilles de la ruche orpheline, dans une ruche ordinaire, que vous avez fortement embaumée avec des feuilles de coudriers. Quand elles y sont toutes logées, vous enlevez le miel que vous gardez pour vous. Puis vous posez la ruche qui contient les abeilles de l'orpheline sur le bord de celle avec laquelle on doit la marier. Attirées par la même odeur de camphre, elles entrent toutes généralement sans aucune difficulté. L'opération est terminée, le mariage est fait ; et la ruche qui reçoit cet essaim orphelin, deviendra très forte et vous donnera plus tard une brillante récolte. Car il faut vous rappeler ce principe en apiculture : Beaucoup de miel, beaucoup d'abeilles ; beaucoup d'abeilles, beaucoup de miel.

Nous avons encore à notre disposition un autre moyen de

sauver une ruche orpheline. Il est en apparence beaucoup plus simple ; par le fait, il est plus facile à comprendre. Vos abeilles n'ont pas de reine, donnez-leur une reine. Le second moyen que nous avons donc pour sauver une ruche orpheline, c'est l'introduction d'une reine dans la colonie.

Je rappellerai, à ce sujet, à toutes les apicultrices et à tous les apiculteurs, que la science de l'apiculture est la science des précautions. On croit savoir, on sait très peu, on agit précipitamment, sans prendre toutes les précautions nécessaires et on manque ses opérations, on se décourage et on abandonne ou on fait abandonner l'apiculture.

Un de nos grands maîtres, Hubert, l'illustre apiculteur aveugle, a décrit la manière dont une reine étrangère est reçue par les abeilles :

« Si on introduit une autre reine dans les douze premières heures qui suivent l'enlèvement de la reine régnante, les abeilles la traitent comme si la présence de leur propre reine ne laissait rien à désirer. Elle la saisissent, l'enveloppent de toutes parts, la retiennent captive dans un massif impénétrable, pendant un espace de temps très long : pour l'ordinaire cette reine y succombe soit de faim, soit par la privation de l'air. Lorsqu'on a laissé passer dix heures avant de substituer une reine étrangère à la reine régnante enlevée, elle y est traitée d'abord de la même manière ; mais les abeilles qui l'avaient enveloppée se lassent plus vite ; le massif qu'elles forment autour d'elle n'est bientôt plus aussi serré ; peu à peu elles se dispersent et enfin cette reine sort de captivité, on la voit marcher d'un pas faible et languissant ; quelquefois elle expire dans l'espace de quelques minutes. »

Comme vous l'avez compris, l'introduction d'une reine n'est pas aussi facile qu'on le croit.

Marie de Médicis, la femme de Henri IV ; Marie-Thérèse d'Autriche, la femme de Louis XIV ; Marie Leczinska, la femme de Louis XV ; Marie-Antoinette d'Autriche, la femme de Louis XVI, n'étaient pas plus heureuses à la cour de France qu'une reine étrangère dans une ruche,

Cependant, il faut que nous connaissions la manière de les introduire. Je vais vous donner les différentes méthodes exposées par les auteurs et fournies par l'expérience. Vous choisirez celle qui vous plaira davantage et que vous croirez la plus commode.

Le premier moyen est de renfermer les abeilles en donnant un coup de soufflet, de les secouer et de les brosser toutes sur un linge nu devant la ruche, au moyen de la brosse Fuzet ou d'une belle plume d'oie ou de coq. On les dépose ainsi sur un linge bien blanc. Préalablement on a préparé la reine étrangère à introduire, en la couvrant de miel ou de sirop. Puis on la jette au milieu de l'essaim, les abeilles sucent le miel ou le sirop qui entoure la reine et le coup est fait. Ce qui prouve une fois de plus qu'on prend toujours mieux les mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. Ce moyen réussit généralement.

Des apiculteurs aromatisant leurs abeilles avec de la menthe poivrée, en font autant à leur reine à introduire et mettent celle-ci dans la ruche. Par suite du principe que nous avons énoncé plus haut, les abeilles et la reine ayant la même odeur, le mariage se fait facilement.

D'autres praticiens, au moyen de vesces-de-loup ou de salpêtre, ou même de chloroforme, endorment complètement leurs abeilles et, pendant leur sommeil, déposent la reine au milieu de l'essaim qui, à son réveil, est trop heureux d'avoir une reine, comme autrefois Adam, au paradis terrestre, fut trop heureux de voir près de lui, à son réveil, la compagne que Dieu lui avait donnée pendant son sommeil.

M. Sinmius, apiculteur anglais, a publié une petite brochure dans laquelle il explique comment il a introduit dans une ruche une reine étrangère. Il met la reine à introduire dans une cage, il la conserve ainsi emprisonnée, sans nourriture et au chaud pendant trente minutes. Il ouvre la ruche et glisse la reine au milieu des rayons, en se servant d'un peu de fumée pour renvoyer les abeilles. Il recommande de n'ouvrir la ruche que quarante-huit heures après. Ce qui donne à ce moyen plus de chance de réussir, c'est qu'il fait cette opération

à la tombée de la nuit, moment où les abeilles ne sont pas sur leur garde ; et que les pillardes ne visitent jamais les ruches dans l'obscurité.

Tous ces moyens sont plus ou moins dangereux, mais le moyen de la cage est de beaucoup le plus sûr ; seulement il faut savoir l'employer, comme toujours en apiculture, avec beaucoup de précautions.

Il faut avoir une cage métallique, faite de petits carrés de 8 à 10 centimètres, roulés en forme d'étui, et fermés aux deux bouts par des bouchons de liège ou de bois. On met la reine dans cette cage au milieu de deux rayons, non loin du couvain, de façon qu'elle puisse manger du miel à travers les mailles de sa cage. Après que la reine et les abeilles ont fait connaissance, que la reine a perdu son odeur personnelle, on remplace les fermetures de liège de la cage par des tampons de miel, que les abeilles d'un côté et la reine de l'autre mangent à belles dents. Elles finissent par se rencontrer et sont trop heureuses de s'unir ensemble.

Il faut encore faire ici une distinction. Ou vous avez une reine vierge, ou vous avez une reine fécondée. La reine vierge est svelte, ses mouvements sont tellement vifs, qu'elle semble voler sur les rayons, quand elle essaie de se cacher. Elle n'a pas les allures de la matrone fécondée. Il faut pour elle prendre beaucoup plus de précautions que pour cette dernière, car les abeilles, qui sont habituées à une reine fécondée, seront peu disposées à lui faire une bonne réception.

Permettez-moi, en terminant, de vous faire une petite observation. C'est une jouissance pour moi de me figurer que vous êtes toutes, Mesdames, de ces apicultrices distinguées, et vous tous, Messieurs, des apiculteurs émérites.

Mon observation porte sur le choix de la reine à introduire dans la ruche orpheline.

Tout le monde n'a pas le moyen de faire venir des reines d'Italie, de Chypre, du nord, du midi ou du centre de la France, mais vous pouvez avoir la reine chez vous. Vous avez quelquefois deux, même trois essaims d'une même ruche, —

supposez que vous en avez deux. — Laquelle des reines faudra-t-il choisir pour donner à la ruche orpheline ? Incontestablement celle du second essaim, car elle est toute jeune, tandis que celle qui est sortie avec l'essaim primaire, peut avoir cinq ans et peut mourir dans l'année.

Mais comment trouver la reine ?

Dans une ruche à cadres mobiles, elle est beaucoup plus facile à trouver ; néanmoins, il faut être deux. Pendant que le premier regarde d'un côté, le second regarde de l'autre — et quand on l'aperçoit, il faut la saisir par les ailes et l'introduire immédiatement dans la cage en toile métallique. — Si c'est dans une ruche ordinaire que votre essaim secondaire a été introduit, il faut le laisser là pendant quelques jours seulement, pour que la reine ait le temps de se faire féconder. Puis, vous secouez toutes les abeilles sur un drap de lit, après les avoir préalablement endormies un peu par quelques bons coups de soufflet. Les abeilles se mettent aussitôt à courir et la reine apparaît au-dessus de tous ses sujets, dominant la foule et ravissant l'œil de l'apiculteur, par l'élégance de son port et de sa démarche. On la saisit immédiatement et on l'introduit dans la ruche orpheline. Mais tous vous dites : et que faire de cet essaim qui n'a plus de reine ? — On l'unit à un autre comme nous l'avons dit plus haut. — Nous rappelons toujours, que plus un essaim est vigoureux, meilleure sera la récolte et que relativement, il lui faudra moins de nourriture pendant l'hiver. — Assez, n'est-ce pas ? En voilà pourtant de la pratique, peut-être beaucoup trop. J'ai grand peur de vous ennuyer.

Mais avant de me retirer, permettez-moi cependant de vous parler de la fécondation des fleurs par les abeilles.

Dans cette causerie qui, je l'espère, aura un véritable intérêt pour tous, nous voulons spécialement attirer l'attention des grands propriétaires, sur la nécessité, ou du moins le grand avantage, d'avoir des abeilles dans tous leurs domaines.

Quand nous aurons démontré, ce qui sera très facile, que leurs abricotiers, leurs pêchers, leurs poiriers et leurs pommiers ont un besoin immense des abeilles et que celles-ci ont pour propriété de les féconder d'une façon admirable, tous seront contents de nous.

Commençons et, sans crainte de nous tromper, établissons nos preuves, qui ne peuvent être mises en doute.

Bien des fois, dans les journaux agricoles, dans les réunions scientifiques, dans nos concours régionaux, j'ai entendu lancer cette proposition : les abeilles ont pour propriété de féconder les fleurs des arbres de nos champs.

Mais, c'était ce que j'appellerai volontiers une fusée, un feu d'artifice.

On affirmait, et tout était fini. Cette affirmation s'emparait facilement de l'esprit des auditeurs, elle faisait plaisir à tous, mais elle ne prouvait rien. Aujourd'hui, nous voulons être plus qu'affirmatifs ; nous allons donner des preuves et établir d'une façon absolument péremptoire : la fécondation remarquable des fleurs, de tous les arbres fruitiers par les abeilles.

Vous n'êtes point tous forts en botanique, ni moi non plus. Cette science si intéressante n'entraîne pas beaucoup dans nos études, il y a cinquante ans. Mais j'ai trouvé, non loin de chez moi, un vieux curé de campagne, — sont-ils fins ces vieux curés!! — qui a fait une étude spéciale de la chose et qui, dans des causeries très spirituelles, m'a inoculé sa science de l'histoire naturelle des fleurs et m'a mis à même de vous instruire sur cette question si intéressante. Les commencements seront un peu ardu, quoique coquets par nature, puisqu'il s'agit des fleurs de nos champs et de nos jardins.

Comme tout homme sage ne parle jamais que des choses qu'il connaît pertinemment, je me garderai bien de vous faire un cours de botanique. Je craindrais les observations de quel-

que vieux professeur praticien, comme il s'en trouve quelquefois dans nos Congrès.

Mon argumentation reposera particulièrement sur des faits ; et on ne raisonne généralement pas contre les faits (1).

Il faut bien que je vous dise quelque chose de la fleur, dont notre illustre breton Châteaubriand a dit « La fleur est la fille
« du matin, le charme du printemps, la source des parfums,
« la grâce des vierges, l'amour des poètes. » La fleur, à laquelle les jardiniers ont donné plus de soixante noms différents, depuis la fleur de l'air, jusqu'à la fleur du ciel ; depuis la fleur des dames, jusqu'à la fleur du miel, etc., la fleur à laquelle la littérature française a donné quatre-vingt-dix qualificatifs différents.

Cette fleur se compose de 6 parties bien distinctes :

Le *calice*, c'est son enveloppe extérieure.

La *corolle*, c'est son enveloppe intérieure.

L'*androcée*, l'ensemble des étamines qui constitue les organes mâles.

La *gynécée*, ensemble des pistils ou organes femelles.

Le *pistil* est un organe de la fleur, situé au sommet de la tige, nommée style, et de l'ovaire, qui, lui, est placé à la base de la fleur.

Au pistil est attaché le stigmate, qui reçoit le pollen. Le pollen est la matière fécondante des végétaux, ou la poussière, ordinairement jaunâtre, qui se trouve sur les étamines et qui féconde la plante.

Pour qu'il y ait fécondation dans la fleur, il faut que le pollen soit mis en contact avec le stigmate ; et que celui-ci le transmette à l'ovaire qui renferme la semence de la plante, qui est le principe de la fécondation.

(1) Je voudrais dans votre intérêt, avoir la science de Buffon, de Lacépède, du baron de Cuvier, d'Amici, des Brongniard, père et fils, de Layens et de M. Bonnier, son cousin, botanistes très distingués. Mais le point important, c'est d'être compris, c'est ce que je vais essayer de faire.

Ces merveilles de la nature n'étaient point connues des anciens, qui n'avaient pas découvert que dans les végétaux il y a deux sexes, comme chez l'homme, le sexe masculin et le sexe féminin. Pendant très longtemps, on nia l'existence de ce phénomène. Enfin, un Suédois, nommé Linné, qui d'apprenti cordonnier devint un botaniste célèbre, proclama au XVIII^e siècle le phénomène des deux sexes dans les plantes, une des découvertes les plus importantes pour l'étude de la botanique.

Pour qu'il y ait fécondation, il faut qu'il y ait union. Comment l'union se fait-elle ? Un vent léger suffit ordinairement à l'opération. Mais l'effet de la fécondation se produit beaucoup plus sûrement, si l'abeille chargée de pollen, dont elle fait la nourriture royale et du couvain, visite les organes femelles de la plante.

Non seulement ces observations ont été faites dans notre beau pays de France, mais dans tous les pays du monde.

Nous lisons dans les revues étrangères :

Autriche : « *Sans abeilles, point de pommes ni de poires* ».
— Cela vous semble étonnant, dit l'auteur, et c'est pourtant la vérité. Les fleurs de pommier et de poirier ne peuvent se féconder seules, parce que l'épanouissement des étamines et des stigmates, dans ces mêmes fleurs, ne se fait jamais simultanément. Quand nous disons épanouissement, nous voulons dire l'ouverture des sacs des étamines et la sortie du pollen qu'elles renferment, ainsi que l'éclosion des stigmates au moment où ils deviennent aptes à recevoir la poussière de pollen, qui fécondera les graines. Or, dans les fleurs du pommier, les stigmates se développent plus tôt que les étamines. Quand ces dernières s'entr'ouvrent, si les stigmates sont déjà secs, ils ne peuvent plus recevoir le pollen qui les féconderait : et l'arbre dans ce cas ne produira aucun fruit, à moins que la fructification ne se produise d'une autre façon, c'est-à-dire par les abeilles.

C'est ce qu'ont expérimenté les agriculteurs allemands-australiens. Ils plantèrent des pommiers et des poiriers, mais sans obtenir de fruits.

Sur ces entrefaites, un émigrant vint des landes de Lünebourg (ville du royaume de Hongrie, le vrai pays des abeilles) s'établir en Australie, amenant avec lui ses colonies d'abeilles. Il planta, aussi lui, des pommiers et des poiriers. O merveille ! tous ses arbres et ceux de ses voisins produisirent des fruits en abondance. On eut vite l'explication du phénomène. Les abeilles visitaient sans cesse les arbres à fruits, pour puiser dans leurs fleurs le doux nectar dont elles sont si avides. Cela faisant, elles emportaient une certaine quantité de pollen adhérent aux poils de leurs corps et le transportaient sur le stigmate des autres fleurs. C'est ainsi que les arbres de l'apiculteur et ceux de ses voisins portaient des fruits.

Sur ce même sujet voici ce que rapporte le *Central-Ebat* : Le ministre d'agriculture alsacien, M. Zorn Von Bulach, disait, à une exposition de fruits et d'abeilles à Wissembourg : « Ces fruits magnifiques que nous admirons, nous les devons aux abeilles. » Et l'Américain Merton B. Waite a fait l'expérience que les arbres fruitiers, particulièrement les poiriers, ne produisent que dans les pays où le croisement de leurs fleurs est opéré par les insectes. D'après ses observations, trois pommiers de 170 fleurs, qui avaient été couverts de réseaux, pour écarter les insectes, ont rapporté 3,6 %, au lieu de 14 %.

Voici un fait encore très curieux, que nous trouvons dans la correspondance du *Moniteur d'Horticulture*. Il est signé, Joseph Martin. « Je cultive dans ma serre, dit-il, une assez grande quantité de fraisiers en pots, qui me donnaient chaque année une récolte ordinaire. L'année dernière, notre brave curé, qui s'occupe d'apiculture, me proposa de mettre, au moment de la floraison, une ruche d'abeilles dans ma serre, ce que j'acceptai, et j'ai pu constater une augmentation, que j'attribue au travail des abeilles. »

M. Giuntini, propriétaire de ruches dans le département de l'Ain, a fait part à la *Revue internationale d'apiculture*, à propos du rôle attribué aux abeilles dans la fécondation des fleurs, d'une observation intéressante, qu'il a eu occasion d'enregistrer, à l'époque où il faisait de l'apiculture en Russie.

Se trouvant un jour, au printemps, dans une steppe (vastes plaines), en Polodie, ancienne province de la Pologne sacrifiée, il vit un paysan secouer un arbre fruitier en fleurs, et lui demanda l'explication de cet acte. « C'est pour remplacer les abeilles », répondit le bonhomme.

Il paraît que là-bas on ne peut avoir d'abeilles, à cause de la rareté des fleurs : on a l'habitude de suppléer leur visite, en secouant les arbres fruitiers, afin que le pollen des fleurs se détache et se répande sur les pistils. Cette notion de l'utilité des abeilles est sans doute bien ancienne, chez ces populations pour lesquelles, plus que partout ailleurs, la tradition est restée le guide principal.

Nous lisons dans la *Revue éclectique d'apiculture* ces quelques lignes tirées des feuilles volantes d'un apiculteur meusien.

« *Fécondation des végétaux.* — L'abeille joue un rôle important dans la nature, comme un agent actif de la fécondation des végétaux. Des expériences répétées à diverses reprises et que chacun peut faire soi-même, ont prouvé victorieusement que la présence des abeilles (ou des Hyménoptères de la même famille) fait plus, pour la production du fruit que tous les autres éléments de succès : humidité atmosphérique, rosée matinale, brise légère et absence de gelées blanches.

« Tout traité de botanique a un chapitre bondé des prouesses de l'abeille, depuis l'expérience de Darwin, jusqu'au pistachier femelle du jardin des plantes. M. Jobard, de Dijon, a réuni, dans une brochure, des preuves de l'action fécondante des apiers sur tous les végétaux à fleurs mellifères, notamment sur les arbres fruitiers, de serre et en plein air, sur la vigne, sur les prairies artificielles, et même sur les céréales. Pour expliquer ce phénomène, rappelons-nous que l'abeille va puiser dans la corolle même des fleurs, d'abord le nectar, qui y est formé dès que la température marque environ 15 degrés centigrades ; ensuite elle y recueille le pollen, poussière fécondante des végétaux. Considérons un arbre, un pommier par exemple placé dans le voisinage d'un rucher, et le même arbre en rase campagne, bien loin de tout essaim visible ; l'un

produira sous les mêmes circonstances, beaucoup plus de fruits que l'autre, conséquence de la visite des apiaires.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'abeille a pour propriété de multiplier nos récoltes en les fécondant à coup sûr. Comment cela se fait-il ? On prétend que ce sont les abeilles qui nouent plus sûrement les fleurs des arbres fruitiers et que partout où il y a des abeilles, les arbres fruitiers rapportent beaucoup ; et peu, là où il n'y a pas d'abeilles. Nous avons ici deux faits qui sont très remarquables ; l'un en Australie, l'autre en Californie. En Australie, un trèfle spécial existait, mais il ne se reproduisait jamais. On y mit des abeilles, et celles-ci portant le pollen masculin sur le féminin, obtinrent une fécondation absolument inespérée. En Californie, tous les arbres fruitiers, pêchers, orangers, poiriers, ne produisaient aucun fruit : on eut recours aux abeilles, qui nouèrent les fleurs plus sûrement et firent produire des fruits admirables à tous ces arbres stériles jusque-là.

Qui ne connaît le fait de Cayenne, qui est absolument le même ?

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que l'abeille dont l'instinct se rapproche le plus de l'intelligence de l'homme, ne se trompe jamais, en transportant le pollen d'une fleur à une autre, tandis que le vent se trompe bien des fois, car lui, il ne sait ce qu'il fait. Dans son jardin, on est souvent vexé de voir ses plantes dégénérer : c'est le vent qui en est la cause. Il opère la fécondation avec *inintelligence*. Tandis que quand l'opération se fait par le ministère de l'abeille, la plante ne dégénère jamais.

En voulez-vous des preuves ? Ecoutez. Dans une lettre envoyée par la Société d'apiculture de la Meuse, au Conseil général de son département, je lis la phrase suivante, à la vérité de laquelle je croyais depuis longtemps :

« Il n'est plus permis de douter aujourd'hui, que l'abeille
« est souvent l'agent indispensable de la fécondation des fleurs,
« des céréales, des arbres fruitiers, de la vigne et surtout des
« prairies. Les autres hyménoptères, insectes à quatre ailes, y
« concourent sans doute, mais moins intelligemment, car ils

« mêlent les pollens des fleurs diverses, tandis que notre
« intelligent insecte se garde par un instinct, de troubler les
« lois ordinaires de la fécondation des plantes. La science a
« si bien constaté la nécessité de la présence de cet agent
« fécondateur, qu'en certain pays on a dû importer l'abeille,
« afin d'obtenir des graines : *impossible* sans elles. »

Ecoutez encore ce fait :

C'est M. Marianval, curé de l'Oise, qui parle :

« J'ai contigus, deux petits massifs, l'un de réséda, l'autre
de nolane (plante d'Amérique qui réussirait très bien sur nos
côtes) : or j'ai vu les abeilles passer d'une fleur de nolane à
la fleur de réséda et réciproquement sans hésitation. Toute-
fois celles qui faisaient leur provision de pollen sur le réséda,
restaient fidèles à leur fleur préférée, tandis que celles qui
cherchaient le miel uniquement, butinaient sur les deux espèces
successivement. Le fait m'a semblé curieux, parce qu'on a
bien dit que, d'une façon générale, les abeilles ne passent pas
subitement d'un genre de fleur à un autre, ce qui est vrai ;
mais je n'avais pas encore constaté ce fait si remarquable. »

Au Congrès international de la Société d'horticulture de
Paris, en 1895, M. Fischer de Walden (de Varsovie), exposa
qu'il avait, dans le gouvernement de Koursk, des poiriers de
même variété, qui chaque année fleurissaient à merveille, mais
donnaient peu de fruits, et qu'ils se mirent à donner une
abondante récolte, du jour où l'on planta des muguets près
d'eux. Il ajouta, que c'étaient les muguets qui avaient attiré
les abeilles ; et les abeilles étaient devenues pour ces arbres
des agents de fécondation.

Et quelle en est la véritable raison ? Elle n'est pas difficile
à trouver. Un fait qui semble un véritable miracle de la nature,
fait en tout cas inexplicable, c'est la fécondité de la reine dans
une ruche. Elle pond jusqu'à 300.000 œufs par an et quelque-
fois plus, quand elle est dans de bonnes conditions d'hygiène,
de nourriture et de logement. Il y a donc constamment du
couvain dans la ruche ; depuis le commencement du prin-
temps jusqu'à la fin de l'automne. Comment se compose la

nourriture du couvain ? Il se compose de miel, de pollen. Je vous demande s'il faut du pollen pour nourrir 10, 50, 100 colonies ? Aussi, nous voyons nos butineuses, dès les premiers jours du printemps, sur les saules, les abricotiers, les pêcheurs en fleurs, dans les prairies, dans les champs de blés en été, et sur toutes les fleurs garnies de pollen, dans les vignes, etc. Il faut de la nourriture pour tout ce petit peuple ; et les butineuses sont les pourvoyeuses de la famille. Aussi pendant ce temps de surmenage, les pauvres petites mènent-elles une vie pénible, qui ne dépasse jamais deux mois. On peut bien dire d'elles, qu'elles donnent leur vie pour la communauté qui est leur patrie.

Et remarquez que dans ces voyages de tous les instants, l'abeille rend aux plantes qu'elle visite les plus grands services. Elle les débarrasse d'une foule d'insectes imperceptibles, mais nuisibles, ennemis très redoutables de la fleur.

On a cru longtemps, que ce sont les pluies, les brouillards, les gelées qui nous empêchent d'avoir des fruits. Sans doute, ces choses ne sont pas avantageuses pour la fécondation des fleurs, mais il y a des insectes comme l'antonome, qui atteignent les fleurs et les empêchent de s'épanouir dans de belles conditions ; et il faut cela, pour que la fleur donne son fruit.

L'abeille en se roulant sur le pistil de la fleur, fait tomber l'œuf de l'antonome et la préserve ainsi d'une corruption certaine.

Les blés sont souvent aussi victimes de ces rongeurs. Et, dans certains pays, en Saxe par exemple, les paysans conduisent leurs abeilles sur des chariots, au milieu des champs, pour qu'elles en chassent les animaux nuisibles.

En terminant, permettez-moi de vous faire une remarque assez curieuse. Plus on étudie la nature, plus on y trouve des choses étonnantes que Dieu y a placées en quelque sorte pour se jouer de l'intelligence humaine.

Dans les différentes classifications des plantes par les auteurs de botanique, nous trouvons la famille des dioïques — de deux mots grecs, qui veulent dire deux maisons. — Ces sortes

Agr.

5

de plantes, comme le chanvre, le saule, le pistachier, le houblon, les orties, ont leur organe mâle sur un pied et leur organe femelle sur l'autre. Ici le vent, inconscient de sa nature, doit être souvent bien maladroit. C'est pour la fécondation de ces plantes, que l'abeille joue un si grand rôle, en allant prendre du pollen sur l'organe mâle, pour le porter sur l'organe femelle. Cherchant du pollen sur l'un et du nectar sur l'autre, elle opère ainsi la fécondation.

C'est ce qui a fait dire, que si on supprimait entièrement les abeilles dans une contrée, les plantes, dans la plupart des cas, ne donneraient ni graines, ni fruits. Aussi, pourrait-on prouver, par les plus sérieuses observations, que les abeilles sont de la plus grande utilité, pour ne pas dire de la plus grande nécessité, pour une propriété.

Que faut-il conclure de cette petite causerie, que vous avez écoutée avec tant de bienveillance, ce dont je vous remercie ? La conclusion est facile à tirer, Messieurs les gros propriétaires de grands domaines, Messieurs les grands apiculteurs, Messieurs les grands cultivateurs, Messieurs les chefs de grandes maisons, séminaires, pensionnats, collèges, vous avez tous compris ma pensée et vous avez senti la nécessité de cultiver les abeilles ; rappelez-vous de cette vérité : l'agriculture a autant besoin d'abeilles que les champs ont besoin de soleil. Vous avez tous chez vous au moins un domestique intelligent. Achetez-lui deux ruches, je dis deux, pas trois. Quand il sera au courant, vous verrez ce que vous aurez à faire.

Faites tous partie du Syndicat des apiculteurs de Bretagne, abonnez-vous à l'*Abeille de Méillac*.

Quand vous aurez des difficultés dans la culture rationnelle de l'abeille, vous écrirez au rédacteur qui vous répondra toujours dans le bulletin du mois. Plusieurs savants qui croient tout savoir et savent très peu, j'en ai trouvé qui m'ont dit qu'un manuel d'apiculture suffit. Mais avec un manuel seulement, beaucoup d'hommes qui se croient très intelligents, font en apiculture les plus grossières sottises, car beaucoup de manuels ne sont compréhensibles que quand on sait déjà,

et la pensée de l'auteur y est souvent insaisissable. Et puis l'apiculture en Amérique, en Suisse, à Paris même, n'est plus la même qu'en Bretagne.

En tout état de choses, Mesdames et Messieurs, devenons les protectrices et les protecteurs des abeilles. Et vous, gros propriétaires, si vous voyez l'abeille du petit métayer visiter les fleurs de vos champs, de vos prairies, de vos parterres, de vos vignes, de vos vergers, de vos jardins potagers, ne vous plaignez pas, l'abeille ne peut leur faire que du bien. Remerciez-en la Providence et la petite abeille qui vient féconder vos fleurs. C'est sa culture rationnelle qui encourage ceux dont la tâche est souvent aussi pénible que désintéressée : faire du bien au petit cultivateur de nos champs et l'empêcher de détruire chaque année des millions d'abeilles qui pourraient fournir des millions de plus à la fortune de la Bretagne.

R. LE MÉE.



LA CAISSE RURALE

MESDAMES,
MESSIEURS,

La Caisse rurale, de l'avis de tous ceux qui en ont pratiqué le fonctionnement, réunit les avantages des autres banques populaires, et n'en a pas les inconvénients. Sans nous attarder aux diverses sortes d'essais tentés pour organiser le crédit agricole, avant d'entrer dans le vif de la question, indiquons la pierre fondamentale sur laquelle s'appuie l'Œuvre des caisses rurales. C'est une parole de l'Evangile : « *Mutuum date nihil inde sperantes...* Prêtez avec désintéressement. (Luc VI, 34).

Le païen définit la propriété : « Le droit d'user et d'abuser » ; le chrétien la définit : « Le droit d'user en vue du bien commun. »

Vous adoptez la définition chrétienne, propriétaires ici présents, vous vous regardez comme les économes de la Providence, vous faites du bien à ceux qui vous entourent, vous pratiquez admirablement cette forme de la charité qui consiste à donner. Mais généralement on ne connaît pas aussi bien la seconde forme, qui consiste à prêter avec désintéressement. Les prêts sont d'ordinaire tantôt une bonne, tantôt une mauvaise affaire, tantôt une aumône déguisée.

J'ai l'honneur de vous présenter la *Caisse rurale* comme un admirable instrument pour exercer sans déboires la seconde

forme de la charité, le prêt désintéressé. Je dis « désintéressé » non en ce sens que les déposants à la Caisse rurale ne touchent aucun intérêt, nous n'espérons pas réaliser de sitôt cet idéal, mais parce que les administrateurs de la Caisse rurale prêtent au laboureur honnête l'argent dont il a besoin et se contentent pour paiement d'un grand merci.

Cela se fait sans déboires ; en effet, sur plusieurs milliers de Caisses rurales existantes, aucune n'a fait perdre un centime, soit à ses créanciers, soit *même à ses associés*.

Pour ne pas abuser de vos instants, nous allons jeter un rapide coup d'œil sur les quatre questions suivantes :

1. Qu'est-ce que la caisse rurale ?
2. Comment s'est-elle fondée dans la Loire-Inférieure ?
3. Comment y fonctionne-t-elle ?
4. Quels avantages en retire-t-on ?

I

Qu'est-ce que la Caisse rurale ?

C'est, au point de vue pratique, une association mutuelle de cultivateurs honnêtes, d'une seule paroisse ou d'une seule commune, pour se procurer du crédit.

La responsabilité y est illimitée : chaque sociétaire de la caisse rurale répond solidairement sur tous ses biens des emprunts faits par la société. Là est le rouage essentiel, le secret du crédit indéfini des Caisses rurales. Cette responsabilité n'effraie pas nos paysans, car ils savent que leurs administrateurs, intéressés eux-mêmes à faire plutôt des affaires sûres que des affaires nombreuses, et ne sortant pas des limites de la paroisse, ne prêteront qu'à bon escient.

Au point de vue légal, la Caisse rurale est une société en nom collectif, à capital variable, fondée sans capital, et par conséquent régie par le titre III de la loi du 24 juillet 1867.

Elle a pour but de prêter, à un taux raisonnable et sans frais, de l'argent pour des opérations productives.

Le grand mal, cause et effet de la plupart des autres en agriculture, est le manque d'argent. On ne se procure pas engrais, outils perfectionnés, animaux en quantité et en qualité suffisantes, parce qu'on manque d'argent, et on manque d'argent parce qu'on n'a pas ce que je viens d'énumérer. La Caisse rurale peut faire sortir le laboureur de ce cercle vicieux, et surtout elle peut le délivrer des hypothèques. L'hypothèque est aussi funeste au cultivateur que le phylloxera aux vignes. Nous avons trouvé plusieurs inscriptions hypothécaires de 200 fr. Voici les frais pour un an : acte et inscription, 23 fr. On touche donc en fait 177 fr. Au bout de l'an on rend 200 fr., plus l'intérêt 10 fr., plus la main-levée, 14 fr. ; total 224 fr. pour 177 fr. Ce qui pour un an porte le taux à 26 fr. 55 %. Dans le Morbihan, il y a des inscriptions pour des sommes au-dessous de 100 fr., ce qui pour un an porte le taux entre 40 % et 50 %.

Pour guérir cette plaie hideuse de l'usure légale, s'est fondée, il y aura bientôt 5 ans, à Saint-Victor-en-Vay, la première Caisse rurale du département. Depuis, lentement, dédaignant les blâmes et les moqueries, surmontant l'inertie, profitant des encouragements et de la bonne volonté de plusieurs, sans jamais reculer d'un pas, avec le tranquille entêtement qui sied à des bretons, l'œuvre a marché, a essaimé, et la petite caisse de Saint-Victor voit aujourd'hui, groupées avec elles, quatorze sœurs. Il en faudrait dix fois plus.

II

Comment la Caisse rurale s'est-elle fondée dans la Loire-Inférieure ?

Il y a cinq ans, j'eus l'avantage de rencontrer le fondateur des premières Caisses rurales d'Ille-et-Vilaine, M. l'abbé Trochu.

J'avais lu divers articles sur ces sociétés, mais mon imagination forgeait un monde de difficultés et d'inconvénients. Une causerie avec mon confrère praticien fit crouler tout cela comme un château de cartes, et je me mis à l'œuvre.

Lancer nos paysans dans une entreprise de ce genre n'est pas chose facile. On craint la responsabilité et les embarras, on craint de se faire des ennemis, de ne pas réussir. Au bout d'un mois de propagande et d'étude, trois hommes signent les statuts, et par là fondent la caisse rurale, et dans la même semaine le fonctionnement commence.

Dans les trente jours suivants on remplit les formalités légales : enregistrement des statuts signés sur papier timbré en trois exemplaires, dépôt d'un exemplaire au greffe de la justice de paix et du tribunal de commerce, publication légale dans un journal et enregistrement de cette publication. Ces formalités donnent à nos paysans une haute idée de l'importance de leur Caisse rurale. On en trouve le détail dans le Manuel de M. Louis Durand, avocat à la Cour d'Appel de Lyon et père des Caisses rurales de France, comme Raiffesen est le père des Caisses rurales d'Allemagne.

Peu à peu l'idée s'est propagée, et il est devenu plus facile de trouver des administrateurs. Voici à peu près dans l'ordre de fondation les paroisses qui ont chez nous des Caisses rurales : Puceul, Notre-Dame des Landes, les Touches, Blain, Vay, Abbaretz, la Chevallerais, Cassou, Saint-Emilien, Châteaubriant, Couffé, Vertou, Treffieuc. Il y a quelque raison d'ajouter Camoël au diocèse de Vannes.

Aux trois administrateurs on joint dès qu'on le peut environ cinq surveillants. Quand on a le choix, il est bon de mettre administrateurs des jeunes, du rang des laboureurs, peu éloignés du clocher, c'est plus facile pour se causer souvent. Il est bon de prendre pour surveillants des hommes plus âgés, d'un rang social plus élevé, par exemple M. le curé, M. le maire (s'il est en bons termes avec son curé), les grands propriétaires. Il est encore bon de prendre ces surveillants aux quatre coins de la paroisse, pour faciliter les renseignements.

Le comptable est l'homme de peine, mais aussi l'homme important de la caisse rurale. On le prend souvent à la cure ou chez les frères.

III

Comment la Caisse rurale fonctionne-t-elle dans le département ?

Elle y fonctionne de façon à dépasser les espérances les plus optimistes de ses fondateurs.

Le dimanche qui suit la fondation on public à la porte de l'église qu'une Caisse rurale, administrée par N. N. empruntera à 3 % à mesure de ses besoins, et prêterà à 4 % à tout laboureur de la paroisse, honnête, solvable, muni d'une bonne caution, l'argent dont il aura besoin.

D'ordinaire, les offres d'argent arrivent avant les demandes d'emprunt, mais, sauf pour payer ses frais d'installation, la Caisse n'emprunte pas un centime avant d'agréer une demande d'emprunt.

Quand l'emprunteur se présente, on lui dit : Que voulez-vous faire de cet argent ? — Qui vous cautionne ? — Quand rembourseriez-vous ?

L'affaire est présentée aux administrateurs et, si la somme dépasse 600 francs, aux surveillants, qui la jugent avec impartialité et compétence.

Pour choisir nos conseillers de Caisse rurale, nous avons eu jusqu'ici la main heureuse, partout nous avons une élite. Je voudrais vous voir, Mesdames et Messieurs, assister à leur conseil, surtout quand se présente une affaire douteuse, vous verriez quels trésors de charité, d'intelligence, de bon sens pratique, quelle science des qualités, des défauts, des ressources et des besoins du voisin, on trouve dans nos paysans.

Quand le prêt est décidé, le comptable fait appel des fonds offerts. S'il n'y en a pas dans la localité on en demande à

une caisse voisine et toujours on en trouve. Désormais, pour être plus sûrs encore d'en trouver, nous aurons à Nantes une caisse centrale. Le siège social sera à Nantes, 2, rue Guillet-de-la-Brosse, chez l'inspecteur du Groupe Nantais, M. Bâtard. Ce jeune homme, plein de dévouement et de savoir faire, après avoir visité chez lui nos livres, va tous les ans au siège de chaque caisse voir les titres et les hommes.

L'emprunteur, avec sa femme s'il est marié, signe son entrée dans la société et un billet timbré. Contre ce billet signé aussi par la caution, on verse la somme demandée. Le remboursement a lieu à volonté, en totalité ou par acompte, à l'échéance du billet ou avant, mais pas après, du moins en principe.

Je ne sais laquelle de nos caisses fonctionne le mieux, celles qui fonctionnent le plus sont les deux de Vay. L'actif des deux réunies oscille entre 50.000 et 60.000 fr. ; le passif aussi avec en moins les réserves acquises. Le total des recettes et des paiements ne tardera pas à dépasser 300.000 fr. Notez que les sommes prêtées sont en général au-dessous de 1.000 fr. et que l'une de ces caisses n'a que deux ans d'existence. Quelques échéances ont dû être prolongées, mais aucune créance n'est douteuse.

IV

Avantages de la Caisse rurale.

Avant de vous parler des avantages, je voudrais bien vous indiquer les inconvénients, mais j'ai beau chercher, je n'en trouve pas.

Certains usuriers de campagne ou politiciens de village ont grogné un peu, comme ces chiens à qui on arrache l'os qu'ils rongent. Nous avons répondu tantôt par une bonne leçon, tantôt par un sourire.

D'ordinaire le paysan se cache pour emprunter, il ne veut pas que le voisin sache qu'il a des dettes. Sans doute les membres du bureau sont discrets, mais ils sont huit ou neuf à discuter les opérations. Une fausse honte en arrête plusieurs, surtout en commençant, mais en général on ne tarde pas à regarder la caisse comme une bourse commune et à y venir sans crainte.

D'un autre côté le fermier n'aime pas que son propriétaire sache qu'il a de l'argent, il se dit : On va augmenter ma ferme. Ce sentiment, d'ordinaire injuste, n'empêche pas la Caisse rurale d'être pour les petits, dans la mesure de ses forces, une excellente caisse d'épargne.

Cette providentielle institution, admirable de simplicité et de bon sens pratique, donne donc la solution du problème du Crédit agricole, cherchée depuis si longtemps. De plus, par elle les petites économies des paysans sont utilisées sur place pour faire du bien à des amis, à des voisins, au lieu d'être dépensées ou de rester inutilisées, ou d'aller, on ne sait où, enrichir des financiers.

Un autre avantage que nous ne faisons encore qu'entrevoir, c'est que là nous avons une base pour appuyer l'organisation des laboureurs dans la défense de leurs droits et dans l'étude de leurs devoirs.

Pour réussir nous allons du particulier au général. Tous les ans nos bureaux de Caisses rurales envoient au moins un délégué à Nantes le mardi de Pâques, à la réunion générale du Groupe Nantais des Caisses rurales. Ce groupement organise un bureau de renseignements et d'inspection tout en laissant à chaque caisse sa liberté et sa responsabilité personnelle.

Qu'au lieu de représenter douze ou quinze paroisses, ce groupe en représente 200 dans le département, et que partout on fasse de même, voyez-vous quelle formidable organisation agricole ! Quelle facilité pour les chambres d'agriculture et le reste ! Mais chut... nous passerions pour des conspirateurs.

Il est bon de parler au peuple de ses droits, il est encore mieux de lui indiquer ses devoirs : c'est ce que fait la Caisse

rurale. Ceux qui viendront à elle devront être honnêtes, ou du moins s'efforcer de le paraître, ce qui de notre temps est déjà quelque chose. L'ivrogne, le paresseux, l'homme sans soin ou sans tenue trouvera chez elle porte close, à moins de donner des gages sérieux de correction. Comme il y a là une question d'intérêts matériels, vous sentez quel puissant agent de moralisation la Caisse rurale peut devenir. Aussi un curé d'Alsace disait : « La Caisse rurale a fait plus de bien à mes paroissiens que tous mes sermons. »

Nous allons profiter de notre groupement et de nos modestes ressources et, avant de recommencer les travaux du printemps, tenter d'organiser, probablement à Pontchâteau, une retraite-congrès-agricole. Dans cette réunion intime nos laboureurs s'édifieront et s'instruiront mutuellement de leurs devoirs d'état. Tous les corps de métiers ont des congrès de ce genre, les paysans n'en ont pas. Nous voulons commencer et d'emblée arriver à la perfection.

Je termine, Mesdames et Messieurs, en vous priant d'étudier et de propager partout les Caisses rurales. Vous ferez par là du bien aux travailleurs, c'est-à-dire à la partie de la population la plus nombreuse et la plus intéressante que le travail relève à ses propres yeux et aux yeux de Dieu, et honore aux yeux de la société.

Si un jour vous avez la chance de faire partie d'un bureau de Caisse rurale, vous verrez comme il fait bon voir ces braves gens vous montrer l'un le champ ou les animaux que par la Caisse rurale il a pu acheter, l'autre la maison ou l'écurie qu'il a pu construire, un autre la prairie qu'il a pu améliorer. Je puis vous assurer que votre influence sociale y gagnera beaucoup, l'expérience déjà le prouve.

Si mes souvenirs étaient moins confus, j'emprunterais pour élever encore votre pensée quelques lignes de Louis Veuillot. Ce grand écrivain dit qu'il a cherché le bonheur dans l'amitié sans l'y trouver complètement ; il l'a cherché dans l'amour chrétien, son cœur n'a pas été entièrement satisfait. Cet arbre, se dit-il, me donne son ombrage sans rien me demander en

retour. Cette mer, ce ciel, leur azur et leur air vivifiant, cet oiseau son chant, cette fleur sa couleur et son parfum sans rien attendre de moi. Ils le font pour obéir au créateur qui trouve son bonheur dans la charité pure et pour me donner une leçon.

P. J. THOMAS,

Vicaire à Saint-Victor.

PETIT CATÉCHISME

DES

CAISSES RURALES

« Secourons le pauvre Cultivateur ! »

1^o — D. *Qu'est-ce que la Caisse rurale ?*

R. C'est une association mutuelle des cultivateurs et artisans d'une commune, pour se procurer du crédit.

2^o — D. *Quel est le but de la Caisse rurale ?*

R. C'est de prêter à un taux raisonnable de l'argent au cultivateur ou artisan qui en a besoin, pour élever, engraisser du bétail, semer ses terres, acheter des outils, etc. La Caisse rurale veut aider le travailleur, encourager et protéger l'agriculteur.

3^o — D. *Pourquoi fonder une Caisse rurale ?*

R. Parce qu'aujourd'hui le cultivateur, même honnête, n'a

plus de crédit. Il ne trouve plus d'argent ou, s'il en trouve, ce n'est qu'à un taux très élevé. Cependant il faut de l'argent pour faire de l'argent.

4° — D. *Quel est le capital de la Caisse rurale ?*

R. Au début, son capital est nul. Dans la suite, il peut devenir considérable, mais ce n'est pas nécessaire.

5° — D. *Où donc la Caisse rurale prend-elle de l'argent pour prêter à ses emprunteurs ?*

R. Elle emprunte à ceux qui veulent bien lui prêter de l'argent.

6° — D. *Tout homme ne peut-il pas en faire autant ?*

R. Non, en aucune façon. Comme nous venons de le dire, un homme isolé n'a guère de crédit, tandis que la Caisse rurale, étant une association de gens solvables *répondant les uns pour les autres*, en a forcément bien davantage.

7° — D. *Quel est donc le premier avantage de la Caisse rurale ?*

R. Son premier avantage est de procurer du crédit aux cultivateurs.

8° — D. *Quels sont ses autres avantages ?*

R. Son second avantage est de procurer de l'argent à un taux moins élevé que celui qui a cours dans les campagnes. La Caisse rurale demandera 4 0/0 ou 4 1/2 0/0 d'intérêts pour l'argent prêté, alors que chez des particuliers vous ne pourrez pas trouver d'argent à moins de 5 0/0 et 6 0/0, ou même davantage ; souvent même vous ne trouveriez rien, et si vous achetiez à crédit, vous seriez alors obligé de payer au moins 10 ou 15 0/0. — *Troisième avantage* : La Caisse rurale étant votre société, vous ne vous gênez pas pour demander, et ainsi vous ne laisserez passer aucune occasion de profiter d'une bonne affaire. — *Quatrième avantage* : En tout temps et pour tous vos besoins, vous trouverez de l'argent à la Caisse rurale ; vous rembourserez aussi cet argent à l'époque de

vosre choix ou avant cette époque : pour vosre bien, ce sera le plus tôt possible. Enfin, quand vous aurez emprunté à la Caisse rurale, vous n'aurez pas lié vosre conscience, et vous penserez, parlerez comme bon vous semblera, tandis qu'il pourra n'en pas être ainsi quand vous aurez emprunté ailleurs.

9° — D. *La Caisse rurale a-t-elle encore d'autres avantages ?*

R. Certainement. Elle est une sorte de petite banque sûre et honnête, utile aux laboureurs, domestiques, petits commerçants, dont elle reçoit, autant qu'elle en a besoin, les petites économies en leur en payant un intérêt presque toujours supérieur à celui des Caisses d'épargne postales.

10° — D. *Voyez-vous encore d'autres avantages ?*

R. Mais, oui. En voici un que les mères, les femmes et les enfants estimeront beaucoup : pour recevoir des prêts, il faut être associé ; pour être associé, il faut être absolument honnête, probe, laborieux, économe, estimable dans toute sa conduite. Combien de chefs de famille feront le bonheur de leur foyer en se corrigeant pour être admis à un prêt facile et avantageux. En Allemagne et en Italie, où les Caisses rurales sont innombrables et très florissantes, on a vu des hommes se corriger complètement du vice de l'ivrognerie pour obtenir l'honneur d'y être admis.

11° — D. *En résumé, à qui sera utile la Caisse rurale ?*

R. A ceux qui, à certains moments, pour faire une affaire nécessaire à leur exploitation, ont besoin d'emprunter une certaine somme à un taux qui ne soit pas usuraire, et ont besoin de crédit pour se procurer cette somme.

A ceux qui, ayant de petites économies à placer, les confient à la Caisse rurale comme à un lieu de dépôt très sûr et qui leur en sert des intérêts suffisants.

Enfin à ceux qui, pour être admis dans la société, corrigent leur vie irrégulière, leurs habitudes d'ivrognerie et de paresse.

12° — D. *Quels seront les prêts de la Caisse rurale ?*

R. Les prêts accordés dépendront des besoins de l'associé, de son honorabilité, de sa solvabilité, de la solvabilité de sa caution, car un associé de ses amis devra lui servir de caution.

13° — D. *La Caisse rurale pourra-t-elle facilement se procurer de l'argent ?*

R. Oui, parce que la Caisse rurale est sûre : or, on aime mieux retirer moins d'intérêts et placer sûrement son capital.

14° — D. *Pourquoi vantez-vous la sûreté de la Caisse rurale ?*

R. Parce qu'elle ne peut ni perdre ni faire perdre. En effet : 1° C'est l'expérience de plus de 4.000 Caisses rurales établies en Allemagne, en Autriche, en France et en Italie, qui le prouve. 2° Tous les associés répondent sur leurs biens des engagements de la Société, et la Société n'emprunte pas beaucoup. Voici un exemple : La Caisse rurale a vingt associés ; elle emprunte 2.000 francs ; cela exige de chaque associé assez de solvabilité pour garantir 100 francs. Certes, chacun d'eux en a pour garantir plus de dix fois cette somme !

15° — D. *L'argent que la Caisse reçoit est sûr ; mais l'argent qu'elle prête est-il aussi assuré ?*

R. Oui, car la Caisse rurale n'accorde un prêt : 1° qu'à l'associé bien connu (il doit être de la commune) ; 2° qu'à l'associé reconnu honnête ; 3° qu'à proportion de sa solvabilité ; 4° que pour une chose productive et 5° qu'avec une caution. De sorte que, si l'apparence de son honnêteté a été trompeuse, sa solvabilité garantit ; si l'apparence de sa solvabilité a été fautive aussi, la production du prêt garantit encore ; enfin, si la production fait défaut, la caution répond du prêt. Ce serait un miracle, si cette quadruple garantie, existant au moment du prêt, faisait à la fois défaut et pour toujours.

16° — D. *Enfin, l'argent de la Caisse rurale ainsi assuré ne peut-il pas être gaspillé par les administrateurs ?*

R. Impossible. En effet : 1° ils répondraient sur leurs biens du gaspillage ; 2° ils ne peuvent être payés pour leurs fonctions, donc ils n'ont pas intérêt à faire beaucoup d'affaires et ils ne feront que les affaires sûres ; 3° le comptable peut être obligé de fournir caution ; 4° la vérification de la Caisse se fait tous les mois ; 5° deux conseils, l'un d'administration, l'autre de surveillance, se contrôlent mutuellement ; 6° chaque associé est convoqué aux réunions générales pour délibérer et déterminer les pouvoirs des conseils ; 7° chaque associé a le droit de vérifier les livres avant l'assemblée générale ; 8° l'exclusion de la Société et les appels en justice sont permis.

17° — D. *La Caisse rurale est-elle approuvée par la loi ?*

R. Oui, elle est régie par le titre III de la loi du 24 juillet 1867.

18° — D. *Eh ! bien, dites-nous qui peut être associé de la Caisse rurale ?*

R. Tout homme de la commune où la Caisse est établie, pourvu que le conseil d'administration ou l'assemblée générale trouve ses garanties morales suffisantes. Faire partie d'une Caisse rurale doit être un brevet d'honorabilité : on ne doit jamais y admettre un ivrogne, un paresseux, un débauché, un homme qui ne sait pas diriger sa famille.

19° — D. *Mais, en somme, la Caisse rurale est une banque ; nous savons bien que les banques ne prennent guère souci des pauvres cultivateurs ?*

R. La Caisse rurale n'est pas une vraie banque ; c'est une association des cultivateurs eux-mêmes ; elle est administrée, non par un financier, mais par les cultivateurs ; ils prendront donc les intérêts des cultivateurs de leur commune.

20° — D. *Mais les cultivateurs ne sont pas au courant de ces affaires ; ils ne pourront pas diriger et administrer la Caisse sans le concours d'un homme du métier ?*

R. La Caisse rurale a une administration très simple, sans

aucune complication. Tous ses membres pourront facilement comprendre son administration et la surveiller. Quant aux administrateurs, pourvu qu'ils sachent lire, écrire et compter, ils n'auront qu'à suivre les indications du *Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des Caisses rurales*.

21° — D. *Ne pourront-ils pas cependant éprouver des difficultés que le Manuel n'aurait pas prévues ?*

R. Rarement. Mais si le cas se présentait, ils n'auraient qu'à écrire à l'*Union des Caisses rurales*, à Lyon, avenue de Saxe, 97, pour recevoir de suite la solution de la difficulté.

22° — D. *Qu'est-ce donc que l'Union des Caisses rurales ?*

R. C'est une union, une espèce de syndicat des Caisses rurales qui a pour but de rendre à ces caisses tous les services dont elles ont besoin.

L'Union fournit gratuitement aux Caisses rurales adhérentes tous les renseignements qui leur sont utiles.

Elle a aussi pour but de faire connaître les Caisses rurales et de les répandre en France.

Elle publie un *Bulletin mensuel* qui contient des renseignements sur les Caisses rurales et sur les difficultés qu'elles peuvent rencontrer. — L'abonnement au *Bulletin* n'est que de 2 francs par an..

Toutes les Caisses rurales doivent donc envoyer leur adhésion à l'Union, dès le jour de leur fondation, c'est-à-dire *dès que les statuts sont signés*. — C'est un véritable devoir pour elles, car elles contribuent ainsi, très efficacement, quoique sans peine et sans frais, à répandre les Caisses rurales en France.

Cela ne coûte rien ; l'Union ne fait pas payer de cotisation aux Caisses adhérentes et elle leur donne des consultations sur tout ce qui les intéresse.



ORPHELINAT LE RAY

La propriété du Plessis-Grimaud, actuellement l'orphelinat Le Ray, est située dans la commune de Saint-Viaud, canton de Saint-Père en Retz, arrondissement de Paimbœuf. Elle a été donnée il y a 23 ans au département de la Loire-Inférieure, par M. Le Ray, qui l'habitait, dans le but de recueillir des orphelins de huit à douze ans de la Loire-Inférieure. Le nombre des orphelins à recevoir (garçons) est de 35. Leur admission est prononcée par le Conseil général auquel est soumis le budget de l'Orphelinat. L'établissement est administré par un directeur, dont la gestion est contrôlée par une commission administrative ayant à sa tête le président du Conseil général. Les largesses de ce généreux fondateur ont permis de réaliser ses désirs, et cet orphelinat vraiment modèle, je le crois, a été créé par notre département.

De la propriété du Plessis-Grimaud, dans un très joli site, on aperçoit la mer et la Loire. Elle se compose de 255 hectares, prairies, terres de labour, vignes, bois taillis, parc et jardins. Le sol est humide, mais il a permis, par suite d'irrigations et drainages, habilement dirigés, de créer de nombreuses et bonnes prairies, qui pour le pourpris seul de l'orphelinat ont donné 50.000 kilos de foin. Ce pourpris est d'une étendue de 40 hectares, sans compter les bois taillis, et les coins et issues. Les jardins ont une contenance de 2 hectares ; une pépinière de 6 hectares en plants de vignes américaines, doit, dans deux ans, fournir une très grande quantité de plants, pour replanter nos vignobles atteints par le phylloxera, et est certainement appelée, à cet effet, à rendre

les plus grands services. Cette pépinière a actuellement le plus bel aspect. L'orphelinat s'occupe aussi de greffage et de plantations de pommiers. L'autre partie de cette magnifique propriété est composée de divers corps de ferme, et d'un moulin, et affermée à des colons, à prix d'argent.

Le château, le parc anglais qui l'entoure, ont été réparés, ainsi que les bâtiments nécessaires pour le logement de M. le Directeur et des religieuses. Des constructions nouvelles pour les orphelins, ainsi que des salles d'études, laboratoires et ateliers de toute sorte, ont été élevés, ainsi que pour les logements du chef de culture et du chef jardinier.

Une très vaste étable pouvant contenir 50 animaux, sans compter les chevaux, qui ont une écurie spéciale, pouvant servir de modèle de construction, a été élevée, ainsi qu'une porcherie importante. Dans l'orphelinat existe aussi une laiterie centrifuge, servant d'exemple aux bonnes exploitations agricoles de la région, une salle de bains et un séchoir. Restent à créer une boulangerie et un service d'eau, que nous espérons avoir sous peu de temps. Le cheptel est actuellement de 14.824 francs.

Les revenus de l'orphelinat sont actuellement de 34.534 fr., ressources créées par M. Le Ray seulement, dont 654 doivent être extraits pour pensions de veuves ou de vieux employés. Les dépenses de cette année se sont élevées, tant pour l'entretien des orphelins, que pour le personnel et divers travaux, à la somme de 33.845, soit un excédent de recettes de 699 francs.

Les orphelins restent dans l'établissement jusqu'au moment de leur tirage au sort, époque à laquelle un petit pécule leur est remis, qui, selon leur conduite, s'élève de 500 à 900 fr. La moitié de cet argent seulement leur est remise à ce moment, l'autre moitié placée avec intérêt ne leur est donnée qu'à l'expiration de leur service militaire. Ils reçoivent une bonne éducation, tant pour la culture que pour le jardinage, aussi ils trouvent à se placer dans de bonnes conditions et à se créer une situation indépendante. Les orphelins, au nombre

de 33 actuellement, sont, dès leur admission, nourris, vêtus et entretenus, pendant tout le temps de leur séjour, sans que leurs familles aient aucun déboursé à faire.

Les enfants admis doivent être légitimes, et être orphelins de père et mère ; toutefois, quand la situation de famille l'exige, des orphelins de père sont quelquefois admis.

Le personnel se compose du directeur, de sa femme, de sept religieuses, d'un chef jardinier et d'un chef de culture. Tout ce personnel ainsi que la famille est nourri à l'orphelinat. Un prêtre de Saint-Viaud vient dire la messe toutes les semaines et les élèves sont conduits le dimanche à Saint-Viaud, sous la direction du directeur et des religieuses.

Un règlement intérieur élaboré avec beaucoup de soin par la commission administrative, est suivi exactement, et maintient un ordre parfait dans cet établissement hospitalier.

La commission administrative, dont j'ai l'honneur de faire partie, se compose de cinq membres, nommés par M. le Ministre de l'Agriculture qui, tous les ans, eu égard à sa bonne administration, donne à l'orphelinat une gratification de mille francs.

En résumé, Messieurs et chers Collègues, cet orphelinat départemental créé par M. Le Ray, fonctionne dans d'excellentes conditions, et je n'hésite pas à vous demander à son égard une marque de sympathie dont il sera très fier et reconnaissant.

Ces malheureux orphelins qui ont été privés des joies et des soins de la famille, les retrouvent dans cette maison qu'ils quittent avec regret, je le sais, et avec laquelle ils entretiennent plus tard les meilleurs rapports.

GAHIER.



PRIMES

AUX PLUS VIEILLES FAMILLES

de Cultivateurs, de Paludiers

ET AUX PLUS VIEUX OUVRIERS DE GUÉRANDE

A la séance de clôture, le 2 septembre, M. le Chauff de Kerguenec, maire de Saint-Molf, donne lecture du rapport suivant :

MESDAMES ET MESSIEURS,

La fidélité est certainement la plus précieuse et la plus rare des vertus humaines, aussi l'Association bretonne a-t-elle voulu en relever tout l'éclat en la récompensant d'une façon toute spéciale, tant chez le cultivateur que chez l'ouvrier.

Dieu merci la terre de Guérande est encore féconde en dévouement..., et les descendants de ces fiers combattants, qui dans maints assauts ont repoussé de leurs remparts les envahisseurs étrangers, sentent encore s'échauffer, dans leurs veines, ce sang de leurs aïeux.

Le Guérandais est brave, parce qu'il est *fidèle*, cette fidélité nous en trouvons de nombreuses traces chez nos cultivateurs et nos ouvriers.

Chargé de rechercher les plus fidèles parmi les laboureurs,

les paludiers et les ouvriers, nous avons fait, malgré le peu de temps qui nous a été donné, de belles et intéressantes découvertes.

Parmi les cultivateurs, nous sommes heureux de signaler à votre attention :

EON, Pierre, 35 ans, fermier à Beaulieu, commune de Guérande, qui appartient à une famille patriarcale où la vigueur morale marche à l'unisson de la vigueur physique ; le père, l'aïeul, le bisaïeul, le trisaïeul et le quatrième aïeul de Pierre ont vécu le 1^{er} 80 ans, le second 84 ans, le troisième 86 ans, le quatrième 85 ans, nous avons, en additionnant les âges de Pierre, de ses enfants, de son père, de son aïeul, de son bisaïeul, de son trisaïeul et de son quatrième aïeul un total presque incroyable de 345 ans ; voici une généalogie bien touchante et bien rare même dans les fastes des fermiers de Bretagne.

M. GUÉNÉGO, Jean-Marie, 28 ans, est le cinquième fermier de Kervarais, commune de Guérande. Son père, Jean-Baptiste, est mort à l'âge de 54 ans ; son grand-père, Jean-Baptiste également, est mort à l'âge de 82 ans, c'était un vieillard actif et intelligent qui, malgré la cécité qui pendant les 10 dernières années de sa vie vint le condamner à un repos forcé, avait conservé un entrain et une gaieté que seule peut donner une conscience à l'abri de tout reproche.

Son bisaïeul, Jean, mourait à l'âge de 77 ans, son trisaïeul, Jean-Pierre, le dernier des auteurs de Jean-Marie, était lui-même mort à l'âge de 80 ans et avait succédé à un Guénégo, son oncle : total du séjour des ascendants de Guénégo à Kervarais, 310 ans. Encore un bel exemple de fidélité, qui pourrait rivaliser avec le précédent et que nous signalons tout spécialement à l'Association bretonne.

M. THUAUD, Nicolas, fermier, père de 3 enfants, est le cinquième des Thuaud ayant dirigé avec probité et dévouement la ferme de Trévédéy.

M. Thuaud a un bail en date de 1720, qui prouve de l'authenticité des faits que j'avance : la famille Thuaud a cultivé la ferme de Trévédéy pendant près de 250 ans.

M. EON, Joseph-Jean-Marie, né à Guérande le 31 décembre 1849, père de 2 enfants, a été précédé dans la ferme de Haut-Bissin par 4 générations, soit un total de 200 ans environ.

M. BERNIER, fermier à Villeneuve, père de 2 enfants, peut aussi lui revendiquer à son actif 4 générations, soit environ 200 ans de présence, par lui et ses auteurs, dans la ferme de Villeneuve.

M. PENNEGAST, fermier à Tromartin, commune de Guérande, père de 3 enfants, a également de beaux états de service, sa famille (ligne ascendante directe) ayant occupé la ferme de Tromartin depuis 150 ans environ.

M. PERRÉON, Pierre, âgé de 50 ans, père de 6 enfants, est fermier au Mené, commune de Guérande, depuis 150 ans environ, son père avait 80 ans quand il est mort, son aïeul et son bisaïeul ont également cultivé la ferme du Mené, soit un total de 150 ans passés dans la même ferme par Pierre et ses ascendants.

Suivant bail authentique de M^e Lelion, notaire royal de la Cour et Sénéchaussée de Guérande, en date du 12 avril 1773, le sieur Levesque, Guillaume, et sa femme Françoise Guénégo, affirmèrent à Messire François Le Chauff, chevalier, seigneur de Kerguenec, du Bois-Guimard, la Motte Allemant, le Pourceau et autres lieux, la méthayrie de Kerguenec avec ses appartenances et dépendances ; l'arrière petite-fille du sieur Guillaume, Chantale veuve MAHÉ, occupe encore la ferme de Kerguenec, soit un total de 136 ans passés dans la même ferme par elle et ses auteurs directs.

Bien que veuve à l'âge de 30 ans, ayant à sa charge six enfants en bas âge, Chantale dut, par son courage et son énergie, tenir tête à l'orage et diriger honorablement l'exploitation qui lui était confiée.

Trois ouvriers de Guérande MM. Joffreau, Legouic, Thomas et Delabrosse, François, sont aussi eux des modèles bien frappants de fidélité, nous les signalons tout spécialement à la jeune génération, en lui recommandant de marcher sur leurs traces.

M. JOFFREAU, François, né le 21 mai 1838, est menuisier chez M. Rivaud, depuis 37 ans, c'est un ouvrier habile et intelligent que M. Rivaud considère comme un autre lui-même et auquel sont accordés tous les postes de confiance.

M. LEGOUIC, Thomas, né le 18 juin 1846, est contre-maitre chez M. Barre, charpentier à Guérande, depuis 32 ans ; les travaux les plus difficiles et les plus minutieux lui sont confiés, et à la mort du regretté M. Barré c'est lui qui fut pour ses enfants un collaborateur habile et dévoué. Que les cinq enfants de Legouic marchent sur ses traces !!!

M. François DELABROSSE, né le 14 mars 1849, est ouvrier forgeron chez M. Yviquel, depuis 30 ans ; formé par M. Toulouse, beau-père de M. Yviquel, il n'a cessé d'apporter à cette vieille maison un concours utile et bien précieux.

Quatre paludiers ont fixé spécialement notre attention :

MACÉ, Jacques, dit Grand Michaud, né à Saillé, commune de Guérande, le 18 décembre 1844, père de 5 enfants, est le quatrième des Macé ayant fait des marais pour la famille Chomard de Kerdavy, depuis 150 ans environ.

PERRÉON, Baptiste, âgé de 58 ans, demeurant à Quéniguen, est également paludier de la famille de Chomard de Kerdavy ; ses ancêtres lui ont tracé la voie, depuis 140 ans environs.

GUILLAUME, Charles, de Clis, est paludier de la famille *Cail-laud* du Croisic ; ses aïeux en ligne directe, sont paludiers de famille depuis 200 ans environs.

Voici près de 150 ans que la famille de TEFFO, Julien, âgé

de 34 ans, demeurant à Pendhué, commune de Saint-Molf, cultive la saline de la Pouillouse, nous sommes heureux de lui accorder des éloges bien mérités.

Nous voudrions récompenser beaucoup d'autres dévouements, car, vous le voyez par cet aperçu, Mesdames et Messieurs, ils ne sont pas rares dans notre beau pays de Guérande.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier l'Association bretonne et en particulier son si estimé Président qui a bien voulu laisser dans notre pays des traces de sa généreuse libéralité, en récompensant ce qu'il y a de plus beau et de plus méritoire au monde, la fidélité à toute épreuve.

Après ce remarquable rapport, si complet et si consciencieux, dont la lecture est fréquemment interrompue par les vifs applaudissements de l'assistance, on procède à l'appel des lauréats qui viennent successivement, comme suit, recevoir chacun de M. le Président, le montant de la prime qui lui a été attribuée :

Agriculteurs

MM. Eon, Pierre	50 fr.
Guénégo, Jean-Marie.....	50
Thuaud, Nicolas.....	50
Eon, Joseph.....	50
Bernier, fermier de Villeneuve.....	50
Pennegast.....	50
Perréon, Pierre.....	50
M ^{me} V ^{ve} Mahé, née Levesque.....	50

Ouvriers

MM. Joffreau, François.....	30 fr.
Legouic, Thomas.....	30
Delabrosse, François.....	30

Paludiers

MM. Macé, Jacques, dit Grand Michaud.....	30 fr.
Perréon, Baptiste.....	30
Guillaume, Charles	30
Teffo, Julien.....	30



COMPTE DE GESTION

Du 1^{er} Janvier 1899 au 1^{er} Janvier 1900

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} janvier 1899.....		3.191 ¹ 36
Subvention du Morbihan.....	500 ¹	} 1.800 »
— des Côtes-du-Nord.....	300	
— de la Loire-Inférieure.....	1.000	
Cotisations de 1899.....		5.016 40
Vente de titres du Crédit foncier.....		2.517 95
Vente de volumes.....		46 15
Total des recettes.....		12.571 ¹ 86

DÉPENSES

Frais de recouvrements.....		50 25
Correspondance.....		25 50
Frais d'affichage.....		59 80
Subvention à la Société hippique de Corlay.....		130 »
Achat de titres du Crédit foncier.....		3.020 40
Gratifications aux Frères.....	472 40	} 701 05
Enseignement agricole.....	228 05	
Défense de la langue bretonne.....		968 45
Souscription pour le buste de M. du Chatellier.....		100 »
Médailles.....		26 90
Cotisation à la Société des Agriculteurs de France.....		20 75
Dépenses à Guérande.....		570 85
Volume d'archéologie.....	1.274 80	} 1.909 50
— d'agriculture.....	357 25	
Expédition de ces volumes.....	327 45	
Administration.....		875 »
En caisse au 1 ^{er} janvier 1900.....		4.093 41
Total égal aux recettes.....		12.571 ¹ 86

LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

DE L'ASSOCIATION BRETONNE



MEMBRES FONDATEURS

MM. Barbotin, ancien député, château de Penhoët,
Maure, Ille-et-Vilaine.

De la Borderie, Arthur, membre de l'Institut, à
Vitré, Ille-et-Vilaine.

Carron, Paul, ancien député, château de Piré,
Piré, Ille-et-Vilaine.

Delafosse, ancien député, Bazouges-la-Pé-
rouse, Ille-et-Vilaine.

Général comte Espivent de la Villesboisnet,
71, rue de l'Université, à Paris.

Comte de Kergariou, château de Bonaban, à
La Gouesnière, Ille-et-Vilaine.

La Chambre, ancien député, château de La
Briantais, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine, ou
8, place Vendôme, Paris.

Comte Le Gonidec de Traissan, député, châ-
teau de La Baratière, Vitré, Ille-et-Vilaine.

Duc de Rohan, député, à Josselin, Morbihan,
ou 35, boulevard des Invalides, Paris.

MM. Vicomte de la Noüe, château des Aubiers, à Hillion, Yffiniac.

Huon de Penanster, sénateur, château de Kergrist, près Lannion, Côtes-du-Nord, ou 4, rue de Verneuil, Paris.

Comte Gérard de La Villegontier, château de La Villegontier, en Parigné, près Fougères, Ille-et-Vilaine, ou 46, rue d'Anjou, Paris.

MEMBRES ORDINAIRES

- MM. Abgrall, tanneur, à Nozay, Loire-Inférieure.
Abgrall (l'abbé), Quimper.
Andigné (comte d'), château de Kervézo, par
Muzillac, Morbihan.
Anne-Duportal, 14, rue du Port, Saint-Brieuc,
Côtes-du-Nord.
Apuril, Arthur, château de Bellouan, à Ménéac,
Morbihan.
Arthuis, Louis, Ancenis, 1, rue Saint-Michel,
ou 9, rue Jean-Bart, Paris.
Asnières des Salins (vicomte Charles d'), châ-
teau de la Cour du Hézo, Theix, Morbihan.
Aubert (comte d'), château de la Hauguemorais,
près Matignon, Côtes-du-Nord.
Audren de Kerdrel, Paul, conseiller général,
à Gorrequer, Lannilis, Finistère.
Auffray, P., (l'abbé), recteur de Trévère, par
Lanvollon, Côtes-du-Nord.
Aveneau de la Grancière, château de Moustoir-
Lan, par Pontivy.
- Bahezre de Lanlay, F., maire de Plounévez-
Quintin, Côtes-du-Nord.
Barthélemy (de), Anatole, membre de l'Institut,
9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.
Bascher de Beaumarchais, château de Beau-
marchais, par Landevieille, ou 4, rue de Sully,
Nantes, Loire-Inférieure.

MM. Beaufort (vicomte Louis de Gouyon de), Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Belinaye (comte de la), château du Bois-le-Houx, près Fougères, Ille-et-Vilaine.

Belleissue (Nicol de la), ancien magistrat, Plouguenast, Côtes-du-Nord.

Berthelot, F., Bourgneuf, par Combourg, Ille-et-Vilaine.

Berthou (de), Paul, membre de la Société de l'Ecole des Chartes, 38, rue du Gigant, Nantes. — L'été, Cadouzan, en Saint-Dolay, La Roche-Bernard, Morbihan.

Besco (l'abbé), séminaire de Saint-Jacques, Saint-Thégonnec, Finistère.

Bezvoët (l'abbé Le), vicaire à Plouézec, Côtes-du-Nord.

Blanchardièrre (de la), château du Val, près Matignon, Côtes-du-Nord.

Boberil (comte du), château de Beauchêne, à Renazé, Mayenne.

Boby de la Chapelle, ancien préfet, à Champloret, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.

Boisboissel (comte de), ancien député, 87, rue Lauriston, Paris.

Boisriou (de), château de Bois-Riou, Trévou-Tréguignec, par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.

Bonnemère, Lionel, 26, rue Chaptal, Paris.

Borderie (de la), Waldeck, conseiller général, Vitré, Ille-et-Vilaine.

Boscher Delangle, Paul, ancien notaire, à Quintin, Côtes-du-Nord.

Boscher Delangle, ancien député, banquier, à Loudéac, Côtes-du-Nord.

- MM. Botmiliau (de), René, conseiller général, à Goudelin, par Lanvollon, Côtes-du-Nord.
Botmiliau (de), Jules, à Pommerit-le-Vicomte, par Guingamp, Côtes-du-Nord.
Bouan de Chef du Bos (de), château du Val, Planguenoual, Pléneuf, Côtes-du-Nord.
Bouché (Hubert), Rostrenen, Côtes-du-Nord.
Boucher et de Penanros, négociants, Landerneau.
Bouëtiez de Kerorguen (du), ancien conseiller général, à Lorient.
Bouillé (comte Guillaume de), château de Casson, par Nort, Loire-Inférieure.
Bouillé (comte Henri de), château de Casson, Loire-Inférieure.
Bourgeois, colonel, rue d'Aiguillon, Brest.
Breil de Pontbriand (vicomte du), château de la Motte-Olivet, Pleslin, Côtes-du-Nord.
Breil de Pontbriand Marzan (vicomte Paul du), château de la Brousse-Briantais, par Matignon, Côtes-du-Nord, ou au château de Gué-Loiré, par Candé, Maine-et-Loire.
Brémond d'Ars Migré (marquis de), membre et secrétaire du Conseil général du Finistère, château de la Porte-Neuve, par Riec, Finistère.
Bureau, Edouard, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.
- Cadeville (comte de), Landerneau, Finistère.
Caill, Claude, agriculteur à Kervingant, en Plouzévé, Finistère.
Calan (Charles de la Lande de), avocat, à La Houssaye, Redon, Ille-et-Vilaine.

Agr.

7

- MM.** Calonne (comte de), bibliothécaire-archiviste de la Société des Agriculteurs de France, 3, rue Largilière, Paris.
- Cambourg (vicomte de), château de Penfrat, Gouesnac'h, par Bénodet, Finistère.
- Caradec, Albert, conseiller général, à Vannes.
- Cargouët (comte Théophile de), maire de Maroué, par Lamballe, Côtes-du-Nord.
- Carheil (comte Edmond de), château de la Haute-Roche, Oudon, Loire-Inférieure.
- Carné-Coëtlogon (marquis de), sénateur, château de la Ville-ès-blancs, à Sévignac, près Broons, Côtes-du-Nord.
- Carné (comte Olivier de), château du Glazan, à Canihuel, Côtes-du-Nord, ou rue Châteaubriand, 19, Saint-Brieuc.
- Cazin d'Honincthon (baron), à Taulé, Finistère.
- Chamaillard (de), ancien député, à Quimper.
- Champagny (comte Henri de), château de Kerduel, Pleumeur-Bodou, par Lannion, Côtes-du-Nord.
- Charette (Urbain de), château de la Contrie, Couffé, Loire-Inférieure.
- Chateaubriand (comte de), Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
- Chatellier, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
- Chauffier (l'abbé), chanoine honoraire, professeur à l'Ecole Saint-François-Xavier, Vannes.
- Chevigné (comte Augustin de), château de Lutaine, par Cellettes, Loir-et-Cher.
- Chevillotte, Charles, à Brest.
- Cintré (marquis de), 6, rue du Chapitre, Rennes, Ille-et-Vilaine.

- MM.** Closmadeuc (de), docteur-médecin, à Vannes.
Coniac (Maxime de), château de la Robinais, près Bain, Ille-et-Vilaine.
Cormerais, Ludovic, conseiller général, 34, boulevard Delorme, Nantes, Loire-Inférieure.
Coudret, lieutenant-colonel au 28^e d'Artillerie, Vannes.
Couëssin (de), Athanase, château de Kerougas, par Herbignac, Loire-Inférieure.
Couëssin (vicomte Auguste de), château de la Côte, Saint-Julien, par Saint-Brieuc.
Crest de Villeneuve (du), ancien Préfet, à Quimper.
Cudennec, Aimé, à Kerargoff, Plabennec, Finistère.
Cuverville (Louis de), conseiller général, Ste-Tréphine, près Saint-Nicolas-du-Pélem, Côtes-du-Nord.
Cuy (Duverger de), maire du Quillio, château du Roz, par Uzel, Côtes-du-Nord.
- Dannes (comte de), château de Talhouet, près Rochefort-en-Terre, Morbihan.
Denis (l'abbé), recteur de Plélauff, par Goarec, Côtes-du-Nord.
Desjars, Louis, Belle-Isle-en-Terre, C.-d.-N.
Després, fils, conseiller général, château du Temple, La Guerche, Ille-et-Vilaine.
Dortel, Alcide, avocat, correspondant du Ministre de l'Instruction Publique, 8, rue Heronnière, Nantes.
Durand, propriétaire, faubourg Roger, à Fougères, Ille-et-Vilaine.

MM. Durand, Albert, 5, rue de la Forêt, Fougères, Ile-et-Vilaine.

Durfort de Lorges (vicomte de), château d'An-cenis-les-Bois, Riaillé, par Pannecé, Loire-Inférieure.

Estourbeillon (marquis Regis de l'), Député, 24, rue du Drezen, Vannes.

Euzenot, curé-doyen, à Cléguérec, Morbihan.

Fabre (baronne), château de Liziec, Vannes.

Faucigny Lucinge, (Prince Ferdinand de), château de Coat-an-Noz, Belle-Isle-en-Terre, Côtes-du-Nord, ou 12, rue de Poitiers, Paris.

Fleuriot de Langle, amiral, château de la Marinais, Iffendic, Ile-et-Vilaine.

Foucaud (de), Auguste, rue de Belair, à Rennes.

Foucaud (de), René, conseiller général, château de Launay, Bréhand-Moncontour, Moncontour, Côtes-du-Nord.

Fou de Kerdaniel (vicomte du), maire d'Hillion, château de Bonabry, près Saint-Brieuc.

Fouéré-Macé (l'abbé), recteur de Lehon, près Dinan, Côtes-du-Nord.

Frain de la Gaulayrie, rue de Nantes, à Vitré, Ile-et-Vilaine.

France (Henri de), château du Gage, Pleugue-neuc, Ile-et-Vilaine.

Fresneau, Etienne, propriétaire, à Varades, Loire-Inférieure.

Fretay (Baron Halna du), président de la Société Archéologique du Finistère, château du Vieux-Chatel, en Plonévez-Porzay, par Quéménéven, Finistère.

- MM. Gahier, avocat, à Nantes, 5, rue d'Orléans.
Gahier, conseiller général, Rougé, Loire-Inférieure.
Gaillard (l'abbé), aumônier de l'hospice général, Nantes.
Garnier, fabricant d'instruments aratoires, à Redon, Ille-et-Vilaine.
Gastinel, Arsène, propriétaire, à Gennez-sur-Seiche, par Argentré, Ille-et-Vilaine.
Gaultier de Kermoal, Adolphe, au Pont-de-Gouët, Saint-Brieuc.
Geslin de Bourgogne, J., (comte de), St-Brieuc.
Gicquel, Francis, armateur, Paimpol.
Gicquel, Jules, armateur, Paimpol.
Goasguen (l'abbé), curé à Plouescat, Finistère.
Goyon-Matignon de Marcé (marquis de), château de la Chauvellerie, Joué-sur-Erdre, Loire-Inférieure.
Grimaudière (de la), Hippolyte, château de la Hamonaye, par Châteaubourg, Ille-et-Vilaine.
Guébriant (comte de), château de Kerdaniel, Saint-Jean-Kerdaniel, par Châtelaudren, Côtes-du-Nord.
Guébriant (comte Alain de), maire de Saint-Pol-de-Léon, Finistère, ou 73, rue de Varennes, Paris.
Guerdavid (comte Gaston de), château de Keraël, par Guerlesquin, Finistère.
Guibourgère (vicomte de la), château de Coëlan, par Collinée, Côtes-du-Nord.
Guillier (comte du), conseiller général, château du Guillier, près Jugon, Côtes-du-Nord.
Guillemot, avocat, à Kergicquel, en Neulliac, par Pontivy, Morbihan.

MM. Guillotin de Corson (l'abbé), chanoine, château de la Noë-Saint-Yves, Bain, Ille-et-Vilaine.

Guiton (vicomte de), château de Bonnefontaine, Antrain, Ille-et-Vilaine.

Guyomard (l'abbé), Supérieur de l'Institution Notre-Dame de Guingamp.

Hayrie (de la), ancien receveur des finances, à Quimperlé, Finistère.

Halgouët (vicomte Hippolyte du), château de Trégranteur, près Josselin, Morbihan.

Haugoumar des Portes, Charles, sénateur, Lamballe.

Herbais (d'), Roscoff, Finistère.

Hérissant (E.), directeur de la Ferme-Ecole des Trois-Croix, près Rennes.

Hévin, Emile, Moulins, par Piré, Ille-et-Vilaine.

Hévin, Emile, Erbrée, par Vitré, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnais (Armand), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnais (Léon), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Institut des Frères de Ploërmel, Morbihan.

Jallobert (l'abbé Paris), Balazé, Vitré, I.-et-V.

Janvier, Joseph, propriétaire, Saint-Jouan-de-l'Isle, Côtes-du-Nord.

Jars de Kéranroué (des), Pierre, à Morlaix, Finistère.

Jessey (Yves Bazin de), château de Montmarin, par Pleurtuit, Ille-et-Vilaine.

**MM. Jolly (l'abbé), directeur au Grand Séminaire,
Saint-Brieuc.**

Jouan des Longrais, 4, rue du Griffon, Rennes.

**Kerdaffrec (l'abbé), chanoine, curé-archiprêtre,
Pontivy, Morbihan.**

Kergall, 5, rue de Provence, Paris.

**Kergrist (vicomte J. de), Château de Rohou,
Carantec, par Morlaix, Finistère.**

**Kergrist (François de), à Keromnès, Carantec,
par Morlaix, Finistère.**

**Kérisouët (Le Gallic de), fils, château de
Ménoré, près Guémené-sur-Scorff, Mor-
bihan.**

**Kermoyan (vicomte de), château de Keran-
draon, près Saint-Pol-de-Léon, Finistère.**

**Kernaëret (Mgr Jude de), professeur à la
Faculté Catholique, Angers, Maine-et-Loire.**

Kerouartz (marquis de), député, Guingamp.

**Kerret (Hugues de), château de la Forêt, à
Languidic, Morbihan.**

**Kersauson Kerjean (comte Guy de), château de
Kerjean, au Conquet, Finistère.**

**Kertanguy (vicomte de), château de Pradigou,
Garlan, Finistère.**

**Kervers (vicomte de), château de Lanrigan,
par Combours, Ille-et-Vilaine.**

**Kerviler, René, ingénieur en chef des ponts
et chaussées, à Saint-Nazaire, Loire-Infé-
rieure.**

**La Buharaye (de), château de Callac, Plu-
melec, Morbihan.**

MM. La Ferronnays (marquis de), député, à Saint-Mars-la-Jaille, Loire-Inférieure, ou 34, Cours La Reine, Paris.

Lafolye, libraire-éditeur, Vannes.

Lallié, rue Bertrand Geslin, 5, Nantes.

La Marzelle (de), sénateur, château de Keralier, par Sarzeau, Morbihan, ou 254, boulevard Saint-Germain, Paris.

La Monneraye (comte de), ancien sénateur, château du Cléyo, à Caro, Malestroit, Morbihan, ou 9, rue d'Arras, Paris.

La Moussaye (comte Amaury de), château de l'Ingourdi, La Harmoye, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Langlois, château de Kermalvézin, Carnac, Morbihan.

Lanjuinais (comte), député, château de Kerguehenec, par Bignon, Morbihan, ou 31, rue Cambon, à Paris.

Lannurien (de), Etienne, à Locquéholé, par Taulé-Penzé, Finistère.

Lantivy (comte de), à Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.

Larcher (de), à Ploëmeur, près Lorient.

Larère, place du Champ, à Dinan.

Largentaye (de), Jacques, château de Craffault, en Plédran, Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord.

La Rivière (de), Raymond, château de la Bouthellerie, à Combourg, Ille-et-Vilaine.

La Touche (comte Le Vassor de), à Saint-Brieuc.

Laigue (comte de), château de Bahurel, Redon.

Launay (de), à Lamballe, Côtes-du-Nord.

MM. La Vieuxville (Gaston de), à la Vieuxville, Saint-Cast, Côtes-du-Nord.

La Vieuville (comte de), château de la Tourdelin, par Bécherel, Ille-et-Vilaine.

La Villarmoio (comte de), à Trans, Plaine-Fougères, Ille-et-Vilaine.

La Villethéart (comte de), château de la Villethéart, à la Bouillie, par Hénanbihen, C.-du-N.

Le Bihan, Félix, ancien juge de paix, St-Brieuc.

Le Bouteillier (vicomte), à Fougères, Ille-et-Vilaine.

Le Cerf, député, Mûr, Côtes-du-Nord, ou 44, rue d'Astorg, Paris.

Le Clerc, Arthur, à la Verrerie, près Fougères, Ille-et-Vilaine.

Le Clerc (l'abbé), professeur à l'Institution de Notre-Dame de Guingamp.

L'Ecluse (de), Edmond, à Audierne, Finistère.

Le Cour Grandmaison, Charles, sénateur, 8, rue de Bréa, Nantes.

Le Cour Grandmaison, Henri, château de Coislin, Campbon, Loire-Inférieure.

Lecoqu (l'abbé), chanoine titulaire, St-Brieuc.

Le Forestier de Quillien, Landerneau.

Le Gac, J., propriétaire, Lesvren, Sainte-Anne la Palud, par Quéménéven, Finistère.

Le Goff (l'abbé), curé de Guingamp.

Le Coquil, docteur-médecin, Châteaulin, Finistère.

Le Gonidec de Traissan (vicomte), Charles, 3, quai Châteaubriand, Rennes.

Le Gorrec, Pontrieux, Côtes-du-Nord.

Le Gualès de Mézaubran (comte), château de

Lucinière, par Joué-sur-Erdre, Loire-Inférieure.

MM. Le Jumeau de Kergaradec (vicomte), rue Jeanne d'Arc, 12, Vannes.

Le Lasseur (baron), Albéric, château de Bénouville, Calvados.

Le Maréchal, Edouard, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.

Le Mée (l'abbé), recteur de Mérillac, Merdrignac, Côtes-du-Nord.

Le Meignen, 7, rue Bonne-Louise, Nantes.

Le Mercier (l'abbé), curé de Maël-Carhaix, Côtes-du-Nord.

Lemièrre, E., avocat, 23, boulevard National, Saint-Brieuc.

Le Mintier (vicomte René), villa du Bastion, Dinan, Côtes-du-Nord.

Le Mintier de La Motte-Basse (marquis), château de la Motte-Basse, Collinée, C.-d.-N.

Le Moign, député, Goarec, Côtes-du-Nord.

Le Pannetier de Roissay, château des Harlais, près Landéan, Ille-et-Vilaine.

Le Pennec (l'abbé), directeur au Grand Séminaire, Saint-Brieuc.

Le Provost (l'abbé), Vicaire général, à Saint-Brieuc.

Lescoët (marquis de), château de Lesquiffiou, Pleyber-Christ, Finistère.

Lesguern (vicomte de), château du Chef-du-Bois, Landerneau.

Lestang du Rusquec (de), Henri, château de Kerouzéré, à Sibiril, Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

- MM. Le Velly, ancien notaire, Pleyben, Finistère.
L'Hévéder (l'abbé), curé de Lannion.
Limon, vice-président du conseil général des
Côtes-du-Nord, Saint-Brandan, Quintin.
Lorgeril (comte de), Jacques, château de la
Bourbansais, Pleugueneuc, Ille-et-Vilaine.
Lorgeril (comte de), conseiller général, châ-
teau de Chalonge, Trébédan, par Plélan-le-
Petit, Côtes-du-Nord.
Lorgeril (vicomte François de), château du
Boisriou, par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.
Lorgeril (de), Yan, le Légué-Plérin, Côtes-du-
Nord.
Lorgeril (de), Simon, le Légué-Plérin, Côtes-du-
Nord.
- Maillard, sénateur, maire du Croisic, Loire-
Inférieure.
Maquillé (comte de), château de La Touche, à
Nozay, Loire-Inférieure.
Mauduit (Henri de), Quimperlé, Finistère.
Ménorval (de), 18, boulevard de la Liberté,
Rennes.
Messelière (comte Paul Froltier de La), châ-
teau de Prémoré, par Pleugueneuc, Ille-et-
Vilaine.
Micault, Plouvara, Côtes-du-Nord.
Millon (l'abbé), boulevard Sévigné, Rennes.
Montaigu (comte de), conseiller général, châ-
teau de la Bretesche, par Missillac, Loire-
Inférieure, ou 18, rue de Martignac, Paris.
Montjarret de Kerjégu, (Jules), château de
Bienassis, Erquy, Côtes-du-Nord.

MM. Morel, lieutenant au 116^e d'Infanterie, détaché au Bureau arabe, Tébessa, province de Constantine.

Mottin, conseiller général, château de Launay-Guen, Plémet, Côtes-du-Nord.

Moulins (de), château de la Rouxière, Matignon, Côtes-du-Nord.

Nantois (vicomte F. de), manoir de La Choltais, Antrain-sur-Couësnon, Ille-et-Vilaine.

Nétumières (comte Ivan des), conseiller général, château des Rochers, près Vitré, I.-et-V.

Nétumières (comte Guy des), château des Nétumières, près Vitré, Ille-et-Vilaine.

Noüe (de la), Maurice, château des Aubiers, Hillion, Yffiniac, Côtes-du-Nord.

Nouël (de), Edmond, château de Kertanouarn, Ploubazlanec, par Paimpol, Côtes-du-Nord.

Nouël (de), Louis, château de Kertanouarn, Ploubazlanec, par Paimpol, Côtes-du-Nord, ou Paulx, Loire-Inférieure.

Oheix, Robert, à Trévé, près Loudéac, C.-du-N.

Ollivier, Louis, avocat à Guingamp, C.-du-N.

Ollivier, Auguste, sénateur, à Guingamp, Côtes-du-Nord.

Ollivier, Pierre, propriétaire-cultivateur, à Trévérec, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Palys (comte de), château de Clays-Palys, par Romillé, Ille-et-Vilaine, jusqu'au 1^{er} janvier, ou 5, rue Saint-Yves, Rennes, du 1^{er} janvier à Pâques.

MM. Paulin (Frère), directeur de l'institut agricole de Beauvais.

Penguern (de), château de Kérizel, par Quimperlé.

Perrien (comte de), ancien député, château de Lannouan, près Landévant, Morbihan.

Perrien (vicomte Gustave de), château de Locguénolé, près Hennebont, Morbihan.

Perron, expert, à Varades, Loire-Inférieure.

Philouze, avoué-licencié, Saint-Brieuc.

Pioger (de), Frédéric, ancien député, château du Boro, à Saint-Vincent, par Redon, Morbihan.

Pioger (Victor de), Beaumont, près Redon, Ille-et-Vilaine.

Pocquet, rédacteur au *Journal de Rennes*.

Polignac (comte de), château de Kerbastic, à Gestel, Morbihan.

Polignac (comte Maxence de), château de Kerscamp, Hennebont, Morbihan.

Pommereul (baron de), château de Marigny, Saint-Germain-en-Coglès, Ille-et-Vilaine.

Pommery (comte de), château de la Pilardière, Oudon, Loire-Inférieure.

Poulpiquet (de), Césaire, château de Trefry, par Quéménéven, Finistère.

Prémion (Morin de), à Herbignac, Loire-Inférieure.

Quelen (comte de), château de la Ville-Chevalier, près Plouagat, par Châtelaudren, C.-du-N.

Quénétain (comte de), château de la Molière, par Guichen, Ille-et-Vilaine.

MM. Querhoënt (marquis de) château de La Pyrie,
Le Hinglé, Côtes-du-Nord.

Radiguet, Lionel, *Enêz Heussaf*, 3, rue Herschell (Observatoire), Paris.

Raismes (de), ancien sénateur, château du Sac'hz, près Arzano, Finistère.

Raison du Cleuziou (Alain), rue Vicairie, Saint-Brieuc.

Raison du Cleuziou (Yves), avocat, président du syndicat agricole des cantons de Châteaulin et Pleyben, Châteaulin.

Rengervé (de), Louis, château du Chalet, près Rennes, Ille-et-Vilaine.

Reposoir (comte Poullain du), château de la Cour Porée, Saint-Hélen, Dinan, Côtes-du-Nord.

Robert (Paul), banquier, Dinan, Côtes-du-Nord.

Robert, château de Keraoul, Ploudiry, Finistère.

Robert, Charles, prêtre de l'Oratoire, 15, Bas-des-Lices, Rennes.

Robien (marquis de), château de Robien, près Quintin, Côtes-du-Nord, ou 63, rue de Varennes, Paris.

Robien (comte de), château de Robien, par Quintin, Côtes-du-Nord, ou 34, rue Saint-Michel, Saint-Brieuc.

Rochard, fils, Vannes.

Rochemacé (de la) Maurice, château de La Roche, Couffé, Loire-Inférieure.

Rüdel, Albert, 31, rue du Jardin Public, Bordeaux.

MM. Roquefeuil (comte Raymond de), château du Bilo, Tréguier, Côtes-du-Nord.

Roquefeuil (de), château de Kerbiriou, par Morlaix, Finistère.

Rougé (comte Pierre de), château des Salles, Guingamp, Côtes-du-Nord.

Saint-George (vicomte de), château de Kerennevel, près Rosporden, Finistère.

Saint-George (comte René Harscouët de), château de Keronic, à Pluvigner, Morbihan.

Saint-Jouan (Léon de), château de Coatandoch, Châtelaudren, par Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Jouan (Samuel de), château de Coatandoch, Châtelaudren, par Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Luc (Comte de), ancien député, château de Guilguiffin, par Plogastel-Saint-Germain, Finistère.

Saint-Maur (E. M. François), ancien magistrat, La Boissière du Doré, par Le Loroux Botheau, Loire-Inférieure.

Saint-Méleuc (Raoul de), rue du Général Foy, 50, Paris.

Saint-Pierre (marquis Méhérenc de), château du Bois de la Salle, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Saint-Pierre (le vicomte Yves Méhérenc de), château du Bois de la Salle, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Savin, François, armateur à Paimpol.

Séré (de), colonel, rue de Brest, à St-Brieuc.

MM. Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc (M. Micault).

Syndicat agricole de Cancale, comte de Lorgeril, château du Vaulerault, Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.

Taillard (de), Charles, à Pludual, par Plouha, Côtes-du-Nord.

Tempier, archiviste des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc.

Terrien de la Haye, château de Salarün, Theix, Morbihan.

Tortelier, rue Fougères, 14, Rennes, Ille-et-Vilaine.

Trévédry, ancien président du tribunal civil de Quimper, Laval.

Troguindy (comte de), conseiller général, à Lannion, Côtes-du-Nord.

Trolong du Romain, Amédée, château du Longeau, à Saint-Gelven, près Goarec, Côtes-du-Nord.

Truelle Saint-Evron, boulevard Saint-Aignan, Nantes.

Vallée, François, rue Saint-Benoît, St-Brieuc.

Vallée, Théodore, Belle-Isle-en-Terre.

Vatar, imprimeur, à Rennes.

Vaujuas-Langan (comte J. de), château de Builly, près Montsurs, Mayenne.

Veillet Dufrêche, Victor, à Moncontour, Côtes-du-Nord.

Verger (du), château de la Guérande, Hénanbihen, Côtes-du-Nord.

MM. Villèle (de), Gaston, château de Miniac, à Miniac-Morvan, Ille-et-Vilaine.

Villerabel (abbé du Bois de la), chanoine honoraire, secrétaire général de l'Evêché, Saint-Brieuc.

Villers (Louis de), rue des Fossés, Rennes, Ille-et-Vilaine.

Villiers du Terrage (baron Marc), château de Kerminihy, par Rosporden, Finistère.

Villiers du Terrage (vicomte de), château de Kerminihy, par Rosporden, Finistère.

Vittu de Kerraoul, Louis, aux Villedorés, à Saint-Brieuc.

Zézégou (abbé), vicaire, Châteaulin.

MEMBRE CORRESPONDANT

M. Chantepie, conservateur de la Bibliothèque de l'Université à la Sorbonne, Paris.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉLIMINAIRES

	Pages.
Messe du Saint-Esprit.....	V
Allocution de M. l'abbé Robin, curé de Guérande..	VI
Séance solennelle d'ouverture.....	X
Discours de M. Audren de Kerdrel.....	XI
Discours de M. Le Cour Grand'maison.....	XVII
Discours de M. le comte de Palys.....	XXVIII
Bureau du Congrès	XLI

COMPTES-RENDUS ET MÉMOIRES

L'orphelinat des abeilles et la fécondation des fleurs par les abeilles, par M. l'abbé R. Le Mée.....	5
La Caisse rurale, par M. l'abbé P.-J. Thomas, vicaire à Saint-Victor.....	24
Orphelinat Le Ray, par M. Gahier	38
Primes aux plus vieilles familles de cultivateurs, de paludiers et aux plus vieux ouvriers de Guérande.	41
Compte de gestion.....	47
Liste des Membres fondateurs de l'Association Bre- tonne.....	49
Liste des Membres ordinaires de l'Association Bre- tonne.....	51



8-1900. — Saint-Brieuc, Imprimerie René PRUD'HOMME.



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ASSOCIATION BRETONNE

PUBLIÉ

PAR LA CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

TROISIÈME SÉRIE

TOME DIX-HUITIÈME

Quarantième Congrès tenu à Guérande

DU 28 AOUT AU 2 SEPTEMBRE 1899



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

1900

PROCÈS-VERBAUX
DES
SÉANCES

OUVERTURE DU QUARANTIÈME CONGRÈS

DE

L'Association Bretonne

DISCOURS *prononcé par M. AUDREN DE KERDREL,
Directeur général de l'Association Bretonne, à la Séance
solennelle d'ouverture du Congrès de Guérande, le 28
Août 1899.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis que je suis à la tête de l'Association Bretonne, j'ai l'habitude d'ouvrir ses Congrès par une allocution portant sur l'Agriculture et sur l'Histoire et l'Archéologie, ces branches sœurs de nos travaux. Je me disposais cette année, comme de coutume, à écrire ces pages traditionnelles, lorsque me sont survenus des obstacles imprévus, dont quelques-uns provenant de ma santé et de mon âge, qui m'ont empêché de donner suite à mon intention.

Le malheur, si malheur il y a, n'est pas grand ; je dirais volontiers que c'est un heureux incident : cette première séance, forcément un peu aride, sera moins longue et les deux objets de nos recherches y seront cependant représentés et avec cet avantage que ce sera par des spécialistes au lieu de

l'être par moi, un profane en agriculture, un archéologue un peu rouillé, depuis que les occupations politiques sont venues m'arracher à mes chères études.

Vous entendrez le nouveau Directeur de notre section d'agriculture, M. le sénateur Le Cour-Grandmaison, qui connaît non seulement mieux que moi, mais mieux que personne, les intérêts agricoles de la Loire-Inférieure. Après lui, M. le comte de Palys, secrétaire de la section archéologique, remplacera, une fois encore, son éminent Directeur, M. Arthur de la Borderie, que son état de santé continue malheureusement à éloigner de nos congrès, et il s'acquittera de cette tâche difficile d'une façon que j'apprécierais si je ne craignais de mettre sa modestie à trop rude épreuve.

Si je m'abstiens du discours d'usage, où se trahissait trop souvent mon insuffisance, je ne veux cependant pas garder un mutisme absolu et vous me pardonnerez, je l'espère, d'aborder, en peu de mots, un sujet qui a ici son actualité.

J'ai quelquefois entendu dire que les habitants du pays nantais hésitent à se considérer comme Bretons et aussi que cette qualité leur est à peine reconnue par les indigènes des autres départements de la Bretagne. Il y a là une double erreur que je tiens à réfuter, une double calomnie que je veux confondre.

Pourquoi les Nantais ne seraient-ils pas de vrais Bretons comme les Rennais, les Finistériens, les Morbihannais et les habitants des Côtes-du-Nord ? Dira-t-on que leur territoire n'a pas eu sa part des grandes émigrations bretonnes des ^{v^e}, ^{vi^e} et ^{vii^e} siècles ? Cela est vrai, mais on en peut dire autant de la plus grande partie de l'Ille-et-Vilaine, d'une portion notable des Côtes-du-Nord et même du Morbihan, aux habitants desquels on n'a jamais contesté le titre de Bretons.

Ce titre, non seulement appartient aux Nantais, mais ils pourraient, à tort, je le crains, mais non sans quelque vraisemblance, prétendre, en s'appuyant sur un vieux texte très connu, que la partie de l'Armorique qu'ils occupent a été la première à recevoir des émigrés de la Grande-Bretagne.

Sidoine Apollinaire nous apprend qu'en 468, il existait au nord de la Loire une colonie de Bretons assez importante pour fournir à l'empereur Anthemius, menacé par les Visigoths,

une armée de 12,000 hommes. Mais le texte de Sidoine, *britannos super Ligertim sitos*, ne signifie qu'une chose, c'est que par rapport à lui, qui écrivait au sud de la Loire, ces Bretons étaient au nord de ce fleuve. Il ne dit pas, M. de La Borderie le fait remarquer, qu'ils en bordaient immédiatement le cours, mais il ne dit pas non plus le contraire et l'on pourrait supposer, sans trop de paradoxe, qu'il eût eu difficilement l'idée d'employer cette expression *Supra Ligertim*, s'il s'était agi d'une population éloignée de la Loire et en conclure que Sidoine Apollinaire avait en vue une contrée voisine de ce fleuve ; et pourquoi pas le pays naumète ou nantais ?

Il y a des hypothèses plus inadmissibles que celle-là, mais enfin ce n'est qu'une hypothèse et il est temps d'arriver à l'histoire, appuyée sur des documents irréfragables.

Le pays de Nantes, avant et pendant les quatre siècles qui ont suivi les grandes émigrations bretonnes, appartenait aux Francs, alliés à des Armoricaïns, avec lesquels les Bretons étaient constamment en guerre. Mais un jour apparaît un homme de génie, Nominoé, qui sait se faire un ami du comte de Nantes, le vaillant Lambert, et tous deux, l'un Breton, l'autre Nantais, fondent l'Etat breton, la Monarchie bretonne, dont le territoire représentait ce qui constitue encore aujourd'hui notre province. Erispoé, fils de Nominoé, affermit l'œuvre de son père et une communauté d'intérêts vient bientôt encore la consolider et rendre indissoluble l'union des Bretons et des Armoricaïns des Marches de Bretagne, à commencer par les Nantais. Les uns et les autres avaient souffert, au-delà de toute expression, des ravages des Normands, et c'est grâce à leur union étroite que sous la bannière d'Alain Le Grand (comte de Nantes, notez bien), et d'Alain Barbetorte, ils parvinrent à délivrer leur pays de ses implacables ennemis.

Désormais les Nantais sont et demeurent Bretons comme les émigrés de la Grande-Bretagne et leur histoire se confond avec celle du reste de la province. Laissant forcément de côté leur rôle pendant plus de cinq siècles, qu'il me suffise de rappeler que les Ducs de Bretagne ont eu à Nantes leur résidence favorite, dans ce magnifique château dont l'aspect grandiose arracha à Henri IV ce cri d'admiration demeuré

célèbre : *Ventre satngris, les Ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons !* que les Etats s'y assemblaient fréquemment, que la Chambre des Comptes y siège à partir de 1500 et qu'à côté d'elle se trouvent une université et l'amirauté de Bretagne, indépendante, à beaucoup d'égards, de l'amirauté de France.

Si Rennes demeure la capitale de la Bretagne, Nantes possède des institutions importantes et des prérogatives de premier ordre ; encore quelques années, elle va devenir la cité bretonne par excellence, celle, on peut dire, où bat le plus fort le cœur de la Bretagne : c'est le temps de la Ligue.

Des auteurs sérieux ont prétendu que la Ligue, en Bretagne, sous le masque de la religion, avait surtout un caractère politique, que c'était un mouvement séparatiste ayant pour but l'émancipation de notre province, la soustraction à l'unité française.

Si cette opinion était fondée, Nantes à la fin du xvr^e eût été non seulement une ville bretonne, mais une ville, qu'on nous passe le mot, ultra-bretonne. C'est dans ses murs en effet que se réunissent, après 1591, les Etats de la Ligue, que siège le Parlement de la Ligue, en guerre ouverte avec le Parlement royal de Rennes, que réside le chef armé de la Ligue, le duc de Mercœur ; mais je crois avoir démontré, il y a environ 20 ans, que si Mercœur eût, ce dont je doute, des velléités de rétablir à son profit le duché de Bretagne, ce ne fut de sa part qu'un rêve impuissant autant que solitaire et que ses partisans les plus autorisés, les membres de ses Etats et de son Parlement ne souhaitaient que la conversion d'Henri IV et la possession d'un roi très chrétien. N'importe ! même dans cette hypothèse, la plus plausible, je le répète, c'est Nantes surtout qui représente l'esprit breton, car la Bretagne presque tout entière, à part quelques grands seigneurs, était ardemment Ligueuse.

Si je ne me trompe, j'ai suffisamment établi que les Nantais se sont depuis des siècles tenus pour Bretons et se sont comportés en conséquence ; et je me demande si ma démonstration n'est pas le labeur oiseux d'un enfonceur de portes ouvertes. Aussi sur la seconde partie de ma thèse, à savoir que l'opinion publique n'a jamais refusé aux Nantais la qualité de Bretons, me bornerai-je à invoquer l'opinion de l'Association

Bretonne, bon juge assurément en pareille matière. Or, dès ses premiers temps, elle a tendu les bras aux Nantais comme à des frères ; c'est à Nantes qu'a eu lieu son second congrès, sous la présidence d'un enfant de la Loire-Inférieure, M. Olivier de Sesmaisons. Depuis, elle a tenu ses assises à Château-briand, à Savenay, au Croizic, à Ancenis : partout à ses témoignages de confraternité, on a répondu par l'accueil le plus sympathique. Ici même, dans cette ville de Guérande, capitale d'une presqu'île, où les noms de lieux conservent presque tous l'empreinte bretonne et d'où la langue nationale n'a pas complètement disparu, est-ce que nous ne trouvons pas le plus gracieux des maires, le plus hospitalier des chefs d'Institution, sans lequel nous eussions manqué d'asile, le plus paternel et le plus sympathique des pasteurs qui, après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur nos travaux, nous a donné de si précieux encouragements ; n'avons-nous pas enfin à espérer que ce bon pays nous fournira un public aussi bienveillant que nombreux ?

Comme on se sent bien ici, en Bretagne ! Comme on est heureux d'y voir tant et de si bons bretons qui sont aussi, ai-je besoin de le dire, de bons français. Nous avons sous ce rapport de qui tenir.

Il nous serait facile d'en donner la preuve, en remontant bien loin dans l'histoire de notre province, mais je dois me borner. Je ne citerai que des personnages relativement modernes, et appartenant à la Loire-Inférieure. C'est Cambronne, héros antique, dont la bravoure est plus incontestable que certaines paroles qui lui ont été attribuées, les unes trop solennelles pour un homme si simple, les autres dont sa parfaite éducation était incapable ; c'est La Moricière, c'est Bedeau, deux chefs illustres de notre première armée d'Afrique. C'est, parmi les vivants, le général Espivent de la Villeboisnet, lui aussi glorieux africain, aussi modeste qu'intrépide ; c'est enfin un de vos compatriotes, d'adoption sinon de naissance, président de votre Conseil général, sénateur de la Loire-Inférieure, ancien commandant de Mobiles, le baron de Lareinty, lequel, fait prisonnier après une résistance héroïque, mérita l'admiration de ses vainqueurs qui, m'a-t-on assuré, lui présentèrent les armes.

Que de beaux exemples de courage et de patriotisme, car c'est surtout le patriotisme qui fait la bravoure ! Ses manifestations toutefois sont souvent plus modestes, moins éclatantes que celles du champ de bataille. Ce sont des patriotes aussi, j'ose le dire, ceux qui, comme les membres de l'Association Bretonne, se dévouent aux intérêts actuels de leur pays ou à l'étude de ses annales et de ses monuments.

Oui, nous sommes patriotes et je ne saurais trop le répéter, sans acception d'opinions politiques, sur lesquelles nous mettons, en quelque sorte, une sourdine, pendant nos congrès, afin de ne pas compromettre l'union qui fait notre force, et si nos convictions diverses ne sont un mystère pour personne, leur sincérité leur assure une tolérance et un respect mutuels. Sur un point d'ailleurs, nous sommes universellement d'accord. Nous ne comptons dans nos rangs aucun de ces citoyens dégénérés qui ont le triste courage de s'appeler eux-mêmes les sans-patrie.

DISCOURS prononcé par M. LE COMTE DE PALYS,
*Secrétaire général de la Section d'Archéologie, à la
Séance solennelle d'ouverture du Congrès de Guérande,
le 28 Août 1899.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Tous les historiens constatent que nulle ville Bretonne n'a été plus assiégée que Guérande. Tous remarquent aussi que nuls guerriers n'ont montré plus de courage que ses habitants. Au 10^e siècle, les Normands eux-mêmes, auxquels on ne résistait guère, après avoir pillé Nantes trois ou quatre fois,

veulent en faire autant de votre ville ; le courage des Guérandais les repousse : ce n'est pas petite gloire ! Quatre siècles plus tard, Clisson voudrait bien s'en emparer, et comme le dit le vieux chroniqueur Guillaume de Saint-André, « *assemblée de gens faisoit pour Guérande aller détruire, qu'à lui obéir n'avait cure ; dedans un mois la pensoit prendre, et la réduire toute en cendre, mais en nom Dieu ! les Guérandais en leur pays sont trop divers, et... Clisson dut laisser l'entreprise, car il savait trop bien leur guise. De loin bien fort les menaçoit, — c'était tout quand il en faisoit, car Guérandois pillotent sa terre.* »

De sorte qu'il ne prit pas Guérande, et ce furent au contraire les Guérandais qui pillèrent ses châteaux. J'en passe et des meilleurs..., et je constate seulement que lorsqu'on voyait venir les Guérandais sous leurs hoquetons à croix noire, on reconnaissait les braves et les fidèles.

Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, l'Association Bretonne se présente devant Guérande pour un siège d'une autre nature. Elle a, du reste, des intelligences dans la place, elle connaît la grâce et l'urbanité qui sont un des caractères nationaux des Guérandais, et elle est sûre de trouver au milieu de vos remparts l'accueil aussi courtois pour vos amis, qu'était rude celui que vous réserviez à vos ennemis.

Un membre de la section d'Archéologie, qui a l'honneur de porter la parole devant vous, et le plaisir de pénétrer pour la première fois dans votre ville, ne peut s'empêcher d'exprimer tout d'abord son admiration pour l'aspect pittoresque de cette vieille cité, conservée si pieusement comme une relique du Passé. Nous avons déploré dans ces dernières années la disparition inutile de plusieurs des belles forteresses de Bretagne.

La majestueuse porte de Dinan, autour de laquelle le mouvement commercial pouvait passer si facilement sans la détruire, mais dont les murs épais ombrageaient, trop peut-être, les maisons importantes du lieu, la porte de Bécherel assiégée par du Guesclin, qui se profilait fièrement dans le ciel au haut de la colline, et dont la démolition inintelligente ne laisse plus à Bécherel que la modeste gloire d'être un banal chef-lieu de canton ; tout récemment enfin Monfort, la plus insignifiante des Sous-Préfectures, se contente de cette gloire

depuis qu'on a fait place nette et que son beffroi du ^{xiv}^e siècle a disparu.

Ici, au contraire, vous n'avez pas cru, Messieurs, que le progrès entrât seulement les jours de marché dans les lourdes charrettes pour lesquelles les portes du Moyen-Age sont parfois un peu étroites. Vous savez que le progrès a des ailes, il s'élève, il plane, il vole par-dessus les remparts, il descend sur les terres fécondes, s'y trouve bien, et y prend racine. Nous verrons certainement la preuve du bon accueil qu'il a reçu à Guérande.... Guérande est peut-être l'*hortus conclusus*, le jardin fermé, dont parle le poète de l'Ecriture Sainte, fermé aux importations malsaines et décevantes, mais rempli des fleurs et des fruits de tout ce qui est noble, bon et grand.

Les souvenirs glorieux de votre histoire, auxquels je faisais allusion tout à l'heure, remplissent les pages de nos annales, et j'ai depuis plusieurs années la joie d'être le héraut de la bonne nouvelle et d'annoncer au Congrès l'apparition d'un de ces volumes attendus avec impatience par tout cœur breton. Vous y retrouverez les hauts faits de vos pères. — Le 3^e volume de l'histoire de M. de La Borderie est donc prêt à paraître, et j'ai eu le privilège d'en avoir les bonnes feuilles entre les mains. Puisqu'é, cette année encore, nous sommes privés de sa présence, permettez-moi de parler de son œuvre à sa place. Vous y perdrez beaucoup. Pour moi, je me souviens de ce brave curé de campagne qui, ennuyant ses paroissiens par ses prônes, imagina de leur réciter chaque dimanche un sermon de Bourdaloue. — Il vit avec joie qu'ils ne dormaient plus ; il est tout naturel que j'aie la même crainte que le bon curé ; et aussi la même habileté. Je suis sûr de ne vous point ennuyer en vous citant du La Borderie.

Ce 3^e volume dit l'auteur, « ne contient plus de ces grandes
« luttes comme celles des ^{ix}^e et ^x^e siècles, contre la monarchie
« carolingienne ou les terribles invasions normandes.... Le
« plus souvent les conflits éclatent à l'intérieur entre le duc de
« Bretagne et ses grands vassaux. En principe, le duc est
« reconnu par tous sans contestation comme le chef de la
« nation Bretonne et de la société féodale, mais en fait, les
« principaux seigneurs se plaisent souvent à contrarier, même
« à braver son pouvoir et à trancher eux-mêmes du souverain.

« Les ducs au contraire combattent pour mettre le fait d'accord
« avec le droit, pour se faire dans la société féodale une place
« en rapport avec leur titre et leur suprématie nominale, et
« ils finissent par y réussir. »

Ce que je viens de vous citer est un modèle des petits résumés, clairs et précis, que M. de la Borderie sème dans son récit après chaque période de l'histoire. Ces quelques phrases brèves et nettes permettent au lecteur de se ressaisir en quelque sorte, de relier ses souvenirs de lecture, de même que par une très heureuse disposition typographique, les titres explicatifs placés en tête de chaque page, aident à retrouver de suite le fait auquel on désire se reporter.

Ce premier résumé nous donne donc la caractéristique de l'époque, nous fait admirer la ténacité de nos souverains, luttant sans trêve contre des vassaux presque aussi puissants qu'eux et arrivant, comme les rois de France l'ont fait pour la Patrie, à la cohésion complète de la nation bretonne, et à la rendre une et indépendante. L'indépendance ! but suprême, amour persistant et vivace du peuple breton, si bien que M. de La Borderie a pu constater avec orgueil, après la honteuse fuite de Jean Sans Terre, que, « comme les Mérovingiens, les Carolingiens et les Normands, les Plantagenets n'avaient pu venir à bout de la nation bretonne. » Personne, même parmi les plus forts, n'avait pu entamer le roc indestructible !

Dans cette longue suite de souverains, galerie de portraits peints par M. de La Borderie avec la vigueur de pinceau que nous lui connaissons, que d'admirables figures ! Quel charmant et héroïque chant de gloire, par exemple, que la vie du duc Conan II. « A quinze ans, il secoue le joug et renverse l'usurpation de son tuteur, à dix-sept ans, il le fait prisonnier, à « vingt-deux ans, il réduit les fiers Penthievre à lui demander « la paix, à vingt-quatre ans, malgré l'invasion de Guillaume « de Normandie, il dompte Rivallon de Combour et toute sa « faction. Deux ans plus tard, après avoir conquis une partie « de l'Anjou, il fait trembler ce même Guillaume qui ne peut « se débarrasser de lui que par un crime. »

Que dites-vous, Mesdames et Messieurs, de cet héroïque petit garçon qui, dès qu'il sait monter à cheval, signifie à son oncle de s'en aller, veut si bien être le maître chez lui, et le

prouve avec un si juvénile entrain, un si heureux succès, et une si étonnante maturité !

N'est-il pas de même race, le pauvre Arthur, fils de la duchesse Constance ? Dès l'âge de 12 ans il reprend à Jean-sans-Terre l'Anjou et le Maine ; à 15 ans lance à ses seigneurs un si fier appel aux armes, se met bravement en campagne à leur tête, pour disparaître enfin dans une nuit lugubre, dans les eaux noires de la Seine, au pied du donjon de Rouen, par le plus horrible des crimes ! Ce crime anglais ! Les Anglais eux-mêmes n'osent pas le raconter, il a fait reculer leur poète national ; Shakespeare lui-même l'a voilé, et il attire toujours sur la victime, malgré les siècles écoulés, les éternelles pitiés de l'histoire.

Ces jeunes souverains si fiers, si braves dès l'enfance, ne sont-ils pas les précurseurs de cette autre délicieuse petite princesse, « suprême incarnation de notre race, dit quelque part M. de la Borderie, enfant de douze ans, sans parents, sans amis, sans trésor, sans armée, trouvant dans son cœur et son patriotisme la force de maintenir l'indépendance de la Patrie ». Elle eut autant d'énergie, au reste, pour défendre son indépendance personnelle, car on sait comment elle sut se débarrasser si allègrement des vieux princes indignes d'elle, qui espéraient l'épouser ; dont elle ne voulait pas ; et appelée enfin à occuper le premier trône du monde elle s'élève aussi incomparable dans la gloire que dans l'adversité ; montrant pour protéger les Lettres et les Arts qu'elle était digne d'inaugurer le siècle de François I^{er} ! N'est-elle pas elle aussi une de ces figures ailées qui traversent les âges, éternellement suivies de la phalange d'amoureux que les siècles qui s'écoulent ne se lassent pas de créer pour elles, et dont M. de la Borderie, qui compte parmi les plus épris, vous donnera dans un an un exquis et idéal portrait ?

Enfin, Mesdames et messieurs, nous arrivons à la partie la plus dramatique de ce beau livre : *La Guerre de Blois et Montfort*. Votre ville de Guérande, apanage de Jean de Montfort et toujours fidèle à son prince, est alors nommée à chaque page. Comme vous le savez, elle eut même l'heureuse fortune de voir se terminer dans ses murs cette longue rivalité qui désolait la Bretagne, par le traité de 1365. Il se fit à

Guérande à cause de la facilité d'avoir du poisson pendant le Carême où l'on se trouvait alors, — ce qui nous donne une haute idée et de la vertu de nos pères et de la bonne journée de vendredi prochain que nous aurons l'heur de passer en une ville si bien pourvue.

Les temps sont plus rapprochés de nous, les documents plus nombreux, de nouvelles découvertes ont été faites, — aussi, au milieu de toutes ces marches et contremarches des partis ennemis, de ces combats particuliers dans tous les coins, de ces forteresses, prises, reprises et reprises encore, notre historien, qui depuis longtemps avait étudié cette guerre d'une manière spéciale, se meut avec une incomparable aisance. Il connaît son échiquier, il sait où placer ses pièces, et on peut être en toute connaissance de cause Blois ou Montfort, changer même de parti selon que le droit paraît plus évident ; en tout cas, à la suite d'un guide si sûr, on ne s'égare jamais dans cette mêlée.

Avec Charles de Blois si brave, si sympathique, une figure incomparable illumine dans le parti opposé cette première période de la guerre. — Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, se présente à nos yeux comme devant ses fidèles Bretons, confiante dans l'irrésistible pouvoir et le charme d'un petit enfant, élevant dans ses bras son jeune fils âgé de trois ans, et disant avec l'inspiration majestueuse qui devait plus tard faire vaincre la grande Marie-Thérèse : « Ha ! « seigneurs ne vous déconfortez mie et ne vous esbahissez « pas. Vees-ci mon petit enfant qui vous fera du bien et sera « votre restaurier ». « Et elle le menait avec elle dans toutes ses bonnes villes et les sermonnait et les réconfortait, dit Froissard, et donnait largement partout. »

Le siège de Hennebont est la maîtresse page de cette belle vie. Montée sur un bon coursier, elle chevauchait dans les rues, exhortant ses gens de courageusement résister aux ennemis ; par les dames, demoiselles et bourgeoises de la ville faisait porter des pierres aux créneaux pour écraser les assaillants, et enfin, avec une audace inouïe, va elle-même à la tête d'un parti de ses soldats incendier le camp des Français. La chose faite, au lieu d'essayer de rentrer dans la ville, elle court s'enfermer à Auray, pendant qu'ils la poursuivent du

côté opposé. Puis au bout de quelques jours, rêvant que « sa bonne gent d'Hennebont est en grand malaise d'elle », elle se réveille et à minuit, suivie de ses 300 cavaliers, monte bravement à cheval en leur disant : « Il faut que je les reconforte et que nous rentrions dans la ville. Je vous apprendrai comment », et de fait y rentre comme elle en était sortie, à la barbe des Français qui, c'est bien le cas de le dire, puisqu'ils avaient été incendiés, n'y virent que du feu. « C'est le diable qui la protège, » disaient les ennemis.

La poésie populaire a conservé le souvenir de cet exploit dans un chant que je regrette de n'avoir pas le temps de vous lire en entier, poésie enflammée comme ce qu'elle célèbre, poésie sauvage où l'on entend encore comme le grincement de dents du Breton satisfait et vainqueur. « Or, les Français chantaient gaiement assis à table, réunis dans leurs tentes fermées, — les Français chantaient dans la nuit...

« L'orsqu'on entendit déchanter au loin une voix singulière : Plus d'un qui rit ce soir pleurera avant qu'il soit jour. Plus d'un qui mange du pain blanc mangera de la terre noire et froide. Plus d'un qui verse du vin versera bientôt du sang gras. Plus d'un qui fera de la cendre fait maintenant le fanfaron !

« Or, Jeanne la Flamme souriait le lendemain à sa fenêtre, en jetant les regards sur la campagne, en voyant le camp détruit, et la fumée qui s'élevait des tentes toutes réduites en petits monceaux de cendre. — Jeanne la Flamme souriait. — Quelle belle écobue. Mon Dieu ! Mon Dieu quelle belle écobue ! Pour un gain nous en aurons dix. Il n'y a rien de tel que les os de Gaulois, que les os de Gaulois broyés pour faire pousser le blé ! »

Jeanne la Flamme, c'est le nom que lui a consacré l'enthousiasme breton, non en souvenir de cet incendie, mais plutôt de cette flamme qu'elle portait partout avec elle. Elle semble une apparition fantastique, une fée vengeresse ; échappant aussi comme une fée, elle ne laisse même pas toucher un pan de sa robe aux mains qui se tendent pour la saisir..... et puis, Mesdames et Messieurs, après cet éclair brillant de sa vie, elle disparaît encore, comme une fée toujours, mais hélas ! en pleine tempête, et cette fois pour jamais ! On crut utile, je ne vois pas

trop pourquoi, de la faire gagner l'Angleterre : elle n'en revint plus. A partir de ce moment, l'histoire l'oublie, un voile funèbre semble s'étendre sur elle, et ensevelir les dernières années de sa vie.

Qu'était-elle devenue ? Quel étrange silence ! et comment l'avait-on si vite oubliée ! — Hélas ! hélas ! de nouvelles découvertes historiques nous ont révélé le secret de cette disparition mystérieuse. Des registres de comptes, réunis à la Tour de Londres, ont été consultés par notre éminent compatriote M. Lemoine, actuellement attaché aux archives de la guerre, et de ces documents il résulterait qu'une captivité nécessaire la retenait en Angleterre.

Les émotions, les luttes, la guerre, n'avaient pu abattre son grand cœur. L'angoisse maternelle et conjugale pour son fils si jeune, pour son mari captif, l'ardeur impuissante d'une âme de flamme forcée de rester inactive, toutes ces fièvres ont-elles eu raison de cette belle intelligence ? Dès son départ de Bretagne avait-elle ressenti déjà les atteintes de ce mal implacable ? Nous ne le savons pas. Mais de suite après, nous voyons que l'héroïne d'Hennebont n'était plus qu'une pauvre femme malade, sous la garde du roi d'Angleterre, errant de château en château, suivie comme une princesse de roman, de son trésor et de ses bijoux, mais confiée à la garde de seigneurs subalternes, auxquels on payait les dépenses de la souveraine infortunée devenue incapable de se gouverner elle-même jusqu'à ce qu'enfin, après de longues années, la mort vint la délivrer de ce supplice.

Quels éclairs et quels nuages, quels soleils resplendissants et quels orages, quelles ivresses et quels insondables désespoirs dans le cœur de ceux que Dieu destine aux trônes !

Notre pensée ne se reporte-t-elle pas, Mesdames et Messieurs, vers cette autre souveraine encore vivante qui expie par la même fatalité les honneurs de sa couronne impériale d'un jour, et qui, disparue aussi de l'histoire, en pleine tempête, végète encore douloureusement sans qu'aucun rayon de lumière, Dieu en soit loué pour elle ! ne vienne lui montrer l'horreur du chemin parcouru ?

Dans le récit de tous les combats, une page encore se détache, lumineuse, que chacun de nous ne se lasse pas de relire, car le

nom breton s'y couvre d'une immortelle gloire, et c'est avec une joie patriotique que nous y voyons l'ennemi héréditaire (l'Anglais) forcé de s'avouer vaincu, et qui plus est, pour lui, de payer rançon !

Le Combat des Trente a été étudié à nouveau par M. de La Borderie avec un ardent intérêt. Les noms propres, à la gloire de ceux qui sont éteints, à la grande joie et au juste orgueil du peu qui surnagent encore, ont été scrupuleusement rectifiés, par la comparaison et l'étude des deux manuscrits contemporains.

L'un d'eux est encore inédit. Il sera, nous l'espérons, publié en entier par M. de La Borderie. Nul ne mérite plus que lui d'attacher son nom à la mise complète en lumière de cet admirable chant de l'épopée bretonne. Car ne vous semble-t-il pas, Mesdames et Messieurs, au milieu de tous ces combats chevaleresques, lire une Iliade où les héros, sans avoir les fantastiques proportions de ceux d'Homère, mais ramenés à la juste mesure de la plus glorieuse réalité, couvrent encore ceux qui les approchent des rayons de leur gloire quatre fois séculaire ?

Vous admirerez dans ce récit mouvementé du Combat des Trente, comment nous apparaît sous un jour tout nouveau, d'après les récits contemporains, la noble figure de Jean de Beaumanoir.

Vous verrez que ce combat ne fut point une joute chevaleresque, un tournoi, comme beaucoup le pensent, réuni pour le vain plaisir de se donner de beaux coups d'épée qu'aimait le Moyen-Age. C'eût été du courage, de l'héroïsme, mais voilà tout, et c'était la chose la plus ordinaire chez nous. Non, il y a eu là une idée plus haute : la pitié de l'un des plus nobles cœurs qui aient battu en Bretagne, pour les souffrances des pauvres laboureurs du pays qui l'entouraient et qu'il aimait.

Jean de Beaumanoir ne put supporter de voir l'exploitation froide, dure et féroce à laquelle se livraient les Anglais pour ruiner le pauvre peuple breton, le peuple des campagnes, le bon et fidèle nourricier du pays. Les balles explosibles si recherchées parce quelles font d'inguérissables blessures, n'étaient pas encore inventées. Mais la rapacité sans frein, l'amour du lucre l'étaient déjà, et, comme les balles dum dum, allaient fouiller jusqu'aux entrailles des victimes : De tout

temps, ces moyens de combat ont été l'apanage de certaines nations, auxquelles toute palpitation d'un cœur généreux, et tout sentiment d'honneur semble complètement inconnus.

Tout ceci, remarquez-le bien, est authentique et consigné dans les récits du temps. C'est indigne de voir des troupes de paysans qui n'avaient pu payer leur rançon, les fers aux pieds et aux mains, liés deux à deux, trois à trois, comme les bœufs que l'on mène vendre, en butte aux coups des soudards anglais, que le cœur de ce bon chevalier qu'était Beaumanoir, tressaillit de colère, et qu'il dit à Bembrough sans arrogance, mais d'un ton sévère, avec le calme de la force : « C'est grand péché à menu vous chevaliers d'Angleterre, de tourmenter de la sorte le peuple, les pauvres paysans qui sèment le blé, et qui vous procurent en abondance le vin et le bétail. S'il n'y avait pas de laboureurs, où en serions-nous ? Voilà longtemps qu'ils souffrent. Il faut qu'ils aient la paix à l'avenir. »

Je ne puis aborder ce récit émouvant étudié dans tous ses détails par M. de La Borderie, et où l'on suit toutes les péripéties du combat, comme on l'eût pu faire du haut du chêne de Mi-Voie. Je citerai seulement les nobles et belles paroles qui terminent sa narration :

« Au milieu des défaites de la France, entre le désastre de Créci et celui de Poitiers, cet exploit merveilleux éclate comme dans un ciel noir d'orage un coup de soleil vainqueur. Il illumine le nom breton d'une auréole de gloire que cinq siècles n'ont point ternie. Aujourd'hui encore, quand devant la pyramide de Mi-Voie un régiment passe, les clairons sonnent, les tambours battent, le drapeau s'incline, officiers et soldats présentent les armes ! »

Le peuple des campagnes n'a point oublié non plus ceux qui pour sa défense avaient versé le plus pur de leur sang. De nos jours encore, il chante en Basse-Bretagne le récit du combat.

Et maintenant que grâce à une initiative intelligente, grâce à l'esprit large et généreux de la ville de Dinan, à laquelle on ne saurait trop rendre hommage, ceux de la race de Beaumanoir sont revenus reposer au lieu où ils avaient voulu dormir leur dernier sommeil et que la ville de Dinan les a laissés replacer dans la vieille église de Léhon magnifiquement rajeunie pour les recevoir, quel dommage qu'on ignore le lieu

de la sépulture du héros des Trente, et qu'on ne puisse la joindre à celle de ses enfants !

N'est-ce pas, Mesdames et Messieurs, que c'eût été un lieu de pèlerinage pour les laboureurs bretons ?

Je vous ai cité quelques bribes de cette poésie bretonne aux rudes accents qui célèbrent vos gloires. Ils s'adoucissent pourtant lorsque le sujet s'y prête.

Ecoutez-la lorsque le fils de Jean de Montfort, après un trop long séjour à l'étranger, revient en son pays de Bretagne, appelé par les vœux de tous. Le poète populaire ne peut trouver plus belle et plus douce image que de le nommer le Cygne de l'Armor.

Pour lui, cet oiseau, rare en Bretagne, presque fantastique, avec sa grâce et sa majesté, c'est son duc traversant la mer sur sa nef aux blanches ailes déployées pour retrouver les plages bretonnes et défendre son peuple opprimé. La mer, la cavale blanche, dit le poète, bondit d'allégresse et le porte doucement au milieu de ses fidèles, sur le rivage aimé.

Quelques-uns de nous ont pris très heureusement pour devise ces mots : Bretagne est poésie. Voyez, en effet, Mesdames et Messieurs, avec quelle intimité s'unissent dans ce pays la poésie et l'histoire. Voyez aussi avec quel talent notre historien a su réunir dans ses récits les sévérités de l'histoire, ses férociétés même dans les temps antiques, son énergie dans les batailles, et y mêler harmonieusement la poésie populaire, l'âme du peuple breton, qui sait si bien vous dire, tantôt la douceur de l'amour, tantôt les héroïques chansons de la gloire nationale !

Quelle autre ville plus que Guérande, Mesdames et Messieurs, cité héroïque, fière et fidèle, peut les mieux rappeler et les faire retentir plus profondément dans nos cœurs ?



BUREAU GÉNÉRAL

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- Mgr l'Evêque de Nantes.
MM. le général commandant le XI^e Corps d'armée.
le Préfet de la Loire-Inférieure.
le Président du Conseil général.
Maillard, sénateur, maire du Croisic.
le Maire de Guérande.
le Curé de Guérande, prévôt de la Collégiale.
le Supérieur du Petit Séminaire.

PRÉSIDENT DU CONGRÈS

- M. René Kerviler, Ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées.

Section d'Agriculture

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. le comte de Montaigu, député de la Loire-Inférieure.
Anthime Ménard, député de la Loire-Inférieure.
Le Chauff de Kerguénec, maire de Saint-Molf.
Athanase de Couessin.
Dion, président du Comice agricole de Guérande.

PRÉSIDENT

- M. Gahier, membre du Conseil général.

VICE-PRÉSIDENTS

- MM. le comte Gaëtan de Beauchêne.
Le Cour Grandmaison, sénateur de la Loire-Inférieure,
conseiller général.
Bigarré, adjoint au maire de Guérande.

SECRÉTAIRES

- MM.** Yves du Cleuziou, président de l'Union des Syndicats agricoles bretons.
Tortelier, secrétaire de l'Union des Syndicats bretons d'agriculture.
Louis Le Floch, membre de l'Union des Syndicats bretons. de Barmon.
Berthelot de la Glétais, conseiller municipal de Guérande.

Section d'Archéologie et d'Histoire

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM.** Guillotin de Corson, chanoine honoraire de Rennes.
François Saint-Maur, ancien président de Chambre à la Cour de Pau.
Marquis de Brémond d'Ars-Migré, président de la Société archéologique de Nantes.
Henri Le Meignen, vice-président de la Société des Bibliophiles Bretons.

PRÉSIDENT

- M.** Audren de Kerdrel, sénateur.

VICE-PRÉSIDENTS

- MM.** le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan.
Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, correspondant du Comité des travaux historiques.
Blanchard, secrétaire de la Société des Bibliophiles bretons.
P. de Boceret.

SECRÉTAIRES

- MM.** l'abbé Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes.
Paul de Berthou, membre de la Société de l'Ecole des Chartes.
Vicomte de Calan.
Dortel, conseiller général.
Quilgars.

PROGRAMME DES QUESTIONS

PROPOSÉES AU

CONGRÈS DE GUÉRANDE

I. — Archéologie.

1. — Monuments mégalithiques et antiquités préhistoriques du pays de Guérande.

2. — Monuments, ruines, antiquités de l'époque gallo-romaine au même pays. Examen spécial des ruines de *Château-Grannon*.

3. — Reste-t-il dans le pays de Guérande quelques traces de l'époque Mérovingienne ?

4. — Histoire et description de l'église carolingienne de Déas (aujourd'hui Saint-Filbert de Grand-Lieu). Comparer sa crypte aux autres cryptes actuellement existantes en Bretagne.

5. — Décrire l'église abbatiale romane de Sait-Gildas des Bois.

6. — Décrire les églises de Guérande (Saint-Aubin et Notre-Dame la Blanche), et les comparer à celles du bourg de Batz et du Croizic.

7. — Histoire et description de l'enceinte murale de Guérande, avec plans et desseins.

8. — Description des châteaux féodaux du pays de Guérande,

9. — Anciens hôtels et anciennes maisons de la ville de Guérande.

10. — Anciens moulins à vent à tours de pierre aux environs de cette ville.

II. — Histoire.

11. — Etendue de l'occupation bretonne entre la Loire et la Vilaine, d'après le Cartulaire de Redon et les noms de lieux actuels. — Histoire et description du pays de Guérande d'après le Cartulaire de Redon. — L'*Aula Quiraca* doit-elle être placée dans le territoire paroissial de Guérande ou sur celui de Piriac ?

12. — Etudier la division du pays de Guérande, ou plutôt celle de sa population, au ix^e siècle, entre la juridiction d'Actard, évêque de Nantes, et de ses successeurs, d'une part, et de l'autre part, la juridiction de Gislard et après lui celle des évêques de Vannes. — Quand prit fin cette division ?

13. — Culte de Saint Aubin à Guérande ; origine du culte, reliques du saint.

14. — Collégiale de Guérande, son recrutement ; ses usages, ses prérogatives, le costume de ses chanoines. — Quelle est la valeur de l'opinion qui attribue la fondation du chapitre de Guérande à Salomon, roi de Bretagne de 857 à 874 ? S'il existe à l'appui de cette opinion des documents contemporains ou tout au moins antérieurs au x^e siècle, en faire connaître le texte au Congrès.

15. — Etendue de la châtellenie ou domaine ducal de Guérande, et indication des principaux fiefs qui en relevaient. Limites et attributions de sa sénéchaussée. Qu'était-ce que le régair de Guérande ?

16. — Quelle est la famille féodale qui a pris le nom de Guérande, et à quelle époque a-t-elle disparu ?

17. — Histoire de Guérande depuis le xiv^e siècle, particulièrement dans la guerre de Blois et de Monfort,

18. — Mariage du duc de Bretagne Jean IV, avec Jeanne de Navarre, en 1386, dans la chapelle de Saillé.

19. — Les Etats de Bretagne à Guérande.

20. — Anciennes confréries et corporations du pays de Guérande, spécialement celle de Saint-Nicolas.

21. — Historique et technique de l'industrie salicole au pays de Guérande et de Batz.

22. — Histoire de la faïence de Guérande et du Croizic.

23. — Hommes illustres et hommes notables de Bretagne, spécialement des pays de Nantes et de Guérande.

III. — Philologie, bibliographie, folklore.

24. — Livres rares concernant la Bretagne. — Les signaler, les décrire, les analyser.

25. — Etat des publications en langue bretonne pendant l'année 1898-1899.

26. — Résultats de la campagne organisée par l'Association Bretonne en faveur de l'emploi du celtique armoricain dans l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire.

27. — Avantages de la fusion de l'enseignement agricole avec l'enseignement breton dans les écoles.

28. — De la supériorité, au point de vue du français, des enfants initiés à la langue nationale par l'emploi méthodique et rationnel de la langue provinciale.

29. — Mœurs, usages, légendes, contes et chansons populaires dans le pays de Guérande et du bourg de Batz.

30. — Costumes des paludiers et des laboureurs de cette région.

PREMIÈRE SÉANCE

Mardi 29 Août 1899, Séance du matin, à 8 heures.

Président : M. AUDREN DE Kerdrel, Sénateur.

Secrétaire : M. de BERTHOU.

Après avoir complété la composition du bureau, nommé hier à la séance d'ouverture du congrès, M. le Président donne la parole à *M. de Boceret*.

Celui-ci qui a bien voulu s'occuper de retenir des voitures pour l'excursion de demain, nous donne le résultat de ses démarches. L'excursion aura pour but Herbignac, Ranrouët, La Bretesche, et en route, M. Quilgars nous fera visiter les alignements d'Arbour, le dolmen de Coulmen et les grands fossés de Saint-Lyphard.

M. le comte de Palys donne lecture d'un mémoire de *M. de la Borderie* sur les *Origines guérandaises du VI^e au IX^e siècle* (1).

M. Léon Maître pense que l'emplacement de Clis, près Guérande, ne convient pas à l'établissement d'une forteresse, tout au contraire de celui de Guérande où l'existence d'une place forte, de toute antiquité, et même avant les Bretons, lui paraît vraisemblable. D'ailleurs les débris romains sont fréquents dans les faubourgs de Guérande. Le palais de Clis n'aurait été que la résidence d'un chef, et il ne croit pas devoir l'identifier avec *Grannona* que l'on pourrait peut-être placer à Guérande.

(1) Ce Mémoire, où se retrouve l'érudition du savant historien, est publié intégralement dans le présent volume.

M. Maître, abordant ensuite la rivalité des évêques Actard et Gillard, et considérant l'étrangeté d'un choix libre laissé aux fidèles entre ces deux prélats, est tenté de voir un double synchronisme, une manière de dater, dans le fait que les noms de deux évêques de Nantes et de Vannes se remontent au bas de certaines chartes du pays de Guérande. En tout cas, ce schisme de 50 années est une chose unique dans l'histoire de nos contrées.

Les Nantais ayant été surtout industriels et métallurgistes, tandis que les Vénètes étaient de hardis marins, il est assez probable que le territoire Vénétique s'étendit, dans l'antiquité, jusqu'à la Loire.

En outre, Fortunat dans sa *Vie de saint Aubin*, dit que ce saint était né dans le *pays de Vannes*; or il est à peu près certain que saint Aubin naquit près de Guérande, comme le prouve son culte, très ancien dans cette ville. Les Guérandais l'honorent dès le *vi*^e siècle. Peut-être donc pourrait-on identifier *Veneda* avec Guérande, surtout si l'on considère que le mot *Guen-Ran* semble quelquefois désigner une contrée plutôt qu'une ville : *Bath in Wen-Ran*, trouve-t-on dans un texte.

En nous faisant l'histoire des deux juridictions temporelles qui se partageaient Guérande, savoir : la sénéchaussée ducal et le regaire de l'évêque, M. Maître remonte aux origines de la ville.

Le mot *aula*, dans *Aula Quiiriaca* (soit Carheil, soit Piriac, en passant par la forme *Pen Cariacum*), désigne un domaine rural. Pour Guérande, le *Livre des miracles de saint Aubin* (*ix*^e ou *x*^e siècle) emploie le mot *vicus*; ce n'était donc pas un *oppidum*. Donc, pas de fortifications à Guérande au *ix*^e siècle : les Normands s'en emparent sans assaut. La preuve que le lieu était peu habité c'est qu'une donation de 866 est faite dans un champ devant l'église, *in campo ante ecclesiam Wen-Ran*. Il ne restait donc plus rien des fortifications de *Grannona*, qui n'étaient peut-être qu'un rempart de terre, du même genre que celui dont s'entouraient certains monastères et dont l'évêque de Nantes avait environné sa cathédrale, au *ix*^e siècle.

On n'a point trouvé de substructions romaines sous les

murailles mêmes de Guérande. Jean IV, en 1343, y fit creuser des fossés ; il n'y en avait donc point de considérables avant lui, et, en effet, en 1342, Louis d'Espagne s'était emparé facilement de la ville.

Jean IV défendit donc ce point stratégique ; il en prit la garde, mais n'en dépouilla pas l'évêque.

On trouve d'ailleurs, du x^e au xiii^e siècle, une famille féodale, désignée par le nom même de Guérande ; c'est celle des viguiers ou vicomtes du comte de Nantes, qui gouvernaient pour lui la contrée. C'est la seule famille féodale qu'on y trouve : les osts de 1294 n'y mentionnent qu'un seul chevalier, Geoffroi de Guérande. On connaît, avant lui, deux autres personnages dits viguiers de Guérande, un Bernard, viguier, cité en 1066 et 1081, un Rouaud, viguier de Guérande, sous Alain Fergent, etc... Cette famille était peut-être d'origine Normande ; car à l'embouchure de la Loire nous trouvons un Friold de Donges, nom qui paraît bien Normand, ou Germanique, comme celle de la Vilaine était à Bernard de la Roche.

Les ducs ne réclamèrent jamais, sur la ville de Guérande, que la moitié de la voirie et des mesures, Jean V le reconnaît formellement. L'évêque partageait avec le duc dans la ville, seulement, la voirie, les mesures et la police ; mais hors la ville, le duc est seul souverain.

Le temporel des évêques de Nantes à Guérande, semble avoir son origine, comme les *Miniths*, dans des dons pieux, et non point dans le prétendu évêché de Gislard.

M. Person fait observer que cette expression *in campo ante ecclesiam*, dont parle M. Maltre, lui paraît signifier seulement la place de l'Eglise, lieu consacré aux actes solennels et servant encore souvent aux gens du pays pour conclure des affaires et terminer des différends.

M. le vicomte de Calan propose une explication du nom de Guérande. En supposant *Grannona* à Granville, comme plusieurs l'ont prétendu, le mot gaulois *Icoranda* ou *Incoranda*, limite, frontière, (qui a peut-être donné Ingrande) ne se serait-il pas aussi appliqué à Guérande ? Les Bretons surviennent, et ne le comprenant pas, y trouvant d'ailleurs des salines, l'auraient remplacé par deux mots, sonnante à peu près de même et ayant un sens pour eux : *Guen Ran*, la blanche

partie. C'est ainsi que, dans certaine ville, le rue du Trou-à-sable est devenue la rue des Trois Sabres, c'est ainsi que beaucoup de noms de lieu ont été fabriqués, faute de comprendre leur vraie forme et en la remplaçant par une autre présentant des consonnances à peu près semblables : *Corps-Nuds*, Saint-Etienne de Mer Morte, pour *Cornuttum*, *Saint-Stephanus de Mala Morte*, etc...

Dans les autres mots bretons d'ailleurs, *ran a*, non pas le sens de paroisse, mais celui de portion de terre, et aux ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles, les Bretons ne paraissent pas, dans les mots composés, avoir placé l'adjectif avant le substantif.

M. Maître répond que la *Notitia dignitatum* présente deux noms de lieu à peu près semblables, *Grannona* et *Grannono*, avec deux dignitaires différents ; on pourrait donc voir dans l'un Guérande, et dans l'autre Granville.

MM. les abbés Le Huédé et Robert objectent aussi à M. de Calan, le premier le nom d'homme *Guenhaël*, le second le nom de lieu *Guenroc*, dans lequel l'adjectif est mis avant le substantif, et l'on pourrait en trouver bien d'autres dans le même cas.

M. de Calan répond qu'il n'a fait que proposer une explication, et rapproche ensuite la double juridiction des évêques de Nantes et de Vannes sur le territoire guérandais d'une ancienne coutume d'Irlande. Dans cette ile, à une époque reculée, il n'y avait point d'évêque à territoire fixe, mais chaque clan avait son évêque dont la juridiction s'étendait sur tous ses membres, quelque part qu'ils se trouvassent.

Il n'y aurait donc eu, à Guérande, qu'un conflit entre les deux conceptions franque et bretonne de l'évêque, l'évêque Franc considérant son diocèse, l'évêque Breton considérant ses hommes.

Mais tous les hommes à nom breton étaient-ils nécessairement bretons, et ne pourrait-on pas voir dans la mention des deux évêques au bas de certaines chartes, une manière de dater par un double synchronisme ?

M. le Président fait observer que la lutte entre les deux évêques est certaine et que l'on est forcé d'en tenir compte.

M. de Calan ayant émis l'opinion que cette lutte dut cesser après la déposition de Gislard, M. Maître répond qu'elle fut

plus longue et laissa de profondes traces ; d'où le nom de *pays de la Mée*, venant de *meta*, borne, et signifiant pays de limite, pays contesté, pays de marche.

M. *Saint-Maur* demande si le *Grannona* de la *Notitia dignitatum* peut s'appliquer et à Granville et à Guérande. Y a-t-il un ordre logique dans la série des localités mentionnées dans cet ouvrage ?

M. Maître répond que la Notice descend du Nord au Sud, et que l'ordre est logique.

M. le Président est conduit par cet ordre, à reconnaître Blavet dans *Blabia*, et c'est aussi l'opinion de M. de la Monneraye.

Répondant à une objection précédemment émise, M. le Président fait observer que, si on peut trouver quelques Francs portant des noms bretons et réciproquement, ce ne sont que de très rares exceptions. Il a étudié plus de 40 titres, se rapportant à Ruffiac et à Carentoir et il n'y a jamais trouvé que des noms Bretons, tandis que ces noms font absolument défaut dans les actes concernant le pays de Rennes, par exemple.

M. de Calan a rencontré un seigneur du pays nantais, à nom germanique, dont le fils porte un nom breton ; mais c'est, en effet, une exception.

M. de Laigüe a remarqué que des actes concernant Langon, pays de limite, présentent autant de noms francs que de noms bretons.

M. de Calan, à propos de l'intérêt historique que présente, dans les chartes de notre pays, le caractère breton ou franc des noms des parties ou des témoins, engagerait à étudier le nom du patron de chaque diocèse, ce qui pourrait jeter quelque lumière sur les origines de la prédication du christianisme dans les Gaules. Sauf Lyon, dédié à Saint-Jean, il trouve trois groupes principaux de patrons d'évêchés : Saint-Etienne, Notre-Dame, Saint-Pierre. Les deux tiers des évêchés dédiés à Saint-Pierre sont dans l'ouest, entourés d'évêchés à patrons différents. Les évêchés dédiés à Saint-Etienne forment une chaîne, de Toulouse à Meaux, ce qui indique un courant. Les fondateurs du christianisme gallo-romain, en Bretagne, paraissent venus de Poitiers ; ce sont les plus récents. Après

Lyon, les plus anciens diocèses sont dédiés à Saint-Etienne, puis viennent ceux dédiés à la Sainte Vierge.

M. Maître a rencontré de nombreuses superpositions de patrons, ce qui doit rendre très prudent, dans l'étude dont parle M. de Calan. La difficulté est de connaître le premier patron de chaque diocèse.

Paris semble avoir été dédié d'abord à Saint-Etienne, puis à Notre-Dame, de même qu'Arles, aujourd'hui sous le vocable de saint Trophyme qui n'a pas été martyrisé, mais qui a été son premier évêque.

C'est ordinairement dans les faubourgs qu'il faut chercher le premier patron, à cause des persécutions qui éloignaient les chrétiens du centre de la ville. A Nantes, nos plus anciennes églises, Saint-Similien, Saint-Etienne, sont dans les faubourgs. On les élevait sur le tombeau d'un martyr, et c'est dans les faubourgs qu'avaient lieu les exécutions.

M. de Calan signale surtout ce lot des six diocèses de l'Ouest, dédiés à Saint-Pierre.

M. l'abbé Robert objecte que l'on a pu mettre Saint-Pierre à la place de saints locaux, peu authentiques.

M. de Calan pense qu'il faut prendre garde de confondre le patron de la cathédrale avec le patron du diocèse.

M. le Président fait remarquer que ces discussions font honneur à nos travaux. A propos de Guérande, nous sommes amenés à parler de l'origine des diocèses: plus on approfondit les questions et plus elles s'élargissent.

M. le Président donne la parole à M. *André Oheix*, dont le père, M. Robert Oheix, l'un de nos plus anciens confrères, est bien connu des érudits Bretons, et que l'Association voit avec grand plaisir prendre place dans ses rangs.

M. André Oheix débute en effet brillamment dans nos congrès, par une excellente étude historique sur *SS. Friard et Secondel*, cités par Grégoire de Tours, et dont la vie est assez obscure, et sur le culte qui leur est rendu à Besné.

Cette belle monographie paroissiale est écoutée avec beaucoup d'intérêt, et fait partie des mémoires publiés dans le présent volume.



DEUXIÈME SÉANCE

Mardi 29 Août 1899, Séance du soir, à 2 heures et demie

Président : M. AUDREN DE Kerdrel, Sénateur.
Secrétaire : M. de Berthou.

La séance s'ouvre à 2 heures et demie, par un savant mémoire historique de M. le chanoine Guillotin de Corson, sur les *Templiers dans le pays de Guérande* (1).

M. le Président fait ressortir l'importance des nombreux travaux de M. le chanoine Guillotin de Corson qui a tant et si bien écrit sur la Bretagne, ses traditions, ses sanctuaires et ses châteaux, surtout de son *Pouillé de Rennes*, véritable monument historique, et de ses *Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne*, ouvrage appelé à rendre de grands services. M. le chanoine Guillotin de Corson est l'homme indispensable des Congrès bretons. — Que son exemple soit donc toujours proposé pour modèle, et qu'il continue longtemps à nous le donner lui-même.

M. Léon Maître prend ensuite la parole pour faire, avec son talent habituel, l'*Histoire de la collégiale de Guérande* (2).

Il met sous les yeux de l'assemblée le dessin d'une colonne, du ix^e siècle, trouvée dans les substructions de l'église. Ce dessin est dû au talent de M. le Professeur de dessin du Petit Séminaire, ainsi que deux photographies représentant des piliers et des murs enfouis sous le chœur.

M. le Président fait remarquer que si M. Maître n'est pas né en Bretagne, les services qu'il a rendus à notre province

(1) Ce Mémoire est publié *in-extenso* dans le présent volume.

(2) Nous publions ce Mémoire.

par l'ordre admirable qu'il a su mettre dans les archives de sa Chambre des Comptes, et par ses importants travaux d'histoire et archéologie bretonnes, l'ont rendu Breton d'adoption.

De même qu'un membre de l'Institut, après avoir entendu la longue énumération, faite par M. Léopold Delisle, des ouvrages de M. de La Borderie, s'écrie : il y a un homme qui a écrit tout cela, et il n'est pas encore académicien ! de même M. le Président, en considérant l'œuvre scientifique de M. Maitre, ne peut s'empêcher de prévoir que, quelque jour, la savante compagnie lui ouvrira ses portes, récompense enviée d'une laborieuse carrière.

M. l'abbé Robert termine la séance en donnant lecture d'un fort curieux mémoire de M. Aveneau de la Grancière, dont une partie revêt la forme d'une émouvante nouvelle, sur la *Massue sacrée*, sorte de grosse pierre, conservée dans quelques sanctuaires écartés de la Bretagne, et dont l'attouchement passe pour abréger l'agonie des moribonds. Cette massue est quelquefois en bois (1).

La séance est levée à 4 heures et demie.

(1) Nous publions *in-extenso* ce Mémoire.



TROISIÈME SÉANCE

Mercredi, 30 Août 1899, Séance du matin, à 8 heures.

Président : M. AUDREN DE KERDREL.

Secrétaire : M. H. QUILGARS.

M. le Président annonce qu'il a reçu de MM. de La Borderie, de Champagny, du Crest de Villeneuve, de Châteaubriand et Trévédry, des lettres par lesquelles ces MM. s'excusent de ne pouvoir assister au Congrès. Il rappelle en quelques mots les fêtes celtiques qui eurent lieu à Cardiff au mois d'août. L'Association Bretonne était représentée à l'Eisteddfod par MM. Radiguet, Tiercelin, Le Gonidec de Traissan, de l'Estourbeillon.

M. de Laigue donne le compte-rendu des fouilles qu'il a exécutées dans le temple romain d'Allaire, et présente des photographies de l'état actuel du monument.

M. Maître fait remarquer que le temple de Rieux était un temple à taurobole ; celui d'Allaire ne devait pas avoir cette destination. Dans le temple d'Allaire on ne trouve pas de brique, ce qui fait croire que ce monument est antérieur au III^e siècle.

M. de Laigues fait remarquer qu'il y a rencontré des briques, et que le temple est de l'époque de la décadence.

M. Maître, dans son travail sur l'*église de Saint-Filbert* de Grand'lieu, rappelle que dans la Loire-Inférieure, on ne possédait pas d'église antérieure au XI^e siècle ; et qu'en France on n'a pas d'église carolingienne datée.

Pour l'*église de Saint-Filbert* il n'en est pas de même ; un texte et un fait historique permettent de lui assigner une date

certaine. Une charte de Louis le Débonnaire de 819 permit aux moines de Noirmoutiers de s'installer à Saint-Filbert et, en 836, Hermanter écrivit, dans un texte conservé, que l'église était en forme de croix. Le sarcophage contenant le corps de saint Filbert avait été déposé dans l'aile droite. Sa place existe encore dans l'église primitive. Hermanter nous fait assister à toutes les transformations que subit alors l'église, et, d'après ses renseignements, M. Maître nous retrace les modifications opérées dans l'église primitive, la façon dont fut placé le corps du saint de manière à ce qu'il fût facile de le laisser voir aux pèlerins.

Les moines quittèrent Saint-Filbert en 856 et se réfugièrent dans le monastère de Cunault. Pour M. Maître, Saint-Filbert est donc une église carolingienne datée ; et si, comme on a voulu le faire, on la fait descendre à une date postérieure à l'an 1000, on ne saurait expliquer ce monument qui serait en contradiction avec les textes et les règles de l'archéologie carolingienne.

M. Dortel dit que nulle part il n'a vu que le corps de saint Filbert ait été apporté de Noirmoutiers, et demande des explications sur les chapiteaux de marbre trouvés dans l'église.

M. Maître répond que les textes disent formellement que le corps du saint fut transporté sur un brancard ; le sarcophage est bien authentique, et a été reconnu par le P. de la Croix comme datant de l'époque carolingienne. Quant aux chapiteaux ils sont du ^x^e siècle ; quelques-uns remontent à l'époque romaine.

M. Dortel signale la découverte faite dans l'église de Saint-Filbert du tombeau d'un moine nommé Guntharius. La pierre tombale portait une croix avec l'inscription : *Hic requiescit in tumulo Gunthartus nomine monachus et acer qui V id tun obit Dno.*

La séance est levée à 11 heures.



QUATRIÈME SÉANCE

Mercredi 30 Août 1899, Séance du soir, à 2 heures.

Président : M. AUDREN DE KERDREL, Sénateur.

Secrétaire : M. H. QUILGARS.

M. le Président se félicite de voir parmi les assistants à cette séance, MM. Kerviler, président du Congrès; Thédénat, membre de l'Institut; Maxe-Werly, numismate éminent.

M. Le Metgner, au nom de M. de Boceret, lit quelques extraits d'un manuscrit inédit: « *Journal d'un bourgeois de Guérande* », œuvre du baron Morvan de Kerpondarmes, dont la famille se fixa à Guérande au xvii^e siècle. Morvan était alloué à la sénéchaussée de Guérande; et, dans le mémoire qu'il nous a laissé, on retrouve bien le caractère du bourgeois de son époque. Il nous donne de fort curieux renseignements sur la vie quotidienne des habitants de Guérande au milieu du xviii^e siècle, et nous fournit aussi de nombreux et très curieux détails sur les objets usuels: papier à lettre, tourne-broche, etc... et sur leur valeur. Avec lui nous pénétrons dans la vie intime du clergé de Guérande; c'est ainsi qu'il nous cite l'exemple d'une rixe survenue entre le Prévôt de la Collégiale et Julien Guilloré, vicaire perpétuel, qui tous deux se disputaient la préséance dans une procession organisée en vue d'obtenir le beau temps.

M. Kerviler fait remarquer l'importance des livres de raison au point de vue de l'histoire locale, et se félicite des exhumations fréquentes de ces curieux documents.

M. l'abbé Robert lit ensuite un mémoire sur les *États de*

Bretagne tenus à Guérande en 1625 au couvent des Jacobins (1).

M. le Président remercie M. l'abbé Robert, l'un des membres les plus fidèles du Congrès, et signale l'apparition d'un nouveau et excellent livre de l'érudit oratorien sur l'affaire de Quiberon. M. l'abbé Robert, dit-il, a certainement dit le dernier mot sur cette page de notre histoire en compulsant avec une conscience scrupuleuse les documents français et allant jusqu'en Angleterre pour y joindre des pièces de la plus haute importance, ignorées jusqu'à ce jour, et qu'il a publiées le premier.

M. de Calan, dans une agréable causerie, analyse et commente l'histoire de Geoffroy de Monmouth. Il s'applique à mettre en lumière les procédés employés au ^{xii}e siècle pour écrire l'histoire, et comment avec ces procédés, Geoffroy de Monmouth réussit à créer la légende de Conan Mériadec, légende qui fut tenue pour vraie jusqu'à ces dernières années.

M. Kerviler remercie les membres du Congrès de l'honneur qu'ils lui ont fait en lui confiant cette année la présidence de la réunion.

La séance est levée à 6 heures.

(1) Ce Mémoire est inséré *in-extenso* au présent *Bulletin*.



CINQUIÈME SÉANCE

Vendredi 1^{er} Septembre 1899, Séance du matin, à 8 heures et demie.

Président : M. AUDREN DE Kerdrel, Sénateur.

Secrétaire : M. de Calan.

La séance est ouverte à 8 heures et demie.

La parole est donnée à *M. de Berthou*, pour la lecture d'un travail sur la *Chronique de Saint-Brieuc*, le premier essai d'une histoire de notre province entreprise à la fin du xiv^e siècle par un clerc breton, dont M. de Berthou étudie successivement les procédés, les idées, le style, la personne et les manuscrits. Cette excellente étude, où l'on reconnaît un érudit de premier ordre, est insérée en entier dans nos mémoires, et le vœu général est que l'auteur l'augmente encore en lui donnant toute l'ampleur que mérite le sujet traité.

La parole est ensuite donnée à *M. Quilgars* sur l'*Epoque préhistorique à Guérande*. C'est une étude sur les fouilles entreprises par le conférencier aux stations de la Butte des Pierres et de Graë ; elles lui ont livré surtout des silex à contours géométriques.

M. Kerviler demande s'il a été trouvé des pointes de flèches à pédoncule, M. Quilgars répond qu'il n'en a été trouvé qu'une.

M. de Laigue demande si les haches qui ont été trouvées sous le foyer de stations gallo-romaines étaient jetées pêle-mêle ou disposées régulièrement. M. Quilgars répond qu'elles étaient placées régulièrement, et M. Kerviler rappelle que le même fait a été constaté par M. Miln à Carnac. Ces haches, que l'on appelle en Bretagne pierres de tonnerre, et que l'on

a cru formées dans les entrailles du sol par la chute de la foudre, ont été considérées comme des préservatifs contre le tonnerre et placées par suite aux environs du foyer.

M. Guilgars exhibe ensuite divers exemplaires de la faïencerie guérandaise fondée à la fin du xvi^e siècle par des Flamands, continuée par des Italiens, et éteinte au milieu du xvii^e siècle. La faïencerie de Renac, dont l'existence est signalée par les registres paroissiaux, a imité la faïence de Rennes, copiée elle-même sur celle de Guérande.

M. de Laigue lit un mémoire sur la *Bataille de Ballon*. Il pense que le petit monastère de Ballon qui réclamait des droits de tonlieu sur l'Out, n'était pas en Bains, mais plutôt en Peillac. La grande bataille dont la tradition de Bains a gardé le souvenir ne serait donc pas, à son avis, celle de Ballon (1).

M. de Calan estime que la bataille a dû être livrée plutôt sur le territoire de la paroisse de Baulon. Ce territoire est traversé par une voie romaine, et on y a trouvé un ensemble de fortifications de l'époque franco-bretonne, décrites par M. de Bréhier dans la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, tome XI, pp. 136 et suiv., et dans l'Association bretonne, année 1886, pp. 61 et suiv. On sait de plus que les princes bretons du ix^e siècle habitaient fréquemment cette région. Il ne faudrait donc pas dire que Charles le Chauve n'avait rien à faire en ce pays, et que Vannes était son unique objectif. Deux ans plus tôt, le comte de Nantes avait battu Erispoé près de Messac. En 845, Charles le Chauve a essayé de pousser plus loin dans la même direction, vers l'une des places d'armes des Bretons, en avant de la grande forêt centrale. Enfin, on ne s'expliquerait pas, si le roi des Francs avait été battu aux environs de Redon, qu'il ait opéré sa retraite sur le Mans et non sur Angers.

La séance est levée à 10 heures et demie.

(1) Ce mémoire, sur une question si controversée, prend place *in-extenso* dans le Bulletin du Congrès.

SIXIÈME SÉANCE

Vendredi 1^{er} Septembre, Séance du soir, à 2 heures.

Président : M. AUDREN DE KERDREL, Sénateur.

Secrétaire : M. H. QUILGARS.

M. le Président avec une émotion partagée par tous les assistants, annonce la mort de M. de Keranflec'h, et prononce son éloge funèbre. Il rappelle que M. de Keranflec'h a le premier signalé les sépultures bretonnes de l'époque carolingienne, et que le premier il a décrit et expliqué ces monuments connus sous le nom de lec'hs.

Le souvenir de ces travaux si importants, et la personnalité sympathique de M. de Keranflec'h feront toujours dans l'Association bretonne, conserver le souvenir de cet excellent confrère si foncièrement sympathique à tous.

M. de Latguc signale le timbre de l'église de Guérande. Les vieilles cloches, dit-il, rappellent toutes les phases de la vie humaine. Le vieux timbre de Guérande date de 1642. L'inscription qu'il présente est accompagnée des armes de la ville, des Kermeno, des Le Pennec. Jean de Kermeno, prévôt de la Collégiale, appartenait à une famille Vannetaise; il est représenté sur le tableau des chanoines placé dans la collégiale de Guérande.

M. Dortel, avec infiniment de charme et d'esprit, donne le compte-rendu de l'excursion. Ce travail sera inséré dans le bulletin.

M. de l'Estourbetillon dans une intéressante causerie résume la « *Correspondance de quelques personnages de la cour de Louis XIV et celle de Louis XV avec plusieurs membres de la famille Le Sénéchal de Carcado* », Cette correspondance

forme une collection de lettres autographes de Le Tellier, Fabert, Colbert, Chamillard, Pontchartrain, Louis d'Orléans, d'Argenson, de Belle-Isle, de Montmorency, etc... Ces lettres donnent des détails sur les campagnes de 1743 et 1746, et les noms des signataires en montrent tout l'intérêt.

La famille de Carcado était un ramage de la maison de Rohan.

M. de l'Estourbeillon donne lecture de quelques lettres. L'une rappelle les services rendus par les Carcado au roi. Le régiment de Brest fut créé pour récompenser ces services. Une autre plus intime, rappelle l'envoi de beurre de Bretagne à la cour.

Ce détail culinaire, qui prouve la vieille réputation de ce produit breton, se retrouve souvent dans les correspondances du temps passé, et montre que cette politesse se faisait souvent aux gens de cour. Une lettre du Maréchal de Balincourt parle de ses projets pour la campagne de 1746. Une autre donne des détails sur la réception d'un chevalier de Saint-Louis, etc...

M. le Président félicite M. de l'Estourbeillon des heureuses chances qui lui ont permis de fouiller les archives de tant de châteaux et de la sagacité avec laquelle il a su en extraire tous les trésors qu'elles contenaient.

La séance est levée à 6 heures.



SEPTIÈME SÉANCE

Samedi 2 Septembre 1899, Séance du matin, à 8 heures.

Président : M. AUDREN DE KERDREL, Sénateur.

Secrétaire : M. H. QUILGARS.

M. l'abbé Robert donne lecture d'un travail de M. Trévédy sur *Le Connétable de Richemond* et sur l'excellence du projet de lui élever une statue à Vannes (1).

M. le Président a été, dit-il, chargé par le maire de Vannes de voir la maquette de la statue. Une souscription est ouverte pour achever ce travail.

M. de Calan retrace la lutte de César contre les Vénètes. Il rappelle les origines de la guerre des Gaules et développe sur cette première époque de notre histoire des aperçus tout nouveaux, qu'il détaille avec son habituelle facilité.

M. du Cleuziou lit son rapport sur le breton dans le Finistère (2).

M. le Président donne quelques détails sur la croisade faite en faveur de la conservation du breton et rappelle à ce sujet que le breton est parlé autour de Guérande par plus de 2.500 personnes. A Penestin, le breton a disparu à la fin du XVIII^e siècle. A Guérande, il n'y a pas de patois, parce que le breton a disparu à une époque où le français était parlé tel qu'il l'est aujourd'hui.

M. de l'Estourbeillon croit que le breton a disparu de Guérande dans la première moitié du XVI^e siècle. Un acte de 1538 contient des mots bretons mêlés au français. Il insiste

(1) Ce travail de notre fidèle collègue est inséré au *Bulletin*.

(2) Ce travail est inséré au *Bulletin*.

sur la nécessité de travailler à la conservation de cette langue et engage tous ceux qui assistent à la séance, et dont l'influence pourrait être écoutée, à nous aider dans cette croisade nationale. On devrait imiter en Bretagne ce qui se passe maintenant en Provence et au pays de Galles. Chacun se met en devoir d'apprendre la langue nationale, aussi le gallois gagne-t-il du terrain tous les jours. Malheureusement le clergé, sur lequel on devrait s'appuyer pour la propagation du breton, se montre très souvent hostile à cette langue. Il y a lieu de s'étonner de cette inconscience de ses véritables intérêts.

M. l'abbé Robert fait remarquer que pour *M. Loth*, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, la meilleure manière d'apprendre le breton est de faire apprendre aux enfants le catéchisme en cette langue.

M. Kerriler cite des paroisses bretonnes où l'on envoie des prêtres opposés à la propagation du breton. Saint-Nazaire, qui renferme nombre d'ouvriers bretons, devrait avoir un prêtre parlant cette langue !

M. le chanoine Bouyer dit que chaque année les bretons de Nantes ont des rétraites pascales, données par des prêtres bretons. Mgr Fournier avait même projeté de fonder une paroisse bretonne, et cette idée n'a pas dû être abandonnée.

Sur la proposition de *M. de l'Estourbeillon*, on vote à l'unanimité les vœux suivants :

1° Que dans les villes où se trouvent des colonies bretonnes, un ou plusieurs prêtres leur soient attachés et puissent pourvoir à leurs besoins religieux par des exercices et des sermons en breton.

2° Que dans les diocèses de Vannes et de Saint-Brieuc il ne soit pas nommé d'ecclésiastiques d'origine galloise dans les paroisses bretonnantes.

La séance est levée à 11 heures.

HUITIÈME ET DERNIÈRE SÉANCE

Samedi 2 Septembre 1899, Séance de l'après-midi, à 2 heures.

Président : M. AUDREN DE KERDREL, Sénateur.

Secrétaire : M. l'abbé ROBERT.

M. Audren de Kerdrel, directeur général de l'Association, préside, assisté de M. le Maire de Guérande et de M. René Kerviler, président du Congrès.

M. le comte de Laigue lit un très intéressant mémoire concernant le *Journal d'un bourgeois breton*. M. de Kerdrel constate que la biographie de ce bourgeois, du nom de Legall, ne figure pas dans le travail de Levot. C'est donc une lacune comblée par M. de Laigue. Après avoir félicité le conférencier, M. le Président est heureux de constater que M. de Laigue est un de ces jeunes qui consolent l'Association des pertes qu'elle fait de ses anciens (1).

M. Le Chauff fait un rapport très applaudi sur les familles, les plus méritantes des cultivateurs et des paludiers (2).

Cette longue liste, dit M. de Kerdrel, est un véritable armorial ; il n'est pas de noblesse plus belle que celle de ces gens modestes qui, s'ils étaient fiers, pourraient regarder les hauts seigneurs de la finance.

M. de Kerdrel rappelle qu'il avait demandé la croix de la Légion d'honneur pour M. Leguennec qui a 101 ans de service : « c'est un Montmorency du peuple ! »

(1) Ce curieux travail prend place dans nos Mémoires publiés.

(2) Voir *Bulletin agricole*.

M. le Maire de Guérande prend la parole pour remercier l'Association Bretonne et son vénérable Directeur général (1).

M. Anthyme Ménard, député de la Loire-Inférieure, dans une charmante allocution rappelle les souvenirs du Congrès de Savenay (2). Et M. de Kerdrel, très ému par ces souvenirs lointains, se déclare incapable de répondre, car, dit-il, la vieillesse est faible lorsqu'il faut exprimer des sentiments forts. A Savenay, ajoute-t-il, nous trouvâmes un charmant enfant, M. Anthyme Ménard ; il avait un père sympathique, avocat distingué, qui donna à l'Association Bretonne, à Savenay, une hospitalité qu'on ne peut oublier.

On procède à la distribution des prix aux cultivateurs et aux paludiers dont quelques-uns ont revêtu l'original costume traditionnel. Aux applaudissements de l'assemblée, M. de Kerdrel embrasse le premier lauréat.

M. Paul de Berthou, avec son talent artistique et littéraire, rend compte de l'excursion archéologique dans la ville de Guérande (3).

M. René Kerviler, président du Congrès, résume dans un discours très applaudi les travaux du Congrès (4).

Enfin M. Audren de Kerdrel prononce les adieux. Il s'excuse de les faire en peu de mots, ayant, dit-il, perdu l'habitude de parler à la tribune, où il a laissé la place à M. Le Cour-Grandmaison. « J'ai d'ailleurs une excuse de ne pas parler, « c'est d'avoir beaucoup parlé sur tout ce qu'ont traité les « orateurs. Je ne puis cependant pas me soustraire à l'obligation pénible de faire mes adieux. Je voudrais rester à « Guérande où nous avons trouvé un maire, un curé, un « auditoire charmants ; ma reconnaissance va spécialement « aux dames nombreuses auxquelles nous avons servi quelquefois des mets durs à digérer... Si nous pouvions revenir « un jour à Guérande !... Quant à moi, je suis trop vieux. Au « moins, pour que la séparation ne soit pas complète, que « quelques Guérandais viennent représenter leurs concitoyens « dans la ville du Finistère où nous irons l'an prochain.... »

(1) Voir aux *Mémoires*.

(2) *Ibid.*

(3) Voir *Mémoires*.

(4) *Ibid.*

Après ces paroles émues, les dernières qu'il devait prononcer à l'Association Bretonne, M. le Directeur général déclare le Congrès clos.

En inscrivant ces dernières paroles de notre bien-aimé Directeur, nous devons consigner ici avec une émotion profonde, la perte irréparable qu'a fait l'Association Bretonne, et le souvenir ineffaçable que tous ses membres conserveront toujours de ce brillant orateur, de ce président incomparable, si gracieux pour tous, et du charme infini qu'il savait donner à toutes nos réunions !

MÉMOIRES

LA
MASSUE SACRÉE
ou
ER MAËL BENIGUET

Les coutumes, les antiques usages de la vieille Bretagne disparaissent ; il est temps de les recueillir. Mais il ne faut pas encore jeter le cri d'alarme : non, si elles s'en vont, ces vénérables traditions du passé léguées par les ancêtres, elles le font peu à peu, à contre-cœur, poussées par le fouet souvent brutal de notre civilisation fin de siècle et de progrès ! Et, quant aux primordiales, déjà tombées en désuétude depuis un certain temps, elles ne se sont pas évanouies sans laisser derrière elles une longue traînée lumineuse qui, à époques fixes, brille encore d'un vif éclat.

Ne voit-on pas encore tous les jours, pendant les longues soirées d'hiver, quand le vent du nord-ouest fait rage au dehors, quand du creux de la Bretagne on entend les lames déferler sourdement sur les roches du Pouldu, le *tad-couh* (1), au coin de l'âtre, assis sur un banc de bois au dos droit, courbé, les coudes sur les genoux, tenant dans sa main gauche sa petite pipe courte en terre rouge, et de la droite son bâton noueux, à la lueur fumeuse de la chandelle de résine maintenue, dans la cheminée, par une pince de fer, ne le voit-on pas encore, disons-nous, raconter à ses enfants, à ses petits-enfants, à tous ceux qui sont là, garçons et filles, faisant cercle autour du feu, ce qu'il a vu autrefois, dans sa

(1) Grand-père.

jeunesse, ou ce qu'il a lui-même entendu dire à son *tad-couh* ? C'est ainsi que se perpétuent, que se perpétueront toujours, malgré notre civilisation fin de siècle et de progrès, les mœurs des ancêtres, les traditions d'autrefois, autre religion également sainte.

Il y a soixante ans environ, c'était vers la mi-novembre, à dix heures du soir, le village de Poulharff, de la paroisse de Malguénac (1), semblait déjà profondément endormi. Pas un bruit ne venait troubler le grand calme de la nuit ; à la violente tempête qui avait fait rage tout le jour, avait succédé l'accalmie et, faiblement éclairés par la lune à son déclin, on ne voyait aux cieux que quelques nuages qui couraient bas et grisâtres, et d'où perçait par instant la lueur vive des étoiles.

Si on n'entendait aucun bruit au dehors, tous ne dormaient pourtant pas au village de Poulharff. Dans la grande ferme, le feu de l'âtre n'était pas encore éteint, et chacun se pressait, frileux, autour du foyer, les vêtements encore trempés des rafales de la journée. Les garçons épluchaient le chanvre ou tissaient les tresses pour faire leurs chapeaux de paille. Les filles filaient. Tous écoutaient la grand'mère qui, assise en un coin, sur une bûche de chêne, tournait son fuseau et parlait de son vieux voisin, le compagnon de ses jeux d'enfance, âgé de 85 ans, et paralysé depuis plus de dix ans, en ce moment bien plus mal.

— Oh ! mes enfants, disait-elle, mieux vaut cent fois mourir et aller, le cœur pur, dans le saint Paradis de Jésus que de rester pendant aussi longtemps impotent. Mathô Talen est de mon âge, et je me trouve, moi qui suis, par la sainte volonté de Dieu, bien portante, assez vieille pour mourir. — Ah ! grand Dieu, pourquoi rester si longtemps sur la terre pour voir ainsi tout changé ; cela nous fait mal au cœur à nous autres vieux. Ah ! oui, mes enfants, croyez-moi, autrefois les granges étaient plus remplies, l'automne donnait des récoltes plus abondantes ; oui, allez, il y a grand changement dans les temps, dans les hommes, dans les coutumes, on ne s'aime même plus comme on s'aimait au temps de ma jeunesse.

(1) Canton de Cléguérec, arrondissement de Pontivy (Morbihan).

Mais, à ce dernier propos, la brune Marie-Jeanne, en l'entendant, sourit, et sur Yvan Le Jossic jeta, en rougissant, un regard plus tendre.

La vieille n'avait pas encore cessé de parler, et voilà que, tout à coup, on entendit retentir dans le calme de la nuit, le houhoulement lugubre de la chouette, auquel répondit le hurlement plaintif du chien. Au même instant, un sourd craquement s'échappa d'un vieux meuble. Tous tressaillirent, se turent et se pressèrent. La vieille, l'échine en deux, sa main ridée à hauteur de son visage momifié, jetant un regard furtif dans les coins sombres de la maison, presque bas, leur dit quelques instants après : « Vous avez tous entendu ? — Je m'en doutais ; mais, ce sera une délivrance pour lui. »

— *Mam-gouh ! Mam-gouh !* s'écria une fillette aux cheveux dorés, oh ! là-bas, tenez, ne voyez-vous pas venir une chandelle ?

Tous se levèrent, et peureusement regardèrent par l'étroite fenêtre. En effet, ils virent une faible lueur qui, doucement dans la nuit, se dirigeait de leur côté. Apeurées, les femmes se blottissant toutes, se signèrent ; les hommes, oppressés, attendirent. Et la *Mam-gouh*, toujours assise en son coin, disait, avec sa sérénité de vieille qui attend son heure : « Serait-ce déjà fait ? » — Bientôt, on entendit saboter lourdement sur le sol rocheux ; la lueur approchait toujours, et, peu après, la porte fermée fut heurtée violemment.

— *Piw-zou azé ?* Qui est là ? fit d'une voix angoissée le fils de la maison.

— *Mé-é.* — C'est moi. *Diguéoret en nor.* — Ouvrez la porte.

Tous avaient reconnu la voix du fils de Mathô Talen, le vieux paralytique moribond. La clef rouillée grinça dans la serrure ; la porte s'ouvrit.

— Par la grâce de Dieu, ayez pitié de nous, notre vieux père se meurt et il ne peut mourir. Le recteur, avant la nuit, lui a donné l'Extrême-Onction et, depuis, son état ne s'est nullement amélioré. Après ce que j'ai entendu de mes oreilles et ce que j'ai vu de mes yeux, il n'en reviendra point. Pas plus tard que hier soir, j'entendis très distinctement le son des petites cloches, je vis venir une charotte couverte d'un drap blanc, et je reconnus bien nos bœufs. Les cheveux se dressèrent de frayeur sur ma tête, mes genoux s'entre-choquaient,

mes jambes tremblèrent ; maintenant même, quand je songe à ce que j'ai vu, mon pauvre cœur bat dans ma poitrine, et ma langue est glacée. — Oh ! oui, je vous le dis, il n'a déjà plus que la couleur de la terre. Que quelques-uns d'entre vous aient la charité de courir jusqu'à *Loc-Meltro* chercher le *Maël beniquet*, *tad-gouh* le demande ; ses souffrances sont atroces, son agonie affreuse, et il ne peut mourir ! Dans l'autre monde, il vous rendra cela...

Tous se regardèrent paralysés par la frayeur. Courir par cette nuit noire jusqu'à *Loc-Meltro* ! Ils se taisaient, leurs membres tremblaient sous leurs vêtements de toiles grossières.

Mais, du coin où elle était assise, la vieille s'appuyant de ses mains, s'était péniblement levée, et, regardant son fils aîné et son gendre de ses yeux courroucés, tous deux, hommes d'âge mûr : « Eh ! vous autres, qu'attendez-vous ?... que n'êtes-vous déjà partis ? *Ma Doué* ! par crainte des ombres de la nuit me laisseront-ils ainsi dans les affres de la mort ? Allez, car bientôt ce sera mon tour. Le démon ne peut rien contre deux bons chrétiens ! » Elle n'avait pas achevé que déjà les deux hommes, relevant la tête, secouèrent leurs longs cheveux, se couvrirent de leurs chapeaux à larges bords et, prenant leur bâton, sortirent.

Ils se hâtaient, muets, frissonnants, fouillant l'ombre de leurs yeux perçants. Marchant côte à côte dans le chemin creux et noir, il fallait bien que l'un d'eux précédât l'autre dans le sentier étroit du bois ou de la lande. Et, vivement, le dernier tournait de temps en temps la tête en arrière.

Le village de *Loc-Meltro* est à près d'une lieue de celui de *Poulharff*, mais, cette nuit-là, malgré les collines aux pentes abruptes, les vallées profondes, les ruisseaux et les bois qu'ils avaient à traverser, ils ne mirent guère plus d'une demi-heure à arriver au terme de leur course.

Ils s'arrêtèrent devant une maison basse, toute bâtie en pierres énormes de granit, et couverte en chaume. Elle était presque à l'entrée du village, très grand, et séparée du cimetière et de l'église par le chemin. Tous deux, au même moment, heurtèrent de leur bâton la porte de chêne.

— Ouvrez la porte par pitié pour un pauvre vieux chrétien

qui ne peut mourir, s'écrièrent-ils d'une même voix sourde et plaintive.

— On va ; je descends en bas (1), glapit une voix enrouée qui semblait sortir d'outre-tombe.

L'homme était, en effet, enfoui entre deux couettes de balle dans son lit clos. Quelques minutes s'écoulèrent qui parurent longues aux deux beaux-frères de Poulharff. Et bientôt, un petit homme d'une maigreur extrême, la chemise ouverte, laissant voir sa poitrine velue et décharnée, la culotte mal assujettie sur ses hanches plates, vint ouvrir la porte, la chandelle de résine à la main, les yeux soupçonneux et ombragés de sourcils broussailleux. C'était le bedeau de la chapelle, et il était en même temps tisserand. De père en fils, dans sa famille, on exerçait ces deux métiers (2). C'était lui qui avait la garde du *Maël beniguet*, et qui, malgré ses membres frêles, creusait les tombes, disposait les ossements dans le reliquaire, entretenait les vieux saints de bois et balayait l'église.

Il tenait à la main une lourde clef, celle de la chapelle, et, en deux enjambées, franchissant le chemin, se signant, il pénétra dans le cimetière, suivi des deux hommes de Poulharff. Tous trois entrèrent dans l'église dont le retentissement sonore de leurs lourds sabots éveilla les échos. Fléchissant le genou, ils pénétrèrent dans le chœur, et, par une porte, au fond, dans la sacristie. Là le bedeau ouvrit un vieux placard, tira un tiroir, fit jouer un ressort, et, plongeant ses deux mains dans un petit réduit ménagé dans la muraille, en retira une lourde pierre sphérique qui, à la lueur incertaine de la chandelle que tenait le fils de Poulharff, paraissait toute maculée de taches rougeâtres. Il la tint précieusement serrée dans ses mains, prenant mille précautions pour ne pas la heurter et, doucement, la remit au plus vieux qui, au contact de ce mystérieux fardeau, fut secoué d'un long frisson.

— Allez maintenant, que Dieu et Notre-Dame vous aient en leur sainte garde. Demain, quand notre *Maël beniguet* aura soulagé du poids de la vie le vieux Talen, vous le rapporterez, n'est-ce pas ?

(1) On dit *descendre en bas* en breton lorsqu'on veut dire je me lève.

(2) Même encore aujourd'hui.

Ils n'avaient pas été longs à venir, le fils et le gendre de la vieille, mais ils furent encore plus prompts à retourner à Poulharff. De temps en temps ils se passaient le précieux fardeau et, toujours, se signant avant, ils se mouillaient les doigts à leur lèvre. Une sueur glacée coulait sur leur corps, ils allaient, le souffle court, sans dire un mot.

Enfin ils arrivèrent à la pauvre maison du vieux Mathô Talen, où déjà tous ceux de la ferme, située à 800 mètres plus loin, étaient réunis. Un bâton à la main, la vieille grand'mère, courbée, voulut les accompagner, s'appuyant de temps en temps sur le bras robuste de sa fille aînée. Seuls, sont restés à la maison, Marie-Jeanne, la jolie brune, et Yvan Le Jossic, son fiancé.

Il était temps qu'ils revinssent, les deux hommes de Poulharff, car la pluie recommençait à tomber et, du nord-ouest accouraient, poussés par la rafale, de gros nuages noirs. L'obscurité était maintenant complète, opaque au dehors.

Etendu, tout de son long, sur son lit, recouvert seulement d'un drap, trop lourd encore, d'où percent ses membres décharnés, Mathô Talen, les bras tendus, les mains ouvertes, semble éloigner quelques monstres fantastiques. Ses yeux, vitreux, sont sanglants, sortis de leurs orbites. Il pousse des gémissements effrayants, lamentables et, de temps en temps, d'une voix caverneuse, il demande le *Maël beniguet*.

Mais déjà la vieille grand'mère s'est emparée de la pierre mystérieuse, et, branlante, ployant presque sous le poids, elle se dirige vers le moribond. Mais elle n'est point encore près de lui, il lui faut, non sans peine, monter sur le banc et, là, se dresser sur ses jambes tremblantes. Elle ne faiblit point, serrant sur sa poitrine osseuse son lourd fardeau. Ses yeux brillent maintenant d'un éclat mystérieux ; de sa main droite, restée libre, elle se signe trois fois, puis prenant la pierre, l'élève de ses deux bras, la brandissant au-dessus de sa tête.

Tous, hommes, femmes et enfants qui, au bas du lit, sont là réunis, frissonnent, claquent des dents.

La tempête au dehors est toute déchainée, la nature entière se révolte, se heurte et se choque dans de sourds gémissements. Seules, les lueurs indécises d'une chandelle de résine,

d'un falot et du feu qui s'éteint dans l'âtre, éclairent cette scène.

— Mathô Talen, s'écrie tout d'un coup la vieille d'une voix forte et chevrotante, une dernière fois remets ton âme à Dieu, car voilà celle qui va te délivrer des affres de la mort et t'enlever le poids de la vie.

Puis, trempant le rameau bénit dans l'eau sainte, elle lui en touche le bout des doigts.

A cet appel, les yeux du moribond s'animent ; pour un instant la raison semble reprendre son esprit, il ramène son bras droit et, lentement, fait le signe de la croix.

Tous tombent à genoux, palpitants.

Au même instant, la tempête fait rage et ébranle la maison tout entière. Alors la vieille, baissant peu à peu ses deux mains chargées jusqu'au dessus de la tête de Mathô Talen, posa doucement sur son front la pierre mystérieuse, la maintenant de sa main gauche. Puis, élevant encore la droite, les yeux éclairés d'un feu sombre, ressemblant ainsi à une prêtresse antique, elle s'écria d'une voix aiguë, perçant les fureurs de l'ouragan : « Par la sainte Trinité, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, grâce au *Maël beniguet* de saint Meltro, délivrance des vieillards, repose en paix, Mathô Talen, car tu as bien vécu. »

A peine avait-elle achevé, que le vieux Talen tendit sa poitrine dans un suprême effort, raidit ses pauvres jambes et exhala son âme, en disant d'une voix qui déjà n'avait plus rien d'humain : « *Hou trugairéquat, ma Doué*. Grand merci, mon Dieu. »

Et pendant ce temps-là, Yvan Le Jossic, le solide gars, et Marie-Joanne, la brunette, se disaient mille doux propos d'amour, la sempiternelle chanson qui fait vivre l'humanité tout entière.

Ce fut ainsi que mourut, en 1830 et quelques, Mathô Talen, de Poulharff (1).

Et maintenant, nous dira-t-on, qu'est-ce que le *Maël beniguet* ? — On nous pardonnera, nous osons l'espérer, ce récit

(1) Récit recueilli dans le pays de Malguénac et Guern.

qui, du reste, montre suffisamment la destination de cet instrument mystérieux. Ne fait-il pas songer au temps où l'on tuait les gens trop faibles pour se suffire, et n'est-ce pas là un usage que l'on retrouve dans tous les pays demeurés complètement sauvages ? Oui, sans aucun doute. — Aussi, en Bretagne où les coutumes anciennes, nous l'avons déjà dit, se conservent si bien, ne sommes-nous pas, nous autres bretons, particulièrement bien situés pour étudier les questions préhistoriques ? Et c'est ainsi que nous avons retrouvé, principalement dans la région morbihannaise et dans le sud-ouest du département des Côtes-du-Nord, une réminiscence des temps les plus reculés. On montre encore, conservées dans quelques chapelles, des *massues*, soit en bois, véritables maillets, évidemment renouvelés dans le cours des siècles pour le besoin de la cause, soit en pierre, qui autrefois — on ne se souvient plus quand, bien entendu — servaient sans façon à assommer les vieillards, les impotents, en un mot les bouches inutiles, et qui, il n'y a pas encore un grand nombre d'années, étaient — anodin souvenir du passé — simplement appliquées sur la tête des agonisants, pour leur éviter les affres de la mort, une simple application de cette massue sacrée ayant la vertu mystérieuse de la provoquer, comme l'indique notre récit.

Mais, nous fera-t-on observer, comment se fait-il qu'un instrument de cette nature, rappelant, à coup sûr, l'un des pires usages de l'antiquité païenne de notre Armorique, soit conservé dans les chapelles, et que l'Eglise, au lieu de le condamner, sembla, à un moment donné, en respecter l'usage ?

La réponse sera des plus simples. Pendant l'occupation romaine, malgré les vexations de toutes sortes, la religion druidique survécut à toutes les mythologies romaines. Les temples, voués au polythéisme romain, découverts en Armorique, sont très rares et font exception. Seul, le christianisme devait, par la patience et la grande tolérance des moines et des évêques, gagner le cœur des Armoricains. Du reste, les saints bretons portent tous des noms celtiques. Ils surent ménager les vieilles croyances avec la nouvelle, et nous savons, d'après les anciens chroniqueurs, que ces premiers

apôtres consacrèrent le *peulvan* des ancêtres : ils plantèrent la croix sur le *menhir*, et bénirent les fontaines, les colliers-talismans ou *gougad-pateranneu* (1). N'est-il pas permis de penser que la redoutable massue fut, à son tour, bénite et réduite au rôle bénin que nous lui voyons presque de nos jours ?

Il est vrai que, dans la suite, les décrets des Conciles, depuis celui d'Arles, en 452, jusqu'au x^e siècle, et même plus tard, condamnèrent le culte des pierres, des arbres, des fontaines et autres superstitions ; mais nous savons que le respect pour les pierres, les antiques usages, résistèrent aux interdictions réitérées, et que, de guerre lasse, à l'exemple des premiers moines, l'Eglise bénit de nouveau les antiques fontaines païennes ; que des sanctuaires dédiés à des saints furent élevés aux mêmes endroits où se pratiquait le culte païen ; que des croix furent gravées sur les *menhirs* pour ne plus en être effacées ; que les colliers-talismans des ancêtres et enfin, très probablement, le terrible *Maël beniguet*, furent définitivement consacrés par les prières de l'Eglise.

Et voilà comment nos antiques sanctuaires des campagnes bretonnes sont devenus tutélaires, les uns d'*anciennes pierres*, objets d'un culte dont l'origine païenne n'est pas douteuse ; les autres, de *colliers-talismans*, de *Maël beniguet*, tous de provenance similaire, et placés sous la protection d'un saint, l'Eglise ayant consacré, par une bénédiction spéciale, ces vénérables souvenirs du primordial passé, regardés comme sacrés par les descendants des peuples primitifs de l'Armorique, et dont le culte, enraciné chez ces fils des Celtes, comme le chêne dans le granit, fut ainsi détourné de son origine païenne au profit de l'honneur rendu au vrai Dieu.

Nous indiquerons maintenant les quelques endroits où nous avons retrouvé des *Maël beniguet*. Nous n'avons pas la prétention de citer tous les lieux où ils se rencontrent encore, estimant qu'une nomenclature de tous les endroits conservant

(1) AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, *Les parures préhistoriques et antiques en grains d'enfilage et les Colliers-talismans celto-armoricains*. Paris, Ernest Leroux.

ou ayant gardé la terrible massue, n'apprendrait rien de nouveau. Qu'il nous suffise de dire que le *Maël beniguet* est à peu près partout connu dans le Morbihan.

Dans notre récit, nous avons cité *Loc-Meltro*, nous commencerons donc par parler de ce lieu détenteur d'un *Maël beniguet*, renommé et très connu.

Loc-Meltro, lieu de Meltro, de saint Meltro, est l'un des plus grands et des plus anciens villages de la paroisse de Guern, et à une lieue et demie environ, à peu près au nord-ouest du clocher de cette paroisse. La belle voie romaine de Vannes à Carhaix passe à 600 mètres au sud, près du village de Talhouët. Du reste, le prépositif *Loc* indique, semble-t-il, le passage des romains ou tout au moins celui de leur civilisation. Est-ce à dire que le village n'existait pas avant eux ? Certes non. D'abord, d'après la légende, le village était un bourg important portant le nom de *Mons*, et de plus, d'antiques vestiges d'une occupation antérieure attestent le contraire. En effet, on remarque là deux cônes en pierre de granit ou petits menhirs *très soigneusement taillés*, situés tous les deux dans le cimetière entourant la chapelle. Nous sommes donc bien là en présence non de *lerc'hs*, mais de *menhirs* (1), le caractère du *lerc'h* étant d'être taillé, c'est vrai, mais tout différent à ces deux cônes.

Le cimetière se compose d'une trentaine de dalles de granit, toutes placées au midi de l'église et orientées de l'est à l'ouest. Ce sont les tombes des ancêtres des familles environnantes, et elles reçoivent encore la dépouille des descendants. Un calvaire de granit s'élève au milieu de ce petit champ de repos, dont les murs sont baignés au midi par les eaux vives de la fontaine de saint Meltro.

Adossé au mur nord de la chapelle, près de l'entrée princi-

(1) Le plus petit se trouve à quelques pas de la porte principale de l'église, c'est-à-dire à l'ouest. Il mesure 1^m, 65 au-dessus du sol. On dit qu'il en a autant dans le sol. Il a 0^m, 60 de diamètre. L'autre, le plus grand, est situé à 20 mètres au nord-ouest du petit, à l'entrée du cimetière ; la base est taillée de forme octogone, puis, soigneusement poli, de forme ellipsoïde, il s'effile légèrement en poudingue. Exactement élevé de 2^m, 65 au-dessus du sol, il a 2^m, 05 de diamètre environ. Il y avait autrefois, dit-on, une autre pierre semblable, mais elle est disparue.

pale ouest, le reliquaire s'enfonce à 1 mètre 50 environ en terre, et, au fond, gisent, pêle-mêle, des ossements, tandis que des têtes, posées sur des gradins de pierre, luisent blanches et grimaçantes aux rayons du soleil couchant. Tout au fond, le dos collé au mur, s'alignent, antiques témoins de la foi des siècles passés, les vieux saints, aux physionomies sereines, taillés dans le cœur de chêne, et vermoulus par les ans. Ils sont là cinq à six saints Meltro qui autrefois bénissaient, du haut de leur niche dans la chapelle, la foule accourue les jours de pardons (1).

Saint Meltro est un saint évêque. On raconte une légende très curieuse sur son compte et se rattachant à la fondation de la chapelle, mais cela augmenterait sensiblement notre mémoire, déjà beaucoup trop long (2).

Quant à la chapelle, elle n'offre absolument rien d'intéressant. Elle a été reconstruite en partie, il y a 35 ans environ, en forme de croix latine. Les fenêtres sont de style ogival (3).

Maintenant, tout en nous excusant de nous être quelque peu éloigné de notre sujet, revenons au *Maël beniguet* de Loc-Meltro, conservé, nous l'avons vu par le récit, dans la sacristie de la chapelle. Qu'on se figure un boulet en pierre de granit fin, légèrement sphérique, ayant exactement 0^m, 42 centimètres de circonférence, recouvert d'une patine rougeâtre foncée. Et maintenant qu'on juge de l'effet que peut produire, sur le cerveau d'un pauvre moribond, un vénérable objet d'un tel poids !

Nous aurons terminé avec le *Maël beniguet* de Loc Meltro quand nous aurons ajouté que ce serait provoquer, dit-on,

(1) Le grand pardon est le deuxième dimanche de juillet ; le petit, le deuxième dimanche de janvier.

(2) On chante encore un cantique retraçant son histoire.

(3) D'après la légende, la fondation de la chapelle remonte à l'époque de saint Meltro.

Les saints de la chapelle, — *saint Meltro, saint Sébastien, saint Yves, saint Jean, sainte Marguerite*, — tous en bois, sont sans intérêt ; seule, une statue de la Vierge assise, donnant le sein à l'Enfant-Jésus, posé sur son genou droit, a un certain cachet d'originalité naïve. Elle est ramassée dans une petite boîte ouvree, et date, ainsi que la boîte, comme du reste toutes les autres statues,

les pires calamités que de soustraire le redoutable instrument de son lieu de dépôt (1).

En la paroisse de Guénin, au milieu de la vaste plaine qui compose la partie orientale de cette commune, s'élève la montagne de *Mané-Guen*, le Mont-Blanc du pays (2), contournée par la voie romaine de Rennes à Carhaix, surmontée de deux mamelons coniques, au sommet de l'un desquels est une petite chapelle placée sous l'invocation de l'archange saint Michel. Sur le versant oriental de la montagne se trouve une autre chapelle dédiée à la Vierge, sous le nom de Notre-Dame du *Mané-Guen*. Ce lieu fut, d'après la légende, consacré aux mystères du druidisme, dont les souvenirs vivent encore traditionnellement chez les habitants du pays, qui prétendent que, dans les temps reculés, les vieillards lassés de la vie se rendaient sur le sommet du *Mané-Guen*, afin que l'un des druides qui y faisaient leur séjour les en débarrassât en les frappant de sa massue sacrée. La chapelle de Notre-Dame du *Mané-Guen* a, dit-on, abrité pendant de longs siècles un *Maël beniguet*, depuis fort longtemps disparu.

Aujourd'hui cette montagne est un lieu de pèlerinage pour les jeunes filles qui s'y rendent, non pas pour demander la

du XVIII^e siècle. — A remarquer encore un bénitier, immense bloc cylindrique en granit, de 1 mètre de haut et 60 centimètres de diamètre, qui maintenant au dehors à la porte ouest, était autrefois dans l'intérieur et servait de baptistère; une croix en cuivre du XVIII^e siècle, et enfin quelques fragments de vitraux armoriés, utilisés dans les vitres actuelles. Sur l'un nous lisons : Ecartelé : au 1 et 4, d'argent au lion de sable, armé, lampassé et couronné d'or; au 2 et 3, d'argent, à 3 fasces de gueules. Sur l'autre : Ecartelé : au 1, d'argent au lion de sable, armé, lampassé et couronné d'or; au 2, d'argent à l'aigle éployée de sable; au 3, d'argent au chevron de sable, accompagné de 3 roses d'azur boutonnées d'or; au 4, d'argent à 3 fasces de gueules. — Bien que nous n'ayons pas recherché les titulaires de ces armoiries, tout porte à croire qu'elles appartiennent à quelques familles du pays.

(1) D'où peut bien provenir le *Maël beniguet* de Loc-Meltro, ce boulet de pierre? — Ne serait-ce pas tout simplement un boulet qui, dans la suite, par sa forme spéciale, peut-être pour remplacer l'antique massue celtique, a été consacré à l'usage que l'on sait?

(2) Au pied de cette montagne se trouve une borne miliaire.

mort, mais pour obtenir de l'embonpoint et des grâces par l'intercession de Notre-Dame du Mané-Guen (1).

Dans la partie occidentale de la paroisse de Cléguérec, à 1.500 mètres du clocher, s'élève, entre le village de Colmario et tout près de celui de Poulmain, la chapelle de la Trinité, qui conservait, il y a encore peu d'années, un *Maël beniquet* en bois. Tous s'en souviennent; on ne sait comment il est disparu, et on attribue sa destruction aux enfants du village qui, irrévérencieusement, ignorant le crime qu'ils commettaient, s'en seraient emparé un beau jour. Cette chapelle est également dépositaire d'un collier-talisman, formé de perles de différentes natures, dits *paterænneu* (2).

A Caurel, le pays des ardoises, tout près, au nord de la forêt de Quénécán, non loin de Mûr-de-Bretagne, dans le département des Côtes-du-Nord, il y avait un *Maël beniquet* que l'on cachait dans un grand if creux, dont les branches séculaires abritaient quelques tombes recouvertes de dalles d'ardoise, au midi de l'église. Peut-être l'arbre est-il encore debout. Le *Maël beniquet*, lui, a disparu, et voici dans quelle circonstance, si nous nous en rapportons à ce que l'on raconte dans le pays de Caurel même (3).

Il y a de cela fort longtemps, une vieille femme, sorcière habile et redoutée, demeurant à Saint-Aignan, paroisse voisine, implorait la mort à grands cris, et suppliait ses enfants de la décharger du fardeau de la vie. Ces derniers, pleins de déférence pour les volontés de la vieille, allèrent à Caurel et demandèrent au recteur l'autorisation de lui emprunter le *Maël beniquet*, promettant d'en prendre un soin scrupuleux. Le bon prêtre, sur leurs instances, ne sut pas leur refuser, bien qu'ils fussent, en somme, des étrangers.

(1) Traditions du pays et GAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 389.

(2) AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, *op. cit.*

(3) Nous devons le récit qui suit à l'extrême obligeance de notre distingué collègue, M. Lionel Bonnemère, à qui l'on doit tant de belles et bonnes études scientifiques et relatives au folklore français. — Cette légende était, surtout autrefois, très répandue dans le pays de Caurel.

Voici donc les gens revenus à Saint-Aignan, le visage épanoui. Ils portèrent aussitôt le *Maël beniguet* à la valétudinaire. Cette dernière s'étonna de la promptitude avec laquelle ses enfants avaient pris à la lettre ce qu'elle avait dit, dans une crise douloureuse. Elle se trouvait mieux, et n'avait plus la moindre envie de passer de vie à trépas.

Mais, rusée, elle feignit, remercia ses enfants, et leur dit que la journée étant si belle, ils-devraient aller sans retard couper du blé. Le soir, en revenant, ils pourraient toujours l'assommer. Ce n'était donc que partie remise.

La famille de la vieille se rendit à cet argument et alla moissonner. Seule, la sorcière était restée au logis avec le dernier de ses enfants, un pauvre innocent qui, dans cette légende, n'est pas l'acteur le moins important, comme on va le voir.

Nous savons qu'on avait promis de prendre le plus grand soin du *Maël beniguet* placé d'ordinaire, bien au frais, dans un tronc d'arbre creux. — « Soyez tranquilles, avait dit la vieille à ses enfants, je veillerai sur l'outil sacré comme sur la prune de mes yeux. » — Tous partis, elle fit part à l'innocent de ses craintes : la journée était très chaude ; le bois allait peut-être se fendre ! — Alors ! que diraient les gens de Caurel quand on leur rendrait leur massue hors de service ? — Pour l'empêcher de se détériorer, il fallait, ajouta-t-elle textuellement, « gâter un peu d'eau dessus ». Le pauvre innocent, en son esprit simpliste, se méprenant sur le sens des paroles de la vieille, les interpréta d'une tout autre façon.... et, consciencieusement, s'acquitta de la commission.... Quand, vers le soir, les moissonneurs revinrent des champs avec la ferme intention d'assommer la sorcière qui était une gêneuse, cette dernière feignit une grande douleur.

— Quel affreux malheur, s'écriait-elle, après leur avoir raconté la mésaventure du pauvre innocent, des serpents monstrueux allaient d'un moment à l'autre sortir du bois profané et se précipiter sur tous les membres de la famille. Ils allaient être dévorés ! — Les fils, effrayés, demandèrent à la sorcière ce qu'il y avait à faire pour empêcher un pareil malheur. Il ne restait, répondit-elle, qu'un parti à prendre : brûler le *Maël beniguet* sous des *fougères*. Ce qui fut dit, fut fait.

Et, par ce moyen, la vieille rusée ne fut pas tuée, puisqu'elle avait eu l'adresse de faire brûler la seule arme avec laquelle, suivant la tradition du pays, elle pouvait être occise.

La désolation fut grande à Caurel, ajoute la tradition, quand on y sut que le *Maël beniguet* avait été détruit, et surtout pour une cause si irrévérencieuse ; mais elle ne dit rien au sujet des querelles qui auraient pu naître entre deux paroisses voisines, comme le sont Caurel et Saint-Aignan. Il est probable que les ardoisiers se calmèrent vite et, qu'en somme, les vieillards ne furent point fâchés de l'aventure.

Le *Maël beniguet* de Caurel, célèbre dans la région avoisinante, d'après la forme que nous lui avons vu attribuer, était un gros maillet à fendre le bois.

Ce *Maël beniguet* n'était point le seul de la contrée, il y en avait d'autres qui, eux aussi, n'ont pas résisté à la destruction du temps et sur lesquels nous ne possédons aucun renseignement précis.

Les quelques recherches que nous avons faites sur la tradition du *Maël beniguet* dans le Finistère, n'ont donné aucun résultat. L'instrument est tout à fait inconnu des habitants du pays de Quimper.

Celles que nous avons faites dans l'Ille-et-Vilaine n'ont pas été sensiblement plus heureuses. L'aimable trésorier de la *Société archéologique* de ce département, M. Harscouët de Keravel, auquel nous nous sommes adressé, a questionné les membres de la société sur le *Maël beniguet*. « Cette extrême-onction est totalement inconnue dans l'Ille-et-Vilaine et dans les régions voisines, nous écrivait-il, on se contentait de passer le pouce sous la gorge du patient ! Et encore ce système n'avait pas l'approbation générale. » Nous n'en doutons pas !

Quant à la Loire-Inférieure, nous n'y avons fait aucune investigation à ce sujet, et nous attendons des membres du Congrès de nous dire si, dans ce département, on a gardé le souvenir de la *massue sacrée*.

Toutefois, nous pensons que la croyance du *Maël* a dû être fort répandue jadis dans toute l'Armorique, et c'est cela qui, à notre sens, la rend intéressante.

Arch.

2*

Mettre en doute l'antiquité de la tradition du *Maël beniguet* nous paraît impossible, d'autant plus qu'elle est encore vivante dans la plus grande partie du Morbihan et de la partie sud-ouest des Côtes-du-Nord. Du reste, voici la légende qu'on raconte à Locmariaquer, d'après un de nos collègues de la Société polymathique, M. Mahé.

Avant d'entreprendre une expédition dangereuse, les guerriers de la contrée s'assemblaient dans une enceinte consacrée, le *Cromlech*, aujourd'hui appelé *dro er Sabbade*, et délibéraient sur tout ce qui intéressait la nation, spécialement sur le sort réservé aux vieillards en cas de défaite. Le plus souvent, en effet, ces malheureux étaient cruellement torturés par le vainqueur. Après la délibération, on apportait le *Maël beniguet*, la massue sacrée, et les vieillards désignés se prétaient de fort bonne grâce à l'exécution qui les sauvait de la honte de tomber sous les coups du vainqueur (1).

Aujourd'hui, à Locmariaquer et dans la partie ouest du Morbihan, on dit d'un vieillard qui s'obstine à ne pas mourir : « *E vou red quemer er Maël beniguet hou eid eun achihue.* » Mot à mot : « Il faudra prendre le *Maël beniguet* avec lui pour finir. » Notre collègue ne nous dit pas si l'église de Locmariaquer en possède ou en a possédé un autrefois. Quelques personnes le prétendent.

A-t-on rencontré ailleurs en France, ou à l'étranger, des traces de cette antique coutume ? Se pratique-t-elle encore chez les sauvages modernes ? — Autant de questions auxquelles nous ne pouvons répondre catégoriquement, du moins pour le moment, n'ayant fait aucune recherche s'y rapportant.

Nous savons seulement qu'en Corée, le *Ko rai chang* était une coutume qui consistait à se débarrasser des vieillards, soit en les brûlant, soit en les portant sur une montagne, où les tigres se chargeaient de terminer leurs jours. Cet usage disparut probablement vers 1400, en même temps que la coutume

(1) D'après cette légende, si jamais César a livré une bataille à l'entrée du golfe du Morbihan, les Vénètes ont dû assommer tous ceux qui ne pouvaient pas porter les armes. Grâce à la massue sacrée, ils se sont débarrassés des bouches inutiles.

des sacrifices humains (1). Une coutume analogue existait, et existe peut-être encore, chez les Vitiens, mettant à mort les vieillards qui, du reste, sont les premiers à le désirer. Cette pratique donne même lieu à des cérémonies particulières et fort curieuses (2).

Mais il n'est point question là de massue sacrée, et c'est à titre d'indication que nous avons donné ces derniers renseignements. La coutume de Corée, celle des Vitiens, ou quelques autres dans le même genre, toutes ayant toujours le même but, se débarrasser des vieillards, devaient être répandues à peu près partout aux temps préhistoriques, croyons-nous (3). Mais on n'y retrouve pas la poésie toute macabre, hâtons-nous d'ajouter, du *Maël beniguet* armoricain.

Terminons. Nous en avons déjà beaucoup trop dit pour une simple communication, n'ayant pas la prétention de donner tous les détails, de remonter à l'origine du *Maël beniguet* et d'établir des comparaisons. Nous nous sommes bornés à raconter quelques récits, à donner quelques renseignements, nous réservant plus tard, quand des faits nouveaux viendront éclaircir la question, de l'étudier au besoin plus sérieusement.

Par le récit que nous avons fait au commencement, nous venons d'assister à une cérémonie funèbre de l'année 1830 et quelques qui pourrait bien être la reproduction humanisée, grâce à la Religion, de celles que, peut-être deux mille ans avant notre ère, les Armoricaux primitifs pratiquaient déjà avec la même mise en scène, et des formules analogues. Survivances étranges, dira-t-on encore, dans un pays où le christianisme a pénétré depuis tant de siècles. Oui, c'est vrai ; mais nous avons déjà expliqué la raison de cette *survivance*, comme de celle de tant d'autres traditions.

(1) D'après un de nos collègues de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, M. Henri Chevalier.

(2) JOHN LUBBOCK, *Les Origines de la civilisation*, p. 372.

(3) D'après un auteur, M. Steinmetz, dans un travail très complet sur l'anthropophagie chez les peuples sauvages, on tue et on mange les vieillards et les infirmes principalement en Asie, dans l'Amérique du Sud, et en Afrique. (R. STEINMETZ, *Endokannibalismus* (Endocannibalisme). *Mittheilungen der anthropol. Gesellschaft in Wien*, t. XXVI, fasc. 1. Vienne, 1896.

Au surplus, nul ne le contredira, nos paysans bretons ont encore bien des idées, bien des légendes purement préhistoriques et d'aucunes absolument païennes, et, grâce à eux, grâce à leurs traditions gardées pieusement, nous revivons les temps primitifs de l'Armorique, et, si nous pouvons dire, en respirons l'esprit. Là est notre excuse d'avoir si longtemps insisté sur la pratique barbare et humaine, tout à la fois, du *Maël beniguet* au pays d'Arvor.

Ne sourions pas de ces antiques croyances qui, avec la langue celtique, gardent intactes la vieille nation bretonne, et redisons avec le doux poète du *Pays de Retz*, Joseph Rousse :

— Bretagne ! ô mon pays ! garde ta foi naïve,
Car Dieu se plaît surtout dans la simplicité.
C'est comme le miroir d'une source d'eau vive,
Où vient se réfléchir l'astre de vérité (1).

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE.

(1) JOSEPH ROUSSE, *Poésies bretonnes*, p. 66. Paris, Alphonse Lemerre, édit.
— Une cérémonie ayant le même but, c'est-à-dire susciter la mort des vieillards, mais, de plus, celle de toutes personnes agonisantes, est *toujours* en usage dans les pays de Pontivy et de Guéméné-sur-Scorff. Nous en avons déjà parlé à l'*Association Bretonne* : La neuvaine des Mourants. (Voir *Bull. archéol. de l'Ass. Bret.*, t. XV^e, p. 213. — Congrès de Saint-Brieuc, 1896).



ETUDES HAGIOGRAPHIQUES

SAINT FRIARD ET SAINT SECONDEL

VI. SIÈCLE

La vie des saints Friard et Secondel nous serait tout à fait inconnue, ou du moins nous ne la connaîtrions que par des traditions locales, très incertaines, comme nous le verrons plus loin, si Grégoire de Tours n'avait pris le soin de nous la raconter. Le texte de cet auteur est le seul document authentique que l'on ait, mais il offre du moins de sérieuses garanties : c'est l'œuvre d'un contemporain, qui, s'il ne connut pas personnellement les deux solitaires, dut au moins en entendre parler par son ami Félix, l'évêque de Nantes. Mais Grégoire de Tours, dont nous donnons le texte avec des notes et des éclaircissements, parle surtout de saint Friard et nous donne peu de renseignements sur son compagnon Secondel ; aussi nous est-il plus facile de nous occuper de la vie du premier que de celle du second. Albert Le Grand dit qu'il a consulté « *un vieil manuscrit gardé en l'église de Besné* ». Ce manuscrit n'existe plus. Il ne devait d'ailleurs rien dire de plus que Grégoire de Tours, puisque la vie française ne contient aucun fait qui ne soit dans les *Vies de Pères*.

Parmi les nombreux saints de Bretagne du *vi^e* siècle, cinq seulement ne sont pas bretons ou fils d'émigrés (1) : Melaine,

(1) M. de Kersabiec (*S. Félix, évêque de Nantes*, p. 70) croit voir dans le nom de Friard ou Frear, une physionomie toute saxonne. D'après lui, ce serait un descendant des Normands qui, au dire de Grégoire de Tours, occupaient les îles de la Loire au *v^e* siècle. Le nom de Secondel est, lui, du moins, tout à

Aubin, Friard, Secondel et Martin de Vertou. Comme le fait remarquer M. Loth (1), aucun de ces saints armoricains ne joue de rôle parmi les Bretons d'Armorique. L'apostolat de nos deux saints, en effet, s'est borné à un très-petit coin du diocèse de Nantes.

C'est justement parce qu'ils sont peu sortis de leur île que leur culte ne s'est pas étendu au-delà de la paroisse de Besné, dont l'église est placée sous leur invocation. Le propre actuel de Nantes a copié celui de 1639, en y introduisant de légères variantes (2). Il ne dit d'ailleurs rien de plus que Grégoire de Tours dont il est tiré.

VIE DE SAINT FRIARD

D'APRÈS GRÉGOIRE DE TOURS (3)

1. Fuit igitur apud insulam Vindunitam urbis Namneticæ vir egregiæ sanctitatis, Friardus nomine, reclusus, de cujus vita parumper ad ædificationem Ecclesiæ dicere delectat animum, quia ignoro si ab aliquo sit scripta. Hic ab infantia

fait romain. M. l'abbé Joly (*Vies de S. Friard et de S. Secondel*) prétend que, d'après la tradition, ce dernier serait né à Nantes. Nous n'avons trouvé nulle part trace de cette tradition. Cette vie de S. Friard est d'ailleurs une œuvre d'imagination contenant de nombreuses erreurs que nous n'essayerons pas de rectifier toutes ici. Deric (*Hist. ecclés. de Bret.*, 2^e éd. I. pp. 449-450) fait venir Friard de *fri*, qui ouvre, et de *ar*, terre : c'est-à-dire homme qui ouvre la terre, laboureur. Et Secondel de *cas*, demeure, de *con*, confluent, et de *delle*, pluriel de *dale*, rivière, ce qui veut dire : homme qui demeure à un confluent de rivières. Nous donnons ces étymologies avec beaucoup de réserves et nous y croyons peu.

(1) *L'émigration bretonne en Armorique du V^e au VII^e siècle de notre ère*, p. 163.

(2) Le 29 avril, mémoire de S. Secondel. Le 2 août, fête double de saint Friard.

(3) Nous ne donnons pas les considérations et les réflexions pieuses qui précèdent la vie de saint Friard.

sua semper Deo devotus fuit atque pudicus : factus autem vir, semper in Dei laudibus, semper in oratione, semper in vigiliis degebat : victus necessaria propriis manibus exigebat a terra ; et si in opera inter reliquos properaret, nunquam ad oratione cessabat. Quod vicinis aut extraneis, ut mos rusticorum habet, ridiculum erat. Quodam vero die, dum cum reliquis, in segetem culmis incisis, manipulos colligaret, examen miserabilium atque sævarum muscarum, quas vulgo vespas vocant, reperiunt ; cumque acerrime messorum emissis aculeis lacearent, undique circumeuntes messem, locum illum in quo hæc adunatæ erant transiliunt, atque irridendo beatum Friardum alloquuntur dolose, dicentes : « Veniat benedictus, veniat religiosus, qui orare non desinit, qui crucem auribus et oculis semper imponit, qui viis itineris sui salutaria vexilla præmittit : ipse metat super examen, ipse eum sua oratione mitescat. » Tunc quasi ad confusionem dominicæ virtutis hæc verba suscipiens, provolutus terræ orationem fudit ad Dominum ; et accedens, facto desuper signo crucis, ait : « Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit cælum et terram. » Ad hanc ejus orationem confestim omnes vespæ se infra antrum unde egressæ fuerant abdiderunt. Ille vero ad spectaculum omnium messem desuper illæsus expetiit. Quod non sine miraculo irridentibus fuit, eo quod Dominus in se sperantem ad confusionem eorum sic dignatus fuerit roborare. Denique post hæc, cum in arborem pro quadam necessitate ascendisset, subito colliso sub pedibus ramo ruere cœpit, cadensque deorsum per singulos quos percutiebat ramos, Christi beatissimum nomen invocabat, dicens : « Christe omnipotens, salva me. » Cumque pervenisset ad terram, nihil est nocitus sed aiebat semper : « Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit cælum et terram. »

2. His et aliis virtutibus animatus, cœpit intra secreta cordis tacitus cogitare, dicens : « Si crux Christi et invocatio nominis ejus, atque adjutorium postulatum ab eo tantam potentiam habet ut aspera quæque mundi devincat, periculosa obruat, tentationum atra depellat, et omnia quæ sunt sæculi hujus oblectamenta pro nihilo reputata fastidiat ; quid mihi et mundo, nisi ut relictis omnibus quæ ejus sunt, in illius vacare solius debeam obsequiis, cujus nominis invocatione a peri-

culis sum salvatus iniquis? » Et egressus ab hospitio suo, oblitus parentes et patriam, eremum petiit, ne in sæculo habitanti impedimentum aliquod de oratione mundi sollicitudo conferret. Ipse quoque et abbas Sabaudus, qui quondam regis Clotarii minister fuerat, pœnitentiam accipientes, Vinduntensem Namnetici territorii insulam sunt aggressi: habebant autem secum et Secundellum diaconem. Abbas vero, ablata de aratro Domini manu, ab insula discedens ad monasterium rediit, nec multo post, occultis de causis, gladio est peremptus. Sanctus vero Friardus cum Secundello diacono in supradicta insula stetit immobilis. Habebat tamen uterque eorum propriam cellulam, sed procul a se positam. Cumque strenue in oratione persisterent, nocte Secundello diacono apparuit tentator in specie Domini, dicens: « Ego sum Christus, quem quotidie deprecaris. Jam enim sanctus effectus es, et nomen tuum libro vitæ cum reliquis sanctis meis ascripsi: egredere nunc ab hac insula et vade, fac sanitates in populos. » His et ille illectus deceptionibus discessit ab insula, nec socio nuntiavit: tamen cum infirmis in nomine Christi manus imponeret, sanabantur. Regressus autem post multum tempus ad insulam, venit ad socium cum vana gloria, dicens: « Abii enim extra insulam, et virtutes multas in populis feci. » Cumque conterritus ille interrogaret quid hoc sibi vellet, cuncta quæ gesserat simpliciter pandit. At senior obstupescens, suspiransque et lacrymans, ait: « Væ nobis, in quantum audio a tentatore delusus es! Vade, age pœnitentiam, ne ultra tibi prævaleant ejus doli. » Quod ille intelligens et periisse se timens, cum fletu ad pedes ejus prosternitur, rogans ut pro se Dominum deprecaretur: « Vade, inquit, et pariter ejus omnipotentiam pro salute animæ tuæ poscamus. Non est enim difficilis Dominus se confidentibus misereri, cum ipse per prophetam dicat: « Nolo mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat (1). » Orantibus autem illis, advenit iterum tentator in simili specie ad Secundellum diaconem, dicens: « Nonne præceperam tibi, eo quod oves meæ morbidæ essent et pastore indigerent, ut egredereris et visitares, atque opem sanitatis eis tribueres? » Et ille: « In veritate enim comperi

(1) *Ezech.* XXXIII, 11.

quod seductor sis, neque te Doum credo cujus te speciem mentiris habere. Tamen si Christus es, crucem tuam quam reliquisti ipsam ostende, et credam tibi. » Cumque non ostenderet, diaconus crucem Domini in os ejus faciens, confusus evanuit. Rursumque ad eum veniens cum multitudine dæmonum, tanta eum cæde mactavit, ut vix putaretur evadere, et discedens nusquam comparuit. Idem postea diaconus in summa sanctitate perdurans, die debito defunctus est.

3. Beatus vero Friardus, cum magnis virtutibus effulgeret, quadam vice effractum e vento ab arbore ramum, quem, ut ferunt, ipse inseruerat collegit, compositumque baculum sibi exinde, quem manu gereret, fecit. Post multum vero tempus jam arefactam virgam in terra plantavit, infusaque aqua sæpius, baculus ille frondens emisit et poma, atque infra duos aut tres annos in magnam arboris proceritatem distentus excrevit. Quod cum grande miraculum populis cernentibus haberetur, et quotidie ad hanc visendam immanis turba conflueret, ut etiam ipsam remotionem insulæ virtus prodita publicaret, sanctus Dei, ne vanæ gloriæ labe subrueret, arborem arrepta securi succidit. Rursusque sanctus alterius arboris ruinam cernens, quæ acta venti violentia floribus plena corruerat, misericordia motus oravit dicens : « Ne pereat, quæso, Domine, hujus arbustæ fructus, quæ te jubente florum ornamenta produxit : sed potius a te incrementum reparationis indultum, fructuum adipisci mereatur effectum. » Et hæc dicens, accepta secure, amputata arboris columna, super radices quæ adhuc hærebant, columnam ipsam in modum sudis fecit acutam, eamque terræ defixit. Mox ligatis sine radice ramis, ad pristinum restituta statum, flores qui aruerant viruerunt, ipso quoque anno hæc arbor fructus cultori suo restituit. Credo ego de misericordia Dei, quod miraculum præsens exegit loqui, quia obtinere potuit hic oratione sua vitam mortuis a Domino impertiri, qui obtinuit arbores aridas in rediviva viriditate frondescere.

4. Idem cum plerumque transitum suum fratribus prædiceret, quadam die tactus a febre, dicit suis : « Ite ad Felicem episcopum, et nuntiate ei discessum meum, dicentes : Frater tuus Friardus dixit : Ecce, consummato cursu vitæ hujus, de hoc mundo absolvor, et ut sis certior de hoc verbo, die dominica

transitum accipio, et vado ad requiem quam mihi promisit rex æternus Deus. Veni, obsecro, et videam te priusquam obeam. » Cumque illa occasione nescio qua detineretur, mandatum misit, dicens : « Rogo si fieri potest ut me modicum sustineas, donec, moris actionum dissolutis, ad te usque perveniam. » Revertentibus vero nuntiis et ista dicentibus, cum jam lectulo decubaret, ait : « Surgamus ergo et sustineamus fratrem nostrum. » O virum sanctitate ineffabilem ! qui quam festinaret dissolvi et cum Christo esse, non tamen oblitus charitatem, obtinuit apud Dominum adhuc esse in mundo, ut fratrem cerneret spiritali intuitu. Sed nec illum infimi reor fuisse meriti, cujus adventu Dominus hujus sancti dilatare dignatus est dies. De qua tarditate accepto nuntio, protinus quiescente febre sanus surrexit a lectulo. Post multum vero tempus adveniente episcopo, a febre corripitur, ingressumque ad se salutatur et osculatur, dicens : « Grandes mihi moras de itinere debito facis, o sancte sacerdos ! » Quibus vigilantibus nocte, quæ erat dominica, mane facto tradidit spiritum. Quo emissio, mox omnis cellula ab odore suavitatis repleta tota contremuit ; unde indubitatum est angelicam ibidem adfuisse virtutem, quæ sancti meritum signans cellulam divinis faceret aromatibus effragrare : cujus gloriosum corpus sacerdos ablutum (1) recondit in tumulo, Christus animam suscepit in cœlo, relinquens terrigenis exempla virtutum.

(*Vitæ Patrum*, Caput X.)

Sanctus vero Friardus hoc nihilominus tempore quo sanctus Nicetius obiit plenus dierum, sanctitate egregius, actione subli-

(1) La coutume de laver les corps avant de les ensevelir se pratiqua depuis les premiers temps du Christianisme jusqu'au x^e siècle ; le plus souvent on les embaumait ensuite ou, du moins, on les frottait avec des parfums (V. Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes. Ensevelissement*). Quand saint Martin de Vertou mourut, au commencement du vii^e siècle, au monastère de Saint-Georges, ses moines ne manquèrent pas de laver son corps, ainsi que saint Félix le fit pour saint Friard (V. Auber, *Histoire de S. Martin de Vertou*, p. 108).

mis, vita nobilis ; de cujus miraculis quædam in libro, quem de vita ejus scripsimus, memoravimus. In cujus transitu, adveniente Felice episcopo, cellula tota contremuit. Unde non ambigo aliquid ibidem fuisse angelicum, quod sic locus ille ipso transeunte tremuerit. Quem episcopus abluens atque dignis vestimentis involvens, sepulturæ mandavit.

(*Historia Francorum. Liber IV. Caput 37.*)

TRADUCTION

DES TEXTES DE GRÉGOIRE DE TOURS

1. Il y avait dans l'île Vindunet, auprès de la ville de Nantes, un homme d'une sainteté remarquable, nommé Friard, reclus. Il est agréable de parler un peu de sa vie, pour l'édification de l'Eglise, car j'ignore si elle a déjà été écrite. Dès son enfance il fut toujours dévoué à Dieu et chaste. Devenu homme, il passait son temps à louer Dieu, à prier et à veiller : il tirait lui-même de la terre la nourriture qui lui était nécessaire, et s'il avançait dans son travail avec ses compagnons, jamais il ne cessait de prier. Les voisins et les étrangers trouvaient cela ridicule, selon l'habitude des gens de la campagne. Mais un jour qu'avec ses compagnons il réunissait des gerbes, après avoir coupé le blé dans la moisson, ils trouvèrent un essaim de mouches ennuyeuses et cruelles, appelées vulgairement guêpes. Comme elles piquaient très vivement avec leur dard les moissonneurs qui étaient autour de la récolte, ceux-ci quittèrent le lieu où elles étaient rassemblées, et parlant avec fourberie au bienheureux Friard, ils lui dirent en riant : « Qu'il vienne l'homme béni, qu'il vienne l'homme « pieux, qui ne cesse de prier, qui fait toujours des croix sur

« ses oreilles et sur ses yeux, qui envoie sur son chemin
« l'étendard du salut : qu'il moissonne sur l'essaim et qu'il
« l'adoucisce par ses prières. » Alors prenant ces paroles
comme un doute du pouvoir de Dieu, il pria le Seigneur, après
s'être prosterné vers la terre. Après avoir fait un signe de
croix sur les guêpes, il dit : « Notre assistance est dans le nom
« du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. » A cette prière
toutes les guêpes se retirèrent dans le lieu d'où elles étaient
sorties. Devant tous les autres, Friard coupa la moisson au-
dessus de l'essaim sans recevoir aucune blessure. Cela ne se
fit pas sans miracle pour ceux qui se moquaient, puisqu'à leur
confusion le Seigneur daigna ainsi fortifier celui qui espérait
en lui. Ensuite, comme il était monté dans un arbre pour
quelque cause nécessaire, une branche se brisa soudain sous
ses pieds, et il tomba : en tombant il invoquait le nom bien-
heureux du Christ, à chaque branche sur laquelle il frappait,
en disant : « Christ, sauvez-moi. » Lorsqu'il parvint à terre,
il n'avait aucun mal, mais disait toujours : « Notre assistance
« est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. »

2. Encouragé par ces miracles et par d'autres semblables,
il commença à penser dans les replis de son cœur, se disant :
« Si la croix du Seigneur, l'invocation de son nom et l'aide
« qu'on lui demande ont tant de pouvoir que l'on surmonte
« toutes les difficultés du monde, qu'on écarte les dangers,
« qu'on repousse les horreurs des tentations, et qu'on dédaigne
« tous les agréments qui sont de ce siècle, qui sont considérés
« comme méprisables, que m'importe-t-il donc, à moi et au
« monde, sinon qu'ayant quitté tout ce qui est de ce monde,
« je doive m'attacher au service de celui dont le nom invoqué
« m'a sauvé de dangers funestes ? » Et étant sorti de sa
maison, ayant oublié ses parents et son pays, il alla dans la
solitude, de peur que, vivant dans le siècle, les soucis du monde
n'apportassent quelque empêchement à ses prières. Lui et
l'abbé Sabaudus, qui avait été autrefois serviteur du roi
Clotaire, voulant faire pénitence, se retirèrent dans l'île Vin-
dunet, sur le territoire de Nantes : ils avaient avec eux le
diacre Secondel. Mais l'abbé ayant retiré la main de la charrue
du Seigneur, quitta l'île et retourna à son monastère, et peu
après, pour des causes inconnues, il fut tué avec un glaive.

Saint Friard resta fidèle avec le diacre Secondel, dans l'île susdite. Cependant chacun d'eux avait sa cellule, située loin l'une de l'autre. Et comme ils priaient avec ferveur, le tentateur apparut une nuit au diacre Secondel, sous l'aspect du Seigneur, et lui dit : « Je suis le Christ, que tu pries chaque jour ; tu es déjà en effet devenu saint, et j'ai écrit ton nom au livre de la vie, avec celui de mes autres saints ; sors maintenant de cette île, et va, fais des guérisons parmi les peuples. » Celui-ci, gagné par ces tromperies, quitta l'île sans en faire part à son compagnon : et les malades auxquels il imposait les mains au nom du Christ étaient guéris. Longtemps après, retourné à l'île, il alla vers son compagnon avec une vaine gloire et lui dit : « Je suis sorti de l'île et j'ai fait beaucoup de miracles parmi les peuples. » Et comme celui-ci, effrayé, lui demandait ce que cela voulait dire, il raconta simplement tout ce qu'il avait fait. Le vieillard stupéfait lui dit en soupirant et en pleurant : « Malheur à nous ! autant que je comprends, tu as été trompé par le tentateur ! Va, fais pénitence, pour que ses ruses ne l'emportent plus sur toi. » Secondel le comprenant et craignant de s'être perdu, se jeta en larmes à ses pieds, le suppliant de prier le Seigneur pour lui. « Va ! dit-il, et prions ensemble sa toute-puissance pour le salut de ton âme. En effet le Seigneur pardonne facilement à ceux qui espèrent en lui, puisqu'il dit lui-même par la bouche du prophète : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » Pendant qu'ils priaient, le tentateur vint de nouveau vers le diacre Secondel, sous le même aspect, et lui dit : « Ne t'avais-je pas ordonné, parce que mes brebis étaient malades et qu'elles n'avaient pas de pasteur, de sortir, de les visiter et de leur accorder la santé ? » Secondel répondit : « En vérité, j'ai reconnu que tu es le séducteur, et je ne te crois pas Dieu, dont tu prends faussement la figure. Cependant si tu es le Christ, montre ta croix, dont tu t'es séparé et je croirai en toi. » Comme le démon ne la montrait pas, le diacre fit le signe de la croix sur sa figure et il disparut avec confusion. Revenant vers lui avec une multitude de démons, il tourmenta le diacre avec une telle force, qu'on crut qu'il en échapperait à peine, et s'en allant il ne revint plus. Ensuite le même diacre vécut

dans une très grande sainteté, et mourut quand son jour fut venu.

3. Et le bienheureux Friard, qui brillait par de grandes vertus, ramassa une fois une branche que le vent avait arrachée d'un arbre qu'il avait, dit-on, greffé lui-même, et après l'avoir arrangée, il s'en fit un bâton qu'il portait à la main. Longtemps après il planta dans la terre la branche sèche, et ayant arrosé souvent le bâton, celui-ci eut des feuilles et donna des fruits ; en deux ou trois ans il grandit et s'éleva à la hauteur d'un grand arbre. Cela fut regardé comme un grand miracle par les peuples d'alentour, et chaque jour une foule énorme venait pour voir cet arbre ; de sorte que le miracle découvert faisait connaître l'éloignement même de l'île, et le saint de Dieu, pour ne pas être ébranlé par le trouble d'une vaine gloire, prit une hache et coupa l'arbre. Une autre fois, voyant une branche d'un arbre qui, agitée par la violence du vent, était tombée couverte de fleurs, le saint, poussé par la pitié, pria en disant : « Je vous prie, Seigneur, que le fruit de « cet arbre, qui sur votre ordre a produit les beautés des fleurs, « ne soit pas perdu, mais que plutôt, ayant repris, avec votre « permission, il obtienne d'atteindre la maturité des fruits. » Et ayant dit cela, il prit une hache, coupa la tige de l'arbre au-dessus des racines qui restaient encore, aiguisa la tige elle-même en forme de pieu et la planta en terre. Bientôt après, les branches ayant été plantées sans racines, l'arbre revint à son premier état, les fleurs qui avaient séché s'épanouirent, et dans l'année même il apporta des fruits à celui qui l'avait cultivé. Je crois, ce miracle me porte à le dire, que celui qui obtint de la miséricorde divine que les arbres séchés poussassent avec une nouvelle vigueur, a pu obtenir par ses prières que le Seigneur rendit la vie aux morts.

4. Le même Friard ayant plusieurs fois annoncé sa mort à ses frères, fut un jour pris par la fièvre et leur dit : « Allez « vers l'évêque Félix, annoncez-lui ma mort en lui disant : « Ton frère Friard a dit : Le cours de cette vie étant terminé, « je suis délivré de ce monde ; pour que tu sois plus certain de « cette parole, je trépasserai dimanche, et je vais au repos « que Dieu, le roi éternel, m'a promis. Viens, je te prie, que « je te voie avant de mourir. » Et comme celui-ci était retenu

par je ne sais quelle circonstance, il envoya un messenger pour dire au bienheureux Friard : « Je te prie de m'attendre un peu, « si c'est possible, jusqu'à ce que n'étant plus retardé par les « affaires, je puisse aller vers toi. » Le messenger étant arrivé et lui ayant rapporté ces paroles alors qu'il était déjà couché dans son lit, il dit : « Levons-nous donc et attendons « notre frère. » O homme d'une sainteté ineffable qui, quoiqu'il eut hâte d'être débarrassé de la vie et d'être avec le Christ, n'oublia cependant pas la charité, et obtint du Seigneur de rester encore dans le monde pour voir son frère avec un regard spirituel. Et je ne crois pas qu'il eut peu de mérite, celui pour l'arrivée duquel le Seigneur daigna augmenter les jours de ce saint. Après que Friard eut appris ce retard, la fièvre le quitta aussitôt, et il sortit guéri de son lit. Longtemps après, l'évêque étant venu, il fut repris par la fièvre, et salua et embrassa celui qui venait le voir en disant : « Tu retardes beaucoup le voyage que je dois faire, ô saint prêtre ! » Après avoir veillé pendant toute la nuit, qui était celle du dimanche, il rendit l'âme au matin. Bientôt après, toute la cellule remplie d'une douce odeur trembla ; par là il est indubitable que la vertu angélique ne fût là, qui, indiquant le mérite du saint, remplissait la cellule de divins parfums. Après avoir lavé son glorieux corps, l'évêque l'ensevelit dans un tombeau. Le Christ reçut son âme dans le ciel, laissant aux habitants de la terre l'exemple de ses vertus.

(*Vies des Pères*, ch. X.)

Dans le même temps que saint Nicet, saint Friard, remarquable par la piété, sublime par les actions, et célèbre par sa vie, mourut plein de jours. Nous avons raconté quelques-uns de ses miracles dans le livre que nous avons écrit sur sa vie. A sa mort, après l'arrivée de l'évêque Félix, toute la cellule trembla. A cause de cela, je ne doute pas qu'il n'y eût là quelque chose d'angélique, puisque le lieu trembla ainsi. L'évêque l'ayant lavé et enveloppé dans des vêtements convenables, lui donna la sépulture.

(*Histoire des Francs*, Livre IV, ch. 37.)

Dates de la vie de saint Friard.

Naissance de saint Friard. — Nous n'avons rien de précis sur la date et le lieu de la naissance de saint Friard. Comme nous le verrons plus loin, on ne peut ajouter foi à la tradition locale qui le fait naître au village de la Haumonais, qui est à un kilomètre à peu près du bourg actuel de Besné. Quant à la date, Albert Le Grand indique 511, et tous les hagiographes qui l'ont suivi l'ont copié, mais cependant rien n'est sûr.

Arrivée de saint Friard à Besné. — Saint Friard se retira dans l'île de la Loire avec un diacre, Secondel, et un abbé, Sabaudus, ancien familier du roi Clotaire. Ce dernier dut quitter la cour avant la mort du roi, qui advint en 561 ; peut-être saint Friard était-il déjà dans la solitude, quand il fut rejoint par ce compagnon. Lui-même dut aller dans l'île Vindunet, après que saint Félix fut devenu évêque de Nantes, c'est-à-dire vers 549.

Mort de saint Friard. — Dans ses *Vies des Pères*, Grégoire de Tours ne dit ni le mois ni l'année où elle arriva ; il se contente de nous en indiquer le jour, qui était un dimanche, et le premier août, suivant la liturgie et les hagiographes. Les Bollandistes ont pensé, après le Père Le Cointe, qu'il fallait la placer en 566, cette année-là le premier août étant un dimanche, ce qui n'arrive ensuite qu'en 577 (1). Albert Le Grand indique 581 qui ne peut convenir, cette date étant trop rapprochée de la mort de saint Félix. Ces auteurs ont semblé ignorer le chapitre 37 du IV^e livre de l'*Histoire des Francs*, qui dit : « *Sanctus vero Friardus hoc nihilominus tempore quo sanctus Nicetius obiit plenus dierum.....* » Le saint Nicet dont il est ici question, est l'évêque de Lyon ; Grégoire de Tours parle, en effet, longuement de sa mort et de son successeur Priscus, dans le chapitre précédent. Or

(1) *Acta Sanctorum*, tome I d'août. Le propre de Nantes de 1639 disait : « Transactaque sabbati nocte in oratione, mane facto, animam Deo reddidit, existente, *ut creditur*, prima Augusti et anno quingentesimo septuagesimo septimo. » Lors de la réforme de 1857, on a supprimé *ut creditur*.

saint Nicet ou Nizier est mort le 2 avril 573 (1). Nous en concluons donc que saint Friard est mort, lui aussi, en 573. Le premier août était cette année-là un mercredi, mais nous avons déjà fait remarquer plus haut que Grégoire de Tours n'indique ni le mois ni le quantième, et que c'est seulement d'après une tradition qui n'est appuyée sur aucun document ancien que l'on place la mort de saint Friard au premier août.

Travers (2) a, lui aussi, placé la mort de saint Friard en 573, mais il indique le 2 avril comme étant le jour où elle arriva, ce qui ne peut être en 573, le 2 avril étant un samedi. Cette date n'est d'ailleurs indiquée par aucun autre ouvrage, Grégoire de Tours disant que saint Friard mourut dans le même temps que saint Nicet, mais non pas le même jour. Le même auteur prétend que le 2 août est le jour de la translation des reliques des deux saints à Besné, ce que nous ne croyons pas, puisque, comme nous le verrons plus loin, elles ont toujours dû être en ce lieu.

Où doit-on placer l'île Vindunet, de Grégoire de Tours?

Dans le commentaire joint au texte de Grégoire de Tours, les Bollandistes avouent ne pas savoir où placer cette île et se demandent si ce n'est pas un de ces flots dont il est question dans la Vie de saint Hermeland : « *Ligeris inter majores Galliae fluvios, quam intersecat, paucis infra Namnetum urbem miliaribus, in alveo suo includit aliquot insulas, quarum præcipua a sancto Hermelando Antrum appellata.* » Comme nous le verrons plus loin, cette idée a été reprise récemment. Dom Lobineau, dans son *Histoire de Bretagne* et dans ses *Vies des saints de Bretagne*, se refuse à y voir Besné, « *puisque cette*

(1) Voir les *Acta Sanctorum*, tome I d'avril. Un autre saint Nicet, évêque de Trèves, est mort en 566, mais ce ne peut être de celui-là qu'il s'agit.

(2) *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*, tome I, p. 79.

paroisse est éloignée de plus de trois lieues du rivage de la Loire. » Mais depuis Lobineau on a fait bien des découvertes et la raison qu'il donne n'est plus aussi embarrassante aujourd'hui que de son temps.

La Grande-Brière a été un golfe autrefois. MM. de Kersabiec, Kerviler et Desjardins ont même voulu y placer la bataille navale de César contre les Vénètes, et M. de la Borderie (1) l'identifie avec le *Brivates portus* de Ptolémée. Ce golfe encore au ^{VI}^e siècle était semé de nombreuses îles ; il a fini par devenir un marais pour plusieurs raisons. D'abord cette région a subi, ainsi que plusieurs autres points du littoral, un mouvement d'affaissement, qui a permis à la mer d'entrer dans l'intérieur des terres ; elle a certainement rempli le golfe de la Grande-Brière à l'époque préhistorique, puisqu'elle y a laissé un sable blanc très fin, et une argile blanche compacte qui forment le sous-sol (2). Le Brivet et la Loire, en s'y réunissant, y ont sans cesse amené des éléments de toutes sortes, des parties désagrégées du sol, du sable, des feuilles d'arbres, et beaucoup d'autres débris, enlevés au littoral par les pluies et les eaux du fleuve. Tous ces débris se réunirent et s'agglomérèrent dans le terrain où la mer, en se retirant, avait laissé une grande dépression, et élevèrent ainsi peu à peu le fond du golfe. Ces alluvions diminuèrent l'énergie du flot montant et finirent par gagner sur l'eau. Lorsque le niveau du fleuve était augmenté par suite des inondations, il apportait encore des débris en plus grande abondance, qu'il laissait en se retirant. Mais tout cela s'est fait très lentement, il a fallu plusieurs siècles : l'on a trouvé dans la tourbe, à une profondeur de six mètres, des débris romains et des armes, qui indiquent quel était le niveau du sol à cette époque. Les îles qui s'y trouvaient produisaient des obstacles aux courants, et arrêtaient les débris beaucoup plus facilement que les autres points. C'est donc autour des îles qu'a dû commencer le dessèchement, et dans les endroits où le courant étant moins rapide, tous les détritiques avaient plus de facilité à se

(1) *Histoire de Bretagne*, tome I, pp. 86-87.

(2) M. Maltre, *Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure*, tome I, p. 88.

déposer : une partie du golfe était comblée, alors qu'en d'autres endroits il y avait encore des îles. Il se peut très bien qu'il y en eût au ^{VI}^e siècle dans la Brière, que l'eau entourait toute l'année, puisque encore maintenant, en hiver, quand la Loire et le Brivet débordent et inondent les marais, laissant à découvert les points culminants qui sont alors de véritables îles, l'eau atteint en certains endroits jusqu'à un mètre de profondeur ; quand le terrain était moins élevé, la profondeur était encore plus grande. Ce grand lac occupait un espace circonscrit par Saint-Nazaire, Saint-André-des-Eaux, Saint-Lyphard, Herbignac, la Chapelle-des-Marais, Sainte-Reine, Crossac, Pont-Château, Prinquiau, Savenay et Lavau (1).

L'historien Aimoin (2) dit en parlant des inondations du fleuve : « Les inondations de la Loire ont été en 580 supérieures aux précédentes, et le vent souffla avec tant de violence qu'il déracina des forêts. » Ce débordement de la Loire en 580 est confirmé par Grégoire de Tours, qui dit au chapitre XXV du livre V de l'*Histoire des Francs* : « Les rivières de Loire et de Flavaris, qu'on appelle Allier, ainsi que les autres cours d'eau qui viennent s'y jeter, se gonflèrent à ce point qu'elles sortirent des limites qu'elles n'avaient jamais franchies (3). » Est-ce à cette époque et par suite de cette tempête que la Brière fut remplie des arbres qu'on y trouve si nombreux ? Cela aurait beaucoup aidé au dessèchement du golfe, mais en tout cas le fait s'est produit après la mort de saint Friard.

Presque tous les points de Brière qui sont encore aujourd'hui habités étaient alors des îles : tels Donges et Trignac.

En 1123, dans la charte octroyée par Louis Le Gros à l'évêque de Nantes, nous trouvons : « *Vindunitam insulam Brivatae fluminis.* » C'est là sans doute l'« *insula Vindunita* » de Grégoire de Tours. Or, le texte de la charte se rapporte à la paroisse de Besné. Quelques années plus tôt, dans une charte

(1) Ce sont les limites indiquées par MM. Denjardins et de la Monneraye.

(2) Cité par M. Maître dans la *Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure*, tome I, p. 91.

(3) *Flumina quoque Liger, Flavarisque, quem Elacrem vocitant, vel reliqui torrentes decurrentes in eum, ita intumuerunt, ut termino, quos nunquam excesserant præterirent.*

datée de 1116, du cartulaire de Redon, Besné est aussi appelé île : *Beene insula*, ainsi que dans toutes les autres chartes du moyen-âge, ce qui prouve que cinq cents ans après saint Friard, son lieu de retraite était encore entouré d'eau, au moins pendant une grande partie de l'année.

Nous croyons donc que pour ces raisons on peut identifier l'île Vindunet et Besné. Mais récemment M. E. Orieux, dans une étude sur *Les biens de l'église de Nantes et la charte de Louis Le Gros* (1), a élevé des doutes sur ce point. Sa principale objection est que Vindunet étant une île de la Loire, ce ne peut être Besné, qui est à plus de 10 kilomètres du fleuve, et qui en est séparé par toute la commune de Donges. Nous venons de voir que Donges était aussi une île, ainsi que beaucoup d'autres points de la Grande Brière actuelle, et que la Loire passait au milieu de ces îles pour se réunir au Brivet.

« Si ces deux noms représentent un même lieu, saint Friard n'a pu naître là, malgré la croyance, puisqu'il a quitté son pays pour aller vivre dans la solitude (2). » Il est vrai que d'après la tradition locale saint Friard serait né au village de la Haumonais, qui est sur le territoire de Besné. Il est vrai aussi que Grégoire de Tours dit que notre saint quitta son pays pour se retirer dans la solitude de l'île Vindunet (3). Donc il n'habita pas son lieu de naissance. Mais la tradition locale n'est confirmée par aucun monument, par aucune preuve certaine, tandis que d'autres traditions du même lieu veulent que les deux saints aient vécu et soient morts à Besné ; ces dernières traditions nous paraissent plus vraisemblables que la première, puisqu'en effet Grégoire de Tours dit que les deux saints furent enterrés dans leur île, et qu'à Besné se trouvent deux cercueils qui semblent avoir pu être ceux des deux solitaires. Et si, ainsi que le propose M. Orieux, après la mort de saint Friard, on avait donné à son lieu de naissance le nom de l'île où il avait vécu, il est peu probable qu'on y eût aussi transporté les deux corps et peut-être les

(1) *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, premier semestre de 1898.

(2) *Ibid.* p. 103.

(3) Et egressus ab hospitio suo, oblitus parentes et patriam, eremum petiit.

deux tombeaux. Les disciples du saint, puisque son biographe dit qu'il en vint autour de lui, eussent sans doute empêché ce transport.

Mais si M. Orieux se refuse à voir Vindunet à Besné, il voudrait placer cette île dans une de celles qui existent encore dans la Loire. La ressemblance des noms (!!!) le fait hésiter entre Adet et Indret. Mais, dans ces deux endroits, aucune tradition, aucun monument, ne rappelle le souvenir des deux saints, et s'ils s'étaient établis à Indret, le biographe de saint Hermeland n'eût pas manqué de relater le fait, puisque cet abbé s'y établit vers 681, c'est-à-dire un siècle après la mort de saint Friard. L'île Vindunet n'était pas du tout, au dire de Grégoire de Tours, une île déserte et sans contact avec les hommes. Elle devait même être assez facile d'accès, puisque les deux solitaires y recevaient de fréquentes visites, surtout après que le bâton de saint Friard eut poussé et fut devenu un arbre. Il leur eût aussi été difficile de cultiver un rocher (1).

Sur les cartes topographiques, notamment sur celle en couleurs du ministère de l'Intérieur, on voit très bien que Besné est entouré de marais et forme encore une véritable île.

Les monuments mégalithiques de Besné.

A Besné, comme sur toute l'étendue de la Brière, il y a, ou plutôt il y a eu un assez grand nombre de monuments mégalithiques.

Près du bourg il y avait autrefois un dolmen, nommé *la pierre à Berthe*, qui guérissait, paraît-il, des douleurs ; pour cela il fallait s'y frotter. Mais le propriétaire ne l'a pas laissé

(1) « On peut remarquer qu'Indret avait déjà deux vieux oratoires abandonnés, qu'elle appartenait à l'église et n'était qu'un rocher de 15 hectares, isolé au milieu de la Loire. » M. ORIEUX, *Ibid.*, p. 104.

subsister. Les pèlerins qui allaient à Besné visiter les tombeaux des deux saints en faisaient aussi le tour à genoux.

Il reste encore sur le territoire de la commune quatre menhirs dont l'un servait, d'après la tradition, à amarrer les bateaux qui venaient aborder en ce lieu (ce qui semble faire croire que Besné a bien été autrefois une île) ; beaucoup d'autres ont disparu.

Près de la chapelle Saint-Secondel, il y a un rocher, qui a probablement été travaillé, mais peut-être assez récemment.

De l'autre côté du Brivet, dans la commune de Pont-Château, en face de Besné, il y a une pierre branlante. Les pierres branlantes étaient elles aussi l'objet d'un culte (1).

De nombreuses découvertes de haches en pierre, et d'autres objets de la même époque et de l'époque romaine ont été faites dans la commune de Besné (2).

Ces nombreux monuments mégalithiques étaient jusqu'au milieu de ce siècle encore l'objet d'un culte. Ce sont là les restes des cérémonies païennes qui, au temps de saint Friard, devaient être encore en vigueur. D'après l'étymologie de Besné, ce nom voudrait dire *île de la tombe* ou *du tombeau* (3) (de *bez* ou *be*, tombe, et de *enez*, île), ce qui semble indiquer la présence dans ces parages d'un tumulus ou de quelque autre monument funéraire. Le solitaire de l'île Vindunet dut avoir à lutter fortement contre les superstitions locales, et ce fut là sans doute que se porta son apostolat, car, à cette époque, si le paganisme avait beaucoup perdu dans nos contrées, il n'en avait pas complètement disparu. Les canons des conciles provinciaux, tenus au VI^e siècle, et notamment celui de Tours en 567, en font foi.

(1) Voir à ce sujet l'abbé Mahé (*Antiquités du Morbihan*, p. 39) qui renvoie lui-même au dictionnaire du P. Grégoire de Rostrenen, p. 179, colonne 2.

(2) Voir le *Dictionnaire archéologique* de M. P. de Lisle du Dreneuc (arr. de Saint-Nazaire) qui donne la description détaillée de tous ces monuments.

(3) D'après M. de Kersabiec (*op. cit.* p. 72) à qui nous empruntons cette étymologie, *Bethenez* aurait-toujours été le véritable nom de l'île de la Loire, et *Vindunet* n'en serait que l'altération et la latinisation par Grégoire de Tours. Au XI^e siècle on écrivait encore *Bethenê* (v. *Dom Morice*, *Preuves*, tome I, pp. 473 et 548), mais l'on devait prononcer *Bezenê*.

Les tombeaux des saints Friard et Secondel et les autres monuments de Besné.

En 1877, au Congrès de l'Association Bretonne, à Savenay, M. Gaultier du Mottay faisait une communication sur les tombeaux de saint Friard et de saint Secondel ; et en même temps il signalait la présence au bourg de Besné de trois autres cercueils de pierre entiers, et les fragments d'un quatrième. Du texte de Grégoire de Tours, il ressort que saint Friard, à l'époque de sa mort, n'était pas seul dans l'île Vindunet : il dut en effet se former un petit essaim d'ermites ou de moines autour de sa cellule. Ne seraient-ce pas les tombeaux de ces religieux qui sont aujourd'hui à Besné ?

Tombeau de saint Friard. — Quand, il y a quelques années, on a rebâti l'église de Besné, on a transporté dans une petite crypte placée sous le chœur de l'église actuelle les cercueils que la tradition désigne comme étant ceux des deux solitaires de l'île Vindunet, et qui, précédemment, étaient placés sous les stalles du chœur.

Le tombeau de saint Friard se trouve à droite de l'autel de la crypte, la tête tournée vers ledit autel. Il est en pierre calcaire coquillière, fort usitée pour ce genre de monuments. Toutes ses faces sont recouvertes d'un dessin en feuilles de fougère, ce qui fait croire qu'il n'a dû jamais être recouvert de terre ; en effet, à l'époque mérovingienne, les tombeaux apparents étaient très usités. La hauteur de ce cercueil est moindre aux pieds qu'à la tête, ce qui indique la fin du VII^e siècle ou le commencement du VIII^e siècle, et peut-être ne contient-il les restes du saint que quelques années après sa mort, car il semble difficile qu'on eût trouvé dans une île de la Loire un sarcophage avec des sculptures. La ressemblance de celui de saint Friard et de celui de saint Secondel indique qu'ils ont été faits en même temps ; or saint Secondel mourut quelques années avant son compagnon. Nous croyons donc que les corps des deux saints, qui furent peut-être primitivement ensevelis dans deux des autres cercueils en pierre de

Besné, furent levés de terre quelques années après leur mort et placés dans les sarcophages qui existent aujourd'hui.

Voici les dimensions de ce cercueil :

Longueur : 2 mètres ;

Hauteur : à la tête 0^m 45, aux pieds 0^m 38.

Largeur : à la tête 0^m 68, aux pieds 0^m 35.

Épaisseur de la pierre : 0^m 08.

Ce cercueil est en assez bon état, malheureusement il est privé de son couvercle (1). La place de la tête n'y est pas marquée.

Tombeau de saint Secondel. — Ce cercueil a les mêmes dimensions que le précédent, mais il est en beaucoup plus mauvais état ; il a été raccommodé tout récemment avec du ciment. Il est à supposer qu'il avait lui aussi des dessins en feuilles de fougère, qui ont disparu par suite de l'usure ; je crois du moins en avoir vu des traces. Lui non plus n'a pas de couvercle.

Chapelle et fontaine saint Secondel. — A deux cents mètres du bourg de Besné, se trouve la chapelle de saint Secondel. Elle est de date toute récente et n'a rien de remarquable. C'est là que, d'après la tradition, aurait été l'habitation du saint. D'après la tradition aussi, le jardin qui se trouve tout auprès et qui est maintenant entouré de murs et planté d'arbres, aurait été le sien (2). Près de là se trouve la fontaine où, chaque jour, aurait eu lieu la rencontre des deux saints. Plusieurs fois par an, on va en procession à la chapelle.

La fontaine doit être de la même époque que la chapelle ; c'est une construction lourde et sans style. Devant se trouve un cercueil où s'écoule l'eau de la source, et dans lequel on se couche pour être guéri de la fièvre. Ce cercueil monolithe,

(1) M. Gaultier du Mottay signale au presbytère de Besné un cercueil servant à recevoir les eaux de cuisine et « caché en partie par un couvercle de pierre portant des sculptures, qui semblent représenter un monogramme, taillé en bâtière et ayant dû dans le principe recouvrir un cercueil plus grand que celui-ci. » N'était-ce pas là le couvercle du tombeau de saint Friard ? La forme indiquée conviendrait bien à l'époque. Depuis 1877, tout a disparu.

(2) Ce jardin, qui fut longtemps au milieu d'une lande, fut cependant toujours respecté par la charrue. En 1853, Mgr Jacquemet, évêque de Nantes, faisant une visite pastorale à Besné, acheta ce terrain et l'offrit à la fabrique de la paroisse.

comme ceux du bourg, est un peu plus petit que ceux-ci. La place de la tête y est marquée, ce qui le place à l'époque carolingienne.

Dans le cimetière de Besné, il y a une belle croix monolithe du ^{xv}^e siècle, qui est intacte.

Traditions locales.

Nous avons déjà indiqué plusieurs traditions locales se rapportant à la vie de saint Friard : celle qui le fait naître à la Haumonais, en Besné, et celles qui se rapportent à la rencontre quotidienne des deux saints, et à l'habitation de saint Secondel.

Il en existe encore une autre, d'après laquelle l'ancienne église paroissiale aurait été au village de Treffieu (1) qui est séparé de Besné par une vallée, et où l'on montre encore une grosse pierre, qui est tout ce qui reste de cette construction. Peu de temps après la mort des deux saints, on voulut reconstruire l'église, et pendant tout le jour on y travaillait ; mais, la nuit, tout l'ouvrage était détruit et les matériaux se trouvaient transportés au bourg actuel de Besné. Comprenant alors qu'il fallait construire la nouvelle église sur les tombeaux des deux saints, celle de Treffieu fut abandonnée. Dans beaucoup d'autres endroits, tant en Bretagne que dans les autres pays, on raconte le même fait : au Croisic, notamment pour la chapelle de saint Goustan.

Reliques de saint Friard et de saint Secondel.

Les reliques des deux saints ont été de tout temps vénérées à Besné ; une partie de celles de saint Friard, qui avaient été

(1) Nous ferons remarquer ce nom de Treffieu, qui a une forme tout à fait bretonne. Dans la Loire-Inférieure, il y a aussi une commune qui porte ce nom.

transportées à la cathédrale de Nantes, disparurent à la révolution.

En 1829, Mgr de Guérines, évêque de Nantes, faisant une visite pastorale à Besné, examina les reliquaires et n'y trouvant aucun titre qui constatât l'authenticité, en défendit la vénération publique. Après une enquête, Mgr de Hercé autorisa, en 1845, l'exposition publique des restes de saint Friard et de saint Secondel.

Des fragments de ces reliques sont exposés dans la crypte de l'église de Besné, dans deux jolis petits reliquaires en bois sculpté, de l'époque de la Renaissance.

André OHEIX.

APPENDICE

Nous croyons intéressant de donner ici deux documents qui se rapportent au culte de saint Friard et de saint Secondel. Le premier a déjà été publié, le second est inédit.

I

*Donation de l'église de Besné, par Brice, évêque de Nantes,
à l'abbaye de Redon.*

(Petit cartulaire de Redon, fol. 7, ch. V; Ed. A. de Courson, page 391).

(1116)

Anno ab incarnatione Domini. M. C. XVI., indictione. IX,
presidentibus Franciæ rege Ludovico, Britanniae Conano duce,

ego, Briccius, nannetensis episcopus, cum indoluisssem ex seditionibus que fiebant crebro in Beene insula inter eos qui jure hereditario sanctuarium Dei obtinere nitebantur, sacerdotem SS. Secundi atque Freardi in atrio ipsius ecclesie interfectum esse, et divinum cultum et beatorum confessorum debitam venerationem inibi cessare, statui, canonicorum nostrorum consilio, tales calumpnias et sacrilegia terminare, et honorificentiam pèrennem sancto loco adhibere. Ut igitur de cetero ibi digne Deo deserviretur, aeclesiam predictorum sanctorum, cum omnibus ad eandem pertinentibus, salvo tamen jure nannetensis ecclesie, S. Salvatori et rothonensibus monachis per manum venerabilis fratris nostri Hervei abbatis, consensu et favore nannetensis capituli, dedi et in aeternum habendam concessi. In cujus doni memoriam abbas ipse concessit nobis sanctarum orationum fraterna consortia, et bizantium quod marabotinum vulgo dicitur, in festivitate apostolorum Petri et Pauli per singulos annos ; reddendum defunctis vero ecclesie nostræ, episcopo beneficium quod abbati debetur, canonico tria officia, eo tamen tenore ut canonici defuncto abbati rependerent quod suo canonico exhiberent. Preterea canonicum qui monalchidem habitum expeterent, gratis suscipiendum. Divina officia digne et venerabiliter in predicta sanctorum aeclesia ab idoneis ministris celebratum iri. Quicumque monachorum eo mansitaturi advenirent prius datum ire aeclesie nostre securitatem ne sancta corpora de loco suo moverentur. Tracta est autem hec donatio Nannetensis in plenario sindo, in aeclesia apostolorum Petri et Pauli, ubi, omnium assensu, excommunicavimus et anathematizavimus quicumque huic nostre concessionis refragari et contraire presumerent. Testes autem qui ista audierunt et viderunt hii sunt : Briccius, episcopus, et canonici ; Rivalonius, archidiaconus ; Willelmus, decanus ; Petrus, cantor ; Joannes Guarini filius et frater ejus Marchus ; Bodinus ; Rivallonus de Faico ; Ticio ; Manefinit ; amplius Herveus, abbas rothonensis, et de monachis ejus : Gauterius ; Radulfus ; Simon abbas Sancti Gildasii ; Billicus abbas Talemundensis ; Willelmus abbas Sancti Jovini ; Radulfus ; Raginaldus Vertavensis prepositus, cum pluribus aliis.

II

Bulle d'Urbain VIII accordant des indulgences à la confrérie de saint Friard et de saint Secundel de Besné (1).

(Archives de la fabrique de Besné, orig. parchémin ; sceau en plomb, attaché par un lac de soie rouge et jaune.)

(1642, 17 Juillet)

Urbanus, episcopus, servus servorum Dei, universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem.

Considerantes nostræ mortalitatis fragilitatem et humani generis conditionem districtique severitatem judicii percipimus fideles singulos judicium ipsius bonis operibus et piis precibus pervenire ut per illa dona peccata delantur, ipsique eternæ felicitatis gaudia facilius consequi mereantur. Cum itaque sicut accepimus in parochiali ecclesia de Besne, Nannetensis diœcesis una pia et devota utriusque sexus Christi fidelium confraternitas sub invocatione sanctorum Friardi et Secundelli ad Dei omnipotentis laudem et honorem animarumque salutem, canonice non tamen pro hominibus unius specialis artis instituta, existat, ejus dilecti filii confraternitatis qui plurima pietatis charitatis et misericordiæ opera exercere consueverunt ut igitur dicta confraternitas majora indes suscipiat incrementa de ejusdem omnipotentis Dei misericordia ac beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis utriusque sexus Christi

(1) Cette confrérie fut érigée en 1642 par Mgr Gabriel de Chauveau, évêque de Nantes. Son existence fut confirmée par Mgr de Gilles de Beauveau en 1687 et en 1712 par M. Charles du Moulin, vicaire général. Tombée en désuétude pendant la Révolution, elle fut rétablie en 1846, et Pie IX l'enrichit à nouveau d'indulgences.

L'écriture de la Bulle que nous donnons ici est très difficile à déchiffrer pour ceux au moins qui n'y sont pas habitués ; elle est de plus remplie d'abréviations. Plusieurs erreurs de lecture ont donc pu se glisser dans notre copie.

fidelibus vere penitentibus et confessis qui dictam confraternitatem de cetero ingredientur die prima illorum ingressus si sacratissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint ac nunc et pro tempore existentibus dictæ confraternitatis confratribus ubi licet decedentibus et vere penitentibus et confessis ac sacra communione si id commodè fieri poterit reffectis in eorum mortis articulo nomen Jesu corde si ore nequiverint invocantibus ; preterea eisdem confratribus similiter vere penitentibus et confessis ac sacra communione reffectis qui ecclesiam predictam et ejus oratorium in festivitate sancti Friardi prima die mensis Augusti singulis annis celebrari solita visitaverint devote et inibi pro sanctæ matris ecclesiæ exaltatione, heresium extirpatione, infidelium conversione ac inter christianos principes concilianda pace necnon Romani Pontificis salute pias ac devotas preces effuderint, plenariam omnium et singulorum peccatorum suorum indulgentiam et remissionem perpetuo concedimus et impartimur ac etiam eisdem confratribus vere penitentibus et confessis ac sacra communione reffectis qui ecclesiam predictam et oratorium hujusmodi in sancti Secundelli die vigesima nona Aprilis cujuslibet anni celebrari solita, et Circumcisionis Domini nostri Jesu Christi ac omnium sanctorum festivitatibus necnon feria tertia Pentecostes singulis annis devote visitaverint et ut preceptur oraverint qua die hujus modi quatuor posteriorum festivitatum id pro tempore fecerint septem annos et totidem quadragenas. Postremo eisdem confratribus quoties divinis officiis in eadem ecclesia seu oratorio more confratrum celebrandis aut congregationibus publicis vel secretis ipsius confraternitatis pro quocumque opere pio exercendo interfuerint aut ipsum sanctissimum Eucharistiæ sacramentum dum ad aliquem infirmum defertur associaverint vel qui impediti campana ad id signo dato genibus flexis semel orationem dominicam et salutationem angelicam pro eodem infirmo recitaverint, aut processionibus ordinariis et extraordinariis tam dictæ confraternitatis quam aliis de..... Ordinarii celebrandis vel sepeliendis mortuis officiose interfuerint vel pauperes peregrinos hospitio receperint aut pacem cum inimicis composuerint seu demum aliquem ad viam salutis reduxerint et ignorantes Dei precepta atque ad salutem sunt

docuerint aut quinquies orationem dominicam et toties salutationem angelicam predictas pro animabus confratrum dictæ confraternitatis in Christi charitate defunctorum recitaverint toties pro quolibet premissorum piorum operum et oratio, sexaginta dies deinjunctis eis seu aliis quidlibet debitis penitentiis auctoritate et tenore premissis misericorditer in Domino relaxamus presentibus perpetuis futuris temporibus duraturis. Volumus autem quod si dicta confraternitas alicui Archiconfraternitati aggregata sit ut in postremam aggregetur seu quavis alia ratione per illius indulgentiis consequendis aut de illis participandis uniatur, seu aliis quislibet instituatur priori seu quavis alia littera diffusa obtente preter presentes nullatenus si suffragentur sed ex tunc prorsus nullo sint de ipso. Quandoquoque si confratribus presentis ratione premissorum aut aliis aliqua alia indulgentia perpetuo vel ad certum tempus nondum elapsum duratura per nos concessa fuerit, eadem presentes litteræ nullius sint roboris vel momenti.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum anno Incarnationis Domini millesimo sexcentesimo quadragesimo secundo. Quinto decimo Kalendis Julii. Pontificatus nostri anno decimonono.



LES
LÉGENDES CELTIQUES
ET LA
LITTÉRATURE ARMORICAINE

I

Dans une série d'articles que publie en ce moment la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, j'ai cherché à faire voir la part des Bretons armoricains dans la création des légendes épiques, dont les chansons de geste ont été l'aboutissement.

Le héros de *Roland* est un marquis de Bretagne, son adversaire Garsire ou Marsile porte un nom breton, le traître Guenes est le Dieu celtique de la mort, Gwyn.

Auberi le Bourgoing raconte les exploits du comte de Nantes Lambert, mort en 852, *Ais d'Avignon* ceux de son frère Garnier, *Renaud de Montauban* a pour héros Renaud de Poitiers, battu et tué par les Bretons en 843, *Garin le Lorrain* célèbre son lieutenant Begon, *Gui de Nanteuil* fait jouer à son fils Hervé, battu et tué par les Bretons en 844, le rôle du personnage antipathique.

Aquin est breton par sa géographie, le thème du récit, les noms de la plupart de ses personnages.

Amis et Amile qui, sous sa forme actuelle, n'est qu'une juxtaposition de contes populaires, a célébré à l'origine le comte évêque de Nantes au VIII^e siècle Amelius.

Les *Saisnes* et *Aspremont*, composés tous deux pour servir de préface à des poèmes qui racontaient la guerre de Charles

le Chauve en 840 contre les barons rebelles de l'est Bovon et Girard, ont été composés à la plus grande gloire du roi de Bretagne Salomon.

Le rôle de sauveur attribué par *Mainet* à l'évêque de Rennes Moran, à l'égard de Charles Martel, me porte à croire à l'origine bretonne de ce poème.

Je ne comprends guère le rôle de Lambert dans *Girart de Viane*, si une main bretonne n'a pas collaboré à la rédaction de cette œuvre. Le Carahès de la légende d'Ogier, le Corsolt de la légende de Guillaume ont été introduits par des mains bretonnes dans des récits préexistants.

Si *Ansis* n'a pas été refait par un Breton, il l'a été du moins par un trouvère, qui cherchait à rattacher son héros à la famille royale de Bretagne. *Gaufrei* a de même une prédilection pour les héros bretons qui me porte à considérer son auteur comme un de nos compatriotes, pour la raison qui me fait envisager comme normand l'auteur de *Fierabras*.

Certains traits des légendes de Vivien et de Guibert (la forme de certains noms, Vivien, Cador, Marados, etc., la dévotion à Saint-Malo, la mention du breton Tristan), ne s'expliquent guère que par l'intervention d'une main bretonne.

Les poèmes sur *Elie de S. Gilles*, *Elias*, etc., ne s'expliquent que si les trouvères ont connu des récits sur le dieu celtique Eli : ils n'ont guère pu y arriver à ce moment que par l'intermédiaire des Bretons armoricains.

Le rôle d'Amauri, comte de Nantes en 850, dans *Huon de Bordeaux* est encore l'œuvre d'un Breton.

C'est un angevin ou un nantais, et non un normand, qui a eu l'idée d'introduire dans l'épopée trois personnages contemporains de la fin du x^e siècle, Hoël de Nantes, Jofroi d'Anjou et Richard de Normandie. *Gaidon* est probablement un poème angevin, mais il pourrait être l'œuvre d'un nantais, car les Bretons y jouent un grand rôle. Leur notoriété les a fait introduire dans *Aimeri*, dans *le Siège de Barbastre*, dans *les Narbonnois*, dans *Galien*, dans *Ogier*, et sous les couleurs de fidèles alliés du roi dans *Girart de Roussillon* et *Bovon d'Aigremont*, sans qu'on puisse en conclure à l'origine bretonne de ces récits ; *Maugis* est un prologue du roman breton de *Renaud*, mais cela ne veut pas dire qu'il soit breton.

Malgré la présence d'Escorfaou de Bretagne, *Floovant* n'a rien de breton.

Le roman d'aventures d'*Ille et Galeron* a pour base la lutte de Conan, comte de Rennes, et d'Hoël, comte de Nantes au *x^e* siècle ; l'auteur de *Galeran* a voulu faire de son héros un breton, mais il a écrit avec des noms pris un peu partout une œuvre de pure imagination, et c'était probablement un vexois ; l'auteur de *Partenopeus* connaît Nantes, mais on le croit blésois ; enfin *Pontus* est par sa géographie un remaniement breton de Horn ; mais certains critiques en font une œuvre angevine.

La Bretagne est donc, à mon avis, avec la vallée du Rhône, le grand laboratoire épique des chansons de geste et des poèmes qui en sont issus. La Champagne n'a connu Ogier, Turpin, Baudoin et Guinemer que sous forme de légendes pieuses, rédigées en latin par des clercs ; la mort du cambrésin Raoul et la défaite de Gormon n'ont pas donné naissance à des cycles ; la dernière n'a même abouti à un poème qu'en empruntant des noms à des légendes épiques étrangères.

Voyons maintenant quel a été le rôle de notre Armorique dans la création du second grand cycle épique du moyen-âge, le cycle d'Artus.

II

C'est autour de ce personnage, qui vivait probablement en Grande-Bretagne au *vi^e* siècle, que sont venues se cristalliser toutes les légendes mythologiques et héroïques des Bretons insulaires. Sur cette époque, les renseignements certains sont très rares. Nul ne considère comme des documents historiques sérieux, soit le livre latin de Gaufrei de Monmouth, *Historia regum Britanniae*, composé vers 1135, soit les compilations en prose de poèmes français mises sous les noms de Gautier Map et de Robert de Boron, pas plus que ces poèmes, lorsqu'ils existent, ou les contes gallois en prose, appelés *Mabinogion*. Les *Annales de Cambrie*, les récits avec lesquels le gallois Nennius composa, vers l'an 800, sa compilation souvent rema-

Arch. 4*

niée, n'obtiennent qu'une médiocre confiance. En réalité, les compositions de ceux que l'on appelle les bardes gallois du VI^e siècle, la *Chronique saxonne* et Henri de Huntingdon qui, pour l'amplifier, n'a eu recours qu'à son imagination, ne sont pas à un plus haut degré de l'histoire exacte : les vies de saints sont bondées d'interpolations, et le petit livre de Gildas n'est qu'une violente et imprécise déclamation (1). Les faits certains sont donc beaucoup plus rares que ne le disent la plupart des historiens français, mais en les étudiant tels qu'ils sont dans Gaufrei de Monmouth et les triades galloises, on peut se rendre compte de la déformation analogue qu'ont subie ceux que nous sommes réduits à deviner.

54 a. C. — Le roi breton Cassivellaunos, trahi par son compatriote Mandubratios, est vaincu par César ; le romain Labérius périt dans la bataille. Labérius devient Labiénus, dont le nom était plus connu, Cassivellaunos a pour père ou pour conseiller un personnage divin, Heli ou Beli, transformé en homme ; il est trahi par un autre personnage divin, Andriu, habillé du nom virgilien d'Androgeus, appelé Avarwy par les triades (N^{os} 4, 9, 10, 57, 65, 118, 119, 122 de l'éd. Loth).

51 p. C. — Caratacos, fils de Cunobelinos, fils lui-même de Tasciovanos, trahi par la reine Cartismandua, est vaincu par les généraux de l'empereur Claude ; l'empereur Auguste avait été en bons termes avec Cunobelinos. Vespasien, avant de monter sur le trône, fit la guerre en Bretagne. Juvénal parle

(1) C'est ainsi que la *Chronique saxonne*, prenant le Pirée pour un homme, invente un Natanleod, un Cymen, un Cerdic, un Port, un Wypped, un Cella qui existent, non comme chefs bretons ou saxons, mais comme entités mythologiques ou comme perrains obscurs de localités sans importance. Les Brutus, Locrinus, Camber, Albanactus, Corineus, Turnus, Humber, Sabrina, Hamo, Gallus, Eburacus, par lesquels Gaufrei de Montmouth explique les noms de Bretagne, de Logre, de Cambrie, d'Albanie, de Cornouaille, de Tours, de l'Humber et de la Severn, de Southampton, du ruisseau de Gallim, d'York, sont tout à fait imaginaires. La reine Marcia est censée l'auteur des coutumes spéciales qui régissent les marches ; les géants Gog et Magog viennent fort à propos pour expliquer le nom de lieu Langoemagot. Les portes Billingsgate et Ludesgate de Londres sont expliquées par les dieux celtiques humanisés Beli et Lud ; Leicester par le dieu Léir, Gloucester par l'empereur Claude ; Galles doit son nom à un roi ou à une reine, Bath au roi Bladud ; le Westmoreland est le pays de Marius. Ainsi le gallois Y Gadarn, l'île des forts, devient un homme, Hu Gadarn, comme la Bretagne devient le roi Prydain.

d'un roi breton Arviragus. Dans les triades (118, 120, 121, 122, 123, 132, 143), Caratacos est fils du dieu Bran, trahi par la déesse Aregwedd ; Gaufrei de Monmouth l'ignore et le remplace par Arviragus, frère de Witherius (Gueirid, dans la triade 122, peut être le Guidar ab Run ab Beli lu Cunobeli de la triade 26), et confondant deux Cunobelinos d'époque différente, il fait de celui-ci un fils de Tenuantios.

II^e SIÈCLE. — Le christianisme est prêché en Bretagne sous le pape Eleuthère ; le propagateur en est, dans les triades 124 et 139, Leiruc ou Leurug, fils du dieu Coel ; les missionnaires sont dans Gaufrei Duban et Fagan. Ces deux noms et celui de Leurug se retrouvent parmi les patrons des églises voisines de Landaf : ce sont des personnages qui sont au plus tôt du VI^e siècle. On a donné le nom latin Lucius à Leurug, parce qu'on a vu dans le premier le mot latin *lux*, dans le second le mot gallois *lever*, qui tous deux veulent dire lumière : peut-être aussi parlait-on d'une prédication sous un empereur romain du nom de Lucius, par exemple Lucius Verus.

III^e SIÈCLE. — Guerres de Septime Sévère en Bretagne, rivalité de ses fils Bassianus Caracalla et Géta (212), martyre des SS. Alban, Julius et Aaron, auxquels Gaufrei, prenant le nom latin de l'étoile pour un nom d'homme, ajoute Amphibalus, usurpation de Carausius et de son successeur Allectus (287-297), rattachement de la Bretagne à l'empire par les victoires de Constantius et d'Asclepiodotus. Tout cela est raconté par Gaufrei sous des couleurs très fausses, le meurtre de Géta par Caracalla tient à ce que l'un est fils d'une Bretonne, l'autre d'une Romaine : cette tragédie domestique revêt la couleur d'une guerre de races ; Allectus, qui est le successeur de Carausius, est représenté, parce qu'il l'a assassiné, comme le chef du parti romain, et par suite Asclépiodote est fait chef du parti national et ses exploits rapportés à tort à une période différente de ceux de Constance. La femme de celui-ci, Héléne, est confondue avec la déesse bretonne Elen, fille du dieu Coel : celui-ci devient ainsi le beau-père de Constance.

312, victoire de Constantin, proclamé empereur par les légions de Bretagne, sur Maxence. 383-388, usurpation de Maximus, que Gaufrei appelle Maximianus (triades 9 et 139). 392, usurpation d'Eugenius, l'Owein des triades 26, 118, 120,

qui en font le fils de Maximus, dont il reproduit la carrière. 402 et non 417, départ des troupes romaines. 406, leur retour. 407, les légions de Bretagne proclament empereur Gratien, puis Constantin ; les Romains quittent la Bretagne pour n'y plus revenir. 410 et non 449, terrible invasion des Saxons qui avaient déjà paru en 360, 363 ou 364, 367, 374, 382, 392. 411, Constantin qui s'était installé en Gaule à Arles, est mis à mort. Son fils Constant, associé par lui à l'empire, est assassiné en Espagne par Gérontius, qui s'appuie sur les barbares. 429, tournée pastorale de saint Germain d'Auxerre (on a dit à tort qu'il était venu deux fois en Grande-Bretagne). 442 et non 473, les Saxons prennent pied définitivement en Bretagne.

IV^e ou V^e SIÈCLE. — Martyre de Sainte Ursule, attribué par Gaufrei aux dieux celtiques de la mort, Maelwas et Gwynwas (Malgo et Guanius).

C'est à une date inconnue du V^e ou du VI^e siècle qu'ont vécu Vortigern, Ambrosius, Artus et les chefs qui ont lutté contre les Northumbres et dont nous parle une des sources de Nennius. Saint Gildas, mort en 570, fut le contemporain des rois Maglocunos (triades 67, 71, 104), Vortiporios, Constantin, Conan et Cuneglasos ; mais on ignore les dates précises de leur règne ; Maglocunos par exemple meurt en 547 ou 577, suivant les auteurs.

Gaufrei connaît quelques saints : Daniel, sacré évêque de Bangor en 584 (triade 151) ; David, évêque de Menevia de 601 à 606 (triades 71 et 77), Cenauc son successeur, Dubric, mort en 612, Centigern mort la même année (triade 71), Teliau ou Cheliau, évêque de Landaf, qui vivait, je crois, au VII^e siècle (triades 77, 78, 149), Sanson, évêque de Dol au VI^e siècle, Patern (triade 77), Cadoc (triades 95, 150), Iltud (triade 133) et son disciple Madoc (151).

Gaufrei a développé, en suivant de plus près l'histoire, les événements qui suivent l'expulsion du roi breton Cerdic, mort en 616, à laquelle il mêle le siège de Cirencester en 879 par Gormon, la mission de Saint Augustin, la défaite de Brocmail à Chester par le roi northumbre Ethelfrid (613), suivie du massacre des moines de Bangor (la triade 30 ajoute le personnage d'Iago, fils de Beli, qui mourut cette même année), les

exploits de Cadwallo, fils de Cadvan (triades 1, 13, 55, 59, 67, 81), contre le roi northumbre Edwin (triades 20, 60, 63) et ceux de son allié le roi angle Penda et de son fils Wulfred contre Osfrid, Osrice, Oswald, Oswy, auxquels il a tort de mêler le roi scot Aidan, plus ancien de quelques années, Cadwallader, fils de Cadwallo (triades 18, 36, 50, 67, 124), dont au lieu de raconter la légende nationale, le soufflet reçu du barde Golydan, le cadeau fatal reçu d'Einiawun, il a calqué l'histoire sur celle du roi de Wessex Cadwalla, dont il confond le compatriote Ina avec les guerriers divins Ivi et Ivor. Il saute alors du VII^e au X^e siècle, et termine par quelques mots sur le roi saxon Athelstan, qui réunit toute l'île sous ses lois.

Pour allonger son récit, Gaufrei fit appel aux souvenirs classiques. Il développe longuement la fable de l'origine troyenne des Bretons, avec des emprunts faits à Virgile et aux légendes carolingiennes, il coud bout à bout des généalogies de chefs de clans (v. g. liv. II, ch. 16, liv. III, ch. 19), qu'il entremêle de vagues éloges, il s'adresse enfin aux récits mythologiques, qui sont si nombreux dans la littérature galloise.

Celle-ci ne compte pas moins de cinq mabinogi de ce genre; un sixième, celui de Maxime, composé en Cambrie, est semi-historique; cinq sont relatifs au roi Artus. Sur les mabinogi mythologiques, deux, *Puyll* et *Math*, ont été composés en Cambrie; ils entendent toujours par nord le nord-Galles, par sud le sud-Galles. Deux autres, *Bran* et *Manawydan*, ont de même été composés par un Cambrien pour qui l'Irlande était le pays au-delà des mers dont parle la mythologie, mais ils ont subi l'influence de Gaufrei, par les allusions qui y sont faites au roi de Londres Cassivellaunos et par la localisation à Oxford du centre du pays breton. De même le mabinogi de Lud se passe à Londres et à Oxford, et le pays au-delà des mers est la France, comme c'est le cas dans les récits de Gaufrei sur les filles de Léir, sur les frères rivaux Bran et Beli, Ferrex et Porrex. Dans ces deux derniers cas, comme dans le récit du meurtre de Malin par son frère Mempricius, il y a une variante du récit mythologique que l'on trouve déjà en Egypte sous les noms d'Osiris et de Typhon, à Rome sous ceux de Romulus et de Rémus, chez les Hébreux sous ceux

de Caïn et d'Abel. Comme Remus, Malin en mourant donne son nom à l'île, Inis Mel ; citons encore Bladud tombant du ciel comme Icare, Morvidus dévoré par un monstre marin comme Hippolyte, Mempricius mangé par les loups ; notons que la légende de Bran s'est enrichie du récit de la prise de Rome par son homonyme Brennus, que la légende des filles de Léir représente sous les formes Henwin et Maglaun le Gwynwas et le Maelwas de la légende celtique que j'ai déjà signalés dans la légende d'Ursule ; enfin que Gaufrei a emprunté aux légendes carlingiennes ou saxonnes certains noms, Seguin qui donne asile à Bran en France et qui est notre Seguin de Bordeaux, Guichtlac qui est l'Hygelac de *Beowulf*, le pirate scandinave tué au ^{vi} siècle par les Franks Ostrasiens, l'Elsung des *Nibelungen*, sans doute aussi Cheulf, Suard.

La plupart des personnages de ces contes sont connus des triades, Pryderi (63), Bran (14, 76, 124, 125, 162), Branwen (18), Gwydion (143, 146), Math (25, 75), Lud (14, 64), Lir (11, 51, 138), Leu (30, 57, 65), Goronwy son meurtrier (49), Manawydan (42, 65). Ajoutons-y Mabon (11, 138), Gwyn (146), Coll, fils de Collvrevi qui apprit la magie de son oncle le nain Ruddlum et introduisit en Cornouaille le froment et l'orge (25, 73, 133), le nain magicien Eiddilic (75, 98), l'astrologue Idris (146), Ganhebon le savant (148, 150), Geir ou Gweir fils de Geirion ou Geirioed (11, 56, 138), Coel fils de Cyllin l'inventeur du moulin (147), Nevid, le Noé gallois (150), le couple humain Duivan et Duivach qui repeupla la terre après le déluge (116), et nous aurons la liste de tous les personnages mythologiques que nous fournissent ces deux sources.

Il reste trois récits, les exploits de Dunwallo (le Dumnagual des triades 107, 114, 125, 134, 136), l'histoire de Peredur et de Gorbionian, et celle de Cuneda et de son frère Margan qui pourraient bien être de l'histoire transposée : c'est-à-dire que Gaufrei aurait placé avant l'ère chrétienne des faits réels dont il ne connaissait pas la date, et qui auraient dû être mis au ^v ou au ^{vi} siècle, dans cette période confuse et incertaine des annales bretonnes.

III

Avant de nous appesantir sur l'histoire de Vortigern et d'Artus, qui forme à elle seule le cycle que l'on appelle parfois de la Table Ronde, il est bon de dire quelques mots de la manière dont Gaufrei a mis en œuvre les sources dont je viens de parler, d'autant que pour une partie tout au moins, il les a empruntées à un intermédiaire armoricain. J'ai donné quelques exemples de la manière dont il traite les faits historiques (1) ou les contes mythologiques sur lesquels il travaille. Pénétrons un peu plus avant dans son procédé.

Les récits épiques peuvent modifier les faits de deux manières : par des anachronismes qui font vivre à la même époque des personnages de siècles différents, ou encore par des transpositions géographiques.

Il y a de nombreux anachronismes dans Gaufrei ; lorsqu'il fait d'Aidan un contemporain d'Oswald, lorsqu'il rajeunit d'un siècle le roi de Demet Margetiud qu'il fait vivre au VII^e siècle, ce qui permet de croire que le roi de Cornouaille Bléri, cité dans le même passage se trouve dans le même cas, il ne fait probablement que reproduire des confusions déjà anciennes ; de même lorsqu'il dédouble Divan et Fagan ou Maugan pour en faire tantôt des missionnaires du II^e siècle, tantôt des évêques du VI^e siècle ; il me semble donc fort douteux qu'il ait inventé des noms d'évêques tels que Theon, Tremounus, etc. Les noms bretons qui émaillent l'épisode de Cassivellaunos, Nennius, Evelin, Hirelglas, Scœva, Cridious, Guertaeth, Britael, ceux que l'on trouve dans l'histoire d'Octavius et de Maximus, Levelin, Trahern, Meriadec, Donatus, Caradoc,

(1) Voici encore un exemple : il existait dans le Westmoreland un menhir dont les indigènes rattachaient l'érection au souvenir d'une grande bataille entre les Romains et les indigènes. Gaufrei en parle à deux reprises comme de deux batailles différentes livrées par Marius à Rhodri, par Octavius à Trahern. Dans les deux cas, le romain porte un nom romain : le second est certainement inventé, le premier a pu être emprunté à quelque inscription voisine. J'ignore où il a pris les deux noms indigènes.

Mauricius, semblent attester qu'il a existé là-dessus des récits antérieurs en langue celtique (1). Le conte des filles de Leir, le martyr d'Ursule, lui sont arrivés déjà pourvus d'un schéma assez développé, qu'il a respecté tout en y ajoutant de son cru. L'histoire de Dunwallo avec ses rois Rudauc et Stater, et son adversaire Ymner, roi de Logre, probablement le géant Ymi de la mythologie scandinave, a été respectée par lui. Il n'a rien ajouté au conte de Mempricius et de Malin, mais il a, en revanche, fortement développé le conte similaire de Bran et de Beli, et de même qu'il prenait en ce dernier cas, comme pour le récit des origines troyennes, des noms au cycle carlingien et aux légendes germaniques (2), il a pris aux chansons de geste Gombert, allié d'Octavius, et Godbold allié d'Edwin. Ce qui lui appartient en propre, ce qui, en tout cas, ne peut être antérieur au ^{xii}^e siècle, ce sont les noms dépourvus de physionomie celtique. On voit qu'ils ne sont pas les plus nombreux, et qu'entre le fait réel d'une part ou la simple donnée mythologique et le tableau qu'il nous en donne, il a, de toute nécessité, existé des intermédiaires.

Quelques-uns de ces intermédiaires sont gallois, d'autres cornouaillais, d'autres armoricains. C'est ce que nous allons voir en étudiant sa géographie.

Dans tous les récits mythologiques des Bretons, il y a un pays du nord habité par des barbares, un pays du sud foyer de toute civilisation et origine de tout progrès. Mais le pays civilisé est, d'autre part, le pays des dieux, des ancêtres, des morts, l'autre monde, le pays au-delà des mers, où les héros vont conquérir les objets précieux, donc le pays ennemi. Ces deux notions qui, par moments, sont contradictoires, embrouillent considérablement les récits épiques où se sont enchevêtrés ces thèmes mythologiques.

(1) Je n'oserais en dire autant du Fulgenius de l'histoire de Sévère.

(2) Par exemple Goffier d'Aquitaine, notre Gaifier, Subard que l'on retrouve dans l'histoire des fils de Gorbogudo sous la forme Suard, Imbert qui sera Gombert dans l'histoire d'Octavius. Les autres noms Pandrasus, Gérion, Antigonus, Assaracus, Porsena, Turnus sont empruntés à des abrégés d'histoire ancienne : Anaclet est un nom de pape, Mempricius, le conseiller de Brutus, est le dieu Mempricius, meurtrier de son frère Malin, le Romulus de l'histoire bretonne.

Gaufrei lui n'hésite pas. C'est un anglo-normand, pour lequel l'Angleterre au sud de l'Humber (c'est ainsi qu'il entend le pays du midi) est, sauf un cas (l'histoire des frères de Gorbonian), non seulement le pays civilisé, mais le pays dont le souverain règne finalement sur toute l'île. Cela va si loin que quand un prince a ses sympathies, comme Cadwallo, il en fait, non pas avec l'histoire un roi du nord-Galles, mais un roi d'Angleterre habitant Londres. C'est là que siège le dieu du jour transformé en homme, comme Beli, ou tel héros vainqueur, Cuneda, transformé en dieu du jour ; le pays des ténèbres, sur lequel règne le Dieu de la nuit, Bran ou Margan, étant toujours la moitié de l'Angleterre située au nord de l'Humber. De plus, comme le champ visuel de Gaufrei embrasse toute l'île, le pays au-delà des flots est pour lui la France ; et de même que sa conception londonienne, cette idée a pénétré, je l'ai déjà dit, dans certains mabinogi. Toutes les fois donc que l'on en trouvera des traces, on saura que l'on est en présence d'une version partiellement ou totalement rajeunie, à partir du ^{xii}^e siècle, des récits bretons.

Ce n'était pas ainsi que les indigènes de race celtique se représentaient les choses du ^{vii}^e au ^x^e siècle. L'ennemi pour eux n'était pas au nord, mais à l'est, dans le pays saxonisé. De là vient que l'on trouve dans Gaufrei tant de personnages sympathiques qui sont des occidentaux, cornouaillais ou cambriens, mais surtout cornouaillais. Il n'a pas osé sur ce point modifier ses sources. Ses successeurs ont été plus hardis. Je n'en veux citer qu'un exemple. Constantius est devenu pour lui maître de la Bretagne en épousant la fille du roi (il faut lire du dieu) qui la possédait, Elen fille de Coel ; donc Coel a dû supprimer Asclépiodotus dont Gaufrei a précédemment raconté la vie ; c'est le meurtrier des héros, donc un saxon, un oriental, et la ville de Colchester vient fort à propos par son homonymie fournir à Coel un berceau très naturel. Mais Wace qui a mis en vers français le latin de Gaufrei, a trouvé cette conception révoltante. Pour lui les assassins, les sauvages sont à l'ouest, d'ailleurs Coel est un dieu breton, et il en fait sans hésiter un Gallois.

Du ^{vii}^e au ^x^e siècle, il se forma donc une autre notion des choses que celle qui pouvait avoir cours au ^{iv}^e ou au ^{xii}^e siècle,

lorsque l'île était presque complètement unifiée. La Bretagne était pour les indigènes uniquement le pays demeuré indépendant, au sud la Cornouaille, au centre la Cambrie, au nord l'Albanie, et il existe dans les triades 71, 84, 139, des traces de cette division tripartite, qu'on retrouve dans l'histoire de Dunwallo. Plus tard, la Cambrie demeura seule indépendante : le pays du nord fut alors le nord-Galles, le pays du sud le sud-Galles. Lorsqu'on entendait dire que Constantius était mort dans la Bretagne du nord, on s'imaginait que cela signifiait dans le nord-Galles, et on remplaçait York par Segontium. Parfois on continuait à diviser la Bretagne en trois parties, mais on omettait la Cornouaille qu'on remplaçait par le sud-Galles, ou l'Albanie par le nord-Galles. Dans les récits de Gaufrei sur Cassivellaunos et sur Cadvan on trouve des traces de ce procédé.

Gaufrei a recueilli fort peu de traditions cambriennes : il en a existé cependant : j'ai cité les contes gallois de *Puyll* et de *Math*, et, en défalquant certaines interpolations dues à l'influence de Gaufrei, ceux de *Bran* et de *Manawydan*. Le conte gallois de *Maxim* est purement cambrien ; son Octavius n'est pas roi de Bretagne, mais de Cambrie, roi du nord, mais roi de nord-Galles, et les villes que construit sa fille sont toutes en Cambrie, Caerleon, Caermarthen et Carnarvon, tandis que le récit de Gaufrei sur Octave et Maxime évolue dans l'île tout entière. De même c'est en Cambrie et sur la frontière orientale du pays, dans les environs de Gloucêster, que Nennius ou l'auteur du VIII^e siècle dont il a reproduit le récit localisait l'histoire de Vortigern et d'Ambrosius, et tout en l'étendant par endroits à l'île tout entière, Gaufrei a cependant dans une certaine mesure respecté cette localisation plus ancienne.

Ce qui appartient donc en propre à Gaufrei de Monmouth, c'est cette conception que les événements qu'il raconte ont l'île de Bretagne tout entière pour théâtre, et que la France est le pays au-delà des flots où se rendent, de temps en temps, les héros de ses récits : par là, il est parfois plus près de la vérité que les Cambriens qui, dès le VIII^e siècle, plaçaient ces contes en Cambrie avec l'Irlande comme pays au-delà des mers. Il a d'ailleurs peu employé les sources cambriennes, et s'est surtout servi de récits où la Bretagne était réduite à la Cornouaille

et la France au territoire qui lui faisait face, l'Armorique (1). La légende de Maxime, celle de Constantin, celle d'Artus, celle de Cadwallo lui viennent d'un intermédiaire que j'appellerai cornavio-armoricain : et si ce dernier n'a pas été rédigé dans notre Armorique, notre pays a certainement, du moins, été connu et certaines de ses légendes employées dans sa rédaction (2).

IV

Vortigern et Ambrosius étaient deux chefs bretons qui, après le départ des Romains, se disputèrent le pouvoir. Gurtigern Gurtheneu (et non fils de Gurtheneu) ou Vortigern était fils de Guitaul ou Guitolin (3), avec lequel Ambrosius avait eu déjà maille à partir. Serré de près par son adversaire, il fit appel aux Saxons qui depuis longtemps ravageaient les côtes bretonnes, leur céda le royaume de Kent où régnait Goaranton, et prit à son service les chefs qui portent les noms plus ou moins réels de Hengist, Horsa, Octa et Ebissa. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs de succomber sous les coups d'Ambrosius, et son fils Pascentius eut le même sort.

Est-ce Vortigern, est-ce Ambrosius, est-ce un Guortepir ou Vortimer que l'on fait généralement fils de Vortigern qui livra aux Saxons trois batailles dont chaque parti dans ses annales s'attribue le gain, les documents là-dessus sont contradictoires. Plusieurs parlent même à tort de quatre rencontres. S'ils s'accordent à placer la dernière dans l'île ou non loin de l'île de Thanet, ils ne s'accordent pas sur l'emplacement des deux autres, livrées, disent-ils, à Egelesford ou à Epsford, à Crayford ou sur la Darent, ni sur l'ordre dans lequel elles

(1) Dunwallo, Artus, Asclepiodotus, Henuinus, Tenuantius, Corineus et sa fille, Caradoc et son fils Mauricius, Donatus sont Cornouaillais.

(2) Un dernier groupe de récits, composés sur la frontière anglo-écossaise à partir du XII^e siècle, paraît, sauf celui des frères de Gorbonian, être demeuré étranger à Gaufrei.

(3) Gaufrei a pris ce nom de Guethelin pour le donner à un archevêque de Londres dans un récit antérieur.

furent livrées. Ils s'accordent cependant sur ce point que l'une coûta la vie aux deux chefs Categirn et Horsa. Concluons simplement qu'il est probable que ces batailles sont réelles, de même que les victoires d'Ambrosius à Maesbili et à Caerconan, mais qu'il n'est pas certain que les personnages qui y figurent soient rigoureusement contemporains.

A ce récit, les Cambriens ajoutèrent trois contes : le combat des dragons auquel le dieu Lud avait mis fin, le conte de l'enfant sans père qui doit vaincre le tyran (on retrouve ce thème dans l'histoire de Macbeth et de Macduff), et le conte du massacre des chefs au festin de réconciliation que l'on trouve dans l'histoire légendaire de la Saxe, de l'Ecosse et de l'Irlande. L'enfant sans père fut Ambrosius et il fut surnommé Merlinus : c'était sans doute le nom du héros mythologique du conte que l'on démarquait pour le lui attribuer.

Les Cambriens ont cherché de plus à localiser l'histoire en Cambrie. Ils ont placé la forteresse où se passa le combat des dragons, tantôt en nord-Galles où ils trouvaient un dinas Emrys (le château d'Ambrosius), tantôt en sud-Galles sur la Towy où était Carmarthen, qu'ils traduisaient la ville de Merlinus et non la ville de Moridunum. En dehors de leur pays, sur l'autre rive de la Severn, à Gloucester, ils ont placé le pays d'origine de Vortigern, le traître, l'étranger (1), et ils l'ont rattaché au prétendu fondateur de Gloucester, le héros éponyme Gloiu et à sa fille Geuvissa, donnant ainsi à ce dernier nom le sens d'étranger (2). Dans le récit de Gaufrei, une partie de cela a subsisté : deux héros, un comte et un évêque de Gloucester, Eldad et Eldol, sont empruntés à une généalogie des descendants de Vortigern ; c'est en Irlande et non en Gaule que l'on va chercher les pierres qui marqueront la sépulture des héros. Là encore cependant il y a des traits qui sont introduits par lui, la localisation à Salisbury à cause du fameux monument mégalithique de Stonehenge de la sépulture des chefs massacrés au banquet de réconciliation, la légende sur la forteresse de Caercorei en Lindsey, le rôle de Londres et de Winchester, les campagnes contre York et Alclud, etc.

(1) Peut-être aussi quelque descendant de Vortigern régna-t-il à Gloucester.

(2) Cf. à ce point de vue Geuvissa, fille de Claude, le gévisséen ou romain Octavius, la fille du gévisséen ou angle Penda.

V

J'arrive enfin aux légendes que j'ai appelées cornavio-armoricaines. Ce que j'entends par là, c'est que le héros, généralement un cornouaillais, trouve asile non en Gaule ou en Irlande, mais en Armorique, et, par le secours des Armoricains, est rétabli sur le trône de ses pères. Ces récits sont donc composés à la plus grande gloire des Bretons de France : il est naturel de supposer qu'ils ont eu part à leur rédaction.

1° *Episode de Maximus*. — Lorsqu'on voulait, en style de l'époque romane, indiquer comment on devenait empereur de Rome, on disait que le personnage dont il s'agissait avait épousé la fille du dernier empereur, l'héritière de l'empire, tant il semblait que le droit successoral fut la seule porte du pouvoir ; et, comme Octave Auguste était resté le plus connu des empereurs romains, on exprimait l'avènement de Maximus à la pourpre en 383 en disant qu'il avait épousé la fille d'Octave. Plus tard on apprit que ce Maximus était parti de Bretagne pour conquérir Rome : c'était donc un roi breton ou plutôt un romain qui, ayant obtenu une souveraineté en Bretagne (et pour cela il fallait qu'il eût épousé la fille du roi), était rentré à Rome à la tête d'une armée bretonne. Pour être devenu breton, le beau-père n'en garda pas moins son nom d'Octavius. Il a paru tout naturel de lui donner pour auxiliaires ses deux beaux-frères, auxquels on a attribué, je ne sais pourquoi, les noms de Meriadec et de Donatus (Dianotus, Adeon), et qui sont récompensés par l'attribution à l'un de la Gaule, à l'autre de la Grande-Bretagne. Peut-être, à l'imitation de certaines légendes germaniques ou par un procédé identique à celui qui les inspira, lui donnait-on ses beaux-frères pour ennemis avant de les lui donner pour alliés ; il aurait dû conquérir la main de la divine princesse sa femme sur ces êtres divins, habitants du royaume de la Nuit.

Or, dans Gaufrei, Mériadec n'est plus roi de Gaule, mais seulement de l'Armorique, la seule partie de la Gaule où il y eut en fait des Bretons, la bataille qui livre le pays à Maxime

ne se livre plus près de Paris, mais près de Rennes, et Mériadec porte le nom de Conan, qui est justement celui du fondateur de la puissance des comtes de Rennes, mort en 992. Ces modifications sont-elles l'œuvre de Gaufrei ? Je ne le crois guère. Elles doivent dater du siècle précédent, avoir été rédigées en Armorique.

C'est au cornouaillais Caradoc et à son fils Mauricius que Maxime doit la couronne. Ces deux princes sont les ennemis de Mériadec ; c'est le cornouaillais Donatus qui est roi de Bretagne, et, dans Gaufrei tout au moins, où Mériadec joue le principal rôle (ce qui appuie encore l'hypothèse de l'origine armoricaine), beau-père et non beau-frère de Mériadec. Que faut-il conclure du rôle que joue ici la Cornouaille ?

Ce mot a deux sens, il désigne la pointe, l'extrémité d'une région ; il a donc un sens géographique très voisin du vocable mythologique par lequel on désigne, aux extrémités de la terre, le pays des morts ou des ténèbres, le pays des êtres surnaturels. C'est ainsi, je crois, qu'il faut interpréter ce mot dans la légende de Conan, où ses ennemis et son beau-père seraient également du pays des dieux et des démons (1), dans la légende qui montre le fils de Brutus tué par la princesse cornouaillaise qu'il a épousée, dans la légende de Tristan, dans celle des filles de Léir où les princes époux des deux méchantes filles sont l'un roi d'Albania, l'autre de Cornubia, deux pays évidemment synonymes dans l'espèce, tous deux royaumes de l'extrême nord. Nous verrons que dans la légende d'Artus il peut revêtir un sens différent.

Le fait étant une fois établi, qu'il y avait des Bretons en Gaule, on pourrait supposer que c'est Gaufrei qui a inventé de faire venir Constantin d'Armorique et d'y faire repasser ses enfants fugitifs, de donner à Artus, à Cadwallo, à Cadwallader l'appui des comtes armoricains Hoël, mort en 981, Salomon mort en 874, Alain mort en 952. Mais alors pourquoi ne localise-t-il pas dans la même région le protecteur du roi Léir ou du roi

(1) Peut-être cependant Mériadec est-il un dieu de la Nuit, ennemi de Maxime, régnant sur le pays au-delà des flots, tandis que Caradoc, ami de Maxime, ou Donatus, qui régnait sur le pays de l'auteur du récit, ont revêtu certains attributs du dieu du Jour.

Bran, tous deux chassés de leur pays, et fait-il de l'un un roi de France, de l'autre un roi de Bourgogne? Sans doute parce qu'en parlant de Léir, il créait de toutes pièces, tandis qu'ailleurs il respectait une version plus ancienne. Peut-être cependant Constantin, Ambrosius, de même qu'Ivi et Ivor venaient-ils tout bonnement à l'origine du mythologique pays de la mer, *ar mor*, l'autre monde, le pays au-delà des vagues, identifié plus tard avec l'Armorique gauloise. Cette identification a évidemment pu être faite par un autre que par un armoricain, mais c'est plutôt dans la Bretagne Armorique, où l'on chantait Conan, Hoël, Salomon, Ivor et Ivi (nous le savons par les chansons de geste), qu'elle a dû paraître naturelle aux esprits.

VI

Il est très difficile de déterminer la réalité historique et géographique d'Artus (1). Pour moi, c'était un chef des Cornavii, dont Caerléon, aujourd'hui Chester, plus anciennement Deva, était la capitale; on pourrait cependant expliquer son surnom de cornouaillais en disant qu'il est venu du monde des dieux, des extrémités de la terre, comme tant d'autres héros divinisés. En tout cas, c'est à Chester que je crois qu'a été d'abord placée sa capitale, transportée plus tard à Caerléon-sur-Usk, chez les Silures, dont cette ville n'était pourtant point la capitale, et après la conquête normande à Carlisle, le Carduel des romans français, le caractère de héros du nord attribué à Artus pour des raisons sans doute mythologiques, ayant paru devoir commander ce déplacement. La résidence de Camalot ou Carmelid me paraît mythologique et analogue au Camlan, où il est censé avoir péri. Mythologique également, je crois, la résidence de Cellivic en Cornouaille, que Gaufrei a eu tort d'identifier avec Calleba, aujourd'hui Silchester, l'ancienne

(1) Artus n'est point un homme du nord : la généalogie des hommes du Nord qui en parle sous la forme Arthwys, est une généalogie épique, qui n'a pas plus de valeur que celles de nos chansons de geste.

capitale des Atrebates, ville peu connue, et qui, par suite, a été remplacée sous la plume de certains traducteurs, tantôt par Chichester, tantôt par Cirencester. Disons enfin que ce roi breton réside naturellement dans les récits inspirés des pures idées anglo-normandes, à Londres, capitale de l'Angleterre au XII^e siècle.

D'après les *Annales de Cambrie*, d'après Nennius, d'après Gaufrei, il aurait gagné sur les Saxons la bataille de Badon. Nennius et Gaufrei s'accordent encore à parler de deux victoires, l'une sur la rivière Duglas (quadruplée à tort par Nennius), l'autre dans la forêt de Caledon; Nennius en ajoute six autres, dont les deux premières ne sont peut-être pas distinctes de celles-ci, et les quatre dernières ne se distinguent peut-être pas des batailles que Gaufrei lui fait livrer autour du lac Lomond. Sont-elles ou ne sont-elles pas historiques? Je ne le sais.

Ce qui est certain, c'est que Gaufrei a inventé tout ce qu'il raconte de la conquête des îles, de la conquête de la France sur Flollo, forme épique analogue à celle du roi Flore ou Florent qui, dans l'épopée romane, désigne Clovis, représenté ici comme le lieutenant de l'empereur grec Léon, sans doute celui qui régna de 457 à 474, de l'entrée des Bretons en Bourgogne après la conquête de la France, ce qui est un trait de la géographie du V^e et du VI^e siècle, où les Burgondes séparaient les Francs de l'Italie, de la campagne contre Rome, où règne un empereur vassal du César byzantin Léon, et qu'il appelle Lucius Tiberius, en souvenir sans doute de l'empereur Tibère, sous lequel naquit le Christ, et auquel il a voulu donner un prénom romain (1). Dans cette lutte suprême, il a coalisé contre Artus tous les peuples orientaux qu'il connaissait, Parthes, Mèdes, Phrygiens, Bithyniens, Syriens, Ituréens, Babyloniens, Egyptiens, Libyens, Africains, Espagnols, Grecs, Béotiens, Crétois, empruntant les noms de leurs chefs aux légendes antiques: Aétion, Hippolyte, Teucer, Evandre, Epistrophius, Pandrasus, à l'histoire grecque, Xerxès, à l'histoire romaine, Sertorius, Bocchus, Micipsa, Quintilianus,

(1) Ce prénom de Lucius désignait d'ailleurs le souverain, romain à l'origine, sous lequel le christianisme avait été introduit en Grande-Bretagne.

Marcellus, Mucius, Petreius Cotta, Loelius Ostiensis, Mauricius Sylvanus, Sulpicius Subriculus, Marius Lepidus Metellus, Milvius, parfois déformés et rapprochés de noms bretons, Catellus et Carutius, à l'épopée romane *Alifantiam* (1).

Autour du héros, Gaufrei groupe notamment Beduer et Cai, le Naimon et l'Ogier de cet autre Charlemagne, puis son neveu Gauvain, qui joue le rôle de Roland, puis Borel du Mans, Gérin de Chartres, Oudin de Térouanne, Richier de Pontieu, Hoël de Bretagne, qu'il emprunte aux chansons de geste, comme les rois de Norwège Rioul et Olbrict ou Aubéri, le roi de Danemark Aschill ou Aquin. Gunfas et Malwas ont déjà figuré dans le conte des filles de Léir et dans la légende d'Ursule. Leodegarius de Boulogne est le français Ligier ou le gaélique Loegaire. Guillamurius est certainement un nom gaélique. Guitard d'Aquitaine est le Guidar ou Guither dont j'ai déjà parlé (2).

Enfin Gaufrei paraît avoir forgé l'histoire de la naissance d'Artus. Comme presque tous les héros, il est à la fois le fils d'un mortel, Gorlois, et d'un être surnaturel, Uter. Comme celui-ci est également aux yeux de Gaufrei un homme, il a fallu inventer une histoire de déguisement qui se rapproche fort de celle par laquelle Jupiter prend les traits d'Amphitryon pour enfanter Hercule; et c'est Gaufrei qui a inventé les noms des personnages secondaires du récit, Ulfîn ou Urfin, Jordain, Bretel ou Brice ou Brastias, tous vocables de physionomie bien française.

VII

Telle paraît être l'une des premières biographies complètes d'Artus. Elle renferme des traits dus aux Bretons insulaires,

(1) Je ne sais où il a emprunté Hirtacius, Polytetes et Mustensar, Oristensar ou Ofustensar.

(2) Doldavius de Gothie paraît comme Dalldav, fils de Cimin ou Cunin, parmi les chevaliers d'Artus dans le mabinogi de *Kuhhuch* et dans les triades 81 et 99. J'ignore ce qu'est Sichein de Norwège, oncle de Lot. Quelques-uns de ces noms français remplacent peut-être des noms celtiques que l'auteur a mal lus : Rioul pourrait être le géant Rion, le Ritta des triades.

quelques additions armoricaines (rôle important de Hoël, combat d'Artus contre le géant du mont S. Michel, peut-être certains noms empruntés à l'épopée romane)(1), de nombreuses additions ou surcharges de Gaufrei. Les auteurs français ou anglo-normands ont encore enrichi cette matière déjà très ample.

1° Ils ont rattaché au cycle d'Artus l'histoire de Dristan, francisé Tristan, le héros du Loenois qui est, soit le Lothian, c'est-à-dire le pays d'Edimbourg, soit le pays du dieu Lod, — l'histoire d'Owein et de son père Urien qui ont très authentiquement lutté contre les Angles de Northumbrie au VI^e siècle, — l'histoire de Peredur (en français Perceval) et de son frère Gurci (en allemand Feirefis), deux personnages morts en 580, de leur père Eliver (en français Pellinore, Pellinuret, Gahmuret, Safer) et de leur oncle Pabo (en français Palomides et Segvarides), — l'histoire du héros Gualchaved (en français Galahad) fils du dieu Leu Lautivro (en français Lancelot), etc.

2° Ils y ont ajouté des contes sur les dieux Beli (devenu en français le chevalier Balaain), Lautivro (Lancelot), Bran et Alpin ou Elfin son fils (Bron et Alain), Naiton (Nascien), son frère Guitneu (Mordrain ou Noordran) et son fils Caledon (Celidoine), Avaloc ou Avalon (Evalach) qui règne au pays mythologique de Guanas (écrit Sarras dans les romans français, d'où l'intervention des Sarrasins, les noms de Serafe et de Saraquite), etc., etc. (2).

3° Ils y ont ajouté la légende de Joseph d'Arimathie, très populaire dans la littérature chrétienne apocryphe, parfois dédoublé en Joseph et Josephes. En effet, il existait une légende païenne sur la lance merveilleuse et l'écuelle inépuisable du dieu Bran, et une légende chrétienne, qui faisait

(1) On peut ajouter la localisation de Cai et de Beduer en Anjou et en Normandie. Une autre version, normande celle-là, plaçait la sépulture des deux héros en terre normande, à Caen et à Bayeux.

(2) C'est dans les souvenirs de l'antiquité que l'on a pris le nom de Tholomes Cerastre, roi de Babylone : c'est Ptolémée Ceraune, mort en 979 a. C., le meurtrier de Séleucus. Le rôle que joue, dans un passage du *Grand S. Graal*, le comte Sevain de Meaux indique l'origine champenoise de l'un des derniers rédacteurs : c'est le Seguin de Bordeaux de l'épopée romane dont Gaufrei avait déjà fait un bourguignon dans sa version de la légende de Bran.

convertir à Rome par S. Pierre, pendant sa captivité, le chef breton Caradoc, fils du dieu Bran. On fit donc de Bran un converti à la foi du Christ, de ses talismans païens la lance qui perça le côté du Christ et le récipient où fut recueilli son sang (d'autres y virent le plat de la cène), et on le mit en rapports avec Joseph d'Arimathie, qui était tout désigné, puisqu'il avait enseveli le Christ, pour avoir recueilli ces précieux objets. Pierre devint le successeur de Joseph, l'évangélisateur du fils de Bran, qui fut bientôt non plus l'historique Caradoc, mais le mythologique Elfin (Alain). On intercala l'histoire de Moïse, conte pieux sur le châtimement de ceux qui communient en état de péché, et l'on intitula le tout légende du graal, soit qu'on prétendit l'avoir trouvée dans un livre liturgique, *graduale*, soit que dans certaines versions ce livre où se trouvaient les paroles de la consécration fût partie avec le calice imité du plat de la cène du bagage sacré que Joseph d'Arimathie transmit à ses successeurs.

VIII

Dans cette masse de romans français qui ont mis en circulation la légende d'Artus, en est-il d'armoricains ? Nous connaissons quelques noms d'auteurs, véritables ou supposés : Gautier Map est un anglo-normand de la marche galloise, Robert de Boron appartient au pays de Belfort et de Montbéliard, Chrétien de Troies et Guiot de Provins sont des champenois, Bérout un normand, Raoul de Houdan et Girbert de Montreuil des picards, et je viens de citer dans le *Grand S. Graal* une allusion à Meaux qui trahit une main champenoise.

Aucun nom de trouvère armoricain n'est parvenu jusqu'à nous. On a cependant supposé qu'entre les poèmes des trouvères et les récits en langue celtique auxquels ont été empruntés les noms et une partie au moins des aventures des chevaliers d'Artus, les Armoricains avaient seuls opéré la transmission ; on a même soutenu que c'étaient eux qui avaient composé ces

récits en langue celtique. Je ne le crois pas. Dès le ^{VIII}^e siècle, l'œuvre de Nennius en fait foi, les bardes cambriens avaient donné une forme romanesque à l'histoire de Gurtigern, et c'est dans la grande île qu'Artus revêtit sa physionomie de roi de Caerléon, et Tristan celle de coureur d'aventures en Irlande, le pays où les contes cambriens font guerroyer le héros divin Bran.

Ce n'est pas, à mon avis, avant les premières années du ^{XI}^e siècle, que ces récits, déjà suffisamment développés, furent colportés en Armorique : mais c'est là qu'à l'Iseut irlandaise on ajouta une Iseut armoricaine (1), c'est là qu'on remplaça Geraint par le comte Guérec ou Erec de Nantes, mort en 990 ; c'est là qu'on identifia la forêt où Owein (Ivain) courut les aventures avec la forêt de Brocéliande ; c'est là qu'on transforma le père de Nenniava (Viviane), jadis roi du nord et par suite du Northumberland, en un roi de la petite Bretagne ; c'est là qu'on fit de Seguin de Bordeaux, devenu déjà roi de Bourgogne et comte de Meaux, un comte de Quimper (Camparcorentin), sous les formes Sevain ou Sanain, beau-père d'Artus par sa fille Lionor ou Lisanor, comme il était, dans Gaufrei de Monmouth, beau-père de Bran ; c'est là enfin qu'on a remplacé Beduer par un Baudoin de Bretagne, directement issu de l'épopée carlingienne (2).

Ch. DE LA LANDE DE CALAN.

(1) Peut-être a-t-il existé plutôt deux versions, la version insulaire et la version continentale, et les deux Iseut sont-elles le produit de l'effort d'un compilateur pour fondre ensemble deux variantes géographiques du même récit.

(2) La petite Bretagne a parfois été remplacée par le Berri, à cause de la confusion qui s'est établie entre la terre déserte de la mythologie celtique, voisine de notre monde et habitée par les êtres malfaisants, et le mot français berrie, terre déserte. L'ennemi du roi Ban (le dieu Ben ou Pen), Claudas, habitait Bourges, nous disent les romans. Cf. Trèbes, la capitale de Ban, les Desertains du pui de Trez, dans *Girart de Roussillon* (par. 143), et la ville de Troie, que le *Waltharius* dit être le pays d'origine du dieu germanique de la Mort, Hagano.



INTRODUCTION

A LA

Chronique de Saint-Brieuc

La *Chronique de Saint-Brieuc* est le premier essai d'histoire générale de la Bretagne. On la cite souvent, et toujours d'après les extraits qu'en ont donnés, sans leurs *Preuves*, les deux plus célèbres historiens Bretons, Dom Lobineau et Dom Morice. Mais jamais ce texte n'a été étudié dans son ensemble, et bien qu'il n'apporte à l'histoire, il faut bien l'avouer, que peu de renseignements nouveaux, cependant le fougueux patriotisme qui l'a inspiré n'est pas sans intérêt pour qui s'occupe d'histoire bretonne, et, en qualité de premier historien de son pays, le clerc, auteur de cet ouvrage, mérite bien une étude spéciale.

C'était l'avis de M. de la Borderie qui, au début de sa *Chronique de Jean de Saint-Paul* (Bibliophiles Bretons, 1881, p. II), ne craint pas de dire que l'œuvre du chroniqueur de Saint-Brieuc, bien qu'éditée partiellement par Dom Lobineau et Dom Morice, et écrite en latin barbare, n'en mériterait pas moins une étude sérieuse. En effet, si la *Chronique de Jean de Saint-Paul*, dont il ne nous reste que des fragments, est le premier essai d'histoire de Bretagne en langue vulgaire, la *Chronique de Saint-Brieuc*, écrite en latin, lui est cependant antérieure ; car un des fragments de l'œuvre de Jean de Saint-Paul est une Chronique abrégée des rois et ducs de Bretagne, et sa principale source a été notre *Chronicon Briocense* (A. de la Borderie, *ibid.*, p. 76).

L'auteur de l'ouvrage dont nous nous occupons est inconnu.

On a pensé qu'il fut un des chanoines de l'église de Saint-Brieuc ; nous ne croyons pas qu'on puisse le prouver, car il ne parle point de Saint-Brieuc plutôt que de toute autre ville. Mais le seul manuscrit complet qui nous reste de son œuvre (Bibl. Nation., latin 6,003) porte dans sa majuscule initiale le nom de Saint-Brieuc, *Briocus*, et était conservé dans la bibliothèque du chapitre de cette ville. Ce n'est d'ailleurs qu'une assez mauvaise copie sur papier, exécutée vers le commencement du xv^e siècle.

Notre auteur était ecclésiastique ; ses nombreuses allusions au schisme qui divisait l'Eglise depuis 1378, ne permettent pas d'en douter : *Schismate, proh dolor ! in Ecclesia regnante*, s'écrie-t-il douloureusement en bien des endroits de sa chronique. Il était du parti de Clément VII, que reconnaissaient tous les princes Français, et il fait un crime à Jeanne de Navarre, veuve de Jean IV, d'avoir épousé en secondes noces un prince hérétique, le roi d'Angleterre Henri IV. Quelques autres passages de la Chronique de Saint-Brieuc semblent bien déceler l'esprit d'un ecclésiastique : citons, entre autres, la mort de Mathias, comte de Nantes au x^e siècle, qui s'était indûment emparé de terrains appartenant à l'église de Nantes. Sa fin inopinée est considérée par notre auteur comme une punition divine. D'autre part, il félicite Arthur II d'avoir respecté les franchises des églises : *Deum præ oculis semper habuit, Ecclesiam Dei et ejus servitores, sicut princeps pius et benignus, honoravit, ac eorum libertates et franchisias custodivit*. Et quand le chroniqueur de Saint-Brieuc nous raconte la mort de Jean II, écrasé par une muraille à Lyon, en 1305, au couronnement du Pape Clément V, il l'attribue à son peu de respect pour les églises : *Militavit multum contra Ecclesias et viros ecclesiasticos sui ducatus, proh dolor !* Il est vrai qu'il ne fait aucune mention des luttes si longues de Pierre Mauclerc contre le clergé. C'est qu'il a fort peu connu l'histoire de ce règne ; il le défigure même, grâce à un faux traité de 1231. D'ailleurs, avec son patriotisme farouche, les guerres de Pierre de Dreux contre le roi de France ont pu lui sembler une expiation suffisante à toutes les injustices de ce prince à l'égard du clergé.

L'expression même des sympathies de notre historien pré-

sente un caractère ecclésiastique ; car les Bretons ayant été convertis au christianisme avant les Francs, il ne trouve pas de plus grand éloge à faire aux premiers, pour les exalter au préjudice des seconds. Il revient plusieurs fois sur cette considération.

Notre chroniqueur est le plus partial et le plus passionné des historiens. S'il aime l'Eglise, il déteste encore plus les Français et les Anglais. Sa haine contre ces derniers remonte un peu haut ; elle a pour principé la trahison des Saxons contre le roi breton, Vortigern, au v^e siècle.

Depuis cet attentat contre les races bretonnes, notre auteur ne peut plus souffrir les Anglais. Il les appelle partout avec mépris : *Anglicos seu Saxonos perfidos ac proditores*. Revenant à la trahison dont nous venons de parler, il en termine le récit en ces termes : *Natio Saxonica est pessima, ac crudelissima natio. O dira natio, natio pejor quam vipera, concio fallax, pestifera, gens impia !* Cette trahison des Saxons, que Geoffroi de Monmouth place à l'année 470, a tellement choqué le chroniqueur, qu'il exhale encore plus loin son indignation, attribuant à ce souvenir la haine des seigneurs Bretons à l'égard des Anglais qui entouraient Jean IV, après la bataille d'Auray et le traité de Guérande. Enfin, en nous racontant le complot d'Henri de Lancastre contre Richard II, en 1399, il flétrit encore cette nouvelle trahison anglaise par ces paroles : *O dira natio ! natio pejor quam vipera ! gens impia !* Malgré son attachement et son admiration pour Jean IV, il regrette de le voir admettre des Anglais dans son conseil, et quand ce prince est forcé de quitter la Bretagne, après l'avoir conquise, il en rend responsables ces perfides amis dont les mauvais avis étaient trop bien écoutés du duc.

Sa haine pour les Anglais va si loin qu'elle lui fait oublier le sens des mots ; et le jeune Arthur, fils de Constance et de Geoffroi Plantagenet, ayant été pris devant Mirebeau et mis à mort par son oncle Jean-sans-Terre, le chroniqueur nous dit que ce malheureux prince apprit ainsi trop tard à connaître la foi Britannique, *fidem Britannicam*, entendant, par ces mots, la foi des Anglais ou Saxons.

Quand il s'agit de qualifier la conduite infâme de Jean-sans-Terre, le chroniqueur ne craint pas de s'attaquer à la mémoire d'un Pape qu'il ose accuser de s'être laissé corrompre par l'or de l'assassin d'Arthur. « C'est ainsi, dit-il, qu'Innocent III laissa régner un homicide. » (*Homicidam notorium in jure et aliena re, proh dolor ! succedere et regnare...*) D'ailleurs les anglais sont toujours pour lui un peuple d'usurpateurs ; car, à la date de 1399, il l'appelle encore l'Angleterre : *Anglia, seu potius insula Britannia*.

La haine de l'auteur de la *Chronique de Saint-Brieuc* est encore plus grande envers les rois de France et les Français en général. Elle est inépuisable, farouche, et perce à chaque page. L'on peut donc dire que toute la chronique n'est qu'un long panégyrique de la nation bretonne, depuis ces fabuleuses origines troyennes, jusqu'au ^{xv}^e siècle, accompagné d'un perpétuel réquisitoire contre les injustices et les oppressions dont les rois de France la rendirent victime. Souvent la violence du chroniqueur passe toutes les bornes, éclatant en imprécations et en injures, comme dans les discours mis dans la bouche de la comtesse de Penthievre et de Jean de Beaumanoir, offrant leurs services à Jean IV, à son retour d'Angleterre, en 1379.

Les débuts de la chronique, qui ne font que reproduire les fables de Geoffroi de Monmouth, sont un constant éloge de la nation bretonne, deux fois victorieuse de César, et depuis, écrasant l'Empire romain, sous la conduite de Maxime et du célèbre roi Arthur.

Les Francs succèdent aux Romains, comme ennemis des Bretons, dans l'imagination du chroniqueur. Ecrivant vers 1394, au milieu des différends qui s'élevèrent, au ^{xiv}^e siècle, entre la France et la Bretagne, et dans toute la passion de la lutte, probablement irrité de voir Saint-Malo entre les mains du roi, il fit de son travail une œuvre de circonstance. Essayant, dans la mesure de ses forces, de défendre son prince, il rêva une histoire fantastique de la nation bretonne, et tortura les faits, au besoin, pour les faire entrer dans son cadre.

Geoffroi de Monmouth lui offrit les premiers matériaux ; il y ajouta quelques pièces, tirées des légendes de saints, des

cartulaires et des chroniques qui lui tombèrent sous la main, couronnant son œuvre par le récit des faits qui se passèrent de son temps, et dont il réunit tant bien que mal les principaux, mais sans beaucoup d'ordre.

Pour en venir de suite à la partie qui lui est personnelle, notre auteur, jaloux des droits de ses princes sur les églises bretonnes, n'accorde que de bien faibles avantages en Bretagne aux empereurs carolingiens, et encore sont-ce des usurpations. D'après lui, ni Charlemagne, ni Louis le Débonnaire ne parviennent à dominer les Bretons.

Un évêque de Nantes, qui semble favorable aux Francs, est déclaré traître, tandis que les fabuleuses conquêtes d'Hoël le Grand, neveu du grand Arthur, sont complaisamment énumérées.

Risipoë traite d'égal à égal avec Charles le Chauve, et c'est grâce au roi Salomon, son successeur, qu'une victoire légendaire est remportée par un empereur difficile à identifier. Cet empereur s'étant montré ingrat, est obligé de faire amende honorable à Salomon qui, dans une charte, se qualifie pompeusement : *Totius Britannicæ magnæque partis Galliarum princeps*.

Rien ne manque alors à l'indépendance des Bretons, car l'archevêque de Dol est reconnu par Rome pour leur métropolitain.

Un brillant fait d'armes termine la carrière du roi Salomon : ayant daigné consentir à aider Charles le Chauve contre les Normands d'Angers, il fait éclater, au siège de cette ville, la valeur de ses Bretons, tandis que Charles, payé par les Normands, se retire honteusement ; et meurt enfin, couvert de gloire, avec toutes les prérogatives royales.

Ses successeurs ne dégénèrent point. Si Alain Barbe-Torte consent à secourir Louis d'Outre-Mer, assiégé dans Paris par l'empereur Othon, et à s'illustrer dans cette ville par un combat singulier avec un géant, c'est que Louis d'Outre-Mer lui a demandé du secours comme à un égal, et Geoffroi, fils de Conan Béranger, conserve les prérogatives royales, bien qu'il perde quelques domaines sur les marches du Poitou.

A chaque page, nous rencontrons des marques de l'hostilité des Francs, et dans les plus petites choses, car ils essayent

en vain d'empêcher le mariage d'Alain III avec la fille du comte de Chartres.

Si les Francs ont toujours échoué contre les Bretons, les Normands ne sont pas plus heureux. Notre chroniqueur repousse avec horreur toute idée de soumission due à ces barbares, qui n'obtiennent en Bretagne que des avantages passagers ; et quand Guillaume veut conquérir l'Angleterre, il a recours aux Bretons, dont la vaillance lui assure la victoire. Aussi abandonne-t-il à Conan II le tiers de sa conquête. Les Bretons sont les premiers partout : c'est un Breton et un Normand qui entrent les premiers dans Jérusalem, en 1099. Aussi le duc Alain IV ne le cède-t-il en indépendance à personne et ne reconnaît-il personne au-dessus de lui.

Le jeune Arthur, fils de Constance et de Geoffroi Plantagenet, fit certainement l'hommage lige de la Bretagne. Cela n'embarrasse point le chroniqueur : il en est quitte pour assurer que Constance, seule héritière du duché, mourut après son fils, et qu'ainsi cet hommage fut nul, ce qui est une grossière erreur. D'ailleurs Philippe-Auguste ne remplit point la condition de l'hommage, qui était de faire restituer au jeune Arthur les provinces qui lui appartenaient en France, et dont le roi finit par s'emparer, sous prétexte de punir Jean-sans-Terre. Il faut avouer que, dans cette dernière considération, il y a bien quelque chose de sérieux.

Le règne de Pierre Mauclerc n'est pas plus favorable à la France, dans l'esprit de notre chroniqueur. Le récit qu'il en fait est presque entièrement fondé sur une pièce fausse, dans laquelle Pierre, loin de s'humilier devant saint Louis, est traité par ce prince sur un pied d'égalité presque absolue ; et, dans son patriotisme mal entendu, l'auteur, voulant donner une haute idée de l'intégrité de son sol natal, affirme que, pour ne pas démembrer le duché, les duchesses n'ont jamais reçu de douaire en Bretagne, ce qui est notoirement faux. Quant aux hommages des ducs, y compris celui de Pierre Mauclerc, ils ne furent jamais que simples.

En racontant la guerre de la succession de Bretagne, ce qu'il fait d'une façon fort incomplète, le chroniqueur de Saint-Brieuc laisse voir de tous côtés sa partialité pour le

parti de Montfort, et sa haine pour Charles de Blois, frappé de la main de Dieu à Auray, en punition de son manque de foi. Philippe VI n'est pas mieux traité, et le chroniqueur lui dénie tout droit à la couronne. Du Guesclin lui-même ne trouve pas grâce devant ses yeux et ne lui est point sympathique : il servit trop bien le roi, et l'auteur ne lui pardonne pas d'avoir commandé des troupes françaises contre le duc, son seigneur naturel.

Lorsque Charles V profite du séjour de Jean IV en Angleterre pour essayer de subjuguier la Bretagne, il en est bientôt puni, car le duc, dans une campagne manifestement défigurée dans notre chronique, ravage la France de Calais à Bordeaux. Ne pouvant se venger par les armes, Charles V essaye des moyens juridiques et fait condamner le duc absent par un odieux arrêt, entaché de nullité. A ce propos, le chroniqueur refuse formellement au roi le droit de confisquer le duché, car, affirme-t-il, « *salva reverentia dicentium*, ils se trompent, ceux qui disent que le duc est vassal du roi, et que la Bretagne n'est pas, de toute antiquité, un royaume indépendant. » Enfin, quand Charles V meurt, en septembre 1380, c'est de chagrin de ne pouvoir résister au duc de Bretagne qui, furieux de l'arrêt injustement rendu contre lui, se prépare à envahir la France. Jean IV avait d'ailleurs excité le courage de ses vassaux par deux discours des plus violents, dans lesquels il leur rappelait avec orgueil leur origine troyenne, et parlait d'exiger un tribut du roi de France !

Dans ses longues luttes contre Olivier de Clisson, Jean IV trouve toujours son vassal rebelle soutenu par le roi. Toutefois le duc est incapable d'un assassinat, au dire de notre chronique, et c'est bien à son insu que Pierre de Craon, *nescio quo spiritu ductus*, tente de tuer le connétable. Aussi le roi est-il absolument dans son tort lorsqu'après cet attentat, il veut faire tomber sa vengeance sur le duc de Bretagne. La folie qui le frappe sur la route d'Angers, le 5 août 1393, est un juste châtement de son odieuse agression. Le chroniqueur fait ici éclater son admiration pour la bonté de Jean IV qui, rendant le bien pour le mal, ordonna des prières publiques pour le rétablissement du roi. Il est vrai que le duc reçut Pierre de Craon en 1393 ; mais ce ne fut que

pour combattre leur ennemi commun, Olivier de Clisson, enfermé dans Josselin ; l'attentat de Paris n'était pour rien dans leur réunion.

Clisson, le plus redoutable des ennemis de Jean IV, avait reçu, dans sa révolte de 1393, quelques secours de la France ; aussi notre chroniqueur se livre-t-il à toute sa colère dans le discours qu'il prête au duc allant assiéger son ennemi dans Saint-Brieuc. C'est le plus violent discours de tout l'ouvrage ; mais il n'en fait que mieux ressortir la grandeur d'âme de Jean IV. Ce prince, à la prière du roi, consentit à laisser partir sains et saufs, les Français qui accompagnaient Olivier de Clisson dans Saint-Brieuc. On ne lui en sut aucun gré ; car lorsqu'en 1394, les conférences d'Angers semblaient devoir rétablir la paix, le roi, au mépris de ce qui avait été convenu, bâtit indûment un château à Saint-Malo et garda cette place, profitant de la rébellion des habitants contre leur seigneur.

La chronique nous fournit un récit intéressant de la croisade de Hongrie, en 1396, bien que l'auteur y montre encore son antipathie pour la France. Si la bataille de Nicopolis est perdue, c'est par l'orgueil des Français et surtout d'un certain *maudit*, appelé le maréchal de Boucicaut.

Tous les croisés Bretons, sauf trois, périrent dans cette journée ; mais en parlant avec mépris des fuyards, notre auteur ne manque pas d'en attribuer le plus grand nombre aux Français, notamment, parmi eux, « Regnier Pot, chevalier » (d'une famille bourguignonne). Ce personnage lui avait peut-être fait quelque tort.

Dans toute notre chronique, si les Bretons se montrent toujours loyaux et vaillants, les Français se retirent toujours devant eux, et lorsqu'ils sont vainqueurs, ce n'est que par des moyens détournés et peu honorables.

Passant aux affaires de France, à la fin de son ouvrage, l'auteur donne le plus beau rôle au duc Jean V, dans la querelle entre Bourguignons et Armagnacs. Par deux fois, le duc sauve la reine, et entre triomphalement dans Paris, en 1409, écrasant les Parisiens qui lui sont hostiles, autant par sa clémence que par la force de son armée.

C'est à l'intervention du comte de Richemond, frère de

Jean V, que le chroniqueur attribue la levée du siège de Bourges, en 1412, ce qui est faux ou du moins très exagéré.

Tel est l'esprit qui règne d'un bout à l'autre de la *Chronique de Saint-Brieuc*.

A quelle époque l'auteur composa-t-il cet ouvrage ? Il prend la peine de nous le dire lui-même, avouant avoir commencé son travail, en puisant à diverses sources, l'an 1394, la 16^e année du pontificat de Clément VII, qu'il reconnaissait pour Pape légitime, détail qui dénote un clerc. Il ajoute à cette date un autre synchronisme, en décrivant la monnaie ducale qui avait cours à cette époque : les blancs valaient chacun dix deniers tournois, et chaque denier noir ou blanc portait neuf hermines gravées sur une de ses faces. En plusieurs autres endroits, l'auteur parle au présent et l'on sent que les faits se sont passés sous ses yeux. C'est ainsi qu'un vieux livre, découvert à Marmoutiers en 1367, lui donna le récit des querelles de Dagobert et du roi breton Judicaël, à propos de la monnaie de ce dernier dont le titre élevé faisait tomber en discrédit la monnaie franque.

Ecrivant au milieu de la discorde que causait en Bretagne le parti d'Olivier de Clisson, le chroniqueur se plaint de voir des divisions intestines affaiblir ses compatriotes et les livrer à leurs ennemis, ainsi qu'il en fut jadis, en Grande-Bretagne, devant les Normands.

La ville de Nantes surtout, lui semble avoir épuisé, au temps où il écrivait, toute la rage de la fortune ; d'ailleurs il attribue toute les calamités qui désolèrent jamais la Bretagne au peu d'union de ses habitants. « Cette belle nation Bretonne, » dit-il, serait encore la première de l'Occident, si elle voulait « se tenir unie et ferme contre l'étranger. Mais elle se laisse « corrompre par l'or de ses ennemis (ici notre chroniqueur « entend probablement parler des seigneurs bretons qui « furent gagnés par Charles V, après le traité de Guérande), « elle est imprévoyante de l'avenir et ne s'attache qu'au présent. Elle a déjà perdu l'Angleterre, s'écrie douloureusement « notre auteur, et elle est maintenant soumise aux Gaulois,

« quoique sur deux points seulement, il est vrai (remarque-t-il, « s'appuyant sur un faux traité de 1231 entre Pierre Mauclerc et saint Louis). Mais, continue-t-il avec une certaine « éloquence et un réel accent prophétique, si Dieu n'y pourvoit, les temps sont proches où les Gaulois réaliseront leur « constant désir de soumettre encore plus étroitement les « Bretons qui autrefois étaient leurs maîtres. » Ces derniers mots qui ne se fondent que sur les légendes de Geoffroi de Monmouth, nuisent à l'effet de ce beau passage qu'ils terminent peu heureusement.

Lorsque notre chronique fut composée, Saint-Malo était encore entre les mains du roi, et l'auteur s'est plaint amèrement, prenant Dieu à témoin de cette injustice. Or cette ville ne fut rendue au duc Jean V que le 14 novembre 1415.

Nous savons aussi que Jean-sans-Peur ne mourut pas avant que l'auteur eut terminé son travail ; car il exhorte au repentir l'assassin du duc d'Orléans, et déplore la folie du roi qui laissait tout pouvoir aux Bourguignons et arrêta la marche de la justice : *Quæ quidem justitia non poterat tunc fieri, attento quod rex erat* ET ADHUC EST *immemor et melencolicus, ut dicitur, et quod ejus gubernatores foveant partem Burgondiarum ducis, licet indebitum, novit Deus !*

Un des nombreux épisodes des querelles intestines des Bretons, la révolte de la comtesse de Penthièvre, en 1408, indigna notre chroniqueur. Il remplit deux paragraphes de ses imprécations contre cette orgueilleuse fille d'Olivier de Clisson, et cependant termine en l'exhortant au repentir : *Igitur, placeat tibi utili consilio uti, et a tua rebellione..... de cætero desistere.* Ces lignes ont donc été écrites avant 1410, car la révolte de la comtesse de Penthièvre ne se termine que le 5 mars de cette année.

Enfin, nous pouvons nous assurer que le récit de la bataille d'Azincourt a été écrit avant 1421, puisque Boucicaut vivait encore, prisonnier en Angleterre, quand le chroniqueur l'a composé.

Nous croyons donc que notre auteur ayant, dans un but politique et sous l'inspiration d'un ardent patriotisme, commencé, en 1394, à réunir les pièces puisées à diverses sources pour les temps anciens, et les renseignements con-

temporains qu'il avait pu se procurer, ajouta quelques pages à son ouvrage avant 1410, et y revint ensuite une dernière fois, pour y joindre le récit de la bataille d'Azincourt.

D'ailleurs, il dut commencer à rédiger quelques fragments historiques avant le 24 décembre 1389; car, après avoir mentionné le troisième mariage de Jean IV avec Jeanne de Navarre, en 1386, craignant de voir se renouveler les guerres qui suivirent la mort de Jean III, il souhaite un héritier mâle à son prince, dont le premier fils, Jean V, naquit le 24 décembre 1389.

Nous ne pensons pas que l'historien ait été un obscur chanoine, partageant sa vie entre la psalmodie et le ministère.

S'il en eût été ainsi, il ne nous eût parlé que de la Bretagne ou même d'une seule ville en particulier. Or s'il sut trouver un certain nombre de sources qui lui apprirent tant bien que mal l'histoire des origines bretonnes, et s'il put, à la rigueur, se procurer, sans changer de place, l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth et quelques recueils hagiographiques, comment admettre qu'il consulta, sans voyager, les cartulaires de Sainte-Croix de Quimperlé et de Saint-Sauveur de Redon, auxquels il fait plusieurs emprunts importants?

De plus, il nous fournit de nombreux documents diplomatiques, tels que les procès-verbaux des traités de Paris, en 1388, et de Tours, en 1392, et des conférences d'Angers en 1304; et souvent il en a analysé d'autres, dont le texte dut passer sous ses yeux.

S'il emprunte 29 chartes aux cartulaires de Redon et de Quimperlé, 34 pièces rapportées dans la chronique n'ont pu être copiées ou analysées que dans la chancellerie ducale; 5 bulles et une adresse émanée de cardinaux, sont entremêlées çà et là dans le récit.

Nous sommes donc fondé à voir en notre auteur quelque clerc de chancellerie. Son style même semble se ressentir de ses occupations ordinaires, et en bien des endroits, il commence un récit comme s'il allait libeller le protocole d'une charte; on est étonné de voir plusieurs paragraphes débiter de la façon suivante : *Omnibus christi fidelibus est manifestum quod. . . . Notum sit omnibus hæc visuris et audituris quod, anno 1379. . . . Notum sit omnibus christicolis. . . . posteris nostris. . .*

On trouve dans la *Chronique de Saint-Brieuc* plusieurs termes de droit, une discussion juridique sur les droits au duché de la comtesse de Penthievre, en cas de mort de Jean IV sans héritier ; des citations du digeste, et une définition de la justice d'après Justinien. En rapprochant ces passages de plusieurs textes de droit canonique, d'une allusion à une théorie d'Aristote et d'une citation de saint Augustin, que nous rencontrons encore dans cet ouvrage, son auteur inconnu nous apparaîtra comme un clerc à qui le droit, tant civil que canonique, était familier.

Une grande partie de notre chronique est consacrée aux affaires de France, surtout à la querelle entre Bourguignons et Armagnacs, au début du xv^e siècle ; puis viennent des documents ayant trait au gouvernement de l'Eglise, des pièces relatives au schisme. Le chroniqueur a dû être mêlé d'une façon quelconque à tous ces événements, et probablement chargé de quelque mission hors de Bretagne. Il a pu accompagner Jean IV à la conférence de Tours, en 1392, sur laquelle il appuie longuement, citant tout au long les procès-verbaux authentiques.

Les détails qu'il nous fournit sur les derniers moments et le service funèbre de Jean IV ne peuvent guère émaner que d'un témoin oculaire ; et nous en concluons volontiers qu'il faisait partie de la maison de ce prince.

N'est-on pas porté à croire qu'il était à Paris en 1383 ou 1384, lorsque le roi y fit publier le libre cours de la monnaie bretonne par tout le royaume, pour un certain temps, puisqu'il s'étend avec détails sur les circonstances de cette publication, nommant les officiers du duc qui y assistèrent ?

Enfin, s'il était permis d'émettre une conjoncture un peu hasardée, nous verrions volontiers dans l'auteur de notre chronique, ce Guillaume de Vendel, « clerc Breton, maître-ès-arts, licencié en lois et bachelier en théologie », envoyé par le roi et l'Université de Paris, à Jean V, en février 1407, pour engager son maître à contribuer de tout son pouvoir à l'extinction du schisme : à l'appui de cette hypothèse, nous ferons remarquer que toutes les pièces que Guillaume de Vendel fut chargé de communiquer à Jean V, sont reproduites en entier dans la chronique ; et que ce clerc breton fut

envoyé à Avignon, avec le sire de Malestroit, en 1407, pour traiter, au nom du duc, de l'extinction du schisme, avec le pape Grégoire XII (Lobineau, I, 511).

Le style de notre auteur est bien celui d'un savant et d'un homme d'Eglise du xiv^e siècle. Il aime le langage fleuri et les phrases redondantes, entremêlées d'exclamations. *Proh dolor !* s'écrie-t-il fréquemment, et *maximo fluctuans gaudio*, en parlant des princes Bretons se préparant au combat, est une phrase qui revient nombre de fois sous sa plume. Souvent aussi, mettant quelque défi prétentieux dans la bouche d'un héros Breton, il termine en ces termes : *Et qui fortior super- venerit ferat quod habere exoptavit*.

Il fait de longs discours à la manière de Tite-Live, mais sans aucune comparaison de valeur : Jean IV et ses vassaux fidèles en prononcent plusieurs de ce genre. Et même, par pur désir de prouver son éloquente érudition, il se lance, sans aucune nécessité, dans des dissertations philosophiques souvent fort longues. C'est ainsi qu'il tance le duc de Bourgogne, après son crime, et la comtesse de Penthievre, après sa rébellion.

Il fait l'éloge de la justice, de l'amitié et de la paix, avec force citations d'Aristote et des Pères. Il essaye même d'éclaircir la question obscure de l'origine des idées ; et tout cela à propos de l'assassinat du duc d'Orléans ! Donnant ses conseils aux princes, il les exhorte à la paix et à conserver la crainte de Dieu.

Il n'était point porté vers l'astrologie et blâme le duc d'Orléans d'avoir cultivé cette science, qui ne put faire prévoir à ce prince son triste sort.

Notre chroniqueur était poète. Dans la description d'une tempête, nous trouvons des vers de Virgile, et si, en deux endroits, les vers qu'il cite ont pu être empruntés à quelque auteur, certainement les 198 vers par lesquels il déplore la mort de Jean IV, en 1399, paraissent bien sortis de sa plume. Ils sont, du reste, du plus mauvais goût.

Cependant les prétentions au style que nous rencontrons dans la chronique n'ont pas empêché son auteur de commettre nombre de fautes, et même des barbarismes comme *testudas*, *equippatis*, *veagium* et même *voyagium*... Son latin a été qualifié justement de barbare par M. de la Borderie.

Arch.

6*

Quant à la rédaction de son ouvrage, nous voyons qu'il est composé de pièces, jointes souvent sans ordre, presque toujours sans transitions. Tantôt revenant en arrière, il raconte un fait accompli depuis cent ans ; tantôt, parlant, par exemple, de l'année 1386, il mentionne un fait de 1404. Son récit des querelles entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, débute par des événements de 1411, après lesquels il retourne à l'année 1407, pour faire un court récit de l'assassinat du duc d'Orléans.

Les nombreux *et cetera...* qui terminent les différents paragraphes de la chronique, nous semblent l'œuvre de son auteur ; car s'ils venaient des copistes, ils ne se trouveraient pas aux mêmes places, dans nos deux manuscrits.

Il faut encore remarquer que le récit de la bataille d'Azincourt annonce des *Lettres du roi d'Angleterre au roi de France* et la *réponse* de ce dernier, comme *écrites ailleurs en ce livre*. Or, nous ne les trouvons nulle part, et si le récit de la bataille ne portait pas le cachet de notre chroniqueur, nous croirions qu'il l'a copié quelque part. Mais il attribue cette défaite à l'orgueil des français qui combattirent sans attendre l'arrivée du duc de Bretagne, et il insiste sur ce point d'une façon qui ne permet pas de méconnaître son ouvrage.

En résumé, la Chronique dite de Saint-Brieuc semble plutôt un amas de documents, destinés à être mis en œuvre, qu'un ouvrage définitif. Nous ne saurions expliquer autrement le désordre de sa rédaction, ni surtout son incroyable pauvreté sur la guerre de la succession de Bretagne, contemporaine de notre historien.

Bréquigny, dans ses *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, tome II, nous paraît juger trop favorablement la *Chronique de Saint-Brieuc*, et sans l'avoir examinée avec assez d'attention. Si on l'en croit, les historiens bretons Dom Morice et Dom Lobineau n'en ont pas tiré un parti suffisant. Nous ne partageons point cette opinion ; il nous paraît au contraire que les savants Bénédictins ont très judicieusement mis en œuvre le *Chronicon Briocense*, et qu'ils ont tiré de cette source historique presque tous les détails inédits qu'elle contenait.

L'on dit communément que la *Chronique de Saint-Brieuc*

est originale depuis l'année 1363. En effet, l'auteur, à partir de cette date, relate des événements dont il a pu être témoin. Mais il s'en faut de beaucoup que son récit soit toujours exact à partir de 1363.

Nous avons remarqué que plus on avance vers la fin de l'ouvrage, plus les renseignements paraissent sûrs et plus la chronique mérite d'être utilisée.

MANUSCRITS

Il ne nous reste de la *Chronique de Saint-Brieuc* que deux copies : l'original est perdu.

La plus ancienne de ces copies est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale, sous le numéro 6003 du fonds latin. C'est un petit in-folio sur papier, exécuté sans beaucoup de soin au commencement du xv^e siècle.

De nombreuses fautes de lecture et des blancs laissés par le copiste en différents endroits prouve qu'il ne s'agit point ici d'un original.

La chronique est comprise dans les 143 premiers feuillets du volume. Viennent ensuite quatre feuillets, écrits probablement de la main de Bertrand d'Argentré qui y apposa sa signature et à qui le volume paraît avoir appartenu.

Ces quatre feuillets, 144, 145, 146, 147, sont, en tout cas, d'une main de la fin du xvi^e siècle. Ils contiennent quelques notes relatives à l'histoire de Bretagne et d'Angleterre : d'abord l'épithaphe en vers, et probablement supposée, d'un roi de la Grande-Bretagne qui serait venu mourir à Rome, à la fin du vii^e siècle. D'après la légende, son tombeau se voyait à Saint-Pierre de Rome. Puis viennent une liste des ducs de Bretagne, depuis Conan jusqu'à François II (1458);

une liste des anciens rois d'Angleterre jusqu'à Guillaume le Conquérant, et une liste des ducs de Normandie depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à l'an 1318. Suit le catalogue des rois de France, depuis Mérovée jusqu'à Philippe-Auguste, fait avec si peu de soin que les noms de Philippe I^{er} et de Louis VI ont été omis. Enfin des notes chronologiques terminent l'addition due à d'Argentré ; elles concernent l'histoire d'Angleterre depuis Jules César jusqu'à l'an 734 ; trois éclipses y sont mentionnées à leur date, sauf légère erreur.

Le nom de d'Argentré qui termine le dernier de ces quatre feuillets paraît une signature autographe.

Si nous ne nous trompons pas, la note de la fin du xvr^e siècle, inscrite sur le verso du premier feuillet blanc de ce manuscrit, est aussi de la main de d'Argentré. On y lit que cette chronique, trouvée dans la bibliothèque du chapitre de Saint-Brieuc, n'avait jamais encore été éditée, *nondum typis encusum et vulgo Briocense dictum, quod in archivio monumentorum primarii templi Briocensis urbis repertum sit*. Cette note commet une erreur, en comprenant entre les années 366 et 1414, le temps embrassé par notre chronique qui débute en réalité à l'an 1839 avant Jésus-Christ, tandis que l'événement le plus moderne que l'on y rencontre est la condamnation, le 5 mai 1416, du chanoine Nicolas d'Orgemont, chef d'un complot bourguignon dans Paris. L'auteur n'ayant pas mis beaucoup d'ordre dans sa rédaction, termine par le récit de la bataille d'Azincourt qui a paru, à tort, à Bréquigny le plus récent événement relaté dans l'ouvrage.

La fin du manuscrit latin 6003, depuis le feuillet 148, contient une traduction latine, par d'Argentré, de l'histoire de Bretagne de Pierre Le Baud (V. notice de Gaillard, *Notices et extraits* . . . , VII, p. 413).

Le manuscrit latin 6003 passa de la bibliothèque de d'Argentré dans celle de Colbert ; car il est relié aux armes de ce ministre. Dans la bibliothèque de Colbert, il portait le N^o 1823, et dans celle du roi le N^o 9902, 2. 2.

Ce manuscrit est le seul complet ; aussi l'avons-nous pris comme base de notre travail. Il contient une foule d'erreurs de copiste, et le second manuscrit, dont nous allons parler, quoique incomplet, est d'une exécution supérieure.

Manuscrit latin 9888, Bibl. Nat. — Il entra probablement sous Charles X dans la Bibliothèque du roi, et certainement après l'impression du catalogue. Il portait alors le N° 205 bis du supplément latin. C'est un petit in-folio, de 147 feuillets de fort papier, exécuté à la fin du xv^e siècle. Le copiste était plus intelligent que celui du 6003, et a mieux lu l'original. Malheureusement ce manuscrit est incomplet. Les 3 premiers feuillets ont été arrachés, ainsi que les feuillets 28 et 29. Le feuillet 4, par lequel il débute maintenant, a été en partie déchiré, puis réparé assez adroitement, au xvii^e siècle, avec un fragment de papier blanc. Le 9888 est relié en veau, aux armes de Sébastien, marquis de Rosmadec et baron de Molac (mort en 1693), à qui il appartenait. Une note du xvii^e siècle, probablement de Du Paz, est écrite sur le blanc formé par le raccomodage du feuillet 4. Elle s'exprime ainsi : « Ce livre commence au feuillet IIII en chiffres. Au xvii^e siècle, il y en a 2 perduz, et finist à la page chiffrée CLVII. — Envoyé à Monsieur André du Chesne par Messire Sébastien, marquis de Rosmadec, comte de la Chapelle, baron de Molac, Rostrenen et Penhoët, 1633. »

Le Père Du Paz était le généalogiste de la maison de Molac : il n'est pas étonnant qu'il ait eu ce volume entre les mains.

Dom Morice (*Preuves*, I, col. 58) nous parle d'une note marginale de la main de ce généalogiste, que nous trouvons effectivement sur la marge du 9888, à l'endroit indiqué. De là, comparant l'écriture des nombreuses notes marginales de ce manuscrit, nous sommes amené à conclure qu'elles sont de Du Paz, sauf un petit nombre de la main du copiste du xv^e siècle.

Le volume se termine par une table alphabétique de la convocation de l'ost du duc de Bretagne Jean II, en l'an 1294, qui se trouve au folio CVIII du manuscrit. Cette table est de la main du Père du Paz.

C'est dans ce manuscrit 9888 que les Bénédictins ont puisé leur extraits de la *Chronique de Saint-Brieuc*. Bréquigny fait remarquer avec raison qu'ils n'ont pas eu connaissance du 6003, dont leur rédaction diffère en quelques points sans importance. De leur temps, l'original devait être déjà perdu.

ÉDITIONS

—

La *Chronique de Saint-Brieuc* n'a jamais été publiée dans son ensemble. En 1707, Dom Lobineau en inséra plusieurs fragments au tome II (col. 833 et suiv.) de son *Histoire de Bretagne*. Dom Morice, en 1742, en reproduit une partie plus considérable (*Preuves I*, col. 9-99), commençant à l'an 377.

Les continuateurs de la collection des *Historiens des Gaules et de la France* (XII, p. 565 et suiv.) ont reproduit trois pages seulement, tirées de notre Chronique et se rapportant aux années 1040-1168. Elles sont d'ailleurs simplement copiées dans les *Preuves* de Dom Morice.

P. DE BERTHOU.



LES COMMANDERIES

DU

COMTÉ NANTAIS

CHAPITRE PREMIER

La Commanderie de Nantes **ET SES ANNEXES (1)**

Le Temple de Nantes. — L'Hôpital de Nantes. — Les deux commanderies hospitalières de Sainte-Catherine et de Saint-Jean. — La Commanderie Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes et ses annexes : le temple de Maupertuis, l'Hôpital de Faugaret et la Templerie de Grée. — Juridictions et revenus. — Suite chronologique des commandeurs de Nantes.

Il existait à l'origine dans la ville de Nantes deux commanderies appartenant l'une à l'Ordre des Templiers, l'autre à l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Elles portaient les noms de Temple Sainte-Catherine et d'Hôpital Saint-Jean.

En dehors de sa capitale, le Comté nantais renfermait, en outre, quelques autres établissements analogues aux précédents, mais moins importants : tels étaient les Temples des Biais, de Clisson, de Maupertuis et de Grée, et l'Hôpital de Faugaret. Nous étudierons plus loin et séparément les commanderies des Biais et de Clisson. Présentement nous ne nous occuperons que de Nantes, Maupertuis, Grée et Faugaret.

(1) Cette étude a été honorée d'une médaille de vermeil par la Société Académique de Nantes en 1896.

Lorsque les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem héritèrent au ^{xiv}^e siècle des biens des Templiers, ils prirent possession des Temples de Sainte-Catherine, de Maupertuis et de Grée, et ils les unirent aussi bien que l'Hôpital de Faugaret à leur maison nantaise l'Hôpital Saint-Jean.

Dans ce travail historique sur la commanderie de Nantes, nous nous proposons donc d'étudier : la commanderie du Temple Sainte-Catherine depuis son origine jusqu'à l'époque de son union avec l'Hôpital Saint-Jean — la commanderie de l'Hôpital Saint-Jean avant cette union — la commanderie de Nantes enfin, composée du Temple Sainte-Catherine, de l'Hôpital Saint-Jean et des annexes Maupertuis, Grée et Faugaret, telle qu'elle subsista depuis la fin du ^{xv}^e siècle jusqu'à l'époque de la Révolution française.

I

Le Temple de Nantes fut sinon le premier, du moins l'un des premiers établissements de ce genre fondés en Bretagne.

Ce fut vers l'an 1130, peu de temps après l'institution canonique de son Ordre, que le premier Grand Maître des Templiers, frère Hugues de Payan ou des Payens (1), vint à Nantes trouver le duc Conan III, dit le Gros, qui gouvernait alors la Bretagne.

Il exposa à ce prince les raisons qui l'avaient amené à fonder un Ordre religieux-militaire; il lui fit part de son projet de défendre en Terre-Sainte, contre les infidèles, les pieux pèlerins d'Europe parmi lesquels se trouvaient de nombreux croisés Bretons; enfin il lui fit connaître l'approbation du Souverain Pontife et les besoins d'un Ordre naissant.

Conan III, touché par le discours d'Hugues de Payan, fit aux Templiers un premier don : avec l'assentiment de sa mère la vénérable duchesse Ermengarde, de sa femme Mathilde et de

(1) On vient — écrit en 1899 M. Esquieu (*Les Templiers de Cahors*, 2) — de retrouver l'acte de naissance de ce fondateur de l'Ordre du Temple; il s'appelait en réalité Hugues de Payan et naquit le 9 février 1070 au château de Mahun près Annonay (Ardèche).

sa fille Berthe, il concéda à l'Ordre du Temple une vaste île voisine de Nantes, formée par les eaux de la Loire et appelée la Hanne. La charte qui renferme cette donation n'est pas datée (1), mais elle est antérieure à une autre charte de 1141 (2) dans laquelle Conan rappelle ce don de la Hanne, ajoutant qu'ensuite « *postea* », éclairé par le Saint-Esprit, il a voulu compléter son aumône.

Il la compléta dignement à Nantes devant ses hauts barons les sires de Fougères, de Châteaubriant, de la Garnache et de Guérande, en faveur du Grand Maître du Temple Guillaume Faucon ; celui-ci se trouvait alors à Nantes avec deux chevaliers de son Ordre nommés Alfred et Henri. Le duc leur concède d'abord cent sols de rente sur les revenus des halles de la boucherie à Nantes, et y ajoute le don d'un emplacement dans le pré d'Anian pour construire en cette ville une maison de demeure ; puis il affranchit d'impôt tout ce que les Templiers possèdent déjà ou pourront à l'avenir posséder en Bretagne. Il défend à ses justiciers de les inquiéter d'aucune manière ; au nom de ses barons, comme au sien propre, il assure que leurs propriétés seront partout respectées ; il lance enfin les plus redoutables imprécations contre qui oserait s'opposer à ses généreuses intentions (3).

Cet acte important est daté de 1141 et constitue la fondation du Temple de Nantes. La prairie de la Hanne, appelée communément à cause de sa vaste étendue la Grande Hanne, forma le domaine proche du nouvel établissement ; dans le pré d'Anian furent bâties, au confluent de l'Erdre et de la Loire, une maison d'habitation et une chapelle dédiée à Sainte-Catherine ; les rentes et les fiefs concédés par le prince permirent aux Templiers de subvenir aux besoins de leur Ordre en Terre Sainte.

L'exemple de pieuse générosité de Conan III envers la Milice du Temple fut imité par d'autres princes bretons : Alain-le-Noir comte de Penthièvre et Hoël comte de Nantes, puis les

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 764.

(2) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.* I, 583.

(3) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.* I, 583.

ducs Conan IV et Geoffroy II (1); mais on ignore en quoi consistèrent leurs libéralités.

La charte apocryphe de 1182 attribuée au duc de Bretagne Conan IV et énumérant les biens possédés dans son duché par l'Ordre du Temple, renferme les noms de plusieurs localités qu'il nous faut signaler ici.

Nous y trouvons mentionnés : Nantes, Ancenis, la Hanne en Doulon, Maupertuis, Faugaret et Saint-Hilaire de Chaleçons comme étant des lieux du pays nantais où les Templiers avaient des intérêts.

Un siècle après la fondation de leur Ordre, les Templiers reçurent des chartes, authentiques cette fois, par lesquelles les princes bretons leur assurèrent la propriété des biens dont ils avaient été gratifiés dans notre contrée.

C'est ainsi qu'en 1201 la duchesse Constance de Bretagne confirma aux Templiers de Nantes la donation de son aïeul Conan III, et qu'en 1217 le duc Pierre Mauclerc et Alix de Bretagne sa femme approuvèrent solennellement tous les dons princiers faits au Temple en Bretagne avant eux (2).

A Nantes même les aumônes faites aux Templiers par de simples seigneurs ou par d'humbles particuliers se multiplièrent durant le XIII^e siècle. En 1202, Geoffroy, baron de Châteaubriant, leur donne 5 sols angevins de rente payables à Pâques-Fleuries sur les revenus de ses moulins de Châteaubriant (3). En 1212, un chevalier appelé Olivier Rajolle et Levine, sa femme, leur concèdent ce qu'ils ont dans l'Ile Boitie en Bouguenais et à l'écluse de Chantenay, plus des vignes, des prés et les moulins de la Roche (4). En 1214, Regnault Bosel, Raoul Brun, Pierre Ledo et Geoffroy Bravart leur abandonnent tout ce qu'ils possèdent eux-mêmes en l'Ile Boitie (5). En 1233, Daniel Le Bariller, sa femme, et Geoffroy, leur fils, leur font don de vingt sols de rente sur une aire

(1) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.* I, 836.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 764. — D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.*, I, 836.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 764.

(4) *Ibidem*, 3 H, 541 et 764.

(5) *Anciens Evêchés de Bretagne*, VI, 155.

située sur le pont neuf d'Erdre, en Saint-Nicolas de Nantes (1). La même année 1233, Guillaume de Saffré, chevalier, leur abandonne la possession des fiefs Brésic, au village de Marinac, en Saffré (2). En 1246, un autre chevalier, nommé Alain de la Roche, leur cède un four banal à Couëron (3). En 1254, Guillaume Jagu, sa femme et son fils Geoffroy leur donnent tout ce qu'ils possèdent en l'Île Boitie (4).

Outre ces donations, bien d'autres aumônes furent faites aux Templiers de Nantes dans leurs annexes de Faugaret, Mau-pertuis et Grée, nous les signalerons en parlant de ces établissements secondaires.

C'est qu'en effet à cette époque grande était chez nous la situation des Templiers ; on leur demandait de sceller les actes les plus importants, et leur témoignage était invoqué dans les circonstances solennelles : ainsi, en 1220, le commandeur — ou plutôt comme on disait alors — le précepteur du Temple de Nantes fut appelé dans l'enquête dirigée par le sénéchal du Poitou pour fixer les droits du duc de Bretagne sur le sel, et en 1262, le grand prieur d'Aquitaine fut l'exécuteur testamentaire du baron de Châteaubriant (5).

On vit bien à Nantes ce qu'était la puissance des Templiers, quand le duc Pierre Mauclerc agrandit l'enceinte murale de cette ville. Le prince fit alors ses fortifications franchir l'Erdre, là même où cette rivière se jette dans la Loire, et englober le Bourg-Main ou quartier de Saint-Nicolas. Il enferma donc nécessairement dans ses nouveaux murs l'établissement du Temple, posé, avons-nous dit, au confluent de la Loire et de l'Erdre ; mais, loin de nuire aux chevaliers, il leur donna la partie des remparts qu'il faisait construire autour de leur enclos, leur permettant même d'y élever les bâtiments qui leur sembleraient nécessaires, sans néanmoins les obliger à entretenir ses propres fortifications (6).

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H. 541.

(2) *Ibid.*, 3 H. 764.

(3) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.*, I, 929.

(4) *Arch. de la Vienne*, 3 H. 541.

(5) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.* I, 847 et 965.

(6) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.* I, 850.

Dès lors, le Temple de Nantes se trouva avoir pour limites : à l'Est, le cours de l'Erdre jusqu'au rateau par lequel cette rivière se jetait dans la Loire ; au Sud, la muraille de ville baignée par la Loire et défendue par les tours Sainte-Catherine et de Barbacane ; à l'Ouest, la continuation du rempart relié au mur précédent par une tour d'angle, dite plus tard tour du Connétable et comprenant ensuite : la tour Guichard et celle d'Alix de Bretagne ; enfin, au Nord, la rue du Bourg-Main allant de la porte Saint-Nicolas au pont de la Casserie. Cette enceinte de l'habitation des Templiers communiquait avec la Vieille-Ville par les ponts de Sainte-Catherine et du Rateau (1).

Les Templiers ne dédaignèrent point de s'occuper de commerce à Nantes : ils construisirent près de leurs ponts ou sur leurs ponts mêmes, des boutiques et magasins qu'ils louèrent ou firent valoir par leurs hommes, et ils disputèrent à l'évêque de Nantes ses droits sur la vente des vins. En 1226 eut lieu une transaction entre Etienne, évêque de Nantes, et les Frères de la Milice du Temple habitant cette ville : il fut convenu entre eux que le commandeur de Sainte-Catherine pourrait vendre en détail, chez lui, dix barriques de vin, mesure d'Angers, pendant le ban de l'évêque et du Chapitre, époque à laquelle ces derniers avaient seuls droit de vendre du vin à Nantes ; si le commandeur en vendait davantage, sa cave serait saisie par les officiers des regaires et il paierait 10 sols d'amende (2).

Devenus riches, les Templiers de Nantes afféagèrent une partie de leurs terres : c'est ainsi qu'en 1296 leur commandeur céda, moyennant une rente annuelle, à Rialan Le Breton et à Alise, sa femme, une vigne qu'il possédait sur le territoire d'Aigne (aujourd'hui Saint-Sébastien) (3).

Mais les richesses de l'Ordre du Temple firent son malheur en excitant la convoitise de Philippe le Bel. Ce roi ayant pris la résolution de faire disparaître les Templiers, accusés de crimes nombreux, et de s'emparer de leur fortune, envoya ordre à tous ses baillis de s'assurer des chevaliers de leur ressort. « Les mesures furent si bien prises, que le 13 octobre

(1) Voy. le plan de Nantes accompagnant l'*Histoire* de cette ville, par Guépin.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541 et 764.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541.

de l'an 1307 tous les Templiers qui étoient dans le royaume furent arrêtés. Le roi fit aussi saisir tous leurs biens et nomma des commissaires pour les administrer. Pierre de Bailleux et Jean Robert, chevaliers, furent envoyés en Bretagne pour y recueillir tous les biens meubles et immeubles des Templiers. A peine ces deux commissaires furent-ils arrivés à Nantes (1), qu'ils se mirent en devoir de faire l'inventaire des effets qui étoient dans le Temple, en présence d'un notaire et de plusieurs témoins. Mais les bourgeois les chassèrent, en leur déclarant que le roi n'avoit aucun droit sur ces effets, et que tous les biens des Templiers en Bretagne appartenoient au duc (2). »

Nous avons dit qu'en 1312 le Concile de Vienne supprima solennellement l'Ordre du Temple et adjugea ses biens aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Dans l'enquête du procès qui précéda cette sentence du Concile il fut fait mention de la commanderie de Nantes dont étoit alors titulaire un limousin nommé Gérold Le Juge d'Augniac : le portier de cette commanderie, appelé Thomas, fut accusé de donner du blé aux porcs et du pain de seigle aux pauvres, bien que le précepteur lui eût prescrit de faire régulièrement l'aumône (3). Ce chevalier, Michel de Benays, qui eut un procès avec l'abbé de Buzay en 1276, et Etienne Hermez vivant l'an 1296 (4) sont les seuls commandeurs ou plutôt précepteurs du Temple de Nantes dont les noms nous soient parvenus.

II

Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem héritèrent des biens du Temple. Jusqu'alors, avons-nous dit, ces Chevaliers avaient joué un rôle plus effacé que celui des Templiers.

(1) En 1308.

(2) D. Morice, *Hist. de Bret.*, I, 229. — *Preuves*, I, 1216.

(3) *Procès des Templiers*, I, 199 et II, 52 et 84.

(4) *Archiv. de la Vienne* 3 H, 764. — L'abbé de Buzay avait à Nantes même un logis proche du Temple.

S'il existe encore quelques chartes concernant les Templiers en Bretagne, il ne s'en trouve guère d'anciennes rappelant les Hospitaliers : renfermés dans leurs hôpitaux ou guerroyant en Terre-Sainte, ces derniers Chevaliers n'ont point laissé leurs noms inscrits dans nos actes publics. Ainsi pour Nantes nous n'avons que deux documents nous faisant voir les Hospitaliers vivant côte à côte en cette ville avec les Templiers.

Le premier est la charte donnée en leur faveur, l'an 1160, par Conan IV. Ce prince, en présence de Guillaume Ferron, chevalier du Temple, confirme les Hospitaliers de Jérusalem (1) en possession de tout ce qu'ils ont reçu dans son duché de Bretagne. Dans l'énumération déjà longue de leurs biens figurent : « *Eleemonisa de Azarac in episcopatu Nannetensi et de Guerann, et domus de civitate Nannetensi cum appenditiis suis, et unus homo in unaquaque parrochia apud Raes* (2) ».

Ainsi dès 1160 l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem possédait à Nantes même une maison avec des dépendances, et avait en outre des droits à Assérac, à Guérande et dans toutes les paroisses du pays de Retz. Plus ancien que l'Ordre du Temple, se trouvait-il représenté chez nous antérieurement à l'établissement de ce dernier ? Peut-être, mais nous ne le saurons probablement jamais au juste.

Le second document est une charte datée de 1234, nous y voyons les Chevaliers Hospitaliers de Nantes tenir féodalement dans l'île de la Hanne un pré, une pâture et un bois, moyennant dix sols de cens qu'ils payaient à Giraud de Sarcelle ; or ce dernier était vassal des Templiers seigneurs de toute l'île. Les Hospitaliers reconnurent donc tenir ces biens en arrière-fief du Temple de Nantes ; Frère Jean de Montgros, prieur de l'Hôpital de France, vint à Nantes pour régler cette affaire et scella de son sceau la charte en question (3).

Où se trouvait à Nantes cette maison des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ? C'était l'Hôpital Saint-Jean, qualifié

(1) « *Confirmasse Domus Hierosolimitanæ Hospitalitatis.* » Preuve qu'il s'agit bien dans cette charte des Hospitaliers et non pas des Templiers, comme D. Morice l'a mis par erreur en tête de l'acte.

(2) D. Morice, *Preuv. de l'Hist. de Bret.* I. 638.

(3) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541 et 774.

dès 1333 d'antique établissement, « *Ad domum Hospitalis antiqui Nannetensis* (1). » Bâti dans la Vieille-Ville non loin du couvent des Cordeliers, il a laissé son nom à la place Saint-Jean que traverse aujourd'hui la rue de Strasbourg.

Voilà le peu de renseignements connus jusqu'à présent sur les Chevaliers Hospitaliers de Nantes contemporains des Templiers.

III

Lorsque les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem eurent été mis en possession des biens du Temple de Nantes, ils trouvèrent probablement ces biens trop importants pour les réunir aussitôt à leur Hôpital Saint-Jean de Nantes doté lui-même de revenus suffisants. Ils laissèrent donc subsister simultanément, jusqu'à la fin du xv^e siècle, les deux maisons nantaises qui devinrent deux commanderies hospitalières distinctes, conservant leurs noms primitifs : le Temple Sainte-Catherine et l'Hôpital Saint-Jean. Parlons brièvement de chacune d'elles.

1^o Commanderie du Temple Sainte-Catherine.

Des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupant au xiv^e siècle le Temple de Nantes, nous ne connaissons pas les noms. Pendant un certain temps peut-être le commandeur de l'Hôpital Saint-Jean administra-t-il en même temps les deux maisons. Toujours est-il que les Hospitaliers obtinrent en 1368 du duc Jean IV la reconnaissance de la rente de cent sols dus au Temple sur les étaux de la boucherie de Nantes (2).

Au siècle suivant le Temple Sainte-Catherine demeura pres-

(1) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, G, 1.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541.

que constamment aux mains propres des grands prieurs d'Aquitaine : ce furent d'abord Girard de Fougereules à partir de 1405 et Aymer Doiselart en 1414. En 1423, le duc Jean V donna des lettres de sauvegarde à frère Jean de Vivonne, grand prieur d'Aquitaine et tout à la fois commandeur de Sainte-Catherine de Nantes et du Temple de Clisson ; le prince prit sous sa protection spéciale tous les vassaux et tous les biens qu'avait en Bretagne ce chevalier (1). Le même commandeur soutint en 1438, un procès contre Jean de Sesmaisons au sujet d'un droit de pacage que prétendait avoir celui-ci en l'île de la Hanne (2). En 1442, le grand prieur d'Aquitaine Philibert de Laigue, étant commandeur du Temple de Nantes, rendit aveu au duc de Bretagne pour cette maison, par l'entremise d'un procureur nommé Guillaume Labbé ; il jouissait encore de cette commanderie en 1451 (3).

Alain de Boiséon, commandeur de la Feuillée et de Thévalle, succéda au précédent en qualité de commandeur du Temple de Nantes ; il mourut en 1469. Cette même année, le grand prieur d'Aquitaine, Jean de Francières, prit possession de la commanderie de Sainte-Catherine qu'il gouverna jusqu'en 1483 (4). L'année suivante, frère Charles de Nouray, grand prieur d'Aquitaine, devint à son tour commandeur du Temple de Nantes dont il jouissait encore en 1495 (5). Mais, nous le voyons en 1492 et 1493 prendre aussi le titre de commandeur de Saint-Jean de Nantes (6) ; ce fut donc lui qui unit en une seule et même commanderie le Temple et l'Hôpital de Nantes.

2^e Commanderie de l'Hôpital Saint-Jean.

En 1318, frère Jean de Boncourt, chevalier hospitalier, venait de recueillir la succession des Templiers ; il se trouvait

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541.

(2) *Ibidem*.

(3) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541, 764 et 791.

(4) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541 et 778.

(5) *Ibidem*.

(6) *Ibidem*. — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B, 906.

à la tête de l'Hôpital Saint-Jean et de tous les Temples du diocèse de Nantes (1) et eut à soutenir en justice les droits de son Ordre relativement à certains legs faits naguère aux Chevaliers du Temple. Après lui vint Jacques de Melun vivant en 1336 et dont nous reparlerons à propos de Faugaret. Il nous faut ensuite arriver à l'année 1393, pour trouver mention d'une baillée faite par frère Etienne Giron, commandeur de l'Hôpital Saint-Jean de Nantes (2).

Vinrent après lui les commandeurs Guillaume Faruau, en 1408, et Guillaume Richart, qui obtint, en 1420, du duc Jean V d'être confirmé dans la jouissance d'un terrain, sur les murs de la ville de Nantes (3). Dès 1426, frère Jean Chevalier, commandeur de l'Hôpital Saint-Jean, reçut des aveux de la part des vassaux de cette maison ; il fit son testament, le 20 février 1436 et dut mourir peu de temps après (4). Son successeur fut frère Alain Le Moine, commandeur en 1437. Celui-ci soutint les droits de son Ordre contre François de la Touche, seigneur de Montebert, céda en 1451 à Jacques de Loaille, une place pour bâtir maison à Nantes, près Saint-Jean, gouverna l'Hôpital Sainte-Catherine au nom de Philibert de Laigue, commandeur du Temple de Nantes, et vécut au moins jusqu'en 1476. A cette dernière époque, Alain Le Moine se trouvait en même temps commandeur de Saint-Jean de Nantes et de Villediou (5). Il fut remplacé, semble-t-il, par frère Jean de Terves dont nous ne connaissons que le nom. Enfin vint, comme nous l'avons dit, le grand prieur d'Aquitaine Charles de Nouray, commandeur à la fois du Temple Sainte-Catherine et de l'Hôpital Saint-Jean ; c'est vraisemblablement par ses soins que les deux établissements furent unis de façon à ne plus former qu'une commanderie (6).

(1) « *Religiosus vir frater Joannes de Bona Curia, magister domus Hospitalis Nannetensis et domorum que fuerunt quondam Milicie Templi per totam dyoccesem Nannetensem.* » (Biblioth. Nationale.)

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541.

(3) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 764.

(4) *Ibidem*, 3 H, 300, 541 et 764.

(5) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541, 764 et 780.

(6) *Ibidem*, 3 H, 464 et 465.

IV

Par suite de cette union, les deux commanderies de Nantes formèrent un beau bénéfice, qui prit le nom de commanderie Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes. Comme on y avait annexé antérieurement certaines petites commanderies secondaires, dont nous avons déjà parlé, elle se trouva tout naturellement divisée en quatre membres, savoir : Nantes, Faugaret, Maupertuis et Grée ; nous étudierons successivement chacun d'eux.

1° Nantes.

Sous ce titre, nous groupons tout ce qui appartenait à la commanderie, tant à Nantes qu'aux environs de cette ville, sans toujours distinguer — car il est parfois impossible de le faire — les biens provenant des Templiers de ceux ayant toujours appartenu aux Hospitaliers. Le commandeur de Nantes possédait dans la cité deux manoirs et autant de chapelles, l'Hôpital et le Temple.

A. — L'Hôpital Saint-Jean.

Nous avons dit que Saint-Jean se trouvait à peu près vis-à-vis le couvent des Cordeliers, dans la rue conduisant du carrefour Saint-Jean (aujourd'hui place Saint-Jean) au Port Communé (1). L'ensemble de l'établissement se composait de deux maisons principales ayant chacune leurs cours et jardins et appelées les Grand et Petit Manoirs ; en 1718, M. de Lessongère habitait le premier de ces hôtels et payait 350 livres de loyer, l'autre logis n'était alors loué que 200 livres.

(1) En la paroisse de Saint-Léonard, au XVIII^e siècle, plus anciennement en celle de Notre-Dame (Voy. Travers, *Hist. de Nantes*, I, 523).

Adjacente au Petit Manoir et communiquant avec lui par une porte intérieure, se trouvait la chapelle Saint-Jean, dont il ne reste plus une pierre (1). Le maître-autel, surmonté d'un dais, était accompagné des statues de la sainte Vierge et de saint Jean ; trois autres autels y étaient consacrés à sainte Anne, saint Georges et Notre-Dame de Toutes-Aides. Deux pierres tombales, « avec écritures gothiques illisibles, » apparaissaient, l'une devant l'autel majeur, l'autre devant l'autel Sainte-Anne ; on les regardait comme étant les tombes d'anciens commandeurs (2).

Dans le trésor de cette chapelle étaient conservés : un calice d'argent à pomme doré avec deux écussons, l'un portant un crucifix, l'autre une figure de saint Jean-Baptiste — un chef de saint Jean en bois doré — une image de saint Jean en argent doré — une image de sainte Marguerite en feuilles d'argent doré plaquées sur bois avec des armoiries présentant des *besants*, — un reliquaire en cuivre doré contenant trois pierres extraites du rocher « où s'assit Notre-Seigneur quand il ressuscita, » du mont Calvaire et du mont des Oliviers (3).

On voyait encore aux siècles derniers plusieurs écussons dans les verrières de la chapelle Saint-Jean. C'était, entre autres, celui de l'Ordre de Malte et celui de la duchesse de Bretagne, Jeanne de France : *mi-parti de Bretagne et de France* ; on croyait alors, dit Travers, que cette princesse avait relevé ou restauré ce sanctuaire en exécution d'un vœu fait par elle pour obtenir de Dieu, par l'intercession de saint Jean-Baptiste, la délivrance en 1420 de son mari Jean V, fait prisonnier à Champtoceaux (4).

Fidèles aux traditions de leur origine, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem établirent à Nantes un hôpital dans leur maison même (5). « Le vocable de Saint-Jean des Arreptins,

(1) La chapelle et les manoirs, avec leurs dépendances, furent vendus nationalement 50.000 livres le 4 prairial, an III.

(2) Procès-verbal dressé en 1718 (*Arch. de la Vienne*, 3 H, 368).

(3) Inventaire fait en 1594 (*Arch. de la Vienne*, 3 H, 767).

(4) *Hist. de Nantes*, I, 523.

(5) Cet hôpital occupait probablement ce qu'on appelait le Petit Manoir.

qui lui était appliqué, suivant l'historien Travers (1), indiquerait qu'il avait une destination exclusive, car on nommait Arétins ceux qui étaient atteints du mal caduc. Il faut croire que les Chevaliers de Saint-Jean avaient des soins particuliers pour ce genre de maladie, puisque ce mal affreux était aussi nommé mal de Saint-Jean (2). »

Cette maison passait avec justice pour le plus ancien établissement hospitalier bâti à l'intérieur de la ville de Nantes. Son cimetière était contigu à la chapelle Saint-Jean et a été plusieurs fois mis à découvert, quand récemment l'on a créé la rue de Strasbourg.

Pour subvenir peut-être aux besoins de cet hôpital, une confrérie, dite de « Saint-Jean de l'Hôpital, » fut érigée dans la chapelle Saint-Jean. Ancienne, considérable et chargée de beaucoup de fondations pieuses, dit Travers (3), elle admettait les deux sexes et les laïques dans ses rangs. Guillaume Guéguen, évêque de Nantes, approuva ses statuts en 1502 ; elle comprenait alors 400 frères et sœurs, en tête desquels se trouvait naturellement le commandeur de Nantes. Elle faisait dire trois messes par semaine à Saint-Jean, et aux jours de fête y faisait chanter vêpres, matines et messe (4).

Outre ces offices de la confrérie Saint-Jean, la chapelle des Chevaliers Hospitaliers de Nantes était encore desservie régulièrement par leurs soins : le commandeur y devait, en effet, dire ou faire dire trois messes basses chaque semaine ; aux fêtes de Saint-Jean avoir premières et secondes vêpres et grand'messe à notes avec matines ; en carême, faire célébrer trois absoutes ou services par semaine ; enfin, faire donner le salut chaque jour durant l'octave du Saint-Sacrement (5).

B. — *Le Temple Sainte-Catherine.*

Nous avons fait précédemment connaître l'étendue de l'établissement des Templiers à Nantes, au confluent de l'Erdre et

(1) *Hist. de Nantes*, II, 439.

(2) Maltre, *L'Assistance publique dans la Loire-Inférieure avant 1789*, p. 300.

(3) *Hist. de Nantes* II, 280.

(4) *Arch. de la Loire-Inférieure*, H, 472.

(5) Aveu de 1590 (*Arch. de la Loire-Inférieure*, B. 906).

de la Loire, à l'intérieur de l'angle sud-ouest des fortifications de la ville sur le territoire de la paroisse Saint-Nicolas. Là se trouvaient à l'origine le logis de la Commanderie et la chapelle du Temple avec leurs dépendances.

Quand les Chevaliers Hospitaliers furent devenus propriétaires de cet établissement, ils fondèrent dans l'enclos un hôpital qui de la chapelle voisine prit le nom d'Hôpital Sainte-Catherine. Cette maison était en 1404 tenue par les frères Hospitaliers Jean Chevalier et Simon Bretelin; en 1451 Alain Le Moine, commandeur de Saint-Jean de Nantes, en était le gouverneur au nom de Philibert de Laigue, commandeur de Sainte-Catherine (1).

Un siècle plus tard, après l'union des deux commanderies de Nantes en une seule, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, n'ayant plus besoin de deux maisons d'habitation à Nantes, afféagèrent à la Communauté de ville, le 30 octobre 1543, le manoir de la Commanderie du Temple moyennant une rente annuelle de 27 livres; quelque temps après ils lui cédèrent également la maison de l'Hôpital Sainte-Catherine et le cimetière en dépendant, établi devant la chapelle (2). Cette portion de l'ancien Temple devint un annexe de l'Hôtel-Dieu municipal bâti en face de la Commanderie, sur la rive opposée de l'Erdre. C'est dans ce cimetière qu'on enterra les suppliciés jusqu'en 1790 (3).

Le commandeur de Nantes ne conserva donc au Temple que la chapelle Sainte-Catherine : en 1718 il payait 52 livres par an au chapelain Etienne Cornou pour y dire deux messes par semaine, y célébrer la fête patronale par une messe chantée avec premières et secondes vêpres, et y faire trois absoutes par semaine en carême. La chapelle avait alors un maître autel orné des statues de Notre-Dame, de Sainte-Catherine et de Saint Eloy, et de plus un autel secondaire dédié à la Nativité de la Sainte-Vierge (4).

En 1757 la chapelle Sainte-Catherine tombant probablement de vétusté, le commandeur du Boul de Cintré en vendit l'em-

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 791.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 791.

(3) Maitre, *L'Assistance publique dans la Loire-Inférieure*, 147.

(4) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 368 et 791.

placement et les matériaux à la Communauté de ville de Nantes, moyennant une rente annuelle de grain (1).

Mais cette chapelle Sainte-Catherine, bâtie joignant le mur de ville à peu près où se trouve aujourd'hui la rue portant encore son nom, était-elle bien une construction des Templiers? Il est permis d'en douter.

La première et probablement unique chapelle du Temple s'élevait plus au Nord et plus au centre de l'enclos. En 1825 cet antique édifice fut retrouvé dans les caves d'une maison de la rue du Bois-Tortu. C'était une petite nef composée de deux travées voûtées sur croisées d'ogive primitive, séparées par un arc doubleau. L'exhaussement successif du sol nécessité par le voisinage de l'Erdre ainsi que par la construction d'un quai, avait tellement englobé cette chapelle qu'elle se trouvait enfouie au dessous du pavé de la rue (2).

Son style romano-ogival du XII^e siècle correspondait bien d'ailleurs à celui du temps où les Templiers vinrent s'établir à Nantes.

Il semble que depuis bien des siècles ce sanctuaire de la Milice du Temple était ainsi caché, car nul aveu de la commanderie n'en fait mention. Ne pouvant y faire de culte par suite de la surélévation du sol environnant, les Hospitaliers durent l'afféager à quelqu'un qui bâtit une maison au-dessus. En conséquence ces Chevaliers élevèrent non loin de là, peut-être en construisant leur hôpital de Sainte-Catherine, une nouvelle chapelle qui, comme nous venons de le dire, disparut à son tour au milieu du siècle dernier.

C. — *Les domaines.*

Outre leurs logis ou manoirs du Temple et de l'Hôpital à Nantes, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem possédaient en cette ville et aux environs d'assez beaux domaines.

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 768.

(2) Voy. sur cette découverte *Le Lycée armoricain*, VI, 252. — Déjà Guimart avait en 1795 signalé cette chapelle comme servant alors de magasin (*Annales nantaises*, 103). Meuret dit qu'elle fut démolie en 1826 pour faire place à la nouvelle rue Charles X, aujourd'hui rue d'Orléans (*Annales de Nantes*, I, 115).

C'était, d'abord, l'île de la Grande Hanne donnée vers 1141 aux Templiers. Cette île de la Loire, faisant partie de la paroisse de Doulon, ne comprenait pas moins de 504 journaux de prairies en 1580. Elle se divisait en deux sections : l'une, demeurée la propriété des Hospitaliers, était louée par eux à divers particuliers (1) ; l'autre avait été afféagée par eux de sorte qu'elle ne leur rapportait plus que quelques rentes féodales ; néanmoins, le commandeur s'y était en outre, réservé la jouissance d'un étang et certain droit de pacage (2).

C'était ensuite la métairie de l'Hôpital ou de l'Hôpitalau dans la paroisse d'Orvault. Elle comprenait : en terre, bois et vignes, 133 journaux et était affermée 310 livres en 1718. Le commandeur Alain Le Moine avait vendu cette métairie en 1476, mais son successeur Charles de Nouray l'avait rachetée dès 1493 (3).

C'était encore les terres de l'Hôpital, en la Chapelle-sur-Erdre, et de l'Hôpital avec sa maladrerie au Pallet ; là, s'élevait même la chapelle Saint-Jean du Pallet, dépendant de la commanderie de Nantes et dans laquelle on a trouvé de belles pierres tombales, portant des croix de Malte (4).

C'était enfin, un four banal à Couëron et quelques dîmes levées en Chantenay, Saint-Herblain et le Pont Saint-Martin (5).

D. — *Fiefs et rentes féodales.*

Les fiefs et rentes féodales appartenant à la commanderie de Nantes étaient bien plus nombreux que ses domaines : les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en possédaient à Nantes et dans le diocèse sur le territoire d'une foule de paroisses.

A Nantes même, bon nombre de maisons relevaient féoda-

(1) En 1718, elle était affermée 1750 livres, mais les priseurs révolutionnaires de l'an IV l'estimèrent plus de 3,000 livres de rente.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 368, 541 et 791.

(3) *Ibidem.*

(4) Maltre, *l'Assistance publique dans la Loire-Inférieure avant 1789*, p. 159.

(5) Aven de 1580. — Maltre, *l'Assistance publique dans la Loire-Inférieure avant 1789*, p. 606 et 608.

lement du commandeur dans les paroisses Notre-Dame, Saint-Léonard, Saint-Vincent, Saint-Denis, Saint-Saturnin, Saint-Nicolas, Sainte-Croix, Saint-Sébastien, Saint-Similien et Saint-Donatien. Parmi ces maisons se trouvaient de beaux logis, tels que le superbe hôtel de Rosmadec, voisin de la chapelle Saint-Jean et dont le propriétaire payait 33 sols de rente au commandeur. Dans la rue du Château, le possesseur d'une autre maison devait chaque année 5 sols, 3 oboles et « un verre massif (1). » En Saint-Donatien, il était dû sur une maison voisine du Plessix-Tizon « 10 sols de rente et un chapeau de roses au jour et feste de la Pentecoste (2). »

Sortons maintenant de Nantes. En Chantenay, le commandeur jouissait d'une rente sur la maison de l'Hôpital ; d'autres tenanciers lui devaient, outre quelques petites rentes en argent « une aloze le dimanche de Pasques Fleuries (3). » En Saint-Herblain, un logis appelé l'Hôpital relevait aussi de la commanderie. En Rezé, l'île aux Chevaliers avait été donnée, en partie du moins, dès 1285, par Olive, veuve de Guillaume Mathieu de l'Isle, aux Templiers qui l'afféagèrent ensuite. L'an 1282, Olivier, sire de Rezé, reconnut devoir à la commanderie de Nantes, chaque année au temps des vendanges, une pipe de vin fait à Rezé (4). En 1673, outre la maison du Temple de Rezé, voisine de la chapelle Notre-Dame-la-Blanche, plusieurs maisons du bourg de Rezé étaient tenues de la commanderie de Nantes « et sur le faite de chacun logis, il y a une croix de fer pour faire voir qu'ils relèvent de ladite commanderie (5). »

En Saint-Pierre de Bouguenais, l'île Boitie, dans la Loire, fut donnée aux Templiers, partie en 1212 et partie en 1254 ; le commandeur de Nantes y avait encore 7 livres de rente en 1580. Au Pont-Saint-Martin se trouve le manoir de la Templerie et « les détenteurs du village du Moulin-Robert doivent

(1) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, H, 469.

(2) Aveu de 1580.

(3) *Ibidem*.

(4) *Archives de la Vienne*, 3 H, 541.

(5) *Ibidem*.

au décès de chacun d'eux, la meilleure robe du décédé ou 5 sols monnaie à l'option du commandeur (1). » A Touvois, certains paroissiens devaient, outre 15 deniers de rente, « un disner audit commandeur chacun an, et si ledit commandeur ou ses gens ne le viennent prendre, ils doivent le payer le premier dimanche de caresme (2). » Autres rentes en La Chevrolière, Saint-Philbert-de-Grandlieu, La Limousinière, Port-Saint-Père, Montebert où se trouve la maison de l'Hôpital, Saint-Hilaire de Chaleons dont le nom figure dans la chartre de 1182 et qui renferme le village du Temple, Machecoul avec la maison de l'Hôpital Saint-Jean, Le Bois-de-Cené, Saint-Cyr en Retz, Fresnay ayant une maison et un fief de l'Hôpital, Bourg-des-Moutiers, Sainte-Marie, Le Clion, Arthon et Vallet où se trouve encore le moulin de la Chevalerie. Ce grand nombre de paroisses au delà de la Loire, en lesquelles le commandeur de Nantes avait des rentes féodales, nous rappelle naturellement l'acte de 1160 dans lequel Conan IV confirma les Hospitaliers de Nantes en la jouissance d'un droit sur un homme de chacune des paroisses du pays de Retz (3).

Le commandeur de Nantes avait encore quelques rentes dans plusieurs autres paroisses du diocèse de Nantes ; voici l'énumération de celles-ci : Carquesou, Mauves, Petit-Mars, dont le recteur devait six septiers de seigle chaque année, Les Touches, Couffé, Grandchamp, 'Nort, Saint-Aubin-des-Châteaux renfermant la Templerie de Saint-Gilles, Saffré où se trouvait la maison de l'Hôpital, Moisdon avec le logis de la Templerie, Nozay, Châteaubriant, Cambon contenant le fief des Hospitaliers vendu par eux en 1587 et Château-Thébaud qui renfermait la seigneurie de la Templerie (4).

Terminons en rappelant que le receveur du Domaine de Nantes continuait de payer au commandeur la vieille rente de 100 sols monnaie donnée par Conan III aux Templiers sur les bancs de la boucherie de Nantes, et ajoutons que le même

(1) Aveux de 1672 et 1679.

(2) Aveu de 1412.

(3) D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bretagne*, I, 638.

(4) Aveu de 1580.

commandeur avait un droit de bûchage sur les quais de l'Erdre, consistant à prendre « de chacune gabarre, bateau ou challan chargés de busches, une busche et de chacun desdits bateaux chargés de fagots un fagot (1). »

Mais à ce qui précède ne se bornaient pas l'étendue et les droits de la commanderie Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes. On lui avait annexé, avons-nous dit, trois petites commanderies dont nous allons maintenant parler : Maupertuis, Faugaret et Grée.

2° Le Temple de Maupertuis (2)

Les Templiers s'établirent de bonne heure à Maupertuis et acquirent en ce lieu assez d'autorité pour y obtenir de l'évêque de Nantes l'érection d'une paroisse. Celle-ci prit le nom de Temple de Maupertuis et les commandeurs en présentèrent le recteur jusqu'à la Révolution.

La charte de 1182 mentionne, en effet, Maupertuis parmi les possessions de l'Ordre du Temple « *molendina de Maupertus* (3). » Mais une autre charte de 1219 est encore plus explicite. Le 28 août de cette année-là, un croisé du pays nantais, voisin du Temple de Maupertuis, Philippe de Vigneux, se trouvant en Palestine au camp de l'armée assiégeant Damiette, fit don à Dieu, à la bienheureuse Marie et aux Frères de la Milice du Temple de Salomon, pour le salut de son âme, de tous les droits de pacage et coutumes lui appartenant au village desdits Frères de Maupertuis « *omnia pacagia et consuetudines in villa predictorum Fratrum de Malpertus*. » Il fit cette donation en présence d'autres croisés nantais tels que Chantarel de Rougé et Rosselin de Sion (4).

Lorsque les Hospitaliers eurent hérité des Templiers, ils

(1) Aveu de 1679.

(2) Commune du canton de Saint-Etienne-de-Montluc, arrondissement de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).

(3) *Anciens Evêchés de Bretagne*, VI, 130.

(4) *Archives de la Vienne*, 3 H, 778.

unirent le Temple de Maupertuis à leur commanderie Sainte-Catherine de Nantes; cette union était un fait accompli en 1383 (1).

Le commandeur de Nantes avait une haute justice exercée à l'origine au bourg même du Temple de Maupertuis, et il y jouissait des droits de moulin et de coutumes. Il lui appartenait aussi de « pourvoir de prestre, la cure et paroisse Saint-Léonard du Temple de Maupertuis, ladite église et son presbytère se trouvant en son fief et fondés par lui (2). »

Le rôle rentier de la juridiction du Temple de Maupertuis ne montait toutefois en cette paroisse, l'an 1580, qu'à 20 livres par denier, plus 5 chapons et 2 poules, le tout payable à la Toussaint et à Pâques. Mais le fief du Commandeur s'étendait dans les paroisses voisines, notamment en Cambon, Prinquiau, où se trouvait le village de la Templerie, Guenrouët, Quilly, et en la tenue de l'Hôpital au bourg de Malleville (3).

Appartenaient encore au commandeur le droit de lever la dime dans toute l'étendue de la paroisse du Temple de Maupertuis, et « un droit de neume sur les biens meubles des gens partables demeurant et mourant en ses fiefs (4). »

Au xvr^e siècle, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem n'avaient pas de manoir au Temple de Maupertuis, mais ils y possédaient un domaine composé de ce qui suit : « au bourg dudit Temple un bois de haulte fustaye contenant 8 journaux et une prairie de quatre journaux; » ailleurs 9 journaux de terre en bois et prés; plus 400 journaux de landes et communs « où les hommes du commandeur font pasturer leur bestail par sa permission et aux debvoirs accoustumés. » Enfin le commandeur et ses vassaux du Temple de Maupertuis avaient « droit d'usage de bois de chauffage et pasturage ès bois et landes du Thiémay (5). »

Le recteur du Temple de Maupertuis était tellement bien

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 791.

(2) Aveu de 1580.

(3) Aveux de 1580 et 1679.

(4) *Ibidem*.

(5) Aveu de 1580.

sous la dépendance du commandeur de Nantes, que vers 1702, Antoine Astruc ayant été nommé recteur par ce dernier, reçut de lui la défense formelle de demander à l'évêque de Nantes un *visa* de sa nomination, le commandeur prétendant conférer la cure *pleno jure*. Parfois, les Chevaliers nommaient recteur quelque prêtre de leur Ordre ; tel fut : « Frère Honoré Magouët, religieux profès de l'Ordre de Malte, » qui vint prendre possession le 14 novembre 1777 de la cure du Temple de Maupertuis (1).

L'église paroissiale du Temple de Maupertuis — que l'évêque de Nantes n'avait point le droit de visiter sans l'autorisation du commandeur — était dédiée à saint Léonard ; outre l'autel majeur on y voyait en 1718 deux autres autels consacrés à la sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste. Le commandeur était tenu de faire célébrer en cette église une grande messe tous les dimanches et fêtes, plus deux messes basses par semaine ; il devait, en outre, pendant le carême faire chaque semaine dire une troisième messe basse et donner trois absoutes pour les défunts (2).

Quant au prieuré relevant de la commanderie, il jouissait en 1547 d'un pourpris contenant une dizaine de journaux de terre, en jardins, prés et bois taillis (3).

3° L'Hôpital de Faugaret.

Il existait vers la fin du xiv^e siècle, dans la paroisse d'Assérac (4), une seigneurie séculière et une commanderie, portant l'une et l'autre le même nom : Faugaret. Tout porte à croire que la châtellenie de Faugaret — n'apparaissant dans l'histoire qu'en 1394 comme juveigneurie de la Roche-Bernard,

(1) Du Bois de la Patellière, *Notices hist. sur quelques paroisses du diocèse de Nantes*, I, 162.

(2) Aveux de 1580 et 1679.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541.

(4) Commune du canton d'Herbignac, arrondissement de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).

donnée cette année-là en dot à la sœur du puissant baron de la Roche — avait été orée au commencement du siècle aux dépens des Templiers, condamnés alors à disparaître. On trouve la preuve de cette usurpation dans ce fait que la châtellenie de Faugaret renfermait nombre de terres et de fiefs ayant certainement appartenu dans l'origine à l'Ordre du Temple.

Les Templiers eurent de bonne heure, en effet, un établissement en Assérac ; on croit même que la localité, désignée comme leur appartenant en 1182 sous le nom de « *La Fougerat* » (1) était Faugaret. Ils possédaient aussi des moulins voisins de Mesquer (2), appelés, dans la même charte de 1182 « *Molendina de Marac*, » et ailleurs « Moulins entre Masrel et Mesquer » (3).

Au mois de juillet 1219, le chancelier de Bretagne Raoul, évêque de Cornouaille, mit d'accord les Templiers de Nantes et un certain Béraud de Guérande, qui étaient en procès au sujet de terres prises par les premiers dans un marais, pour réparer la chaussée desdits moulins. Le prélat décida que les Chevaliers du Temple continueraient de prendre cette terre selon leurs besoins, mais paieraient à Béraud et à ses héritiers après lui une rente de 5 sols ; de plus, ils moudraient gratuitement dans leurs moulins chaque année quatre charges de chevaux de blé appartenant audit Béraud ou à ses successeurs (4).

Vers le même temps, les Templiers eurent un grave différend avec Pierre, sire d'Assérac : celui-ci exigeait des redevances sur l'avoine et les oiseaux de basse-cour des vassaux du Temple à Pont d'Arm, Arm, Brésibérin et Marlay, villages de la paroisse d'Assérac. Il refusait aussi de reconnaître le droit qu'avaient les Chevaliers du Temple, de lever la moitié des droits de la foire de Saint-Lyphard. Le seigneur se laissa aller à la violence ; il saisit plusieurs tenanciers du Temple, les jeta dans ses prisons et leur enleva deux bœufs et certaine

(1) *Anciens Evêchés de Bretagne*, VI, 130.

(2) Commune du canton de Guérande, arrondissement de Saint-Nazaire.

(3) *Anciens Evêchés de Bretagne*, VI, 139 et 160.

(4) *Archives de la Vienne*, 3 H, 541.

quantité de froment sous prétexte de se dédommager des frais de leur nourriture dans ses cachots. Sur la plainte des Templiers, Pierre d'Assérac, mis en demeure de réparer ses torts, s'y refusa et fut excommunié. Enfin, en mars 1222, revenu à de meilleurs sentiments, ce farouche seigneur renonça à ses prétentions, restitua ce qu'il avait pris, rendit la liberté aux pauvres vassaux du Temple ses prisonniers, et vit lever l'excommunication qu'il avait encourue (1).

Quelques années plus tard, Guillaume de Drault fit pire encore : il porta une main criminelle sur un chevalier du Temple, frère Foulques, et causa de graves dommages à ses tenanciers habitant le doyenné de la Roche-Bernard. Pierre de Langan, alors précepteur du Temple en Bretagne, cita le coupable devant l'officialité de Nantes; Guillaume de Drault reconnut sa faute et promit, pour lui et ses héritiers, de payer aux Templiers à perpétuité une rente de 5 sols pris sur sa dîme d'Herbignac, moyennant quoi il obtint son pardon au mois de juillet 1245 (2).

Quand en 1312 fut aboli l'Ordre du Temple, une partie seulement des biens constituant l'établissement de Faugaret vint aux mains des Hospitaliers; le reste fut accaparé par les barons de la Roche-Bernard qui créèrent ainsi leur châtellenie de Faugaret, comprenant non seulement un manoir et un fief de ce nom, mais encore des bois et un fief de Marlay en Assérac (3); or nous venons de voir qu'en 1220 Marlay appartenait aux Templiers de Faugaret.

Les Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem n'étaient point des étrangers à Assérac lorsqu'ils recueillirent une portion du Temple de Faugaret; ils avaient été confirmés dès 1160 par Conan IV dans la possession de l'Aumônerie d'Assérac « *Eleemosina de Azarac* (4). » Ils semblent même avoir durant ce XII^e siècle construit l'église paroissiale d'Assérac qui vient de disparaître. M. de La Borderie y releva en 1856, sur l'un des pilastres romans de la nef, une inscription

(1) *Archives de la Vienne*, 3 H, 541.

(2) *Ibid.*, 3 H, 781 et 784.

(3) Déclaration de la châtellenie de Faugaret en 1679.

(4) D. Morice, *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, I, 638.

portant le nom de GONTERIUS FRATER. « On ne peut guère douter, dit-il, que ce frère Gontier, architecte de l'église d'Assérac, ne fût un des vaillants moines-chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1) ».

Les Hospitaliers unirent à leur Hôpital d'Assérac ce qui leur advint de l'héritage des Templiers, mais comme l'établissement de ces derniers avait eu plus d'importance que le leur, ils donnèrent au tout le nom de Faugaret.

Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient encore, non loin de Faugaret, un autre établissement très ancien : c'était à Guérande ce que la charte de 1160 appelle « *Domus de Guenrann* (2) ». Telle est l'origine de l'Hôpital Saint-Jean de Guérande, fondé non pas par les Templiers, comme quelqu'un l'a écrit par erreur, mais par les Hospitaliers. Cette maison, située dans l'enceinte des murs de Guérande, rue de l'Hôpital, tomba vers le xvi^e siècle à la charge de la municipalité de cette ville, qui en fit son Hôtel-Dieu.

En 1336 Jacques de Melun, commandeur de Saint-Jean de Nantes et de Faugaret, fit une baillée qui peint bien les mœurs du temps. Il céda à un charpentier nommé Olivier de Launay et à sa femme une maison et des vignes provenant du fonds des Templiers et situées à Pornichet en Saint-Nazaire. Il fut convenu qu'Olivier de Launay et sa femme paieraient chaque année à Escoublac, aux mains du commandeur de Faugaret, une rente de 20 sols et laisseraient à ce même chevalier la moitié du vin que produiraient leurs vignes ; de plus le commandeur pourrait pressurer ses propres raisins au pressoir de ladite maison, où l'on devrait le recevoir lui et ses gens pendant la vendange ; enfin à la mort des deux époux les maison, vignes, et tout ce qu'ils laisseraient audit lieu appartiendraient à l'Hôpital de Faugaret (3).

La même année 1336, Jacques de Melun poursuivit Hervé sire du Pont, accusé d'avoir fait enlever la croix placée au faite des moulins de mer de Faugaret. Ce seigneur s'excusa d'avoir donné l'ordre d'abattre cette croix, s'obligea à la faire

(1) De la Borderie, *Annuaire de Bretagne*, 1861, p. 234.

(2) D. Morice, *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, I, 638.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541.

replacer par ceux qui l'avaient enlevée et avoua n'avoir aucun droit sur ces moulins (1).

A la suite d'un procès soutenu par frère Jean Chevalier, gouverneur de Faugaret, contre les seigneurs de la Roche-Bernard au sujet de sa juridiction, que réclamaient ces barons, le Conseil du duc Jean V déclara que la commanderie de Faugaret était une fondation des ducs de Bretagne et relevait prochainement d'eux (2).

Il paraît que durant ce ^{xv}^e siècle l'Hôpital de Faugaret fut souvent gouverné par des chevaliers distincts des commandeurs de Nantes. Tel fut Robert Le Maistre, fils du seigneur du Boisverd en Saint-Aubin-des-Châteaux, qui prenait en 1438 le titre de chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Faugaret (3); tels furent aussi les Hospitaliers dont nous allons parler.

Guillaume Labbé, commandeur de Faugaret, bailla en 1454 certaine terre propre à faire une saline à Jean de la Lande, sire de Guignen. Deux ans plus tard, il afferma ses moulins de Faugaret pour 50 mines de froment et seigle chaque année. Enfin, en 1460, il acheta 72 œillets de marais salins qu'il réunit à son domaine de Faugaret (4).

Le 11 mars 1476 « humble et honneste religieux frère Jean Prévost, commandeur de l'Hospital de Faugaret », rendit aveu au duc de Bretagne pour sa commanderie (5). Quatre ans après, ce commandeur se trouvant « procureur général des commandeurs, chevaliers et religieux de son Ordre en Bretagne, » fut autorisé par le duc François II à publier les bulles d'indulgences que le pape accordait à ceux qui feraient des aumônes aux Chevaliers de Rhodes (6). Enfin Jean Prévost gagna en 1483 un procès contre les paroissiens de Mesquer

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541.

(2) *Ibidem*, 3 H, 541.

(3) La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la Noblesse*, XII, 938.

(4) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541.

(5) *Arch. de la Loire-Inférieure*, B, 906.

(6) *Ibidem*, B. 9.

qui voulaient imposer les fouages au sergent de sa commanderie (1).

Charles de Nouray, grand prieur d'Aquitaine et commandeur de Nantes, jouissait en 1493 de l'Hôpital de Faugaret. Mais le domaine de ce nom fut aliéné en partie dans la première moitié du xvi^e siècle et acheté par Jean de Talquéon, seigneur du Plessix-Gabour ; Frère Yves Buffeteau, commandeur de Nantes, le retira des mains séculières avant 1566 (2), et Faugaret demeura dès lors jusqu'à la Révolution uni à la commanderie de Nantes.

Ce domaine de Faugaret comprenait : « Les manoir, herbagement et chapelle de Faugaret en la paroisse d'Assérac, avec un jardin, un clos de vigne et autres appartenances, le tout contenant 8 journaux de terre à la gaule, » — le bois de Marlay en la paroisse d'Herbignac, renfermant 50 journaux — la Grande Saline (60 œillets) et la Petite Saline de Faugaret (51 œillets), plus, la Saline de la Haye (43 œillets) — deux prairies contenant 10 hommées au village de Brésibérin en Assérac — deux baules de marais (en Assérac aussi) propres à faire des salines, l'une de 100 journaux entre l'étier de Quilfistre et l'étier de Faugaret, l'autre de 30 journaux seulement aux environs de Brésibérin — « un estier avec une maison en laquelle y avoit anciennement deux moulins à eau, et iceluy estier conduit dudit manoir de Faugaret jusqu'au village d'Arm, en la paroisse d'Assérac (3), » — un moulin à vent près de Faugaret mentionné en 1469 et affermé alors à Alain de Bogats (4).

Le commandeur de Faugaret jouissait aussi d'un certain nombre de dîmes, dont voici l'énumération en 1580 et 1679 : une dîme de sel au sixième muid sur 60 œillets de salines à Pont d'Arm ; une dîme de grain en Assérac, rapportant 12 boisseaux de seigle ; d'autres petites dîmes de froment et de seigle dans les paroisses de Mesquer, Herbignac et Saint-

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 786.

(2) *Ibidem*, 3 H, 541.

(3) Déclaration de 1580.

(4) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541.

Nazaire; enfin quelques dîmes d'agneaux en Assérac, Herbignac, Nivillac et Saint-Dolay (1).

Il n'est point ici fait mention de la maison Saint-Jean de Guérande, parce que cet hôpital était alors devenu la propriété de la municipalité de cette ville.

Au siècle dernier, le manoir noble de Faugaret n'était point une maison considérable; dans une cour cernée de murailles s'élevait un petit logis ayant deux chambres basses et deux chambres hautes avec cave et grenier; à côté se trouvait la chapelle; un jardin clos de douves, une prairie et deux moulins en ruines complétaient ce domaine. C'était en 1718 l'habitation d'un fermier, nommé Piédargent, qui payait pour toute la commanderie de Faugaret mille livres au commandeur de Nantes.

La chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste était à peu près abandonnée à cette époque, l'eau des marais voisins y pénétrant, et le service des trois messes par semaine qu'y devait le commandeur se faisait en l'église d'Assérac. Outre ces messes, le commandeur de Faugaret était tenu à solenniser la fête de saint Jean-Baptiste par le chant des premières vêpres, matines, grand'messe et secondes vêpres (2).

La juridiction de l'Hôpital de Faugaret était une haute justice, relevant du duc de Bretagne, puis du roi, sous le domaine de Guérande; elle s'exerçait encore en l'auditoire de Faugaret en 1718.

Cette juridiction s'étendait dans d'assez nombreuses paroisses: Assérac, Guérande, Herbignac où se trouvait la tenue de Marlay, contenant mille journaux; Escoublac et sa tenue de Pornichet; Missillac avec la maison de la Templerie; Saint-Dolay et ses logis et domaine du Temple; Saint-Lyphard, Saint-Molf, Mesquer, Piriac, Saint-André-des-Eaux, Saint-Nazaire, Savenay et Nivillac (3).

La tradition a conservé souvenir des Hospitaliers en plusieurs de ces paroisses: ainsi, l'on dit qu'en Piriac, le Port-

(1) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B. 906.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 968.

(3) Déclarations de 1580 et 1679.

aux-Loups et sa maladrerie dépendaient de Faugaret (1); à Missillac on leur attribuait la construction de l'ancienne église romane qui vient de disparaître; il en était de même de la vieille église de Férel, jadis trêve d'Herbignac, et l'on ajoutait qu'à Missillac comme à Férel les Templiers avaient précédé les Hospitaliers; enfin, l'on croyait que les chapelles Saint-Jean de Pont-d'Arm en Assérac, Saint-Jean de Pontpas en Herbignac et la chapelle de Marlay avaient été fondées par les Chevaliers de Faugaret (2).

4° La Templerie de Grée.

La charte de 1182 mentionne parmi les possessions de l'Ordre du Temple « *Eleemosina de Anchenes* (3). » On croit qu'il s'agit ici d'un établissement de Templiers fondé non pas à Ancenis même — où rien ne rappelle leur souvenir — mais, aux environs d'Ancenis, par les barons de ce nom. Or, dans la paroisse de Saint-Herblon (4) existent encore les villages de la Templerie et du Temple, et le premier fut au moyen-âge le chef-lieu d'une petite commanderie appelée la Templerie de la Grée et, plus souvent par abréviation, Templerie de Grée.

Grée était également une ancienne seigneurie séculière en Saint-Herblon, et il devait y avoir certainement des rapports d'origine entre cette seigneurie et la Templerie de même nom: ou bien, les seigneurs de Grée avaient contribué à cette fondation pieuse en faveur des Chevaliers du Temple, ou bien, ce qui nous semble plus probable, ces derniers avaient été dépouillés après 1312 par les premiers; la seigneurie de Grée ne paraît pas, en effet, remonter au-delà du xiv^e siècle; on ne connaît même ses seigneurs qu'à partir de 1420 (5).

Les sires de Grée ne furent pas seuls, avec les Hospitaliers,

(1) Maître, *L'Assistance publique dans la Loire-Inférieure avant 1789*, p. 160.

(2) Maître, *L'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, 59, 68 et 69.

(3) *Anciens Evêchés de Bretagne*, VI, 139.

(4) Commune du canton et de l'arrondissement d'Ancenis (Loire-Inférieure).

(5) Voy. de Cornulier, *Dictionnaire des terres du Comté nantais*, 145.

à profiter de la dissolution de l'Ordre du Temple. Il semble bien que les religieuses de l'abbaye Saint-Georges de Rennes reçurent aussi quelque chose de ses dépouilles à la Templerie de Grée : « il y a une éminence au milieu des marais de Grée, qui porte les vestiges d'un cimetière et les ruines d'une chapelle dédiée à saint Georges, » et appartenant jadis à cette abbaye qui l'avait recueillie après le désastre de 1312.(1).

Les Templiers possédaient aussi non loin d'Ancenis, dans la paroisse du Cellier (2), une terre noble avec manoir, bois et prairies appelée Teillay. Mais en 1292 ils la cédèrent à Galeran de Châteaugiron, seigneur d'Oudon, moyennant une rente de 10 livres payable chaque année, à la Nativité de Notre-Dame, au commandeur du Temple de Nantes ; il fut stipulé que faute de paiement au jour fixé, l'acquéreur paierait en plus 5 sols chaque semaine tant qu'il demeurerait en retard (3).

De leur côté les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem eurent dès une époque reculée des possessions au pays d'Ancenis. Parmi elles fut la terre de l'Hôpital de Varades dans la paroisse de ce nom (4). Mais en 1439 Alain Le Moine, commandeur de Saint-Jean de Nantes, bailla cette métairie contenant 28 journaux de terre à Guillaume Carré pour une rente annuelle de 5 livres plus deux chapons, aux fêtes de Noël.

Il fut en outre convenu qu'à perpétuité les possesseurs de l'Hôpital de Varades seraient « tenus de poyer le disner du commandeur de Nantes et de ses gens et de le deffroyer pendant trois jours, luy, ses gens et ses chevaux, et s'il alloit manger au cabaret ils seroient obligés de poyer la depence (5). »

Cette redevance subsista jusqu'à la Révolution : le 31 août 1731, René de Martel, commandeur de Nantes, envoya à Varades son sénéchal prendre le dîner qu'on lui y devait ; cet officier trouva « la table garnie d'un bon plat de soupe, de poisson, pain et vin ; il y but et mangea, fit repaistre ses chevaux et donner à ses chiens de la soupe et de la paille

(1) Maitre, *L'Assistance publique dans la Loire-Inférieure avant 1789*, p. 156.

(2) Commune du canton de Ligné, arrondissement d'Ancenis.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541 et 790.

(4) Varades, chef-lieu de canton, arrondissement d'Ancenis.

(5) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541.

fraîches, conformément au droit dudit seigneur commandeur (1). »

Les terres et fiefs que possédaient originairement les Hospitaliers aux environs d'Ancenis, joints à ceux qui leur échurent des Templiers en 1312, formèrent le membre de la Templerie de Grée, qu'ils unirent de bonne heure, semble-t-il, à leur commanderie de Nantes.

Le domaine de cette Templerie se composait d'un petit manoir avec salle basse et cuisine, chambres hautes et grenier ; de l'autre côté de la cour du logis se trouvait la maison du fermier. Autour étaient des bois de décoration en haute futaie, un colombier, 3 jardins, 5 prairies, 7 pièces de terre labourable, une vigne, un bois taillis et des marais avec leurs pêcheries. La métairie de la Templerie de Grée était en 1718 affermée 590 livres.

La Templerie de Grée jouissait d'une haute justice qui s'exerçait encore en 1718. Cette juridiction avait des fiefs dans les paroisses dont voici les noms : Saint-Herblon, Pouillé, La Bourdinière, Drain, Varades, Champtoceaux, Oudon, Le Cellier, Mésanger, Ancenis, Saint-Géréon et La Roussière. Parmi les vassaux nobles du commandeur se trouvaient le seigneur de Mésanger qui lui devait un septier de froment et deux septiers de seigle, celui de la Roche-Pallièrre, en Saint-Herblon, tenu à payer 19 sols de rente, et le possesseur de la maison de la Contrie, en La Bourdinière, obligé chaque année de présenter « un disner convenable (3). »

V

La commanderie Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes était tenue « en fief amorti, à devoir de prières et oraisons, »

(1) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, H. 461.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H. 368. — Cette métairie fut vendue nationalement 30.570 livres en l'an IV de la République.

(3) Déclaration de 1679 et 1698.

du duc de Bretagne, puis du roi de France : les membres de Nantes, Maupertuis et Grée relevaient de la cour de Nantes, mais Faugaret dépendait, comme nous l'avons dit, de la cour de Guérande.

La juridiction de la commanderie s'étendait en 85 paroisses, dont 82 appartenaient au diocèse de Nantes. Voici les noms de ces dernières :

Dans la ville même de Nantes : Notre-Dame, Saint-Denis, Saint-Donatien, Sainte-Croix, Saint-Léonard, Saint-Nicolas, Saint-Saturnin, Saint-Sébastien, Saint-Similien et Saint-Vincent ;

Hors de cette ville : Ancenis, Anetz, Arthon, Assérac, le Bignon, la Boissière, Bouguenais, la Bourdinière (aujourd'hui Pannecé), Bourg-des-Moutiers, Bourgneuf, Cambon, Carquefou, le Cellier, la Chapelle-Bassemer, la Chapelle-sur-Erdre, Chanthenay, Châteaubriand, Châteauthébaud, la Chevrolière, le Clion, Couéron, Couffé, Doulon, Escoublac, Fresnay, Grandchamp, Guenrouët, Guérande, Herbignac, la Limousinière, Machecoul, Malleville, Mauves, Mésanger, Mesquer, Missillac, Moisdon, Montebert, Nivillac, Nort, Nozay, Orvault, Oudon, Petit-Mars, Piriac, Pont-Saint-Martin, Port-Saint-Père, Pouillé, Prinquiau, Quilly, Rezé, la Roussière, Saint-André-des-Eaux, Saint-Aubin-des-Châteaux, Saint-Cyr-en-Retz, Saint-Dolay, Sainte-Marie, Saint-Géréon, Saint-Herblain, Saint-Herblon, Saint-Hilaire-de-Chaléons, Saint-Lyphard, Saint-Molf, Saint-Nazaire, Saint-Philbert-de-Grandlieu, Saint-Pierre-de-Bouguenais, Saffré, Savenay, le Temple-Maupertuis, les Touches, Touvois, Vallet et Varades.

Il y avait, en outre, trois paroisses en lesquelles le commandeur de Nantes avait des droits, mais qui n'appartenaient pas à la Bretagne quoique en étant voisines ; c'était Champtoceaux et Drain en Anjou, et Le Bois-de-Cené en Poitou.

Le commandeur de Nantes avait une haute justice dans tous ses fiefs ; au siècle dernier toutefois ses officiers n'exerçaient cette juridiction qu'en trois localités ; à Nantes dans l'auditoire construit au cimetière Saint-Jean près la chapelle de ce nom, à l'Hôpital de Faugaret et à la Templerie de Grée (1).

(1) Procès-verbal de 1718 et Déclaration de 1770.

Toute la commanderie Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes fut affermée, le 21 avril 1724, par le commandeur René de Martel, 4.400 livres (1). Mais, le commandeur avait de nombreuses charges à acquitter : il lui fallait fournir à Malte une resposnion de plus de 600 livres, payer les décimes et les capitations, faire desservir les chapelles de Nantes et de Faugaret ainsi que l'église du Temple de Maupertuis, réserver des fonds pour la confection obligatoire tous les vingt-cinq ans du papier terrier et pour les visites ordonnées par l'Ordre tous les cinq ans ; aussi, ne lui restait-il qu'un fort petit revenu net (2).

VI

Voici, les noms des commandeurs de Nantes, depuis l'union du Temple Sainte-Catherine à l'Hôpital Saint-Jean.

CHARLES DE NOURAY

« Vénérable et discret frère Charles de Nouray, chevalier de la sainte maison de l'Hospital Saint-Jean de Jérusalem, humble Prieur d'Aquitaine et commandeur de l'Hospital Saint-Jean et du Temple Sainte-Catherine de Nantes (3), » jouissait en 1492 de ces deux commanderies unies en une seule par ses soins. Avant d'être grand Prieur d'Aquitaine, il avait été commandeur d'Ansigny ; il était encore commandeur de Nantes en 1498..

MÉRY GOMBAULT

« Noble homme frère Messire Méry Gombault, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Sainte-

(1) *Archives de la Loire-Inférieure*, H, 471. — *Arch. de la Vienne*, 3 H, 368.

(2) *Ibidem*.

(3) *Archives de la Vienne*, 3 H, 778.

Catherine de Nantes et de ses membres Saint-Jehan de Nantes, Faugaret et le Temple de Maupertuis, » reçut les aveux de ses vassaux en 1509 (1).

JEAN DE LA ROCHE-ANDRY

Armes : *Losangé de gueules et d'argent, chaque losange d'argent chargé de deux burelles d'azur.*

Chevalier de Malte et originaire de l'Angoumois, il se trouvait commandeur de Nantes en 1527 (2).

JEAN AUBIN DE MALICORNE

Armes : *De sable à trois poissons d'argent posés en fasce.*

« Religieux Messire Jehan Aubin de Malicorne, chevalier de Saint-Jehan de Jérusalem, commandeur de Saint-Jehan et Sainte-Catherine de Nantes, » rendit aveu au roi pour cette commanderie, le 11 mai 1529 (3).

YVES BUFFETEAU

Armes : *De..... à trois losanges posés 2 et 1.*

« Humble et religieux frère Yves Buffeteau, chevalier de Saint-Jehan de Jérusalem, » fit hommage au roi, le 24 octobre 1539, pour sa « commanderie de Sainte-Catherine et Saint-Jehan de Nantes. » En 1543, il afféagea le logis du Temple de Nantes ; le 7 février 1574, il reçut l'aveu du recteur du Temple de Maupertuis et dut mourir peu de temps après. Nous possédons le sceau de ce Commandeur attaché à un acte de 1562 : de forme orbiculaire, il présente ses armoiries accompagnées en chef de celles de l'Ordre de Malte (4).

(1) *Archives de la Vienne*, 3 H, 778.

(2) Potier de Courcy, *Nobiliaire de Bretagne*, III, 51.

(3) *Archives de la Loire-Inférieure*, B. 906.

(4) *Archives de la Vienne*, 3 H, 778. — *Archives de la Loire-Inférieure*, B. 905, 1007 et 1008.

ROBERT DE CHAZÉ

Armes : De gueules à six aiglettes d'argent posées 3 et 3.

D'une famille angevine établie plus tard en Bretagne, « vénérable et discret frère Robert de Chazé, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, » fut pourvu au décès d'Yves Buffeteau, de la commanderie de Nantes, pour laquelle il reçut des aveux à la fin de l'année 1574. L'année suivante, il fit hommage au roi pour son bénéfice et lui rendit aveu en 1580. Le 18 février 1582, il tint à Nantes, Honorat de Fiesque, sur les fonts baptismaux (1). Il céda en 1587, au seigneur de Coislin, le fief des Hospitaliers en Cambon et fut commis en 1593 pour faire la visite réglementaire de la commanderie du Temple de la Guerche. L'année suivante, il obtint du Parlement de Bretagne un arrêt favorable contre un certain Jean de la Haye qui lui avait cherché querelle. A cette époque et depuis quelque temps déjà Robert de Chazé jouissait de la commanderie de la Lande de Verché, tout en conservant celle de Nantes (2); en 1582 il prenait aussi le titre de commandeur de la Blanchaye.

LOUIS D'APPELVOISIN

Armes : De gueules à la herse d'or.

Frère Louis d'Appelvoisin, commandeur d'abord en 1580 du Temple d'Angers, puis de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes, fut chargé en cette dernière qualité, le 3 mai 1604, de dresser un procès-verbal de l'état de la commanderie du Temple de Carentoir, ruinée par les guerres de la Ligue (3).

SIMON LE CORNU

Armes : D'azur à trois cors de chasse d'argent, enguichés d'or.

Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, frère Simon Le Cornu,

(1) *Archives communales de Nantes*, 66, 137.

(2) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541 et 579. — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B, 1012, E, 304.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 801.

seigneur de la Courbe, prêta serment de fidélité au roi pour sa commanderie de Nantes le 15 décembre 1605, par l'entremise d'un procureur nommé Marin de Clinchamp; il renouvela en personne cet hommage le 17 juin 1608. En 1614 il recevait encore les aveux des vassaux de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes (1).

ISAAC VIAULT DE LALLIER

Chevalier de Malte, ce commandeur de Nantes reçut de nombreux aveux durant l'année 1621 (2).

TOUSSAINT DE TERVES DU BOISGIRAULT

Nous ne connaissons ce commandeur, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, que par plusieurs aveux qui lui furent rendus de 1626 à 1629.

Il semble avoir abandonné sa commanderie de Nantes pour devenir commandeur des Epaux et de l'Isle-Bouchard (3).

GABRIEL DORIN DE LIGNY

Ce commandeur de Nantes reçut les aveux de ses vassaux en 1635 et 1638 (4); il pourvut en 1639 Mathurin Cosson de la cure du Temple de Maupertuis (5).

GASPARD FROTTIER DE LA MESSELIÈRE

Armes : d'argent au pal de gueules, accosté de dix losanges de même posés 2, 2 et 1 de chaque côté.

Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, ce commandeur de

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 541 et 779. — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B, 1009 et H, 466.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541 et 779. — *Archiv. de la Loire-Inférieure* H, 464 et 466.

(3) *Ibidem*.

(4) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541.

(5) *Archiv. de l'évêché de Nantes*, Reg. des insinuations du diocèse.

Nantes reçut à son tour de nombreux aveux depuis 1641 jusqu'en 1652 (1).

FRANÇOIS DE LIVENNES DE VERDILLE

Reçu chevalier de Malte en 1633 « Messire François de Livennes, seigneur de Verdille » était en 1657 commandeur de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes ; le 3 juillet 1660 il prêta en cette qualité serment de fidélité au roi, et en 1679 il fournit aux commissaires de S. M. la déclaration de sa commanderie. En 1690 il se trouvait à Nantes, car il fut, le 28 novembre, parrain d'un enfant à Thouaré près de cette ville. L'année suivante il jouissait encore de sa commanderie (2).

MARCO-ANTOINE LE VOYER DE PAULMY

Armes : *d'azur à deux lions léopardés d'or, passants l'un sur l'autre, couronnés de même ; écartelé d'argent à la fasce de sable.*

Devise : *Vis et prudentia vincunt.*

Fils de Jacques Le Voyer, vicomte de Paulmy, et de Françoise de Beauveau, ce chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, reçut en qualité de commandeur de Nantes des aveux dès 1693, ce qu'il continua de faire jusqu'en 1699 ; il mourut l'année suivante grand fauconnier du Grand Maître de Malte et gouverneur de l'île de Goze (3).

JOSEPH-SAMSON DE MILON

Armes : *d'azur à trois têtes de lévriers coupées d'argent, colletées de gueules.*

« Illustre frère messire Joseph-Samson de Milon, chevalier

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 541 et 779.

(2) De Courcy, *Nobtl. de Bret.* — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B, 1009, E, 3048 H, 464 et 470.

(3) *Archiv. de la Vienne*, 3 H. 541 et 779. — Moreri, *Grand Diction. historique*.

de Saint-Jean de Jérusalem et commandeur de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes », afferma sa commanderie par bail daté du 25 avril 1701 : il reçut des aveux jusqu'en 1707 (1).

LOUIS DE BRILHAC

Armes : Ecartelé aux 1^{re} et 4^e : d'azur à trois fleurs de lys d'argent; aux 2^e et 3^e : d'azur au chevron d'argent chargé de cinq roses de gueules et accompagné de trois molettes d'or.

« Illustré Seigneur frère Louis de Brilhac, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem », fit faire en 1714 par Pierre Mervache du Biarson, avocat au parlement de Bretagne, l'inventaire des titres de sa commanderie de Nantes (2). Ce commandeur habitait ordinairement le château de Dirac près La Rochelle. En 1718 il fit faire la visite de la commanderie de Nantes par Pierre-David Gibot de la Périnière, commandeur du Temple de Mauléon. Louis de Brilhac jouissait encore en 1723 de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes (3).

RENÉ DE MARTEL D'HERCÉ

Armes : D'or à trois marteaux de sable.

Ce chevalier de Malte afferma sa commanderie de Nantes par bail daté du 21 avril 1724. Il fit en 1727 la visite de la commanderie de la Feuillée; en 1731 il eut un procès avec le prince de Condé, seigneur de Nozay, au sujet de certaines mouvances féodales; en 1733 il obtint permission d'abattre quarante pieds d'arbres dans le bois de l'Hôpital d'Orvault pour réparer les bâtiments de sa commanderie; enfin le 24 novembre 1739 il fit un nouveau bail à son fermier général de Nantes. René de Martel mourut commandeur de l'Isle-

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 768. — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, H, 467.

(2) Cet inventaire, contenant environ 550 pages in-folio mais non terminé, se trouve au Dépôt des Archives de la Vienne, 3 H, 541.

(3) *Archiv. de la Loire-Inférieure* H, 467 et 471. — *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 768.

Bouchard, le 15 avril 1763. Nous avons son cachet présentant ses armoiries dans un écu de forme ovale, placé au centre d'une croix pattée de Malte, entourée d'une patenôtre et sommée d'une couronne comtale (1).

LOUIS-GABRIEL DE FROULAY

Armes : *D'argent au sautoir de gueules, engreslé de sable en bordure.*

« Son Excellence haut et puissant Messire frère Louis-Gabriel de Froulay, chevalier profès grand'croix de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, cy-devant deux fois capitaine général en mer de son Ordre, commandeur de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes, prieur commendataire de Saint-Saturnin-sur-Loire, Saint-Martin du Pertre en Bretagne, Ruillé et Saint-Ellier au Maine, ambassadeur extraordinaire de l'Ordre de Malte, près Sa Majesté très chrétienne, » succéda au précédent. Il reçut des aveux en 1742 et afferma sa commanderie de Nantes par bail daté de 1749, mais il ne la conserva pas jusqu'à sa mort arrivée seulement en 1766 (2).

AUGUSTE-FRANÇOIS DU BOUL DE CEINTRE

En 1757, ce commandeur, chevalier de Malte, restaura à Nantes la chapelle Saint-Jean et vendit ce qui restait de la chapelle Sainte-Catherine. Il jouissait encore, en 1761, de la Commanderie de Nantes (3).

FRANÇOIS-LOUIS-AUGUSTE DE CUMONT

Armes : *D'azur à trois croix pattées d'argent, posées 2 et 1.*

« Illustre frère François-Louis-Auguste de Cumont, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem », était en 1763, commandeur

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 464, 768 et 790. — *Archiv. de la Loire-Inférieure* H, 471.

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 768. — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, H, 463 et 471.

(3) *Arch. de la Loire-Inférieure*, H. 463 et 471. — *Arch. de la Vienne*, 3 H, 768.

du Temple de la Guerche : à cette époque, il fut transféré à la commanderie de Nantes où nous le trouvons l'année suivante. Il y demeura jusqu'en 1779. Il habitait ordinairement à Angers dans la paroisse Saint-Denis. Nous avons son cachet de forme ovale, présentant ses armoiries avec celles de l'Ordre de Malte en chef; l'écu repose sur une croix pattée à huit pointes, entourée d'une patenôtre et surmontée d'une couronne de marquis (1).

PHILIPPE DE LINIERS

Armes : *D'argent à la fasce de gueules; à la bordure de sable besantée d'or.*

Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et appartenant à une famille noble du Poitou, ce commandeur de Nantes ne nous est connu que par quelques actes datés de 1780 à 1783 (2).

ALEXANDRE DE LA MOTTE-BARACÉ

Armes : *D'argent au lion de sable, cantonné de quatre merlettes de même, chargé sur l'épaule d'un écu d'argent à la fasce fleurdelysée et contrefleurdelysée de six pièces de gueules.*

Devise : *Lenitatis fortitudo comes.*

Né le 17 décembre 1736 et reçu à Malte le 15 janvier 1740, ce chevalier de Saint-Jean de Jérusalem devint en 1786 commandeur de Saint-Jean et Sainte-Catherine de Nantes. Son nom figure dans des actes de 1788 et clôt dignement l'énumération de nos commandeurs nantais (3).

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 380. — *Archiv. de la Loire-Inférieure*, H, 25, 463 et 471.

(2) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 380.

(3) *Liste imprimée en 1787 des Chevaliers de Malte*. — *Arch. de la Vienne*.



CHAPITRE SECOND

Les Commanderies des Biais ET DE CLISSON

Commanderies nantaises annexées à des commanderies étrangères à la Bretagne

- I. **LE TEMPLE DES BIAIS** : Notice historique. — Juridiction et domaine des Biais. — La chapelle Saint-Nicolas des Biais et sa relique de la Vraie-Croix. — Suite chronologique des commandeurs des Biais.
- II. **LE TEMPLE DE CLISSON** : Origines historiques. — Châtellenie du Temple de Clisson, sa juridiction, ses domaines et ses revenus. — Eglise paroissiale Sainte-Magdeleine du Temple de Clisson. — Suite chronologique des Commandeurs de Clisson.

Outre la commanderie de Nantes, le Comté nantais renfermait encore deux autres établissements de Templiers qui devinrent aussi des commanderies : c'était le Temple des Biais et le Temple de Clisson. Toutefois, ces deux maisons, ayant eu chacune à l'origine sa propre administration, furent durant les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles annexées à des commanderies étrangères à la Bretagne. Elles perdirent dès lors beaucoup de leur importance primitive et c'est pourquoi nous les étudierons l'une et l'autre dans ce même chapitre.

I. — Le Temple des Biais.

Dans la paroisse de Saint-Père-en-Retz (1) se trouve une maison de ferme, qu'accompagnait naguère une vieille chapelle, portant le nom des Biais ; c'était au moyen-âge le chef-lieu d'une commanderie de Templiers.

(1) Chef-lieu de canton, arrondiss. de Paimbœuf (Loire-Inférieure).

I

Le Temple des Biais (1) fut fondé « au bord d'un grand chemin fort ancien allant de Vue à Saint-Père-en-Retz », à une demi-lieue environ de ce dernier bourg. « Une certaine quantité de tuiles et de briques romaines », trouvée aux Biais, témoigne de l'antiquité du lieu (2).

Les Templiers s'établirent de très bonne heure dans le pays de Retz. Le fondateur et premier Grand Maître de l'Ordre, Hugues de Payan ou des Payens, recueillit vers l'an 1130 les libéralités des seigneurs de cette contrée : Garsire sire de Rays et seigneur de Machecoul, de concert avec Béatrice sa femme et Harscoët son fils, lui donna la rente de 45 sols sur ses moulins de Pornic et de 20 sols sur sa terre de Bouin ; de son côté Pierre sire de la Garnache lui concéda « deux marcs d'argent sur le port de Beauvoir ; » enfin Brient de Commequiers et ses frères y joignirent le don du bois de la Croix-Taniam. Tous ces seigneurs complétèrent leur aumône en léguant après leurs décès leurs chevaux et leurs armes aux vaillants Chevaliers du Temple (3).

On croit que ces donations firent naître la commanderie du Temple de Coudrie, fondée à cette époque dans la paroisse de Coudrie (4) en Vendée, mais sur la limite du Comté nantais.

(1) Pendant des siècles on a appelé cette maison tantôt les Biers, tantôt les Biais : Bihaers ou Biers en 1207, 1406, 1470 et 1679 ; Biays ou Biais en 1438, 1510, 1686 et 1790. Actuellement l'usage d'écrire et prononcer les Biais semble prévaloir.

(2) Bizeul, *De Retz et du pays de Rais* (Revue des provinces de l'Ouest, IV, 731).

(3) Introduction au *Cartulaire de Coudrie* (Archives du Poitou, II, 153).

(4) Aujourd'hui Coudrie n'est plus qu'un hameau de la commune de Challans, chef-lieu de canton en l'arrondissement des Sables (Vendée). — Dans son *Diction. hist. et géog. de Bretagne* (nouvelle éd. II, 849) Ogée a écrit cette phrase grosse d'erreurs : « On voyait (en 1430, dans la paroisse de Saint-Père-en-Retz), la maison des Hospitalières de Coudrie ». Il n'y a jamais eu d'Hospitalières ni de maison appelée Coudrie en Saint-Père-en-Retz ; il s'agit ici de la commanderie des Biais, que revendiquaient alors les Hospitaliers de Coudrie près Challans.

Nous aurons occasion de parler souvent de cette commanderie à laquelle fut unie en 1438 celle du Temple des Biais.

Le nom de ce dernier établissement apparaît pour la première fois dans une charte de 1207 ; toutefois la maison des Biais était certainement plus ancienne. L'acte en question est un accord conclu entre les Templiers de Coudrie et Harscoët sire de Rays au sujet d'une chaussée à Pornic ; or, on y voit aussi que ce seigneur avait violenté les Chevaliers du Temple au sujet de la foire des Biais « *nundinas domus des Bierz* », se tenant audit lieu le dimanche avant l'Ascension, foire que les Templiers affirmaient leur avoir été concédée par la duchesse Constance de Bretagne. Le sire de Rays, revenu à de meilleurs sentiments, promit de ne plus s'opposer désormais à la paisible jouissance de cette foire par les Chevaliers (1).

Cet acte est important pour les Biais, car s'il témoigne d'une part de l'existence déjà ancienne de la maison des Biais, il semble indiquer d'autre part que les Templiers de Coudrie étaient maîtres de cet établissement, puisque la foire des Biais leur appartenait. Il n'existait donc pas alors de commanderie proprement dite des Biais et la maison de ce nom n'a dû être érigée que plus tard en titre de préceptorerie. Néanmoins la charte prouve que la fondation des Biais remontait au XII^e siècle : d'après la tradition — rappelée souvent d'ailleurs dans les aveux rendus par les commandeurs — c'était un acte de générosité des ducs de Bretagne eux-mêmes : aussi les Biais relevaient-ils directement de la vicomté ducal de Loyaux.

Bernard et Raoul de Machecoul firent au début du XIII^e siècle de nouvelles donations en faveur des Templiers ; en 1211, le premier de ces seigneurs confirma frère Martin, alors précepteur de Coudrie, dans la possession de tous les biens qu'avait reçus son Ordre dans l'étendue de la seigneurie de Machecoul (2).

Vers la même époque, Clément, chantre de Nantes, Jean Acelin, chanoine de la même église, Aimeric, prieur de Pirail

(1) *Cartulaire de Coudrie* (Archives du Poitou, II, 173).

(2) *Ibidem*, II, 177.

Arch.

et Rinilphe, doyen de Clisson, mirent fin à une contestation élevée entre les Templiers et Stéphanie, veuve d'Harscoët de Rays, au sujet du douaire de cette dame en la paroisse de Couëron ; de cet accord furent témoins Martin, précepteur de Coudrie, et ses frères du Temple Geoffroy et Guy, l'abbé de Pornic, le prieur de Melleray et plusieurs autres (1).

Un peu plus tard, en 1225, Girard des Brières, précepteur du Temple en Aquitaine, du consentement de frère Etienne, précepteur de Coudrie, transigea avec Garsire sire de Rays. Ce dernier, après avoir contesté aux Templiers le droit de rebâtir une maison sur la chaussée des moulins de Pornic, consentit enfin à cette reconstruction, pourvu que les Chevaliers ne dépassassent pas l'emplacement et la hauteur de l'ancien édifice et n'y logeassent aucun individu, vendant ou achetant comme font les regrattiers, eux-mêmes ne pouvant y faire vendre que le produit de leurs terres (2).

Raoul sire de Rays et Savagie, sa femme, donnèrent avant de mourir la terre du Plessix-Raffray aux Templiers. Néanmoins leur fille et héritière, Eustachie de Rays, d'accord avec son mari Girard Chabot, non seulement ne leur délivra point ce legs, mais encore enleva aux vassaux du Temple, habitant Bourgneuf, divers objets estimés valoir plus de quarante livres, somme considérable à cette époque. En 1252, Foulques de Saint-Michel, précepteur des Templiers d'Aquitaine, réclama justice et obtint de Girard Chabot et de sa femme, la promesse de s'en remettre à l'arbitrage de l'abbé de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers. Deux ans plus tard, Jean, évêque de Poitiers, promulgua la sentence portée par cet arbitre et qu'accepta Hugues Grisart, alors précepteur du Temple d'Aquitaine : Girard Chabot et Eustachie de Rays furent condamnés à rembourser quarante livres aux hommes du Temple à Bourgneuf et à payer six livres au précepteur d'Aquitaine, en présence du précepteur de Lande Blanche, pour le revenu du Plessix-Raffray pendant une année, plus à livrer à Hugues Grisart la terre du Plessix-Raffray ou, en échange, la somme de cent livres (3).

(1) *Cartulaire des sires de Rays*, II, 20 et 21.

(2) *Ibidem*, II, 221.

(3) *Ibidem*, I, 8 et II, 155.

Quand l'Ordre du Temple fut solennellement aboli en 1312, les biens qu'avaient les Templiers dans le pays de Retz échurent, pour la plupart, aux Hospitaliers qui devinrent propriétaires de Coudrie comme des Biais.

S'il n'est pas certain que les Templiers aient érigé en préceptorerie ou commanderie leur maison des Biais, il est positif au moins que les Hospitaliers lui accordèrent ce titre ; mais ils ne purent lui donner en même temps assez d'importance pour qu'elle le portât longtemps convenablement. Il en résulta la nécessité, un siècle plus tard, de songer à l'annexion des Biais à une autre commanderie.

Deux commandeurs revendiquèrent les Biais : celui de Coudrie dont les prédécesseurs semblent en avoir joui à l'origine, et celui de Nantes qui avait, comme on l'a vu, beaucoup de biens dans le pays de Retz (1). On examina à Rhodes les raisons de l'un et de l'autre et en 1438, le Grand Maître des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem porta une sentence suprême annexant la commanderie des Biais à celle de Coudrie. Cette décision fut confirmée le 28 novembre 1440, par une seconde sentence du Chapitre général de l'Ordre tenu à Rhodes (2).

Le Temple des Biais — appelé plus souvent dès lors l'Hôpital des Biais — n'eut plus ensuite d'existence propre et demeura jusqu'à la Révolution une dépendance de Coudrie.

Quant à cette dernière commanderie, elle souffrit beaucoup des guerres de la Ligue. Vers 1584 son manoir et ses archives furent brûlés par les Huguenots, malgré la sauvegarde qu'avait donnée Françoise de Rohan, dame de la Garnache, au commandeur tenant d'elle le temporel de son bénéfice (3). Recons-

(1) Le duc de Bretagne Jean V désirait cette annexion des Biais à la commanderie de Nantes ; c'est ce que prouvent les lettres de ce prince, prenant sous sa sauvegarde, le 19 juin 1438, la commanderie de Nantes et « spécialement l'hostel des Biays, annexe de ladite commanderie. » Il existe aussi, une « complainte du commandeur de Nantes, » datée du 27 novembre 1438, contre l'annexion des Biais à la commanderie de Coudrie (*Archiv. de la Vienne*, 3 H, 427 et 541).

(2) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 427.

(3) *Revue des provinces de l'Ouest*, II, 732.

truite par les Chevaliers de Malte, cette maison de Coudrie fut de nouveau pillée et dévastée en 1793, son fermier Joseph Thomazeau périt même sur l'échafaud révolutionnaire; depuis ses bâtiments ont été démolis et ses belles futaies abattues (1).

II

Comme toutes les commanderies des Ordres religieux-militaires, celle des Biais avait quelque chose dans un assez grand nombre de paroisses appartenant toutes au diocèse de Nantes. Nous parlerons plus loin de son domaine proche; disons dès maintenant que sa haute juridiction relevait directement du duc, puis du roi, par leur cour de Loyaux. Elle s'exerçait encore en 1778, à Saint-Père-en-Retz, et s'étendait en vingt-quatre paroisses, savoir: Saint-Père-en-Retz, Arthon, Bourgneuf, Bouin, Chauvé, Fresnay (possédant encore le village de l'Hôpital), Frossay, la Limouzinière, les Moutiers, Macheoul, Pornic, Port-Saint-Père, Prigny, Saint-Brévin, Saint-Jean de Corcoué, Saint-Hilaire de Chaleçons (où se trouve aujourd'hui le village du Temple), Saint-Philbert de Grandlieu, Sainte-Opportune, Sainte-Marie, Saint-Mesme (comprenant en 1420 le fief du Temple), Saint-Viau, Touvois, Vue et Vieillevigine (2).

Etaient « tous les teneurs, vassaux, mansionnaires et estagers des fiefs de ladite commanderie des Biers obligés de tenir sur leurs logis une croix pour marque de ladite juridiction (3) ». Moyennant cette croix, ils jouissaient de tous les privilèges accordés aux tenanciers de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; ils s'exemptaient même ainsi de l'onéreux devoir de « neume » envers les recteurs de leurs paroisses, payant seulement à ceux-ci « le nombre de treize doubles de Bre-

(1) *Revue des provinces de l'Ouest*, II, 83.

(2) *Archives de la Vienne*, 3 H, 421.

(3) Déclaration de la commanderie des Biers en 1679 (*Arch. de la Loire-Inférieure*, Réform. du Domaine, Nantes, 5^e reg. 239).

tagne » et à leur seigneur le commandeur des Biais « la seconde et meilleure robe du décédé ou bien cinq sols monnoie (1). »

Les rentes payées au commandeur des Biais par ses sujets consistaient en argent, blé, avoine et seigle, en cire et chapons, et en dîmes de grains, d'agneaux et de lins (2).

Le commandeur pouvait exercer également son droit de faire, une fois l'an, les nouveaux mariés de la paroisse de Saint-Père-en-Retz lutter d'adresse en courant et frappant la quintaine. Il avait aussi un droit de bouteillage perçu à la foire de l'Ascension et à l'assemblée du mardi de Pâques : ce bouteillage consistait à prélever « quatre pots de vin par chacune pipe » le jour de la foire et « deux pots » seulement le jour de l'assemblée (3). Nous reparlerons de cette assemblée du mardi de Pâques, disons ici seulement un mot de la foire de l'Ascension.

Cette foire des Biais avait été concédée aux Templiers, à la fin du ^{xii}^e siècle, par la duchesse Constance de Bretagne et fixée au dimanche précédant l'Ascension. Environ deux cents ans plus tard le duc de Bretagne Jean V reçut « la supplicacion et humble requeste de religieux et honeste frère Girard de Foulgereules, prieur d'Aquitaine et commandeur de l'Hospital des Bihaers », rappelant que cette maison avait été fondée par les ducs de Bretagne, ses prédécesseurs, et qu'il était coutume de tenir « audit lieu des Bihaers une foire, par chacun an, le jour du dimanche que l'on chante en sainte Eglise *Vocem jocunditatis* (4); à laquelle foire souloient et avoient accoustumé venir et se assembler plusieurs marchands du pais de Poitou et des marchés d'environ, lesquels se veulent à présent delessier et se abstenir doresenavant de plus aller ne fréquenter ès foires et marchez au jour du dimanche ». En conséquence pour prévenir la ruine de sa foire des Biais, le commandeur demande au prince de la tenir non plus un

(1) Déclaration de la commanderie des Biers en 1679 (*Arch. de la Loire-Inférieure*, Réform. du Domaine, Nantes, 5^e reg. 239).

(2) *Ibidem.*

(3) Déclaration de la commanderie des Biers en 1679.

(4) 5^e dimanche après Pâques.

dimanche, mais le jeudi précédant le cinquième dimanche après Pâques. Jean V accueillit favorablement cette requête et par lettres écrites à Nantes, le 28 avril 1406, il transféra la foire des Biais suivant le désir du commandeur Girard de Fougereules (1); depuis lors et jusqu'à la Révolution, la foire des Biais se tint « le jeudy après le dimanche de *Cantate* (2) ».

Parlons maintenant du domaine des Biais; voici ce qu'il comprenait au XVII^e siècle.

« La maison, commanderie et seigneurie des Biers consiste en une chapelle couverte d'ardoises, une maison y joignant composée d'une chambre basse et une chambre haulte au dessus, deux autres chambres haulte et basse joignant ledit corps de logix, deux autres chambres basses servant l'une de cellier, l'autre d'escurie, et deux autres logements couverts de tuiles, le tout se joignant, avec un jardin au derrière et un petit pastureau, le tout contenant 5 boisselées de terre ». Autour s'élevaient des bois et s'étendaient des terres labourées, des vignes et des prairies, « le tout contigu et clos de fossés, contenant ensemble 341 boisselées (3). »

Le commandeur des Biais avait, en outre, quelques autres terres, telles que : en Saint-Pierre-en-Retz, la pièce du Champ de foire et un ancien bois taillis, le tout renfermant 176 boisselées — en Chauvé, les terres de la Noue et du Bois des Biers (4) — en Frossay, les prairies du Temple, les grands et petits prés des Biers — en les Moutiers, près le village des Sables, « quarante huit aires de marais salants (5) ».

Enfin le même commandeur levait certaines petites rentes sur la maison du Temple en Saint-Mesme et sur une autre habitation au bourg de Chauvé; le propriétaire de celle-ci était tenu de lui présenter chaque année, le jour de Noël, « deux sols entre la messe du point du jour et la grande messe parochiale (6) ».

(1) *Lettres du duc Jean V*, I, 92.

(2) 4^e dimanche après Pâques.

(3) Déclaration de la commanderie des Biers en 1679.

(4) Le Bois des Biers, ou le Temple en Chauvé, fut vendu 3.450 livres en 1793.

(5) Déclaration de la commanderie des Biers en 1679.

(6) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 421.

Les Chevaliers dont nous nous occupons avaient également à l'origine des biens à Bourgneuf, à Pornic et à Machecoul, mais nous ignorons si ces immeubles faisaient partie de la commanderie des Biais ou de celle de Coudrie. A Bourgneuf on signalait dès le ^{xii}^e siècle, le Val des Templiers, et plus tard dans la ville même la rue des Templiers; il s'y trouvait également, mais hors la ville, sur le côteau regardant la mer, un village et un moulin de l'Hôpital — à Pornic s'élevait au bord de l'océan la maison du Temple, rebâtie en 1225 et dont nous avons parlé — à Machecoul apparaissaient près de la ville la maison de Jérusalem et le moulin du Sépulcre, et à une lieue dans la campagne le village de l'Hôpital et le fief du même nom s'étendant en la paroisse de la Trinité (1).

Au moment de la Révolution, les fermiers généraux de Coudrie, Joseph Thomazeau et Pierre Cormier, affermèrent le 19 mai 1791, à François Lecomte les maisons et terres de la Commanderie des Biais, moyennant 2.250 livres (2). Or il faut remarquer que l'Assemblée Nationale venait de supprimer les rentes féodales et les dîmes; aussi le prix de cet affermage ne représente-t-il qu'une partie du revenu plus important de la commanderie des Biais avant 1789.

Lorsque Napoléon supprima en France l'Ordre de Malte, il donna à la Légion d'honneur tout ou partie des biens des vaillants Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. C'est comme propriété de la Légion d'honneur que fut estimée en 1809 la terre des Biais en Saint-Père-en-Retz et Frossay; on évalua alors son revenu 2.259 fr., représentant un capital de 45.180 fr. (3).

Ces chiffres donnent à croire que sous le régime féodal, avant 1789, le revenu de la commanderie des Biais devait être d'environ 3.000 livres.

Le logis des Biais était simple, plutôt pauvre que luxueux; il ne servait d'ailleurs que rarement de résidence aux commandeurs qui habitaient naturellement de préférence leur manoir de Coudrie. Telle qu'elle existe encore aujourd'hui, la

(1) René Blanchard, Introduction au *Cartulaire des sires de Rais*, XXXVIII.

(2) *Arch. de la Loire-Inférieure*, H, 461.

(3) *Ibidem*, 14 Q, 1848.

maison des Biais, « couverte en tuiles, sans style, sans ornements », ne se distingue en rien des habitations ordinaires « sauf l'aménagement intérieur qui révèle sa première destination ». Elle est accompagnée « d'un jardin de modeste dimension, bordé de haies vives, et d'une cour assez vaste, au fond de laquelle, à gauche, s'élevait une chapelle (1) ».

III

Il nous reste à parler de la chapelle de la commanderie des Biais, dédiée à Saint-Nicolas. C'était un édifice très ancien, subsistant encore en 1809, mais aujourd'hui complètement disparu. On y signalait, dit M. Bizeul, « un bénitier fort curieux et de grande dimension, creusé en forme de cœur (2). »

Mais une relique autrement intéressante était vénérée dans ce petit sanctuaire.

C'est un fragment considérable de la Vraie Croix — si grand qu'il n'en existe en France que deux autres plus importants. La relique des Biais est « disposée en forme de croix à deux branches à peu près égales. Elle mesure quatre centimètres, cinq millimètres de hauteur, sur cinq centimètres de largeur; son épaisseur est de sept millimètres. » Une petite bande de parchemin, appliquée sur le bras droit, porte en lettres gothiques l'inscription *Vera Crux Christi*. « La relique est placée horizontalement dans un reliquaire en bois revêtu dessous et dessus de feuilles d'argent, » en forme de croix et garni d'un verre au travers duquel apparaît le bois sacré (3).

(1) Bouyer, *Notice sur la relique de la Vraie-Croix de Saint-Père-en-Retz*, 24. — M. Bouyer croit que les Templiers avaient à Saint-Père-en-Retz une maison autre que celle des Biais. Il appuie cette assertion sur l'existence d'un vieux chemin appelé chemin du Temple; mais ce chemin était tout simplement, selon nous, celui des Biais; ce logis, portant primitivement le nom de Temple des Biais, n'était devenu l'Hôpital des Biais que quand les Hospitaliers y eurent remplacé les Templiers.

(2) *De Rezay et du pays de Rais* (Revue des provinces de l'Ouest, IV, 731).

(3) Bouyer, *Notice sur la relique de la Vraie-Croix de Saint-Père-en-Retz*, 15 et 16.

Pendant plusieurs siècles et jusqu'à la Révolution cette précieuse et insigne relique — apportée évidemment de Terre-Sainte soit par les Templiers, soit par les Hospitaliers — attira aux Biais des foules considérables. C'était le Mardi de Pâques qu'on venait non seulement de Bretagne mais encore du Poitou et de l'Anjou adorer la Vraie Croix des Biais. Ce jour-là le chapelain, chargé du service de la chapelle Saint-Nicolas, célébrait solennellement la grand'messe et les vêpres et offrait la sainte relique à la vénération des fidèles; le recteur de Saint-Père-en-Retz était le premier à amener ses paroissiens aux Biais pour y adorer la Croix; les prêtres des environs y venaient aussi avec leurs ouailles. L'affluence des pèlerins donna même naissance à une assemblée considérable, dont nous avons parlé, et en laquelle le commandeur levait aux Biais en 1679 un droit de bouteillage sur tous les marchands de vin (1).

La Vraie-Croix des Biais eut aux derniers siècles sa petite histoire qui ne manque pas d'intérêt :

En 1664, au temps du commandeur Petit de la Guerche, François Cosson desservait la chapelle des Biais en place de Jean Gouraud qui s'était retiré à Saint-Père-en-Retz. Ce dernier, en quittant son poste des Biais, avait emporté chez lui les ornements et la relique de la chapelle, et il fallut une assignation du commandeur devant l'officialité de Nantes pour que ce prêtre vint à restitution.

Dans cette assignation remarquons ceci : M. Gouraud, y est-il dit, s'est « ingéré d'enlever de la chapelle des Biais les saintes reliques de la Vraie-Croix de N.-S. enchâssées en une croix d'argent; » or le commandeur est « notablement intéressé » à cet enlèvement pour l'honneur de Dieu et la dévotion des peuples qui venaient de toutes contrées en grande abondance à l'adoration de ladite Sainte Croix (2).

Appelé à comparaître en justice le 8 février 1665, Jean Gouraud vint de lui-même deux jours auparavant au presbytère de Saint-Père-en-Retz, rapportant les ornements et la

(1) Déclaration de la commanderie des Biers en 1679.

(2) Bouyer, *Notice sur la relique de la Vraie-Croix de Saint-Père-en-Retz*, 33.

relique des Biais. Celle-ci fut replacée dans la chapelle Saint-Nicolas et plus tard, le 6 avril 1686, on dressa solennellement un procès-verbal de son état. « Un grand nombre de pèlerins se trouvaient réunis aux Biais en ce Mardi de Pâques 1686 et telle était l'affluence que l'adoration de la Croix ne fut terminée que vers deux ou trois heures de l'après-midi. Pendant cinq heures les chrétiens défilèrent devant la relique exposée sur l'autel, heureux de manifester leur foi et de satisfaire leur dévotion (1). »

Ce pieux pèlerinage fut interrompu momentanément, quelque temps avant la Révolution ; voici à quelle occasion :

On persuada vers 1772 au chevalier de Brilhac, commandeur de Coudrie et des Biais, que l'assemblée du Mardi de Pâques était une source de désordres et que d'ailleurs la chapelle des Biais menaçait ruine. Ce commandeur fit en conséquence fermer le petit sanctuaire et chargea le curé de Coudrie de venir prendre et transporter en sa propre église (2) la Vraie-Croix, les calices et les ornements des Biais. « A peine cette nouvelle de l'enlèvement de la relique et de la fermeture de la chapelle se fut-elle répandue, qu'elle souleva dans tout le pays une émotion considérable ; les réclamations s'élevèrent de toutes parts (3). » Le commandeur de Brilhac eut le bon esprit de prendre en considération cette pieuse manifestation ; il fit en 1774 restaurer sa chapelle des Biais ; il la dota d'ornements neufs et y fit rapporter la Vraie Croix qui reçut de nouveau les adorations des fidèles de Saint-Père-en-Retz.

En 1790 la sainte Relique fut remise au recteur de cette dernière paroisse dans l'église de laquelle elle se trouve encore. Elle est aujourd'hui placée dans le piédestal d'un nouveau reliquaire d'argent en forme de croix, renfermant une seconde parcelle de la Vraie Croix, et l'on continue d'y venir le Mardi de Pâques solennellement l'adorer.

(1) Bouyer, *Notice sur la relique de la Vraie-Croix de Saint-Père-en-Retz*, 52.

(2) La paroisse de Coudrie se trouvait dans le diocèse de Luçon.

(3) Bouyer, *Notice sur la relique de la Vraie-Croix de Saint-Père-en-Retz*, 58.

IV

Il est difficile d'établir la suite chronologique des premiers commandeurs des Biais; d'abord, comme nous l'avons dit, s'il est certain que cette maison fut une fondation du XII^e siècle, il est moins prudent d'affirmer qu'elle eut dès ce temps reculé le titre de préceptorerie ou de commanderie; nous avons vu qu'au XIII^e siècle les Biais semblent bien être une dépendance de la commanderie de Coudrie.

Nous connaissons aux XII^e et XIII^e siècles les noms d'un certain nombre de Templiers précepteurs de Coudrie: en 1166 frère Main, en 1173 frère Rigaud, en 1180 frère Mathieu de la Bénaste, en 1200 frère Pierre de la Roerte, en 1204 et 1211 frère Martin, en 1222 et 1233 frère Etienne (1). Mais nous n'osons assurer que tous aient joui des Biais aussi bien que de Coudrie.

Toutefois dans ce même XIII^e siècle nous avons non seulement le nom, mais encore le sceau du Templier qui dut être possesseur des Biais. C'est en ce lieu même, en effet, qu'a été retrouvé de nos jours ce curieux cachet actuellement renfermé dans les vitrines du Musée archéologique de Nantes. Il consiste en « un scel orbiculaire en bronze rouge, avec anneau soudé à la partie supérieure; » on y voit « dans le champ *le soleil et la lune* » et en légende S. FRIS ROBERT T (2).

Après ce frère ROBERT, chevalier de l'Ordre du Temple et vraisemblablement précepteur de Coudrie et des Biais, nous arrivons aux Hospitaliers qui remplacèrent au XIV^e siècle les Templiers.

GIRARD DE FOUGEREULES

« Religieux et honeste frère Girard de Foulgereules, » chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et grand prieur d'Aquitaine,

(1) *Cartulaire de Coudrie*.

(2) *Catalogue du Musée archéologique de Nantes*, N° 303.

était en 1405 commandeur du Temple Sainte-Catherine de Nantes et l'année suivante « commandeur de l'Hospital des Bihaers (1). »

HELIE ARNAUD

Au mois de janvier 1414 figure dans une charte le nom de « frère Hélié Arnaud, commandeur de Coudrie et des Biers (2). »

ALAIN LE MOYNE

Frère Alain Le Moyne traita en août 1438, en qualité de « commandeur des Biays, » avec Jean de Montigny, chapelain de Saint-Nicolas de Machecoul (3). Ce chevalier de Saint-Jean de Jérusalem était en même temps et dès 1437 commandeur de l'Hôpital Saint-Jean de Nantes.

JEAN DE DOMAIGNÉ

Armes : *D'argent fretté de gueules.*

Frère Jean de Domaigné se trouvait tout à la fois commandeur de Coudrie et des Biays en 1440 et 1448 (4).

JEAN DE FRANCIÈRES

« Noble et honneste religieux frère Jehan de Francières, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et grand prieur d'Aquitaine, » jouissait en 1470 des commanderies du Temple Sainte-Catherine de Nantes et de Saint-Nicolas des Biays (5).

CHARLES DE NOURAY

« Vénérable et discret frère Charles de Nouray, chevalier de la sainte maison de l'Hospital de Saint-Jehan de Jérusalem,

(1) *Lettres du duc Jean V*, I, 92.

(2) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 427.

(3) *Ibidem*, 3 H, 427.

(4) *Ibidem*.

(5) *Ibidem*.

humble prieur d'Aquitaine, » possédait la commanderie des Biais en 1473 et 1485 (1). D'abord commandeur d'Ansigny, il fut aussi pourvu des deux commanderies Sainte-Catherine et Saint-Jean de Nantes.

REGNAULT DE SAINT-SIMON

Armes : *De sinople à trois lionceaux d'argent.*

Ce chevalier Hospitalier, grand prieur d'Aquitaine et commandeur de Coudrie et des Biais, soutint en 1507 ses droits contre les empiètements de la dame de Surgères (2).

JEAN HELYE

Armes : *Burelé d'argent et de gueules à cinq fusées de sable mises en pal.*

Messire Jean Hélye, issu d'une famille noble du Poitou et commandeur des Biais, reçut en cette dernière qualité des aveux féodaux en 1510 (3).

JEAN AUBIN DE MALICORNE

Armes : *De sable à trois poissons d'argent posés en fasce.*

« Religieux messire Jean Aubin de Malicorne, » chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, était en 1512 « commandeur des Biers (4). » Il devint plus tard commandeur de Nantes.

SIMON DE CHARNACÉ

Armes : *D'azur à trois croix pattées d'or.*

Sorti d'une noble famille d'Anjou, frère Simon de Charnacé, chevalier Hospitalier, jouissait en 1556 des commanderies de Coudrie et des Biais (5).

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 427.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

(4) *Ibidem.*

(5) *Ibidem.*

PIERRE D'ARGENCE

Armes : *De gueules à la fleur de lys d'argent.*

« Noble et religieux frère Pierre d'Argence, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, » était en 1560 et 1570 commandeur de Coudrie et des Biais (1).

JEAN DU PUYVERT

Le successeur de Pierre d'Argence se trouvait être en 1590 « frère Pierre du Puyvert, commandeur de Coudrie et des Biays, » précédemment commandeur de Clisson (2).

HENRI D'APPELVOISIN

Armes : *De gueules à la herse d'or.*

Ce chevalier de Malte, issu d'une famille distinguée du Poitou, grand prieur d'Aquitaine en 1605, était en même temps commandeur de Coudrie et des Biais (3).

JACQUES DU LIÈGE DE CHARRAULT

« Noble et religieux messire Jacques du Liège, seigneur de Charrault, trésorier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem au grand prieuré d'Aquitaine, » jouissait en 1613 et 1633 des commanderies de Clisson, de Coudrie et des Biais (4).

PIERRE FOUCRAND DE LA NOUHE

Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et grand prieur d'Aquitaine, « noble frère Pierre Foucrand de la Nouhe » était en 1641 et 1654 commandeur de Coudrie et des Biais (5).

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 427.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

(4) *Ibidem.*

(5) *Ibidem.*

FRANÇOIS PETIT DE LA GUERCHE

Armes : *De sable à la bande d'argent, chargée d'un lion de gueules, armé et lampassé d'or.*

Appartenant à une famille noble d'Anjou, établie en Bretagne, messire François Petit de la Guerche, chevalier de Malte, eut en jouissance plusieurs commanderies : c'était en 1664 et 1665 celles de Coudrie, de l'île-Bouchard, du Puyraveau, de Lande-blanche, des Habittes et enfin des Biais (1).

JEAN-BAPTISTE DE SESMAISONS

Armes : *De gueules à trois tours de maison d'or.*

Devise : *Ne tanta domus pereat.*

Issu de l'une des plus anciennes familles nobles de Nantes, messire Jean-Baptiste de Sesmaisons, chevalier de Malte, fut pourvu lui aussi de nombreux bénéfices ; en 1669 il se trouvait commandeur de Coudrie, des Habittes, de Lande-blanche, de Bourgneuf-en-Mauges et des Biais ; en 1701 il y joignait les commanderies de Bizon et de Puyraveau. Ce chevalier fit dresser en 1669 un inventaire des titres de ses commanderies de Coudrie et des Biais, conservé au Dépôt des Archives de la Vienne ; il jouissait encore de ces deux dernières commanderies en 1719 (2).

JEAN DE NEUCHÈZE

Messire Jean de Neuchêze succéda au précédent ; il était en 1720 et 1723 commandeur d'Artins, de Coudrie et des Biais (3).

JEAN-FRANÇOIS DU BOUILLY DE TURCANT DE RESNON

Armes : *D'azur à la bande d'argent accompagnée de deux croissants de même.*

Sorti d'une noble famille du diocèse de Saint-Brieuc.

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 427.

(2) *Ibidem*, 3 H, 421 et 768.

(3) *Ibidem*, 3 H, 421.

messire Jean-François du Bouilly de Turcant, seigneur de Resnon et chevalier de Malte, figure en 1746 en qualité de commandeur de Coudrie, des Habittes et des Biais. Il devint commandeur de la Feuillée, bailli et grand'croix de son Ordre et trésorier général du grand prieuré d'Aquitaine (1).

CHARLES-ANNE DE TUDERT

« Noble messire Charles-Anne de Tudert, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem » et commandeur dès 1729 de la Lande de Verché, fut ensuite pourvu des commanderies de Coudrie et des Biais qu'il tenait en 1748; il fut aussi commandeur des Epaux, du Temple de Mauléon et de Clisson (2).

JOSEPH DE MARTEL

Armes : D'or à trois marteaux de sable.

Chevalier de Malte et appartenant à une noble famille du Comté nantais, messire Joseph de Martel se trouvait en 1749 et 1755 commandeur de Guélant, de Coudrie et des Biais (3).

RENÉ-ANNE-HIPPOLYTE DE BRILHAC

Armes : Ecartelé; aux 1^{er} et 4^e : d'azur à trois fleurs de lys d'argent; aux 2^e et 3^e : d'azur au chevron d'or, chargé de cinq roses de gueules et accompagné de trois molettes d'or.

Issu d'une famille noble de Touraine établie en Bretagne, messire René-Anne-Hippolyte de Brilhac, né le 30 novembre 1710, reçu l'année suivante chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, devint en 1748 commandeur de Roche. Il obtint en 1764 les commanderies de Coudrie et des Biais qu'il posséda jusqu'au moment de la Révolution (4).

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 421.

(2) *Ibidem*, 3 H, 427.

(3) *Ibidem*.

(4) *Ibidem*. — *Liste (imprimée) des Chevaliers de Malte du grand prieuré d'Aquitaine en 1787*.

II. — *Le Temple de Clisson.*

I

Dans un faubourg de la pittoresque ville de Clisson (1), sur une colline faisant face aux majestueuses ruines féodales du château d'Olivier l'illustre connétable, se dressé, garni de lierre et ombragée de chênes, l'abside romane d'une vieille église abandonnée; c'était avant la Révolution tout à la fois la chapelle de la commanderie du Temple de Clisson et l'église de la paroisse de Sainte-Magdeleine de Clisson.

On ignore en quelle année et par qui fut fondé le Temple de Clisson, mais il est certain que cette fondation fut une œuvre du ^{xii}^e siècle, puisqu'au commencement du siècle suivant nous voyons ce temple assez solidement établi pour avoir en 1213 son précepteur ou commandeur particulier. D'ailleurs l'architecture de l'église de la Magdeleine dénote une construction du ^{xii}^e siècle. Quant à connaître le nom du fondateur c'est plus difficile : au premier abord on est tenté de croire que le Temple de Clisson, bâti en face du château des sires de Clisson, devait son origine à ces puissants barons, mais on arrive vite à en douter lorsqu'on considère les commandeurs du Temple de Clisson rendant de tout temps leurs vœux aux ducs de Bretagne, puis aux rois de France, en leur cour de Nantes, et non point aux sires de Clisson (2). De plus nous allons voir qu'au commencement du ^{xiii}^e siècle les rapports étaient très tendus — et même hostiles du côté des barons — entre les sires de Clisson et les commandeurs du Temple.

Dès cette époque les Templiers étaient assez puissants pour posséder un « bourg » à Clisson, c'est-à-dire toute une portion de la petite ville à peine naissante, et pour y avoir une église,

(1) Chef-lieu de canton, arrondissement de Nantes (Loire-Inférieure).

(2) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B, 181.

un cimetière et une commanderie. Il est vraisemblable que ce rapide accroissement d'une maison récemment fondée portait ombrage au seigneur de Clisson, car Guillaume sire de Clisson envahit le domaine du Temple et le ravagea en enlevant aux Chevaliers quantité de richesses ; bien plus, il poursuivit, les armes à la main, un homme vassal des Templiers et, bravant le droit d'asile unanimement reconnu à cette époque, il ne craignit pas le tuer dans le cimetière même de la Magdeleine.

De tels excès criaient vengeance : les Templiers réclamèrent justice près d'Etienne de la Bruère, évêque de Nantes. Ce prélat prit en mains leur cause et parvint à faire consentir le baron de Clisson à la composition suivante entre lui et les frères de la Milice du Temple : « *Fratres Militie Templi.* »

Voici ce dont il fut convenu :

Guillaume sire de Clisson restitue au Précepteur de la maison du Temple de Clisson « *Preceptori Domus Templi Clicii* » tout ce qu'il lui a injustement enlevé, et, pour le dédommager du tort causé, il lui abandonne les impôts appelés « devoirs de coutumes » qu'il levait jusqu'à ce jour en toutes les terres d'aumônes appartenant aux Templiers dans l'étendue de sa seigneurie. Il cède aussi au même précepteur les autres droits féodaux nommés « services » que lui devaient les vassaux du Temple, lesquels désormais acquitteront les mêmes services au profit du précepteur. Toutefois le sire de Clisson se réserve un droit de minage dans le bourg du Temple, mais il exempte de cet impôt tous les vassaux de la préceptorerie.

Comme compensation du meurtre commis dans le cimetière du Temple, Guillaume de Clisson donne au précepteur « un homme libre et quitte, appelé Thébaud Le Volant, à posséder à perpétuité. »

Le même seigneur concède aux Templiers permission d'édifier maisons, fours et moulins dans toutes les terres qu'ils possèdent en sa baronnie, mais il leur défend d'y tenir foires ou marchés.

Enfin, comme témoignage de la sincérité de ses sentiments, Guillaume de Clisson s'oblige envers les Chevaliers du Temple à leur verser la somme de sept mille sols, s'il ne tient pas ses

engagements; il donne pour cautions Guillaume de Clisson le Vieux, Eudon sire de Pontchâteau, Gaudin Guerrieff, Maurice de Liré et Regnaud Sauvage (1).

La famille Sauvage avait à cette époque de l'importance dans le pays de Clisson. En 1235 Guillaume Sauvage et Catherine sa femme, du consentement de leurs enfants Regnaud et Sebile, donnèrent à Dieu et aux Frères de la milice du Temple de Clisson « *Deo et Fratribus Milicie Templi de Clicio* » tout ce qu'ils pouvaient avoir de droits sur les habitants des villages de la Roelère, la Pinelère, la Tarcosère, la Naulère et l'Echarerie; ils y ajoutèrent l'hommage et les 5 sols de rente annuelle que leur devait certain chevalier nommé Guillaume Gautier. L'acte de cette donation fut scellé du sceau de Maurice doyen de Clisson (2).

Tels sont les souvenirs qu'ont laissés à Clisson les Chevaliers du Temple. En même temps qu'eux les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem eurent-ils eux-mêmes en cette ville un établissement hospitalier? Il faut bien le croire, puisqu'en 1217 Guillaume sire de Clisson, reconnaissant avoir pris pour faire les murs et les douves de son château certaine aire propriété de l'Hôpital, concède à Dieu et à la Sainte Maison de l'Hôpital « *Deo et Sancte Domui Hospitalis* » un autre terrain contigu aux dits fossés de son château et libre de toute servitude (3).

Dans cet acte, qui prouve la construction du château de Clisson au commencement du XIII^e siècle, il n'est point question des Templiers, mais bien des Hospitaliers; il ne s'agit pas non plus de la commanderie de Saint-Antoine qui ne fut fondée à Clisson qu'en 1433 par le seigneur du lieu, le prince Richard de Bretagne; Saint-Antoine se trouvait d'ailleurs en la paroisse de Gétigné et nullement contiguë au château de Clisson (4).

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 729.

(2) *Archives d'Ille-et-Vilaine*, fonds de la Bigne Villeneuve.

(3) *Ibidem*.

(4) La commanderie des Hospitaliers de Saint-Antoine de Clisson, aux mains en 1564 d'André de Brenas et en 1632 de Pascal Langier, devait au sire de Clisson « une aiguille d'argent à toute mutation de commandeur. » Mais cet établissement n'eut jamais de rapport avec la maison hospitalière du Temple de Clisson.

L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, désigné toujours aux XII^e et XIII^e siècles sous le nom de Sainte Maison de l'Hôpital, avait donc dès cette époque quelque terre près de la demeure des sires de Clisson.

On ne sait rien par ailleurs de cette terre parceque tous les biens des Templiers et des Hospitaliers à Clisson furent réunis pour ne plus former qu'un seul établissement, après la dissolution de l'Ordre du Temple en 1312.

Une charte nous prouve que les chevaliers de l'Hôpital entrèrent en possession du Temple de Clisson aussitôt après la ruine des Templiers. En 1319, en effet, nous voyons Jean de Boncourt, commandeur de l'Hôpital de Nantes, jouissant déjà du Temple de Clisson. Il obligea alors Raoul Langlais, paroissien de Saint-Hilaire du Bois, à renoncer à d'injustes prétentions sur la terre de la Pallaire en Cugand, qu'Olivier Gaudin avait donnée au Temple de Clisson en même temps que sa propre personne (1).

Depuis cette époque et jusqu'à la Révolution, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem possédèrent le Temple de Clisson, appelé souvent à cause d'eux l'Hôpital de la Magdeleine et parfois même l'Hôpital Saint-Jean de Clisson (2).

Mais cette commanderie fut presque toujours donnée avec quelque autre bénéfice analogue au chevalier qui s'en trouva pourvu. Il semble même que dès le XIV^e siècle le Temple de Clisson fut uni régulièrement à la commanderie de Boisferré, en la paroisse de Gesté, en Anjou (3). Les aveux rendus en 1562 et 1574, reproduisant des actes beaucoup plus anciens, disent formellement « La commanderie du Temple de Clisson, membre de la commanderie du Temple de Boisferré (4). » Lorsque Boisferré fut uni lui-même d'abord à la commanderie

(1) *Biblioth. Nation.* — De Barthélemy, *Mélanges hist. sur la Bretagne.*

(2) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 729.

(3) Il est fait mention dès 1207 du commandeur de Boisferré, frère Geoffroy « de Lucoferri preceptore » (*Cartulaire de Coudrie*, Arch. du Poitou, II, 172). — Gesté est une commune du canton de Beaupreau, arrondissement de Cholet (Maine-et-Loire).

(4) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, H, 462.

de Villedieu-en-Pleine-Perche, en Anjou (1), puis à celle du Temple de Mauléon, en Poitou (2), il entraîna à sa suite le Temple de Clisson, d'abord aux mains du commandeur de Villedieu, puis en celles du commandeur de Mauléon ; ce dernier conserva jusqu'en 1789 la commanderie de Clisson.

II

Le Temple de Clisson formait une seigneurie qualifiée de châtellenie dans les aveux rendus au roi en 1633, 1639 et 1685 ; elle relevait du Comté de Nantes mais comprenait quelques fiefs tenus sous la mouvance de Clisson ; aussi devait-elle à ce dernier seigneur « un besant d'or valant 25 sols monnoye (3). »

Le commandeur du Temple de Clisson avait droit de « juridiction haute, moyenne et basse, avec fourches patibulaires estant au fief de ladite commanderie ; et sont tenus les sujets dudit seigneur commandeur conduire les malfaiteurs jusques au lieu où ils seront exécutés et ce sous peine d'amende (4). » Cette haute justice s'exerçait à la Magdeleine de Clisson en l'auditoire de la commanderie et avait, en outre, un second siège au bourg de Boussay.

D'après un *Etat* dressé en 1596, la juridiction du Temple de Clisson atteignait quarante paroisses, savoir : Sainte-Magdeleine, Saint-Brice et Saint-Gilles de Clisson, le Bignon, Boussay, la Bernardière, la Boissière, la Bruffière, la Chapelle-Bassemer, Château-Thébaud (avec le village de la Templerie),

(1) Cette commanderie se trouvait, à côté de Boisferré, dans la paroisse de la Blouère ; c'est aujourd'hui la commune de Villedieu-la-Blouère, canton de Beaupreau, arrondiss. de Cholet (Maine-et-Loire).

(2) La commanderie du Temple de Mauléon avait son siège dans la paroisse Saint-Sauveur du Temple, en l'évêché de la Rochelle, aujourd'hui commune du Temple, canton de Châtillon-sur-Sèvre, arrondis. de Bressuire (Deux-Sèvres).

(3) *Déclarations de la baronnie de Clisson en 1544 et 1679.*

(4) *Déclarations du Temple de Clisson en 1601 et 1633 (Archiv. de la Loire-Inférieure, B, 905 et H, 462).*

Chavagne, Cugand, Gesté, Gétigné, Gorges, la Guyonnière, l'Herbregement, les Landes-Gémusson, le Longeron, le Loroux-Bottereau, Maisdon, Monnières, Montaigu, Montbert, Mouzillon, le Pallet, Remouillé, Saint-Aubin, Saint-André-Treize-Voies (ayant encore la maison du Temple), Saint-Colombin, Saint-Denis de la Chevesche, Saint-Fiacre, Saint-Hilaire de Lonlay, Saint-Hilaire du Bois, Saint-Julien de Concelles, Saint-Lumine de Clisson (avec son Hôpital), Tiffauges, Torfou, Vallet et Vieilleville (1). De ces paroisses, la majeure partie appartenait au diocèse de Nantes, les autres dépendaient des évêchés d'Angers, de la Rochelle et de Luçon.

Plusieurs droits féodaux particuliers distinguaient la seigneurie du Temple de Clisson ; tels étaient les suivants : droit de neume consistant originairement à exiger la neuvième partie des meubles laissés par un roturier, décédé intestat (2), mais changé plus tard en la meilleure robe du defunt ou en cinq sols monnaie — droit de demander à Pâques, deux œufs de poule et un denier à chaque habitant du bourg du Temple de Clisson — droit de fainage, consistant en trois deniers perçus à la Saint Jean-Baptiste des mêmes vassaux — droit de bouteillage par lequel il était dû au commandeur un denier par chaque pipe de vin vendu en la paroisse Sainte-Magdeleine de Clisson — enfin, droit de ban et étanche donnant pouvoir au commandeur, de vendre seul du vin pendant quarante jours « depuis la vigile de Pasques jusques à la feste de l'Ascension, sans que ses hommes et subjects pussent vendre vin durant ledit temps sous peine d'amende, et n'oseroient mesme lesdicts subjects en aller quérir aultre part sous peine de ladicte amende (3). »

Notons encore que le Chapitre de la collégiale Notre-Dame de Clisson tenait de la commanderie du Temple la terre noble

(1) *Etat du Temple de Clisson en 1596* (Archives de la Vienne, 8 H, 729). — Malgré le titre que porte cette nomenclature, il nous semble qu'on a réuni ici les dépendances de Boisferré à celles de Clisson. Nous pensons que cette dernière commanderie ne s'étendait seule que dans une trentaine de paroisses, tout au plus, appartenant au diocèse de Nantes.

(2) En 1447, l'official de Nantes condamna la veuve d'un paroissien de la Magdeleine de Clisson à acquitter ce devoir (*Archives de la Vienne*, 3 H, 731).

(3) Déclaration du Temple de Clisson en 1602.

de la Jarrie « à devoir d'hommage et obéissance et un besant d'or pour rachat (1). »

Mais, si les commandeurs du Temple de Clisson se faisaient ainsi rendre certains devoirs féodaux, ils avaient en même temps grand soin de faire respecter les privilèges de leurs vassaux. Ainsi, en 1406 et 1467, le capitaine du château de Clisson voulant que les hommes du fief du Temple vinssent faire le guet audit château, le commandeur en appela au duc de Bretagne ; celui-ci défendit au seigneur de Clisson de contraindre les sujets du Temple à remplir un devoir dont ils étaient exempts par privilège de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (2). — Plus tard, en 1471, le fermier des coutumes du sire de Clisson ayant saisi une somme de sel qu'avait un habitant du bourg de la Magdeleine, sous prétexte que celui-ci refusait de payer l'imposition mise sur le sel, le commandeur lui fit voir en justice que tous les vassaux du Temple étaient « francs et exempts » d'impôts semblables (3). — Vers 1500, Mathurin Salleau, sujet du Temple de Clisson, tenant les écoles de cette ville, avait fixé sur le faite de sa maison la croix de fer, témoignage des privilèges des vassaux du Temple ; les officiers du sire de Clisson renversèrent un jour cette croix, mais mal leur en prit, car aussitôt, le commandeur les fit condamner à la replacer et à payer des dédommagements à son homme (4).

Le manoir de la commanderie du Temple de Clisson s'élevait près de l'église et du cimetière de la Magdeleine dans une très agréable position. Avec sa cour et son jardin, ce logis ne contenait que dix boisselées de terre. Dévasté vers le milieu du xv^e siècle, mais encore debout en 1562, il fut détruit par les guerres de la Ligue ; en 1633 on ne voyait plus à Clisson qu'une « mazure de la commanderie, avec le jardin du Temple, là où anciennement estoit le chasteau de ladite commanderie, ruiné par les guerres civiles, le tout enclos de murailles fort vieilles et caduques, proche l'église parochiale de la Magdeleine, entre ladite église et son cimetière (5). »

(1) Déclaration du Temple de Clisson en 1602.

(2) *Archives de la Vienne*, 3 H, 729.

(3) *Ibidem*.

(4) *Ibidem*.

(5) Déclarations du Temple de Clisson en 1562 et 1633.

Quand vint la Révolution, cinq petites maisons avec jardins et prairies constituaient ce qu'on appelait à Clisson la commanderie du Temple ; le tout fut incendié aussi bien que l'église et que la ville entière de Clisson pendant la guerre de Vendée en 1793. Aujourd'hui un pavillon moderne, élevé sur l'emplacement du vieux manoir, porte encore le nom de maison du Temple.

Le commandeur de Clisson avait aussi dans cette ville un auditoire pour rendre la justice, un moulin banal « avec destroit sur ses sujets » ; un four à ban « où sont tenus lesdits sujets faire cuire leur pain » et la dime des jardins du bourg de la Magdeleine (1).

Au ^{XVII}^e siècle, le commandeur possédait en outre certains domaines dans les paroisses des environs : en Cugand la métairie de la Basse-Pallaire (2), un bois, dix journaux de prairies, plus de quarante journaux de vignes sans compter la vigne des Galopines, la moitié de l'île, des moulins et des pêcheries de Plessart, sur la rivière de Sèvre ; enfin plusieurs dîmes de grain et de vin, notamment celle du fief de la Lamproie qu'il partageait avec le sire de Clisson — en la Bruffière, la prairie de l'Hôpital contenant sept journaux près le village de la Ratterie et des rentes en deniers, chapons et grains, outre certaines dîmes — en Vieillevigne, une métairie (3) et un fief comprenant plusieurs villages — en Maisdon la métairie du Rétail — en Gorges, des rentes en vin du pays : « quatre-vingt quatre pots de vin » dûs par un tenancier, « vingt-quatre pots » par un autre, etc. (4).

Le commandeur du Temple de Clisson jouissait encore d'un fief appelé Boisferré, distinct de la commanderie de ce nom, mais en dépendant à l'origine, qualifié « chastellenie, avec seneschal, procureur, notaire et autres officiers » et s'étend-

(1) Déclarations du Temple de Clisson en 1562 et 1633.

(2) La métairie de la Grande-Pallaire, en Saint-Hilaire-du-Bois, dépendait aussi au ^{XIV}^e siècle du Temple de Clisson.

(3) Cette terre est appelée tantôt la Joussière, tantôt Lautamière, parfois la Sauvagère ; cette diversité de noms provient probablement de ce qu'elle contenait quatre maisons.

(4) Déclarations du Temple de Clisson en 1604 et 1633.

dant dans les paroisses du Loroux-Botttereau, la Chapelle-Bassemer et Saint-Julien de Concelles. Il y possédait des rentes et y levait des dîmes, par exemple sur les vignes de la Templerie au Loroux et sur les champs des Hospitaliers en la Chapelle-Bassemer. Le recteur du Loroux lui devait un septier de blé et la dame prieure de Sainte-Radegonde de Barbechat (1) quatre septiers; celle-ci tenait de lui sa terre de la Templerie (2).

Nous connaissons les revenus du Temple de Clisson par quelques baux à ferme consentis par ses commandeurs : Frère Jacques du Liège l'affirma 1.130 livres en 1639; Frère François Budes 1.500 livres en 1648 et 2.100 livres en 1654; et Frère Jacques Le Voyer 2.275 livres en 1707 (3).

III

Les commandeurs du Temple de Clisson avaient obtenu de l'évêque de Nantes l'érection en paroisse du « bourg de la Magdeleine » qui leur appartenait féodalement. Il nous semble très probable que cette faveur fut accordée aux Templiers plutôt qu'aux Hospitaliers leurs successeurs à Clisson. La Magdeleine était d'ailleurs une toute petite paroisse ne comptant que cent quatre-vingts habitants au moment de la Révolution (4).

Le recteur de Sainte-Magdeleine de Clisson était présenté à l'évêque par le commandeur du Temple de Clisson. Il jouissait d'un beau presbytère « vaste logement avec jardin et prairie, dans une position charmante (5) »; il avait même une vigne en 1633. Recevant du commandeur une portion congrue et n'ayant guère de casuel, il vivait honnêtement néanmoins en desservant plusieurs chapellenies fondées dans son église, notamment celle de Sainte-Catherine annexée à sa cure (6).

(1) Prieuré membre de l'abbaye Saint-Sulpice des Bois, près Rennes.

(2) Déclaration du Temple de Clisson en 1601.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 730. — *Arch. de la Loire-Inférieure*, H, 462.

(4) Grégoire, *Etat du diocèse de Nantes en 1790*, p. 115.

(5) *Ibidem*.

(6) *Arch. de la Loire-Inférieure*, H, 462.

Ce recteur était tenu, en vertu de son bénéfice, à chanter dans son église les vêpres tous les samedis, la grand'messe et les vêpres tous les dimanches ordinaires, les matines, grand-messe et doubles vêpres à toutes les fêtes solennelles.

Parmi ces dernières, figuraient les fêtes de la Nativité de saint Jean-Baptiste et de sa Décollation ; ces jours-là, le commandeur de Clisson devait faire célébrer avec pompe l'office divin à l'autel Saint-Jean : on y chantait « premières et secondes vespres, matines et grande messe à notes. » On y gagnait aussi les indulgences du « pardon de Saint-Jean » accordé par le Pape aux églises et chapelles appartenant aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mais en ces jours de fêtes le commandeur du Temple de Clisson prenait toutes les offrandes faites à l'autel Saint-Jean et « tous les deniers provenant du pardon (1). »

Le droit de « mortuage, » exigé pour inhumation faite en l'église de la Magdeleine de Clisson, était partagé entre le commandeur et le recteur, sauf pour les sépultures choisies devant l'autel Saint-Jean, dont le « mortuage » appartenait tout entier au seul commandeur (2).

Dédiée de tout temps à sainte Magdeleine, l'église paroissiale du Temple de Clisson était un édifice roman du XII^e siècle, qui demeure encore presque entier quoiqu'il menace ruine. Comme le manoir de la commanderie, cette église eut beaucoup à souffrir des guerres des XV^e et XVI^e siècles ; elle finit, avons-nous dit, par être incendiée en 1793. La paroisse de la Magdeleine ayant été supprimée par la Révolution, son vieux sanctuaire ne fut point restauré au rétablissement du culte ; il demeura dans l'abandon entre des mains séculières ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un pittoresque et curieux monument délabré.

L'église Sainte-Magdeleine — la Magdeleine comme on a toujours dit vulgairement à Clisson — se compose d'une nef de trois travées, terminée par une abside en cul-de-four ; la

(1) *Archiv. de la Loire-Inférieure*, B, 905 et H, 462.

(2) *Ibidem*.

voûte est en pierre, en forme de berceau et ogivale, mais les ouvertures de l'édifice sont de simples meurtrières cintrées. La façade occidentale présente quatre contreforts plats avec des meurtrières, le tout surmonté d'un campanile à deux arcades en plein cintre. La porte romane primitive de cette façade a disparu pour faire place à une grande arcade ogivale faisant communiquer la nef romane avec une sorte de vaste portique jadis couvert, formant comme une seconde nef, mais ayant aujourd'hui perdu sa charpente et sa couverture détruites par le feu en 1793.

Ce portique construit, semble-t-il, vers la fin du xvi^e siècle, mais sans caractère architectural, servait avant la Révolution à recevoir certaines inhumations (1).

Outre le maître-autel dédié à Sainte-Magdeleine, on trouvait en 1789 dans l'église du Temple de Clisson les quatre autels de Saint-Jean, Sainte-Catherine, Saint-Michel et Sainte-Marguerite; mais précédemment il est fait mention en 1592 des chapellenies des Saints-Donatien et Rogatien, et de Saint-Gatien desservies en cette même église à des autels portant ces noms (2).

Saint Jean-Baptiste étant le patron des Hospitaliers et sainte Catherine l'une des patronnes chères aux Templiers, on comprend pourquoi des autels leur furent dressés dans cette église. Comme celui de Sainte-Catherine, l'autel de Saint-Michel était en 1562 desservi par un chapelain. Quant à l'autel de Sainte-Marguerite, c'était l'objet d'une grande vénération au siècle dernier. Cet autel occupait même une petite chapelle particulière accolée au sud du chœur et renfermant encore de nos jours un fort joli retable en tuffeau, de style Renaissance; ce petit sanctuaire était le but de nombreux pèlerinages.

Disons aussi qu'il existait en l'église du Temple de Clisson, une pieuse confrairie de Sainte-Magdeleine, dont Henri Le

(1) *Etat du diocèse de Nantes en 1790*, p. 415.

(2) Reg. des insinuations du diocèse de Nantes (*Arch. de l'Evêché de Nantes*). — *L'Etat du diocèse de Nantes en 1790* mentionne à la Magdeleine de Clisson les chapellenies de Saint-Gatien, Saint-Michel. Notre-Dame des Cléons, la Ratterie et Loup-Besnac.

Barbu, évêque de Nantes, avait approuvé les statuts le 5 octobre 1412 (1).

Dans la nef de cette vieille église on aperçoit aujourd'hui, de chaque côté, une labe ou tombe-arcade encastrée dans la muraille; au chœur on voyait naguère deux grandes pierres tombales, l'une portant une croix pattée ou de Malte, l'autre présentant une épée; la première subsiste encore, mais nous n'avons pas retrouvé la seconde.

IV

Finissons cette étude par la suite chronologique des commandeurs du Temple de Clisson.

ETIENNE HENRY

Ce chevalier est le seul templier de Clisson dont le nom soit venu à notre connaissance. Vers l'an 1300 frère Etienne Henry « *Frater Stephanus Enrici* », précepteur ou commandeur du Temple de la Magdeleine à Clisson, reçut dans l'église du lieu chevalier de l'Ordre du Temple Nicolas Rousseau « *Nicolaum Rosseli* », en présence de frère Guillaume de Boisperrie « *Guillelmo de Boscoperrici* » qui résidait avec lui dans cette commanderie (2).

JEAN DE BONCOURT

Armes : *Coupé : en chef de gueules chargé d'un dentrochère d'argent ; en pointe du même.*

En 1318 frère Jean de Boncourt, chevalier Hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de l'Hôpital Saint-Jean de Nantes et du Temple de Clisson, se trouvait à la tête des

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 734.

(2) De Barthélemy, *Mélanges hist. sur la Bretagne*, 2^e série, 66.

maisons du diocèse de Nantes enlevées aux Templiers et données par le Pape aux Hospitaliers (1).

GUILLAUME FARNAU

Frère Guillaume Farnau, chevalier Hospitalier, commandeur de Saint-Gemme, Clisson et Quessoy, reçut une donation faite le 22 août 1395, « à Dieu et à l'Hospital Saint Jehan de Clisson », par Thomas Picquault : celui-ci offrit « sa personne et tous ses biens pour estre autorisé à prendre l'habit de l'Ordre de Saint-Jehan de Jérusalem et obtenir d'estre entretenu le reste de sa vie aux frais de ladicte maison de Clisson (2) ». Guillaume Farnau vivait encore en 1408, étant alors commandeur de l'Hôpital Saint-Jean de Nantes.

PHILIBERT DE LAIGUE

Armes : *De gueules semé de gouttes d'eau d'argent,
à trois triangles ondées de même.*

Devise : *En arrouasant.*

Issue d'une famille noble originaire du Dauphiné, frère Philibert de Laigue, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, étant en 1414 « commandeur de l'Hospital du Temple de Clisson », passa accord avec Girard de Machecoul, seigneur de Vieilleville, au sujet des rentes qu'il percevait en cette paroisse. Philibert de Laigue devint commandeur du Temple de Nantes, et en 1442 grand prieur d'Aquitaine (3).

JEAN DE VIVONNE

Armes : *D'hermines au chef de gueules.*

Appartenant à la noble maison des sires de Vivonne en Poitou, ce chevalier était en 1423 commandeur du Temple de Nantes et du « Temple-lez-Clisson ». Nommé grand prieur

(1) De Barthélemy, *Mélanges hist. sur la Bret.*, 2^e série, 66.

(2) *Archives de la Vienne*, 3 H, 739.

(3) *Ibidem*.

d'Aquitaine et se trouvant à Rhodes avec les Chevaliers, ses frères de religion et d'armes, il écrivit en 1425 à frère Guillaume Robichon, « recepveur de la maison du Temple de Clisson », pour lui recommander les intérêts de cette commanderie (1).

FRANÇOIS DU BOYS

Chevalier de Rhodes et en 1442 « commandeur de l'Hôpital du Temple de Clisson », François du Boys gouvernait encore cette maison en 1451. Dix ans plus tard il se trouvait grand prieur d'Aquitaine (3).

PIERRE TEMPLERIE

Le commandeur de Clisson en 1455 se nommait frère Pierre Templerie. Il chargea en 1458 certains paroissiens du Temple et de la Bernardière d'aller recueillir des aumônes au profit de sa maison du Temple de Clisson qui venait d'être dévastée pendant la guerre et en laquelle s'étaient réfugiés « moult povres gens, tant sains que malades ». Lui-même fut autorisé en 1461 par le grand prieur d'Aquitaine François du Boys, à emprunter quelque argent pour venir au secours de son Ordre qui se trouvait dans une grande détresse à la suite du siège de Rhodes par les Turcs (4).

GUILLAUME D'APPELVOISIN

Armes : *De gueules à la herse d'or.*

« Noble frère Guillaume d'Appelvoisin, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, » était en 1475 « commandant de Villedieu, Clisson et Boisferré (5). »

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 729.

(2) *Ibidem*, 3 H, 778.

(3) *Ibidem*, 3 H, 729.

(4) *Ibidem*.

(5) *Ibidem*.

GUYON DU BÉ

Armes : *De gueules à trois écussons d'argent, chargés chacun de trois hermines de sable.*

Nous ne connaissons ce commandeur de Clisson, appartenant à une famille noble de Basse-Bretagne, que par la mention faite d'un bail à ferme de sa « commanderie du Temple de Clisson » qu'il consentit le 3 juin 1483 (1).

PHILIPPE DE CLAYS

Armes : *D'argent au lion de gueules, accompagné en pointe d'un huchet de même.*

Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et trésorier général de son Ordre au grand prieuré d'Aquitaine, Philippe de Clays, « commandeur du Temple de Clisson, Saint-Georges, Montgauger et la Lande de Verché, » afferma, le 28 avril 1485, ses trois commanderies unies « Villedieu, Clisson et Boisferré » à frère Charles Chapperon, commandeur du Temple de Mauléon (2).

JACQUES DE CHATEAUCHALON

Armes : *D'argent à la bande d'azur, chargée de trois châteaux d'or.*

« Humble, noble et honneste religieux frère Jacques de Chateauchalon, » commandeur du Temple de Clisson, afferma cette commanderie le 24 mai 1486 et reçut encore en 1492 les aveux des vassaux de Clisson (3).

JACQUES JOUBERT

Des lettres du roi Louis XII, datées du 17 novembre 1509, autorisèrent « frère Jacques Joubert, commandeur de Villedieu

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 729.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.* — *Arch. de la Loire-Inférieure*, B. 905.

et Clisson » à faire ajourner ses subjects en tout temps en assise et dehors (1).

GUILLAUME DE LA HUNE

Au mois de mai 1514 « frère Guillaume de la Hune, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Villedieu, Boisferré et Clisson, » afferma sa commanderie de Clisson ; il renouvela un bail semblable en 1517 et fit en 1523 dresser l'inventaire des meubles de cette commanderie (2).

PIERRE DE LA FOREST

Armes : *De gueules à la croix boutonée d'hermines.*

« Noble frère Pierre de la Forest, chevalier hospitalier » se trouvait en 1527 commandeur de « Villedieu, Boisferré et le Temple de Clisson (3). »

JEAN DE CAHIDEUC

Armes : *De gueules à trois têtes de léopard d'or, lampassées de gueules.*

Devise : *Antiquâ fortis virtute.*

Fils de Charles de Cahideuc, seigneur dudit lieu, et de Béatrice de la Nouë, et reçu en 1512 chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, Jean de Cahideuc se distingua en 1522 au siège de Rhodes. Il était vers 1530 commandeur du Temple de Clisson et dix ans plus tard commandeur du Temple de la Guerche (4).

GILBERT GOMBAULT

En 1536 et 1547, frère Gilbert Gombault, chevalier de Malte, reçut les aveux de ses vassaux en qualité de « commandeur de

(1) *Archiv. de la Vienne*, 3 H, 729.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.* — De Couffon, *Recherches sur la chevalerie de Bres.*, H, 505.

(4) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 381.

Villedieu, Clisson et Boisferré. » En 1558, il soutint contre le seigneur de la Bourdelière un procès relatif aux droits de sa commanderie (1).

GILLES DE RAZILLY

Armes : *De gueules à trois losanges d'argent.*

Issu d'une noble famille de Touraine, ce chevalier de Saint-Jean de Jérusalem était, en 1561, commandeur de Villedieu, le Temple de Clisson et Boisferré ; l'année suivante, le 2 mai, il prêta serment, et le 29 septembre il rendit aveu au Roi pour sa commanderie de Clisson. Son sceau, de forme orbiculaire, présente ses armoiries ci-dessus, accompagnées en chef de celles de l'Ordre de Malte (2).

JEAN DU PUYVERT

« Noble frère Jean du Puyvert, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, » fut pourvu en 1563 des commanderies de Villedieu, Boisferré et Clisson. En 1574, le 8 mars, il en fit aveu au Roi ; à cette même époque, il était aussi commandeur de Bourgneuf-en-Mauges. Vers 1578, il se démit de la commanderie de Clisson en faveur du suivant et devint commandeur de Coudrie et des Biais (3).

PIERRE DE GRENOILLON

Le 22 novembre 1578, ce chevalier de Malte prêta serment au Roi en qualité de commandeur du Temple de Clisson ; il mourut peu de temps après (4).

FRANÇOIS D'APPELVOISIN

Armes : *De gueules à la herse d'or.*

A la suite du décès du précédent, « noble frère François

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 729.

(2) *Arch. de la Loire-Inférieure*, B, 905 et 1008.

(3) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 379. — *Arch. de la Loire-Inférieure*, B, 905 et 1012.

(4) *Arch. de la Loire-Inférieure*, B, 1012.

Arch.

d'Appelvoisin, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem » fut pourvu en 1582 des commanderies le Temple de Mauléon, Villedieu et le Temple de Clisson ; il ne prêta toutefois serment au Roi que le 12 juin 1600 et ne lui rendit aveu que le 22 mai 1601 pour le Temple de Clisson ; il jouissait aussi des commanderies de Bourgneuf-en-Mauges et du Temple-Pertuis ; il résigna Clisson en faveur du suivant (1).

HENRI D'APPELVOISIN

Armes : *De gueules à la herse d'or.*

Seigneur de la Bodinatière et chevalier de Malte, « messire Henry d'Appelvoisin » fit hommage au Roi le 8 novembre 1604 pour sa « commanderie du Temple de la Magdeleine-lès-Clisson. » En 1607, il présenta Laurent Lorens pour y occuper la cure de la Magdeleine, vacante par le décès de François Le Mercier. Il fit dresser en 1608 le procès-verbal de l'amériorissement de sa « commanderie des Temples de Mauléon et de Clisson. » Il devint enfin grand vicaire et trésorier du grand prieuré d'Aquitaine (2).

JACQUES DU LIÈGE DE CHARRAULT

« Illustre messire Jacques du Liège, seigneur de Charrault et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, » fut pourvu en 1611 des commanderies du Temple de Mauléon, Villedieu, Boisferré et Clisson. Il fit aveu au Roi pour ces bénéfices le 29 mai 1619 et lui prêta serment le 1^{er} juin suivant. Il jouit aussi des commanderies de Saint-Remy et de Coudrie et devint bailli de la Morée. Le 7 juillet 1639 il afferma pour la dernière fois sa commanderie du Temple de Clisson (3).

LOUIS PICHER DE LA ROCHE

Le 20 août 1641, « messire Louis Picher, seigneur de la

(1) Arch. de la Loire-Inférieure, B. 905 et 1009.

(2) Arch. de la Vienne, 3 H, 329. — Arch. de la Loire-Inférieure, B. 905 et 1009. — Reg. des insinuations du dioc. de Nantes.

(3) Arch. de la Loire-Inférieure, B. 905 et 909, H. 462.

Roche, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Mauléon, Villedieu, le Temple-près-Clisson, Boisferré et Bourgneuf, » habitant le manoir de la Salle, en Fresnay, propriété d'Antoine Picher, seigneur de Socreux, nomma recteur de la Magdeleine de Clisson François Picot en place de Jean Robin, démissionnaire. L'année suivante il afferma le Temple de Clisson, mais décéda peu après, car le 24 décembre 1642, on fit à Clisson la vente de ses meubles à la suite de son décès (1).

FRANÇOIS BUDES DU TERTRE-JOUAN

Armes : *D'argent au pin arraché de sinople, accosté de deux fleurs de lys de gueules.*

Devise : *Superis victoria faustis.*

Fils de Christophe Budes, seigneur du Tertre-Jouan, et de Renée du Bouilly, « illustre frère François Budes du Tertre-Jouan, seigneur d'Argenteuil, la Noë-Sèche, la Ville-Brexel et autres lieux, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Mauléon, Villedieu, Clisson, Aubigné, la Lande de Verché et le Puyraveau, » s'acquitt, dit le P. Le Laboureur, « une réputation singulière par ses victoires sur les Turcs et contre les pirates d'Alger. » Il afferma en 1648 le Temple de Clisson, présenta, en octobre 1651, Guy Bidart pour la cure de la Magdeleine de Clisson vacante par le décès de François Picot, fit hommage au Roi le 10 mai 1662 et mourut en 1674 (2).

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULT DE BAYERS

Armes : *Burelé d'argent et d'azur de dix pièces à trois chevrons de gueules brochant sur le tout, le premier écimé.*

Devise : *C'est mon plaisir.*

Fils de Louis de la Rochefoucault, seigneur de Bayers, et de Marie Bouhier des Granges, « haut et puissant seigneur

(1) Arch. de la Vienne, 3 H, 20 et 730. — Reg. des insinuations du diocèse de Nantes.

(2) Ibidem. — Comtesse du Laz, Généalogie de la maison Jégou du Laz. — Arch. de la Loire-Inférieure, B, 1009.

François de la Rochefoucault de Bayers, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Mauléon, Villedieu, Boisferré et Clisson, » fit hommage au Roi, le 15 mars 1677, pour le Temple de Clisson. Il rendit aveu pour cette même commanderie le 9 avril 1680 et fit en 1691 des afféagements à Clisson. Devenu commandeur de la Rochelle, du Fouilloux et de l'Île-Bouchard, il se démit de Mauléon et de Clisson, fut nommé bailli de la Morée et mourut vers 1717 (1).

JACQUES LE VOYER DE PAULMY

Armes : *D'azur à deux lions léopardés d'or, passant l'un sur l'autre, couronnés de même ; écartelé d'argent à la fasce de sable.*

Devise : *Vis et prudentia vincunt.*

Fils de Jacques Le Voyer, vicomte de Paulmy, et de Françoise de Beauveau, « noble messire Jacques Le Voyer de Paulmy, chevalier de Malte, commandeur de Fretay et du Temple d'Angers, receveur général du grand prieuré d'Aquitaine, » afferma, le 17 novembre 1707, la commanderie du Temple de Clisson, dont il devait, semble-t-il, être alors pourvu (2).

PIERRE-DAVID GIBOT DE LA PÉRINIÈRE

Armes : *D'argent au léopard de sable.*

Issu d'une noble famille du Maine, « messire Pierre-David Gibot, seigneur de la Périnière », reçu chevalier de Malte vers 1668, prit possession le 10 février 1714, de la commanderie de Mauléon et de ses annexes Villedieu, Boisferré et Clisson. Il fut aussi capitaine des Galères à Malte. Il donna des quittances à Clisson en 1719 et les scella de son cachet portant ses armoiries ci-dessus décrites, accompagnées en chef des armes

(1) Moreri, *Grand Dict. hist.* — Arch. de la Loire-Inférieure, B. 905 et 1009, H. 462.

(2) *Ibidem.* — Arch. de la Vienne, 3 H. 730.

de l'Ordre et inscrites dans une croix de Malte couronnée d'une couronne comtale (1).

ROBERT SALO DE SEMAGNE

« Noble frère Robert Salo de Semagne » était en 1721 commandeur de Mauléon et de Clisson (2).

N.... DE MARBŒUF

Armes : *D'azur à deux épées d'argent, garnies d'or et passées en sautoir, les pointes en bas.*

Ce chevalier de Malte précéda à Mauléon et à Clisson, Charles de Tudert (3), mais nous ignorons son nom de baptême; nous nous demandons s'il fut Bernardin de Marbœuf reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem en 1711 et devenu plus tard grand prieur de Champagne, ou Charles de Marbœuf reçu chevalier du même ordre en 1724.

CHARLES-ANNE DE TUDERT

« Messire Charles-Anne de Tudert, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Mauléon, Villedieu, Boisferré, Clisson et la Lande de Verché », présenta le 29 janvier 1745, Christophe Gougère à la cure de la Magdeleine de Clisson, vacante par la démission de Pierre Bretin. Il se trouvait à Malte en 1750 mais possédait encore le Temple de Clisson en 1755 (4).

FRANÇOIS-JACQUES DE LA LANDE DE CALAN

Armes : *D'azur au léopard d'argent, armé et couronné d'or, accompagné de sept macles d'argent posées 3, 2, 2.*

« Haut et puissant seigneur messire François-Jacques de la Lande de Calan », fils de Claude de la Lande, comte de Calan,

(1) De Courcy, *Nobiliaire de Bret.* — Arch. de la Vienne, 3 H, 720 et 730.

(2) Arch. de la Vienne, 3 H, 720.

(3) *Ibidem.*

(4) Arch. de la Vienne, 3 H, 720 et 730. — Reg. des insinuations du diocèse de Nantes.

et d'Anne-Jeanne Geslin de Trémargat, naquit le 3 décembre 1707 au château de la Villerault en Plérin. Reçu en 1727 chevalier de Malte, avec son frère Jean-Louis — qui fut mortellement blessé le 14 octobre 1747, étant lieutenant de vaisseau sur le *Trident* — François-Jacques demeura à Malte. Commissaire des fortifications, il s'y occupait en 1761 à mettre Gozzo à couvert d'un coup de main des Turcs. Nommé en 1762 commandeur de Guéliant au diocèse du Mans, il renonça l'année suivante à ce bénéfice pour obtenir la commanderie de Thevalle aux portes de Laval. En 1766 il devint commandeur des Temples de Mauléon, Villedieu et Clisson, et il fit en 1767 ses vassaux de Clisson lui rendre aveu. Se trouvant à Malte en 1773, il obtint la constatation des améliorissements de ses commanderies. Le chevalier de Calan, c'est le nom qu'il portait, dernier commandeur de Clisson, ne mourut point en 1787, comme l'écrivit Potier de Courcy, mais seulement le 7 décembre 1795, bailli et grand'croix de Saint-Jean de Jérusalem, âgé de 88 ans. Son corps fut inhumé dans la chapelle Saint-Paul de l'église Saint-Jean de Malte, où l'on retrouve encore son tombeau qu'orne une longue épitaphe latine (1).

L'abbé GUILLOTIN DE CORSON,

Chan. hon.

(1) *Arch. de la Vienne*, 3 H, 720 et 730. — *Arch. de la Loire-Inférieure*, H, 25. — *Nobil. de Bret.*, II, 176. — *Notes Ms.* de M. Ch. de la Lande de Calan.



LES ORIGINES
DU
TEMPOREL DES ÉVÊQUES DE NANTES
ET DE LA
COLLÉGIALE DE SAINT-AUBIN
A GUÉRANDE

CHAPITRE I

L'histoire féodale de Guérande est encore à faire. Actuellement, les chroniqueurs nous montrent deux pouvoirs rivaux, installés à Guérande, la sénéchaussée ducale et les Régaires de l'Evêque de Nantes, sans nous indiquer s'il y a eu dépossession de l'un par l'autre, partage de puissance ou abandon. A priori, nous sommes tentés de voir dans les évêques les premiers suzerains du pays, nous les regardons comme les héritiers de Gislard, l'évêque intrus de Nantes, favori des rois Nominoë et Salomon, et nous faisons de Guérande un vaste territoire ecclésiastique placé sous la double dépendance, spirituelle et temporelle, des évêques, dès le ix^e siècle.

Quand on serre de près les documents, on voit les choses sous un jour tout autre. D'abord, le siège de Gislard ou sa résidence, *Aula quiriaca* (1), ne peut pas être identifiée avec

(1) La *Chronique de Nantes*, la seule qui parle d'*aula Quiriaca*, n'a pas été rédigée avant le xi^e siècle.

Guérande, elle doit être cherchée au château de Careil ou à Piriac qui dans des anciens actes, s'appelle *Pen-Keriac*. Dans tous les cas, il faut chercher dans un domaine rural, car il est impossible d'admettre que Guérande ait été désignée par le terme d'*aula*.

Dans le livre des *Miracles de Saint-Aubin*, qui est du commencement du x^e siècle, au plus tard, l'auteur emploie le terme de *vicus* pour désigner Guérande, c'est comme s'il lui appliquait le nom de bourg (1). Si cette agglomération avait été renfermée déjà dans une enceinte de murailles, l'auteur se serait servi du mot *oppidum*. J'en conclus qu'il n'y avait pas de fortifications à Guérande au ix^e siècle. C'est pourquoi les habitants furent aussi effrayés quand ils virent les Normands débarquer sur leurs rivages; ils se réfugièrent dans l'église, dit un contemporain, puis combattirent en rase campagne jusqu'au bord de la mer. Il n'est pas question d'assaut dans le récit, ni de lutte sur les murs. On voit, du reste, dans un acte de 870, une autre expression qui n'annonce pas une agglomération de maisons bien pressées les unes contre les autres; les contractants sont assemblés *dans un champ*, devant l'église, *in campo ante ecclesiam Wenran* (2).

Il est à présumer, après cela, qu'il ne restait rien de la vieille forteresse de *Grannona* (qui d'ailleurs pouvait être un camp entouré d'un fort vallum en terrassement), et que la pensée de son rétablissement ne vint à l'esprit de la population qu'après les dévastations et les menaces des Normands, à l'imitation de ce que fit l'évêque Foucher, au x^e siècle, pour protéger sa cathédrale. A Nantes, il est bien constaté, par ce qui reste encore aux Carmélites, que le fief épiscopal était protégé par un rempart de terre avec fossé (3).

Examinez attentivement les parties les plus anciennes de l'enceinte murée de Guérande, vous ne trouverez pas la moindre trace de substructions romaines ou carolingiennes; la porte du Nord qui tombe de vétusté, peut être un débris de l'enceinte élevée au début du règne de Jean IV. D'après Ogée, qui paraît

(1) « *Vicus quidam est in littore oceani maris situs quem Britannica lingua Guenran vocant* » (Boll. *Acta sanct.*, 1^{er} mars, p. 62).

(2) Cartul. de Redon, p. 182.

(3) Entre la rue de Strasbourg et la rue haute du Château.

avoir été renseigné par un auteur qui avait les pièces en main, Jean IV aurait donné l'ordre à son lieutenant Guillaume du Verger de creuser des fossés et d'élever de fortes murailles, et, quand ces travaux soulevèrent des réclamations de la part des chanoines, ce fut encore le même officier qui régla le différend. Voilà des indications précises qui inspirent confiance et témoignent que Jean IV peut être regardé avec raison comme le créateur de la fortification qui enveloppe Guérande. Avant son règne, cette ville n'avait aucune défense sérieuse, c'est pourquoi les Espagnols, en 1342, purent si facilement se rendre maîtres de la place en un tour de main.

En érigeant cette cité entre la Vilaine et la Loire avec le concours de toutes les paroisses voisines, depuis Saint-Nazaire (1) jusqu'à Piriac, Jean IV manifestait hautement qu'il se considérait comme le souverain absolu du pays. Il ne confisque pas le fief épiscopal, il prend seulement en main la protection de ce point stratégique pour en faire un refuge en cas d'invasion, et se réserve la nomination du capitaine de la place. Un siècle plus tôt, les prélats plus belliqueux auraient sans doute protesté contre ce protectorat imposé, et réclamé le droit de défendre eux-mêmes leurs domaines.

La situation du souverain breton était bien différente à Guérande au début de la féodalité. Quand on lit le Cartulaire de Redon, il paraît indubitable que le domaine maritime, avec toutes ses alluvions, composait seul la réserve des comtes de Vannes ; les concessions de Pascueten et d'Alain en sont la preuve. Ceux-ci abandonnèrent la seigneurie immédiate et le domaine direct des terres supérieures de la paroisse de Guérande (je veux dire la campagne arable) à une famille puissante du pays en lui déléguant, en retour, la charge de *viguiier* ou de lieutenant. Du *x^e* au *xiii^e* siècle, il n'est pas rare de voir dans chaque localité de la Loire-Inférieure une famille féodale, désignée par le nom de la paroisse et occuper le rang dominant, mais elle n'a que rarement le privilège de vicomté ou de viguerie. Les premiers seigneurs de Raiz (2) étaient

(1) P. Kerviler, *Un chapitre inédit de l'Hist. de Saint-Nazaire* (Bull. de la Soc. archéol. de Nantes 1875, p. 245).

(2) « *Ego Guefforius, Judicælis vicarii filius* » (Cartul. du Ronceray, p. 371).

viguiers du comte de Nantes sur la rive gauche, mais je n'en connais pas d'autre à moins que les vicomtes de Donges et de Barbechat ne soient assimilés aux premiers.

Dans le pays de Guérande, il n'y avait qu'une famille féodale dominante, c'était la famille portant le nom de Guérande ; elle était la seule connue par le souverain, la seule responsable devant lui. Le fait est si vrai que, dans le dénombrement des nobles de l'armée ducale, connu sous le nom de *Livre des Osts*, de 1294, pas un des gentilhommes, pourtant bien nombreux, de cette contrée, ne vient y figurer. Je n'y lis qu'une seule mention, celle de *Geoffroy de Guérande*, lequel reconnaît devoir un chevalier d'ost à son suzerain pour tout son fief (1).

Ce nom de Geoffroy n'est pas unique dans la liste des seigneurs de Guérande, vicaires ou viguiers du comte de Nantes dans la contrée guérandaïse, il se retrouve une autre fois dans le siècle précédent.

Le Cartulaire de Redon cite un très noble chevalier qui vivait de 1114 à 1139, dont le nom est *Geoffroy de Guérande*, qui, en se faisant religieux, apporta en dot des terres et des étagers qu'il avait achetés du comte Alain (2). Je n'hésite pas à classer parmi ses ancêtres un autre *Geoffroy* qui s'intitule vicaire ou viguier de Guérande, dont le nom figure parmi les donations faites, au XI^e siècle, au prieuré de Donges, car nous ne sortons pas de la région Guérandaïse (3). Le viguier du nom de *Bernard* qui le précéda ou le remplaça n'était pas un petit personnage ; il concède aux religieux de Marmoutier l'île de Trignac, en Montoir (4). Ce seigneur doit être le même qui est qualifié *miles* et *clericus* dans les *Actes de Saint-Aubin* et qui fit ses largesses au prieuré de Saillé, avec l'approbation du comte Hoël (1066-1081) (5). Un peu plus tard, sous le duc Alain Fergent (6), un autre viguier nommé *Rouaud* était en

(1) « Monsour Geuffrey de Guerrande recongnut que il doit un chevalier d'ost pour tout son fié. » (*Livre des Osts*, Dom Morice, Pr., col. 1112).

(2) « *Nobilissimus miles Gaufridus, nomine de Guerran* » (Cartul. Rot., 324, 325).

(3) « *Gaufridus, Guerrandle vicarius* » (Dom Morice, Pr., I, 436).

(4) *Bernardus, Guerrande vicarius* » (Fonds des Bl. Manteaux, 22319, f° 118, Bibl. Nat.)

(5) *Ibidem*, 22329.

(6) *Ibidem*.

situation d'offrir à Saint-Aubin et au prieuré de Saillé les deux tiers d'un moulin, sis à Saillé, héritage d'une nature spéciale qui accuse un bienfaiteur de famille noble, issu sans doute du vicomte de Donges, Friold, auquel les titres donnent deux fils Bernard et Rouaud (1). Remarquons en passant que l'embouchure de la Loire, comme celle de la Vilaine, était placée sous la garde d'une famille d'origine Normande. Friold fait pendant à Bernard de la Roche.

Les seigneurs qui prenaient le nom de *Guérande* voulaient manifester par là que le ressort de leur fief comprenait la totalité des héritages ruraux de la paroisse, mais leurs prétentions n'allaient pas jusqu'à englober le territoire fortifié de la ville qui formait une enclave dans leur domaine au profit de l'évêque et des chanoines de Saint-Aubin.

Il est assez singulier que les archives de l'évêché n'aient jamais possédé aucun document sur la constitution de ce domaine de mainmorte, il est vrai que le titre primordial a pu disparaître lors du sac de Guérande, en 1342. Je serais tenté de croire que Salomon, le fondateur de la collégiale de Saint-Aubin, a voulu faire des abords de l'église une sorte de terre sacrée, de refuge analogue aux minihis de Bretagne, pour manifester la vénération que lui inspirait saint Aubin.

Nous en sommes réduits aux conjectures sur ce point comme sur beaucoup d'autres ; la seule chose certaine, c'est que les Ducs n'ont jamais réclamé en ville que le partage des droits de voirie et de police. Lorsque Pierre Mauclerc, qui n'aimait pas les privilèges ecclésiastiques, essaya d'accaparer à son profit le tarif et le produit de l'impôt sur le sel à Nantes et à Guérande, l'évêque Etienne de la Bruère lui prouva que les ordonnances relatives à la vente du sel à Guérande comme à Nantes, devaient être rédigées d'un commun accord entre eux (2).

La même question souleva encore un différend sous le règne du duc Jean V ; elle fut réglée de la même façon. Après une enquête, le duc déclara que ses officiers avaient outrepassé

(1) Acte du XI^e siècle (Dom Morice, *Pr. de l'Hist. de Bret.*, I, 453).

(2) Travers, *Hist. de la ville et du comté de Nantes*, I, p. 343. — L'évêque avait la moitié du tonlieu du port de Nantes depuis le partage d'Erispoë.

leurs droits en réglant seuls les usages des marchés, que les mesures à sel, à blé et à vin, comme les mesures de longueur, devaient être conformes aux étalons marqués aux armes de l'évêque et du duc, suivant une coutume ancienne ; que le ban des foires et des vendanges, ainsi que la répression des délits, était de leur compétence commune (1).

On voit que l'évêque était à peu près le maître dans la ville, mais sa domination temporelle s'arrêtait aux portes. Le duc tolérait, au **xiv^e** siècle, qu'il entrât solennellement à cheval conduit par le sire de Kerfur jusqu'à la maison de l'Evêché, mais il lui refusait au dehors tout ce qui aurait pu étendre sa suzeraineté (2).

On sait que le duc Jean I^{er} osa défendre aux habitants de Guérande, de Piriac, de Saint-Molf et de Mesquer de payer la dîme du vin et du blé à l'évêque comme aux chanoines de Saint-Aubin, et pourtant la dîme n'a jamais été regardée comme une redevance féodale (3).

On était alors au **xiii^e** siècle, c'est-à-dire à l'époque où les grands barons, jaloux de leur puissance, cherchaient par tous les moyens à augmenter les prérogatives du pouvoir civil et les attributions de leurs sénéchaux, et reprenaient les concessions faites par leurs ancêtres.

En résumé, le temporel des évêques de Nantes à Guérande ne paraît pas être la conséquence de l'épiscopat de Gislard, il a pris naissance par dévotion comme les minihis ou territoires privilégiés que les Bretons aimaient à créer autour des lieux vénérés.

(1) *Arch. dép.*, E 74.

(2) V. Art. de M. de Sécillon sur l'*Entrée des évêques à Guérande* (*Revue hist. de l'Ouest*, 1898, p. 776).

(3) Travers, *Hist. de la ville et du comté de Nantes*, I, 382, 383.

CHAPITRE II

Les églises successives de Guérande

Dans l'histoire religieuse de Guérande, les auteurs ne paraissent pas avoir vu juste en rattachant la création de la collégiale de Saint-Aubin de Guérande à un incident qui divisa le diocèse de Nantes en deux parties dans le cours du *ix*^e siècle, je veux parler de la rivalité d'Actard et de Gislard, et des efforts tentés par Nominoë pour placer sur le siège épiscopal de Nantes un ami de la domination bretonne. Cette entreprise échoua, on le sait, et l'intrus fut obligé de se réfugier parmi ses compatriotes, dans une localité que la *Chronique de Nantes* appelle *aula quiriaca*. Les chercheurs ne sont pas encore tombés d'accord sur l'identification de ce nom de lieu, les uns veulent que ce soit Piriac, dont le nom latin est *Pen Cariacum*, ou Careil, château important de la banlieue de Guérande (1); d'autres font remarquer que cette désignation d'*aula*, dans le *Cartulaire de Redon*, s'applique toujours à un domaine rural; il est donc prématuré de placer le siège de Gislard à Guérande, de l'introduire dans l'église principale de cette ville et de lui donner pour cortège un collège de chanoines que le roi breton Salomon aurait créé tout exprès pour lui faire honneur.

En dehors des difficultés topographiques que j'ai indiquées, il n'est guère admissible que le prince breton ait inventé une fondation qui perpétuait la mémoire de son insuccès du côté de Nantes; il était plutôt de son intérêt d'ensevelir dans le silence la défaite du prélat malheureux. Tout ce que la *Chronique de Nantes* dit de Gislard et de son prétendu diocèse de

(1) Tout est douteux dans les titres primordiaux de Guérande, on peut même contester l'authenticité de la charte de 1123, du roi Louis le Gros, qui nous fournit cette forme latine, car cet acte a toutes les apparences d'une composition.

la Mée (1), est absolument invraisemblable ; le chroniqueur oubliait que la Mée qu'il lui donne en partage, comprenait toute la marche bretonne, et que son compétiteur dans ce cas n'aurait eu sous sa juridiction que la rive gauche de la Loire, territoire contesté par les Poitevins, qui n'a été annexé au comté de Nantes qu'après trois traités dont le dernier est du XI^e siècle (2).

S'il est vrai que Salomon, roi de Bretagne, est le fondateur de la collégiale qui, pendant dix siècles, desservit l'église de Saint-Aubin de Guérande, je pense qu'il faut lui attribuer une autre intention que celle de créer un chapitre de cathédrale et d'éterniser les souvenirs du passage d'un prélat peu intéressant. A mon sens, il faut plutôt voir dans cet acte une manifestation de piété en faveur du patron de l'église, saint Aubin, personnage important au VI^e siècle, enfant du pays, issu d'une famille illustre que la voix du peuple désigna pour le siège épiscopal d'Angers où il mourut vers 554.

Je sais bien que le problème du lieu de naissance de mon personnage n'est pas plus résolu que celui d'*Aula quiriaca*, mais toutes les remarques qu'il comporte n'ont pas été faites, et il est essentiel d'en poursuivre la solution, à raison des conséquences géographiques qui en découleront, suivant qu'on adoptera telle ou telle opinion. S'il faut en croire le poète *Fortunat*, le seul auteur qui ait écrit la vie de l'évêque Aubin, celui-ci serait « un enfant de la région de Vannes qui confine à l'océan (3). »

Comme l'opinion commune limite le pays vannetais au cours de la Vilaine, je me trouve dans l'obligation de démontrer que la contrée guérandaise est un démembrement du territoire des Vénètes, et de produire des faits et des textes à l'appui de ce système.

(1) On désignait autrefois sous le nom de Mée (*Meta*, la limite), toute la région comprise entre la Vilaine et la Mayenne, c'est-à-dire toute la marche confiée à la garde de Roland par Charlemagne. Candé était dans la Mée comme Fegréac et Ercé d'Ille-et-Vilaine, d'après les expressions des vieux textes.

(2) Le comte Guerech signa encore une convention avec le duc d'Aquitaine, Guillaume Fierabras, *Chron. de Nantes*, Ed. Merlet, p. 190. Voir notre *Géographie historique*, préf. du tome I).

(3) « Albinus Veneticæ regionis Oceani Britannie confinis indigena » (*Fortunati carmina*).

Le meilleur témoignage à citer est celui de l'auteur du récit des *Miracles de saint Aubin*, qui est du x^e siècle, et qui, avant de commencer, nous rapporte que « dans le territoire vannetais, il existe un bourg du nom de *Guérande*, situé sur le bord de la mer (1). »

On répond que cette allégation n'a pas de signification dans la présente question, parce que l'invasion bretonne du ix^e siècle a pu changer les limites primitives du comté de Vannes temporairement, et pour fortifier l'objection, on cite deux paroisses du diocèse ancien de Vannes, Languidic et Lesbin, qui honorent saint Aubin et qui revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour. Ces revendications sont basées uniquement sur des croyances populaires, sorties d'un culte immémorial peut-être, mais vulgaire, tandis que la ville de Guérande peut citer des faits précis et des lieux déterminés qui donnent beaucoup de force à ses prétentions. Ce n'est pas la paroisse en général qui se dit la patrie de saint Aubin, c'est le village de Queniquen en particulier, qui est désigné comme son lieu de naissance (2). Ensuite, on peut prouver que les habitants de Guérande ont mis plus d'empressement que toute autre localité à se procurer des reliques de leur compatriote, fait qui est fondé sur des habitudes ecclésiastiques que je vais indiquer comme des usages universellement répandus.

L'exhumation d'un corps saint ou son exaltation, pour parler le langage du temps, et l'ouverture d'une châsse, étaient des opérations qui donnaient lieu à de pompeuses cérémonies qui comptaient dans l'histoire du Moyen-Age comme les plus grandes victoires des princes ; elles étaient marquées d'une mention spéciale dans les *Annales* du Royaume et ne se répétaient que de loin en loin par des motifs de respect qu'il est superflu d'énumérer. Il est vrai que nos premiers chroniqueurs étaient le plus souvent des religieux et qu'ils étaient, par état, enclins à noter plus particulièrement les événements capables d'intéresser les gens d'église ou les personnes pieuses. Nous

(1) « In Venetensi namque territorio vicus quidam est in littore oceani maris situs quem Britannica lingua *Guerwan* vocant » (*Miracula Albini*, Bollandistes *Acta S. S.*, mensis Martii prima die, p. 62, E.

(2) Témoignage de M. l'abbé Plormel, ancien curé de Guérande.

pouvons ajouter foi à leur témoignage avec la plus grande confiance quand ils relatent des dates d'incendie de monastère ou de translations de reliques. Or, nous savons par le *Livre des Miracles de saint Aubin*, rédigé, selon toute apparence, par un religieux d'une abbaye d'Angers, celle qui conservait son corps, que le tombeau de l'évêque Aubin fut une première fois ouvert peu de temps après sa mort sous son successeur Eutrope, c'est-à-dire au VI^e siècle, la seconde ouverture n'eut lieu qu'en 1070 (1). Comme il est prouvé, par les actes du *Cartulaire de Redon*, que l'église de Guérande était en possession de reliques insignes de saint Aubin dès le IX^e siècle ; il s'ensuit qu'elle avait participé à la distribution qui s'était faite au VI^e ; la conséquence est rigoureuse et ne peut pas être tirée avec la même netteté pour la paroisse de Languidic.

Quand les peuples sont dans l'enfance, la crainte des puissances invisibles est la seule force qui puisse les intimider et les maintenir dans le respect de leurs engagements. Ceux du pays guérandais étaient généreux, mais on pouvait craindre un retour sur le premier mouvement, alors, pour les lier d'une façon plus étroite, il était d'usage d'apporter l'acte rédigé dans l'église, de le déposer sur l'autel et d'appeler le saint patron à témoin du contrat (2).

« Cette donation, dit un acte de 854, fut solennisée dans l'église de Guérande, devant l'autel où sont déposées les reliques de saint Aubin. » Mention d'un haut intérêt pour nous, car elle nous éclaire sur les principaux événements qui vont suivre.

Pour expliquer comment sa réputation de sainteté a pu lui valoir les suffrages de la population guérandaise, il n'est pas besoin de se livrer à de grands efforts d'argumentation quand on connaît les mœurs de l'époque mérovingienne et les habitudes nomades des générations d'alors, ni difficile de citer des cas analogues. Au VI^e et au VII^e siècle, les distances ne comptaient pas plus qu'aujourd'hui, et les diocèses les plus éloignés les uns des autres se communiquaient entre eux les renseigne-

(1) Bollandistes, *Acta Sanctorum, Martii die prima*, pp. 56 et 62.

(2) « Ista donatio celebrata est in ecclesia que dicitur Werran ante sanctum altare in quo habentur reliquiae sancti Albini » (*Cartul. de Redon*, app. n° 42, p. 370).

ments qui les intéressaient. Dès ces temps reculés, la renommée avait des ailes et portait au loin l'écho des grandes réputations. De Poitiers, Ansoald entretenait des relations avec Jumièges et Autun ; d'un côté, il appelait à son aide Filibert et, de l'autre, il faisait venir les restes de l'évêque saint Léger pour les abriter somptueusement dans la basilique de Saint-Maixent (Deux-Sèvres) (1). La distance entre Guérande et Angers est grande, près de 40 lieues, elle n'a pas empêché les relations les plus étroites entre les deux villes, au XI^e siècle, quand les abbayes angevines vinrent ranimer la ferveur religieuse dans la basse Loire. C'était un échange continu de services réciproques entre les deux diocèses de Nantes et d'Angers (2). Par une rencontre bizarre mais bien significative, les reliques de saint Clair, premier évêque de Nantes, se trouvaient abritées à Angers sous le même toit que celles de saint Aubin (3), et à Guérande, le prieuré de Saint-Clair de Saillé n'est séparé de l'église Saint-Aubin que par une faible distance. Tout annonce donc que, dans la Gaule chrétienne, l'isolement des populations n'existait pas plus qu'aujourd'hui, et que les divisions administratives n'arrêtaient pas plus l'expansion du zèle religieux que le rayonnement des actes de sainteté.

Une fois en possession des reliques de saint Aubin, les Guérandais concurent le plan d'un édifice, qui ne fût pas trop indigne d'un tel trésor. L'auteur du récit des *Miracles de saint Aubin*, qui est un contemporain des invasions normandes, sans aucun doute, rapporte que les habitants ont en grande vénération saint Aubin, et qu'ils l'ont manifesté d'une façon éclatante, en lui élevant une basilique magnifique (*magnifica basilica*) (4).

Dans un temple somptueux, les offices doivent être célébrés avec pompe, c'est-à-dire avec un clergé nombreux, autrement

(1) Bollandistes, *Octobri mense*, 1, p. 481.

(2) Saint-Nazaire, Escoublac, Saint-Brevin, Cheméré, Pornic, les Moutiers, dépendaient des abbayes angevines (Voir série H, *Archives dép.*).

(3) Procès-verbal de translation des reliques de saint Aubin, en 1070. (Bollandistes, *Acta sanctorum*, *mense Martio*, t. I, p. 56).

(4) « Cujus incolæ sanctum confessorum sancto venerantur amore, miraque post Christum colunt veneratione, quod magnifica illic probat basilica in ejus honorem ipsorum studio constructa. » (*Miracula Albini*, Ibidem.)

le culte serait incomplet, c'est pourquoi le roi Salomon combla les vœux de la population en érigeant une collégiale de chanoines réguliers. Telle est à mon avis la pensée qui inspira le prince lorsqu'il établit cette institution à Guérande (1).

On a eu le tort d'en induire que la ville était une résidence épiscopale, comme si chapitre et évêque étaient inséparables ; c'est ignorer l'histoire de l'Eglise. Clisson et Josselin ont eu des collégiales uniquement pour honorer la Vierge. On peut bien dire que Guérande a été dans le même cas. Les crosses sculptées dans l'église n'avaient d'autre but que celui de rappeler les droits exceptionnels de juridiction et de collation que les chanoines exerçaient, en vertu d'un indult spécial, sur les cures de la contrée voisine, sans aucune allusion aux fonctions éphémères que remplit Gislard. La présence des reliques de saint Aubin suffit à expliquer tout ce déploiement de pompe religieuse.

Pour se faire une idée de sa popularité à Guérande au ix^e siècle, il faut relire le récit de ce qui se passa au moment de la panique causée par les invasions normandes, et voir le rôle que remplit le patron de l'église. Au lieu de vous faire lire ma prose, je préfère vous mettre sous les yeux le style original de l'historien Lebaud qui est une traduction très exacte du *Livre des Miracles* que j'ai déjà cité plusieurs fois (2):

En iceulx jours commanza s'eschauffer la rage des Normans plus grant que jamais..... costoyant Neustrie et Bretaigne, vindrent au territoire de Vennes et se applicquèrent à Guer-rande, une ville située près le rivaige de la grant océanne, laquelle estoit lors grandement peuplée, et, pour la grant

Ad hujus vici portum quodam tempore armata plurima classis advenit navium Aquilonares piratas asportantium quos nos *Normannos vocitare solemus*. Efferum adeo nimiumque crudele hominum genus. — Horum igitur improvise adventu

(1) C'est encore un point à éclaircir que celui de la date exacte de cette érection. D'après l'almanach de Bretagne, la fondation serait de 862, et d'après un aveu de 1697, elle serait plus jeune de cinq ans (*Arch. dép.*, B 739).

(2) Bollandistes, *Acta sanctorum, Mense Martio*, t. I, p. 62.

habondance du sel qui là est fait, estoit très riche. Pour la venue desquelx, les habitans d'icelle terre impourvez et véants la grant multitude de nefz armées apportans iceulx pirathes, ung genre de cruelz hommes effrenez, desquelx le souverain désir estoit espandre sang humain, captiver les hommes et se enrichir de leurs despoilles ravies. Ilz furent tellement espoventez, qu'ilz ne savoient quelle part tourner, quar ils n'avoient force ne puissance de résister ne de fuyr nulles, sinon qu'ilz habandonnassent et laissassent leurs petiz enfans, leurs femmes et tous leurs biens.

Et ja s'espendoient leurs annemis par la terre, toutes foiz au son de leurs trompes, ilz s'entre appellèrent et se armèrent ensemble et lors touz furent à l'église du glorieux confesseur saint Aubin, *lequel grandement ils honnoient* en celles parties, ainsi que appreuve la magnificence de l'église, par leur estude en l'onneur de lui construite. Là offrirent ilz veuz et prières à saint Aubin en le dépriant estre leur advocat, leur duc et conducteur et qu'il preneist la cure de délivrer son peuple du glayve de ses annemis.

Laquelle prière fut incontinent exaulcée, quar eulx ne ayant aucuncs chiefs, ducs, princes ou gouverneurs en terre qui pugnast pour leur tuicion et deffense, pour ce que, comme dit est, estoient les filz Allain le Grant, Judicaël et Colledoch,

ita sunt omnes coloni terræ illius perterriti, ut quid agerent, quo se verterent omnino ignorarent. Nam resistendi vires nullæ, fugiendi vero nisi relictis parvulis cum uxoribus, cum omni supellectili, nullus aditus.

Sese tamen tubarum clangore convocantes, omnes ad beati Albini ecclesiam cum magnis votis confugiunt; Albinum auxiliatorem, Albinum advocatum, Albinum ducem suum atque signiferum plorando rogitantes. Tali trepidatione tumultuantes, quidam vir curialis, claro visu venerabilis, nulli eorum notus, militis specie apparuit, fulgentibus stipatus armis, qui illorum tarditatem increpans, ait: ignavi, modicæque fidei. Quid dubitatis cum gente, quæ sine Deo degit, certamen inire? Num Christo Domino impossibile est vel in pluribus vel in paucis triumphare? Cum præsertim B. Albinus

lasches et paresceux et peu valloient à la deffense du païs, Nostre Seigneur qui jamais n'abandonne ceulx qui en lui ont ferme espérance, ne voullant laisser périr ceulx qui le déprioient si assiduellement.

Comme ils fussent en celle paour et crainte et desespérez de humain aide, il leur envoya ung chief.

Ce fut un chevalier, à armes resplendissans, qui par nul d'eux n'estoit congneu, lequel clerement s'aparut à la face de tous et blasmant leur tardité et paresce leur dist : « O meschans gens et de petite foy, pourquoy doubtez vous faire estrif avecques gent qui n'a point Dieu en son aide. Comme il soit possible Nostre Seigneur triompher en pleusiers ou en peu, mesmement comme le benoist Aulbin soit japieça présent attendant et appareillé vous donner aide. Remembrez vous, je vous prie, de David, jeune enfant sans armes, qui Golias le jéant à tous redoubté, occist d'une pierre. »

Laquelle chose dicte, eulx tous embrasez en corage assemblèrent avecques leurs annemis non douteux qui estoient présens appareillez de assaillir affin qu'ilz derompeissent, occissent ou embrassassent chascunnes choses. Mais la petite assemblée de ceulx qui au moustier Saint-Aulbin estoient assemblez faisants impétuosité contre leurs annemis, jascoit ce que ilz fussent petit nombre contre pluseurs, dézarmez

jam diu presens expectet paratus vobis auxilium præbere. Mementote David inermem puerum gigantem Goliath cunctis horrendum lapide uno stravisse. Quo dicto, omnes accensi, cum hostibus congregiuntur qui jam aderant pervadere omnia parati, quodque universa diriperent occiderent atque igni traderent indubii. Parvulus vero grex S. Albini in hostem impetum fecit et licet pauci contra plures, contra armatos inermes, indocti contra praeliis assuetos, non suis, sed Dei freti viribus, hostiles cuneos prostraverunt. Nec mora, piratae sentientes Deum pugnare non homines, in fugam versi plura suorum cadavera in littore relinquentes, velocius quam venerant suas adeunt carinas, nec ultra illas pervadere terras ausi sunt.

Sancto itaque auxiliante, devictis hostibus atque fugatis, postquam inquirentes, in tanto congressu non solum nullum

contre les armez, non savantz contre les acoustumez à ba-tailler, ne usans pas de leurs forces leurs annemis fortement prosternèrent.

Et sans demeure, les pirathes sentans Dieu les oppugner et non pas les hommes, tournèrent en fuge et délaissans ou ri-vaige pluseurs charoignes des leurs, plus igneement que ilz n'estoient venuz, rentrèrent en leurs neffs, ne depuis ne osèrent assaillir icelles terres.

Et adonc leurs annemis vaincus et chacez, comme ilz se emquerissent du nombre des leurs, en si grant assemblée ne trouvèrent aucun qui fust playé, més ilz apperceurent que celui seul chevalier non congneu que peu par avant, eulz frémissans, ilz avoient eu bon conforteur, deffaillir de leur nombre. Par lequel évènement ils furent moult dolents et faiz tristes, quar ilz suspeczonnoient qu'il fust occis, pour ce que il avoit devant tous sailli sur les compagnies des annemis.

Et pour ce encerchèrent diligemment tous les corps des mors, affin que son corps fust honoré par sépulture ; mais icellui non trouvé, ne fut nulle doubte que la vertu angélique, par le mérite du saint évesque Aulbin, fut envoyée de Nostre Seigneur en aide à son dévot peuple.

Et adonc, ces choses ainsi beneurément faites et appareillées, tous avecques grant joye et liesce, ensemble coururent à l'église du saint confesseur lui poyer et rendre leurs vœux avecques sacrifices de louanges (1).

periisse suorum, sed ne vulneratum quidem fuisse, percipiunt illum solummodo militem incognitum, quem confortatorem habuerant suo numero deesse cognoscunt. Quo eventu valde dolentes tristesque effecti, omnia mortuorum corpora diligenter scrutantur ut eum vel sepultura honorarent. Sed illo minime invento, nulli jam dubium fuit quin angelica virtus extitisset, missa a Domino in adjutorium devotae plebis. Hisque ita prospere peractis, omnes cum gaudio ad basilicam concurrunt Sancti confessoris, vota sua solventes cum sacrificio laudis.

(1) Extrait de la *Compilation des cronycques et ystoyres des Bretons*, partie en III livretz par Pierre Le Baut, secrétaire de Jean, sire de Derval (Biblioth. Nat., ms franc., 8266 parch. xv^e siècle, chap. LXXIII, 50127 et suiv).

Que sont devenues les reliques de saint Aubin ? on l'ignore depuis que la Révolution de 1789 est venue jeter la terreur dans les sanctuaires. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elles étaient encore portées dans les processions au siècle dernier (1).

On ne peut expliquer une aussi grande confiance dans la puissance de saint Aubin chez les Guérandais, si l'on refuse d'admettre qu'ils le regardaient comme un compatriote. Leur empressement à rechercher ses reliques et à invoquer son secours dans les grands dangers, témoignent d'une vénération peu commune dont il faut tenir compte pour interpréter ses biographes. La panique que nous rapporte Le Baud s'est sans doute produite plusieurs fois, car il est peu probable que les pirates aient omis au ix^e siècle de dépouiller les côtes voisines de la Loire, mais le souvenir n'en a pas été conservé aussi nettement que dans les pages ci-dessus. La relation du *Livre des Miracles* doit se rapporter à un épisode des irruptions de 917 et de 918.

Quelle est cette église, que le biographe du x^e siècle qualifie de *magnifique basilique* (et qui servit de siège au chapitre fondé par le prince de Bretagne Salomon)? En reste-t-il quelque débris qui nous permettrait d'en parler et de la décrire?

Il aurait été facile de répondre quand M. l'abbé Plormel exécuta les grands travaux de déblaiement qui ont rendu à l'édifice actuel sa physionomie du xii^e siècle, des centaines de tombereaux de terre et d'ossements ont été extraits, les carrelages ont été remplacés, le niveau a été abaissé notablement, la recherche des substructions aurait pu se faire sans frais. On s'est borné à quelques explorations sous un pilier du chœur en face de la sacristie, et là, on rencontra sous la base, visible, une partie de colonne antérieure, qui fut heureusement dessinée de suite avec sa base par M. Cletier, professeur de dessin au Petit Séminaire (2). C'est le seul souvenir écrit qui ait été conservé des fouilles pourtant si importantes de MM. les curés Sorin et Plormel. M. l'abbé Remaud, très ama-

(1) Le fait est attesté par les Mémoires de M. Morvan de Kerpondarm (Cabinet de M. de Boceret).

(2) Sa fille, M^{me} Gouraud, a bien voulu nous communiquer l'album de son père avec une obligeance rare.

teur d'archéologie, remplissait les fonctions de vicaire pendant le cours des travaux ; il n'a pas osé faire le moindre bruit autour de ces découvertes de premier ordre, que la Société Archéologique de Nantes aurait été si heureuse d'enregistrer dans son Bulletin.

Le dessin devient donc un document important. Il nous représente une base toute différente des piliers romans de la nef, elle est ornée de lignes tracées en arêtes de poisson qui ont bien l'aspect de certains ornements de l'époque carolingienne. Pas de pattes saillantes aux angles des stylobates comme au XII^e siècle, mais de simples formes ovoïdes, pareilles à des feuilles de laurier. Je crois que nous avons bien là un vestige de l'église élevée au VII^e ou au VIII^e siècle, au plus tard.

Les textes la nomment *basilique*, mot très usité par les anciens auteurs, qui ne doit pas nous faire illusion sur sa grandeur, car il est appliqué à tous les édifices religieux dans le haut moyen-âge. On peut affirmer que ses dimensions ne dépassaient pas l'espace compris entre le fond du chœur et la chaire. Par les fouilles faites dans la nef, pour vérifier la solidité des piliers, on a acquis la certitude que cette partie de l'église ne renfermait pas de substructions. En revanche, j'ai trouvé près du banc d'œuvre, dans l'axe principal de l'église, des gros murs très épais qui pourraient bien être la base du pignon occidental. Supposant alors que le chœur était la vraie partie à interroger, j'ai sollicité et obtenu de M. le curé-prévôt Robin, la permission de lever le dallage à l'extrémité du chevet, dans l'axe de l'église. Là j'ai fait des constatations intéressantes pour l'histoire de cet édifice. D'abord j'ai acquis la certitude que le parquet du chœur recouvrait encore des tombeaux en pierre calcaire que M. Plormel n'avait pas enlevés, bien qu'ils fussent à fleur de terre ; ensuite j'ai trouvé après une couche de remblais de 0^m 75 d'épaisseur, la maçonnerie d'un édicule de forme circulaire qu'on prendrait pour une abside, si les murs en étaient plus épais. Il est à noter que les architectes des églises successives ont pris son axe pour guide, comme s'ils avaient voulu respecter le souvenir d'un édifice cher à la dévotion des fidèles. Et pourtant, la construction a toutes les apparences d'une piscine ; elle a été remplie, jusqu'à 4 mètres de profondeur, de sable que j'ai

extrait dans l'espoir de trouver un dallage au fond. Il aurait été difficile d'y conserver de l'eau, les murs n'ayant que 0^m 30 d'épaisseur sans aucun revêtement de ciment. Ce demi-cercle d'un mètre 95 d'ouverture avec 1^m 45 de flèche, est certainement très ancien, si l'on en juge par le niveau du carrelage qui le recouvre. Son arasement est à 0^m 20 au-dessous du niveau de la nef romane. J'insiste sur cet accessoire par le motif qu'il retrace une fois de plus les conditions dans lesquelles nos églises furent construites à l'origine. Au lieu de voir un temple païen sous l'église de Saint-Aubin de Guérande, j'y vois, comme partout ailleurs, les restes d'une habitation civile, qui fut utilisée pour l'érection du premier oratoire (1).

La présence de tombeaux en pierre dans l'intérieur de l'enceinte de l'église de Guérande est un fait qui comble une lacune importante dans l'histoire de cet édifice; elle vient témoigner que, dès l'époque mérovingienne, il existait une église vénérée dans laquelle les fidèles et les familles riches du pays tenaient à se faire inhumer, comme on l'a constaté à Nantes, dans les églises célèbres de Saint-Similien et des Enfants-Nantais. Ces sépultures viennent à propos confirmer ce que je disais de l'arrivée des reliques de saint Aubin peu de temps après sa mort, vers 555, lors de la première translation; elles ne sont pas en désaccord avec cette date, elles peuvent être du VI^e siècle sans contestation. L'un des sarcophages exhumés par M. Plormel porte sur son couvercle des figures qui méritent d'attirer l'attention, car nous ne sommes pas habitués dans la Loire-Inférieure à rencontrer souvent des monuments funéraires ornés de décorations. Celui-ci est en granit très dur, ce qui est une particularité rarissime, et, malgré cela, le sculpteur a été assez habile pour tracer, sur les deux pentes, des croix pattées, un X, des ronds, des imbrications et des moulures qui accusent un ciseau exercé et un praticien au courant des décorations en vogue (2).

(1) M. l'abbé Remand m'a raconté de vive voix qu'il avait aperçu, de son côté, les fondations d'une abside en petit appareil dans le collatéral nord, non loin des marches de la sacristie.

(2) Nous n'avons plus que la moitié du couvercle qui, malgré sa solidité, a été cassé en deux pendant les années où il resta dehors. L'extrémité des pieds est une restitution intelligente.

On est surpris de trouver à Guérande l'application de procédés analogues à ceux qui ont été employés sur les couvercles en batière des beaux sarcophages en marbre de la Provence. L'auge est absolument nue. Il faut louer le curé de la paroisse qui a eu l'heureuse idée de recueillir cette vénérable pierre trop longtemps abandonnée, dehors, aux intempéries et aux profanations ; elle vaut un brevet d'antiquité et renseigne les touristes aussi bien qu'une inscription.

Nous ne savons rien sur la durée de l'église mérovingienne et sur les événements qui ont causé sa destruction ; les maçonneries et les décorations que nous avons sous les yeux, ne remontent pas au-delà du ^{xii}^e siècle. Tout ce qui est antérieur est enfoui sous terre. D'après Viollet Leduc, les piliers alternativement cylindriques et composés qui soutiennent les quatre travées de la nef, seraient des années voisines de 1130 (1) ; ils sont trapus et pesants et servent de supports à des arcs brisés peu ouverts. Ce qui les rehausse un peu, ce sont les couronnes de sculptures qui tiennent lieu de chapiteaux et représentent diverses scènes grotesques relevées en bosses dans le granit avec assez de talent (2). L'architecte aurait pu, sur des bases aussi solides, jeter des voûtes en berceau sur sa nef et produire un monument homogène, son inexpérience l'arrêta. Sur la saillie de ses chapiteaux, il monta quatre pilastres, deux à gauche et deux à droite, espacés de deux en deux arcades, sur lesquels il fit reposer les entrails et les arbalétriers de sa charpente. Le défaut d'élévation ne permettait pas de pratiquer des fenêtres dans ces conditions ; l'éclairage de la nef n'avait donc lieu que par les bas côtés. Je n'invente rien. Les pilastres du ^{xiii}^e siècle subsistent encore, ils ont été utilisés par le dernier architecte comme point d'appui des colonnettes de ses voûtes, lorsqu'il eut vérifié la consistance des fondations.

Sous la nef, il existe une nappe d'eau contre laquelle on n'avait pas, en 1130, pris les précautions nécessaires pour éviter les tassements à redouter ; il en résulta un dérange-

(1) *Dictionnaire d'architecture, verbo pilier.*

(2) V. Ch. Nodier, J. Taylor et de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, 1820-1865, gr. in-⁸ (Bibl. de Nantes 34, 145.)

ment d'équilibre qui nuisait au bel effet des piliers et qui fut surtout sensible quand M. le curé Plormel procéda à l'enlèvement des remblais qui diminuaient la hauteur de l'église, et découvrit leurs belles bases rectangulaires telles qu'elles devaient être vues. Ces piliers n'avaient plus leur position verticale. La chute du campanile élevé par M. Bourgerel au-dessus de la porte principale de l'ouest fut un accident heureux⁽¹⁾, car elle démontra la faiblesse du sous-sol et la nécessité de réparer l'imprévoyance des siècles antérieurs en reprenant les piliers de la nef jusque dans leur base. Ce travail fut compris dans le même devis que la réfection du pignon occidental qui était tombé avec le campanile, toutes les pierres furent numérotées et replacées dans l'ordre où l'architecte du xir^e siècle les avait mises. M. Boismen s'est acquitté de cette tâche avec un talent et une conscience qui méritent les plus grands éloges.

L'introduction de l'art gothique avec ses colonnettes élancées et ses jours plus abondants eut pour conséquence un remaniement notable dans la nef basse et sans lumière du xir^e siècle, les murs furent montés beaucoup plus haut et supportèrent une nouvelle charpente. Alors, la nef put être éclairée par en haut comme était le chœur. Ainsi s'explique cette bizarrerie d'un monument roman dans ses bases, et gothique dans ses étages supérieurs.

La partie ogivale de l'église de Guérande est celle qui a le plus souffert des conséquences des guerres du xiv^e siècle, elle est demeurée pourtant a peu près intacte dans le transept et dans les murs du Nord où l'on voit encore plusieurs fenêtres allongées et amorties en arc brisé, assez rapprochées les unes des autres.

Elle fut une première fois très ébranlée par les coups de l'armée espagnole commandée par Louis d'Espagne qui vint, en 1342, punir les habitants de Guérande de leur attachement au parti de Jean de Montfort, rival de Charles de Blois, elle fut du nombre des cinq églises qu'il incendia. La chute des charpentes ébranla tellement les murs du chœur qu'il fallut les reconstruire au commencement du xv^e siècle. Les piliers

(1) Le campanile élevé en 1873, s'effondra en 1876.

octogonaux qui en forment les travées sont bien de l'époque où l'on abandonne les colonnettes pour les remplacer par des moulures prismatiques.

Il n'y a plus trace des entreprises du XIII^e siècle au midi, parce que cette partie de l'édifice fut choisie par les seigneurs du pays pour y établir des chapelles privées avec enfeu. De même que les Le Pennec de Boisjollan avaient fondé la chapelle Sainte-Anne, au nord, et apposé leur blason (3 têtes de pucelles sur fond de gueules) sur les murs, les de Carné érigèrent la chapelle de Saint-François du côté opposé et y firent creuser leur enfeu. Le beau cénotaphe en granit qu'on y a découvert et qui est transféré dans la chapelle basse, porte deux statues : celle de Tristan de Carné, maître d'hôtel de la reine Anne, et celle de sa femme, Jeanne de la Salle, dont les noms nous ont été conservés par une épitaphe (1).

Plus près du clocher, les chanoines firent édifier une construction qu'on appelle improprement la *crypte* et auquel le nom de *chapelle basse* conviendrait beaucoup mieux, son niveau n'étant pas au-dessous du pavage de la rue et du dallage de la nef. Ce nom de *crypte* se conserve cependant dans l'usage, parce que, durant de longs siècles, le niveau général de l'église étant surelevé de 0,80 dans les alentours, on était obligé de descendre plusieurs marches pour y accéder. Le jour y est peu abondant par suite de la forme des voûtes surbaissées qu'on y a établies en 4 compartiments avec des nervures qui convergent toutes au centre sur un faisceau de colonnettes élégantes comme celles du XIV^e siècle. Les petits chapiteaux sont décorés de feuilles de chêne. Cette recherche de décoration ferait présumer que la prétendue crypte était le dépôt des objets précieux de la collégiale, une sorte de trésor.

(1) Ci gist très noble puissant seigneur Tristan de Carné en son vivant chevalier héréditaire, premier Maistre d'ostel des Ducs de Bretagne, servant au le dict estat la reine Anne duchesse de Bretagne, Maistre d'ostel des rois Louis roy François e de Monseigneur François.

Ci gist très noble et vertueuse dame Madame Jehenne de la Salle, femme de Monsieur Tristan de Carné e dame de Carné, de la Touche-Carné, de Cohignac, Cremeur, héritière de la Salle, etc., laquelle trépassa l'an 1526. Dieu luy face miséricorde.

Au-dessus se tenaient les réunions capitulaires des chanoines dans une salle éclairée par de très vieilles fenêtres qu'on appelle le *chapitre*, par respect pour la tradition. Jean V, le duc de Bretagne qui fit restaurer les murailles de Guérande, chargea sans doute son architecte de remettre en état la vieille basilique, il ne trouva en lui qu'un ingénieur militaire, aussi incapable de faire des voûtes que ceux qui avaient bâti les parties romanes et gothiques. Il posa comme eux des consoles qui attendaient encore, en 1860, les arcs doubleaux et les croisées d'ogives.

La charpente était visible dans le chœur comme dans les autres parties de l'édifice, elle n'a été masquée par des voûtes que sous le rectorat de M. l'abbé Plormel, de 1865 à 1876. Cette imperfection choquait moins en Bretagne qu'ailleurs, les yeux n'y sont pas habitués à rencontrer des églises couvertes autrement qu'en bois. A toutes les époques, les ouvriers capables de monter des voûtes ont été rares même dans les villes, ce fait est sensible à Nantes même, dans la cathédrale, où les reprises et les tâtonnements trahissent des maçons mal exercés au clavage (1).

Le chevet est droit, au lieu d'être arrondi, c'est une particularité qu'on rencontre aussi au bourg de Batz et au Croisic. Les chanoines ont sans doute voulu éclairer le chœur trop sombre par une grande fenêtre qui leur enverrait le jour nécessaire pour chanter leurs offices. Il n'y a rien à admirer dans la grande verrière, il y a plutôt lieu de s'étonner que la forme des meneaux droits ne concorde pas avec la disposition circulaire des chœurs qui enveloppent l'assomption de la Vierge. C'est une œuvre moderne en grande partie comme les deux autres verrières qui l'accompagnent à gauche et à droite : je veux parler de la vie de saint Aubin, et de la vie de saint Julien l'Aumônier de Brioude où les peintres ont imité le genre ancien avec tant de talent qu'on les croirait du *xvi^e* siècle (2). Les couleurs ont des tons bien différents dans

(1) L'église de Saint-Gildas-des-Bois qui est du *xiii^e* siècle, a été voûtée de notre temps, elle n'avait qu'un lambris pour couverture ; on peut citer aussi l'église de la Trinité de Glisson.

(2) Ces vitraux sortent des ateliers de M. Réby, qui a été obligé de les refaire en grande partie en respectant le dessin ancien.

le vitrail de la vie de saint Pierre placé dans la fenêtre voisine de la chapelle sainte Anne, celui-ci est bien du ^{xv}^e siècle.

En sortant, les visiteurs regarderont le beau porche qui couvre l'entrée du Midi depuis la Renaissance et que les Anciens nommaient *chapitreau*, parce qu'il servait de lieu de réunion au *général* de la paroisse, à l'issue de la grande messe. Les bancs de pierre placés des deux côtés leur servaient de siège, ils sont suspendus en l'air aujourd'hui et marquent l'ancien niveau de la nef, alors qu'elle n'était pas débarrassée de tous ses remblais et que la différence de niveau a été rachetée par un escalier.

Une autre particularité à signaler est la chaire extérieure qui se trouve placée près la porte de l'ouest, elle nous rappelle que nous sommes en Bretagne, c'est-à-dire dans le pays des pardons, des pèlerinages, des assemblées pieuses qui mettent en mouvement les foules. Les églises deviennent trop petites les jours de manifestation de piété, alors le clergé lance ses exhortations en plein air. En faisant le tour de la Bretagne, on trouvera d'autres chaires semblables, bâties au ^{xv}^e siècle.

En résumé, l'église de Guérande élevée sur le plan d'une cathédrale, est le résultat d'une série d'additions qui commence au ^{xiii}^e pour finir au ^{xvi}^e siècle, où chacune de ces époques a marqué son savoir faire dans les portes et les fenêtres, les piliers et les arceaux. Le chœur, tel qu'il est aujourd'hui, ne peut pas donner l'idée de l'ancien, il est plus court d'une travée, il a perdu son chanceau avec son grand Christ d'argent, c'est-à-dire la clôture qui le séparait de la nef comme le voulait un usage antique; il a perdu également le caractère recueilli que lui donnait son entourage de boiseries. Des stalles ouvragées meublaient le haut et le bas chœur. Tout ce mobilier devait être un embellissement du ^{xvii}^e siècle, comme les belles armoires qui composent le mobilier de la sacristie. On regrette que le chœur n'ait pas conservé son ancienne physionomie canoniale, il avertissait les visiteurs de l'existence d'une collégiale qui, pendant dix siècles, a tenu une place importante dans l'église: la transformation moderne efface toute trace de ce grand fait historique.

La chaire n'est pas entièrement antique, son escalier dont

les panneaux portent les figures des Quatre Évangélistes, est dû au ciseau du sculpteur nantais Grottaërs, mort en 1874.

Les vieux tableaux sont rares ici comme dans la plupart de nos églises, cependant il en est un qui mérite d'arrêter l'attention des touristes parce qu'il retrace le costume porté en 1642 par les chanoines, aux jours de grande cérémonie. Il est exposé dans le croisillon sud du transept. Au lieu de 12 chanoines, le peintre a figuré 8 personnages au pied de la Croix, en compagnie de saint Jean et de saint Pierre. Celui qui porte la crosse et la mitre pour rappeler les prééminences spirituelles qu'il exerçait dans le pays guérandais doit être le prévôt de la collégiale.

Au baptistère, on conserve un tableau d'un bon coloris, genre Rembrandt, signé *Jacob Quatrouck* qui vivait en 1645. C'est un don fait par le chanoine chantre de la collégiale.

Dans la chapelle Sainte-Anne, on pourra voir aussi un tableau de la Cène, dans le genre Léonard de Vinci, représentant aux extrémités deux personnages, un dominicain d'un côté, de l'autre un chanoine en robe rouge, fourrée d'hermines. Ce tableau provient sans doute du couvent des Dominicains, fondé dans le faubourg de Bizienne.

LÉON MAITRE,

Archiviste de la Loire-Inférieure.



LA STATUE

DU

CONNÉTABLE DE RICHEMONT

A VANNES

Au mois d'octobre 1898, l'*Association Bretonne* tenait sa session annuelle à Vannes. A la séance de clôture, mon ancien collègue et cher ami M. Riou, maire de Vannes, qui fut un « digne et loyal magistrat » avant d'être un administrateur habile et dévoué, prit la parole. Il annonça le projet de la ville d'élever une statue au connétable de Richemont qui fut, disait-il, « un grand Breton et un grand Français ». L'*Association Bretonne* applaudit.

La consécration d'une statue à l'illustre connétable ne sera pas seulement une œuvre de tardive justice : elle sera — si j'ose le dire — une sorte de réhabilitation.

Chose curieuse et triste ! Richemont a été le plus utile coopérateur de Jeanne d'Arc ; il a été son plus illustre continuateur ; et combien de fervents admirateurs de la Pucelle savent à peine le nom de Richemont !

Jeanne a mission de délivrer Orléans et de faire sacrer le Roi. Orléans sauvé, elle doit conduire Charles VII à Reims ; mais, pour ouvrir la route de Reims, il faut une victoire. Le connétable, chef suprême de l'armée, en est exilé. Jeanne et le duc d'Alençon, qui commandent la petite armée royale, dernier espoir de la France, n'osent pas engager l'action. Le connétable exilé rompt son ban ; malgré la défense du Roi il

marche, conduisant à la guerre sainte la Bretagne, le Maine et l'Anjou. Il ordonne la bataille de Patay. Jeanne et d'Alençon suivent le mouvement; les Anglais sont vaincus et la route de Reims est ouverte.

Il est vrai que Richemont sera puni d'avoir désobéi pour vaincre : moins heureux que l'étendard de Jeanne, s'il fut à la peine, il ne sera pas à l'honneur. Le Roi l'exile de nouveau!

Les histoires de France et les dictionnaires historiques ne sont pas moins injustes pour le vainqueur de Patay. Demandez-leur son nom : ils vous répondront : Jeanne, d'Alençon, même Dunois, qui ne commandait pas ; ils ne diront pas : Richemont!

Autre injustice et encore plus grave.

On répète trop aujourd'hui que « Jeanne d'Arc a chassé « l'Anglais de France ». Jeanne a mérité son titre de *Libératrice* parce qu'elle a rendu la confiance au Roi, à l'armée, au peuple de France ; mais, après la délivrance d'Orléans, la prise de quelques places, le sacre du Roi, quand Jeanne, payant la rançon de la France, monte sur le bûcher (30 mai 1431), est-ce que l'œuvre de la délivrance est accomplie ? Est-ce que Paris, la Champagne, le Maine, la Normandie, la Guyenne, ne sont pas encore aux mains des Anglais ?

Après le supplice de Jeanne d'Arc, la guerre va durer pendant vingt-deux ans. Quel en sera le chef ? Le connétable de Richemont.

Pour mesurer les services rendus par Richemont à la France, il faut redire après un grave historien ; « Lorsque Richemont fut nommé connétable (1425) les Anglais étaient maîtres de la moitié du royaume ; quand il devint duc de Bretagne (1457) ils ne possédaient plus que Calais (1) ».

Après tant d'exploits, le connétable ne jugeait pas son œuvre achevée. Charles-le-Sage avait projeté avec du Guesclin une descente en Angleterre. Après eux ce projet fut repris par Charles VI et Clisson ; il manqua par la félonie de Jean IV arrêtant traîtreusement Clisson à Vannes, au moment où le

(1) D. Morice (D. Taillandier), *Hist. II.* — 68.

Encore faut-il dire que, si le duc de Bourgogne l'avait voulu, Richemont et lui réunis auraient peut-être repris Calais, dès 1437.

connétable allait s'embarquer à Tréguier (1386). Ce projet tentait Richemont, mais il le gardait secret. Quand il devint duc de Bretagne, ses barons estimant son titre de connétable au-dessous de sa dignité nouvelle, le pressaient de renvoyer l'épée de la France au Roi. — « Non, répondait-il, elle a honoré ma jeunesse : je veux que ma vieillesse l'honore. » Il ne disait pas toute sa pensée : il gardait son titre de connétable pensant qu'il lui serait utile pour le recrutement de l'armée qu'il comptait porter en Angleterre.

— Un rêve! dira-t-on. — Qu'en savons-nous? Vers 1457, combien une invasion en Angleterre avait plus de chances de succès qu'au temps de Charles-le-Sage! La France accrue de la Guyenne a repris ses forces sous l'autorité populaire et acceptée par tous d'un Roi victorieux. L'Angleterre est vaincue, humiliée, faiblement gouvernée, déchirée par la guerre des Deux-Roses. Le roi d'Ecosse (1), dévoué à Charles VII, juge l'occasion favorable, il conseille instamment l'invasion qu'il favorisera.

Mais la gloire du connétable n'est pas seulement militaire. Prononcer le nom de du Guesclin, c'est évoquer une idée simple ; celle d'un illustre chef de guerre. Richemont est plus *complexe* : ce n'est pas seulement comme soldat qu'il a servi la France, c'est comme diplomate et comme organisateur.

L'alliance du duc de Bourgogne avec les Anglais rend la guerre interminable. La réconciliation de Philippe-le-Bon avec Charles VII, voilà l'œuvre entreprise par la reine de Sicile, belle-mère du Roi. Mais il lui faut un associé : elle choisit Richemont, cousin et beau-frère de Philippe. Elle le fait nommer connétable; et pendant neuf années, sans se rebuter, de concert avec la reine de Sicile, le connétable va travailler au rapprochement du duc et du Roi : il s'emploie à cette œuvre même dans la disgrâce et l'exil. C'est, si j'ose le dire, comme son *idée fixe*. Enfin, en 1435, aux conférences d'Arras, dont il est l'âme comme ambassadeur de France, il obtient la renonciation du duc de Bourgogne à l'alliance anglaise. Philippe n'a promis que la neutralité, mais le con-

(1) Jacques II Stuart, beau-frère du dauphin depuis Louis XI, et de François I^{er}, duc de Bretagne.

nétable compte bien que le duc sera bientôt l'allié de la France. Quelques mois après, ses prévisions se réalisent : et la première conséquence de cette heureuse alliance, c'est la rentrée de la France dans Paris (1436).

La paix d'Arras a été plus heureuse pour la France qu'une grande victoire ; elle a été, comme on l'a dit, « le germe de tous les succès du règne de Charles VII (1) ». Voilà le grand exploit (et ce n'est pas le seul) de Richemont diplomate et négociateur.

Comme organisateur, Richemont n'a pas eu un rôle moins important.

En 1434, quand le connétable prend enfin le commandement, son premier soin est de rétablir la discipline ; mais ses sévérités échouent contre les besoins de troupes irrégulièrement soldées, qui ne vivent que de maraude ; et, comme le Roi, il ne peut rien contre la fureur rapace des *routiers* que les populations cruellement rançonnées flétrirent du nom d'*Ecorcheurs*, et qui ont souvent de vaillants capitaines comme Lahire et Saintrailles.

Le Roi, qui a déploré ces maux sans pouvoir y porter remède, profite d'une longue trêve (1439) pour créer, sur les plans rapportés d'Angleterre par Richemont, les *compagnies d'ordonnance* qui composent la cavalerie ; quelques années plus tard (1445), et selon un modèle importé de Bretagne par lui, le Roi instituera les *frances-archers*, infanterie.

Voilà fondée une armée régulière, permanente, tout entière dans la main du Roi, sous des capitaines nommés par le Roi et responsables, recevant une solde régulière et n'ayant plus à se nourrir aux dépens des habitants, soumise à la discipline et à l'obéissance hiérarchique. Les compagnies d'ordonnance paraîtront pour la première fois sur un champ de bataille à Formigny (1450), et pour leur début elles remporteront une éclatante victoire.

Voilà des services qui élèvent le connétable bien au-dessus de Dunois, Lahire, Saintrailles et des autres dont les noms sont pourtant populaires. Et voilà pourquoi la justice ne peut mettre qu'un nom au-dessus de Richemont : le nom de Jeanne

(1) Morice (D. Taillandier), *Hist.* II. 68.

d'Arc. « Après Jeanne d'Arc, le connétable fut le plus efficace et le plus glorieux des libérateurs de la France et du Roi... Il n'a pas obtenu, dans notre histoire du quinzième siècle, toute la place qui lui appartient. »... De qui est ce jugement ? — De l'historien le plus judicieux, Guizot (1).

* * *

Du reste, quand les exploits de Dunois et des autres seraient égaux à ceux de Richemont, le connétable mériterait encore une place au-dessus d'eux dans la reconnaissance nationale. Pourquoi ?... Il faut le dire et le répéter parce que c'est une vérité souvent méconnue. Parce que à cette époque la Bretagne n'était pas française ; et que Richemont n'était pas tenu au service du Roi. D'où suit que son dévouement à la France et au Roi était d'autant plus méritoire.

Quel Français a été plus dévoué à la France que cet *étranger* ? Quel Français fut plus patriote au sens le plus élevé du mot ? Un seul fait donnera la mesure de son dévouement.

Après Patay, Jeanne d'Arc, d'Alençon, tous les princes supplient le Roi de laisser le connétable à la tête de l'armée ; leurs prières sont repoussées. Désespéré, le connétable, pour fléchir La Trémoille, son ennemi mortel, propose de s'humilier devant lui et de baiser ses genoux !

Pour Richemont, le Roi personnifie la France : c'est pourquoi disgrâces et injustices, il lui pardonne tout. Ecoutez-le dans cette glorieuse matinée du 13 avril 1436, quand il entre à Paris ; il crie aux bourgeois : « Le bon Roi Charles vous remercie ! » *Le bon Roi*, c'est le Roi qui l'empêcha de combattre au lendemain de Patay pour détruire l'armée anglaise et qui l'exila au jour du Sacre ! — Voyez-le lorsque éclate la Praguerie. Richemont est en route pour Paris, le Roi le prie (sans lui donner un ordre) de revenir à lui. Il accourt à l'heure même pour défendre le Roi contre les princes du sang de France et les favoris rebelles à l'autorité royale.

(1) *L'Histoire de France racontée à mes petits enfants*, II, p. 357.

Le connétable a oublié les injustices passées : il compte pour rien ou bien il pardonne d'avance celles qu'il peut prévoir.

La cour jalouxant ses gloires acquises lui marchande les moyens d'en acquérir d'autres. En 1436, après qu'il a enlevé le duc de Bourgogne et Paris aux Anglais, Richemont est nommé gouverneur de l'Île de France ; mais il n'obtient ni hommes ni argent pour chasser les Anglais de son gouvernement.

En juin 1441, le roi et le connétable mettent le siège devant Orléans ; Talbot arrive au secours de la place avec 4.000 hommes. Le connétable en a 8.000 sous la main ; il occupe une position avantageuse ; il ose garantir la victoire. Le Roi interdit l'action ; et Talbot fait entrer des troupes fraîches dans la place ! — Il reviendra en août avec 9.000 hommes ; il livre la bataille que le connétable ne peut plus accepter. Deux mois se passent. On accuse le connétable d'inaction et d'opérations malheureuses. Le peuple de Paris s'inquiète et murmure contre lui, les princes se dépitent, se retirent, aspirent à la paix, négocient avec l'Anglais. Enfin, le 19 septembre seulement, le connétable peut ordonner l'assaut.

Dans la première campagne de Guyenne (1442) au siège de Saint-Sever, deux attaques sont dressées, celle du Roi et celle du connétable. Le Roi, pour se réserver tout l'honneur de la victoire, défend au connétable d'assaillir ; mais, repoussé, il appelle à la rescousse ; en un quart d'heure les Bretons sont sur le haut du mur ; et le dauphin admirant leur héroïque élan s'écrie : « Si les Bretons ne leur avaient tendu la main, jamais les gens du Roi ne seraient entrés. »

Et combien de fois les mesures prises ou proposées par le connétable furent ainsi contrecarrées ! Le succès obtenu aux telles conditions est plus glorieux, sans doute ; mais la gloire du succès sera-t-elle laissée au connétable ?

En 1450, au début de cette campagne décisive qui rendra la Normandie à la France, le jeune comte de Clermont, gendre du Roi, fait son apprentissage du commandement : à Formigny, sans attendre le connétable, son oncle, qu'il a appelé et qu'il voit accourant à lui et à quelques lieues, il attaque imprudemment dans ses retranchements l'armée anglaise deux fois

plus nombreuse que l'armée royale. Le connétable arrive en hâte, rétablit le combat et change une défaite presque certaine en une victoire éclatante. — A qui la cour et, dit-on, le Roi lui-même adjugeront-ils l'honneur de la victoire ? — Au comte de Clermont !

*
* *

Il était, à ce qu'il semble, dans la destinée de Richemont de n'obtenir, ni vivant ni mort, la louange qu'il a méritée.

Dès le ^{xv}^e siècle, le peuple d'Orléans célébrait la fête de la délivrance ; dans ses chants de victoire il unissait au nom de Jeanne ceux de Dunois, Lahire, Saintrailles ; mais le nom du connétable qui fut leur chef et le continuateur de l'œuvre de la Pucelle n'était pas prononcé !

La tradition se continue. Il y a quelques mois, dans l'église de Notre-Dame, où Richemont entrant à Paris, le 13 avril 1436, entendit tout armé une messe d'actions de grâces, un éloquent orateur évoquait Jeanne d'Arc victorieuse à Patay ; et dans le rayonnement de la Libératrice il montrait Dunois et Saintrailles. Mais le connétable de Richemont, qui, en faisant lever sa bannière à Patay, a donné à Jeanne l'occasion de vaincre, le connétable qui fut le chef de Dunois et de Saintrailles, il est laissé dans l'ombre (1).

Comme les contemporains français de Richemont, les historiens semblent jaloux de la renommée du breton.

Les Bretons d'aujourd'hui ne savent l'histoire de Richemont que par les historiens français et surtout par les dictionnaires historiques, qui pour beaucoup sont la principale sinon l'unique source d'informations. Or, voici comment cette histoire est écrite.

Entre la bataille de Patay (1429) et celle de Formigny (1450) vingt ans ont passé et dans ces vingt années, deux faits militaires attirent l'attention : la rentrée de la France à Paris (1436), la reprise du Mans (1448).

(1) *Jeanne d'Arc, sa double mission* (14 mai 1899), par le R. P. Couhé, S. J.

A qui l'honneur de ces quatre faits ? — A Dunois ! « Il fut vainqueur à Patay » ; il « reprit Paris » apparemment par la force, « il reprit Le Mans » ; « vainqueur à Formigny il reprit toute la Normandie ». Mais Dunois n'était pas le connétable de France ! Pendant que Dunois faisait *tout*, que faisait donc son chef le connétable ? Rien. C'était un *connétable faindant* ! Un dictionnaire nous détrompe : il croit apparemment rendre suffisante justice à Richemont en disant qu'il « s'associa aux exploits de Dunois ». Supposez un écrivain disant que Napoléon s'associa aux exploits de Ney ou de tel autre des maréchaux de l'Empire. La phrase ne serait pas plus ridicule (1).

Or la vérité la voici : Dunois combattait à Patay sous les ordres de Jeanne d'Arc et de d'Alençon ; — c'est Richemont connétable qui est entré sans coup férir à Paris ouvert par les Parisiens, Dunois marchant à sa suite ; — Dunois et Charles d'Anjou, à qui le Roi réservait, à l'exclusion du connétable, l'honneur de la reprise du Mans, perdent le temps en vaines discussions et n'arrivent à rien ; le Roi est contraint d'envoyer le connétable prendre le commandement ; il attaque résolument, et le Mans capitule. — Voilà comment Dunois « reprit le Mans » ; et voici comment il fut « vainqueur à Formigny » : il n'y était pas !

Comment les lecteurs de tels livres soupçonneraient-ils le rôle prépondérant du connétable sur la fin de la guerre de Cent ans ? Je ne dis pas assez. Combien qui savent quelque peu l'histoire de du Guesclin et même celle de Clisson et qui savent à peine le nom de Richemont ! De nos trois connéta- bles, c'est lui, même en Bretagne, qui tient le moins de place dans le souvenir populaire.

Or, après du Guesclin, Richemont est un des sauveurs de la France, et — ce qui devrait surtout le rendre cher aux Bretons — comme il a été fidèle à la Bretagne !

(1) La phrase est du dictionnaire de Bouillet (v^e *Richemont*), livre revêtu de toutes approbations, mais contenant plus d'une erreur et même des contradictions. Exemples : Au mot *Dunois* : « Il fut vainqueur à Formigny. » Au mot *Formigny* : « Le connétable de Richemont y remporta une victoire. » Au mot *Dunois* : « il expulsa les Anglais de la Normandie. Il conquit la Guyenne. » Au mot *Richemont* : « Il chassa les Anglais de la Normandie et de la Guyenne. » Erreur en ce qui concerne la Guyenne.

Sous Charles V, entraîner hors de France les *Grandes compagnies*, c'était sauver la France de la ruine ; sur un signe du Roi, déchirer le traité de Brétigny, c'était préserver le royaume d'un démembrement mortel. Ce fut l'œuvre de du Guesclin. A lui donc le suprême honneur ! — La démente de Charles VI, l'hostilité des princes français, la félonie du duc de Bretagne ont empêché Clisson de rendre les services que la France pouvait attendre de lui. — Sous Charles VII, la France semble de nouveau perdue. Jeanne d'Arc lui apporte le salut : elle délivre Orléans, conduit Charles VII à Reims, ravive l'espérance ; mais, après une année, sa *mission* est accomplie. Ce n'est pas elle, c'est Richemont qui va « bouter l'Anglais hors de France. » Si du Guesclin fut le précurseur de Jeanne, Richemont fut son continuateur. Glorieux titre au souvenir de la France !

La fidélité de Richemont à la Bretagne lui est un titre spécial au souvenir des Bretons.

Ce n'est pas lui qui, sur l'ordre du Roi, aurait passé la frontière bretonne, comme osa faire du Guesclin, pour réduire le duché en province française. Ce n'est pas lui qui, comme Clisson, eût ensanglanté la Bretagne pour sa querelle privée. Il a fallu l'honneur que du Guesclin et Clisson ont attaché au nom breton pour que la Bretagne leur pardonnât ces crimes de lèse-patrie. Richemont n'a pas encouru de tels reproches.

Mais il a autrement mérité la reconnaissance des Bretons : il a supprimé une cause de divisions intestines mortelles au duché ; et vous allez voir comment devenu duc il a su garder les prérogatives de sa couronne.

Il y avait en Bretagne une cause de luttes et de rivalités, par conséquent de faiblesse : ce sont les prétentions éventuelles des Penthièvre au duché, prétentions appuyées sur un vaste apanage qui est comme une forteresse au milieu de la Bretagne. Richemont a vu le remède à ce mal : c'est la réconciliation des Penthièvre avec la maison de Montfort, réconciliation à faire aux conditions que voici :

Les Penthièvre renonceront aux droits au duché que leur a éventuellement reconnus le traité de Guérande. Leurs domaines confisqués leur seront restitués, sauf pourtant le comté de Penthièvre, en échange duquel, gardant le titre de

comte de Penthièvre, ils recevront des seigneuries situées hors de Bretagne : très sages conditions ! (1).

Richemont, oubliant ses griefs personnels, amène le comte de Penthièvre à Nantes. La réconciliation se fait sous ses auspices, et elle est sincère.

Devenu duc de Bretagne et resté connétable et officier de la couronne, comme Richemont soutient devant le Roi les droits et privilèges du duché ! Voyez-le à Tours, en 1457 : il se dispose à rendre hommage ; mais les conseillers du Roi prétendent que l'hommage doit être lige. Sur quoi le duc refuse l'hommage, prétextant qu'il doit prendre sur ce point l'avis des Etats ; et il rentre en Bretagne bien résolu, dit-on, à ne pas retourner en France (2).

L'année suivante, le duc d'Alençon est accusé de trahison : il a appelé les Anglais en France ! Le Roi réunit la cour des pairs pour le juger ; il envoie un ambassadeur au duc Arthur pour l'appeler comme juge. Le duc répond : « Connétable, je dois obéir aux ordres du Roi. Mais, comme duc, pas plus que mes prédécesseurs, je ne suis pair de France, la Bretagne n'ayant pas été détachée du royaume. Je ne puis siéger à la cour des pairs... » Et il reste en Bretagne. Toutefois, quand il apprend la condamnation à mort de son neveu, il part aussitôt pour aller demander sa grâce ; il l'obtient ; et il ne pourra se soustraire une seconde fois au devoir de l'hommage.

Mais voyez-le à l'audience royale (14 octobre 1458) (3). Dunois, le comte d'Eu, le chancelier, le voyant s'avancer vers le trône l'épée au côté, disent ensemble : « Faites-lui ôter sa ceinture. » A quoi Jean du Cellier, chancelier de Bretagne : « Non, il ne le fera pas ; car il ne le doit pas faire. » Et le chancelier de France de crier aux oreilles du duc : « Vos prédécesseurs ont fait l'hommage lige. » Et Arthur se retournant sans s'arrêter : « Vous le dites, moi je dis que non : je ne le fais pas lige. »

(1) Le duc Pierre II, en restituant le Penthièvre, allait compromettre les heureux résultats du traité de Nantes.

(2) Ce qui n'est pas croyable, disons-le, car il devait obéissance comme connétable et hommage comme duc.

(3) Lire le procès-verbal en latin dans D. Morice, *Pr.* 1732-33, ou dans d'Argentré, *Hist. L.* XII, chap. XXI.

L'instant d'après, il met la main dans les mains du Roi, et debout, l'épée au côté, sans gènesflexion, il dit : « Comme mes prédécesseurs l'ont fait, je vous fais hommage, mais je ne le fais pas lige. » Au grand scandale de ses conseillers, le Roi l'admet au baiser, excusant, en apparence du moins, l'entêtement du glorieux duc de Bretagne.

Voilà le dernier acte politique d'Arthur III. Il est comme le testament du plus illustre de nos souverains. Quelques jours après, rentré en Bretagne, il mourait trop tôt pour la Bretagne et la France.



La Bretagne officielle a presque oublié Richemont. A Rennes, au dernier siècle, il s'agissait de nommer les rues. On donna à deux rues voisines les noms de du Guesclin et de Clisson, à deux autres du même quartier les noms *génériques* de Beaumanoir et de Montfort. Pas une place pour le nom de Richemont ! Le conseil municipal de ce temps-là ne connaissait pas Richemont. Il y a seulement quelques années que la ville se ravisant, a — on peut le dire — *découvert* le grand connétable : elle a donné le nom de *Richemont* à un quai nouvellement construit. Mais le connétable n'a pas de statue à Rennes.

A Nantes, Richemont a son nom sur une plaque au coin d'une rue et une statue — mais quelle statue ! — « bonne à mettre dans un jardin pour effrayer les oiseaux. »

Ce que Rennes où Richemont fut couronné, ce que Nantes où il mourut n'ont pas su faire, Vannes le fera ; Vannes la ville fidèle aux Montfort, la résidence chérie des princes de cette maison ; Vannes qui fut presque le berceau de Richemont, et qui le vit partir tout jeune homme pour la guerre où il allait gagner ses éperons.

Un jour prochain, il faut l'espérer, nous verrons inaugurer sur la place de l'Hôtel-de-Ville la statue équestre du connétable de Richemont.

La fête de l'inauguration sera la fête du pays Vannetais. A l'automne de 1411, Richemont, qui avait dix-huit ans, partait

de Vannes avec six mille hommes (1). Chevaliers, écuyers, hommes d'armes ne forment pas toute cette armée. Les valets d'armes, coustilleurs, archers, arbalétriers sont aussi de la partie. Or ce sont pour la plupart des « bons compagnons » des paroisses rurales. Combien de braves paysans du Morbihan, portant des noms antérieurs au *xv^e* siècle, ont le droit de dire à leurs fils : « Vos pères étaient là ! »

Ce sera la fête de la Bretagne. Les Bretons pourront lire sur les faces du piédestal : *Victoire de Patay* ; — *Paix d'Arras* ; — *Reprise de Paris* ; — *Organisation de l'armée* ; — *Victoire de Formigny*. En lisant ces mentions glorieuses, ils diront après notre historien national M. de la Borderie : « Sans Richemont et ses Bretons, la France n'aurait pas été, au milieu du *xv^e* siècle, délivrée du joug anglais » (2).

Ce sera la fête de l'armée. L'armée présentera les armes au grand connétable qui fut le créateur de l'armée française. Et le salut de l'armée sera le salut de la France elle-même : car, quoiqu'on ait osé dire, au *xix^e* siècle comme au *xv^e*, l'armée c'est la France et la Patrie.

J. TRÉVÉDY,

*Ancien Président du Tribunal de Quimper,
Vice-Président de la Société Archéologique du Finistère.*

(1) Monstrelet, II, 95, dit même 6000 chevaux — indication qui supposerait une armée bien plus nombreuse et semble exagérée. La *Chronique de Saint-Brieuc* (Morice, Pr., I, 90) nomme les chevaliers, hommes d'armes, archers et arbalétriers (*sagittarii et balistarii*) ; mais le nombre des compagnons de Richemont reste en blanc.

(2) *La Bretagne aux derniers siècles du Moyen-Age*, p. 184.



VISITE

DE

L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE SAINT-AUBIN

DE GUÉRANDE

Les membres du Congrès se sont rendus à l'église dédiée à Saint-Aubin et avant d'y pénétrer, ils se sont arrêtés un moment à considérer le porche du ^{xvi}^e siècle qui précède la porte du midi, ainsi que la petite chaire extérieure du haut de laquelle saint Vincent Ferrier harangua la foule pieuse qui se pressait sur ses pas.

On descend aujourd'hui plusieurs marches pour atteindre le dallage de la nef, on constate qu'il en est ainsi dans la plupart des églises anciennes, c'est la conséquence de l'exhaussement continu des rues dans les villes. Les fenêtres étroites ne laissent entrer qu'un demi jour favorable au recueillement et répandent dans toutes les parties de l'édifice des ombres qui en augmentent les profondeurs. Ce n'est pas l'uniforme grandeur du monument qui impressionne les visiteurs, c'est la succession des efforts et l'entassement des matériaux accumulés par une foule de générations, pour conserver à cette église de solennelles proportions.

La nef, d'après le jugement de Viollet Leduc, serait des années voisines de 1130, elle est formée de quatre travées en arc brisé, supportées par des colonnes alternativement simples et composées ; la cinquième travée plus large est terminée par un arc en tiers point. Au ^{xiii}^e siècle, on entreprit la construction d'un édifice dans le style gothique qui, ajouté à la nef romane, devait avoir l'ampleur de l'église actuelle ; il est possible de s'en faire une idée aujourd'hui, par les fenêtres allongées et amorties en arc brisé qui demeurent encore près de la

sacristie, dans le collatéral du nord. Au midi, il ne reste rien, si ce n'est une chapelle en style gothique du XIII^e siècle qu'on appelle improprement la crypte (1). Elle mérite d'être visitée, parce que sa voûte, divisée en 4 compartiments très surbaissés, repose sur des nervures qui rayonnent autour d'un pilier à colonnettes multiples liées en un seul faisceau. Au dessus, est la salle du Chapitre où les chanoines tenaient leurs réunions, elle est éclairée de fenêtres également gothiques. Le clocher, avec sa porte triflée, est de la même époque.

Quant au chœur, on ne peut hésiter sur sa date. Ses piliers octogonaux sont bien la transformation qui nous a donné les piliers prismatiques du XV^e siècle et les travées sans chapiteaux.

Le chevet, qui est droit comme dans toutes les églises de la contrée, est percé d'une immense fenêtre dont la verrière moderne, en forme de rosace, représente l'Assomption de la Vierge. Les deux autres fenêtres qui éclairent l'extrémité des collatéraux, retracent, sur des vitraux modernes, la vie de saint Aubin d'un côté, et la vie de saint Julien de l'autre. Plus près de la sacristie, on peut voir un reste de vitrail du XV^e siècle, consacré aux principales scènes de la vie de saint Pierre.

Les vieux tableaux sont rares : celui qui a le plus retenu l'attention est une grande toile de 1642 où sont figurés les membres de la collégiale en grand costume.

Le chœur était clos de magnifiques boiseries de chêne, qui ont été enlevées et reportées contre le mur du fond, avec la plupart des stalles qui étaient superflues. La chaire et les belles armoires qui décorent la sacristie sont également un produit de la menuiserie artistique du XVII^e siècle.

En se retirant, les membres du Congrès ont remarqué que le bénitier moderne en granit repose sur un socle à colonnettes du XIII^e siècle, dernier vestige d'un baptistère qui a disparu sans doute lors de l'effondrement de la façade occidentale.

LÉON MAITRE.

(1) La chapelle de Notre-Dame de la Blanche est aussi une œuvre du XIII^e siècle, quoiqu'en dise l'auteur moderne d'une inscription d'apparence archaïque qui a été placée à tort dans l'église. L'erreur vient d'Ogée, dont il faut se défier.

I BUTTE DES PIERRES

(Instruments de grandeur naturelle)



Fig. 7



Fig. 8



Fig. 9



Fig. 10



Fig. 17



Fig. 18

II GRAS

(Instruments de grandeur naturelle)



Fig. 19



Fig. 28



Fig. 29



Fig. 30



35



Fig. 36

III STATIONS DIVERSES

(Instruments de grandeur naturelle)



Fig. 37 - Crois



Fig. 42 - Trémelu



Fig. 43 -



Fig. 48 - Kerlô

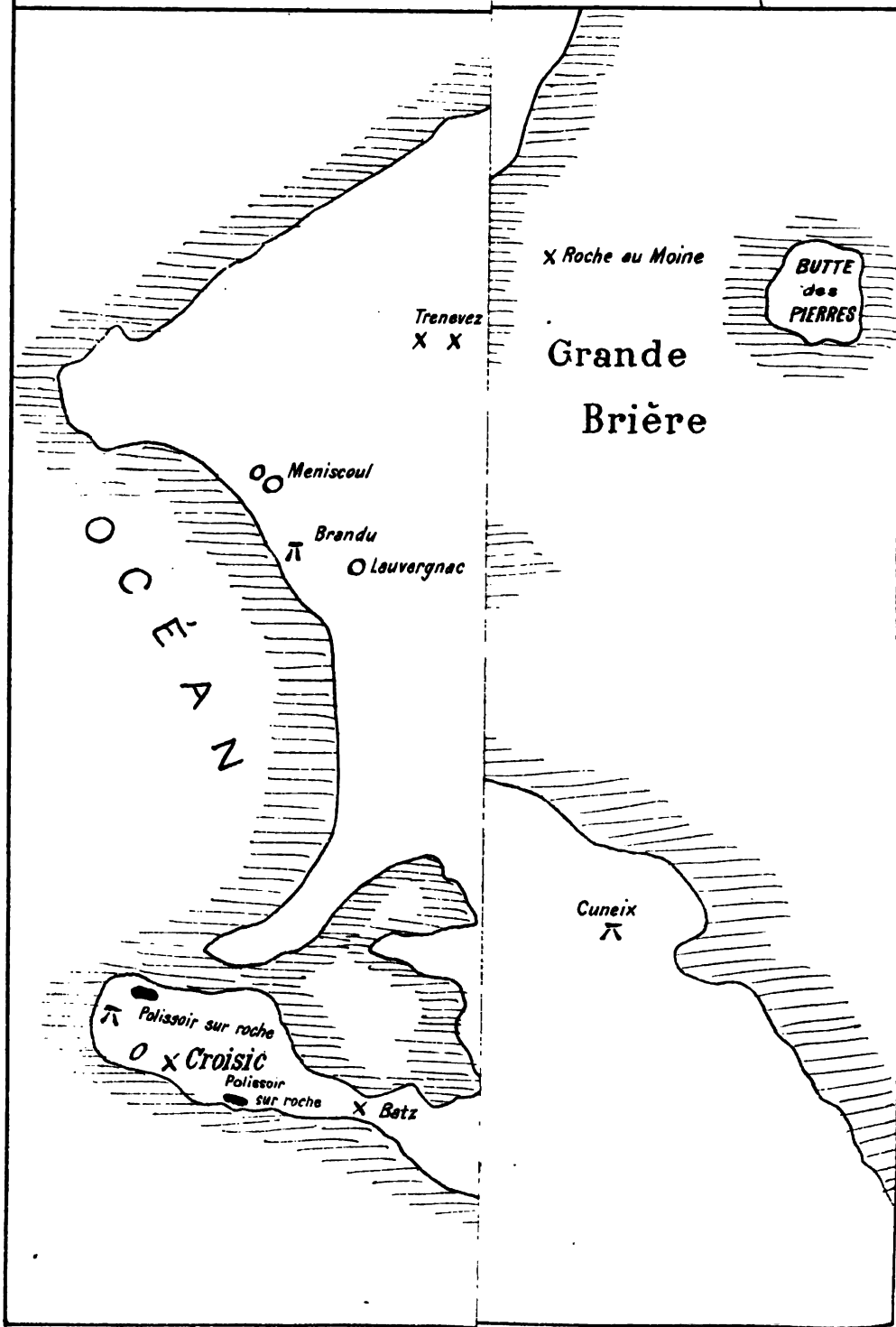


Fig. 49 - Kerlô

donnant la distribution des dolmens géométriques.

Echelle :

1: 100.000



LES

SILEX A CONTOURS GÉOMÉTRIQUES

DES

Environs de Guérande

Parmi les civilisations qui ont occupé le pays de Guérande depuis l'époque paléolithique, il en est une qui n'a pas encore été signalée, et qui cependant a livré une remarquable collection de silex taillés. Cette civilisation à laquelle on attribue les petits silex à contours géométriques et que M. de Mortillet a qualifiée de *Tardenoisienne*, s'est étendue sur tous les points du monde. A Guérande nous la trouvons localisée dans deux stations distinctes : l'une à la *Butte des Pierres*, îlot situé au milieu du bassin tourbeux de la grande Brière ; l'autre près du village de Gras, sur la rive gauche des marais tourbeux qui s'étendent depuis ce village jusqu'aux marais salants de Pont-Armes et de Mesquer. Enfin, un troisième point a livré quelques instruments géométriques ; la grande côte du Croisic ; mais cette station est encore mal déterminée ; un archéologue a voulu y voir, mais à tort, une station de l'époque de la Madelaine.

Station de la Butte des Pierres. — La Butte des Pierres est située à quatre kilomètres Est du bourg de Saint-Lyphard. Cet îlot sablonneux a livré des quantités considérables de silex taillés — ma collection en renferme plus de cinq mille — dont un grand nombre à contours géométriques. Son étendue varie suivant les saisons ; en hiver, son diamètre atteint à peine cent mètres ; en été il se confond avec le sol bourbeux

de la Brière, qui ne forme plus qu'une immense plaine couverte de joncs. Les silex sont dispersés sur une étendue fort restreinte, mais ils sont principalement concentrés sur le côté Ouest de la butte, c'est-à-dire sur celui qui regarde Saint-Lyphard. Ces silex se trouvent à la surface du sol et jusqu'à une profondeur qui atteint, au plus, cinquante centimètres dans certains endroits.

Station de Gras. — La station de Gras comprend deux points distants d'un kilomètre à peu près. Ces lieux s'avancent un peu dans le marais ; comme à la Butte des Pierres, la peuplade qui vivait en cet endroit semble avoir recherché les bords de l'eau.

Les instruments. — Mentionnons d'abord des percuteurs en quartzite et en pétro silex.

Les silex géométriques affectent des formes très variées : pointes retouchées d'un seul côté ou de deux régulièrement ; ou avec un côté légèrement concave (fig. 3 et 4) ; triangles taillés d'un seul côté — chose rare — ou de deux ; tranchets en forme de triangle ou de trapèze (fig. 11, 44). Puis ce sont des pointes de flèches en feuille, en cœur (fig. 46, 21), des segments de cercle qui ont probablement servi de hameçons (fig. 25, 26).

Il existe une différence remarquable entre les instruments des deux stations. A la Butte des Pierres, les silex en segment de cercle sont totalement défaut ; à Gras, les tranchets sont extrêmement rares.

Mais cette dernière station offre un instrument très particulier qui a la forme d'un bec d'oiseau (fig. 28). Il se retrouve un peu modifié dans les figures 29 et 30 ; cette dernière forme est mentionnée par John Evans, qui en fait une pointe de flèche ; mais pour nous, nous n'y voyons qu'un hameçon.

La Butte des Pierres possède, elle aussi, un instrument particulier formé d'une petite lame de silex taillée, soit en carré avec deux côtés retouchés ; soit en rectangle ; l'un des côtés est souvent convexe (fig. 12). J'en possède un exemplaire provenant du Croisic, mais il est beaucoup moins régulier (fig. 38).

Age des stations. — A Gras et à la Butte des Pierres, les découvertes comprennent des percuteurs, des éclats de silex, des nucléi et des silex à contours géométriques. Aucun celt poli n'y a été trouvé.

Si l'on examine la carte ci-jointe donnant la distribution des monuments mégalithiques aux environs de Guérande, on se rend compte que la station de Gras est en dehors de l'espace occupé par la civilisation néolithique. Dans toute la région qui s'étend entre Gras et Mesquer, aucun dolmen n'a été signalé jusqu'ici. Pour cette raison, il serait téméraire de faire remonter à l'époque néolithique, la station de Gras dont les instruments sont bien différents de ceux que l'on trouve autour des dolmens et des menhirs.

Quant à la Butte des Pierres on n'en peut dire autant. Ce point se trouve en plein pays néolithique ; les monuments mégalithiques entourent complètement la Brière. A première vue, on serait tenté de rapporter le tout à la même époque. Mais quand on fouille le sol sablonneux de la Butte des Pierres, il arrive un moment où l'on ne rencontre plus d'instruments géométriques, et où l'on continue, cependant, à trouver de la pierre polie. La civilisation tardenoisienne — pour employer le mot de M. de Mortillet — se trouve donc superposée à la civilisation néolithique, et lui est postérieure.

A la Butte des Pierres, on ne peut signaler aucune découverte de poterie, tandis qu'à Gras les trouvailles de ce genre sont fréquentes. Ce sont des fragments extrêmement grossiers en terre noire et rouge, mais appartenant à des vases faits non plus à la main, mais au tour. J'ai même découvert un fragment ornementé, à dessins en grandes dents de scie. Enfin, dans des terrains qui n'avaient jamais encore été défrichés, il me faut indiquer la découverte de fragments de poterie analogues à la poterie romaine, dite communément samienne. Je ne vais pas jusqu'à dire que cette céramique est de fabrication romaine. Ces fragments sont plus grossiers que la véritable poterie samienne ; la couleur est plus jaune, et l'enduit qui les recouvre plus épais ; mais le principe de la composition est le même que celui de la poterie romaine. Il est incontestable que les fragments trouvés à Gras ont été fabriqués par des

maines inhabiles, mais d'après des modèles. Cette céramique se trouvait dans la même couche que les silex géométriques.

Aucun vestige romain n'existe autour de Gras ; c'est à plusieurs kilomètres qu'il faut aller pour rencontrer quelques moceaux de tegulae. Ces découvertes sont donc assez intéressantes pour qu'on s'y arrête. D'une part, à la Butte des Pierres, l'industrie des silex à contours géométriques se trouve être postérieure à l'époque néolithique ; de l'autre, à Gras, elle semble contemporaine de l'époque romaine.

Il y a là un fait qui n'est pas unique. Sans s'éloigner trop de Guérande, on peut se rappeler les découvertes faites par M. Maître à Férel : « En déblayant, dit-il, une maison enfouie sous des tuiles à rebords sur la rive de la Vilaine, au passage de Férel, j'ai découvert une série de quatorze celts épars sur un carrelage d'une fabrication incontestablement romaine. » L'atelier de poteries romaines de la Saline-Douceuil, près Queniquen, a fourni également à M. Maître une « pointe de hache polie en diorite. » Moi-même, près de Crémur, j'ai trouvé des silex et des celts sur le carrelage d'une villa romaine du III^e siècle. Enfin, sans changer de sujet, je dois rappeler que le menhir de la Pierre-Blanche, près la Madeleine, était soutenu par des briques romaines, et que le même fait s'est reproduit à Carnac.

Tout en rejetant l'hypothèse de Fergusson, je puis constater que l'emploi de la pierre s'est perpétuée jusqu'à l'époque gallo-romaine ; il y a là une survivance, et les stations de Gras et de la Butte des Pierres en sont des exemples curieux. On peut admettre que la pierre soit restée en usage courant pour fabriquer certains objets, comme les hameçons, car pour moi, la plupart des instruments géométriques ont servi de hameçons, ce qui a été démontré par Adrien de Mortillet, et l'on a continué à les fabriquer en silex jusqu'à l'époque romaine. Cette hypothèse, rejetée par M. Boule, directeur de l'*Anthropologie*, est admissible pour Guérande, si elle ne l'est pas pour les autres pays, et surtout pour Fère-en-Tardenois, dont les instruments ont été pris comme types par de Mortillet, qui les a placés entre le paléolithique et le néolithique.

Pour moi, les stations de la Butte des Pierres et de Gras ne sont que des lieux de pêche où l'on taillait sur place les

hameçons. Mais on ne se contenta probablement point des seuls instruments de silex rencontrés jusqu'ici. Certains instruments, principalement ceux en bec d'oiseau, étaient certainement destinés à tailler ou à polir l'os et le bois et à en faire des instruments petits et arrondis, peut-être des hameçons ou harpons identiques à ceux de l'époque de la Madelaine; mais il n'est pas étonnant que ces instruments ne se soient conservés jusqu'à nous.

Henry QUILGARS,
Elève de l'Ecole du Louvre.



NOTES

SUR LES

FAÏENCES DU CROISIC

Nous ne savons que très peu de choses sur l'origine et l'histoire de la faïencerie du Croisic. Les quelques documents qui nous restent nous apprennent qu'à la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle, un flamand, nommé Gérard Demigennes, établit au Croisic une fabrique de faïences, et qu'en 1627 cet établissement était dirigé par l'italien Horatio Borniola, qui le légua à ses enfants Jean et Béatrix (1). Là se bornent les données historiques.

Les faïences du Croisic sont, avec celles de Nantes, les premiers produits artistiques de la céramique bretonne, encore faut-il dire que des influences étrangères se manifestent souvent dans les décors. Dans beaucoup de pièces du Croisic, sauf les plats godronnés qui sont des imitations de la céramique d'Anvers, et les vases d'autel qui ont souffert de l'influence italienne, on rencontre une certaine originalité dans les formes, l'ornementation et les couleurs ; à ce point, que toutes les autres faïenceries qui ont existé en Bretagne aux xvii^e et xviii^e siècles, les ont imitées.

L'originalité des formes se manifeste principalement dans les viorges et les vases à eau bénite : l'élégance caractérise les viorges, et la simplicité de l'ornement les vases à eau bénite.

(1) Cf : Jacquemart : *Merveilles de la Céramique*, tome III, page 137 ; Edouard Garnier : *Catalogue du Musée de Céramique de Sèvres*, fascicule IV, page 321 ; Serret : *Catalogue du Musée Archéologique de Quimper*, page 114 ; Champfleury : *La Bretagne artistique*, 1^{re} année, N° 2.

Trois couleurs ont été simultanément employées : le bleu, le jaune et le violet manganèse semblable à celui de Rennes. Mais cette dernière couleur est assez rare, et elle ne sert toujours qu'à exécuter le tracé de certains décors ou à limiter l'ornementation générale d'une pièce.

Les vierges sont toutes décorées de la même façon : robe divisée en deux parties : à gauche, bleu uniforme ; à droite, suite de lignes jaunes et bleues employées alternativement. Un plastron jaune et bleu, avec du violet quelquefois, recouvre la poitrine de la vierge qui, sur la tête, porte un bandeau bleu. Les pieds sont indiqués en violet manganèse. Le plastron est un ornement absolument breton, calqué sur les broderies de Pont-l'Abbé et de Quimper.

Les vases à eau bénite sont un peu lourds de forme : deux petites anses se détachent sur les côtés. L'ornementation est très simple ; un dessin en forme de marguerite à pétales bleus et cœur jaune.

Les faïences du Croisic ne portent point de signatures. Cependant certains objets, tels que les vases d'autels et quelques vierges, portent, peintes en bleu, des têtes d'ange qui les font distinguer facilement.

Les grands plats godronnés, ainsi que les vases d'autels, ont été décrits par Champfleury dans la *Bretagne artistique*. Je renvoie à cet article fort intéressant (1).

Les faïenceries de Rennes ont copié presque exactement les vierges du Croisic, forme et couleur. Deux détails seulement peuvent faire reconnaître ces produits : le plastron de la vierge, qui est jaune, et a perdu ce goût qui le distinguait, et les cheveux de l'Enfant-Jésus, qui sont indiqués en jaune au lieu de l'être en bleu. La tête d'ange qui distinguait les produits du Croisic se trouve reproduite sur une vierge de Rennes, qui se trouve dans ma collection ; seulement elle n'a pas été colorée : le relief a été obtenu simplement par le moulage. Les produits de Rennes imités du Croisic portent très souvent une nouvelle couleur, le vert, qui les fait reconnaître facilement.

Nantes a copié telles quelles les faïences du Croisic. Il n'y a guère que la forme qui puisse les faire reconnaître. Mais la

(1) *Op. cit.*, 1^{re} année, N° 2.

terre et l'émail sont un peu différents ; la couleur est plus foncée, et le dessin un peu plus grossier. On n'y sent point le coup de main habile qui a fait des produits du Croisic autant de petits chefs d'œuvre. Ces imitations datent de la fin du XVIII^e siècle, 1760—1780. Je ne puis laisser de côté la fabrique de Nantes, sans mentionner un genre de Vierges à peu près inconnu, qui ont pourtant un véritable cachet d'originalité. Ces Vierges ont la couronne ordinairement petite, la robe jaune pâle, couverte d'hermines, grise, feuille morte ou bleue. Comme date de fabrication on peut les rapporter entre 1789 et 1793, comme l'attestent les dates peintes ou gravées sur quelques-unes qui se trouvent dans ma collection. Ces objets sont grossièrement faits comme pâte et ornementation.

La faïencerie du Croisic dut avoir une existence éphémère. Ses produits, en effet, se ressemblent tous, comme forme et ornementation. L'art qui a présidé à la façon et au dessin, n'a pas subi cette évolution si facile à suivre dans les autres fabriques de faïences bretonnes. Les produits du Croisic sont le résultat du travail de quelques ouvriers qui, certainement, n'ont pas eu le temps de changer leur goût artistique. Serait-ce parce que la céramique du Croisic fut une des premières de Bretagne ? Peut-être ; mais il est difficile d'admettre que pendant l'espace de temps assez considérable qu'on lui accorde comme existence, on se soit borné à faire trois ou quatre espèces de produits tous décorés de la même façon, malgré l'origine flamande ou italienne des chefs. Malgré cette influence étrangère, on ne ressent point dans les faïences du Croisic cette évolution qui porte l'artiste à perfectionner ses œuvres et à les transformer. Aussi, à moins de preuves contraires, nous ne pouvons accorder à la faïencerie du Croisic que quelques années d'existence : fin du règne de Henri IV et commencement de celui de Louis XIII, comme l'attestent les ornements des produits de cette manufacture.

Henry QUILGARS,

*Correspondant de la Société nationale des
Antiquaires de France.*



L'ÉPOPEE

D'UN

BOURGEOIS BRETON

Sous Louis XIV

La petite ville de Rochefort-en-Terre offre l'un des sites les plus pittoresques de la Bretagne. A l'abri des vents d'Ouest dont la protège une haute colline dominée par un vieux château féodal, elle voit le soleil se lever derrière la butte des ardoisières dont les pentes ardues et les sommets noirâtres se profilent sur un ciel presque toujours gris. La rivière d'Arz sépare les deux montagnes qui tombent à pic dans sa riche vallée en formant un défilé sauvage souvent comparé à la célèbre tranchée de Belfort. Les maisons de Rochefort, nées sous les murs du vieux donjon, se massent autour des ruines seigneuriales, entourent la Collégiale de Notre-Dame de la Tronchaie, et s'en vont dégringoler dans une ravissante cascade de pignons aigus et de toits mouvementés jusque sur les bords de l'Arz où elles s'arrêtent essouffées pour présenter au voyageur des escaliers en casse-cou et des ruelles à rebuter une automobile de cinq ou six chevaux. Mais ce voyageur est habitué aux côtes bretonnes si fréquentes dans le pays de Redon ; aussi n'hésite-il pas à s'engager dans la ville entre

Sources : Archives du Ministère de la Guerre ; — Bibliothèque nationale. Dépar^t des manuscrits : Dossiers bleus ; — Chronologie militaire de Pinard ; — Pelet, IV, p. 490 ; — Saint Simon, édition Boislisle XI p. 160, et XII p. 166 ; — Dangeau, p. 48, 49, 55, 61 ; — Mercure de juin 1753 ; — Archives du château du Vaudeguip en Allaire ; — Titres de famille, etc.

deux haies de murailles datant toutes du moyen-âge, ni à gravir les marches séculaires qui le conduiront aux Halles. C'est que là, il est sûr de trouver l'utile à côté de l'agréable, sous la forme de l'hôtel tant fréquenté des artistes modernes dont les peintures ornent la salle à manger et forment un recueil de délicieux souvenirs à son aimable propriétaire, la bonne Madame Lecadre. Si l'on veut jouir d'un beau paysage, il faut avant tout, ne pas le contempler à jeun, ventre affamé n'ayant pas plus d'yeux que d'oreilles ; et notre voyageur, bien reposé de ses fatigues et bien lesté par un bon déjeuner, aura tout le loisir de voir des fenêtres de l'hôtel le merveilleux panorama dont les beautés se dérouleront à ses yeux.

* * *

A la fin du xvi^e siècle, la population de Rochefort était composée comme celle de toutes les petites villes seigneuriales pour un quart de marchands, et pour trois bons quarts d'officiers de justice. A l'ombre du château vivaient un châtelain, un sénéchal, un alloué, un procureur fiscal, des procureurs postulants, des greffiers, des avocats et des notaires parfois en nombre extraordinaire. Et l'office de ces braves tabellions n'était pas une sinécure, si l'on en juge par la quantité effroyable de papiers et de parchemins de toutes espèces qui nous ont été conservés dans les greniers des manoirs, quand les rats ont bien voulu se nourrir d'autre chose et les châtelaines chercher ailleurs leurs couvercles de pots à confitures. Sur ces papiers et sur ces parchemins on trouve une légion de noms de notaires, et, fait curieux, de la lecture attentive de tous ces noms, il résulte que dans le Vannetais Français, le xvi^e siècle vit la bourgeoisie s'emparer des études abandonnées alors par la noblesse, jusque là seule à les posséder. Quelques familles nobles continuèrent pourtant à passer des actes, mais ces familles ne tardèrent pas à tomber dans la bourgeoisie, d'où ne les releva même pas la réformation de 1668.

La liste des notaires de Rochefort est peut-être moins facile

à établir qu'ailleurs, les titres du château ayant été brûlés avec ceux de Rieux sous la Révolution. Néanmoins, il nous est resté un assez joli nombre de noms, et, parmi eux, celui d'une famille bien obscure alors, mais qui devait jouer un rôle important sous Louis XIV en la personne de l'un de ses membres : René-François Marquis de Legal, lieutenant général des armées du Roi.

* *

Le grand-père du marquis de Legal, M^e Jehan Le Gal sieur de Kermeur, appartenait à la bonne bourgeoisie de Rochefort. Descendait-il de la noble maison des Le Gall de Cunflou, prétention que paraissent avoir eue ses petits enfants cent ans plus tard, c'est ce que je n'ai pu découvrir, les archives du Vaudeguip où j'ai puisé des notes généalogiques sur la famille Le Gal de Kermeur étant muettes à cet égard. Je crois plutôt que ces Le Gal étaient de simples bourgeois enrichis par les charges et ceci pour deux raisons : d'abord, que leurs partages se faisaient également ; ensuite, qu'ils n'eurent jamais aucun rapport avec leurs homonymes de Cunflou habitants du Vannetais Breton.

Quoi qu'il en soit, l'aurore du xvii^e siècle vit Jehan Le Gal en possession de la charge assez importante de receveur des devoirs d'une partie de l'Evêché de Vannes. Ces fonctions exigeaient un maniement de fonds considérable comme l'on dirait aujourd'hui, et l'habile homme trouva moyen d'augmenter sensiblement sa fortune par deux mariages contractés l'un en 1597 et l'autre vers 1615, avec deux héritières du pays. La première, Ysabeau du Clyvier, était de Rochefort ; elle apporta à son mari entre autres terres les manoirs de la Prod'hommaie et de la Ville-Julo en Malonsac ; la seconde, Bertranne Thomas, fille d'un notaire greffier d'office de Vannes, descendait par sa mère, Jehanne de Coetlagat, d'une des familles les plus anciennes et les plus considérées de Vannes.

En 1610, Jehan Le Gal était devenu l'un des personnages les plus riches du Vannetais français. Il avait des comptoirs de tous côtés, à Rochefort, à Glénac, à Béganne sur la Vilaine et

ailleurs, et avait fini par établir une sorte de banque où il prêtait à un taux raisonnable à toute la noblesse du pays de Redon. C'est ainsi qu'on trouve parmi ses débiteurs des Gouro, des Kermartin, des Marcadé, des du Maz, des de Bodéan, des de l'Hospital, des de la Landelle, etc. Quand il mourut en 1623, il s'intitulait fièrement sieur de la Haye, Kermeur, le Pont aux Roux, Kerhart, la Croix au Moyne, Lestange, la Ville-Julo, Trevido, la Grée Brodo, Langle, la Ville au Vault, etc., etc. Sa succession, énorme pour l'époque, fut partagée également entre ses huit enfants, cinq du premier mariage et trois du second.

François, l'aîné, hérita de son père la terre noble de la Haye en Saint-Gravé. Quittant Rochefort, il alla tout jeune s'établir à Rennes où il prit une charge d'avocat au Parlement, suivant en cela les traditions de sa famille dont presque tous les membres avaient passé leur vie à l'ombre de la juridiction féodale des Rieux. Il acquit en peu de temps dans la capitale bretonne une certaine notoriété, et ne tarda pas à jouir au Parlement même d'une grande réputation. Cette réputation ne fit d'ailleurs que grandir, et François Le Gal, sieur de la Haye, eut l'honneur d'être appelé en 1649 et 1650, par ses concitoyens, à la charge de procureur syndic, ou maire, de la Ville de Rennes. Mais les honneurs qu'il recevait à Rennes, ne lui faisaient pas oublier son pays vannetais, et c'est dans ce pays, à Redon, qu'il résolut d'aller chercher la compagne de sa vie.

La famille Aoustin, originaire de Redon, où elle était représentée en 1405 par Gilles Aoustin, tenant, faubourg Notre-Dame, une importante tannerie, occupait au ^{xvii}^e siècle la première place dans la bourgeoisie de cette ville. Sire Jean Aoustin, son chef, s^r de la Porte, de l'Estang et du Gripays, avait épousé la fille d'un alloué de Rieux, sœur elle-même d'un sénéchal de Peillac, et de ce mariage était née en 1611 une fille, Geneviève, qui allait bientôt devenir une héritière par la mort prématurée de ses frères et sœurs. La demande de François Le Gal fut vite agréée par Geneviève, et le mariage célébré à Redon en 1628 avec la plus grande solennité. Geneviève Aoustin était propriétaire de la Porte et du Pesle, en Redon, auxquelles elle devait joindre les seigneuries nobles de Lanruas et de Brillangaut. Du coup, le s^r de la Haye

se trouvait le plus riche capitaliste foncier du pays, où il possédait plus de six mille livres de rente en terre, sans compter les biens que son père lui avait laissés à Rochefort, Saint-Gravé, Rieux et ailleurs.

François Le Gal et sa femme eurent successivement 10 enfants, dont 7 survécurent. L'aîné, appelé François, comme son père, hérita de la Haye et de Lanruas et devint sénéchal de Redon ; Jean, le second, s^r de Villeneuve, entra dans les ordres, se fit recevoir docteur en Sorbonne et fut recteur de Guéméné Penfao et de Saint-Germain de Rennes ; René-François, le troisième, est l'objet de cette étude : enfin 4 filles, qui épousèrent René de la Monneraye, André Simon de Launay, Jean Greffier du Boislaunay et Jacques de la Morissière.

* *

René-François Le Gal de la Haye naquit à Rennes le 27 octobre 1651 et fut baptisé le 30 en l'église Saint-Germain, paroisse de ses parents. Toute son enfance se passa à Rennes, d'où son père ne s'absentait que pour courir se reposer à Redon, où sa présence était souvent réclamée par les nombreux intérêts qu'il y possédait. Entre temps, il fut bercé avec les incidents de la Fronde et les détails de la lutte épique de Turenne et de Condé. Est-ce là qu'il faut chercher la cause de cette vocation pour la carrière des armes qui s'empara dès le bas-âge de sa jeune imagination ? Parmi ses proches il ne voyait pourtant que robes noires de justice ou collets ecclésiastiques. Peut-être les larmes de sa mère auraient-elles arrêté un goût qui grandissait sans doute tous les jours, mais il avait à peine dix ans quand une courte maladie enleva la dame de la Haye à l'affection des siens. Dès lors rien ne put empêcher son inclination pour les choses militaires de se développer ; il venait d'obtenir de son père la permission de partir pour Paris, lorsque François Le Gal s'éteignit presque subitement, survivant de quelques années seulement à sa femme, dont la mort avait brisé sa vie, déjà bien affaiblie par l'âge et le travail. Désormais libre de ses actes, René-François

se fit émanciper le 28 janvier 1671 ; puis il courut à Redon embrasser son frère aîné, qui habitait d'une façon continue son château de Lanruas, traversa rapidement les terres que la mort de son père venait de lui donner aux environs, notamment la métairie de Bellenœ, en Rieux, dont il prit le nom, et quitta la Bretagne au commencement de 1672.

* * *

Pour un jeune homme ardent, entêté, tout bouillant d'ambition, ne rêvant que plaies et bosses, coups d'épée et conquêtes de toutes sortes, le moment d'entrer dans l'armée était bien choisi. La guerre avec la Hollande était imminente, et Louis XIV secondé par les plus grands capitaines du siècle, allait entreprendre cette étrange campagne dont le passage du Rhin devait être le début et l'inondation des Pays Bas le dernier épisode. A peine arrivé à Paris, Le Gal commença ses démarches, et le 3 mars 1672 on le trouve incorporé au régiment de cavalerie du Gas en qualité de cornette.

Tout semble extraordinaire dans la destinée du fils du doyen des avocats de Rennes. Fils d'un *robin*, il va choisir pour carrière le métier des armes, et c'est dans le corps brillant de la cavalerie, sous un uniforme rappelant si peu les cours de justice, qu'il va partir à la conquête de la renommée et de la gloire ; descendant de bourgeois d'un bourg breton dont les ambitions ne dépassaient pas les qualifications de Maître et d'Honorable Homme, il ne va pas tarder à se faire connaître, sous les titres de Baron, puis de Marquis ; petit-fils enfin d'un simple receveur de décimes dont la femme portait l'humble coiffe bourgeoise, il va voir la sienne, parée des plus magnifiques habits de cour, recevoir en personne les hommages et les félicitations du grand roi. La fée qui a présidé à sa naissance est décidément la fée aux bons souhaits.

Notre cornette avait hâte de voir l'ennemi. Malheureusement pour lui, son régiment paraît être resté sur la défensive pendant toute la campagne de Hollande. Il se rattrapa dès que la première coalition européenne se fut formée contre la France.

Voulant frapper de suite un grand coup, Louis XIV envahit la Franche Comté au commencement de 1674, et le régiment du Gas fut désigné pour accompagner le roi. Cette campagne fut, on le sait, une véritable promenade militaire, et la province fut subjuguée en six semaines. Le Gal n'avait vraiment pas de chance ; l'ennemi qu'il appelait de tous ses vœux semblait déjà le redouter ; aussi commençait-il à se désespérer, quand du Gas fut appelé à l'armée du grand Condé que le roi avait laissé en Flandre. On a fait souvent à Louis XIV le reproche d'avoir entrepris lui-même trop de sièges, et livré trop peu de batailles ; avec Condé, il n'en allait pas de même : la guerre, pour lui, c'était le combat. Ce fut sous ses ordres, le 11 août, que René-François reçut le baptême du feu, du feu le plus terrible, à Senef. Je ne rappellerai aucun des détails de la dernière grande victoire de Condé ; qu'il me suffise de dire que la cavalerie y joua un rôle important, et que l'affaire fut des plus meurtrières. D'après le rapport des curés qui visitèrent le soir le champ de bataille, on compta jusqu'à 27.000 cadavres dans un espace de deux lieues.

La chance avait souri à Le Gal en le faisant débiter sous Condé. Elle lui accorda encore plus, en lui permettant de continuer ses débuts sous Turenne. Mais l'ambitieux et entêté breton ne pouvait déjà plus se résigner à jouer un rôle subalterne. Il possédait, il s'en était fort bien rendu compte à Senef, ce qu'on appelait dans le langage des camps : « quelque chose dans le ventre ». Dès lors, il fallait utiliser ce quelque chose un peu mieux qu'en restant bas officier. Et le 16 avril 1675, il obtint une capitainerie au régiment de cavalerie de Bligny qui sous les ordres de Turenne allait combattre en Alsace le célèbre Montecuculli. Mais hélas ! la mort du maréchal tué d'un coup de canon à Saltzbach le 27 juillet, arrêta l'armée qui se retira en bon ordre sous le commandement du comte de Lorges. Montecuculli la rejoignit le 1^{er} août à Altenheim, où Le Gal se distingua, et la déroute allait être complète, quand Condé, arrivant soudain, sauva la situation en faisant lever les sièges de Saverne et d'Haguenau, affaires où notre capitaine se fit remarquer par sa bravoure « et par un grand sens d'audace, » pour employer la propre expression dont devait se servir à son sujet le maréchal de Villars.

La carrière du jeune breton avait heureusement commencé. En un an, il avait assisté aux dernières campagnes de Turenne et de Condé. Continuant à servir sous Créquî, il contribua à la défaite du duc Charles à Kokersberg, à la prise de Valenciennes par le roi et à celle de Fribourg, ainsi qu'aux victoires du pont de Rhinfeld, de Gegembach, de Kell, de Leichtenberg et de Minden. Ces combats terminèrent la guerre, et Le Gal fut réformé et placé à la suite de son régiment le 15 août 1679.

* *

La paix de Nimègue ne termina pas les faits d'armes de Le Gal : elle les interrompit. Il était trop fier de sa première campagne pour s'arrêter en si beau chemin. Aux félicitations de Turenne, Condé et Créquî, il joignait l'honneur d'avoir été distingué par le roi lui-même ; et Villars, témoin de son entrain extraordinaire à Kokersberg, l'avait pris en véritable affection. Le futur maréchal l'avait compris, il y avait sous la rude écorce du s^r de Bellenœ l'âme intrépide d'un homme de guerre. Il ne s'était pas trompé.

Le Gal était décidé à saisir la première occasion de sortir son sabre du fourreau ; cette occasion se présenta 4 ans plus tard, en 1683. Le roi ayant repris les armes à la suite de l'inexécution de quelques clauses du traité de Nimègue, il reçut le 26 janvier une lettre de commission de capitaine au régiment de Lumbres, et assista au siège de Courtrai, à la prise de Dixmude et au bombardement d'Oudenarde. Il quitta le régiment de Lumbres au mois de décembre.

Quatre années séparent le bombardement d'Oudenarde de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Comment Le Gal employait-il ces quatre années de paix, temps qui fut toujours si dur à supporter pour lui ? On aime à se le représenter, partageant son temps entre Versailles et Redon, qu'habitait toujours son frère François. A Redon, vie triste, monotone, que venaient à peine troubler les difficultés toujours renaissantes entre l'abbaye, la communauté de ville et le gouverneur. A Versailles, où la cour traversait un de ses moments les plus

moroses. Louis XIV s'était établi en son nouveau palais le 6 mai 1682 et avait commencé par exiler plusieurs jeunes gens appartenant aux meilleures familles du royaume pour cause de mœurs ; puis étaient survenues coup sur coup les morts de la reine, de Colbert, de la princesse Palatine, du chancelier Le Tellier, du président Nicolaï, du grand Condé, du maréchal de Créquy, gouverneur de Paris. On ne voyait partout que deuils privés et publics ou fêtes décommandées. Notre ami rongait son frein dans cette inaction si peu compatible avec son caractère aventureux, et peut-être serait-il parti pour l'orient, pour ces Indes dont le nom commençait à devenir à la mode, quand arriva tout-à-coup à Paris, au printemps de 1687 la nouvelle de la conclusion de la fameuse Ligue d'Augsbourg, récemment décidée pendant le carnaval de Venise, où se trouvaient réunis le duc de Savoie et l'Electeur de Bavière. La guerre allait enfin recommencer !

Pendant ces cinq années d'inaction, l'ancien cornette du régiment du Gas avait eu le temps de réfléchir. Il se voyait à la tête d'une fortune considérable, le frère aîné ayant admirablement géré les biens ruraux de son cadet. Par suite, il commençait à faire jolie figure à la cour. Plusieurs demoiselles de l'ancienne maison de la reine le surveillaient de près, d'autant, qu'en habile homme, il avait pris soin de cacher son nom roturier sous un titre ronflant et une particule un peu bizarre, et que René-François Le Gal était devenu depuis peu le baron de Legal. Il avait maints et maints succès auprès des dames, et l'uniforme de capitaine n'allait plus avec ses prétentions de plus en plus ambitieuses. Saint Simon lui fait un crime de ces prétentions, et la critique n'est pas déplacée dans la bouche de l'orgueilleux courtisan. Bref, le 20 août 1688, on apprit sans étonnement que le baron de Legal était nommé mestre de camp colonel, avec commission l'autorisant à lever un nouveau régiment de cavalerie de son nom. Ce régiment avait ordre de rejoindre l'armée qui allait opérer en Espagne sous Noailles.

Comment Legal s'y prit-il pour recruter son régiment, c'est ce qu'il est inutile de relater ici. Ce recrutement fut en effet le recrutement personnel de tous les régiments d'alors. Beaucoup d'officiers bretons répondirent à l'appel de leur compatriote, et parmi eux plusieurs parents de la famille Le Gal.

*
*
*

Il faudrait faire le récit détaillé de la campagne d'Espagne pour citer en entier les actions du régiment commandé par Legal entre les années 1688 et 1697. Rappelons seulement que le jeune mestre de camp commanda en Roussillon en 1688, qu'il se signala à la prise de Saint-Jean-de-Baldèses, de Ripouilles, au blocus de Gironne en 1690, au siège et à la prise d'Urgel et des châteaux de Valence et de Boy, au secours du Prats de Molliou en 1691, et qu'il reçut ordre de rester sur la défensive pendant toute l'année 1692. L'offensive allait reprendre, quand un courrier arriva dans le courant d'avril 1693 à l'armée d'Espagne porteur d'une importante nouvelle ; le roi venait de créer 7 maréchaux de France : Choiseul, Villeroi, Joyeuse, Boufflers, Tourville, Catinat et Noailles ; de plus, et sur la proposition de ce dernier, il avait nommé brigadier de ses armées le colonel baron de Legal.

Il faut dire ici un mot de ce singulier grade de brigadier, lequel formait un échelon intermédiaire entre ceux de mestre de camp colonel et de maréchal de camp. Le mestre de camp qui en était investi entraînait dans la catégorie des officiers généraux. Suivant son arme, il commandait une brigade de cavalerie, d'infanterie ou de dragons, et touchait 500 livres d'appointements par mois de 45 jours. Le nouveau brigadier recevait la récompense de ses nombreux services : sa vie allait changer du tout au tout.

Quelques jours plus tard, on montait à cheval, et Legal se trouvait successivement au siège et à la prise de Roses, à la bataille du Ter, au siège de Palamos, à la prise de Gironne, à celle d'Ostalric, au secours de cette place et à la défaite qu'y essuya le prince de Darmstadt le 1^{er} juin 1696.

L'année suivante, le baron justifiant complètement la confiance que Noailles avait eue en lui, passa d'un coup, lors du fameux siège de Barcelone, au rang des officiers les plus en vue du royaume. Le comte de Velasco, vice-roi de Catalogne, ayant décidé de secourir les assiégés ou tout au moins de les ravitailler, Vendôme donna à Legal l'ordre d'attaquer vigou-

reusement les Espagnols. Celui-ci obéit avec sa fougue ordinaire : entré le premier dans le camp des ennemis, il culbuta quatre ou cinq de leurs corps de troupes et les poussa jusqu'à Saint-Felix où il les défit entièrement. On tua trois ou quatre cents hommes, on prit tout le quartier général, toute la vaisselle d'argent des généraux, la cassette du vice-roi, 700 chevaux ou mulets. Cette brillante victoire eut pour conséquence la prise de Barcelone et la fin de la guerre.

*
* *

Quand le baron de Legal revint à Versailles, il était l'homme du jour ; son nom était dans toutes les bouches. Adulé, flatté, le vainqueur de Barcelone était devenu un personnage marquant, et cette situation brillante il se l'était faite par son courage autant que par sa volonté très ferme d'arriver. Saint-Simon, furieux de voir le fils d'un bourgeois obtenir tant de succès, ne lui pardonnait pas sa fortune rapide ; il agissait, nous dit-il dans ses mémoires « en audacieux qui espère tout et ne regarde point d'où il est parti. » Il est certain que le baron de Legal, brigadier des armées du Roi, eût mené une vie moins audacieuse, s'il était resté bien tranquillement à Redon ou à Rochefort à exercer une charge modeste quelque sous le nom de noble homme René-François Le Gal, sieur de Bellenoë. Mais la France y aurait-elle gagné ? On peut en douter quand on pense qu'elle aurait compté dans ses glorieuses annales deux ou trois victoires de moins.

Ce fut pendant la paix, à l'ombre grandiose du nouveau Palais de Versailles, que se forma le seul roman d'amour ayant jamais amolli le cœur d'acier du brillant brigadier. Dès son arrivée d'Espagne, il avait remarqué une jeune fille, appartenant à la meilleure noblesse poitevine, Françoise-Marie de Vidard Saint-Clair, qui ne semble pas avoir été ni bien cruelle ni bien insensible à son amour. Avec Legal on n'y allait pas par quatre chemins, tout marchait tambour battant. Son choix fait et sa demande agréée, le mariage fut célébré au bout de quelques jours, et c'est à peine si ses parents purent

arriver de Bretagne pour la cérémonie qui fut très brillante. La poste n'était pas encore bien rapide, et pour le vainqueur de Barcelone les courriers et les coches ne couraient pas assez vite ; il lui aurait fallu le télégraphe, le téléphone et les express de nos jours. Tout se faisait à la vapeur cent ans avant sa découverte.

Les jeunes époux eurent trois ans pour se connaître et s'apprécier. La guerre n'ayant repris qu'en 1700, ils purent prolonger leur lune de miel jusqu'au commencement du xviii^e siècle, qui allait débiter si brillamment pour la France et se terminer pour elle d'une si terrible façon.

Les opérations commencèrent en 1701 en Italie, où le Duc de Savoie s'était déclaré pour le roi de France. Le baron de Legal dut rejoindre l'armée d'Italie où il assista aux défaites de Catinat et de Villeroi à Carpi et à Chiari. Rappelé à Versailles, il trouva en arrivant à la cour un brevet de maréchal de camp qui venait de lui être délivré le 29 janvier 1702. Ses appointements étaient par suite élevés à 900 livres par mois. En plus, il recevait la promesse d'être envoyé en Allemagne, nos troupes d'Italie devant aller de défaite en défaite jusqu'à la trahison prévue de la Savoie. Tous les malheurs semblaient s'abattre sur la France, et pourtant malgré tout, on chantait à Paris, on chantait à Versailles le triste sort du maréchal de Villeroi, et l'entrée en scène de Jean Churchill, duc de Marlborough. Les uns hurlaient :

Français, rendez grâce à Bellone,
Votre bonheur est sans égal.
Vous avez conservé Crémone
Et... perdu votre général !

Et les autres entonnaient le refrain à la mode :

Marleborough s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine !

Legal était exaspéré de ces chansons, il ne voulait plus entendre que le bruit des feux de mousqueterie et des coups

de canon. Le 8 mai il recevait enfin l'ordre de se rendre sur le Rhin à l'armée de Villars. Le maréchal de France, ami de longue date du baron, ne fut pas longtemps à apprécier ses qualités militaires. « Il était très sage, dit-il dans ses mémoires, et vaillant, avec beaucoup de sens d'audace, et les qualités les plus désirables dans un officier général. »

L'Electeur de Bavière, allié de la France, était parti pour le Tyrol dont il projetait la conquête, laissant Villars commander seul en Allemagne. Celui-ci débarrassé d'une tutelle qu'il ne pouvait déjà plus supporter, profita de l'absence du Prince pour tenter quelques mouvements hardis contre les Impériaux. Ici se place le brillant fait d'armes qui valut à Legal, avec les éloges du roi, le grade de lieutenant-général. Nous laissons la parole à Saint-Simon peu suspect pourtant d'affection pour « les gens sortis de rien », mais dont le récit n'en paraît que plus véridique :

« Pendant le voyage de l'Electeur en Tyrol, les Impériaux
« rassemblèrent leurs troupes et tinrent toujours le maréchal
« de Villars de fort près. Lui cependant projeta de surprendre
« le général Latour, campé avec 5.000 chevaux près de la
« petite ville de Minderkingen, qui a un pont sur le Danube,
« à six lieues d'Ulm, où Legal était allé avec 12 escadrons,
« sous prétexte de garantir cette dernière ville des courses
« des ennemis qui en empêchaient le commerce et les marchés.
« Il eut ordre de marcher sans bruit à huit heures du soir. Du
« Héron le joignit avec six escadrons de dragons ; il prit en
« croupe 700 hommes d'infanterie, et 500 chevaux le joigni-
« rent en chemin avec Fonboisart. Quoiqu'ils eussent marché
« sans bruit toute la nuit, un parti de hussards les découvrit
« tellement qu'ils trouvèrent le général en bataille dans une
« belle prairie devant son camp, et son bagage ayant passé le
« Danube. Ils avaient 1.500 chevaux plus que Legal et le
« débordaient des deux côtés ; aussi attaquèrent-ils les pre-
« miers par une grande décharge. Il ne leur fut répondu que
« l'épée à la main. L'affaire fut disputée, et notre gauche avait
« plié. Le peu d'infanterie qu'avait Legal marcha, la baïonnette
« au bout du fusil, et arrêta en plaine la cavalerie qui avait
« poussé cette gauche, qui se rallia, et alors la victoire ne
« balança plus. Ils se jetèrent dans Minderkingen où la quan-
Arch. 15*

« tité de gens tués sur le pont les empêcha d'être poursuivis
 « dans la ville, parce qu'ils eurent le temps de hausser le pont
 « levis. Quatre de leurs escadrons furent renversés dans le
 « Danube ; ils perdirent environ 1.500 hommes tués, peu de
 « prisonniers, tant l'acharnement fut grand, et 7 étendards.
 « Du Héron, dont ce fut grand dommage, y fut tué avec
 « 50 officiers et 4 ou 500 hommes. Legal se retira le lendemain
 « 1^{er} août (1703), en bon ordre, craignant quelque gros déta-
 « chement du Prince Louis de Bade. »

Saint-Simon ajoute que cette action fit grand plaisir au roi, lequel en fit compliment à la baronne de Legal « qu'il rencon-
 « tra dans la galerie venant de la messe ». Il fit son mari lieutenant-général, et lui accorda en plus une pension de mille écus.

* * *

Cependant l'Electeur de Bavière, forcé d'abandonner ses vues sur le Tyrol, était revenu en Allemagne, et s'était attaché les généraux Legal et Blainville, qu'il connaissait et tenait en haute estime. Par contre, il s'était brouillé avec Villars et l'avait fait remplacer par le maréchal de Marchin. Tous les projets se trouvaient donc modifiés.

D'après Saint-Simon, l'Electeur, désormais seul véritable chef de l'armée, voulait absolument livrer une grande bataille qui le rendrait maître de l'Allemagne et mettrait l'Empereur à sa merci. Blainville et Legal le poussaient fortement dans cette voie ; le premier, pour obtenir le bâton, le second pour faire encore une action d'éclat. Mais pour cela, il fallait obtenir un secours important du roi. Le prince hésitait, quand un beau matin, le 12 juin 1704, brusquant la situation, il fit partir de son camp d'Elchingen le baron de Legal avec mission d'aller trouver le roi à Versailles et de le décider à lui envoyer une armée de renfort.

Le messager était bien choisi. Personne plus que lui n'était alors *persona grata* à la cour. Il arriva à Versailles le 22 juin, avant-veille de la naissance du fils aîné du duc de Bourgogne. Le roi le reçut immédiatement au débotté en audience privée

et écouta jusqu'au bout sans l'interrompre le rapport qu'il lui fit de la situation de l'Electeur. Ce rapport, fort clair, fait de main de maître, que Legal reçut aussitôt l'ordre d'écrire, nous a été conservé. La conclusion en était qu'il fallait secourir à tout prix le Bavarois en envoyant une armée en Souabe. « La « santé de l'Electeur est très mauvaise, disait Legal. S'il « mourait, l'armée du roi ne pourrait se retirer, car les trou- « pes de l'Electeur, le lendemain de sa mort, prendraient le « parti de l'étranger..... De plus, on ne dit rien ici des raisons « puissantes que peut avoir le roi de soutenir vivement un « allié aussi attaché qu'est le duc de Bavière, qui paraît être « dans le dessein de sacrifier son pays et sa famille pour « tenir la parole qu'il a donnée au roi. » Ce dernier trait frappa-t-il le roi ? On pourrait en douter, car Louis XIV devenait sceptique sur le degré de fidélité de ses alliés, et la défection récente du duc de Savoie, père de la duchesse de Bourgogne, avait dû lui faire d'amères réflexions.

Dès le lendemain 23, le roi écrivit au maréchal de Villeroi, commandant en Flandre : « Mon cousin, j'ai entretenu plu- « sieurs fois Legal depuis son arrivée... Le passage du Rhin « m'avait paru le moyen le plus convenable pour porter du « secours à l'Electeur de Bavière, assurer les subsistances de « l'armée que vous commandez, et vous conserver des passa- « ges pour revenir en Alsace, si les ennemis avaient dessein « d'y former quelque entreprise. Legal m'ayant fait connaître « que ce secours était trop éloigné,.... Legal étant parfaite- « ment instruit du pays, et tout ce qu'il m'a dit m'ayant paru « praticable, je lui ai ordonné de me faire un mémoire pour « rendre la chose plus sensible. Après l'avoir lu, je me suis « déterminé à vous l'envoyer pour vous mettre en état de « l'exécuter le plus diligemment. *C'est le seul moyen de* « *secourir l'Electeur*, de conserver mon armée commandée « par le maréchal de Marchin, de faire une campagne glo- « rieuse, de partager les ennemis ou de les rapprocher avec « supériorité, de conserver l'Alsace et d'entretenir la com- « munication. » Le roi terminait sa lettre en priant Villeroi de donner son avis sur ce projet après avoir pris celui du maréchal de Tallard. « Aussitôt que j'aurai reçu de vos « nouvelles, terminait-il, Legal partira pour se rendre auprès

« de vous ; il vous servira très utilement dans tout ce que vous aurez à faire et particulièrement pour le passage. »

Cette lettre était très flatteuse pour Legal. Villeroi y répondit de Steinweiler le 28 juin et Tallard le 29. La lettre de Talard est à reproduire en partie à cause des éloges qu'il y fait du vainqueur de Munderkingen : « J'ai lu avec beaucoup d'attention le mémoire que M. de Legal a présenté à V. M., on ne peut rien voir d'écrit avec plus d'esprit et plus de connaissance, et il répond à merveille à la bonne opinion que tout le monde a de lui. Mais M. de Legal, sire, tombe, il me semble, dans le cas inévitable à ceux qui forment des projets sur une guerre de campagne, qui est de poser en principe ce qui est en question. » La lettre se terminait par certaines critiques techniques du projet de Legal.

Ces critiques ne justifient pas suivant moi la lettre que le même Talard devait écrire le 4 septembre à Chamillard après le désastre d'Hochstedt. « J'ai prévu le malheur qui est arrivé en partant d'Alsace. Le malheureux projet de M. Legal, spécieux en apparence, était en effet une source d'abîmes. »

Le roi récompensa le baron de Legal de la mission qu'il avait remplie, en augmentant de mille écus la pension qu'il lui avait accordée l'année précédente. Après quelques jours passés à la cour, celui-ci repartit pour la Bavière.

* * *

Cependant le plan Legal était exécuté ponctuellement. Tallard gagnait Ulm le 28 juillet, y séjournait deux jours pour laisser reposer son armée, passait à Augsbourg le 2 août et joignait le 4 l'Electeur et le maréchal de Marchin. Enfin, le 13, les vœux de l'Electeur étaient exaucés, et on livra au prince Eugène et à Marleborough, auprès d'Hochstedt, cette bataille funeste qui nous coûta 15.000 hommes tués ou blessés, 14.000 prisonniers, 100 pièces de canon, tous les bagages et la perte de plus de 100 lieues de pays. De nos principaux chefs, Tallard était fait prisonnier, Marchin blessé, Blainville tué.

Seul Legal, dont la division avait fait merveille, se retira en bon ordre avec la cavalerie.

Cette belle retraite n'empêcha pas Legal de devenir le but d'une foule de récriminations de la part d'un grand nombre de généraux. Il avait fait tout le mal, lui seul était responsable du désastre. Tallard fut tout particulièrement dur, lui, dont la mauvaise vue paraît avoir été la cause principale de la défaite. Dans sa lettre du 4 septembre, après avoir dit que le plan Legal était une source d'abîmes : « Je revenais toujours, « ajoute-t-il, à dire qu'il fallait rester derrière Hochstedt. « M. de Legal dit que les ennemis se viendraient mettre à « Lutzingen ; s'ils y fussent venus, et que nous fussions restés « à Hochstedt, vous eussiez eu cent lettres contre moi par la « première occasion. Et, en effet, c'était leur dessein..... Cette « diversité d'avis, Monsieur, qui rend ce qu'on veut faire « public, fait bien voir et est une belle leçon pour jamais, « de n'avoir qu'un homme pour commander une armée, et « que c'est un grand malheur que d'avoir à ménager un « prince de l'humeur de M. l'Electeur de Bavière, surtout « quand les lieutenants généraux s'adressent à lui directement « pour l'échauffer et lui inspirer leurs sentiments *comme fai-* « *saient* certains de l'armée de M. le maréchal de Marchin. »

Notre défaite fut ressentie très vivement par le roi et toute la cour. Legal, accusé à tort ou à raison d'en avoir été l'auteur par l'ordre de marche qu'il avait donné au roi, demanda immédiatement à être employé en Espagne, où il avait déjà servi et laissé un excellent renom à la suite du siège de Barcelone. Il passa rapidement par Versailles, prenant à peine le temps d'embrasser sa femme, et arriva dans la péninsule à temps pour secourir Badajoz sous le maréchal de Tessé (16 octobre 1705).

Après une année passée sur la frontière de Catalogne, il fut chargé en avril 1707 de commander les troupes franco-espagnoles en Navarre, et prit part au grand siège de Lérida, auquel il monta plusieurs tranchées : il commandait l'attaque à l'assaut qui enleva cette place le 13 octobre 1707. Désigné ensuite pour commander en chef en Aragon, Valence, et sur la frontière de Catalogne, il passa le reste de l'année en Espagne.

* *

Le Marquis de Legal, — il prit alors ce titre, — était arrivé au sommet des honneurs militaires. Mais pour l'entêté breton, il y avait encore un échelon à gravir. Tant d'autres, à coup sûr moins bons que lui, avaient obtenu le bâton ! Pourquoi n'aurait-il pas le droit lui aussi d'aspirer au grade de maréchal de France ? A dire vrai, il devait y penser depuis longtemps. Mais son ami Villars, commandant en Flandre, était bien loin, et les cours sont bien capricieuses. Il n'y avait alors pour Legal qu'un parti à prendre : partir pour Versailles et y tâter le terrain, puis se faire employer à l'armée de Villars. Sa décision prise vite, suivant son habitude, il retraversa encore la France du Sud au Nord. A Versailles, il obtint des promesses, l'eau bénite des cours, et l'ordre de rejoindre l'armée de Flandre. Aussitôt son arrivée, le 18 juin 1709, au camp du maréchal, on lui fit espérer une grande bataille, grande victoire naturellement, et le marquis attendit fiévreusement cette belle occasion, qui s'offrit enfin le 11 septembre. Hélas ! les deux amis ne pensaient guère que cette date serait pour la France une date terrible : celle de Malplaquet. Le combat fut le plus meurtrier, le plus long de la campagne ; Villars fut blessé, mais la retraite eut lieu en si bon ordre, qu'on ne laissa ni canon ni prisonnier.

* *

Le rêve s'était évanoui ! Le marquis de Legal n'avait plus rien à attendre. Fut-il blessé à Malplaquet ? Le découragement s'empara-t-il de lui ? Un voile, celui des espoirs déçus, des lassitudes morales et physiques, de la vieillesse, — il n'avait que 58 ans, mais sa vie avait compté double, — semble alors s'être abattu sur son existence, nous cachant ses dernières

années. Son nom ne reparut plus que le 21 avril 1721, jour où le roi lui donna le gouvernement du fort de Brescou et des ville et fort d'Agde. Il était alors chevalier de Saint-Louis. Cette nomination fut la dernière et le dernier sourire de la fortune. Le rude breton, solide comme le granit de son pays, attaché à sa foi comme le lierre aux grands chênes de ses forêts, s'éteignit en bon chrétien, le 8 janvier 1724, dans les bras de sa femme et de ses deux enfants, laissant le triple renom d'un vaillant capitaine, d'un homme de bien et d'un serviteur passionné de la Patrie et du roi. La Bretagne, en lui donnant le jour, avait une fois de plus bien mérité de la France.

R. DE LAIGUE.



LES

ETATS DE BRETAGNE

A GUÉRANDE

Les Etats de Bretagne ne semblent s'être réunis qu'une seule fois à Guérande. C'était en 1625.

Avant de parler de cette tenue, il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots ce que c'était que les Etats de Bretagne.

C'était une assemblée, chargée, sous l'autorité du roi, de veiller aux intérêts de la province, de maintenir ses privilèges et de voter les divers impôts. Ces Etats se réunissaient tous les deux ans dans une bonne ville de la Bretagne.

Ils étaient formés des trois Ordres :

1° L'Ordre de l'Eglise, comprenant les 9 évêques, les abbés des grandes abbayes bretonnes et les délégués des 9 chapitres cathédraux ;

2° L'Ordre de la Noblesse, comprenant les barons et autres seigneurs de la province ;

3° L'Ordre du Tiers, comprenant les députés d'environ 40 villes bretonnes.

Le gouverneur du roi en Bretagne, ou son lieutenant, et les autres commissaires du roi, ouvraient l'assemblée, à laquelle ils soumettaient les volontés de Sa Majesté.

C'est le 4 octobre 1625 (1), à 10 heures du matin, que s'ouvrirent les Etats, à Guérande, dans l'une des salles du couvent des Jacobins.

Etaient présents :

(1) *Archiv. départ. d'Ille-et-Vilaine* : Minutes de la session de 1625.

1° De l'Ordre de l'Eglise :

RR. PP. en Dieu, Messire Guillaume Le Gouverneur, évêque de Saint-Malo, président de l'Ordre et comme tel des Etats ; Messire Guillaume Leprestre, évêque de Cornouaille (Quimper) ; Messire René de Rieux, évêque de Léon, et Messire Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes.

Un seul abbé : Jean Bouschart, abbé de Prières ; des Chapitres : Sébastien Cohon et Michel du Breil, chanoines de Nantes, puis des délégués des chapitres de Rennes, de Dol, de Vannes, de Saint-Malo, de Quimper et de Saint-Brieuc ;

2° De l'Ordre de la Noblesse : une cinquantaine de membres, et, à leur tête, Mgr le duc de Mercœur, duc de Penthièvre, président de l'Ordre ; Mgr de Martigné, son frère ; le baron de Pontchâteau, le marquis de Goulaine, etc....

3° De l'Ordre du Tiers : Jean de Harouis de l'Epinay, président présidial au siège de Nantes et maire de cette ville, qui remplit les fonctions de président de l'Ordre du Tiers. Puis les députés des villes de Rennes, de Vannes, de Kemper-Corentin, de Morlaix, de Dinan, de Saint-Malo, de Fougères, de Saint-Brieuc, de Ploërmel, de Kemperlay, de Vitré, de Hennebont, d'Auray, de Lannion, de Guérande, de Moncontour, de Saint-Paul, de Josselin, de Lamballe, de Lantreguer, de Pontivy, du Croisic, de Malestroit, de Quintin, de Redon, de Guingamp, de Châteaubriant et d'Ancenis. En tout, 29 villes représentées.

Les députés de la ville de Guérande furent :

« Nobles gens Claude de Roussillon, conseiller du Roy et son sénéchal de Guérande, et Artur de Kerneur, sieur dudit lieu d'icelle, dont ils ont fourni acte de procuration. »

* * *

Tout d'abord l'assemblée décida que chaque jour il serait célébré deux messes dans l'église du couvent, l'une avant la réunion du matin et l'autre après. Messieurs des Ordres furent priés d'y assister.

Ceci arrêté, on envoya une délégation prier les Commissaires du roi de vouloir bien venir faire l'ouverture des Etats.

A onze heures, ceux-ci firent leur entrée dans la salle.

Mgr le duc de Vendosme, pair de France, gouverneur de Bretagne, prit place sur une chaire couverte d'un tapis, mi-partie de velours cramoisi et blanc semé de fleurs de lys et d'hermines, élevé sur une plate-forme, sous un dais ayant l'aspect vers le bas de la salle. A sa droite, s'assit Mgr le duc de Montbazou, capitaine et gouverneur des villes et châteaux de Nantes, et à sa gauche, M. le comte de Vertu. Les généraux de la Touche et du Boschet se tenaient sur un banc spécial.

Les commissaires rappelèrent les bons soins du roi Louis XIII pour sa province de Bretagne, les frais qu'il avait dû faire pour la délivrer des entreprises des gens de la religion prétendue réformée, l'entretien de l'armée navale pour la protection de la côte; en conséquence, ils demandèrent aux Etats un don gratuit de 600.000 livres, dont le roi userait pour le paiement et la solde de l'armée navale. Après quoi, les commissaires du roi se retirèrent et la séance fut renvoyée au lendemain matin à 8 heures.

* * *

Diverses questions intéressantes furent agitées les jours suivants aux Etats. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes.

A la séance du mercredi 22 octobre, Jean Lirot, sieur des Chatelliers, l'un des députés de la ville de Nantes, parle de « la grande ruine et incommodité que les pirates d'Alger et de Tunis apportent au commerce qui se fait par les Français sur la mer de Levant, et le nombre infini des captifs qu'ils détiennent. » Marseille, plus voisine du danger, avait été chargée d'entrer en rapport avec les habitants d'Alger et de Tunis, « tant afin de moyennier la liberté des pauvres captifs de la province de Bretagne qui languissaient sous les tourments que leur faisaient souffrir ces barbares, que

« pour faire cesser leurs brigandages et pirateries. » Les habitants d'Alger et de Tunis avaient donné leur parole de relâcher tous les Français qu'ils détenaient, et de cesser toute hostilité de leur part, mais à condition que les Turcs et Barbares qui se trouvaient dans les prisons du royaume et sur les galères de France, leur fussent rendus. La communauté de Marseille donna avis à celle de Nantes de ces négociations. Les Nantais envoyèrent aussitôt des députés en Cour, pour joindre leurs prières aux députés de Marseille, afin d'obtenir du roi et de son conseil, que cet échange s'effectuât. Mais alors les galères du roi, sur lesquelles étaient les prisonniers algériens, se trouvaient en haute mer. Cependant le chancelier promit aux députés nantais et marseillais, de s'occuper de l'échange à leur retour.

Les choses en étaient là, au moment de la réunion des Etats à Guérande. Jean Lirot des Chatelliers saisit donc cette occasion, pour prier les Etats de charger leurs députés en Cour de s'intéresser à l'accomplissement d'une œuvre si charitable. Le procureur général syndic des Etats, Jean de Bruc, sieur de la Grée, appuya la demande du député de Nantes. Il demanda qu'au cas où l'on ne pourrait obtenir l'échange générale, on suppliât le roi d'échanger les Turcs faits récemment prisonniers à Brest, et qu'on se disposait à conduire à Marseille, contre les captifs bretons qui se trouvaient à Alger et à Tunis.

Les Etats s'empressèrent d'adopter ce vœu, et ils envoyèrent aussitôt au duc de Vendôme, le gouverneur, une députation pour le prier d'en écrire à Louis XIII et de contribuer de son autorité à une si bonne œuvre.

. . .

Une autre question attira l'attention des Etats de Guérande. Les ducs de Bretagne avaient fondé à Rome une église en l'honneur de saint Yves. Elle était desservie par des prêtres bretons. Il arriva que cette église fut annexée à celle saint Louis, fondée par les rois de France. Les prêtres bretons

furent dès lors exclus du service de l'église Saint-Yves et de l'administration de ses revenus, et remplacés par des prêtres français, lorrains et savoyards. De plus, les prêtres de l'Oratoire tentaient de s'insinuer dans le service et l'administration des deux églises.

Le procureur général syndic des Etats se plaignit de cette situation et demanda à Nosseigneurs les Etats d'intervenir en faisant rendre aux prêtres bretons l'administration et le service de l'église Saint-Yves de Rome.

Les Etats ordonnèrent, en conséquence, à leurs députés en Cour, de supplier le roi d'écrire à son ambassadeur auprès du Saint-Siège, pour opérer le divorce entre Saint-Louis et Saint-Yves, et empêcher les prêtres de l'Oratoire de s'emparer des revenus de l'église Saint-Yves, contre l'intention de ses fondateurs. Ils prièrent en outre le gouverneur de Bretagne, Mgr le duc de Vendôme, d'écrire lui-même à ce sujet à M. de Bethune, alors ambassadeur du roi de France à Rome.

* * *

Le procureur-syndic de Saint-Brieuc vint exposer aux Etats une demande des habitants de cette ville.

Il existait non loin de Saint-Brieuc une forteresse, connue sous le nom de *Tour de Cesson*, qui joua un certain rôle sous la Ligue. A la suite des guerres de cette époque, les habitants qui avaient eu beaucoup à souffrir des soldats qui y avaient tenu garnison, avaient obtenu de Henri IV sa démolition ; une moitié seulement avait été ruinée, l'autre moitié ayant été laissée « pour servir de phare aux marchands passant le « long de la coste. » Mais voilà qu'un individu prétendit avoir obtenu l'autorisation du Roi de démolir la moitié subsistante, « plutôt, disait le procureur-syndic de Saint-Brieuc, à dessein « d'avoir de l'argent pour ses peines et vacations qu'à aucun « autre qui regarde le bien du pays. » Les habitants de Saint-Brieuc suppliaient donc les Etats de Guérande d'intervenir pour empêcher la destruction de « ladite moitié de tour servant de marque aux pilotes. » Les Etats, se rendant au vœu

des habitants de Saint-Brieuc, chargèrent leur procureur-syndic « d'opposer et d'empêcher, partout où besoin serait, la « démolition. » La volonté des Etats fut respectée, et la demi-tour de Cesson subsiste toujours, dominant la mer et fournissant aux romanciers et aux folkloristes, qui ignorent son histoire, une proie pour leur imagination.

*
* *

Les religieux Jacobins de Guérande profitèrent de l'hospitalité qu'ils donnaient à Nosseigneurs des Etats pour solliciter leur bienveillance à l'égard de leur couvent. Ils remontrèrent « par le particulier les grandes ruines et inconvénients de « leur maison auxquelles ils ne sauraient remédier, disaient-ils, « s'ils n'étaient secourus de quelques aumônes. » Les Etats purent en effet constater le délabrement du couvent des Jacobins de Guérande, aussi ne firent-ils pas difficulté de lui accorder une aumône de 1.200 livres. Mais, en même temps, ils décidèrent d'interrompre leurs séances, probablement à cause de la situation précaire de cette maison.

Le 4 novembre 1625, c'est-à-dire un mois jour pour jour après l'ouverture des Etats à Guérande, l'assemblée, avec l'autorisation du roi, convint, en effet, de se séparer et se donna rendez-vous pour le 29 avril 1626, au couvent des Cordeliers de Nantes. Pour bien marquer qu'il s'agissait non d'une nouvelle tenue, mais de la continuation d'une tenue commencée, il fut entendu que seuls pourraient prendre part à l'Assemblée de Nantes ceux qui avaient assisté à l'Assemblée de Guérande.

Charles ROBERT

de l'Oratoire de Rennes.



RAPPORT

SUR

L'EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

MESDAMES,
MESSIEURS,

Fidèle à ses traditions, le Congrès de l'Association Bretonne avait organisé pour le jeudi 31 août 1899 son excursion monumentale.

A 7 heures précises, sous l'habile direction de M. Kerviler, président du Congrès, de MM. Boceret et Henry Quilgars, les excursionnistes quittent Guérande.

Après avoir salué au passage l'antique moulin de Crèmeur, véritable bijou d'architecture du xv^e siècle, fleuroné et blasonné comme un manoir seigneurial, et après avoir laissé à gauche la chapelle de Sainte-Barbe, dont la jolie baie ogivale a été récemment restaurée, les excursionnistes s'arrêtent au presbytère de Saint-Molf, petit manoir du xvi^e siècle, dont Louis Veuillot a écrit une charmante description dans *Çà et là*. C'était là, dit-on, une habitation ayant appartenu à la duchesse Anne.

Que de manoirs notre excellente duchesse eût possédés, et quelle vie errante elle aurait dû mener, si réellement elle a habité dans toutes ces vieilles demeures, dont la tradition et la légende lui attribuent la propriété !

En voiture pour Pompas, où M. Quilgars doit nous montrer des alignements qu'il vient de découvrir et qui n'ont encore jamais été signalés.

Avant d'arriver au marais de Pompas, nous rencontrons sur notre route la vieille croix de Rozegat, avec ses grossières figures du ^{xvi}^e siècle. Malheureusement le fût de cette croix a été brisé.

Au village d'Arbour, nous quittons nos voitures, et, à travers un sentier très pittoresque, nous arrivons aux alignements dont M. Quilgars avait, au mois de janvier, relevé fort heureusement l'orientation. Ici encore, la pioche du démolisseur et la cartouche du carrier ont fait leur œuvre. Des 57 menhirs debout sur 7 rangs, relevés au mois de janvier 1899, 30 à peine restent encore debout.

Herlignac, c'est la halte traditionnelle : c'est là que nous attend le déjeuner réparateur ; mais avant de se mettre à table nous allons rendre visite aux célèbres ruines du château de Raurouet ou *Ran-roué* « le lot du roi. » On y arrive, dit Desmars, dans son ouvrage *La Presqu'île Guérandaise*, par un joli taillis, et bientôt on découvre les restes imposants du manoir avec ses larges murailles, ses six tours aujourd'hui démantelées, sa grande porte d'entrée en plein cintre et à petits voussours. Une double contrescarpe entoure les douves, et dans la maçonnerie on distingue aisément à l'appareil des pierres les fondations qui doivent appartenir à la construction primitive, et la partie supérieure des courtines et des tours, qui ne doit pas remonter au-delà du ^{xvii}^e siècle. Les bastions, demi-cylindriques au dehors, affectent à l'intérieur la forme quadrangulaire, et l'un d'eux porte, engagés dans son massif, des boulets de pierres qui, par leur disposition, rappellent l'écusson des Rieux.

L'heure du déjeuner a sonné, nous nous mettons à table et chacun fait honneur au très copieux menu préparé par M. Bourigaud. Au dessert, M. Kerviler et M. le marquis de l'Estourbeillon saluent en M. Audren de Kerdrel l'Association bretonne, dont il est l'âme et la vie. Très modestement, trop modestement, notre Directeur répond qu'il est temps pour lui de prendre sa retraite et qu'il demande un successeur, son grand âge le mettant désormais dans l'impossibilité de diriger l'Association.

Aimable et charmante ironie, car M. de Kerdrel est le premier à donner très vaillamment le signal du départ et, malgré

les fatigues de la première étape, à diriger notre caravane vers *La Brètesche*. Une halte au champ des morts nous permet d'admirer une croix superbe dans la simplicité de ses sculptures naïves du xv^e siècle.

A Toulmain une déception nous attendait. Les trois belles chambres dolmeniques relevées il y a un an par M. Quilgars, le menhir indicateur, tout a disparu ou plutôt tout gît là dans le fossé, délité et en tas, attendant le tombereau de l'entrepreneur.

A quelques pas plus loin, dans un champ, nous relevons, sur les indications de M. Quilgars, un dolmen malheureusement bouleversé, mais dont la disposition rayonnante des chambres est fort curieuse. Du haut de la butte qu'il couronne, la vue est magnifique et s'étend sur *la Brière* à une distance considérable. M. Quilgars se propose de fouiller quelques-unes de ces chambres. Souhaitons bonne chance à cet infatigable archéologue.

La Brètesche ! C'est un cri d'admiration qui s'échappe de toutes les bouches quand, au détour de la route, les voitures s'arrêtent devant le magnifique étang que limite au nord la demeure seigneuriale.

Nous franchissons le pont-levis défendu par deux tours, et nous entrons dans la cour d'honneur qui donne accès aux appartements. Que dire de toutes ces merveilles entassées et classées dans ces trois salles : armes, bijoux, monnaies, canons des xv^e et xvi^e siècles, tout est là, présentant aux yeux des visiteurs une collection sans égale dans un cadre unique. M. Paul de Berthou pour qui l'art Japonais n'a point de secret, nous fait admirer un superbe sabre à deux mains fort ancien et, nous dit-il, rarissime... mais il est 6 heures et malheureusement nous ne pouvons que jeter un trop rapide coup d'œil sur ces merveilles. Trente-deux kilomètres nous séparent de Guérande, la nuit vient, il faut se hâter. Pendant que quelques-uns d'entre nous poussent jusqu'à Musillac pour y admirer une superbe verrière du xvii^e siècle, M. Kerviler conduit les amateurs d'archéologie à *Pompas* devant le formidable retranchement élevé par les Vénètes pour fortifier l'isthme et barrer la route à l'envahisseur.

Qu'on se figure un relevé de terre de 5 mètres de hauteur

sur 5 à 6 mètres de largeur, protégé par une douve de 8 mètres de largeur. Autrefois ce retranchement s'étendait sur une longueur de 3 kilomètres. Malheureusement là encore le paysan a tout détruit. Deux cents mètres à peine restent encore debout. M. le Directeur du Congrès prie M. Quilgars de prendre quelques photographies de ce retranchement, photographies qui figureront au Bulletin.

Que de légendes on pourrait recueillir dans ce vieux bourg de Saint-Lyphard. Laissez-moi vous conter, en parcourant la longue route toute noire qui nous sépare de Guérande où nous ne devons arriver qu'à 9 heures, la légende de Saint-Lyphard. Il y a là une explication sinon archéologique, du moins bien curieuse, de l'histoire du retranchement. Je la copie dans M. Desmars :

Il y a bien longtemps de cela, saint Lyphard qui est aujourd'hui le patron du bourg, y vint demeurer avec sa fille : car il avait perdu sa femme trouvée morte un soir au bord de la Brière sans qu'on pût s'expliquer les causes de ce malheur. Près de lui se groupèrent quelques familles et toute cette petite colonie vécut tranquille et heureuse.

Mais, un jour vint s'établir dans leur voisinage, un serpent affreux, si long que sa queue traînait encore au bourg de Saint-Lyphard lorsqu'il buvait à Pompas, en sorte qu'il mesurait au moins trois quarts de lieue.

Pour se défendre, lui et les siens, contre ce monstre, Lyphard imagina de construire du bourg à Pompas cette énorme digue qu'on appelle maintenant les Grands Fossés, et que les savants — dans leur ignorance de cette histoire — prennent les uns pour une chaussée élevée contre les inondations de la Loire quand elle débordait dans la Brière, les autres pour un retranchement romain.

Erreur, puisqu'elle fut construite par saint Lyphard et que même longtemps elle réussit à arrêter le monstre qui, trop gros pour être leste, ne pouvait franchir cet obstacle : un jour pourtant, dans une année de disette, la faim mit la bête hors du bois, le désespoir lui donna des forces, et sans qu'on ait pu savoir comment cela se fit, elle arriva un beau matin, signifiant à Lyphard et à ses voisins qu'ils eussent dorénavant à lui fournir tous les mois une charretée de litière et une jeune fille.

Arch.

16*

La litière, on le comprend, et même, vu la taille du personnage, une charretée, pour être couché à l'aise, n'était pas une demande trop exagérée. Mais une jeune fille, c'était bien différent.

Pourtant il fallut se soumettre ; les gens sages pensèrent qu'il valait mieux abandonner un enfant que sacrifier toute la peuplade, et ils décidèrent que chaque mois on tirerait au sort et qu'une victime ainsi choisie serait livrée à la maudite bête.

Sept mois se passèrent, sept jeunes filles avaient été dévorées ; le sort interrogé pour la huitième fois, désigna la fille de Lyphard. Elle si jeune, si jolie, si aimée de tous, devait mourir le lendemain. Lyphard ne dormait guère, le pauvre père !

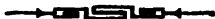
Tout à coup, il se lève, l'amour paternel lui avait donné du courage. Il prend un long sabre accroché au mur, et pour être sûr que la lame usée par la rouille ne trompera pas sa vaillance, il décharge en sortant sur une pierre voisine, un coup si vigoureux qu'il la fend presque en deux moitiés sans ébrécher son arme, — et si vous êtes passés à Saint-Lyphard, vous avez pu voir cette pierre fendue.

Content de cet essai et rendu plus brave encore, Lyphard se dirige à pas de loups vers la retraite du serpent ; tout à coup il l'aperçoit, au clair de lune, tranquillement couché sur sa litière et dormant d'un profond sommeil, il approche et sans lui laisser le temps de s'éveiller, lui tranche la tête d'un seul coup.

Le lendemain le cadavre du monstre engraisait tous les champs du bourg, et Lyphard était porté en triomphe par ses voisins émerveillés de son courage.

Il vécut longtemps avec eux et après sa mort devint à juste titre le patron de son village.

A. DORTEL.



RAPPORT

SUR

L'EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

Du Congrès de l'Association Bretonne

AUTOUR DE LA VILLE DE GUÉRANDE

Et à ses principaux monuments

Le mardi 29 août 1899

L'enceinte de Guérande a dix-huit cents mètres de circuit (1) ; sauf une porte, sur laquelle nous reviendrons, elle ne contient aucune partie antérieure à l'année 1343, pendant laquelle Jean IV fit creuser des fossés et élever des murs autour de Guérande, ville qui n'avait, sans doute, point d'autres défenses qu'un rempart de terre et quelques palissades, lorsqu'elle fut prise et saccagée par Louis d'Espagne, en 1342. Jean IV, Jean V, Pierre II, en 1454, François II et peut-être la duchesse Anne, successivement et selon les circonstances (2), firent travailler à l'enceinte nouvelle.

(1) Le plan de la ville de Guérande et de son enceinte murale a déjà été publié par l'Association bretonne dans son *Bulletin archéologique*, 3^e série, tome V, à la suite des mémoires du *Congrès breton, tenu à Saint-Malo en 1885*, (Classe d'archéologie). Sur l'âge des diverses parties de l'enceinte de Guérande, on trouvera aussi dans ces mémoires et dans ce même volume (p. 161-162), des appréciations que l'on pourra comparer à celles du présent rapport.

LA DIRECTION.

(2) Plusieurs sièges ont dû laisser des traces sur les murailles de Guérande, notamment ceux de 1373, 1379, 1489.

La porte *Saint-Michel*, véritable château et logement du gouverneur, est un beau type de ces portes de ville, dites *bastilles*, dont le plus célèbre exemple était la Bastille Saint-Antoine de Paris, formée de quatre tours, dans son premier état, puis, par l'adjonction de quatre autres tours, devenue une forteresse formidable et nommée la Bastille par excellence.

Notre bastille Guérandaise, habilement restaurée dans ces dernières années, grâce au zèle de Monsieur le Maire et du conseil municipal de la ville, remonte, croyons-nous, au règne de Jean V ; les flancs légèrement aplatis de ces deux hautes tours, le caractère de ses petites ouvertures, fenêtres et portes de sa façade intérieure, nous en paraissent une preuve. L'arc qui surmonte l'entrée extérieure de sa grande baie, présente un bel appareil à crossettes, et nous remarquons au bas d'un des flancs de la tour ouest, une meurtrière surmontée d'un arc de décharge formé par une grosse pierre, au-dessous de laquelle on a laissé un vide, pour permettre au tassement de la maçonnerie de s'opérer sans inconvénients. Chacun des gros moëllons de la voûte d'entrée porte un signe ou marque de tacherons, assez grossièrement gravé : marteau, pic de maçon, ceps de prisonniers, cœur, et même une hermine. Sur la façade, vers la ville, une bretesche à machicoulis surveille une porte d'escalier ; autrefois, un chemin de ronde courait à la partie supérieure de cette façade, de peur que la porte fût surprise par les habitants. Les meurtrières ou archères des tours sont terminées à leur partie inférieure, par un trou rond, pour la bouche des couleuvrines, et à hauteur d'homme, deux embrasures plates et évasées, percées à la fin du xv^e ou au xvr^e siècle, permettent des feux rasants, convergeant devant l'entrée.

Remontons l'enceinte, extérieurement et dans la direction du nord-est. L'appareil de la courtine qui suit la porte *Saint-Michel* est différent de celui des deux tours de cette porte, à laquelle elle se joint par une liaison très-visible. Il est formé de moëllons d'un modèle plus réduit et remontant à la première enceinte de Jean IV. Suivent une autre suture, terminant cette portion, et une brèche bouchée à une époque récente, puis un grand fragment de courtine du xiv^e siècle, d'un appareil plus petit.

La tour de *la Théologale* est du xiv^e siècle et attribuable à

Jean IV ; elle est ronde, ses archères comme celles des plus anciennes des autres tours, se terminent vers le bas, par une ouverture tantôt ronde, tantôt carrée. La courtine suivante est assez grossièrement construite, et dans cette partie de l'enceinte, toute la muraille laisse apercevoir une base d'un blocage grossier et irrégulier sur laquelle elle repose. Le mur change ici de direction, en faisant un angle, et gagne la tour *Sainte-Anne*, après avoir présenté un fragment du *xiv^e* siècle. Cette tour, comme le pan de mur suivant, paraît du *xv^e*. L'appareil est beaucoup plus grand que celui du siècle précédent, trop facilement attaquable par le canon dont l'usage se généralisait.

Nous arrivons à la porte *Vannetaise*. Ses deux tours, petites, rondes, mal construites et en mauvais état, semblent, par leurs formes et leurs proportions, appartenir au *xiii^e* siècle. Peut-être est-ce une porte antérieure au siège de Louis d'Espagne et ayant été jointe aux remparts de terre et de palissades qui défendaient alors la ville. La voûte d'entrée en est moderne. Cette porte *Vannetaise* est d'ailleurs en dehors et sur un plan différent de celui de l'enceinte actuelle, à laquelle on a dû la rattacher par deux petits pans de mur. La courtine qui suit est du *xv^e* siècle, avec portion construite en beaux et grands moëllons carrés. Une marque de liaison semble indiquer qu'on s'y prit à deux fois pour l'élever telle qu'elle est aujourd'hui. Elle peut être attribuée à Pierre II ou à François II.

La grosse tour qui se présente ensuite, dite tour *Saint-Michel*, et qui sert aujourd'hui de boucherie, est un bastion de la seconde moitié du *xv^e* siècle, en fer-à-cheval, c'est-à-dire à côtés aplatis et en grand appareil. Une liaison la sépare de la courtine voisine qui, après un angle, pour changer de direction, se joint à la tour de *la Gaudinais*, servant aussi de boucherie. Cette tour est ronde, en petit appareil, sans doute du temps de Jean IV, et est suivie d'une courtine en moëllons de grand modèle, du *xv^e* siècle.

D'ailleurs toutes les courtines de l'enceinte ont été remaniées ou refaites dans le cours du *xv^e* siècle ; seules, les tours de *la Gaudinais* et de *la Théologale* et celles de la *Porte Vannetaise*, et çà et là quelques portions de murailles, représentant une époque antérieure. Beaucoup de courtines ont été recons-

truites à la hâte et avec peu de soin, et plusieurs ont perdu leurs créneaux. Les sièges que la ville eut à soutenir ont dû aussi laisser des brèches, réparées ensuite tant bien que mal.

La tour de l'*Abreuvoir*, baignant dans un fossé marécageux, présente des flancs aplatis et un parement de grand appareil : elle est du *xv^e* siècle, massive et puissante, et c'est sans doute sous François II qu'ont été sculptées les consoles de ces machicoulis. La courtine suivante, brisée par un angle, offre une portion du *xv^e* siècle et une autre du *xiv^e*, en pierres plus petites. Nous sommes à la porte *Bizienne* ; c'est un rectangle aplati, percé d'une ouverture moderne, dont la voûte rehaussée permet aujourd'hui l'accès de la ville aux charrettes chargées. Sa baie était jadis beaucoup moins haute. D'ailleurs toute la porte paraît relativement moderne et reconstruite avec les matériaux de l'ancienne.

Tout auprès, on remarque une embrasure de canon du *xv^e* siècle avancé ou même plus récente, sur laquelle une longue et grosse pierre fait arc de décharge ; puis une série d'angles et de pans coupés, formant une sorte de bastion polygonal, dont la muraille, de l'extrême fin du *xv^e* siècle, présente une légère obliquité qui en augmente la force et en assure l'assiette. Ici des brèches ont été réparées ; puis une grande courtine, probablement du temps de François II, légèrement renversée en talus, offre encore çà et là des marques de tacherons.

En cet endroit se voyait autrefois une tour dite *de Sainte-Catherine*, démolie en 1816, et sur l'emplacement de laquelle on a ouvert une porte charretière. A côté, la petite porte du *Tricot*, percée en 1848, donne accès à la rue du même nom.

Après un angle dans la muraille, dont une portion paraît ensuite appartenir au *xiv^e* siècle, se voit un beau morceau de la fin du *xv^e*, formé d'assises plates et minces, alternant avec des assises carrées.

La porte de *Saillé*, que nous trouvons alors, est rectangulaire ; l'arc de sa baie présente l'appareil à crossettes ; il est percé dans le tableau qui recevait le pont-levis relevé. Elle est bâtie en pierres de grandes tailles et les corbeaux de ses machicoulis sont très soignés. La courtine qui suit est composée successivement de deux parties distinctes, l'une de petits, l'autre de grands moëllons de la fin du *xv^e* siècle.

C'est à cette dernière époque qu'il faut aussi attribuer la tour *Saint-Jean*, assez petite, mais à flancs aplatis. Au premier tiers de sa hauteur, on admire un gracieux larmier. Elle se relie à la tour ouest de la *porte Saint-Michel* par une courtine en appareil moyen et régulier, présentant un angle, et par une courte amorce du temps de Jean V, comme la porte voisine.

La collégiale, dont le chœur recouvre des substructions mérovingiennes, offre des parties d'époques et de styles très différents. La fin du *xiii^e* siècle y est représentée par la nef avec ses gros piliers ronds, à chapiteaux ornés tantôt de petits personnages, tantôt de feuillages romans, tantôt, enfin, des premiers crochets et feuillages gothiques. Le *xiii^e* siècle a produit les fenêtres lancéolées, aujourd'hui bouchées, qui précèdent le transept, la chapelle si élégante, dite de Crémur ou de Carné, ainsi que la salle capitulaire qui la surmonte.

Le chœur et la façade sont de la seconde moitié du *xv^e* siècle, avec gables ornés de choux frisés, remplages de fenêtres à mouchettes et soufflets, piliers polygonaux sans chapiteaux. La petite chaire extérieure qui s'ouvre à l'ouest de la grande porte, monument aussi rare qu'élégant, nous a paru du commencement du *xv^e* siècle. (Et, en effet, la tradition affirme que saint Vincent Ferrier, mort en 1415, y a prêché.)

Le chevet est plat (comme celui des belles églises de Batz et du Croisic); il est éclairé par une très grande et admirable fenêtre, garnie d'un vitrail en partie ancien et restauré. Les fenêtres voisines, du déambulatoire, sont aussi ornées de beaux vitraux du *xvi^e* siècle, d'une remarquable exécution, dans le genre flamand, et habilement restaurés. Enfin, au transept nord-est, les pinacles des contreforts présentent le style de la Renaissance.

Dans cette belle église qui pourrait fournir la matière d'un véritable cours d'archéologie, nous trouvons encore un type intéressant du costume militaire et féminin du *xvi^e* siècle, fourni par les statues tumulaires de Tristan de Carné et de sa femme, contre une des parois de la chapelle qui porte leur nom. On a placé près de ce tombeau un cercueil de pierre, qui paraît mérovingien, découvert, avec d'autres, sous le chœur.

Nous nous reprocherions d'oublier la charmante chapelle de Notre-Dame la Blanche, rare production, complète et

homogène, du style si simple et si élégant de la première moitié du ^{xiii}^e siècle. On l'a attribuée à tort au ^{xiv}^e, sur la foi d'une inscription apocryphe et menteuse qui porte la date de 1348 et qui paraît copiée dans Ogée. D'ailleurs, M. Jégou en a fait justice, dans sa « *Très-ancienne confrérie de Mgr Saint-Nicolas* ». Il serait bien à désirer qu'on fit disparaître cette inscription.

Les deux petites portes latérales, la grande porte et les contreforts de Notre-Dame La Blanche méritent une mention spéciale. La flèche, très gracieuse, quoique moderne, donne bien l'idée des flèches du ^{xiii}^e siècle.

Cette chapelle a été presque entièrement restaurée, et les voûtes nous paraissent modernes. Toutes les sculptures, en particulier les chapiteaux des colonnettes intérieures, sauf cependant les feuillages très simples des petites portes latérales, ont été repiquées, ce qui enlève à leur intérêt, comme documents. L'ensemble n'en constitue pas moins un monument que l'archéologue peut visiter avec fruit.

La ville de Guérande possède encore bon nombre de maisons anciennes de granit, et attirant le regard par des écussons héraldiques et de gracieux ornements de la Renaissance.

P. DE BERTHOU.



LA

Bataille de Ballon

a-t-elle été livrée

EN BAINS

La rivière d'Oust, le plus grand des affluents de la Vilaine, après avoir arrosé Malestroit, Saint-Laurent, Saint-Congard et Saint-Martin, continue sa course vers le Sud-Est en traversant les marais des Fougerets et de Glenac qui furent, en 590, le tombeau de Beppolen et de son armée. Sous le bourg de Glénac, l'Oust reçoit l'Aff qui lui arrive du Nord, et les deux rivières réunies se précipitent tout à coup au Sud, entre deux hautes collines dont les pentes abruptes tombent à pic dans leurs eaux. A l'Ouest, ce sont les hauteurs de Saint-Vincent, tristes et désolées, avec leur verte couronne de pins et leurs landes rouges ; à l'Est, c'est la côte de Bains que ferment d'abord d'énormes rochers de plus de cent pieds de haut et qui, s'abaissant peu à peu, vient former en face de Bougro et de Ménehi le délicieux vallon où se cache, sous des châtaigniers et des ifs séculaires, la petite chapelle gothique de Saint-Méen. Le cours de l'Oust offre à cet endroit un panorama des plus sauvages, et c'est à bon droit que notre grand romancier breton, Paul Féval, a pris ces sombres rives comme théâtre d'une de ses meilleures nouvelles. Le voyageur qui n'a pas craint de faire l'ascension du plus haut des rochers de Bains, ne peut s'empêcher, en parcourant des yeux les longs marais de Glénac et les eaux rapides de l'Oust qui roulent à ses pieds, de penser à toute une époque disparue, à la victoire

de Waroch sur les Francs, aux traversées légendaires de Rouardaye Joue-Rouge à la poursuite des sorciers de Bains, à l'époque enfin où les premiers Bretons habitaient ce pays que devait illustrer plus tard la célèbre abbaye de Redon. Fait à remarquer, presque tous les noms des lieux situés sur l'Oust, entre Glénac et Saint-Perreuc, sont d'origine celtique. Voilà d'abord en Saint-Vincent (jadis en Peillac), Brénihan, Painfaut, Ménehé, Bougro, Boro ; puis, en Bains, Coquelin, Penlheur, Bauré, le Trécouët, la Quilliennaye, auxquels nous ajouterons Saint-Méen. De ces noms, trois sont à retenir, deux en Bains : Bauré et Saint-Méen ; un en Saint-Vincent : Ménehé.

* * *

Quand les Bretons pénétrèrent pour la première fois sur le territoire de Bains, soit qu'ils fussent arrivés par la Vilaine ou par l'Oust, soit qu'ils eussent suivi la voie romaine de Rieux à Rennes, ils trouvèrent devant eux un immense triangle de landes aux deux côtés formés par la Vilaine et l'Oust, et dont le troisième s'appuyait sur la grande forêt centrale. Leur parti fut vite pris. Ils s'établirent principalement le long des deux rivières qui leur fournissaient deux moyens de communication avec la mer et le centre de la péninsule armoricaine. Puis ils fondèrent deux ports, l'un sur la Vilaine : le port du Chastel, et l'autre sur l'Oust : le port de Balrit.

Le port du Chastel, cité dans le *Cartulaire* de Redon sous le nom de *Portus Castelli*, porta plus tard celui de *Port de Bains*, une écluse voisine continuant de s'appeler écluse du Chastel.

Le port de Balrit (nunc Bauré) paraît avoir été le plus important des deux. A l'abri des rochers dont nous avons parlé, il offrait un très bon garage aux bateaux qui naviguaient sur l'Oust ; aussi en peu de temps fut-il très fréquenté des marchands de Peillac, Bains, Sixt, Carentoir et Renac. Le commerce y devint même si florissant que le mactiern de Bains, voulant en tirer profit, établit à Balrit un droit de *tonlieu* portant sur les navires et les marchandises. Cet impôt fut perçu

régulièrement et sans difficulté jusqu'au moment où le plou de Bains fut donné à Saint-Conwoion, abbé de Redon, par Ratuili et Nominoë. Alors des discussions s'élevèrent et deux petits monastères voisins dénièrent vers 845 à l'abbaye de Redon le droit exclusif de percevoir le *tonlieu* à Balrit. Ces deux monastères s'appelaient Ballon et Busal.

* * *

Un jour, nous dit le *Cartulaire*, deux prêtres nommés Coruueten et Catuuelon, appartenant tous deux à Ballon, furent envoyés par leur abbé à la cour de Nominoë, duc de Bretagne, afin de réclamer pour leur monastère le droit de toucher une part de l'impôt établi sur les bateaux abordant au port de Balrit et sur les marchandises qu'on y débarquait. Ceci se passait entre 841 et 851. Nominoë, voulant s'éclaircir, ordonna alors à son délégué Riuuoret de procéder à une enquête en présence de l'abbé de Redon Conwoion, et d'appeler comme témoins les anciens de Peillac, de Bains, de Renac et de Sixt. Riuuoret partit aussitôt et désigna pour lieu de l'enquête Peisuuentoc, endroit situé sur le bord de la forêt, nécessairement dans les environs de Balrit. Au jour fixé, les témoins convoqués arrivèrent de Peillac, de Bains, de Sixt et de Renac. Riuuoret prit alors la parole : « A qui appartient « suivant vous, leur dit-il, le devoir de percevoir le *tonlieu* « sur les bateaux au port de Balrit et à Busal. » Le procès s'était élargi en effet et le monastère de Busal ne voulant pas rester en arrière, avait profité de la circonstance pour réclamer le *tonlieu* de Busal. Interrogés les premiers, les anciens de Peillac répondirent en ces termes : « Depuis le jour où les « bateaux ont commencé de naviguer sur l'Oust, celui qui « possédait Bains sous son autorité fut toujours le seul à percevoir le *tonlieu* sur les navires et le droit de vente sur « les marchandises vendues. Quant aux abbés de Busal et « de Ballon, ils n'eurent jamais aucun droit ni sur ces navires, « ni sur les vendeurs, ni sur les acheteurs, et jamais jusqu'à « ce jour on ne les a vus toucher de *tonlieu* ni de droit de

« vente à Balrit et à Busal. » Les anciens de Bains, de Sixt et de Renac, interrogés ensuite, firent la même réponse. L'enquête terminée, Conwoion, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, porta le procès-verbal à Nominoë, qui fit justice (1).

* * *

Où étaient-ils situés ces deux petits monastères de Ballon et de Busal, qui venaient d'oser disputer à la jeune abbaye de Redon un droit d'impôt ? Evidemment sur les bords de l'Oust, tout près ou pas très loin de la rivière.

Pour l'un d'entre eux, Busal, le doute n'est pas possible. D'après le *Cartulaire*, Busal était baigné par l'Oust, car on y percevait l'impôt de navigation appelé *tonlieu*, comme à Balrit. Or, il existe sur la rive de Bains, à quelques mètres de l'Oust, et à un petit kilomètre au-dessous de Bauré, une antique chapelle vouée à saint Méen. Dans son guide du voyageur aux environs de Redon, Desmars, en 1869, s'exprimait ainsi,

(1) Noticia in quorum presentia qui subtertenentur qualiter venientes sacerdotes his nominibus, Coruuenten et Catuuolon, ex monasterio Ballon ad Nominoe, deprecantes eum ut eis donaret partem ex navibus et ex emptoribus in Balrit. Tunc interrogavit Nominoe si erat rectum illud dare, et jussit misso suo Riuroret ut congregarentur omnes seniores ex Poliac et ex Bain et ex Rannac et ex Siz, quod ita et fecit ; venerunt et ex Poliac : Illoc, Hocar et Haeluuocon, presbyter, Ratuueten, Haelmoini, Risuuroret, Uuinan, Matganoc, Catuueten ; et ex Bain : Jarnhatoc, Uurhoiarn, Roenuuallon. Suluual, presbyter, Uuetencar, Arthuuiu, Jarnhebet, Haeldetuuid, Maenuuoron ; et ex Siz : Uuetengloeu, Catuuoret, Cumiau, Greduuucon, Uuallon ; et ex Rannac : Houuen, Jacu, Uuocon, Branoc, Cadlouuen ; et interrogati sunt omnes qui debebat accipere teloneum de navibus in Balrit, sive in Busal, et testificaverunt omnes supradicti homines Polliaccenses et Bainsenses et Zizcenses et Rannacenses quod ille qui Bain haberet in potestatem semper accepit teloneum sive mercedem de navibus seu de ementibus, ab illo die quo naves ceperunt navigare in Ult, neque abbas Busal neque abbas Ballon habuerunt ullam potestatem, neque de navibus neque vendentibus neque ementibus acceperunt teloneum sive mercedem usque in presentem diem. Factum est hoc in loco nuncupante Peisuentoc, juxta silvam, adstante Conuuoion monacho et audiente, cui Nominoe mandaverat ibi adesse, et illi hoc renunciare. (*Cart. de Redon*, édition Courson, p. 80).

à ce sujet : « A deux kilomètres de la Roche du Theil, sur le bord de la rivière d'Oult, dans un frais vallon, se cache sous de grands châtaigniers et de vieux ifs, la modeste chapelle de Saint-Méen, *dernier débris, dit-on, du monastère de Busal*, mentionné dans le *Cartulaire* de Redon. Ce petit édifice, prêt à crouler de vétusté, est curieux avec ses naïves statues en bois peint de la Vierge, de saint Méen, de saint Nicolas, sa charpente à arbalétriers courbés en ogive, ses baies étroites à cintre brisé et ses vieux porches modifiant son plan primitif en forme de tau à un seul bras au Nord. » La chapelle existe encore maintenant, 1899, telle que l'a vue Desmars. A côté d'elle, un terrain où végètent des buis et des ifs, jadis enclos, fut sans doute une de ses dépendances. Enfin, plus à l'est, au milieu du village de Saint-Méen, une maison à tourelle, l'Hotel Brulé, passe pour avoir été la demeure des religieux. M. le chanoine Guillotin de Corson, qui a recueilli ce dernier détail (1), croit que Saint-Méen doit être identifié avec le prieuré de Bussac (2) appartenant à la grande abbaye de Saint-Méen. Je ne puis être de son avis, car, je n'ai trouvé nulle part dans les titres de la paroisse de Bains, titres remontant à 1440, aucune trace de ce prieuré, aucun nom rappelant Bussac de près ou de loin. Saint-Méen en Bains ne paraît pas avoir été, depuis sa destruction comme monastère, autre chose qu'une petite chapelle où les seigneurs du Trécoët, manoir des environs, avaient prééminence d'église.

En revanche, il y eut pendant tout le Moyen-Age, à 500 mètres au Nord de Saint-Méen, un passage sur l'Oust servant aux communications entre Bains et Peillac auquel aboutissaient deux anciens chemins. Ce passage qui existait certainement dès la période gallo-romaine, fut peut-être utilisé par l'armée de Beppolen quand elle marcha en 590 à la rencontre du Comte de Vannes Waroch (3). Au ix^e siècle, on percevait le *tonlieu* à Busal, passage, comme on le percevait à Balrit, port.

Busal et la chapelle Saint-Méen ne sont ainsi qu'un seul et même lieu.

(1) *Statistique historique et monumentale du canton de Redon*, p. 48.

(2) Pouillé de l'Archevêché de Rennes, II, 146.

(3) La Borderie. *Hist. de Bretagne*, I, 448.

* * *

La question est plus complexe pour Ballon.

Dans son admirable *Histoire de Bretagne*, M. de la Borderie recherchant l'emplacement de la célèbre victoire qui rendit en 845 son indépendance à la Bretagne, n'hésite pas à placer le champ de bataille de Ballon « à 1500 mètres environ dans « le Nord-Est du bourg de Bains, à plus d'une lieue Est du cours « de l'Oust (1), » autour du village de la Bataille. C'est l'opinion de tous ou presque tous ceux qui se sont occupés de Ballon.

Il est positif qu'il s'est livré jadis un grand combat en Bains, le long de la voie romaine de Rieux à Rennes ; les noms actuels : La Bataille, l'Etang de la Bataille, le Ruisseau de la Bataille, la Chaussée de la Bataille, rappellent un important fait d'armes. Et la légende s'en est mêlée. Les vieillards du bourg de Bains racontent couramment que la bataille fut livrée contre les Anglais ; engagée à la Guerivaie, elle se termina à la Poignardaie où eut lieu une lutte acharnée à coups de poignards, épisode qui donna son nom au village voisin. Le moulin à eau de la Bataille tourna même trois fois sous le sang ! Les habitants de Bains ne sont pas chiches d'histoires, et la Bataille est un de leurs bons sujets. Un fait certain, c'est que l'on a retrouvé des armes dans les landes mouillées du ruisseau de la Bataille.

Mais de ce qu'il s'est livré autrefois un combat dans les landes du Nord de Bains, fait incontestable, et de ce qu'un village porte ce nom significatif de la Bataille, faut-il conclure que ce combat doit être identifié avec la bataille de Ballon, et que le village de la Bataille a remplacé le monastère de ce nom ? Avant tout, il y aurait à prouver que Ballon était en Bains ; et franchement, je ne crois pas qu'on puisse l'y placer.

Le seul acte qui mentionne cette petite abbaye, la charte relative au droit de *tonlieu*, est muette sur son emplacement.

(1) La Borderie, *Hist. de Bretagne*, II, 471.

Cette charte dit bien que l'impôt de Balrit et de Busal était levé par le mactiern de Bains, mais est-ce une raison pour affirmer que Ballon, qui réclamait sa part dans l'impôt, se trouvait lui-même en Bains ? Nullement. Et M. de la Borderie ajoute avec beaucoup de raison : « Pour motiver la prétention de Ballon, il suffisait que ce monastère eût quelques domaines baignés par l'Oust, contre lesquels les moines pouvaient établir une écluse ou barrage à porte mobile permettant d'exiger un droit de passage. »

Or, j'ai parcouru consciencieusement tout Bains, j'en ai étudié minutieusement les anciens aveux, les anciens rôles, et nulle part je n'ai trouvé trace du monastère de Ballon. Je suis arrivé ainsi à cette conclusion que Ballon devait être ailleurs, et peu à peu j'ai acquis la certitude qu'il était tout bonnement en Peillac.

En Peillac ?

Oui, en Peillac, et pourquoi pas ?

L'Oust sépare Bains de Saint-Vincent (autrefois Peillac) ; actuellement, sa rive gauche baigne le département d'Ille-et-Vilaine, et sa rive droite, celui du Morbihan. Incontestablement Balrit et Busal étaient sur la rive gauche, en Bains, mais de Balrit et de Busal on était à 100 mètres du territoire de Peillac. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un petit monastère de Peillac, dont les biens étaient baignés par la rivière, se soit cru, à tort ou à raison, en droit de réclamer sa part de certains droits perçus sur cette rivière à Balrit ? Qui nous dit, d'ailleurs, que ce port de Balrit n'avait pas un quai en Peillac, sur les biens de l'abbaye de Ballon, fait infiniment probable ? Les dépendances de Ballon faisaient sans doute face aux hauteurs de Balrit, et l'Oust se trouvait ainsi couler entre deux collines portant à peu près le même nom : Ballon et Balrit (1).

Il existe en Saint-Vincent (autrefois Peillac), à 700 mètres de l'Oust, un petit village composé de deux ou trois maisons ; ce petit village, que masque un rideau de pins et de châta-

(1) *Bal*, en gallois, pic d'une montagne. *Rhyd*, en gallois, gué, courant. (*Chrestomathie Bretonne*, par J. Loth). Balrit signifierait peut-être : le port de Ballon.

gniers, porte le nom significatif de Ménehy (1). Quoique bien modeste maintenant, Ménehy dut avoir jadis une certaine importance ; est-il téméraire d'y voir le plus ancien établissement des bords de l'Oust en Peillac, quand on sait que l'une des grandes frairies de la paroisse de Peillac, celle de l'Est, lui avait emprunté son nom. La frairie de Ménehy représentait peut-être le territoire de Ballon. Mais il y a plus. A quelque distance de Ménehy, on montre encore des ruines d'une antique chapelle dédiée à saint Guillaume (*Saint Yaume*, disent les frairiens de Ménehy), et ces ruines sont au milieu d'un bois qui paraît avoir été fermé de murs.

Le petit village et les ruines de la chapelle, voilà tout ce qui reste, à mon avis, du monastère de Ballon. Arrêtons-nous dans les bois de Ménehy, et, sous l'ombre des vieux chênes, relisons attentivement la fameuse charte du *tonlieu* de Balrit. C'est de ces bois que partirent les deux prêtres que l'abbé de Ballon envoya chez le Duc des Bretons Nominoë. Ces deux prêtres, on se le rappelle, portaient les noms bien celtiques de Coruueten et de Catuuolon. L'un d'entre eux, Catuuolon, ne reparait dans aucun acte du *Cartulaire*. Il n'en est pas de même de son confrère. Coruueten est cité quelques années plus tard, en 867, et cette fois il figure, toujours avec son titre de prêtre, en qualité de témoin dans un acte passé en Peillac (2). Regardons maintenant du côté de Bains : voilà devant nous la colline de Bauré avec son rocher du « Grand Joue ». Au-dessous, vers le Nord, c'était le port, source de beaux impôts que reluquait avec convoitise l'Abbaye de Ballon. Et instinctivement nous nous faisons la réflexion suivante : si le litige n'avait intéressé que des gens de la rive gauche de l'Oust, on se serait contenté de convoquer les anciens de Bains, Sixt et Renac. Tout au contraire, ceux de Peillac furent appelés et appelés les premiers probablement sur la demande de Ballon qui avait introduit l'instance comme l'on dirait aujourd'hui. L'enquête eut lieu d'abord ; la contre-enquête ensuite. Malheureusement pour Ballon les témoins furent unanimes, et la petite abbaye

(1) *Minthi* signifie en breton *lieu d'asile*. Ce mot indique presque toujours l'emplacement d'une ancienne abbaye.

(2) *Cart. de Redon*, p. 72.

perdit son procès. Pauvre Ballon ! c'était le commencement de sa déchéance ; les Normands, cinquante ans plus tard, ne devaient plus en faire qu'une bouchée !

*
* * *

Je le répète encore et ne cesserai de le répéter, la seule charte du *Cartulaire* qui parle de Ballon ne dit pas un mot de la situation de ce monastère qui n'est mentionné nulle part ailleurs. Pourtant, c'est en se basant sur ce seul titre du ix^e siècle, que la plupart des historiens ont placé la grande bataille de Ballon, à Bains. D'une supposition, ils ont voulu faire une conviction ; d'un doute, une certitude. En résumé, il y avait à première vue autant de chance pour que Ballon fût en Peillac qu'en Bains, sur la droite de l'Oust que sur sa gauche ; eh bien ! malgré cela, armé du nom du village de *la Bataille* et de la charte en question, voulant à tout prix fixer à Bains la victoire de Nominoë, on a déclaré ceci :

« De Nantes, pour se rendre à Vannes, — la traversée de « la Vilaine au-dessous de Redon étant très difficile et très « périlleuse pour une armée, — il fallait aller chercher au « Nord de Redon un passage plus commode (1). »

M. de la Borderie, qui s'exprime ainsi, semble oublier que de Nantes à Vannes il existait une grande voie romaine passant la Vilaine à Rieux, sur un gué artificiel, qu'il a décrit lui-même au commencement de son *Histoire de Bretagne* (2), gué dont les restes existent encore aujourd'hui, au point de gêner à marée basse le passage des bateaux. D'après le même auteur, c'est le chemin que suivit en 590 l'armée d'Ebrakher, lorsqu'elle se dirigea vers Vannes ; « la chaussée en était « sans doute moins bien entretenue que sous l'Empire, mais « elle fournissait encore la meilleure route qu'on pût suivre « le long du littoral sud de la péninsule armoricaine (3). »

(1) La Borderie, *Hist. de Bret.*, II, 470.

(2) *Ibid.*, I, 95, 96.

(3) *Ibid.*, I, 449.

C'est par là que revint Ebrakher, dont les troupes furent décimées par Conao, à Rieux (1). C'est la même chaussée qui mena en 818 Louis le Débonnaire à la recherche de Morvan. C'est elle que suivit certainement Charles le Chauve (2) venant d'Angers pour combattre Nominoë dans le Vannetais, si son expédition fut un « calque de celle de Louis Le Débonnaire. »

Le roi des Francs n'avait donc aucun motif de se diriger vers Bains, et si par hasard Nominoë avait commis l'imprudence de l'attendre au Nord de Redon, au risque d'être rejeté comme Beppolen dans les marais de Glenac ou de voir sa cavalerie acculée à trois rivières, il est probable que l'avantage serait resté au petit-fils de Charlemagne. En tout cas, la bataille livrée en Bains aurait pris le nom de ce grand plou. Il ne faut pas oublier en effet qu'à cette époque il y avait à Bains une église fort ancienne (*antiqua ecclesia*), évidemment plus connue que les nombreuses petites abbayes des environs, et qu'on trouve à tout instant dans le *Cartulaire* le nom de *Bain*, tandis que Ballon, Busal, Cournon y sont cités une ou deux fois seulement.

Et la bataille fut livrée, disent les textes, *in Ballon*, à

(1) La Borderie, *Hist. de Bret.*, I, 450.

(2) Je lis dans un petit opuscule très curieux, intitulé : *Romains et Vénètes, traditions et légendes*, par L. Nicolazo de Barmon, p. 31, le passage suivant : « Près de Braud (la butte Saint-Jacques, en Fégréac, faubourg de Durtie, « située en face de Rieux, sur la voie romaine de Nantes à Vannes par Rieux), « la voie ferrée, en s'établissant, a amené la découverte de choses curieuses. « On a trouvé des tombes, avec des vases et des cendres, et aussi des fioles « lacrymatoires. Charles le Chauve, défait à Ballon, ne put conserver son trésor « contenu dans des vases en terre, nommés houles ; les gens de Rieux, apprenant la défaite des Français, se présentèrent pour piller le trésor que l'on « savait être dans le camp de Braud. N'ayant pas le temps d'enlever les vases « remplis de monnaie neuve, les gardiens se sauvèrent et se cachèrent. Un de « ces vases fut découvert en 1835 contre la voie pavée, en relevant le chemin « vicinal de Fégréac à Rieux. L'auteur de cet écrit possède une monnaie de « Charles le Chauve, à fleur de coin, qui faisait partie de celles trouvées « en cette circonstance. » M. L. de Barmon possédait le château de la Touche Saint-Joseph, situé à côté de Braud, en Fégréac ; il était le père de M. de Barmon, châtelain actuel de la Touche, archéologue distingué, et collaborateur intelligent de M. Léon Maître dans les fouilles qui furent pratiquées en 1887 à la station gallo-romaine de Rieux-Fégréac.

Ballon, *in loco qui vocatur Ballon*, dans le lieu appelé Ballon. Nulle part *in Bain*, en Bains, *juxta Bain*, près de Bains.

Eh bien ! je l'affirme. et je l'affirme, parce que j'en suis convaincu, jamais les petits monastères de Bains ou de Peillac ne furent assez importants pour éclipser les noms de leurs plous.

*
* *

De tout ceci, je conclus : Il n'y avait pas de lieu appelé Ballon, en Bains. Le monastère de Ballon devait être situé en Peillac.

Par suite, la bataille de Ballon ne fut pas livrée en Bains. Où donc eut lieu cette grande victoire des Bretons ?

La recherche et la découverte du célèbre champ de bataille n'est pas à ma portée.

Je n'ai eu qu'un but : planter un jalon. A d'autres plus érudits le soin de montrer la route.

R. DE LAIGUE.



BALLON

Réponse à M. le Comte DE LAIGUE (1)

I

La grande bataille où le roi Charles le Chauve et son immense armée furent mis en déroute par Nominoë et ses Bretons, en l'an 845, est mentionnée dans de nombreuses chroniques soit bretonnes, soit gallo-frankes. Mais le lieu où elle se livra n'est nommé nulle part, si ce n'est dans les chartes de l'abbaye de Redon, écrites l'année même de cette bataille, qui placent cette rencontre « en un lieu appelé Ballon, « *in Ballon, in loco qui dicitur Ballon.* » Si toutes les chroniques ignorent le nom de ce lieu, c'est qu'il était certainement obscur et très peu connu ; si cependant il est connu des moines de Redon, et d'eux seuls, il n'en peut y avoir qu'une cause : c'est qu'il était voisin de leur abbaye. Conclusion, au point de vue du bon sens, inattaquable. Si donc on peut rencontrer, au ix^e siècle, dans les environs de Redon, un lieu appelé Ballon, nul doute que ce soit là le théâtre de la grande victoire de Nominoë.

Or, une charte de Redon écrite sous le règne de Nominoë

(1) M. de la Borderie étant absent du Congrès de Guérande, n'avait pu, dans ce Congrès, répondre à l'attaque dirigée par M. le Comte de Laigue contre l'opinion exprimée au tome II de l'*Histoire de Bretagne* (p. 468-472) touchant le lieu de la bataille de Ballon. Comme directeur de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne, M. de la Borderie ayant dû prendre connaissance des épreuves des mémoires imprimés dans le présent volume, a cru pouvoir y faire insérer la note suivante contenant, en partie du moins, ce qu'il aurait dit sur cette question au Congrès de Guérande s'il avait pu y assister.

(841 à 851) mentionne un monastère de *Ballon* dont les moines réclamaient une partie des droits appelés *tonlieu*, levés sur les bateaux abordant et les marchandises vendues en un port nommé Balrit (1) ouvert sur la rive gauche de l'Out et le territoire du *plou* de Bain (Bains, orthographe administrative actuelle, mais anti-historique) : droits jusque-là perçus par les moines de Redon. Pour avoir une semblable prétention, le monastère de Ballon devait forcément être situé à peu de distance du cours de l'Out, rive droite ou rive gauche, c'est-à-dire dans le *plou* de Poillac (Peillac) ou dans celui de Bain (2). En un cas comme en l'autre, le lieu de Ballon était très voisin de Redon, et par conséquent c'est là, dans les landes voisines de l'Out, vers la hauteur de Balrit, que fut livrée la bataille.

Ce point, aujourd'hui incontestable (3), était le plus important à établir, car il détermine suffisamment la physionomie locale et les conditions topographiques de cette grande lutte. Qu'elle ait eu lieu sur le territoire de Bain ou sur celui de Peillac, cette question, intéressante sans doute touchant à un si grand événement, n'a cependant qu'une importance secondaire.

II

M. de Laigue affirme que la charte du *Cartulaire de Redon*, concernant le monastère de Ballon, est « muette sur l'emplacement de cette maison, » ce qui signifie seulement qu'elle n'indique pas de façon explicite en quel *plou* était situé ce

(1) Le nom actuel est *Bauré* ; la situation exacte en est indiquée, d'après les renseignements fournis par M. de Laigue, dans notre *Histoire de Bretagne*, II, p. 155, note 1.

(2) Le *plou* de Poillac ou Peillac comprenait au IX^e siècle non seulement le territoire de la paroisse actuelle de Peillac, mais celui de la paroisse de Saint-Vincent ; c'est sur ce pied que nous en parlerons toujours ici. — Le *plou* de Bain (Bains) comprenait à l'origine, outre la paroisse actuelle de Bain, le territoire de la paroisse de Redon et celui de la paroisse de Cournon (Voir *Cartul. de Redon*, Nos 2 et 233, p. 2 et 181).

(3) Quant à l'opinion, d'ailleurs fort peu suivie, qui voudrait transporter à Baulon la bataille de 845, elle est véritablement au-dessous de toute discussion ; nous l'avons montré dans notre *Histoire de Bretagne* (II, p. 469-470), par des raisons restées jusqu'à présent sans réponse.

monastère. Si effectivement l'on ne pouvait rien tirer de cette charte pour déterminer la situation de Ballon, comme on ne peut hésiter qu'entre Bain et Peillac, la critique commanderait de s'en tenir là et de ne pas se prononcer entre ces deux plous. Mais M. de Laigue « voulant à tout prix (1) » exclure Ballon du plou de Bain, allègue cet argument :

« J'ai parcouru, dit-il, consciencieusement tout Bains ; j'en ai étudié minutieusement les anciens aveux, les anciens rôles, et nulle part je n'ai trouvé trace du monastère de Ballon. Je suis arrivé ainsi à cette conclusion, que Ballon « devait être ailleurs. »

Ainsi, de ce que dans les aveux et les rôles du moyen-âge, qui ne remontent pas au-delà du ^{xv}^e siècle, tout au plus à la fin du ^{xiv}^e, de ce que dans ces aveux et ces rôles on ne retrouve pas en tel ou tel territoire un nom de lieu du ^{ix}^e siècle, on se croit en droit de conclure sans hésitation que ce nom, au ^{ix}^e siècle, n'y existait pas. Et cela, quand par suite de la grande catastrophe des invasions normandes et du changement universel des institutions politiques et sociales, tout a été, dans ce territoire, renversé, broyé, ruiné, renouvelé. Et cela, quand nous avons pour la Bretagne, spécialement pour les contrées qui entourent Redon, le *Cartulaire* de cette abbaye, dont les 280 chartes antérieures à l'an 924, renferment des milliers de noms de lieu existant certainement au ^{ix}^e siècle, et dont on a grand peine à retrouver la dixième partie, soit dans les noms de la topographie actuelle, soit dans les rôles, les aveux et autres documents du moyen-âge postérieurs aux invasions normandes. En ce qui touche Bain, par exemple, a-t-on retrouvé dans les aveux, dans les rôles ou dans la topographie actuelle les noms et villages de Librcoot, Rantimor, Naitan, Keurill, Wokamoë, Frot Eginoc, Groit, Pulbili, Ranbudhoiarn, Ranciculf, etc. ? En aucune façon. Si l'on en concluait qu'au ^{ix}^e siècle ces noms et ces lieux n'existaient pas dans le plou de Bain, on se tromperait complètement, car le contraire est certain (2). L'argument articulé par M. de Laigue contre

(1) C'est M. de Laigue qui, le premier, a usé envers moi de cette formule (ci-dessus, p. 255), que je demande la permission de lui renvoyer.

(2) Voir *Cartulaire de Redon*, Nos 121, 183, 186, 199, p. 91, 142, 144, 155, etc.

l'existence de Ballon en Bain au ix^e siècle est donc de nulle valeur. Cependant il en tire de grandes conséquences, car c'est uniquement sur cet argument qu'il s'appuie pour dire : « J'ai acquis la *certitude* que Ballon était en Peillac. »

— Mais sans doute, direz-vous, c'est que dans des aveux, des rôles ou autres documents relatifs à la paroisse de Peillac, on a trouvé ce nom de Ballon ?

Pas le moins du monde. Le lieu où M. de Laigue transporte Ballon ne s'appelle point Ballon (1), et il est impossible de prouver qu'il ait jamais porté ce nom à aucune époque. Donc, le double raisonnement de notre honorable contradicteur s'établit ainsi :

1^o Dans les rôles, les aveux et les autres documents (postérieurs aux invasions normandes), relatifs à la paroisse de Bain, on ne trouve nulle trace de Ballon, *donc* ce nom n'existait pas au ix^e siècle sur le territoire de Bain.

2^o Dans les aveux, les rôles et autres documents relatifs à Peillac, on ne trouve non plus nulle trace de Ballon ; néanmoins, il est *certain* que Ballon existait au ix^e siècle sur le territoire de Peillac.

Inutile d'insister sur l'illogisme de cette double conclusion. La seule chose logique, jusqu'ici, serait de conclure à l'impossibilité de savoir dans lequel de ces deux lieux se trouvait Ballon.

III

Voyons cependant si, étudiée de près, la charte du ix^e siècle relative au monastère de Ballon ne fournirait pas quelques données propres à faire pencher la balance en faveur de Bain ou de Peillac.

Pour juger le litige pendant entre les moines de Redon et

1 (1) C'est un petit village appelé *le Mènehy*, nom que M. de Laigue traduit par monastère. En réalité *menehi* est un terrain plus ou moins étendu, jouissant du droit d'asile. Dans le *Cartulaire de Redon* (partie du ix^e siècle), ce nom n'est nulle part appliqué à des monastères, mais à des exploitations rurales ou à des pièces de terre (Voir p. 107, 108, 140, 142, 150).

ceux de Ballon sur la perception du *tonlieu* de Balrit, le roi Nominoë envoya un délégué (*missus*) du nom de Riworet et lui ordonna, afin d'établir exactement l'état de la question et le droit respectif des parties, de procéder à une enquête en convoquant, pour en déposer devant lui, les anciens du plou de Bain et des plous limitrophes, Peillac, Sixt et Renac (1).

Selon M. de Laigue, la convocation des Peillacois à cette enquête prouve que Ballon était en Peillac, car (selon lui) si le litige n'eût intéressé que des gens de la rive gauche, c'est-à-dire de Bain, le témoignage des gens de la rive droite, c'est-à-dire de Peillac, aurait été inutile (2). — C'est là une erreur évidente. L'Out n'est point un fleuve si large que les habitants de l'un de ses bords ne voient pas très bien ce qui se passe sur l'autre. Les Peillacois, riverains de l'Out et qui y menaient souvent leurs bateaux, étaient parfaitement au fait des us et coutumes de la navigation dans cette rivière, particulièrement au port de Balrit situé en face de leur territoire, et leur témoignage devait être d'autant plus précieux qu'il était plus désintéressé.

Par contre, une intervention inexplicable en cette enquête — si Ballon n'avait pas été en Bain — c'est celle des gens de Sixt et de Renac. Ces deux plous (*plebes*) n'étaient ni limitrophes de Peillac, ni riverains de l'Out ; ils en étaient au contraire et en sont encore notablement éloignés (3), et leurs habitants ne pouvaient connaître ce qui se passait sur cette rivière, encore moins ce qui se passait à Peillac situé sur l'autre bord ; il eût donc été, en ce cas, inutile, absurde d'invoquer leur témoignage, et l'on n'eût même pas songé à y recourir. Mais, si Ballon se trouvait situé dans le plou de Bain, c'est tout le contraire. Sixt et Renac, confinant à Bain par une étendue considérable de leurs limites, avaient forcément de fréquents rapports avec ce plou, avec ses habitants, ses

(1) *Cartulaire de Redon*, N° 106, p. 80-81.

(2) M. de Laigue veut même que les gens de Peillac aient été appelés *les premiers* à cette enquête. C'est inexact. Ils sont nommés les premiers dans la charte, mais cela ne prouve rien. Il semble, au contraire, résulter de la charte, que les anciens des quatre plous furent appelés à déposer ensemble devant le *missus* de Nominoë.

(3) De 5 ou 6 kilomètres pour le point le plus rapproché de la limite de Sixt, et de plus de 10 kilomètres pour celle de Renac.

églises, ses monastères, par conséquent avec Redon et Ballon, et la querelle de ces deux monastères au sujet du *tonlieu* de Balrit ne pouvait manquer d'être bien connue des Renacois et des Sixtins ; il était dès lors indispensable de recueillir leur témoignage, d'autant qu'il avait chance d'être plus impartial que celui des gens de Bain. L'appel fait à ce témoignage par le juge Riworet, *missus* de Nominoë, est donc une preuve que Ballon était en Bain et non en Peillac. — En voici une autre.

IV

Tous les témoins appelés à l'enquête par le *missus* de Nominoë déclarèrent que la perception du tonlieu de Balrit était un droit, une prérogative afférente au chef qui possédait et gouvernait le plou de Bain (1) ; or on sait que le chef ou machtiern de ce plou, appelé Ratuili, avait en 832 transmis tous ses droits à l'abbé de Redon.

Si les moines de Ballon avaient fait partie du plou de Bain, le chef de ce plou aurait bien pu aussi leur avoir cédé une portion de ses droits, par conséquent une portion du tonlieu de Balrit. Mais si leur monastère était en Peillac, la revendication par eux de tout ou partie de ces droits était impossible. Car chaque plou formait, au IX^e siècle, une petite société, une petite tribu dont l'origine remontait ou était censée remonter aux premiers temps de l'occupation du sol par les Bretons ; tribu autonome, indépendante, sur laquelle les gens des autres plous n'avaient nul droit et ne pouvaient exercer nulle autorité. La prétention d'un habitant du plou de Peillac à exercer en Bain un droit afférent au chef du plou de Bain en sa qualité de chef de plou (comme eût été le cas de l'abbé de Ballon s'il avait habité en Peillac), cette prétention eût été aussi impossible que celle

(1) « Interrogati sunt omnes qui debebat accipere teloneum de navibus in « Balrit... et testificaverunt omnes quod ille qui Bain haberet in potestatem « semper accepit teloneum sive mercedem de navibus seu de ementibus. » (Cart. de Redon, N^o 106, p. 61).

d'une commune de nos jours qui voudrait imposer sur la commune voisine des centimes additionnels à son profit.

Une telle revendication, insoutenable et folle, serait tombée d'elle-même sans même mériter l'honneur d'un jugement. On lui en accorda un cependant et même assez solennel. — Nouvelle preuve que Ballon était en Bain.

V

Au tome II de l'*Histoire de Bretagne* (p. 470), j'ai dit que, la traversée de la Vilaine au-dessous de Redon étant très difficile pour une armée, il fallut que Charles le Chauve, marchant contre Nominoë, remontât, pour passer la Vilaine, jusqu'à Langon.

M. de Laigue contredit cette assertion et essaie de me mettre en contradiction avec moi-même, parce que dans le tome I^{er} de l'*Histoire de Bretagne* (p. 449), parlant de l'expédition des Franks contre les Bretons en 590, j'ai dit que le duc Ebrakher s'était probablement servi pour aller à Vannes de la voie romaine de Duretie à Dartoritum : où M. de Laigue veut entendre qu'Ebrakher aurait passé la Vilaine au-dessous de Redon, au gué artificiel de Duretie (Rieux).

C'est complètement erroné. Ebrakher devait venir de Rennes, et j'ai dit, avec Grégoire de Tours, qu'il traversa d'abord la Vilaine et ensuite l'Out (1), c'est-à-dire qu'il traversa ces deux rivières au-dessus de leur confluent, donc fort au-dessus de Duretie qui est en aval de ce confluent ; puis, après avoir passé l'Out, il descendit vers Vannes et finit par rencontrer la voie romaine, mais à l'Ouest de Duretie, par conséquent sans avoir eu rien à démêler *en allant à Vannes*, avec le gué artificiel rappelé par M. de Laigue (2).

(1) « Interea (Ebracharius et Beppolenus) venerunt ad Vicononiam amnem, « quam transmissi ad Uldam fluvium pervenerunt, ibique, dissipatis vicinitatis « casis, pontes desuper statuunt, sicque exercitus omnis transiit. » (Greg. Turon. *Hist. eccl. Franc.* X, 9).

(2) Immédiatement après avoir décrit ce gué, M. de Laigue ajoute : « D'après « cet auteur (M. de la Borderie), c'est le chemin que suivit en 590 l'armée « d'Ebrakher, lorsqu'elle se dirigea vers Vannes. » Je n'ai véritablement rien dit de pareil.

Mais, *en revenant de Vannes*, pour retourner en Gaule, Ebrakher qui se dirigeait vers Angers, passa nécessairement la Vilaine au gué de Duretie et, selon Grégoire de Tours, il s'en trouva fort mal. Une moitié de son armée put seule franchir ce passage ; l'arrière-garde, restée sur la rive gauche, n'y put réussir et fut en partie détruite ou capturée par les Bretons ; ceux des trainards qui essayèrent de traverser à cheval ce gué que l'on croit avoir été si commode, furent (dit Grégoire de Tours) entraînés et noyés « *par la violence du torrent* » (1). On voit comme ce passage était facile en 590 ; deux siècles et demi plus tard, pendant lesquels il était resté sans entretien, on peut juger de ce qu'il était devenu. En 845, la plus simple prudence prescrivait à Charles le Chauve de ne pas s'en servir et d'aller chercher ailleurs un passage plus sûr. — Je ne puis comprendre l'objection qu'on fait à cet égard.

VI

Il est assez facile de résumer cette question de Ballon.

De tous les documents, de tous les chroniqueurs contemporains, *seuls* les moines de Redon donnent le nom du lieu de la bataille de 845 ; c'est donc que ce lieu leur était connu, par conséquent voisin de leur abbaye, et c'est le cas précisément de ce monastère de Ballon nommé dans une de leurs chartes, lequel, d'après cet acte, ne pouvait être qu'en Bain ou en Peillac.

Bien que cette charte ne dise pas explicitement dans lequel de ces deux plous était Ballon, les indications qu'on en retire sont, on l'a vu plus haut, tout en faveur de Bain. Aussi, jusqu'à présent les historiens les plus sérieux de la Bretagne n'avaient point hésité à placer ce lieu en cette dernière paroisse. Les Bénédictins, auteurs des deux grandes *Histoires de Bretagne*, dom Lobineau et dom Morice, qui dans

(1) « Nonnullis, qui cum caballis *torrentem* transmeare voluerunt, ab *ipsius torrentis impetu in mare dejectis*. » (Id. *Ibid.*)

les questions d'origines se contredisent souvent, s'accordent sur ce point. Lobineau dit :

« *Lieu du combat.* — Soit que Charles (le Chauve) l'eût choisi, soit que Nominoë l'y eût engagé, le lieu où se donna la bataille fut une plaine marécageuse *entre les rivières d'Oult et de Vilaine* [par conséquent en Bain] près d'un lieu qui s'appeloit *Ballon* et où il y avoit un monastère. » (*Hist. de Bret.*, I, p. 41).

Et dom Morice écrit, presque en mêmes termes :

« Le lieu où se donna la bataille fut une plaine marécageuse entre les rivières d'Oult et de Vilaine, près d'un lieu nommé *Ballon*, où il y avoit alors un monastère. » (*Hist. de Bret.*, I, p. 35).

M. de Laigue rejette cette opinion ; il est convaincu, il est certain (affirme-t-il à plusieurs reprises) que *Ballon* n'était pas en Bain et était en Peillac. Mais, à l'appui de cette affirmation quelles preuves positives, précises, sérieuses, fournit-il ? Après l'examen que nous avons fait nous pouvons dire : aucune. Sa conviction, certainement très respectable, n'a donc d'autre caractère que celui d'une opinion purement subjective.

C'est pourquoi elle n'ébranle point les raisons pour lesquelles, après dom Lobineau et dom Morice, nous croyons devoir maintenir sur le territoire de Bain le théâtre de la bataille de *Ballon*.

Quant à placer ce théâtre au village de cette paroisse appelé *Bataille*, c'est une conjecture soutenable et même assez naturelle, mais rien de plus (1).

ARTHUR DE LA BORDERIE,
Membre de l'Institut.

(1) Pour les autres motifs sur lesquels se fonde notre opinion touchant le lieu de la bataille de *Ballon*, les lecteurs que cette question intéresse peuvent voir la note que nous y avons consacrée, *Histoire de Bretagne*, II, p. 468-472.



DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE DE CLOTURE DU CONGRÈS

Le Samedi 2 Septembre 1899, à 2 heures de l'après-midi

Par M. LE QUEN D'ENTREMEUSE, Maire de Guérande

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La municipalité de Guérande n'a pas seulement à cœur de vous remercier d'avoir bien voulu choisir sa vieille cité pour y tenir les séances si intéressantes du Congrès de l'Association Bretonne, que vous présidez avec tant de dévouement, d'autorité et de distinction ; elle a encore le devoir bien agréable de vous exprimer ses sentiments de reconnaissance, car votre mission aura été salutaire.

En nous révélant, dans un langage dont vous avez seul le secret, les pages si glorieuses de l'histoire de notre chère Bretagne, en nous signalant quels furent la valeur guerrière et les nombreux actes d'héroïsme des anciens Guérandais, nous nous sommes sentis plus fiers que jamais d'appartenir à cette antique terre de l'Armor.

C'est donc avec raison que nous continuerons toujours, nous autres Guérandais, à nous dire orgueilleusement : Bretons en France, Français à l'étranger !

Mais, Monsieur le Président, parmi les souvenirs que nous aura laissés le Congrès de l'Association Bretonne, je suis sur-

tout heureux de vous dire combien est sincère et restera durable celui de la touchante sympathie que vous venez de témoigner à ces humbles serviteurs de la terre et de l'atelier, si grands par leur labeur, si dignes dans leur fidélité et leur religion.

En les honorant de votre haute bienveillance, Monsieur le Président, laissez-moi vous dire que vous avez honoré le Congrès de l'Association Bretonne et tous vos collaborateurs, aussi distingués que dévoués, à une œuvre que couvre leur fière devise bretonne :

Potius mori quam fœdari !



ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA SÉANCE DE CLOTURE DU CONGRÈS

Le Samedi 2 Septembre 1899, à 2 heures de l'après-midi

Par M. ANTHIME MENARD, Député de la Loire-Inférieure

MESDAMES,
MESSIEURS,

Vous me permettez, j'en suis sûr, quelques mots de remerciement et de sympathie à l'adresse de l'Association Bretonne, au moment de la clôture de son Congrès de Guérande, — ne serait-ce que pour m'excuser personnellement, si je n'ai pu le suivre avec autant d'assiduité que je me l'étais promis.

Mais Messieurs Le Gonidec et de l'Estourbeillon vous diront, avec une expérience plus ancienne que la mienne, que, si les députés *proposent*, — c'est leur devoir, j'allais dire leur métier, — les électeurs *disposent*, — c'est leur droit — et disposent même avec une admirable et légitime désinvolture... des vacances de leurs mandataires.

Voilà comment je me suis trouvé presque constamment éloigné de ce Congrès, qui rappelle à beaucoup d'entre nous de si doux et de si vieux souvenirs.

Oui, vieux souvenirs ! je suis presque effrayé de l'avouer en ce qui me concerne, vieux de 22 ans !

Car ce fut en 1877, à Savenay, que, pour la première fois l'Association Bretonne, qui venait de renaître depuis peu, après une trop longue suspension, fit sa réapparition dans notre département.

Et ce fut, comme aujourd'hui, dans l'arrondissement de Saint-Nazaire.

Quel merveilleux éclat, dans le renouveau de cette seconde jeunesse ! Quelle intensité de vie ! Quelle pléiade d'hommes, déjà réunis sous votre présidence, Monsieur le sénateur, on coudoyait et on apprenait à aimer !

Il y avait là tout ce que la Bretagne comptait alors de noms illustres ou connus dans les sciences historiques et archéologiques, dans la littérature et la poésie : les la Villemarqué, les la Borderie, les Ropartz, les la Monneraye, les Gautier du Mottay, les Kerviler, les du Laurens de la Barre, et ceux auxquels notre province doit la transformation de son agriculture : les Rieffel et les Kerjégu, — je n'ai pas rouvert un seul volume pour citer ces noms, il m'en aurait fallu énumérer trop d'autres ; j'ai préféré n'obéir qu'au hasard de mes souvenirs personnels !

Comment, entourée de tant de séductions, l'Association Bretonne n'aurait-elle pas entraîné à sa suite, dans les villes qu'elle parcourait successivement chaque année, tous ceux qui se sentaient au cœur quelque aspiration généreuse, quelque amour pour la Bretagne, son histoire, sa poésie, sa langue ou son génie provincial !

C'était — pour ne pas trop m'écarter de la Loire-Inférieure, — c'était le temps où, vers les une heure du matin, au moment où M. de la Borderie arrêta les causeries intimes qui suivaient les réunions du soir, — parce que, disait-il, il était temps de se mettre au travail pour le lendemain, — notre espiègle jeunesse, processionnant dans les cloîtres de l'abbaye de Redon, réveillait irrespectueusement M. du Laurens de la Barre, le conteur par excellence, pour le punir sans doute de nous avoir essoufflé à la poursuite de deux gendarmes qui n'allaient jamais que : « d'Allaire à Redon et réciproquement ; » M. du Laurens de la Barre, que M. de la Borderie avait baptisé « la petite flûte de nos Congrès, » pour se venger sans doute sur cet ami si bienveillant, d'avoir été baptisé lui-même du titre de « bénédictin laïque, » nom qui lui est resté, parce qu'il est fait à la fois de trop d'exactitude et d'esprit pour que vous n'en ayez pas vous-même reconnu immédiatement le parrain : je veux dire ce président incomparable, dont chaque

allocution demeure un bijou d'à-propos, de délicatesse et d'amabilité.

C'était encore le temps où, après avoir cherché sans succès M. de la Villemarqué, en retard pour une excursion, vous encore, M. le Président, et M. de la Borderie, vous le trouviez absorbé dans ses contemplations, au fond d'une vieille chapelle gothique, et où vous l'accusiez véhémentement de machiavélisme, — lui ! — prétendant qu'il voulait se préparer des témoins pour son futur procès de canonisation !

J'ai tort peut-être, Messieurs, d'évoquer quelques-uns de ces noms : comment le faire sans tristesse !

L'Association Bretonne est revenue tous les cinq ans dans notre département ; nous l'avons eue à Châteaubriand, à Ancenis, au Croisic, et beaucoup d'entre nous ont pu la suivre parfois dans les régions voisines.

Mais chaque année, nous la retrouvions ayant laissé le long de sa route, morts au champ d'honneur et ensevelis en sol breton, quelques-uns de ces hommes dont elle était si riche et dont elle était si fière !

Disparus, MM. Ropartz, de la Monneraye, Rieffel, de Kerjégu ! c'est-à-dire, hélas ! beaucoup de ceux que je citais en commençant.

Disparu aussi, M. de la Villemarqué, le breton par excellence, le barde en qui se résumaient si bien toutes les qualités de sa province tant aimée et tant chantée : la foi, la poésie, la force et la douceur, avec une modestie d'enfant !

Puisque j'ai cité ce nom si cher à l'Association Bretonne, laissez-moi évoquer ici un souvenir personnel.

C'était, — je ne me souviens plus de l'année, mais c'était peu avant qu'il vous fût enlevé, — c'était l'année d'un grand pèlerinage national à Paray-le-Monial, pour le second cinquantenaire du Sacré-Cœur.

Fixé alors aux environs de Paray et arrivé d'avance en cette ville, je voyais les flots de pèlerins qu'amenaient les trains de tous les points de la France, cherchant péniblement à la table des hôtels, quelque place laissée libre par les privilégiés de la première heure.

Il était presque deux heures de l'après-midi. Dans cette foule, à ma grande surprise et à ma grande joie, j'aperçus le fin

Arch.

18*

profil de M. de la Villemarqué ; j'eus vite fait de m'élancer vers lui et de lui offrir une place.

— Excusez-moi de l'accepter si facilement, me dit-il, mais c'est que je suis parti hier, dans l'après-midi, de Quimper, et comme je voulais faire mes dévotions, je suis encore à jeun !

Messieurs, je vous ai dit l'heure qu'il était ; vous, ses amis, vous avez pu calculer son âge : voilà, peint par un détail, M. de la Villemarqué et la vieille race bretonne tout entière !

Dans l'après-midi, il fut de toutes les processions ; comment en eût-il été autrement : on chantait des cantiques en breton !

Et quand je lui appris qu'à quelques lieues à peine de Paray, se trouvait le champ *présumé* où saint Emilien avait perdu la vie en combattant les barbares, à la tête de ses bretons ; que la paroisse portait son nom et que, dans la vieille église gothique, dont les chapiteaux étaient depuis cinq siècles aux armoiries mariées de Nantes et d'Autun, le chef *présumé*, — je dis toujours : *présumé*, par prudence, comme si M. de la Borderie était là, — le chef *présumé* du saint était conservé dans un précieux reliquaire, je n'eus pas grand'peine à lui faire accepter mon affectueuse hospitalité.

Nous y allions le lendemain. Tout le long de la route, en voiture, il causa de vieilles poésies et de vieilles légendes. Puis, l'église visitée, je le conduisis à la petite fontaine, surmontée d'une croix et perdue au milieu d'un bois, qui marque la place où, suivant une tradition aussi ancienne que l'église, saint Emilien avait trouvé la mort.

Et quand nous vîmes ce bon et doux vieillard, si gai tout à l'heure, maintenant à genoux, le crâne appuyé contre le granit de la pierre et priant silencieux, d'instinct, respectueux et émus, nous nous reculâmes et fîmes cercle autour de lui !

Je ne sais pas, Mesdames, si je me souviens en ce moment, avec ma mémoire, avec mon imagination, ou simplement avec mon cœur..., mais il me semble que les quelques oiseaux d'automne, le vent qui bruissait dans les feuilles, le ruisseau qui murmurait en alimentant la fontaine, seuls chantres habituels de ces solitudes, se firent silencieux comme nous-mêmes.

L'illustre auteur du *Barzaz-Breiz*, agenouillé au pied de cette croix de granit élevée en l'honneur d'un breton, dans un coin perdu de l'Autunois et si loin de notre sol natal à

tous deux, c'était, me semble-t-il, la Bretagne elle-même, telle que le ciseau du sculpteur la personnifierait, s'il voulait immortaliser dans un monument symbolique son histoire, sa poésie, son génie et la foi de ses enfants !

M. de la Villemarqué nous quitta le soir ; depuis je ne l'ai plus revu.....

Je m'en voudrais, Mesdames et Messieurs, d'avoir tant insisté sur ces souvenirs, si je ne pensais que, malgré leur mélancolie, ils sont doux aux anciens de l'Association Bretonne et qu'en même temps ils font mieux connaître au public guérandais qui a suivi les séances de ce Congrès, tout ce que représente de grandeur le glorieux passé de l'Association que Guérande a eu cette semaine l'honneur de posséder dans son sein.

Je me le suis permis, parce qu'à ces regrets du passé, le présent oppose, avec joie, une nouvelle génération d'historiens, d'archéologues, de poètes et d'agriculteurs qui nous rassurent pour l'avenir, et surtout, parce qu'au milieu d'eux, je vous vois toujours debout, Monsieur le Sénateur, — présidant le Congrès de Guérande, comme vous présidiez il y a 22 ans celui de Savenay, comme vous avez, chaque année, dirigé tous ceux qui se sont échelonnés dans l'histoire de l'Association Bretonne, — avec cette même distinction de parole, cette même délicatesse dans les remerciements, cette universalité de connaissances et cette même jeunesse de cœur et de pensée, qui n'ont cessé de faire de vous l'âme de l'Association, en même temps que son honneur et sa force.

Vous êtes vraiment le privilégié qui semblez avoir été choisi pour assurer l'avenir de l'Association, en unissant le passé au présent ; et vous incarnez si complètement notre grande association provinciale que, pour la remercier d'avoir choisi ce pays pour ses assises de 1899, il suffit de se tourner vers vous.

Recevez donc pour elle, Monsieur le Président, l'expression de la gratitude de tous, à la fin de ce Congrès, qui semble avoir eu un caractère particulièrement intime dans le cadre si bien choisi et si breton, que lui offrait la vieille cité guérandaise !

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA SÉANCE DE CLOTURE DU CONGRÈS

Le Samedi 2 Septembre 1899, à 2 heures de l'après-midi

Par M. René KERVILER, Président du Congrès

MESDAMES,
MESSIEURS,

La tradition constante de l'Association Bretonne veut que celui d'entre nous qui a été appelé à l'honneur de la présidence prononce une allocution à la séance de clôture du Congrès. C'est pour remplir ce devoir que je prends la parole aujourd'hui, mais ce n'est pas sans quelque appréhension, car je ne me suis guère exercé jusqu'ici à composer des discours d'apparat. Cependant je me rappelle qu'un ancien a dit : *Pectus est quod disertus facit*, et puisque c'est le cœur qui rend éloquent, j'irai prendre mon sujet dans le cœur même de notre Association.

Nous sommes l'*Association Bretonne*, c'est-à-dire une société qui a pour but l'étude et la conservation des intérêts bretons en général, et plus particulièrement de ceux qui se manifestent dans l'ordre de l'agriculture et dans l'ordre de l'archéologie et de l'histoire ; et nous tenons nos assises dans des villes exclusivement bretonnes comme la vôtre, dont le nom de *Guenrann* sonne si allègrement la musique de notre vieille langue, et dans les environs de laquelle nous ne rencontrons

que des *Brandu*, des *Clis*, des *Queniquen*, des *Penbé*, des *Condor* et des *Coëtcarel*.

Or, deux choses m'ont frappé dans les résultats acquis par les travaux de ce Congrès, et l'une se traduit par un éloge et l'autre par un reproche.

Je félicite hautement nos confrères, jeunes et vieux, de l'ardeur qu'ils ont apportée à défendre nos antiques traditions, à apporter de nouvelles pierres à l'édifice de notre glorieuse histoire, à contribuer de toutes leurs forces à l'étude approfondie de nos monuments nationaux ; mais je reprocherai aux habitants de votre région (et, bien entendu, j'en excepte les Guérandais proprement dits, qui ont su avec tant d'intelligence restaurer leur antique collégiale et leurs vénérables murailles), je reprocherai, dis-je, aux habitants de votre région de rester trop indifférents à ce qui touche aux vieux souvenirs. Dans le cours de nos excursions, nous avons rencontré partout de magnifiques églises modernes, mais qu'a-t-on conservé de ce qui faisait la gloire des anciennes ? Qui pourrait dire où sont passés les chapiteaux romans d'Assérac et de Saint-Lyphard, que j'ai jadis admirés ? Qui pourrait donner à nos recueils une photographie de leurs piliers, de leurs arcades ou de leurs absides ? Il est vrai qu'à Missillac on a remis en place d'honneur les vitraux du xvi^e siècle et qu'à Saint-Nazaire on a rassemblé dans la salle des mariages de la nouvelle église tous les débris de l'ancienne qui présentaient quelque intérêt historique ou artistique, mais combien peu on a imité ces exemples ! Et si j'aborde le chapitre des monuments mégalithiques, quels cris de douleur ! Vous avez entendu hier le rapporteur de notre excursion archéologique vous dire la déconvenue que nous avons éprouvée, en constatant que les alignements où M. Quilgars avait compté 57 énormes pierres au mois de février dernier, étaient réduits à peine à deux douzaines ; et qu'un dolmen à trois chambres, qu'il avait reconnu l'année dernière, n'existe absolument plus.

Il faut, Mesdames et Messieurs, rapporter de ce Congrès la ferme résolution de vous employer à la conservation de tout ce qui constitue notre individualité propre et de vous efforcer de mettre obstacle, dans la mesure de vos forces, à la disparition des moindres détails de ce qui la représente au dehors.

Par ce temps d'internationalisme à outrance qui cherche à rendre uniformes tous les pays d'Europe ; par ce temps de centralisation excessive qui voudrait jeter dans le même moule toutes les provinces d'un même pays, il faut réagir avec fermeté pour garder ce que nous avons encore d'original, et pour rester bretons tout en demeurant bons français.

Comme j'ai l'habitude de dire quelques vers dans les divers Congrès où il m'est permis d'assister, je vous demanderai la permission de vous dédier un sonnet, que j'ai composé sur ce thème, et je l'ai intitulé tout carrément : *Progrès*.

PROGRÈS !

Serez-vous plus heureux, Armoricaïns, mes frères,
Quand vous aurez quitté bragoubras et chupens,
Quand vos sœurs fouleront aux pieds les bigoudens
Et quand vous porterez nos modes funéraires ?

Alors, vous oublierez vos coquets sanctuaires
Pour suivre les faux dieux des modernes Edens ;
Et si vous conservez quelques rares dolmens,
Ce sera grâce à l'or de riches antiquaires.

Esprits forts, vous rirez de votre ancienne foi,
Mais le progrès fatal vous tiendra sous sa loi :
Plus vous embrasserez, plus vous voudrez étreindre !

Et le bonheur toujours fuira devant vos pas...
Arrêtez-donc ; ou bien je n'oserai vous plaindre,
Qu'importent les plaisirs qu'on ne soupçonne pas !

Donc, restons bretons !

Messieurs, l'Association Bretonne a été dans ce sens une véritable initiatrice. Depuis 56 ans qu'elle est fondée, elle a contribué, plus que toute autre institution, au réveil de l'es-

prit breton, et voici l'hommage que lui rendait à Vannes, il y a huit jours, le Congrès de l'*Union régionaliste bretonne*, tenu par une société nouvellement constituée, non pas en concurrence, mais en parallèle de la nôtre, car elle ne s'occupe pas des mêmes objets :

« Et puisque j'ai prononcé ici le nom de l'Association « Bretonne, — disait M. le comte de Châteaubriant dans un « substantiel rapport sur la décentralisation, — qu'il me soit « permis, Messieurs, d'ajouter que nous devons peut-être à « cette société l'intégrité et l'autonomie de notre province, si « nous avons le bonheur de les rétablir sous une forme appropriée aux besoins actuels. Ses membres ont dans les mauvais « jours monté la garde autour de nos papiers de famille ; ils « sont allés, semblables à des officiers d'Etat-major, relever « avec soin sur nos frontières, les groupements de race bretonne, afin que pas un seul de nos villages ne nous soit « enlevé. Sans le dévouement de ces hommes, et avec les « efforts des fonctionnaires des divers régimes pour unifier « à outrance, il n'y aurait peut-être plus de Bretagne aujourd'hui. »

Il n'y a dans cet éloge rien d'exagéré. En dehors des travaux personnels de ses Congrès, tenus tous les ans dans une ville différente de nos cinq départements, à tour de rôle, c'est d'elle que sont émanées les sociétés archéologiques de Nantes, de Rennes, de Vannes, de Saint-Brieuc et de Quimper, qui ont produit depuis 50 ans et qui produisent toujours tant d'études intéressantes, qui ont sauvé tant de chartiers, et qui ont assuré la conservation de tant de monuments, aujourd'hui achetés par l'Etat. C'est d'elle que sont sortis les comices agricoles et les concours régionaux qui ont fait faire tant de progrès à l'agriculture, et que l'Etat a plus tard imités pour les siens.

Auprès de ces sociétés-mères se sont fondées de nombreuses revues de tout ordre, qui ont glané sur les divers points du territoire ce que celles-ci avaient oublié : la *Revue de l'Armorique*, puis la *Revue des provinces de l'Ouest*, à laquelle succède la *Revue de Bretagne et de Vendée*, riche aujourd'hui de plus de 80 volumes, où sont obligés de recourir tous ceux qui veulent s'occuper de notre littérature et de notre histoire : la

Revue historique de l'Ouest, encore à Nantes, le *Breton* et l'*Hermine* à Rennes, le *Clocher breton* à Lorient et la *Revue armoricaine* à Morlaix ; et si j'ajoutais à cette nomenclature les travaux de la *Société Académique* de Nantes, de la *Société d'Emulation* des Côtes-du-Nord, de la *Société Académique* de Brest, de la *Société des Sciences naturelles de l'Ouest*, des *Sociétés de Géographie* de Lorient, de Saint-Nazaire et de Nantes, vous seriez stupéfaits par le dépouillement seul des tables, de tout ce qui s'accumule tous les ans d'œuvres bretonnes !

Et je n'ai parlé que d'œuvres collectives. Que serait-ce, si je vous présentais le tableau des œuvres individuelles seulement de l'heure présente. Pour ne parler que des poètes, nous en possédons actuellement une brillante pléiade, et dans les deux langues. En français, lisez *Dans la bruyère*, de Lud. Jan ; *Sous les chênes* et le *Livre champêtre*, de Jos Parker, et je vous défie de quitter cette lecture sans être tout imprégné du parfum de nos landes, de nos pins et de nos grèves ; prenez l'*Ère bretonne*, de Frédéric Fontenelle, et vous penserez à la *Légende des siècles* ; chantez les chansons de Botrel, et vous vous laisserez entraîner de la grâce naïve et touchante du *Vœu à saint Yves*, aux plus purs élans de patriotisme, issus des *Larmes de Duguesclin*. En breton, c'est Jaffrennou, c'est le barde du Menez-Bré, c'est Abhervé, c'est Guennou, c'est Pierre Laurent, qui ont retrouvé le secret des sônes et des Gwerz et des vieilles épopées. L'année dernière, j'assistai, à Morlaix, à la restitution de l'ancien théâtre breton ; on représentait sur la place de Ploujean et devant un auditoire de plus de 3.000 personnes, où se mêlaient les académiciens aux simples paysans, le mystère de la *Vie de saint Guénolé*, composé au xvi^e siècle. Cette représentation eut un succès considérable : il fallut transporter le théâtre à Lannion, à Guingamp et à Tréguier, et je ne sais ce qu'il fallait admirer le plus, l'audace des organisateurs, la sincérité de ces acteurs de campagne, récitant avec la grâce et l'accent convenables un millier de vers bretons sans défaillance de mémoire, ou l'enthousiasme des braves gens qui les écoutaient, perchés jusque sur le haut des toits des maisons voisines. Feu de paille, ont dit les sceptiques. Or, voici qu'il y a huit jours à peine, dimanche der-

nier, à Vannes, la troupe de Ploujean est venue représenter un nouveau mystère : *la Vie de sainte Tréphine*, dont les vers ont été refaits par le poète Guennou ; et l'enthousiasme a été le même, et j'ai vu les paysans arrivés pour le concours de binious se rapprocher insensiblement de l'estrade, par un mouvement lent et continu, comme si une attraction électrique s'était manifestée, et un petit soldat, placé en sentinelle près des cordages, tellement hypnotisé par ce spectacle, qu'il faillit en perdre son fusil. Et lorsque le roi Arthur, à la fin du drame, se tourna vers la foule pour faire ses recommandations à ses sujets et les adjurer de rester fidèles à cette devise : *Doue hag ar Vro*, les applaudissements ne s'arrêtèrent plus. Pour un peu, on eût porté Thomas Park en triomphe.

Non, Messieurs, la Bretagne n'est pas morte, elle possède encore une sève vigoureuse, et non seulement elle est vivace chez elle, mais elle est honorée à l'étranger. En voici une preuve toute récente :

Il y a quelques mois, les Gallois ont tenu à Cardiff une de leurs réunions bardiques traditionnelles : ils y invitent ordinairement les deux autres rameaux de la race celtique, encore debout dans le Royaume-Uni : les Ecossais et les Irlandais. Cette fois ils y avaient invité les Bretons, et leur appel a été entendu. Notre vénéré Directeur y était représenté pour l'Association Bretonne par M. Lionel Radiguet. Les fêtes ont été imposantes et magnifiques. Plusieurs de nos compatriotes ont été proclamés bardes par l'archidruid, en particulier deux de nos meilleurs confrères : M. Le Gonidec de Tressan pour l'Ille-et-Vilaine et M. de l'Estourbeillon pour le Morbihan. On a procédé à la cérémonie du mariage du glaive entre les Gallois et les Bretons ; nos délégués ont rapporté le fragment aux armes de Bretagne, et dimanche dernier, pendant un entr'acte du *Mystère de sainte Tréphine*, des Gallois qui étaient venus à Vannes exprès pour la circonstance, et qui avaient apporté le fragment aux armes de Galles, ont revêtu leurs robes vertes et ont renouvelé la cérémonie pacifique avec les Bretons. Nous sommes invités à un congrès panceltique, qui aura lieu l'année prochaine à Dublin, et l'alliance entre les différents rameaux de la race celtique paraît aujourd'hui définitivement constituée.

Arch.

19*

Donc nous vivons, et nous nous portons bien, mais pour entretenir cette vitalité, il ne faut pas nous endormir, il faut veiller et travailler sans cesse. C'est pourquoi je vous convie tous aux travaux de notre Congrès de l'année prochaine, qui aura lieu dans le département du Finistère.

Messieurs, nous serions ingrats si, avant de clore nos séances, nous n'adressions publiquement nos plus sincères remerciements à M. le Maire de Guérande, qui nous a si cordialement reçus ; à M. le Président de la Collégiale de Saint-Aubin, qui a bien voulu célébrer notre messe du Saint-Esprit ; à M. le Supérieur du Petit Séminaire, qui nous a si libéralement ouvert ses salles pour nos séances, enfin à tous les Guérandais et aux aimables Guérandaises qui ont suivi si assidûment nos travaux. Les paladins combattaient jadis avec plus d'ardeur dans les tournois, sous l'œil de leurs dames : nos tournois ne sont pas meurtriers, mais nous avons aussi plus de plaisir à disserter, lorsque nous le faisons devant un si charmant auditoire.

NOTE

L'abondance et l'étendue des divers documents imprimés dans ce volume nous oblige à rejeter au volume suivant plusieurs des Mémoires qui devaient y prendre place, entre autres, l'*Analyse de la Chronique de Saint-Brieuc*, par M. P. de Berthou, et les *Origines guérandaises*, par M. A. de la Borderie.

LANGUE BRETONNE

LE

MOUVEMENT CELTIQUE

A l'occasion du Congrès de Guérande, nous avions envoyé au Bureau de l'Association Bretonne un rapport, qui s'est perdu au cours de ce lointain voyage. Aussi, n'est-ce point sans quelque embarras que nous entreprenons à la dernière heure de combler le vide qu'il a laissé et d'occuper la place qui lui était réservée. La matière ne manquerait pourtant point au Rapporteur qui entreprendrait de décrire le mouvement celtique en Bretagne-Armoricaine pendant ces derniers temps, mais, il nous paraîtrait injuste de dérober à l'avance au Congrès de Châteaulin la matière qui lui appartient et d'envahir un domaine réservé.

Contentons-nous de rappeler, en quelques mots, le rôle de l'*Association Bretonne* dans la campagne si vigoureusement menée, depuis trois ans, par les amis de notre vieil idiome provincial.

Lorsqu'au Congrès de Saint-Brieuc, M. de Kerdrel, notre regretté Directeur général, autorisa la création d'un Comité de Préservation du Celtique Armoricaïn au sein de l'Association Bretonne, il confia aux initiateurs de ce mouvement le soin de constituer leur comité, dont la présidence fut confiée à un membre du bureau, choisi dans la Section d'Archéologie et d'Histoire.

L'expérience ne tarda pas à démontrer que la décentralisation la plus large permettait seule d'exercer une action efficace dans les différentes régions où se parle encore la langue celtique. Notre cher collègue et ami, M. Yves du Cleuziou, homme d'initiative et d'énergie tenace, accepta de diriger le mouvement dans le Finistère, et plus particulièrement dans
Arch.-Br.

la Cornouaille. Grâce au puissant syndicat qu'il a su former dans l'arrondissement de Châteaulin, il fit comprendre facilement à ses compatriotes l'importance d'une transformation des méthodes pédagogiques dans les écoles primaires établies en pays bretonnant. Les plus brillants succès ont couronné ses efforts et nous entendrons sans doute au Congrès de 1900, l'exposé des résultats obtenus dans les 25 écoles qui ont pris part à l'examen de la présente année.

Ceux qui connaissent les difficultés que rencontrent les nouvelles idées en matière d'enseignement, devinent la lourde tâche assumée par M. Yves du Cleuziou ; mais, l'œuvre s'est accomplie lentement et sûrement, sans heurts et sans froissements, parce qu'elle était menée par un esprit exempt de préjugés.

Dans le Morbihan, M. Buléon, curé-doyen de Bignon, a pris en main la cause de la langue celtique et du dialecte vannetais, avec une autorité que ses confrères lui reconnaissent unanimement. Nous désirons vivement entendre, au Congrès de Châteaulin, le récit de sa campagne. Il l'a vaillamment menée par la plume et par la parole. Ses brochures ont contribué pour une large part à populariser la cause patronnée par l'*Association Bretonne*. Longtemps professeur de rhétorique au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, il a enflammé la jeunesse qui a passé par ses mains et lui a inspiré un ardent enthousiasme pour la langue bretonne.

Dans les Côtes-du-Nord, nous avons fait l'année dernière un premier essai, qui nous a encouragé à demander sans hésitation à nos enfants des écoles primaires de garçons et de filles, un examen d'agriculture en langue bretonne. Les maîtres et maîtresses ont d'abord hésité, mais, conformément aux promesses que nous leur avons fait entrevoir dans notre rapport au Congrès de Guérande, nous avons facilité leur tâche en publiant 12 leçons d'agriculture en breton pour les garçons et 12 leçons d'économie domestique pour les filles. Nos efforts ont été couronnés d'un plein succès et nous avons pu décerner aux lauréats du concours-examen 49 diplômes de langue bretonne.

Le cours de breton de l'Institution Notre-Dame de Guingamp continue, suivant les mêmes méthodes qu'autrefois. Il

est destiné aux élèves de seconde et de troisième du cours classique, et à ceux des deux dernières années du cours français, qui désirent se perfectionner dans la connaissance du breton.

M. l'abbé Le Clerc, professeur de rhétorique, qui l'avait fondé, a dû abandonner ce poste qui a été confié à M. l'abbé Le Goas.

L'*Association Bretonne* a encouragé et soutenu, dès la première heure, cet enseignement donné dans les collèges et petits séminaires.

Voici les noms des lauréats du Collège de Guingamp :

LECTURE ET EXPLICATION

- 1^{er} Prix : Jean-Marie Goualan, de Saint-Laurent.
2^e François Calvary, de Plourivô.
1^{er} *Accessit* : Gabriel Le Coat, de Plounez, et Julien Le Guern,
de Trégastel.
2^e Théophile Le Barz, du Faouët.
3^e Pierre Gestin, de Pléguen.
4^e Rolland Hillion, de Pommerit-le-Vicomte.

EXERCICES DE TRADUCTION

- 1^{er} Prix : Gabriel Le Coat.
2^e Julien Le Guern.
1^{er} *Accessit* : Jean-Marie Goualan et Théophile Le Barz.
2^e Pierre Gestin.
3^e François Calvary.
4^e Jean Parquer, du Vieux-Marché.

EXERCICES DE RÉDACTION

- Prix : Théophile Le Barz.
1^{er} *Accessit* : Julien Le Guern.
2^e Gabriel Le Coat et François Calvary.
3^e Pierre Gestin et Jean Parquer.
4^e Rolland Hillion.

Ces noms ont été publiés par le *Palmarès* de l'Institution Notre-Dame de Guingamp justement fière de marcher sans respect humain dans la voie du progrès.

Les classes de langue bretonne commencent par la prière ; *Ewit ho kloar, o ma Doue* ; elles se terminent par ce chant de reconnaissance : *Ra vefet, ma Doue, meulet*. Les travaux de rédaction qui ont une véritable valeur littéraire paraissent dans la presse locale et parfois même méritent les honneurs des *Revue*s galloises.

L'Ecole Saint-Charles continue de prêter à la cause du celtique son plus bienveillant concours. Elle y a d'autant plus de mérite qu'elle se trouve en plein pays *Gallo* et ne semblait pas au premier abord destinée à devenir un centre de propagande. L'intelligente Direction de cette importante maison n'a pas hésité à soutenir le mouvement celtique, dès qu'elle en a compris l'immense portée sociale. Elle a fait œuvre de patriotisme en contribuant, pour sa part, à conserver dans notre province le génie propre qui lui donne un rang d'honneur dans la grande patrie. De cette diversité des tempéraments et des coutumes naît cette forte et heureuse variété de ressources qui caractérise notre génie national.

En 1899, à l'occasion de son cinquantenaire, l'Ecole Saint-Charles a voulu entrer dans l'esprit de notre *Association Bretonne*, en demandant à l'un de ses professeurs, orateur distingué, un discours sur les Mélodies grecques, grégoriennes et celtiques comparées.

Nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer la conclusion :

« Pour tout dire en deux mots, la musique et la poésie ne sont pas en Bretagne de vulgaires distractions, des jouissances raffinées et dont on puisse se passer. Elles font corps avec le tempérament de la race. Entendez-vous là-bas aux échos de l'Arrée, entendez-vous, se mêlant au bruit des vagues qui pleurent sur le sable sinistre de la baie des Trépassés, entendez-vous sous les feuillées de la Cornouaille, entendez-vous sur la Montagne Noire, ces chants que vous prenez pour du mineur, parce que ce n'est pas du majeur, ces chants assourdis par la brume qui traîne sur les fougères, ou scandés et comme perlés par l'atmosphère calme et limpide d'un soir d'automne ? Ce ne sont pas là des airs frivoles, composés par

des hommes du métier pour tuer le temps des désœuvrés. Ce que vous entendez, ce sont les pulsations mêmes du cœur de l'Arvor, c'est la voix des passions nationales, de la conscience du peuple. Ce que vous entendez en un mot, c'est l'âme de la Bretagne.

« S'il en est ainsi, ne semble-t-il pas qu'un grand pays, soucieux de développer toutes ses forces vives, dût s'appliquer à favoriser la langue, la poésie et la musique bretonnes ? Puisque la musique, la vieille musique des ancêtres, est pour ainsi dire dans le sang du peuple, puisque la puissante énergie des Bretons est liée à leur répertoire comme la force de Samson à la luxuriance de sa chevelure, puisque enfin c'est parce que les Bretons n'ont pas cessé de chanter les géants du passé, qu'ils sont encore capables d'être sur terre et sur mer les géants de l'avenir, ne faudrait-il pas encourager la muse populaire, rechercher les mélodies des âges écoulés, mettre le Breton au premier rang dans le programme des écoles ? Oui, et les Anglais l'ont bien compris, et l'or, et les faveurs gouvernementales ne lui ont pas coûté pour mettre en pleine valeur le génie des Celtes du pays de Galles. Etouffer les nationalités soumises, leur fermer la bouche, leur mettre de force entre les dents un langage qui dissonne avec leurs habitudes intellectuelles, empêcher un peuple de rire son rire, de pleurer ses pleurs à lui, ce sont là des procédés d'un autre âge, c'est la politique de Hengist, de Horsa, et de leurs bouchers saxons. Faire entrer une race dans un moule qui n'est pas fait pour elle, lui désarticuler les jointures pour les plier aux mouvements automatiques de l'unité forcée, c'est la rendre chétive et malingre, c'est, disons le mot, faire d'une population forte un ramassis de saltimbanques.

« Voilà cependant la belle mission qu'on a confiée à des légions de fonctionnaires. Défranciser l'Alsace, c'est une monstruosité : débrettonner la Bretagne, c'est une œuvre civilisatrice et libérale ! Tel est l'acharnement qu'on y déploie, qu'on ne recule pas devant des expédients d'Ostrogoths et de Vandales. Nos instituteurs officiels se rengorgent en parlant des maîtres allemands et des progrès inouïs de la pédagogie. Quel est donc le principe de pédagogie en vertu duquel l'enfant doit oublier tout ce qu'il sait et reprendre son instruction

au balbutiement des premiers jours ? Quel est le principe d'éducation morale en vertu duquel on peut donner une prime à la délation et faire d'un écolier un vieux mouchard de dix ans ? On tient donc bien à faire disparaître et la langue, et la poésie, et la musique bretonnes ? Oui, on y tient, on y tient d'une manière infernale ; car, on le sait, le barde populaire l'a dit, « le breton et la foi sont frère et sœur. »

« C'est ce que devraient penser certains catholiques trop nombreux, qui inconsciemment s'attellent au rouleau niveleur du Grand-Orient. Ils devraient se rappeler que, si la Bretagne est catholique, c'est que Cadok, Hervé et les autres, au lieu de briser la harpe des bardes, se sont contentés d'en mettre les cordes antiques au ton de l'Evangile. Ils devraient se rappeler que, si la Bretagne est restée fidèle, si elle a eu de temps à autre des regains de verdure chrétienne, c'est que les Nobletz et les Maunoir ont fait vibrer de concert, dans les bourgs et dans les villages, et la parole de la chaire et la vieille cantilène bretonne. Ils devraient se rappeler surtout qu'arracher à l'enfant sa langue de Breton, c'est supprimer la prière en commun au foyer domestique, c'est tuer l'enseignement de la chaire, c'est apporter sa pierre à la construction de la tour de Babel de tous les scepticismes.

« Je dois le dire d'ailleurs, on a beau faire. Les cités modernes s'effritent : les vieux menhirs restent debout, et, en dépit des fonctionnaires et des pédagogues, ce sont toujours les airs bretons qu'on entendra retentir aux échos des menhirs. Une association existe : vous la connaissez. Pauvre d'argent, elle est riche de conviction et d'enthousiasme, elle est le pilier de la résistance. De la résistance, ai-je dit ? Allons donc ! elle est le ressort de la marche en avant.

« Quand les pirates du Nord faisaient de la Bretagne entière comme un bûcher sanglant, un homme se leva, Alain-le-Renard qui, des vallons d'Elorn au Mont Saint-Michel, fouailla les envahisseurs. Or, celui que les Northmans redoutaient le plus, ce n'était pas le soldat avec son haubert de mailles sur les épaules, c'était un vieillard qui chantait, la harpe à la main. Ils réussirent à le prendre et lui coupèrent la langue. En avaient-ils fini avec lui ? On n'en finit jamais avec les Bretons, et les barbares furent glacés de stupeur, quand, au

premier rang des guerriers de Barbe-torte, ils virent le vieux barde, accompagné d'un ménestrel qui chantait pour lui, pendant que sa harpe à lui faisait courir au loin le frisson des batailles.

« Eh bien ! Messieurs, si d'autres barbares voulaient couper la langue à la musique bretonne, il restera toujours, il restera quand même de vieux bardes (ils signent ainsi) qui diront, comme le poète du Renard-barbu (je traduis dans son rythme) :

« Le barde ne chante plus, comment chanterait-il ?

« Sa langue, le fer northman en a coupé le fil.

« Mais, sans langue, il a toujours un cœur et des doigts forts.

« Des doigts forts pour décocher la flèche des accords. »

« Je ne veux rien ajouter, même sous prétexte de conclusion, à ce fier couplet du barde. »

Le cours de breton de l'Ecole Saint-Charles a déjà fait ses preuves, puisque le barde Jaffrenou y a puisé, avec une connaissance plus approfondie de sa langue natale, cette passion de propagande qui le place aux premiers rangs des apôtres de notre cause.

De toutes les chaires fondées dans le département des Côtes-du-Nord, celle du Grand Séminaire nous paraît la plus importante, tant par le nombre de ses élèves, que par l'efficacité des résultats. Cent élèves écoutent les leçons de M. Carlier, qui a remplacé M. le chanoine Le Pennec, et ces disciples, à l'esprit déjà mûr, s'en vont dans nos paroisses et y apportent, avec une culture plus scientifique de l'idiome provincial, le désir de contribuer pour leur part à le fixer et à l'enrichir. Ils apprennent en chaque région les tournures spéciales et les mots du terroir ; par le moyen de la presse bretonne, ils en vulgarisent la connaissance et donnent ainsi une ample provision de matériaux aux écrivains de race, à ceux qui seront, suivant l'expression de M. le Chanoine Allo dans un discours prononcé à Tréguier, les Mistral et les Roumaillé de notre Bretagne au xx^e siècle.

Qui peut mesurer l'influence de publications telles que les

Annales de la Propagation de la Foi qui sortent du Grand Séminaire et qui fournissent de tous côtés une pâture intellectuelle et morale aux populations de nos campagnes et de nos petites villes. Là, des maîtres comme M. Le Pennec y allient à la simplicité du langage populaire, le souci de l'élégance littéraire et de la pureté de la forme.

L'*Association Bretonne* a le droit d'être fière de son œuvre ; avec son esprit traditionnaliste, elle a donné à la cause de la préservation et de la propagation de la langue bretonne l'appui de sa vieille expérience et de son esprit d'organisation. Elle poursuit sa campagne, sans s'émouvoir d'aucune opposition, et ses victoires du passé sur le terrain de l'agriculture, de l'histoire et de l'archéologie, garantissent les triomphes qui couronneront dans l'avenir le mouvement celtique d'aujourd'hui.

A. DU BOIS DE LA VILLERABEL.



LABOUR-DOUAR

1-6. — An teil.

Ne lezit biken da arc'hoaz
ar pezh e c'hellet ober hirie.

43. — Ar c'houzil, da laret e, ar plouz, ar pell, an delio, ar raden, a ve tolet dindan al loened pe war an hincho fall, a deu da vreinan. An treo-ze, eur wech brein, a ra teil deuz ar gwellan. Al loened ar gwellan maget 'c'h e ar re a ra an teil an druan. — An teil 'c'h e an tems a zo ar muan anean hag ar gwellan 'c'h e io. Gand e deil, eul labourer 'c'hall bean pinvik; rak ma ro kals a deil d'e douar, e douar, d'e dro, a roo d'ean kals a drevad. Evel ma lerer :

« Deuz ma ve roet
E ve dastumet. »

Gand an douar dreist-holl e c'hoarve-ze. Eur park teilet mad a ro ed ha trevad all deuz ar c'hentan.

44. — Red e kemer poan gand an teil 'wit ma chomo dru. Ar bern teil na dle kot bean gret elec'h ma par an heol, na war douar-pri : na chomfe ket dru ha na dalse netra, kouls laret. Ar bern teil eta a dle bean gret en disheol ha war ar c'halet. — Arabad e ober anean er park : distrempet e ve gand ar glao; hag evelse, e lec'h e ve 'n em gavfe dru, mes al lodenn all deuz ar park ne ve tamm. — An dachennik war behini 'vo gret ar bern teil a dle bean kostet eun neubeut ewit m'halla an dour-jost (1) mont d'an toull 'zo gret ewitan. — An toull-ze 'vo gret gant pri-ra. — D'ar bern teil 'vo roet pewar pe bemp troatad huelder.

45. — Ar bern teil evel ar poull-havoue a dle bean pell deuz

(1) Dour-hao; dour-havoue.

Arch. — Br.

2.

an ti-lojan, deuz ar puns, deuz ar waz pe ar stang lec'h 've douraet al loened. Ac'hane peurvuian e sav ar c'hlenvejo a gustum skein ha kas ganthe kals a dud war eun dro. — An dour teil en em zil 'barz an douar, ec'h a betek ar puns, betek ar waz pe ar stang, en em vesk gand an dour, hag a ampoezon anean. Ma digoe da dud pe da loened evan deuz an dour ampoezonet-se, setu eun derjenn vraz bennag, ha peurvuian an derjenn domm o krigin enn-e.

46 ha 47. — Enpad en hanv, ec'h e mad glebian ar bernio teil gand dour-havoue, skuil dour-teil war-n-e. Ewit kad prajo dru 'c'h e mad douran ane gand dour-havoue.

48. — Pa 've kaset an teil d'ar park, ec'h e ret labourat an douar kentan m'heller, rag an teil sklabeet a goll buhan e nerz, ar peb gwellan anean.

49. — Bean 'zo daou sort teil : an teil tomm hag an teil yen. Teil kezek ha teil denved muoc'h c'hoaz, 'zo teil tomm ; teil zaout ha teil moc'h 'zo teil yen. An teil tomm 've laket en douaro ponner ha yen ; an teil yen 've laket en douaro skanv ha tomm.

Eil 49. — Setu aze 'wit an teil gret gand al loened. Eur feson all 'zo da gad teil. Piou n'hall ket dastum manno, gwad-loened, gwaskadur avalo, delio, zoul ? Ma ! an treo-ze 'ra teil pa 'vent brein awalc'h. Al labourer a dastumo ane eta hag o lako da vreinan.

GOULENNO

43. — Petra 'c'h e an teil ? — Pehini 'c'h e ar gwellan tems ? — Abalamour da bera ?

44. — Pesort poan 'dleer da gemer gand an teil ?

45. — Petra 'zo kiriek d'ar c'hlenvejo braz ?

46, 47. — Petra 've gret gand an teil ?

48. — Pegait 've lest an teil sklabeet ?

49. — Pet sort teil 'zo ? — En pe sort douaro 'vent-hi laket ?

Eil 49. — Lerit eur feson all da gad teil ?

2-9. — Binwio al labourer.

Biskoaz micherour fall
a gavaz benwek mad.

65. — Hon zud koz 'n euz bet muoc'h a boan ec'h ober d'an douar dougen freuz, ewid na m'eump-ni. Aboe eun neubeut blavejo, binwio al labourer 'zo bet neweet ha gwelleet, ha gant-e, al labour 've gret buhanoc'h ha gwelloc'h.

66. — Evel-se, e lec'h ar bal, e lec'h an arar (1) goz, a oa gret gand koat 'zo breman erer houarn. E mesk ar re wellan 've laket an arar *Brabant* hag ar *Sans-Rivale* (heb he far), gret gant Texier deuz Landerne.

67. — Warlerc'h ar freilh, ken skouizuz, ken feuz d'an divrec'h, 'c'h e deut an dornerez, a ve laket da vont en dro gant kezek pe dre dan.

En tiegezo braz 've kavet c'hoaz : ar vederez, hanvet ive esterez, e lec'h ar fals ken gorrek ; ar falc'herez e lec'h ar falc'h koz ; ar rastel-varc'h e lec'h ar rastel-goat pe rastel-dorn.

68. — Ar bigel-varc'h e lec'h ar bigel-dorn ; an dic'hrouienner pe an diaoul, an douarer e lec'h an trench.

69. — Goude ar re-ze 'zo deut c'hoaz hiniennno all : an ogejo-melloet pe ogejo-sterniet, ar c'han pe ar ruilh, an hadoer, ar wenterez, an dibaberez, ar waskell pe waskerez, an drailherezed a bep sort.

70. — Gand ar binwio-ze, al labour e ve gret buhan ha mad. Pa 've fall an amzer e c'haller dastum primoc'h an ed hag an treo all.

71. — En eur verouri dalc'het mad e tleer kemer ar binwio-ze, ar muian posubl.

GOULENNO

65. — Hag hen binwio al labourer n'int ket gwelleet ?

66. — Petra 'zo breman e lec'h an arar-goat ?

(1) Alar ; alaer.

67. — E lec'h ar freilh ? — ar fals ? — ar falc'h ?
 68. — E lec'h an trench ?
 69. — Petra 'zo deut warlerc'h ar re-ze ?
 70. — Pe sort talvoudegez 'n euz ar binwio-ze ?
 71. — Hag hen 'c'h e mad kemer ane ?
-

3-11. — Eun dra bennag diwar-ben ar gwe.

Al labour 'n euz grouio c'hoero,
 mes he freuz 'zo gwall dous.

79. — Eur ween 'zo eun dra beo, en em vag, a den e aelen, a gresk, a c'hall asgan eun all hag a ve hanval outan, mes n'hall na fiwal, na zantout.

'Barz eur ween 'zo pewar dra : ar *vrouien*, ar *walen* pe *korf*, an *delio*, ar *bleun* pe *fleur*.

80. — AR VROUIEN. — Ar vrouien 'c'h e al lodenn deuz ar blantenn a ia dindan an douar ewit klask ar vagadurez. Ar vrouien 'c'h e a delc'h ar gwe en o zav hag a vag anc. — Pa 'labourer an douar en dro d'ar gwe n'haller ket diwal re da droc'han o grouio. Lac'han ar gwe e reer pa droc'her o grouio d'e.

Tri sort grouio 'zo : ar grouio *zonn*, pe ar re a chom *war-benn* en douar, da neubeutan ar vrouien teoan. An dero, ar c'histin, an onn, ar beo, al lizetez, an hirvin, etc., 'n euz grouio zonn.

Ar grouio *munud*, evel re an ed, ar gwiniz, an hei, ar zegal, ar c'herc'h, ar sparf.

Ar grouio *tevek*, pe ar re 'zo teo war-dro ar c'hreiz evel ar geit, ar pioena.

Eur vrouien ne doug na lagado, na delio. Grouien ar charotez, an hirvin, etc., 've debet.

81. — AR WALEN. — *Korf* ar gwe 'c'h e al lodenn dioute a gresk war an tu eneb d'ar grouio, hag a doug ar branko, an delio, ar bleun hag ar freuz pa 've ar c'houlz. Gant *korf* an

dero, ar c'histin, ar zapr, etc., 've gret plench ; gant hini ar fo 've gret botoio koat. Korf an aval-douar 've debet.

82. — AN DELIO. — An delio 'c'h e an treo glaz douget gand ar blincho. Ar gwe en em vag gant ezenn ar glaou (acide carbonique) ; an ezenn-ze 'zo en er, hag eno 'c'h e kemeret gand ar gwe dre o delio. — Eun dra fall 'c'h e eta didelian ar gwe. Red e lezel ane d'en em didelian ho-unan.

83. — AR BLEUN. — En eur fleuren 'zo peder lodenn : ar c'halei, ar gurunen pe dargreiz, ar stamino hag an dared. Heman en em jench en freuz, ha 'barz ar freuz 'n em gav ar greun. Dre ar greun, ar plant a asgan plant all hanval oute.

84. — An er, an domder, ar glebour 'zo red d'eur blantenn ewit dioanan ; hag eur wech 'c'h e dioanet ar sklerijen 'zo ret mad d'ei ewit kriskin. — Heb er an holl dreo a varv mouget. — Enpad ar goan, an amzer 'zo re yen, ha neuze an treo na greskont tamm, mes d'an newe-amzer, pa 'c'h e klouaret an amzer, en em lakeont da griskin. — Heb glebour, an holl dreo a deu zec'h. — Pa vank ar sklerijen d'ar gwe, n'hallont ket dibi an ezenn-glaou, hag abalamour da ze e varvont.

85. — Kreskadurez ar gwe 've buhaneet gant labourio mad ha gand an teil 'zo red d'e. Pa 've divarret mad ar gwe, an er, ar sklerijen, an domder a c'hall ober muoc'h a vad d'e. — 'Barz an holl labourio gand an arar pe gand ar bal, n'haller ket doujan re d'ober drouk d'ar grouio.

GOULENNO

79. — Petra 'c'h e eur ween ? — Pet tra 'zo en eur ween ?

80. — Petra 'c'h e ar vrouien ? — Pet sort grouio 'zo ?

81. — Petra 'c'h e ar c'horf ? — D'ober petra 'c'h e mad ?

82. — Petra 'c'h e an delio ? — Petra 'reont-hi ?

83. — Pet lodenn 'zo en eur fleuren ? — Pere int-hi ?

84. — Petra 'zo red d'ar gwe da gavet evit krigin ha kriskin ?

85. — Ponoz 've buhaneet kreskadurez ar gwe ?

4-16. — Ar prajo paduz.

Enorio ar bed-man a dremen
evel yeot ar parko.

119. — Heb prajo n'e ket ezet zével loened, al loened kornek dreist-holl. Eur prad 'zo eun douar goloet a yeot hag a deu da vean foenn. Daou rumm prajo 'zo : ar prajo paduz ha dreze o-unan, hag ar prajo a berr amzer hag a ve gret. Ar prajo dreze o-unan 'c'h e ar re ne d-eo ket ret labourat ane, ha pere kouskoude, a ro foenn bep 'la. Hanvet int paduz abalamour e c'halont chom er stad-se eun tammik mad a amzer. 'Barz ar prajo-ze 'zo bep sort yeot.

120. — Red e poanian gand ar prajo ewid kad foenn mad enn-e. Da gentan, 'c'h e red netaat, diroestlan ane douz al louzou fall, evel ar bronn, ar spoue, al lost-marc'h, ar c'horz. D'an eil, divernian an douar goed (1), dastum ar vein, douran ar prajo pa vent re zec'h, ha dizouran ane pa 've dour-zac'h war-n-e. Ewit-se, 've gret kanio (2) bihan aman hag aze 'barz ar prad. An dour-zac'h 'zo kiriek d'ar bronn ha d'ar c'horz. Pa 've didouret ar prajo, e ve distrujet ar plant-se.

Ewit kas ar spoue (3) kwit 've sklabeet war ar prad. ludu houarn-zoufret, daou pe-dri c'hant lur dre devez-arat. — Al louzou all noazuz d'ar prajo 've tennet gand an trench ha dewet goude.

121. — Ewit druaat ar prajo, 'c'h e mad douran anhe gand dour-teil mesket gand diou pe deir loden dour ; gand an dour dastumet goude ar glao, hag an euz tremenet war an hincho, pe war ar parko ; lakat war-n-e douar-teil, pell ha manno, pe teil. Pa deio ar glao, e vo gwalc'het hag an dour a divero dioutan 'vo evel dour-havoue.

122. — Ar foenn 've troc'het en miz even pa 've ar yeot en o fleur. An izelan posubl e ve falc'het gand ar falc'h pe gand

(1) Turiadenno goed.

(2) Ancho.

(3) Man ; trouskan.

ar falc'herez. Ar foenn 've delc'het war e rest eur pennad amzer, goude 've skignet ha troet. Arabad e lezel ar foenn sklabeet enpad an noz. Ar gliz a deufe war-n-an hag a rafe d'ean koll e vlaz hag e c'hoez vad.

123. — Ar foenn e ve dastumet pa 've zec'h an trucho teoan. Neuze 've boutellet ha laket er c'hrignolio, pe 've berniet mad ewit n'hallo ket bean glebiet. Mad e lakat eun dornad holen dre gant lur foenn. An dra-ze 'ro d'ean eur vlaz vad karet gand an holl loened, hag a vir anean d'en em domman ha d'en em loedi.

124. — Ar foz-gwaskell a ve gret ewit gallout miret ar boed-loened. A boan e ve trouc'het, e ve laket en eul lec'h stanket mad ha zec'h, peurvuian en eur foz braz awalc'h. An treo-ze ve gwasket neuze en eur lakat war-n-e plench, war bere 've laket mein ponner. Ze 've gret ewit miret an er, ar sklerijen nag ar glebour da vont beteg ar boed-se. Teir pe beder zun 'zo ret d'ean ewid bean mad da rein d'al loened. Arog hen rein d'e, kouskoude, ec'h e red aweli anean.

GOULENNO

119. — Petra 'c'h e eur prad ? — Pet sort prajo 'zo ? —
Petra 'c'h e ar prajo paduz ?

120. — Pe sort poan a dleer da gemer gand ar prajo ? —
Penez distrujan al louzou fall ?

121. — Penez druaat ar prajo ?

122. — Pegouls e ve dastumet ar foenn ?

123. — Petra 've gret d'ar foenn pa 've dastumet ?

124. — Petra c'houzoc'h-hu diwar-ben an toul-gwaskell ?

5-18. — Al legumacho c'hoennet.

Ma tefemp bep 'la eun tech fall
e vemp hep dale mad dreist ar gwellan.

133. — Al legumacho c'hoennet 'zo hanvet evel se, abalamour ec'h e ret labourat en dro d'e muoc'h ewid en dro d'ar re all, o douran, ha tennan deuz o mesk al louzou pe yeot fall.

134. — Tri rumm 'zo ane : ar re *tosennek*, pe ar re 've debet o c'horf, evel an avalo-douar ; ar re *grouiennek*, da laret e, ar re 've debet o grouien, evel ar c'harotez, ar paneez, ar beteu-rabez pe lizetez, an hirvin ; ar re *brouskonek*, ar c'hol.

135. — AVALO-DOUAR. — An avalo-douar 've plantet arog ar bemzek a viz ebrel. Pell e vent laket an eil deuz egile, eun tammik neubetoc'h ewid eun troatad, en rigenno daou droatad hanter an eil deuz oben. — An avalo-douar a deu mad en douaro krenn, ra enn-e eun tam, labouret ha teilet mad. Al ludu-griz hag al ludu-tems a blij meurbet d'e. Red e c'hoennat ane aliez hag o douaran. Pa 've zec'h mad treid o delio, e vent tennet dre eun amzer vrao. Laket e vent en eul lec'h zec'h, klouar ha tenval. E lec'h hadan avalo-douar a bep sort, ne 'vo kemeret nemed deuz eur voenn (1) vad.

136. — AVALO-DOUAR KEZEK (2). — Ar blantenn-ze 've zavet evel an avalo-douar. Rein a ra *tosenno* karet kals gand al loened, ha talvoudek abalamour e telc'hont penn d'ar gwasan goan.

137. — BETEU-RABEZ KOLEK. — Ar beteu-rabez e c'houll eun douar mesket, mes labouret ha teilet mad. Daou rumm lizetez a zo : ar beteu-rabez kolek hag ar beteu-rabez sukr.

Ar beteu-rabez kolek 'c'hall bean hirr ha moan, pe verr ha teo. Eul loden vad dioute a gresk er mez deuz an douar. — Hadet e vent stank, pe war al lec'h e tleont kreskin. Treus-plantet e vent pa vent teo evel korsen eur bluen, ha laket eun troatad an eil deuz eben en rigenno a dle bean eun troatad hanter etre-z-e. — Pa 'vent hadet war al lec'h e ve laket teir pe beder c'hreunen er memez toull, a dle kad eur mudad hanter a donder ; diweatoc'h e vent sklereet. Ar beteu-rabez a ve douaret diou pe deir gwech ha c'hoennet aliez.

138. — BETEU-RABEZ SUKR. — Ar beteu-rabez ewit ar sukr 'c'h e ar re-man : ar beteu-rabez gwenn gant chouk glaz hag ar beteu-rabez gwenn gant chouk ru. Bihan int, flour, divlevek hag holl en douar. Ar memez poan e ve kemeret gante evel gand ar beteu-rabez kolek, mes stankoc'h e vent laket. Al

(1) Espéce.

(2) Topinambour.

ludu-griz 'ra d'e kad muoc'h a sukr. — Sukr pe *alcool* (gwin ardent), e ve gret gante. Ar gwaskadur beteu-rabez 've roet d'ar zaout.

139. — KAROTEZ. — PANEZ. — Ar c'harotez hag ar panez e c'houll eun douar fresk ha skanv. Hadet e vent en newe-amzer, en rigenno a dle bean eun troatad an eil deuz eben. Distanket e vent pa 'n efe ar plant c'hoec'h pe eiz delien. Ar memez poan e ve kemeret gante evel gand al lizetez. — Ar panez a delc'h gwelloc'h penn d'ar reo ewid na ra ar c'harotez.

140. — HIRVIN DOUREK. — An hirvin dourek e ve hadet war al lec'h en miz ewen hag en miz gouelen ; distanket e vent, ha c'hoennet meur a wech. An hirvin hadet warlerc'h eun ed bennag a ro kals a voed loened pa 've deut an newe-amzer.

HIRVIN zoz pe HIRVIN RUTABAGA. — An hirvin zoz e ve hadet stank e miz meurs hag en miz ebrel ewit bean treusplantet en miz ewen ; pe war al lec'h en miz me. Enpad ar goan e vent kavet da rein d'al loened. — Gwelloc'h int 'wid an hirvin dourek, abalamour e telc'hont muoc'h a benn d'ar skorn evel da reo, hag e chomont matoc'h.

141. — KOL. — Bean 'zo meur a sort kol, evel ar c'hol zaout, ar c'hol pennek, ar c'hol podek, ar c'hol fleur, ar c'hol hirvin. — Ar c'hol e ve hadet stank ha transplantet goude. Red e teilan ane dru, o douaran hag o c'hoennat eur wech.

GOULENNO

133. — Petra 'c'h e al legumacho c'hoennet?

134. — Pet rumm 'zo ane?

135. — Petra c'houzoc'h-hu diwar-ben an avalo-douar?

136. — Petra c'h e an avalo-douar kezek?

137. — Leret eun dra bennag diwar-ben ar beteu-rabez kolek.

138. — Diwar-ben ar beteu-rabez sukr.

139. — Pesort douar a blij d'ar c'harotez ha d'ar panez?

140. — Penoz e ve hadet an hirvin dourek? — an hirvin zoz?

141. — Leret eun dra bennag deuz ar c'hol.

6-23. — Penoz e ve zavet ha gwelleet al loened.

Red e labourat bemde da dont da vean gwelloc'h.

169. — Teir feson dishanval 'zo ewit gwellaat al loened. Da gentan, ar choaz euz ar goenno; d'an eil, ar choaz euz ar gwellan loened euz ar memez goenn; d'an drede, ar vagadurez hag an aketo mad.

Ar goenno a dle, da gentan tout, bean herwe mado al labourer, hag herwe al labour a dleont ober. Arabad e zevel loened diform pe dinerz. — An aketo mad e ve ewid al loened, a gresk ho c'haliteo hag ho c'haërded. Red e eta tol ewez war ar vagadurez hag an aketo.

170. — AR ZAOUT. — Al loue 've maget gant lez e vamm hebken enpad eur zunwez bennag; goude, enpad daou pe dri miz gant lez digoavennet mesket gand eun tammik bleut pe greun lin poac'het. Tamm ha tamm, e teuer da rein d'ean yeot, hag e ve kaset da beuri nyeot tener.

171. — AN DENVED. — An danvadez 'ro he lez d'he re vihan; c'hoec'h sun bennag goude ma 'c'h e ganet, 've roet d'an danvadik greun drailhet, ha tammo legumach tener.

172. — AR C'HEZEK. — An eal a gemer lez e vamm enpad tri miz; goude 've didonet en eur rei d'ean bleud hei glêc'het, ha goude foenn mad. Ne 've roet kerc'h d'ean nemed pa 've krog mad en e daou 'la.

173. — AR MOC'H. — Ar moc'h bihan, eiz beteg daouzek er memez torrad, a gemer lez o mamm. D'an oad a daou viz e vent didonet. Da gentan, 've roet d'e lez-ribot, ha goude, treo kaletoc'h evel avalo-douar poac'het mesket gant lez ha bleud hei. D'ar fin, e vent maget gant bep sort treo.

GOULENNO

169. — Penoz e ve gwelleet al loened ?

170. — Penoz e ve maget al loue ?

171. — An danvad bihan, pe oan ?

172. — An eal ?

173. — Ar moc'h bihan ?

**7-23. — Ar zaout-lez. — Al lez. — An amann.
Ar formach.**

Ar vuc'h a ro dimeuz ma 've roet d'hei.

179. — 'Barz departamancho ar C'huz-heol hag en re an Hanter-noz deuz Frans, 'c'h e en em gav ar gwellan zaout da rein lez. Eno, e ve kavet : ar voenn Holland, pehini 'zo du gant tacho gwenn ; ar voenn Breiz, hanval ouz ar voenn Holland, mes bihanoc'h ewit-hi ; ar voenn Hanter-noz, kre ha ru ; ar voenn Normandi, a zo briz ; ar voenn Jerze, ru ha bihan.

180. — Ar zaout mad ewit rei lez 've anveet dre ma 've braz o bronno, gwazio o bronno teo, ha kals deuz bleo o lost troet en er.

181. — Yeot ar prajo, ar melchon, an avalo-douar, ar c'harotez, an hirvin-zoz, ar c'hol, ar maïs, ar gwaskadur eoul 'c' he ar gwellan treo da rein d'ar zaout-lez.

182. — Gand al lez e ve gret amann ha formach. Ewit kad amann mad ec'h e ret bean gwall aketuz war-dro al lez, hag ie bean kempenn. — An amann ewid dont deuz ar goavenn a renk kad eun tamm tomder. Gand an digoavennner e c'haller ober an aman doustu goude 've goroet ar zaout.

183. — Gand ar ribot, ewit kad eul lur amann e renker lakat daou litrad koavenn, pere a deu deuz parzek litrad lez ; gand an digoavennner, unnek litrad hanter a lez 'zo awalc'h. An dour-lez 've roet d'ar moc'h bihan.

184. — Gand al lez e ve gret c'hoaz bep sort formach a zo hanvet herwe o danwe hag al lec'h e vent gret. An holl formacho-ze 've laket en tri rumm : ar formacho dru, hanter-dru, treut.

185. — Pa 've gret ar formach gant koavenn hebken e ve formach dru; pa e ve groet gand eun hanter koavenn hag eun hanter lez, e ve formach hanter-dru; pa e ve gret gant lez heb ken, e ve formach treut.

GOULENNO

179. — Pere 'c'h e ar gwellan sort zaout ewit rein lez ?

180. — Penoz ec'h anveer ar zaout mad da rein lez ?

181. — Pe sort treo 'c'h e ar gwellan da rein d'ar zaout-lez ?

182. — Petra 've gret gand al lez ?

183. — Pet litrad lez e renker da gad ewid ober eul livr amann ?

184. — Petra 've gret c'hoaz gand al lez ?

185. — Petra 'c'h e ar formach dru ? — ar formach hanter-dru ? — ar formach treut ?

8-30. — Ar gwenan. — Ar mel.

Ar wenanen 'c'h e gward-arog al labourer.

213. — Ar wenanerez 'c'h e an doare da zevel ar gwenan, ha da ober d'e rein ar muan posubl a vel. Ewit e c'honidigez e-unan, mad e edo, al labourer a dle zevel gwenan.

214. — Ar wenanen 'c'h e, heb dislavar, ar gwellan euz an amprevaned : ar renk kentan, e mesk ar re talvoudekan, a zo d'ei. Rein a ra d'imp ar c'hoar hag ar mel. Hi ie, 'c'h e a doug ar poultr-fleur deuz an eil fleuren d'eben, hag a freuz ane evelse.

215. — AR GOLOENN (1). — Ar gwenan a vev en toullado ; ar memez poblador a loj en eur goloenn. — Ar goloenn an talvoudekan 'c'h e ar goloenn gant sternio, abalamour e c'haller lemen ar mel diout-i heb lac'han ar gwenan. Ar goloenn-ze 'zo bet gret, da gentan tout, gant Layens. — Eur goloenn gant sternio a digas beb 'la eur gonidigez a ugent livr

(1) Rusken.

da neubeutan. — Arabad e na fiwal, na digerri ar c'holoenno, heb bean kaset enn-e eun tammik moged gand ar mogeder gwenan.

Ar c'holoenno, laket an eil deuz eben war-dro tri pe bewar droatad pe muoc'h, e ve plaset en eul lec'h gwasket e kichen eur c'hleun pe eur voger, pehini na dle ket bean re dommet gand an heol. Ar c'holoenno 've laket eun troatad hueder deuz an douar. — Ar c'holoenn troet d'ar c'hevret, da laret e, etre ar C'hreiz-te hag ar Zav-heol 'zo ar gwellan troet. — Enn dra ret 'c'h e d'ar gwenan anveout buhan o c'holoenn. Ar gwe a zikour ane ewit-se. Kouskoude, 'c'h e mad liwan ar c'holoenno dishanval an eil deuz eben, ha lakat war-n-e eun dra bennag liwet kaër.

216. — ROUANEZ. — LABOUREREZED. — SARDONED (1). — 'Barz eur goloenn a zo tri sort gwenan : ar *rouanez*, al *labourezed*, ar *zardoned*. Ar rouanez 'c'h e a dev an uo ; al labourezed 'c'h e a glask hag a ra ar c'hoar hag ar mel ; ar zardoned ne reont man. Teoc'h int ewid ar re all, nemed ar rouanez kouskoude ; n'o deuz ket a flemm ; ne vevont nemed eun neubeudik mijo.

217. — TOL-GWENAN. — An tol-gwenan 'c'h e ar gwenan a dilez ar golouenn ewit mont d'ober eur bobladur newe. Gante 've bep gwech eur vamm-gwenan pe rouanez. An tol-gwenan e ve laket 'barz eur goloenn c'houlou.

218. — MEL. — Ar mel 'c'h e an evach c'hoek dastumet gand ar gwenan 'barz ar fleur. Ar mel 've tennet deuz ar c'holoenno en miz gwen-golo ; — Ar mel deuz ar c'holoenno gant sternio 'c'hall bean tennet heb terri an direnno. Ewit-se 've kemeret an tenner-mel.

219. — MAGADUREZ. — Pa na 've ket awalc'h a vel gand ar gwenan en fin an hanv, ec'h e ret magan ane. Neuze e c'haller rein d'e eun evach c'hoek, eur siro, gret gand diou lodenn sukr ha gand eul lodenn dour mesket gant mel.

220. — KOAR. — POULTR-FLEUR. — Gand ar c'hoar, an den a ra golo, gwestell-koar, etc. 'Barz ar golouenn, ar c'hoar 'c'h e a ra ar gwestell pe ar c'hampro en pere ar gwenan a lak o

(1) Gorerezed.

mel. — Ar poultr-fleur 'c'h e ar poultr melen a freuz ar fleur. Gantan en em vag ar prenved gwenan.

221. — ENEBOURIEN AR GWENAN. — Brasan enebourien ar gwenan 'c'h e al logod, an touseged, ar c'huiliorezed, ar gwesped, ar c'hefnid, ar merien. Mes ho gwasan enebour, hag hen n'e ket al labourer e-unan pa lac'h heb true 'bet eleiz a wenan pere ne c'houlennont nemed labourat ewit gonid arc'hant d'ean.

GOULENNO

213. — Petra 'c'h e ar wenanerez ?

214. — Pe sort renk deuz an amprevaned e roet-hu d'ar gwenan ?

215. — Pe sort golouenn ec'h e ar gwellan ? — Penoz lec'hian ar c'holoenn ?

216. — Pet sort gwenan 'zo ? — Petra 'c'h e ar rouanez ? — Al labourerez. — Ar zardon ?

217. — Petra 'c'h e an tol-gwenan ?

218. — Petra 'c'h e ar mel ?

219. — Penoz e ve maget ar gwenan ?

220. — Petra 'c'h e ar c'hoar ? — Ar poultr-fleur ?

221. — Pere 'c'h e enebourien ar gwenan ?

9-27. — Yec'hed loened an ti.

Ar vank a aket 'ra muoc'h a drouk
ewid ar vank a deskadurez.

194. — Klenvejo al loened a deu peurvuan deuz an tolio 've roët d'e, deuz ar vank a evez war-n-e, deuz ar c'hreouier louz, pe c'hoaz deuz eur vagadurez diiac'huz, dreist holl deuz an dour.

195. — Al loened a gar bean kasot gand dousder ; ar wall-gas 'ra d'e bean drouk. Al labour dreist o galloud 've gret d'e ober, o dinerz arog an amzer. Ar c'hontrel, ar c'haranteio, al lido mad o ve ewite 'ra d'e bean gentil hag ezet da gas, ha neuze e reont muoc'h a labour.

196. — KREOUIER. — KREOUIER al loened a dle bean braz, neteet aliez hag awelet mad. An awel-red 'zo ken noazuz d'al loened evel 'c'h e d'an dud. Ewit mirout al loened diout-an, prenejo ar c'hreier 'vo gret huelloc'h ewid o fenn. Leur ar c'hraou a dle bean kosteet eun tamm, war an tu enep da benn al loened, ewit m'halla an dour-teil disken ha mont d'an toull 'zo ewit-han. Pa 've loened en daou du d'ar c'hraou, pep tu 've kosteet hag an ant 've gret er c'hreiz.

197. — Red e lakat aliez gouzil fresk ha zec'h dindan an *holl loened*; dindan pop loen kornek e ve laket eiz lur blouz bemde. Arabad e lezel an teil da vreinan dindan al loened, nag bernian anean en eur c'horn bennag deuz ar c'hraou. An ezenno a deu diout-an 'zo gwall noazuz d'an *holl loened*. — Kraou ar moc'h a dle bean ken prop hag ar c'hreier all. — Arabad e ankoaat penoz eun er fresk ha digemmesk, hag an netadurez 'c'h e a ra d'al loened bean yac'h pesk.

198. — NETADUREZ AL LOENED. — Al loened o-unan a dle bean propeet eur wech an amzer. Ar c'hezek hag al loened kornek 've skrivellet ha paloeret aliez; o gouzil a vo chenchet tu d'ean diou pe deir gwech bemde, ewit na stago ket an treo louz euz o c'hroc'hen. Ar c'hezek a gar bean gwalc'het pe kaset da neuial eur wech an amzer. — Mad e gwalc'hi ar moc'h pe gas ane da neuial : an dra gwellan 'c'h e ewit kas kwit ar boan groc'hen, hag ewit rein nerz d'al loened-se.

199. — MAGADUREZ. — Ar c'hezek hag ar zaout a renk kad boed mad ha roet d'e bemde d'ar memez heurio, hag na re, na re neubet. — Al loened kornek, an denved, ar moc'h a dle kad magadurez dourek; an dour eta 'vo roet d'e kement a ma keront, mes dour mad; mad e ve lakat dour 'barz ar c'hraou, hag he lezel gante.

GOULENNO

194. — Deuz pelec'h e teu klonvejo al loened ?

195. — Penoz e tleer kas al loened ?

196. — Penoz e tle bean kreouier al loened ? — Al leur graou ?

197. — Pegement a c'houzil 've laket dindan eul loen kor-

nek ? — Pere 'c'h e ar gwellan treo ewit miret yec'hed al loened ?

198. — Penoz e ve propreet al loened ? — Ar moc'h ?

199. — Penoz ec'h e ret magan al loened ?

10-33 (lodean gentan). — Ar gwe-avalo.

Ar gwe-avalo 'c'h e gwe aour hon bro.

232. — Ar gwe-avalo 've poaniet gante ewit daou dra : ewit kad freuz tol hag ewit kad freuz gwaskell pe freuz chistr. An avalo ewit dibri a deu peurvuan er jardino en spaliero hag en kordenno ; ar freuz chistr, er parko.

233. — AR BLANTEREZ. — Gonid 've o plantan ar gwe-avalo d'au here goude ar skub-delio, da laret e, en miz du. An toullo, pere a dle kad pemp pe c'hoec'h troatad ledander, 've gret daou pe dri miz arog ar blanterez ewit rein amzer d'an douar d'en em aweli. — Arabad e plantan izel nag el lec'h a ve bet eur ween all. — Ar gwe 've laket an nebeutan posubl en douar : chouk ar grouio 'vo pewar pe bemp meudad hueloc'h ewid an douar. — Goude e vent diwallet deuz al loened en eur lakat eun dra bennag en dro d'e, evel spern, drez.

234. — Ne 've plantet nemed gwe krenv ha troet mad, pere 'n o pemp meudad bennag en chouk ar grouio : eur ween vad na gemer ket muoc'h a blas ha na c'houll ket muoc'h a boan ewid unan fall.

235. — EMBOUDEREZ (1). — Peurvuan ne ve emboudet nemed eur bla goude ar blanterez. Ar choaz deuz ar gwellan goenno da emboudan, hag ar c'hemer deuz eun nebeut dioute, kre, nerzuz, freuzuz, pinvik en sukr hag en kivij (*tanin*) 'c'h e ar gwellan tra da ober ewit kad avalo ha jistr mad.

236. — POANIO DA GEMER GAND AR GWE-AVALO. — Da gen-

(1) Greferez.

tan, e renker labourat an douar ouz troad ar ween, heb ober tamm drouk ebet d'he grouio, ha teilan anei. — Ar gwas-kadur avalo gand eur c'hart ludu-griz kentan danve 'c'h e ar gwellan tra ewite. An dour-teil mesket gand eun drederen dour 'zo gwell vad ie.

237. — Red ec'h e lemen diwar ar gwe-avalo ar plant a vev deuz o zabr hag a ra d'e koll deuz o danwe. Red e eta diluian ane deuz an huel-varr, deuz ar c'hinvi (1), deuz ar c'hoat maro. — Red e ie distrujan ar prenved noazuz evel ar beskoled, an doberien-fleur, ar c'hoenn-goue. Ewit-se, 've liwet korf ar gwe gand dour-ra, ha douraet ar branko gand houarn zoufret teuet en dour, ha mesket gant pri-prad glec'het.

GOULENNO

232. — Ewit pet tra 've poaniet gand ar gwe-avalo ?

233. — Pegouls 've kleuzet an toullo ewit lakat ar gwe-avalo ? — Penoz e ve plantet ar gwe-avalo ?

234. — Pe sort gwe 've plantet ?

235. — Pegouls 've gret an embouderez ?

236. — Penoz poanian gand ar gwe-avalo ?

237. — Petra 'zo red da ober ewit kas kwit enebourien ar gwe-avalo ?

10-24 (eil lodenn). — **An avalo.** — **Oberidigez ar jistr.**

An ebat a red warlerc'h an hini
a dro kein d'ean.

238. — Ar c'hentan tra ewit ober chistr mad 'c'h e kad avalo mad.

239. — Ar freuz a dle bean dastumet eun tamm bennag arog

(1) Man, trouskan.

e vent daro, dre eun amzer vrao. Laket e vent en disc'hlaou, rag ar glao 'ra d'e kad eur vlaz dour.

240. — Malet e vent gand an drailherez avalo pa 'vent melen, ha goude bean tennet deuz o mesk an avalo brein. Mad ec'h e lezel an avalo drailhet eun hanter-de da neubentan er pentoun arog o lakat dindan ar waskell (1).

241. — Ar barikenno en pere 've laket ar jistr n'allont ket bean re brop. Arabad e e ve c'hoez fall gante.

242. — Ar jistr ne ve ket pell en em lakat da virwin. Ewit e c'halla en em ober ervad, ec'h e red d'ar c'hao kad bepred eun domder war-dro pemzek *degre*. Gand ar muzuler-krenvder (2) e c'haller heuilh ar birwidigez. Pa 'c'h a re vuhan, 'c'h e ret chenj barikenn d'ar jistr hep dale tamm.

243. — Ar jistr 've *soutiret* goude ar birwidigez kentan. Red e lakat anean en fustailh net. — An netadurez 'ra d'ar jistr derc'hel e danwe vad. — Ar barikenno 've delc'het bepret leun ewit miret ar jistr d'en em drenkan.

244. — Ar freuz brein, ar re blonset mad, hag ar re koueet arog an amzer ne 'vent ket mesket gand ar re all. Dour-jistr 've gret gante hag hennez 've evet da gentan.

245. — An avalo dous-c'hoero 'c'h e ar re wellan ewit ober ar jistr. Ar jistr deuz ar c'hentan danwe 've gret gand eur c'hemmesk avalo dous hag avalo dous-c'hoero.

246. — An avalo trenk hebken, pe ma 've kals dioute 'ra eur jistr fall. — Mad e kad avalo ewit dibi ouz tol, mes deuz ar re wellan evel an avalo renet, an avalo dous mamm-goz.

GOULENNO

238. — Petra 'c'h e ar c'hentan tra ewit kad jistr mad ?

239. — Pegouls e ve dastumet an avalo ?

240. — Pegouls e valer an avalo ?

241. — Penoz e renk bean ar barikenno ?

(1) Presour.

(2) Muzuler nerz an efach, ar boeson. (Densimètre).

242. — Petra 'zo red ewit birwidigez ar jistr ?
 243. — Pegouls e ve zoutiret ar jistr ?
 244. — Petra 've gret gand an avalo brein ?
 245. — Pe sort avalo a ra ar gwellan jistr ?
 246. — Petra 'zonjit-hu diwar-ben an avalo trenk ?
-

11-41. — Yec'hed al labourer.

An tamperanz ec'h e
 mammen ar yec'hed.

290. — Al labourer, a vev bepret en er vraz hag a ra bemde kals labourio a gorf, a c'hall, ma kar, kad eur yec'hed vad ha krenv. Allaz ! pegen aliez ec'h e dievez war gement-se, ar gwellan tra 'zo er bed-man.

291. — Aliez e chom en korf e roched goude eul labour tenn 'n euz gret diveran ar c'hoezen euz e gorf ; pa 'c'h e bet treuzet gand ar glao, e tremeno an de er stad-se ; awecho, e kemero dour fresk pa c'hoezo. Digoe 'rai d'ean chom gand e dreid glebiet. Ac'hane, e tastumo riou, arwez, remm, ha me oar !

292. — Pegen neubeut a boan goustfe d'ean lakat eun tamm dilhad war e gorf goude eul labour tenn ; lakat treo fresk pa 'c'he glebiet gant ar c'hoez pe gand ar glao ; chenj boto ha lero pa 've erru er ger ! Pa 'n euz zec'het, abalamour da betra ne vesk ket eur bannac'h kafe, pe gwin, pe jistr gand an dour fresk ? An dour mesket evelse n'e ket noazuz.

293. — An ti a dle bean zec'h mad, prop, net, awelet mad hag aliez.

294. — Ar gwin ardant hag an holl boesonio krenv 'zo ken noazuz d'ar yec'hed evel an treo-ze. Arabad e ankoaat penoz :

« Gand ar voutailh daonet, muoc'h tud 've lac'het
 Ewid gand ar c'bleve, d'ar bed all 've kaset. »

295. — Al labourer na dle ket ober labourio dreist e

c'halloud : arabad e d'ean rein tolio krenn ewid ober eun dra.
Kals 'zo bet diformet ec'h ober ar sort treo-ze.

296. — Re aliez, al labourer, pa 've klanv, a chom re amzer
heb gervel ar medeusin. Ezetoc'h ec'h e parcan eur c'hlenved
a boan kroget ewit unan a zo krog stard.

297. — Goude bean gret ar pezh e c'hall ober, al labourer
a dle en em lakat entre daouarn an Otro Doue a gemer zoursi
deuz ar yeot ha deuz an amprevaned, hag a veill war pop-hini
ac'hanomp gand eur garante vraz.

GOULENNO

290. — Abalamour da bera al labourer e c'hall kad eur
yec'hed vad ?

291. — Pe sort dievested a ra al labourer ?

292. — Penoz en em viret deuz ar riou prim ?

293. — Pe sort ti a dle al labourer da gad ?

294. — Petra arru gand al labourer pa ev gwin ardant ?

295. — Al labourer hag hen a dle ober labourio dreist e
c'halloud ?

296. — Petra dle al labourer da ober pa ve klanv ?

297. — Goude bean gret e bosubl, petra dle al labourer da
ober ?

12-42. — Chomet war ar mez.

An ee a gan gloar Doue.

298. — O den a labour, ma galjes gout da evurusted, biken
ne gwitafes ti da dad ewit mont d'ar c'herio braz.

Tol eur zell ha poez mad.

299. — War ar mez : bue zioul ha didrouz, evurusted ha
peuc'h paduz.

Er c'herio : bue inkrezuz, leun a c'hlaç'har hag a walleurio.

War ar mez : gwir joaüsted, mignonijad vad, plijadurezo direbech.

Er c'herio ; pop hini 'withan e-unan, trubarderez, plijadurezo difennet ha touelluz.

War ar mez ; yec'hed nerzuz, er vad, temps krenv.

Er c'herio : er diiac'huz, bue skouizuz dre he unvan, yec'hed fall.

300. — Petra 'weler war ar mez ? — Prajo glaz, doureier, stanko skler ha fresk, bleun a bop sort liou hag a c'hoez vad, eun oabl splann.

Petra 'weler er c'herio ? — Eun oabl tenval, duet gand ar moged, mein eeunet.

301. — Petra 'glever war ar mez ? — Kan dudiuz an evned, kanoenno ar veserien, c'hoarz kalonek al labourerien.

Petra 'glever er c'herio ? — Trouz bouzaruz ar c'hirri, stok skiltruz ar *mekaniko*, talabao an dud, youc'hadenno dic'hiz.

302. — Petra c'honeer er c'herio ? — Eun neubeudik gwenneien.

Petra c'honeer war ar mez ? — Ar peuc'h, an evurusted, an ee.

Petra 'goller er c'herio ? — Ar zioulded, ar peuc'h, aliez, ziouaz ! an ine.

303. — O meziad, labour gwellan m'halli ar park 'zo bet glebiet gant c'hoezen da gerent ; ne dilez ket an ti-ze en pehini 'n euz bewet da dud koz, nag ar vered binniget lec'h e man o beio. Chom e kichen an Iliz-se a digas zonj d'it deuz ar pezh a zo ar muan karet gand da galon er bed-man.

304. — Hag abalamour da bera kwitaat ar vro en pehini ec'h out ganet ewit mont en eur vro all lec'h na deio den da ouelan ganit ? Nan ! ne gwita ket da barko, lec'h e kan an estik, lec'h e vleun ar sporn-gwenn, lec'h an aval a deu melen. Ia ! chom da zerri he daoulagad d'az mamm, ha Doue a vinnigo ac'hanout.

305. — Ne dizonz ket penoz al labour zul n'euz pinvidikeet den, ha penoz an hini a vir ar gwellan lezenn an Otro Doue c'h e ar muan binniget gantan.

GOULENNO

298. — Petra 'rafe al labourer ma anvese e evurusted ?
299. — Leret d'imp ar vue war ar mez ? — Bue er c'herio ?
300. — Petra 'weler war ar mez ? — Er c'herio ?
301. — Petra 'glever war ar mez ? — Er c'herio ?
302. — Petra c'honeer er c'herio ? — War ar mez ? — Petra
'goller er c'herio ?
303. — Petra 'dle al labourer da ober ?
304. — Abalamour da betra 'tle eul labourer chom war ar
mez ?
301. — Al labour zul hag hen a binvidika ?
-

PÉDERVET KENTEL

Kreiz-de. — An abardaez.

An den ne c'hal ober netra hep
sicour an Aotrou Doue.

PRED KREIZ-DE. — Ar vintinvez a vez kavet ber pa labourer ; evelse, ar vaouez, goude beza great he ziegez, a vel, enn eun taol, eo poent oza mern (lein). E meur a verouri, e Breiz, e vez debret grampoez bleud id du d'ar pred-ze ; al labourer ho c'hav mad pa vent tomm, da zibri gant leaz, pe amann, pe sistr. Ar vrek a dle evesaat evit ma ne vezo ket divezat ar pred, rag, eul labourer en deus ato mal da zibri. Souben, kig sal ha crampoez a dlefe beza o c'hortoz al labourerien, eleac'h beza gortozet gant ar reman.

ABARDAEZ AR VEROUREZ. — Eur verourez n'en deus ket neubeutoc'h a labour d'an abardaez, eget d'ar mintin. Goude ma vez kempennet pep tra, ha lakeet urs e pep leac'h, goude mern, en em laka war dro al lienach hag an dillat, dressa a ra en traou dismantret. Sourci en deus da velet a roet zo bet boed d'al loenet, d'an heur merket ; a goroet eo bet ar zaoud araoc'h o c'haz d'ar park. Neuze e c'hoza koan da oll dud he zi.

AR BEDEN DIOUS AN NOZ EN TIEGEZ. — Goude ar pred divezaman eus an deiz, e ma ar mare da zeski katekis d'ar vugali-gou, a da len buez ar zant. Goude-ze ar vrek kristen a zigaz da sonj d'ar re zo en dro dezi, neket aoualc'h labourat, ret eo ive pedi Doue da viniga ho labouriou. Kaër eo guelet, epad ar beden a vez great gant oll dud an ty assamblez, kristenien, ho drem garo ha duet gant an eol, o taoulina dirak ar groas,

pe skeuden ar Verc'hez. Daouarnigou ar vugale vihan a vezo kroachet da bedi stard, hag eus an oll galonou e savo war-zu Doue pedennou c'houek, pe kantikou a drugarez. Eurus neuze ha leun a levenez da veza great he dever e pep tra, ar verourez vad a evesaio ma zeï pep hini da repos. Eur c'housk c'houek a laka an den da ziskuiza, goude beza labouret dindan daou-lagat an Aotrou Doue.

GOULENNOU WAR AR BEDERVET KENTEL

1. — Perak e tle ar verourez evesaat evit ma ne vezo ket divezad pred kreteiz ? — Petra vez aozet peurvuia d'ar pred-se ?

2. — Livirit petra dle beza abardaez eur verourez kempenn ? — Penaoz e tle eur c'hrék kristen echui e dervez evit tenna bennoz an Aotrou Doue war he zud ha war he ziegez ?

PEMPED KENTEL

Arreubeuri.

Gounidegez ebet hep poan.

AL LEAC'H MA VEZ GUELET OBERIOU AR VEROUREZ. — Mar deo porz ar yer ha creier al loened lec'hioù a labour evit ar verourez (vereuri), e c'heller lavaret gant guirionez ez eo e diabars he zy dreist-oll en em ziskouez maouez a urs. An hini a zen ebars an ty-ze a vel dre eur zel ebken he doarioù mad ; heno he fried a deu d'he frizout ar guella, en eur velet stad vad an tyegez.

KAERDER AN ARREUBEURI. — Evit lavaret mad, an arreubeuri eo tiegez al labourer douar, tenzor tud an ty, rag aliez an arreubeuriou coz a zigas da sonj deomp euz on tud muia karet, ead eus ar bed-ma. Arreubeuri eul labourer-douar a vez caër da velet pa deu eun dorn skanv da dremen varnezo eur barr skuber hag eun drulien gloan, pe lien, pe goton d'ho lakaat da lugerni. Kempennadurez an arreubeuri a ra dezan muioc'h a dalvoudegez, hag en laka da badout pelloc'h : netra na gol muioc'h an traou-man eget o lezel ep preder.

KENDALC'H AN ARREUBEURI. — Evit kendalc'her e stad vad arreubeuri great gant koat kraon, pe gant koat kerest, e ranker e frota, eur vech an amzer gant eol arreubeuri. An eol-ma a zo guelloc'h da ober al labour-ze eget eun dra all hanvet (encaustique) ; heman a deu aliez d'he saotra, rag ar bouldren a stag ounthan.

GOALC'HEREZ AR C'HRAMPROU. — Mad a yac'hus eo goalc'hi ar c'hramprou. Eul leur-zy great gant brikennou a rank beza goalc'het aliez ; rag ne zeus netra ken diskempen ha ken lous eget brikennou pe eul leur-zy saotret. Mar de great al leur-zy a zouar breset eo red e skuba aliez ha stanka an toullou a jom an dour da bouladi enno.

PLEG D'EN EM ZIOUAL DIOUS AL LOUSTONI. — An ty na jom ket pel e kempen ma na deu pep hini da rei he zikour hag he volonteze vad evit an dra-ze. Truezus eo guelel pegen neubeut e voazer ar vugale d'en em zioual da deuleur traou lous var al leur-zi pa vezont o tibri. Ma n'ho gourdrouzer abalamour d'an dra-ze pa zint bihan e kendalc'hont ato da ober ar memes loustoniou pa vezont deuet braz. Al leur-zi saotret evelse a daol eur c'houez fall ha trenk, a gaver aliez e ty al labourer-douar.

Eur bugel a c'hel beza savet mad neuz forz e pep leac'h, dindan eun doen soul, kercoulz a dindan coatarez alaouret. Ar baourentoz nequet pec'hed ; ne c'heller quet lavaret kement all eus al loustoni, hag an diskempennadurez.

LABOUR EUR VAQUEZ AKETUZ A BAR E PEP LEAC'H. — Eur vaquez hag a zo he lagad e pep leac'h a espern cals dispignou en ho zyegez. Evesaat a ra var pe tra ha var an oll. Gouzout

a ra pe da vare e vez ezom da zressa al listri keguin (kigin), hag an arreubeuri; na zizonjo ket binvijoù ar c'houez, ar c'hibelloù da lakaat al lienach, nag ar barazou da rei boued (boet) d'al loened (loenet).

TAOLER EVEZ VAR AR C'HIBELLOU HAG AR BARAZOU. — Ar c'hibelloù hag ar barazou a vez gouloet ha skarzeta pe vez echu ho labour gantho, ha neuze e vezont lakeat en eul leac'h seac'h ha goasket, ar c'heliou a rank beza ato stard varnezo evit miret ous an tuet da laoskaat. Pa vez nevezet eun duen bennag er re-ma ar verourez o c'harg a zour abars en em zervichout anezo, evit ma teuio ar c'hoat da c'houeza hag ar benvec da stanka.

BINVIOÙ EVIT OBER COUEZ. — En tyez e zeus eul leac'h da redet couez, e vez gouloet ha skarzeta ar bassinou, ar c'hote-riou hag ar c'hibelloù beveic'h; ar c'hreg a urs vad e deuz souzi pa vez echu ar c'houez, da lamet ar c'hoat eus an tan evit ma ne vezo ket devet hep izom.

LAGAD AR VEROUREZ A DLE GUELET AN OLL DRAOU. — Ar vam a famill a voezo da fin pep deiz, a lakeat eo bet ar binvijoù labour en ho leac'h. Lagat ar mestr a dle eb douetans sellet var an traou-ze, mes hini ar vaouez a zo lemmoc'h da velet an traou munut ma a zigas an ezamant en tyegez (oc'h arboël) en eus miret meur a zispign. Ar vrek ma a voar unani ar peoc'h hag ar garantez etre he zud.

GOULENNOU WAR AR BEMPET KENTEL

1. — Peleac'h e c'heller prijout gwella ar verourez ha urs?
2. — Petra eo ann arreubeuri (eun tiegez)? — Pehini eo ho gwella, ho c'haera kempennadurez?
3. — Penaoz e vez kenderc'het ann arreubeuri great gant koat kerest pe gant koat kraon?
4. — Ha yac'huz eo gwalc'hi ar c'hramprou?
5. — Petra dle ober eur verourez ha urz evit deski ar c'hempennidigez d'he bugaligoù.
6. — Eur verourez aketuz, hac eunn dever eo dezi arboël ann dispignou didalvoudek?

7. — Petra a dle eur verourez da ober evit dalc'hen kem-penn ar barajou, ar c'hibellou hac ann oll binvigou euz eunn tiegez ?

8. — Sonjal a ra deoc'h eo red e welfe lagat ar vestrez e pep lec'h ha pep tra enn eunn tiegez.

C'HOUECH'VET KENTEL

Listri.

An Env eo gob ar madoberiou (eur vuez vad).

LISTRI. — Plad ar zouben, ar plajou pri, ar skudellou, ar ar guërennou, ar podou chistr, al loaïou hag ar fourchetezou stean, etc., eo an traou a vez renket el listrier.

BEUVIJOU KOUEV. — Ar basinou hag ar c'hoteriou kouevr a c'houlén beza neat ha splan ; rag ar c'houevr a zo noazus d'ar yec'het, ma na vez quet a zourzi d'en dioual diouz ar merkl kouevr, oc'h he skarza alies. An neterez-ma a vez great gan poultren hanvet tripoli, glebiet gant gwin-egr. Evit lakaat ar benvijou-ma da lugerni e vezont frotet stard gant eun drulien gloan.

LISTRI HOUARN TEUZ, HA LISTRI STEAN. — Ar podou hag ar c'hoteriou houarn teuz a vez skarzset gant ludu tomm hag eun torch plouz. Ar stean a vez kempennet e memes-doare ; heman a rank beza dreset eur weach an amzer oc'h he steana a nevez.

PODOU CHISTR, PODOU LEAZ, HA SKUDELLOU. — Ar podou chistr, ar skudellou pri, hag a podou leaz, a dle beza goalc'het aliez en dour bero evit miret ountho da deuler c'houez ha

blaz an trenk var ar vagadurez hag an evach a lakear enno. Kemer a reer gant plijadur n'euz fors pe seurt evach pa vez neat ar veren ; er c'hountrol an evachou guella a zo dongerus da eva euz eur veren, pe eur voutal guër neket bet goalc'het, ha sec'het.

GUERENNOU, BOUTALOU GUER, BOUTELLOU. — Ret eo kempenn ar guerennou eun eur ho frota stard en dour sclear ; pa vezont tennet eus an dour ho lakeer var ho ginou da zivera ; goude-ze e vezont sec'het gant eul lienen ven ha divlevek. Ar boutalou hag ar boutellou guër a vez goalc'het eaz awalc'h gant plusk viou, pe dreaz, ha guelloc'h c'hoaz gant ludu tomm distrempet er gwin-egr.

KEMPENADUREZ AL LISTRI KEGIN. — Mar deuz c'hoant da gendelc'her a listri kegin pel amzer e kempenn eo red raktal goude ar pred, ho goulonderi eus an dilerc'h choumet en hô hag ho goalc'hi enn dour bero gant eun torch listri. An oll listri a c'houlen beza goalc'het enn dour zom, panefe-ze, plajou, loaiou, fourchetezou a jomfe druz ha ne c'helfer quet ho zec'ha mad.

AR GONTILLI. — Eur gontel ne dlefe morse beza lakeat enn dour. Ar guella doare da netaat mad ar gontel eo he frota ouz eur mean tuff, hanvet mean contel.

NA LEZIT NETRA DA STEJA ER MEAZ EUZ HE LEAC'H. — Goude ar pred na lezit netra var an daol. Pa vez merc'het iaouank ebars an ty, dezo e guelet ha kempennet eo bet an oll draou, dastumet, ha lakeet enn urz.

El leac'h neuz nemed eur grampr, an oll draou a vezo dastumet enn arbel, zoken ar pod houarn, hag ar billig, mar geller en ober. Ar c'haserolenou kouevr ebken a vezo krouget. Arabat eo lezel an amann nag ar fromaj var an dol : evit ho delc'her fresk, epad an amzer domm, eo mad ho lakaat enn eul leac'h ién pe er c'hao.

NETEREZ AR BINVJOU DA VOALC'HI AL LISTRI. — Merc'het iaouank ha merourezed, na lezit morze dour druz er varaz pe er gaoter a vez goalc'het ennan al listri. Frotit ar varaz gant saon du hag eur broust treuz-cheot, goude skarzet anezi gant dour bero. Ar gaoter a zo easoc'h da gempenn, peguir

dour zomm hag an torch listri a zo awalc'h d'he dizaotra euz an druzoni.

Ar mean dar a dle ive beza goalc'het gant eur broust ha saon. Ma ne zeuz er gegin nemet eun daol pe eur bank da harpa ar varaz skaota, goalc'hit ha frotit anezi bep weach araok he lakaat enn he leac'h. An traou ma a daolfe eur c'houez euzuz enn ty, ma ne vefent ket kempennet. Kempen-nadurez an torch listri ne ket ken neubeut da veza ankounac'heat goalc'hit anezan gant aket, ha crougit anezan da seac'ha, ma feld deoc'h hen lakaat da badout. Goude ze scubit an ty ha lamit ar c'hoat euz an tann, ma n'oc'h euz ken ezomm anezan. Enn eun tiegez dister ne zeuz espern bihan ebet.

GOULENNOU VAR AR C'HOUEC'HVET KENTEL

1. — Petra vez renket el listrier ?
2. — Penaoz e vez neteat ar basinou hag ar c'hoteriou kouevr ?
3. — Gant petra e vez skarzet al listri houarn teuz hag al listri stean ?
4. — Penaoz e vez goalc'het ar podou chistr, ar skudellou pri hag ar podou leaz ?
5. — Penaoz e vez goalc'het ar boutellou guër hag ar guerennoù ?
6. — Cavit eur voyen evit kenderc'hel pel sclear al listri kegin ?
7. — Petra rear evit netaat ar c'hontilli ?
8. — Petra so red da ober ouz al listri hen deuz servichet da aoza ar pred ? — E pelac'h eo mad gorrenn an amann ?
9. — Penaoz e vez kempennet ar binvijou da voalc'hi al listri ?

CHABISTR IV

EISVET QUENTEL

Lienach. — Grierez.

Ar pezh ne dal netra a goust atao re ger.

TALVOUDEGUEZ AL LIENACH. — Enn (eun) ty pinvidic kercouls hac enn (eun) ty paour, dindan eun doen soul, e pep leach, al lienach a zo unan euz ar goella traou a zo enn eun tiegez. Labour ar plac'het yaouank eo kempen an dillad lien, ha deski ho goalc'hi, ho dressa hac ho ferri (ferra).

Al lienach kaëra hac an hini kerra eo al lien gret (great) gant linn. Peurveulia enn tyezh paour a (e) vez prenet lien coton, mes hema ne bad ket ker pell.

LISIRIOU (LISERIOU) TOALOU (DOUCHEROU) LIENOU DA SEC'HA AN DAOUARN. — Brema e kaver lien ledan avoalc'h evit ober eul liser euz eun tam. Pa ne ve (vez) quet kavet eus ar seurt-se eo red staga daou lec'het an eil ous egile dre eur gri dreist pen biz (bez).

Pa vez lakeet an daou gostez eus eul liser e kreiz abars ma vez re uset e pad cals hirroc'h. Ar memes tra ha c'hoarvez evit an holl dillad lien.

An taolou (doucherou), hac al lienou da sec'ha an daouarn a dlefe beza great gant lien teo. Kavet e ve (vez) taolou (doucherou) a bep seurt brasder, hag a bep seurt ledander ; ho goender eo ho brassa kaerder. An torchouerou neves n'int quet mad da sec'ha al listri. Eur vaouez a urs vad enn (e) deus sourci da lakaat ar re gos da ober al labour-ze.

MERCH AL LIENACH. — ARBEL (PRES) RENKET MAD. — An oll lienach a dle beza merket dre eul lizeren pe dre eur merk all bennac ervez he servich. Eun dudi eo guelet eun arbel, leun a bep seurt dillad lien, guen kan ha renket brao. Eas eo compren peguement a fougue (foge) e deus eur vrek fur o pinvidicaat e ziegez a draou ken talvoudus ha ken necesser evel al lienach.

Rouez voant guechal (gueich-al) an tyez ha ne viche (vije) ket klevet enno trous eur c'har-neza. Ar c'hosadou neud caër, krouget a stropadou ous an treust, a ziskoueze d'an holl e voa mestress an ty-ze eul labourerez vad. Hirio ar c'hiz vad-ze ne man mui enn hon touez, abalamour ma eo deuet marc'had mad al lien hac ar gloanac'h. Nec'het omp gant an dra-ze, selaouit mad plac'het yaouank, rac al lien prenet na dal ket ha na dalvezo (dalvo) biken an hini a neze ho mamou koz !

Sioulder ho kirri-neza a ra disonjal ar garantez e doa pep Breizadez evid an dud kalounec ganet en ho bro ; en amser m'a kaner guers Bertrand Duguesclin :

Nezit merc'het Breiz-Izel
Nezit ho kigueliet (kaielat) linn
Evit renta d'ar Franç
A d'ar Spagn
An Aotrou Bertrand Duguesclin.

TALVOUDEGUEZ AR GRIAT. — Ar grierez eo al labour vella hag an talvoudusa, an hini a zo ret da eur vaouez gouzout. Dre ar grierez ec'h esperner kals traou enn eun tiegez. Eur plac'h yaouank hag e deus plijadur o c'hriat (vriat) enn emm zious dious cals sonjou didalvez. An oll a anavez ar binvijou hag an traou all a zo ret da gaout evit griat : besken, nados, sisail, neud seiz, neud linn, neud gloan ha neud coton.

Bez e zeus pevar seurt scrafou er grierez : ar scraf var araoc, an hini var adren, ar scraf chaden, hag ar scraf merk. An daou diveza man a servich da vraoad al labour.

ALI D'AR GEMENEREZ. — Bugale, pa viot o c'hriat na blegit ket re ho corf. Eun dalc'h fall a zigaz klenvejou hag a laka ar c'horf da zivaloat ; na gemerit ket eun neuden re hir en ho nados, an dra-ze ne deo mad nemet da goll an amzer ha da derri ho neuden. Chachit buan var ho nados evit ma vezo

plenoc'h ho scrafou ; pe c'hui a rei griou diskaret pe re all, grit anezo munut hag e vezo braoc'h ho labour.

GRI DREIST PEN-BIS. — Evit ober ar gri-ma, dalc'hit an dan-vez eün dirazoc'h. Ar gri dreist pen-bis a dle beza munut ; arabad eo kemer nemed an neuden genta eus an diou veven (vevin) pa rit ar seurt grierez-ma. En eul liser pe enn eur pez dillad-all bennac, ar gri-ma a zo diez pa vez great re deo.

DRESSERES EN EUR DREMEN-NEUD. — Diou zoare a zo evit ober an dresseres : tremen-neud ha penselia. An tremen-neud a vez great el lienach pe en dillad-all pa vent bet roget (reug-et). Great e vez al labour-ma gant neud coton pe neud seis, pe autramant gant neud gloan, ervez danvez ar pez a zo da zressi. Tremen mad an neud a zo eur vuisegez hac eun ijin dibaot. Evit ober mad al labour ma, eo red lakaat keit a keit etre pep neuden, ar re-man ive a dle beza queitet eus an daou gostez d'ar rog, ha dalc'het eün ; goude e kemerer diou neuden varc'horre an nados, a diou all a vez lezet dindan, en dro all e vez kemeret var c'horre diou neuden a voa dindan en dro genta ; hag e kendalc'her evelse da enebi an neud betek ar fin.

PENSELIA. — Penselia a zo lakaat eun tam lien, pe coton, pe mezer, var eul leac'h re simpl da zressa en eur dremen neud. Ar pensel a rank beza lakeat eün da heuil an neuden, ha staget gant eur gri discaret.

KENTA HA DIVEZA LABOUR AR VAOUEZ. — Ar stam eo kenta ha diveza labour ar vaouez. Piou n'enn deus ket gullet aket merc'hedigou ho telc'her en ho daouarnigou, serret stard, diou nados hirr (diou vrochen) gant pere he teskont ober eul lass da serra ho lerrou. Piou a zesk d'ar vugale-ze ober stam ma ne deo ho mamm goz ? Guen he bleo, he daoulagad tenvalleat gant an oad, ne velont mui sclear avoualc'h da c'hriat. Ar vaouez kos vad-ze a zesk ive d'he merc'h vian rena eul leraouen (loar) evit galloud guiska divezatoc'h oll dud an ty.

STAM. — KRESKI HA DISCAR. — Ar stam a vez desket en eur he ober. Bez e zeus daou seurt poenchou stam : an hini plean hag ar poent a gleiz. Pa gresker e saver daou boent er memes hini. Evit discar e vez labouret daou boent assamblez.

SKIANCHOU RED DA EUR VAQUEZ DA C'HOUZOUT. — Kanna, dressi, griat, ober stam a zo traou mad tre da zeski. Me a lavar zoken he zint red da c'houzout evit an oll verc'het. Piou eo ar plac'h yaouank ken disourci ha ken lezirek da refus deski labourat ? Truezus e ve stad an hini a rafe an dra-ze, rak eur vuez trist ha kablus en defe var an douar. Eur plac'h yaouank na dlefe quet disonjal e koezo varnezi divezatoc'h kals tristediguez ma ne deu ket d'enn em zisober eus he lize-regez. Eur ar verc'h pe ar c'hreg yaouank a vel he arbel leün a zillad hac a lienach renket caër ; hounnez a ell lavaret dezi he unan en eur serra he arbel : « An oll draou a zo aman en urs ! Netra ne vank da nikun eus va zud ! »

GOULENNOU WAR AN EISVET KENTEL

1. — Al lienach hag enn zo eunn dra delliduz (talvoudek) enn eunn tiegez ? — Pehini eo ar c'haëra ?
2. — Gant peseurt lienach e vez great al liseriou, an toa-lou hag al lienou da sec'ha ann daouarn ?
3. — Al lienach hag hen a dle beza merket ? — Pehini oa guec'hall labour eur vrek a renk huel ?
4. — Ar grierez hag enn ha zo talvoudek braz d'ar vaouez ?
5. — Hanvit ann traou ret da gaout evit griat ? — Ped seurt scrafou e anavezit er grierez ? — Hanvit anezo.
6. — Pe seurt aliou a rofac'h d'ar guemenerez evit griat mad ?
7. — Penaoz he vez great ar gri dreist penn biz ?
8. — Ped giz a zo da ober dreserez ? — Petra eo tremen-neud ? — Penaoz e vez great an tremen-neud ?
9. — Petra eo ar stamm ? — Pehini eo labour gwella karet gant ar merc'hédigou ?
10. — Penaoz vez desket ober stamm ? — Ped seurt poen-chou a zo er stamm ? — Penaoz e vez kresket ha diskaret ?
11. — Livirit ar c'hemm a zo etre ar plac'h iaouank dieguz (didalvez) hag an hini ha gar al labour.

NAVED KENTEL

Kannerez.

Kempennadurez a zo anter vertuz.

61. — KANNEREZ AL LIENACH. — KOUÉZ. — Al lienach a vez kannet en eur lemmel al loustoniou staget outhan dre al labour, a hed amzer. Peurlies a leverer euz an dra-ma : ober kouez. An dillad lien a dle beza difanket, da lavaret eo, saonet ha frotet enn dour, araok ho lakaat er gibel gouez. Al lienach teo : liseriou, torchou, etc., a vez lakeat e goelet ar gibel ; ar re vunut a lakear varc'horre. Rederez ar c'houez a dle padout betek ma vezo tomm mad al lichou a gouez er vasin dindan ar gibel gouez. Mar de braz ar gibellad dilad eo red redek ar c'houez epad daouzek heur da neubeuta.

Antronoz vintin e vez tennet al lienach euz ar gibel, ha gwalc'het enn eul lennat vraz a zour neat. An eil gwalc'herez-ma a c'houlén neubeutoc'h a zaon eget an hini genta. Goude e vez soubet enn dour glazet ha ledet da sec'ha.

62. — GLOANACH. — FLANELACH. — COTONACH. — Al lereier gloan hag an hinvizou flanel a ve gwalc'het enn dour clouar, arabat eo skei varnezo gant ar c'holvez, nag ho goaska ; pa vezont lamet euz an dour, e vez poezet varnezo evit ho lakaat da zivera. Ar gloanach gwenn a c'hel beza soubet e dour glazet sclear. An tavancherou, ar saeiou hag ar mouchouerou a liou ne vezont ket koueet morse. An dour glao eo ar gwella d'ho gwalc'hi. An dilad-ma a vez ferret leiz ha var an tu enep.

63. — GUISKAMANCHOU HA NA C'HELLER KET KOUÉA. — Peurlies a an dilad mezer ne vezont ket gwalc'het. Kempennet e vezont gant saon du lakeat e seac'h var ar saotrou, ha frotet gant

eur broust pe balouer. Dizaotret e vezont ive gant eun dra hanvet, e gallek, (benzine), ha gant eol tourmantin. An doare gwella da netaat an dilad mezer re louzet eo ho liva.

64. — SAEIOU GLOAN MERINOZ. — Etouez an dilad a c'hellar gwalc'hi aveichou e man ar saeiou gloan merinoz, ar rezo great gant danvez hanvet Orleans hag an holl dillad great a c'hloan livet mad. Ar reman a vez gwalc'het e dour ien tre ; ne vezont saonet nemed diou pe teir gueich d'ar muia, gant saon mad. Ne vezont ket gwasket, abarz ho leda da sec'ha. Ma vezont ferret eo ret en ober var an tu enep.

65. — SAOTROU EOL HAG AR RE DRUZONI. — An eol hag an druzoni ne deont ket kuit mad awalc'h euz an dilad. Ar gwella tra eo en em zioal diouthou. Hagouskoude pa zigouezont e c'heller klask ho lemel enn doare-ma. Lakeet eul lien en dindan al leac'h saotret, saonit ar saotrou e seac'h, ha frotet stard beteg ma na gouezo mui a loustoni var al lien en a zo dindan. Gwalc'hit goude enn dour neat, ha ferret var an tu enep.

66. — SAOTROU GOULOU BOUGI PE KOAR. — Lemel ar saotrou goulou bougi pe koar a zo easoc'h. Awalc'h eo skuillan dour ien varnezo hag ho frota er memes amzer ; ar c'hoar a zistag a dammou bihan, na deuz ket, ha ne jom netra druz varlec'h, evel ma erru pa vez lakeat paper seiz hag eun houarn tomm var ar saotrou.

67. — PALENNOU HA GUIKAMANCHOU GLOAN. — Pa deu an nevez amzer araog gorren ar palennou hag an dilad gloan, eo red lakaat evez d'ho miret diouz ar mitou pe (tartouzet). Goude ma vezont bet hejet ha paloueret, dastumit anezo enn eul lien en gant poultren camp'r ; pe c'hoaz guelloc'h, en eun tamm lien leiseed gant eol mean. Abarz ho c'hemeret a nevez eo ret ho lakaat en avel, evit kas kuit ar c'houez fall dioutho.

GOULENNOU

61. — E pe zoare a vez great ar gannerez ? — Livirit penaoz e reer ar c'houez.

62. — Penaoz gwalc'hi al lereier, ar flanellach, an tavan-cherou hag ar saeiou coton ?

63. — Penaoz kempenn ar guiskamanchou mezer ?
 64. — Pere eo an dilad a heller gwalc'hi ?
 65. — Penaoz lemel ar saotrou eol ?
 66. — Penaoz lemel ar saotrou goulou koar ?
 67. — Pe seurt evez eo ret taoler abaz dastumm ar palennou hag an dilajou gloan ?
-

UNEKVET KENTEL

Kiz da ober kreziou.

En em c'houzanvit an eil egile gant karantez.

76. — TROUC'H KREZ EUR VAQUEZ. — Evit ober eun hiviz eo ret kaout 2^m 80 a zanvez en deuz 0^m 80 a lec'het. Goude ma vez trouc'het 0^m 48 evit ober ar mancheier ha 0^m 12 evit ar c'hoüou ; plegit an danvez en eur lakaat an diou veven an eil var eben. An danvez en deuz breman 2^m 20 a hed, eur 1^m 10 e pep tu. Evit ober ar begou e vez trouc'het an degvet loden euz lec'het al lien, euz tu ar bevennou ; rak-ze var 0^m 80 a ledander e vez distaget 0^m 08 da ober ar begou.

77. — CORFF AN HIVIZ. — Staget a vez ar begou ouz an hiviz dre ar gri dreist penn-biz. An diou loden euz an hiviz a vez griet an eil dious eben dre ar gri diskaret. Arabat eo dizonjal da lezel diskri 0^m 25 a hed, e pep tu d'ar penn huella euz an hiviz evit lakaat ar mancheier.

78. — MANCHEIER. — Mancheier kreziou ar gragez ha re ar merc'hed iaouank ho deuz koüou ; ar reman zo tammou lien kare, griet dindan ar gazel ; eur c'horn a ia er manch, ar c'horn all a zisken beteg gri an hiviz.

79. — **KELC'HEN.** — **DIARAOK AN HIVIZ.** — Tro gouzouk an hiviz a vez roufennet (pe ridet). En araok e vez great eur faout a 0^m 18 pe 0^m 19. Euz pep tu d'an digor-ze e vez staget eur venten lien, dre eur gri hanvet piqür, an tu kleiz e vez great eur gri gourem. E pleg an tu diou e vez great an toulou boutonou, heman a zo ledanoc'h hag a dle goloï pleg an tu kleiz. Ar boutonou a vez staget en tu-man.

En dro d'ar c'houzouk e vez lakeat eur gelc'hen lien pe goton, piquet en tu mad, en tu enep e vez great ar gri gourem. E traon an hiviz eo awalc'h ober eur gourem a lec'het eur centimetr.

80. — **TROUC'H KREZ EUR GOAS.** — Krez pe rochet eur goaz a c'houlén 3^m lien, hag en deuz a neubeuta 0^m 85 a lec'het evit en ober. Goude ma vez distaget 2^m da ober ar c'horff, hag eun tamm a 0^m 56 da ober ar mancheier, an tamouïgou all a vez tennet euz ar pezh a jom a zilerc'h.

81. — **AN TAMMOU A ZO RET KAOÛT EVIT PEUR-OBÉR AR ROCHET.** — Cetu aman al lodennou all euz ar rochet : Daou-damm da ober an diou skoaz, a 0^m 24 a het, 0^m 16 a lec'het ; daou-damm kare a 0^m 06 da staga var an diou skoaz ; daou gare bihan da lakaat e traon ar rochet ; daou veg da lakaat er mancheier a 0^m 04 pep hini ; daou goü a 0^m 18 evit ar mancheier ; eur gelc'hen evit an dro c'houzouc'h a 0^m 40 pe 0^m 45 a hed, 0^m 10 pe 0^m 12 a huelder. Daou alzourn a 0^m 20 pe 0^m 25 a hed var 0^m 08 pe 0^m 10 a lec'het ; eur venten a 0^m 05 a hed a 0^m 03 a lec'het.

82. — **CORFF AR ROCHET.** — Diaraog ar rochet a zo 0^m 08 strisoc'h eget ar c'hein ; toulou ar mancheier ho deuz 0^m 24 pe 0^m 30 a zonder ; dindan ar mancheier e vez unanet an diou veven dre ar gri dreist penn-biz. Er penn izela euz ar rochet e vez lezet eun diskri a 0^m 20 e pep tu, en kenver ar diskri-ze e vez gouremenet ma neuz ket a veven.

83. — **TAMMOU DA LAKAAT VAR AN DIOUSKOAS.** — An tammou a 0^m 16 a hed, miret evit beza staget var an diou skoaz, a vez pleg et ha griet ouz ar rochet, azalek an toul gouzouk beteg toulou ar mancheier, griet e vezont en eur ho fiket.

84. — **KERC'HEN.** — Evit kreski an toul gouzouk e vez trouc'het 0^m 04 a zonder e corff ar rochet, hag en tammou zo staget

var an diouškoaz ; ar c'hoüiou pleget var dri c'horn, ha griet a bep tu d'an toul gouzouk, a stank an trouc'h bet great var zu an diouškoaz.

85. — KELC'HEN. — PLASTRON. — Goude ma vez roufennet an dro c'houzouk, e vez staget ar gelc'hen dre ar c'hraf pika (pe brouda). E kreiz diaraok ar rochet, e vez great eur faout eon a 0^m 36 pe 0^m 40 centimetr. E-goelet ar faout-ma, en tu diou e vez great eun trouc'h a dreuz a 0^m 03 a hed.

GOULENNOU

76. — Peguement a zanvez eo ret kaout evit ober eur c'hrez maouez ?

77. — Penaoz e vez great korff eun hiviz ?

78. — E peléac'h e vez lakeat ar c'hoüiou ha staget ar mancheier ?

79. — E pe zoare e vez great an dro c'houzouk ? E peleac'h eman an toulou boutonou ?

80. — Ped metr lien eo red caout evit ober eur c'hrez goaz ? Pegen hirr eo ar mancheier ?

81. — Pe vent ho deuz diouškoaz ar rochet, ar c'hoüiou hag an aldourniou ?

82. — Penaoz e vez great korff ar rochet ?

83. — E pe zoare e vez staget an tammou var an diouškoaz ?

84. — Penaoz e vez frankeet tro gouzouk ar rochet.

85. — Penaoz e reer ar gelc'hen, hag ar pez a hanver e gallek *plastron* ?

CHABISTR V

AR GEGIN

DAOUZEKVET KENTEL

Ar bara. — Ar zouben.

Euz he labour e c'hanavezer ar micherour.

86. — **AR VAGADUREZ A DLE KRENVAAT HON C'HORF.** — Daoust ma zeo magadurez an den divar ar meaz, marc'had mad hag eaz da aoza ; ni hon euz lavaret, gouskoude e tle beza er memez amzer, iac'huz hag aozet mad. Ret eo eta ho defe an oll merc'hed iaouank eun tamik anaoudegez euz doariou ar gegin ; anaoudegez talvouduz braz evitho. Ober a rint neuze guelloc'h ar gegin, gant nebeutoc'h a zispign.

87. — **AR GWELLA BEVANZ.** — Gwella boued an den eo ar bara ; heman eo ar c'henta, ar c'hrenva, hag er memez amzer ar iac'husa. Gouzout a ra an holl e vez great ar bara gant bleud gwiniz, pe bleud segal dorloet gant dour klouar ha goell. E meur a leac'h e vez great bara gant bleud eiz. Peurvuia ar bara tiegez zo great gant an tri seurt bleud-ma, ar pezh a hanver, bara a deir c'hreunen. Goude ma vez bet labourer mad an toaz, e vez lezet da c'hoi epad eur pennadic amzer ; rannet e vez e meur a dorz, ha lakeat d'a boaza enn eur forn c'horet.

88. — AR C'HRENV A BARA. — Ar guella bara evit magadurez an den, eo an hini hanvet bara tiegez. « Ma ne de ket ker guen, na ker kaër hag he vreur : ar bara gwiniz kreuenet, alaouret, pehini a zigaz c'hoant dibri, pa veler anezan e tyez ar barae-rien, » e zeo gouskoude krenvoc'h da vaga an den, hag a zere muioc'h d'al labourerien douar, pere a zispign kalz nerz, hag ho deuz ezom da grenvaat dre eur vagadurez kalet, kentoc'h eget dre eur bevanz skanv ha lipouz.

89. — BARA D'EN EM VIRET AR PELLA. — Ar bara tiegez en em vir etre eiz ha pemzek dervez, eb sec'ha re, diouz ma vez tomm pe ien an amzer ; aben an derveziou-ze, ar bara great a vleud kaër tre ne c'heller mui e choka, nag he lonka. Ma na zigaz ar bara fresk gounidegez-he ty ebet, e c'heller lavaret, ez eo eur goal-dispign enn tyez var ar meaz.

90. — SKOAZEL AR BARA. — Ar bara evit dezan beza ar gwella magadurez, ne c'helfe ket gouskoude he-unan kendelc'her nerz ar c'horf, ezom en deuz da veza sikouret. Ar sikour-ze eo : ar c'hik, ar viou, an aman, al lard, ar mell, ar fromach hag al legumach.

91. — E PEDOARE E VEZ AOZET AR C'HIK. — Debret e vez ar c'hik rostet, bervet, ha poazet enn dour gant legumach bleud, hag aman, an dra-ma a zo hanvet (ragoùt) e gallek. Pa vez rostet, ar c'hik a vez gwelloc'h ; bervet ar pez krenva anezan a vez distrempet dre an dour o virvi. Eun doare mad tre da aoza d'an dud boazet da labourat, eo lakaat ganthan da boazat : aman, dour, bleud ha legumach ; neubeutoc'h a vez dispignet, hag ar pred a vez founnusoc'h.

92. — SOUBEN KIK-BEVIN. — Ret eo d'an holl verc'het gouzout ober souben, an hini great gant kik leue eo ar skanva. Souben ar c'hik ejenn hag hini kik bioc'h a ro ar vagadurez gwella. Kemerit eur pod goloet kloz evit miret ouz an ezenn da vont kuit rag en ezen ema al loden vella euz ar c'hik. Pa pezo hen leüniet a zour lakeit ebars ar c'hig a zo ret evit ober mad ar zouben. Mar dle ar c'hik-ze beza debret d'ar pred, na lakeit anezan er pod nemed pa vezo an dour o virvi. Neuze ar zouben a vez semploc'h mez ar c'hik ne ket ker seac'h hag e zeo gwelloc'h da zibi ha crenvoc'h d'ar c'horf. En enep, ma lakiit

ar c'hik enn dour ien, an druzoni a deu oll anezan en eur boazet, neuze ar zouben a vez nerzusoc'h, Ma lakeit eskern ebarz e vezo c'hoas krenvoc'h. Goude ma vezo lamet an eon divar ar zouben ; dalc'hit ho pod houarn var eun tan dister evit ma poazo sioulek ha dre hir amzer. Dizoloit ho pod neubenta ar gwella.

Mar be ret deoc'h astenn ar zouben, lakeit ebarz dour bero pe tommet mad : morse dour ien na dour klouar. Al legumach karotez, pour, irvin, ha kaol zo ret da gaoud ; lakeat e vezont er pod goude ma vez tennet an eon divar ar zouben. Ret eo lezel ar zouben epad teir pe beder heur da boazad evit beza mad.

93. — SOUBEN AR C'HIK SAL. — Eur vrek a urz vad a daol evez evit ma ne vezo morse goullo ar c'helorn a gik moc'h, nag a gik bioc'h salet. An daou seurt kik-ma kemmesket a ra eur zoubet dibab. An oll merc'het iaouank a voar ober souben ar c'hik sal. Houma na goust ket ker, peguir e vez great gant an dour o vez bet o poazat kik sal evit ar pred.

94. — SOUBEN AN OGNON. — Aozet e vez souben an ognon en eur frita eun neubent ognon draliet gant aman. Ar bara hag an dour a vez taolet er memez amzer da vervi, ha kemesket ken a deu da veza goak ; lakeat e vez enni hollen ha pebr abarz e zenna divar an tan. Ar zouben-ma zo dilabour evit ar geginerez, rag aozet e vez buhan.

95. — SOUBEN AN TRICHEN. — SOUBEN LEAZ. — Gant an trichen a zo e chardin an ty e vez great souben evelhen : Daou zournad trichen draliet ha gwalc'het a vez lakeat var an tan da deuzi etouez aman hag eun neubeudik bleud ; goude e vez lakeat dour, hollen, ha pebr. Pa vez poaz e vez trempet ar zouben. Na zizomjomp ket ar zouben leaz gant bara pe gram-poez ebarz, hag a voar an holl ober.

96. — SOUBEN VIJIL. — Ar zoubenou leaz hag ar re a vez great gant aman ha legumach, zo hanvet zouben vijil abalamour ma vezont aozet d'an deiziou ma zifen an Iliz drebi kik. Mad eo gouzout ober an oll zoubennou-ze, evit galloud aoza ar pre-jou dishenvel an eil diouz egile epad ar c'horaiz.

GOULENNOU

86. — Hag eun dever eo evit ar merc'hed iaouank deski ober ar gegin ?

87. — Pehini eo gwella bevanz an den ? E pe zoare e vez great ar bara ?

88. — Pehini eo ar gwella bara ?

89. — Pe ar bara tiegez pe ar bara guen en em vir ar pella ?

90. — Hag awalc'h eo ar bara he unan evit kendalc'her nerz ar c'horf.

91. — E pe zoare e vez aozet ar c'hik ?

92. — Livirit e pe giz e vez great souben ar c'hik bevin ?

93. — Souben ar c'hik sal hi a zo talvouduz ?

94. — Penaoz e vez aozet souben an ognon ?

95. — Ha great e vez souben an trichen ha souben leaz.

96. — Pere a hanver soubenou vijil ?

24 KENTEL

Al leazerez hag he gounidegez.

An den ne c'hel ober netra eb beza
harpet gant an Aotrou Doue.

212. — LEAC'H EUL LABOUR ALL C'HOAZ D'AR VEROUREZ. — Al leazerez a zo, kerkoulz a diabarz an ty, eul leac'h a labour dibab evit ar verourez, eno ive a dle dizplega he oll aket. E Breiz, dreist-oll, an amann a zo eun eienen braz meurbet a leve, e tleer boaza ar merc'het yaouank da deuler var all leaz an oll evez a zo ezom, ha da zalc'her er brasa kempen al leac'h ma vez lakeet.

213. — MAGADUREZ GREAT GANT LEAZ. — An oll boued great gant leaz, hag an oll draou tennet anezan, evel an dien, an amann hag ar fromach, a hanver e gallek *laitage*.

214. — STAD VAD AL LEAZEREZ. — Glac'haruz eo n'en defe ket peb merouri eul leazerez vad, rag al leaz a c'houlén kalz preder, guelloc'h a vez atao en eul leac'h great a bri-briken pe simant, troet var-zu an nord hag earet mad. Al leazerez a rank beza guelc'het aliez, hag ive an taoliou hag an taoliouigou a zo ebarz, evit lakaat ar podou leaz varnezo. Evit miret ouz an amprevanet da vont el leazerez e zeo mad lakaat er prenezter eur gael great a lien metalik. Al leazerez a dle beza pell diouz ar c'hreier, ha diouz an teil, rag ar c'houez fall a zeu anezo a rafe drouk d'an amann, netra na gemer ker buan blaz fall, evel an dien.

215. — AL LEAZEREZ A DLE BEZA FRESK HA SEAC'H. — Kalz a zonz eo mad lakaat al leaz er c'hao abalamour ma zeo fresk, en em fazia a reont, ar c'haoiou zo peurvuia re leiz da lakaat leaz ; ma c'houlén al leaz beza en eul leac'h fresk, ret eo d'ezan ive kaout eul leac'h seac'h tre.

216. — GUERZIDIGEZ AL LEAZ. — Al leaz a vez guerzet evel ma e ma, pe en amann, pe e fromach ; kalz-talvoudusoc'h eo guerza leaz ha dien, eget guerza amann, mez evit an dra-ze, e ranker bezo o chom e kichen eur ger vraz, pe eur vourc'h benag.

217. — GUERZA LEAZ A NEUBEUDOU. — Evit guerza leaz a neubeudou eo ret kaout podou houarn guen, braz aualc'h da zalc'her daou litrat, eul litrat, pe eun anter litrat, etc.

218. — DOARE DA ZOUGEN AL LEAZ. — Al leaz dous a deu buan da drinka pa vez ejét, mad eo eta birvi anezan, ma ranker e zougen pell diouz an ty. Dien al leaz bervet ne ket mad da ober amann.

219. — RIBOTA PE OBER AMANN. — An amann a vez great gant dien tennet divar al leaz ; be c'heller ive ribota leaz ha dien. An amann guella a ve great gant an diennerezet.

An diennerez brudeta, paduz, ha lakeet da veza mad tre, eo diennerez Melotte. Ne c'hellomp ket he erbedi re d'al labou-

rierien douar, gouniz a rafent kalz ganti, rag muioc'h a amann a denn euz a douez al leaz, hag an amann-ze a zo kalz guelloc'h eget an hini a vez great er ribot, guerzet e vez kerroc'h ; rag-se ar verourez a zastumo buan an arc'hant en devezo dizpignet da brena anezi.

220. — DIENNEREZ DE MELOTTE. — Diennerez Melotte a denn euz al leaz an oll louztoniou, eaz eo da gempen, ha kalet da herzel ouz ar veac'h. Pa devez ezom da veza dreset, e c'heller fizioud anezi eb aon da vicherourien ar vro. An diennerez-ma a deu da lemel an dien a douez al leaz raktal ma vez goroet ar saout ; an dien ebken a vez ribotet, al leaz a chom dous ha mad da rei d'al leueou bihan, evel-se ec'h ezipperer kalz leaz ganti.

221. — POD HOUARN COOLEY. — Be c'heller ive kaout amann ker mad hag an hini a vez great gand an diennerez, dre sicour pod leaz Cooley, heman a vez lakeet en dour red, pe e dour ien tennet euz ar puns pe euz ar feunteun. Aben 12 heur e lamer ar pod euz an dour hag e lezer al leaz dous da goueza beteg ma na chom mui nemet an dien. An amann a vez great e neubeut a amzer, hag e vez eaz tre da zileza.

222. — AR RIBOTEREZ. — Pa vez bet dastumet an dien dre an dour ien pe gant an diennerez mekanik, e ranker he lezel da vroutac'ha, evit ma vezo blazet guelloc'h. Arabat eo eta ober an amann raktal ; ne vefe ket ken founuz keneubent.

Lakeet a vez an dien en eul leac'h earet mad ha lezet eno epad daou zevrez en eun ear a 14 pe 16 derez. Goude e vez taolet er ribot. 30 pe 40 minut zo aoualc'h evit ribota amann mad. 4 litrat dien tennet a douez 24 pe 28 litrat leaz a ro peurvuiant eur c'hilogram pe diou lur amann. Eun ear dom a zo eun dra ret evit ribota eaz an amann, 12 derez a domder en han ha 14 er goan. Ar ribotou diztera eo ar guella. Erbedi a reer unan hanvet ribot Chapelier d'Ernée.

223. — DOARE DA VIROUT AN AMANN DRE AN HOLEN. — Neuz forz e pe seurt kiz a reer an amann, e c'heller he viret, pa vez druz, kalet ha blazet mad. Bez e zeuz diou zoare da lakaat an amann d'en em viret : salet, ha bervet. Pa vez salet e ranker he zileza mad, en eur gemez anezan gant eul loa goat

glebiet, ho frotet gant hollen; pe guelloc'h c'hoaz gant eur benvek hanvet *Malaceur*. Dre ma labourer an amann, e vuelc'her anezan gant dour fresk, evit lemel piz al leaz euz he douez. Goude evez taolet ebarz 8 pe 10 gram hollen evit pep kilogram amann.

Pa vez salet an aman, hen lakeer en eur pod mean, starta ma c'heller, goloet a vez gante eun tam lien, ha taolet varnezan dour-hollen, pod an amann na dle morse chom eb hili. Ar mare guella da sala aman pod, eo miz ebrel, miz mae, miz guengolo ha miz here.

224. — POAZA AMANN EVIT HE VIRET. — Evit poaza amann d'en em viret, e ranker da genta he deuzi buan, hag he lezel goude da virvi sioulik, ken a vezo deut melen ha sklear. Neuze e vez lamet an eonen divarnezan, ha skuillet en eur pod mean; ret eo he vezka, eur veich an amzer, epad ma e ma o iena.

225. — FROMACH. — An oll fromach a vez great gant leaz. Fromach Roquefort, fromach Gruyère, fromach Hollande, etc., kem a zo etre ar fromach druz, anter druz ha treud, hervez ar c'halz pe an neubeut a zien lamet euz a douez al leaz araok hen ober.

GOULENNOU

212. — Da biou eo labourat var dro al leaz? Da ober petra a dler boaza ar merc'het yaouank?

213. — Penaoz eo hanvet ar vagadurez great gant leaz?

214. — E pe stad e tleer delc'her al leazerez? — Ouz tu pe seurt avel eo ar guella he zrei? — Ha ret eo he guelec'hi aliez?

215. — Ar c'haouiou hag int zo mad da lakaat leaz?

216. — Penaoz e vez guerzet al leaz? E pe leac'h ez eo talvouduz guerza leaz ha dien a neubeudou?

217. — Pe seurt podou a ranker kaout evit guerza leaz a neubeudou?

218. — Ha dougen a heller al leaz dous pell euz an ty heb ober drouk dezan? Petra ranker da ober abarz he gaz en hent?

219. — Gant petra vez great an amann ? Komzit euz an diennerez hag euz ar vad a ra en eun ty ?

220. — Pere eo madeleziou diennerez Melotte ?

221. — Penaoz en em zervicher euz pod leaz Cooley ?

222. — Penaoz e vez ribotet an dien ? Pehini eo ar guella ribot ?

223. — Petra ranker da ober evit lakaat an amann d'en em viret dre an hollen ?

224. — Petra vez great evit poaza aman d'en em viret ?

225. — Pere eo ar fromachou brudeta ?

AR VEROUREZ EN HE JARDIN

28 KENTEL

Legumach, pe louzeier, brudet dreist ar re all.

Ne ket aoualc'h hada

Ret eo soursial euz an traou hadet.

258. — TALVOUDEGEZ AR JARDIN. — Mad eo da bep merouri kaout eur jardinik, el leac'h ma kav ar verourez louzeier da lakaat en he zouben. Mar de labour ar parkeier loden an oac'h, renadur ar jardin eo hini ar vrek a speret. Er jardin e ma ar bleûniou a gar daztum he unan, pe gueleet gant plijadur he bugel o kaz anezo da gaëraat skeuden ar Verc'hez, hag ar groaz santel.

259. — KEMENT TRA A ZO ER JARDIN. — Ar guella traou a zo er jardin eo ar c'haol, an irvin, an avalou-douar, ar c'harotez,

an ognon, ar pour, ar fao munut, ar piz, ar letuz pe lezegez. Mad eo ive kaout er jardin eur vezen benag a frouez ; evel guez per, guez pechez, guez keres, guez prun, guez avalou ; hag ive bodou sped, ha bodou flamboez.

260. — KAOL. — Ret eo dreist oll kaout kaol er jardin. Kaol abred Etampes a vez hadet da viz eost ; hag e vezont mad da zibri da viz ebrel. Kaol braz Naonet ha kaol Milan a vez ive hadet da viz eost hag e c'hellont beza debret e miz mae hag e miz even. Kaol Bruxelles a hader e miz mae ; ar golenma a harz ouz ar goan kalet, hag an amzeriou iena. Pa blanter ar c'haol e ranker teuler a goztez ar re zo gaouet ho gri-ziou en eün doare benag.

261. — IRVIN. — Irvin Milan a vez hadet e miz ebrel ; hag irvin ar vertuziou e miz even.

262. — AVALOU DOUAR. — An avalou-douar a deu er jardin hag el liorzou kerkoulz hag er meachou. An avalou-douar abred a vez choazet evit lakaat er jardin, evel re marjolin hag al Early rose, pere a vez plantet raktal ma vez tremenet ar reo braz, var dro an deveziou diveza a viz c'houevrer hag epad miz meur. Eostet e vezont e miz even hag e miz gouere.

263. — KAROTÉZ. — Ar c'harotez a rank beza hadet e douar munut, palaret doun ha bet teilet er bloavez araok. Ar re vrudeta etouez an oll garotez, eo re Naonet, anter-hir. Ar c'harotez a vez hadet adalek miz c'houevrer beteg miz gouere. An had a vez lakeet e roudennou great a hed eul linen ; goloet e vezont gant eur rastel.

264. — OGNON. — POUR. — An ognon a gar an douar stard ha kempennet mad. Goloet a vez an had gant douar teil koz. Skoet a vez gouztadik gand ar ball evit starda an douar var-nezo. An ognon meulet dreist ar re all, eo ognon dem-ruz Niord, re ven abred Paris, pere a vez hadet e miz eost. Ognon dem-velen ar vertuziou, hadet da zivez miz genver hag epad miz c'houevrer.

Evit kaout ognon founuz e ranker ho rouesaat pa vent bet hadet re stank.

Pour hir ar goan, pour teo Rouen ha pour Garentan a vez hadet adalek miz c'houevrer betek miz gouere.

265. — FAO MUNUT (HARICOT.) — An haricot glaz a zo eur vagadurez vad ha talvouduz braz en eun tiegez ; pa vezont fritet er bilik, ez int eur bouet dudiuz ha nerzuz. Ar re genta a vez hadet e miz mae, goude e c'heller ho hada bep pemzek de ; kaout a heller anezo beteg ma vez deut ar reo.

Ar fao munut (pe haricot) seac'h hag a zo hanvet haricot Soissons, a vez hadet e miz mae, ar roman a rank beza paluc'h.

266. — PIZ BIHAN. — Ar piz brudeta eo ar re a hanver piz-bihan hag ar piz paluc'h.

Ar guella euz ar piz-bihan eo re roufennet, deut euz an Amerik, hadet e vezont adalek miz genver betek miz mae ; piz-bihan ar Belgik hag ar piz a zo glaz ha roufennet ho greün a vez hadet e miz c'houevrer hag e miz ebrel.

267. — PIZ PALUC'HET. — Ar piz paluc'h a vez hadet hervez ho goen : Ar re zo hanvet Karantin a hader adalek miz genver betek miz ebrel ; re Karaktakus, ar prins Albert, ar piz peur debret ha piz Breiz, adalek miz genver betek miz mae.

Ar verourez a dlefe hada calz piz, rag guerzet ker e vezont er marc'hajou.

268. — FAO. — Ar fao zo mad da ober souben ha da zibri gant kik sall. Hada a reer anezo e miz c'houevrer hag e miz meurz.

269. — LEZEGEZ (PE LETUZ). — Al letuz melen braz, pe letuz goan, a vez hadet d'an devezion deviza a viz eost hag epad miz guengolo, ha plantet eun neubeut sunvezion goude. Letuz an nevez amzer, evel letuz gott divead ho sabri, ha letuz melen Versaill; a vez hadet adalek divez ar goan betek miz gouere. Al letuzen romain, hanvet melen maraicher a vez hadet ha plantet en nevez-amzer.

GOULENNOU

258. — Ha mad eo da bep merouri kaout eur jardin ? Piou a dle evesaat var ar jardin ?

259. — Hanvit al louzeier, pe legumach, hag ar guez frouez brudeta zo er jardin.

260. — Ar c'haol hag int a zo legumach ? hanvit ar re vella anezo.

261. — Pegoulz a vez hadet an irvin ?

262. — Penaoz e c'hader an avalou douar er jardinou ? Pere eo an avalou douar abred ?

263. — Pe seurt douar a blich d'ar c'harotez ? Pere eo ar c'harotez brudeta ?

264. — Hanvit ar guella goennou ognon, ha re ar pour, ha livirit pegoulz e vezont hadet.

265. — Comzit euz ar fao munut (pe haricot) glaz, hag ivo euz ar re seac'h.

266. — Comzit euz ar piz bihan.

267. — Hanvit ar piz paluc'het.

268. — Peür e vez hadet ar fao ?

269. — Pere eo ar guella letuz. Pegoulz e vent hadet ?

32 KENTEL

Doare da zevel ar guenan.

302. — DOARE DA ZEVEL AR GUENAN (APICULTURE). — An doare da zevel ar guenan, ha d'ho lakaat da zatum ar muia ma c'heller a vel, zo hanvet e gallek *apiculture*. Eul labourer hag en deuz c'hoant da c'houniz eun dra benag ha da gaoud eost mad a dle sevel guenan.

303. — AN AMPREVAN TALVOUDUSA. — Ar venanen a zalc'h ar renk kenta etouez an oll amprevanet talvouduz. Hi a zigaz deomp ar c'hoar hag ar mel, hi ive a zougen ar boultren velen hanvet e gallek pollen, euz an eil bleunen d'eben, hag a ra evelse vad d'ar guez frouez ha d'an oll blant.

304. — COLOEN-VENAN PE RUSKEN. — Ar venanen a vev en he ziegez, peb hed guenan a dle kaout eur goloen (pe ruzken).

Arch. — Br.

An hini talvoudusa eo ar goloen stern, euz Layens, abalamour ma c'heller tenna ar mel anezi heb col ar guenan. Gouniz a reer gant eur goloen-stern, da neubeuta 20 lur ar bloaz. Ne vez morse digoret nag ejet eur goloen venan araok beza bet taolet en diabarz anezi eun neubeudik moget, dre eur benvek hanvet e gallek, (enfumoir).

Ar c'holoennou-guenan a rank beza lakeet en eul leac'h goasket, a hed eur c'hleu pe eur voger ; hag hirder eur metr etre peb-hini ; savet e vezont var dro eun troated azioc'h an douar ; arabat lezel an eol d'ho gori re.

Er reter-georet e ma tu guella evito.

Ret eo d'ar guenan anavezout mad ho zi. Ar guez hag ar brankou a zo en dro dezan en dizkouez dezo ; mad a vez gouz-koude liva ar c'holoennou dizhevel an eil diouz eben, pe lakaat var pep hini eun dra benag eaz da velet.

305. — ROUANEZ, LABOUREZED, PARED. — Tri seurt guenan a zo er goloen : Ar rouanez, al labourerezed hag ar pared. Ar rouanez pe ar vam a zoz ar viou, al labourerezet a ra ar c'hoar hag ar mel, ar pared pe safroned ne reont netra, brasoc'h int eget al labourerezed, n'o deuz ket a flem, ha ne vevont nemet eun neubeudik miziou.

306. — HED GUENAN. — Henvel a reer hed-guenan ar re a deu da guitaat ar goloen evit ober eur bobl nevez. Al loden ma a vez atao heuliet gant eur vam pe eur rouanez. Dastumet a vezont en eur ruzken nevez.

307. — MEL. — Ar mel a zo eun dra tano ha douz, dastumet gant ar guenan divar ar bleuniou. Eostet a vez ar mel pa vez gueved ar bleuniou er vro, peurvuia var dro divez miz guengolo. Ar mel a vez tennet euz ar c'holoennou stern, hep froja ar follennou koar. Evit an dra-ze e ranker kaoud eur benvek hanvet e gallek, (extracteur).

308. — MAGADUREZ. — Pa n'ho deuz ket ar guenan mel aoualc'h da zivez an han, eo ret ho maga. Rei a c'heller dezo eun evach great gant diou loden suc'r hag eul loden dour, mad eo ive lakaat ebarz eun tamik mel.

309. — KOAR. — POULTR-FLEUR. — Ar c'hoar zo eun dra talvouduz da veur a zen a vicher. Gantan eo a ra ar guenan ar

gueztel el leac'h ma lakeont ho mel. Ar bouldren velen, hanvet e gallek pollen, digaset gant ar guenan d'ar goloen, eo ar bouldren frouezuz euz ar bleuniou; ganti en em vag ar goradou.

310. — ENEBOURIEN AR GUENAN. — Goasa enebourien ar guenan ; eo al logod, an touseged, ar sardonon, ar gwespeden, an tined, ar c'hefnid, ar merien. Mez an hini a ra ar muia droug dezo eo al labourer he-unan e deu da vouga hep truez millionou a venan ha ne c'houlennont nemet labourat, hag he binvidicaat.

GOULENNOU

302. — Petra eo (l'apiculture) pe an doare da zevel guenan ?

303. — Perak eo ar venanen ar c'henta etouez an amprevanet talvouduz ?

304. — Livirit pe seurt koloen-venan eo ar guella. Penaoz rinka ar c'holoennou guenan ?

305. — Ped seurt guenan a zo er goloen ? Petra ra ar rouanez, al labourerezet, hag ar zardon ?

306. — Petra hanver tol-gwenan ?

307. — Petra eo ar mel ?

308. — Gant petra en em vag ar guenan ?

309. — Petra eo ar c'hoar ? Petra eo ar poultr-fleur ?

310. — Pere eo enebourien ar guenan ?

42 KENTEL

CHOMIT VAR AR MEAZ

An envou a zizkouez gloar Doue.

Eur vuez tremenet dindan lagad an Aotrou Doue, e kreiz ar meachou, a zalc'h ar peoc'h en ene hag al levenez er galoun.

Bugale, el leorik ma hon euz clazket rei deoc'h eur gentel vad benag, gouest da lakaat ac'hanoc'h er stad da zalc'her eun tyegez. Abarz hen echui e fell deomp rei deoc'h eur guzul diveza ; pe gentoc'h eur beden stard, hag a zell ouzoc'h dreist-oll. Deoc'hui, lakeet gant an aotrou Doue da c'henel e kreiz ar meachou, e leveromp ar c'homzou-ma : *N'ho dilezit ket.*

Ep dale, pa viot deut braz, e klevoc'h ar c'homzou touelluz-ma : « Er c'heriou braz a c'hounezet kalz gant neubetoc'h a boan. » Lakaat a reer ac'hanoc'h da fazia, evit lemel diganeoc'h ar peoc'h hag ar siouldet, a ra oll heur vad an dud er bed ma.

Allaz ! martreze evit guir, eur gemenerez a c'houniz muioc'h d'he devez er c'heriou eget eur verourezik var ar meaz.., Mez ha ne velet-hu ket he diou chod dizlivet, hag he zell terzien-nuz, ha leun a enkrez ? En eur gambr vihan dindan an doen, e man he lojeiz ; ha beac'h en deuz an ezen vad mont el leac'h ma tremen he deveziou o labourat, ha siouaz aliez he nozveziou. An hospital hag ar brasa dienez a vezo he loden, eun devez benag, ma teu ar c'hlenvet dezi, pe he labour da zioueri. Eüruz eo c'hoaz ma ne deuz ket kollet buhez he ene gant buhez he c'horf, rag er c'heriou braz, an diroll hag an tu da ober an drouk, a zo niveruz.

Merc'het yaouank na guiteit ket an doen soul pe an doen mein glaz, dindan pehini oc'h bet ganet. Chomit e disheol

guez ar parkeier ma peuz kaset ken aliez a veich ho loenet da beuri, hag e peleac'h oc'h euz c'hoariet meur a veich. Dreist-oll en em vodennit stard en dro da groaz ho kueret, hag iliz ho padiziant, enno oc'h euz bed an heur vad hag an enor da veza bet great christenez.

Dougit huel an hano enoruz-se, hen ho sicouro da vale, a galoun vad var hent ar vuez christen, a ra ac'hanoc'h bugale da eun Doue ker mad, ho spered a zavo varzu enhan gant levenez o velet an traou kaer en deuz krouet evidoc'h.

Bezit laouen e kreiz ho laboriou dizter da velet, mez braz dirak daoulagad an oll dud eon a galoun. Chui zo skoazel hag harp al labourer pehini dre c'houezen he dall, a c'houniz bara ar re soken a glazk ho koapaat hag ho koll.

Divezatoc'h pa zeui ar c'hozni d'ho taoublega varzu an douar, ho taoulagad a vouezo en em zével betek ar Baradoz, ho pezo gounezet dre ho puhez vad ha didrouz; ho labouriou hag ho levenez glann. Maro tud var ar meaz zo peurvuia ker seder hag ho buhez. Lakaat a reont ho ene etre daouarn ho c'hrouer gant ar memez fizioz ma lakeont bep bloaz en douar an hadou, a vezo diouallet gant an aotrou Doue, ha lakeet da zioana.

RAPPORT

SUR

L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS PAR LE BRETON

MESSIEURS,

Pour la troisième fois votre comité de préservation du celtique armoricain vient vous présenter le compte-rendu des travaux accomplis par lui entre deux de vos Congrès.

Cette année, la langue bretonne n'occupera pas dans nos réunions la place importante que vous lui aviez accordée dans vos derniers congrès à Rennes. La seule personnalité du rapporteur, M. Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, donnait par elle seule une grande importance au compte-rendu qui vous était présenté. Abandonnant pour un instant ses travaux de linguistique, M. Loth voulut bien corriger les travaux présentés par les élèves des écoles primaires, témoignant ainsi du grand intérêt qu'il portait à votre tentative.

L'année dernière, à Vannes, vous vous réunissiez en plein pays breton, naturellement vous vous êtes longuement occupés de la langue bretonne, plusieurs rapports vous furent présentés, et les travaux de votre Comité, les résultats obtenus par lui, vous occupèrent longuement.

Cette année encore nous sommes en pays breton, mais nous ne trouvons qu'une colonie isolée. Cette colonie a conservé longtemps son vieux langage, mais elle n'en est pas moins entourée de tous côtés par des populations ne parlant que le français. Nos travaux n'ont donc cette année pour les congressistes qu'un intérêt limité, nous n'occuperons qu'une place

modeste, mais de cette place si petite qu'elle soit nous proclamerons hautement le droit de priorité de notre chère Association Bretonne dans la campagne menée pour la conservation du breton.

C'est devant vous, Messieurs, que la question de préservation du celtique armoricain a été posée pour la première fois. Emus du danger que courait cette langue, 40 d'entre vous à Saint-Brieuc, au Congrès provincial qui, en 1896, affirma si brillamment la force et la vitalité de notre société, 40 d'entre vous, dis-je, vous présentèrent un vœu, vous prièrent de conjurer le péril. Ce vœu, vous l'avez écouté, vous avez commencé la campagne, et le succès a couronné vos efforts. D'autres ont voulu vous imiter, mais jusqu'à ce jour votre Comité a seul agi, lui seul a marché, et si la langue bretonne cesse d'être dédaignée, si elle est rentrée à l'école dont elle n'aurait jamais dû sortir, c'est à vous et à vous seuls qu'elle le doit.

Avant 1896, le petit paysan breton, moins favorisé que le canaque ou le nègre du centre de l'Afrique, était considéré comme n'ayant ni mots ni idées. Ce qu'il avait appris sur les genoux de sa mère n'existait pas. Il devait faire table rase du passé : son cerveau, son intelligence devaient être pétris, formés à nouveau. C'était un muet auquel on devait apprendre à parler. On lui enseignait des mots, dont il ignorait le sens. Il eût été bien simple de lui faire comprendre le sens des mots français en lui donnant les explications en breton, mais la langue parlée par Brizeux et de la Villemarqué était proscrite de l'école, toutes les explications étaient données en français à des enfants qui ne comprenaient pas cette langue, ils devaient donc apprendre des mots sans les comprendre, ils devaient se servir exclusivement de ces mots. Après trois mois d'école, l'enfant ne pouvait se servir de son idiome maternel, à peine d'encourir des punitions honteuses. Ce système était pratiqué également dans les écoles libres et les écoles publiques. Les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir. Les enfants ne savaient plus le breton, ils l'avaient oublié, ils ne savaient pas le français, qui ne leur avait jamais été enseigné d'une façon intelligente. Ils n'avaient plus à leur disposition qu'une sorte de patois informe, formé de mots bretons et français

altérés et défigurés. La formation intellectuelle était nulle. L'enfant lisait des pages entières de français sans en comprendre le sens, et il était incapable de lire le breton. A la différence des vieillards qui lisaient en breton les sônes, les mystères, la vie des saints, les enfants ne pouvaient lire ni le breton ni le français. Le catéchisme même était lettre close pour eux. De ce côté le péril était à ce point menaçant, qu'un vénérable desservant dut prohiber l'étude du catéchisme français dans sa paroisse. Une expérience de plusieurs années lui démontra que les enfants ne comprenaient pas le catéchisme français, le seul qui leur fût enseigné dans les écoles ; leur instruction religieuse était nulle alors que l'instruction des enfants qui ne fréquentaient pas l'école était suffisante. C'est que ceux-ci apprenaient le catéchisme breton, qui leur était enseigné par leurs parents et dont ils comprenaient les mots.

Il y avait là un grand péril. Le seul moyen de l'éviter était d'enseigner le français par le breton, partir de la langue connue pour arriver à la langue inconnue, faire comprendre l'une par l'autre en les enseignant toutes les deux. C'est la réalisation de cette idée qu'a poursuivie votre Comité, et pour bien marquer son but il a publié comme modèle la méthode d'enseignement du français par le breton suivie depuis de longues années par le Cher Frère directeur de l'école de Landivisiau. Cette idée, si simple, si naturelle, dès qu'elle a été nettement formulée, s'est immédiatement imposée à tous les esprits non prévenus. Actuellement elle n'est plus discutée et est acceptée par tous.

Il n'en a pas été de même du rôle de votre Comité. Le programme que vous lui aviez tracé était nettement délimité par son titre même. Il était un Comité de préservation. Cependant quelques personnes animées d'ailleurs des meilleures intentions, ne l'ont pas compris. Elles ont voulu le considérer comme une académie bretonne (j'emploie ces mots mêmes qui ont dominé tout le débat). Pour ses contradicteurs, votre Comité n'étant pas seulement le promoteur et le restaurateur des études bretonnes à l'école primaire, il devait être encore le régulateur de l'orthographe, et après avoir discuté son action et les résultats obtenus par lui, on a contesté la compétence des membres. Les résultats acquis résultent des faits ; quant

à la compétence, il est certain que quelques-uns de ses membres n'auraient aucune qualité pour discuter des questions d'orthographe bretonne, aussi dès le début, cette question qu'il n'avait pas qualité pour traiter, fut-elle écartée. Votre Comité s'est contenté d'accomplir la tâche beaucoup plus modeste mais non moins importante que vous lui aviez confiée. Lorsqu'un monument menace ruine, on commence par l'étayer, le consolider, empêcher sa destruction. C'était là notre rôle, nous espérons l'avoir rempli. Plus tard, bientôt, je l'espère, vous rétablirez les ornements disparus. Sous votre impulsion, on verra naître une littérature bretonne ; grâce à vous, nous verrons éclore ces œuvres littéraires qui nous manquent actuellement, et la Bretagne ne le cédera en rien au pays de Galles ou à la Provence.

Mais cette heure n'a pas encore sonné, votre rôle est assez grand pour que vous ne vous en laissiez pas distraire, votre charge est trop considérable pour que vous n'y consacriez pas toutes vos forces. Vous avez voulu empêcher le breton de disparaître, vous avez voulu que le peuple des campagnes ne l'abandonnât pas, continuât de le parler. Vous avez lutté contre cette infiltration qui se produisait autour de chaque ville, de chaque bourgade, corrompant la langue et la transformant en patois, vous avez porté les premiers coups et ils ont été heureux.

Dans le Finistère le concours a eu lieu régulièrement. Il fut annoncé par les journaux, qui tous, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses, insérèrent la note que je leur fis parvenir. En outre, une petite feuille contenant toutes les indications nécessaires fut adressée à un grand nombre d'instituteurs. Ce concours a pour but de constater que le breton n'est pas négligé à l'école, qu'il est enseigné avec le français.

Aux garçons nous avons demandé de nous parler du fumier. Les filles devaient nous faire assister aux opérations de la lessive faite par leur mère. Les écoles pouvaient encore nous adresser tous autres travaux bretons faits par les élèves. 13 écoles de garçons et 10 écoles de filles nous ont envoyé des copies. L'année dernière nous avons reçu les travaux de 13 écoles de garçons et 11 écoles de filles. Plusieurs écoles publiques avaient pris part au concours. Cette année toutes

les écoles publiques se sont abstenues, seules, les écoles libres sont venues à nous. Nous regrettons cette abstention, mais elle ne nous étonne pas. Peu de temps avant le concours, en effet, une note parue dans le bulletin pédagogique du Finistère interdit aux instituteurs publics de nous envoyer des travaux. Cette interdiction est regrettable. La méthode d'enseignement que vous recommandez l'est également par des maîtres comme MM. Loth, Ernault, Le Bras. Au congrès de l'enseignement tenu à Rennes l'année dernière, M. Guyesse l'a fortement appuyée de son autorité. Il est donc étrange qu'aujourd'hui, des fonctionnaires subalternes viennent l'attaquer. Il est vrai que presque tous sont étrangers au pays, qu'ils n'en connaissent pas les besoins, qu'ils ne s'informent pas près des instituteurs des meilleures méthodes à introduire dans le pays, mais qu'ils reçoivent le mot d'ordre des bureaux du ministère. Là c'est l'unité et l'uniformité absolue qui règne, ce qui convient au Tourangeau doit convenir également au Provençal, au Basque, au Flamand ou au Breton. Peu importe que la forme de l'enseignement convienne à l'un et ne convienne pas aux autres, il faut qu'un chef de bureau quelconque, regardant sa montre, puisse dire : à cet instant dans toutes les écoles de France on apprend Noël et Chapsal. C'est très beau mais parfaitement absurde. Ce résultat merveilleux fait le bonheur des fonctionnaires, mais il fait le malheur des enfants qui ne vont pas à l'école pour faire plaisir aux bureaux de Paris, mais bien pour apprendre le français qu'ils n'apprennent pas ; le malheur des instituteurs qui s'épuisent en vains efforts et n'arrivent qu'à de mauvais résultats, conséquence naturelle de la méthode inintelligente qui leur est imposée.

Les instituteurs libres, maîtres de leurs programmes, nous ont compris et nous ont envoyé leurs travaux. Sur les 23 écoles du Finistère, 16 appartiennent à la Cornouaille, 5 au Léon et 2 au Tréguier.

D'après les notes de la commission de correction, l'ensemble des copies est excellent. Les tournures et les mots français s'éliminent peu à peu, le breton est plus correct, l'enfant possède mieux sa langue, il en est plus le maître. Il y a un progrès marqué sur l'année dernière.

Toutefois il existe un danger qui doit être signalé. Certains

maîtres, au lieu de se servir du breton parlé par leurs élèves, se servent du breton parlé par eux-mêmes, de petits Cornouaillais écrivent comme des Léonards. Que le maître s'efforce de rendre à la langue sa pureté, qu'il élimine les mots empruntés au français et qu'il recherche le mot breton tombé en désuétude, fort bien, mais il ne doit pas introduire son dialecte là où il n'est pas parlé. Ce n'est pas à ses élèves de parler sa langue, c'est à lui de parler la langue de ses élèves pour les instruire. Il y a là une petite imperfection qui ne tardera pas d'ailleurs à disparaître lorsque votre méthode se sera vulgarisée et que les ouvrages scolaires se seront répandus.

La campagne menée par vous a donc eu un résultat immédiat, la rentrée du breton dans les classes. Elle en a eu un autre non moins intéressant, la représentation de pièces bretonnes dans les écoles. Cette année, le patronage de Morlaix et les écoles de Plougasnou et de Châteaulin ont joué une pièce bretonne à leurs distributions de prix. Il y a là une tentative intéressante qui se renouvellera. Le succès de la représentation de Châteaulin amènera des imitateurs et un répertoire sera créé peu à peu. Cette tentative de représentation se rattache directement à la campagne menée par vous.

Vous avez donc créé un mouvement important. Vous avez donné l'exemple et, comme pour l'enseignement agricole, vous avez été imités et suivis. Beaucoup de vos imitateurs se rallient à vous. Vous aurez la gloire d'avoir été les rénovateurs de notre vieux langage. Aux prophètes de malheur qui annonçaient sa disparition, vous pouvez opposer votre œuvre, vous pouvez montrer qu'il a suffi d'un effort pour donner une nouvelle force à cet idiome encore si vivant et qui ne veut pas périr, et c'est sans crainte qu'aujourd'hui nous pouvons dire : *Vive à toujours la langue de nos pères.*

Y. RAISON DU CLEUZIQU.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

COMPTE-RENDU DES SÉANCES

	Pages.
Ouverture du 40 ^e Congrès de l'Association Bretonne.....	VII
Discours prononcé par M. Audren de Kerdrel.....	VII
Discours prononcé par M. le comte de Palys.....	XII
Bureau général.....	XXII
Programme des questions proposées au Congrès de Guérande.	XXV
Première séance (mardi matin, 29 août).....	XXVIII
Deuxième séance (mardi soir, 29 août).....	XXXIV
Troisième séance (mercredi matin, 30 août).....	XXXVI
Quatrième séance (mercredi soir, 30 août).....	XXXVIII
Cinquième séance (vendredi matin, 1 ^{er} septembre).....	XL
Sixième séance (vendredi soir, 1 ^{er} septembre).....	XLII
Septième séance (samedi matin, 2 septembre).....	XLIV
Huitième et dernière séance (samedi soir, 2 septembre).....	XLVI

DEUXIÈME PARTIE

MÉMOIRES

La Massue sacrée ou er Maël Beniguet, par M. Aveneau de la Grancière.....	1
Etudes hagiographiques. — Saint Friard et saint Secondel (vi ^e siècle), par M. André Oheix.....	19
Les légendes celtiques et la littérature armoricaine, par M. Ch. de la Lande de Calan.....	45
Introduction à la Chronique de Saint-Brieuc, par M. P. de Berthou.....	67
Les commanderies du comté nantais, par M. l'abbé Guillotin de Corson.....	85

	Pages.
Les origines du temporel des évêques de Nantes et de la collégiale de Saint-Aubin à Guérande, par M. Léon Maitre	165
La statue du connétable de Richemont à Vannes, par M. J. Trévédv.	189
Visite de l'église collégiale de Saint-Aubin de Guérande, par M. Léon Maitre.	201
Les silex à contours géométriques des environs de Guérande, par M. Henry Quilgars	203
Notes sur les faïences du Croisic, par M. Henry Quilgars	208
L'épopée d'un bourgeois breton sous Louis XIV, par M. R. de Laigue	211
Les Etats de Bretagne à Guérande, par M. Charles Robert. . . .	230
Rapport sur l'excursion archéologique, par M. A. Dortel.	236
Rapport sur l'excursion archéologique du Congrès de l'Association Bretonne autour de la ville de Guérande et à ses principaux monuments, le mardi 29 août 1899, par M. P. de Berthou	241
La bataille de Ballon a-t-elle été livrée en Bains? par M. R. de Laigue	247
Ballon. — Réponse à M. le comte de Laigue, par M. Arthur de la Borderie	258
Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès, le samedi 2 septembre 1899, par M. Le Quen d'Entremeuse.	267
Allocution prononcée à la séance de clôture du Congrès, le samedi 2 septembre 1899, par M. Anthime Ménard	269
Allocution prononcée à la séance de clôture du Congrès, le samedi 2 septembre 1899, par M. René Kerviler.	274

TROISIÈME PARTIE

LANGUE BRETONNE

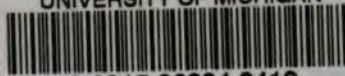
Le mouvement celtique, par M. le chanoine A. du Bois de la Villerael.	1
Labour-Douar.	9
Rapport sur l'enseignement du français par le breton, par M. Y. Raison du Cleuziou	62



8-1900. — Saint-Brieuc, Imprimerie René PRUD'HOMME.

2

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06824 9419



**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD**

